



HAL
open science

La question de la transmission entre mère et fille dans le contexte d'après-guerre civile libanaise. Se permettre d'aimer pour briser la répétition

Lyne Khalil

► To cite this version:

Lyne Khalil. La question de la transmission entre mère et fille dans le contexte d'après-guerre civile libanaise. Se permettre d'aimer pour briser la répétition. Psychologie. Université Sorbonne Paris Cité, 2019. Français. NNT : 2019USPCC050 . tel-02902999

HAL Id: tel-02902999

<https://theses.hal.science/tel-02902999>

Submitted on 20 Jul 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**Thèse de doctorat
de l'Université Paris Sorbonne**

Préparée à l'Université Paris Diderot

**Centre de recherche psychanalyse, Médecine et société (EA3522)
ED Recherche en psychanalyse et psychopathologie (ED450)**

**La question de la transmission entre mère et fille dans le
contexte d'après guerre civile libanaise
*Se permettre d'aimer pour briser la répétition***

Par Lyne Khalil

Thèse de doctorat de psychopathologie fondamentale et Psychanalyse

Dirigée par Mme. Houria Abdelouahed

Présentée et soutenue publiquement à Paris le 15 Juin 2019

Président du jury : M. Thamy Ayouch, Professeur, Université Paris Diderot
Rapporteur : M. Mohamed Ham, Professeur, Université de Nice Sophia Antipolis
Rapporteur : Mme. Magali Ravit, Professeur, Université Lyon 2
Directeur de thèse : Mme. Houria Abdelouahed, Maître de conférence, Université Paris Diderot

« C'est ainsi que durant la journée, j'ai écouté les gens. Chacun attribuait à l'amour une part de lui-même. »¹

¹ Gibran Khalil, G., *Orages*, Presse de la renaissance, 2007

REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier le Professeur Mme. Abdelouahed, ma directrice de thèse, de l'Université Paris Diderot, qui a guidé ma recherche tout au long des quatre années de thèse avec patience et encouragements. Je souhaite la remercier de m'avoir fait confiance, en me laissant la liberté d'initiatives, d'élaboration et de développement de mes propres idées, au cours de ce travail. Je lui suis très reconnaissante d'avoir assuré l'orientation nécessaire pour la bonne conduite de cette thèse. Je tiens à la remercier aussi pour avoir appuyé l'aboutissement de cette recherche, même lors de mon séjour au Liban.

Je tiens aussi à adresser un remerciement particulier à Mme. Khair-Badawi, professeur de l'Université Saint-Joseph de Beyrouth, pour son écoute attentive et son apport sur les femmes libanaises qui a été indispensable pour l'écriture de cette thèse. Elle m'a offert son meilleur soutien, toujours avec bienveillance.

Je tiens à remercier chaleureusement les membres du Jury, M. le professeur Thamy Ayouch, M. le professeur M. Ham et Mme. le professeur M. Ravit, d'avoir accepté d'évaluer ma recherche et d'avoir, à cet effet, consacré tout le temps nécessaire.

Finalement, je remercie infiniment ma famille, mes proches et mon mari qui m'ont fortement soutenue et encouragée tout au long de ce travail et sans qui, ce travail n'aurait pas abouti.

RESUME

TITRE : *La question de la transmission entre mère et fille dans le contexte d'après guerre civile libanaise. Se permettre d'aimer pour briser la répétition*

En raison d'un défaut d'après-coup et d'un échec de travail de mémoire, la guerre civile libanaise (1975-1990), ne s'est jamais réellement finie et se voit vouée à la répétition. Cette guerre contre le différent confessionnel génère une haine meurtrière de l'autre étranger et devient désormais une base constituante à l'organisation familiale. La guerre s'enracine jusque dans l'espace intime du sujet et met à mal sa constitution identitaire. Pendant cette guerre, l'union au semblable se dressera comme une arme de guerre contre le différent, l'étranger et l'ennemi. La femme libanaise des temps de guerre, apparaîtra dans cette thèse, comme la première à « utiliser » cette « arme ». Dans cette société qui véhicule le traumatisme de guerre, la religion régie jusqu'aujourd'hui les droits du Libanais, les lois individuelles et sociales. Cette dernière, légitime le patriarcat et fragilise l'identité groupale, communautaire et individuelle dans le cas où l'union d'amour serait interconfessionnelle. La fonction fondatrice du collectif au niveau individuel est donc, dans ce contexte, fondamentale à la compréhension de cette étude.

L'objectif de cette thèse sera d'étudier la question de la transmission entre mère et fille dans l'après guerre civile et de ses incidences sur l'identité féminine de la femme qui n'a jamais vécu la guerre civile : la femme d'après-guerre. C'est précisément à travers la transmission de l'interdiction de s'unir au différent que cette question sera traitée. Cette transmission interdictrice se répercutera sur la relation primaire mère-fille d'après-guerre et sur la nature et la fonction de l'amour, apanage de la relation narcissique et objectale. Afin de rendre compte des aléas de cette transmission aliénante, la recherche se portera sur deux cas d'adolescentes libanaises n'ayant jamais vécu la guerre civile et ayant respectivement une mère qui a été femme *du* foyer pendant la guerre civile et une autre qui a été combattante pendant cette guerre. À travers l'étude de l'épreuve de la rencontre amoureuse à l'adolescence et des bouleversements psychiques sévères qu'elle génère, l'impact dévastateur de la répétition et de la transmission de l'interdiction de s'unir au différent sera alors mis en avant. Quel que fut le rôle de la mère pendant la guerre civile, ces adolescentes, apparaîtront comme extension narcissique de la mère, peineront à se séparer, à se subjectiver et à se constituer comme des êtres libres de leurs désirs et de leur corps.

Mots clés : guerre civile, traumatisme, identité féminine, transmission inter-générationnelle, amour, relation mère-fille.

ABSTRACT

TITLE: On the transmission between mother and daughter in the Lebanese post-civil war. Allowing one's self to love to break the cycle of repetition.

Because of a shortcoming in afterwardsness and no work of remembrance, the Lebanese civil war (1975-1990) never truly ended and is doomed to repetition. This war, against the religiously different, generated murderous hatred of the other, the stranger, and is now a constituent base for family organization. War is rooted in the intimate space of the subject and undermines the constitution of his identity. During that war, the union with the alike stands as a weapon of war against the different, the foreigner and the enemy. The wartime Lebanese woman will appear, in this thesis, as the first to "use" this "weapon".

In this society which transmits the trauma of war, religion dictates until today the rights of the Lebanese, and individual and social laws. It legitimizes patriarchy and weakens group, community and individual identity in the event that a union of love is interconfessional. The founding function of the collective at the individual level is therefore, in this context, fundamental to the understanding of this study.

The aim of this thesis will be to study the question of mother-daughter transmission in the post-civil war and its impact on the female identity of the women who never lived war : the post war women. It is precisely through the transmission of the prohibition to unite with the different that this question will be treated. This prohibiting transmission will affect the post-war mother-daughter relationship and the nature and function of love, appanage of the narcissistic and objectal relation. In order to account for the uncertainties of this alienating transmission, the research will focus on two Lebanese adolescents who have never experienced the civil war and who, respectively, have a mother who was a homemaker during the civil war and another who was a fighter.

Through the study of the ordeal which is the romantic encounter at adolescence and the severe mental upheavals which it generates, the devastating impact of repetition and of the transmission of this prohibition to unite with the different will be highlighted. Whatever the role of the mother during the civil war, her teenage daughters will appear as her narcissistic extension, and will struggle to separate, become their own subjects, and to constitute themselves as beings free in their desires and their bodies.

Key words: civil war, trauma, female identity, inter-transgenerational transmission, love, mother-daughter relationship.

TABLE DES MATIERES

REMERCIEMENTS	2
RESUME	3
ABSTRACT	5
INTRODUCTION	14
Objectifs et problématisation	17
Hypothèses générales	18
Hypothèses spécifiques	18
Cheminement de la thèse	19
PREMIERE PARTIE : LA GUERRE CIVILE LIBANAISE, LA FEMME ET L'EROS	21
INTRODUCTION GENERALE : PREMIERE PARTIE	22
A. MEMOIRE(S) DE GUERRE(S)	26
1. De l'identité du Liban aux identités en guerre	26
1.1. La création d'un état : le Liban	26
1.2. La guerre civile libanaise de 1975	28
1.3. Les identités libanaises	32
1.3.1. Le paradoxe de l'identité : s'identifier et se différencier	33
1.3.1.1. « Je est un autre » (A. Rimbaud, 1871)	36
1.3.1.2. L'identité à l'épreuve de l'autre	37
1.3.1.3. L'identité à l'épreuve de la culture	39
1.3.2. L'identité nationale libanaise : entre confusion et confession	42
1.3.2.1. La question des origines: entre phénicité et arabité	43
1.3.2.2. L' « Oumma » : entre haine et amour	44
1.4. La guerre ou le support identitaire	45
1.4.1. « Pourquoi la guerre ? »	45
1.4.2. La guerre et la paix : les inséparables	47
1.4.3. La guerre ou le meurtre justifié	49
2. Le traumatisme	51
2.1. Le traumatisme psychique	52
2.1.1. Evolution du traumatisme dans l'œuvre de Freud	54
2.1.2. Représentations et traces du traumatisme	57
2.1.3. Traumatisme et répétition	58
2.2. Les traumatismes de guerre	60
2.2.1. Le trauma selon Ferenczi	61
2.2.2. L'événement traumatique : entre honte et culpabilité	63

2.2.3.	Hypermnésie ou amnésie traumatique ?.....	64
2.3.	L'après-coup et l'événement traumatique	66
2.3.1.	Fantasmes et événements traumatiques.....	67
2.3.2.	Destins de l'après-coup	69
2.3.3.	Les temps de l'après-coup.....	72
3.	La guerre civile libanaise et le travail de mémoire.....	74
3.1.	Hareb ahliah : Une guerre de famille.....	74
3.1.1.	Les temps de la guerre civile.....	75
3.1.2.	La haine pathologique ou l'anéantissement de l'étranger	76
3.1.3.	Une violence double	78
3.2.	La guerre civile libanaise de 1975 : Une guerre hors mémoire.....	80
3.2.1.	La mémoire à l'épreuve d'une société traumatique	81
3.2.2.	La mémoire à l'épreuve de l'histoire : entre amnistie et amnésie.....	83
3.2.3.	La mémoire à l'épreuve du deuil.....	85
3.2.4.	La mémoire à l'épreuve de la transmission.....	87
4.	Des modalités de transmission	89
4.1.	La transmission psychique.....	89
4.1.1.	La transmission et son paradoxe	90
4.1.2.	La transmission intergénérationnelle et la transmission transgénérationnelle	91
4.1.3.	Les processus psychiques de transmission.....	93
4.1.4.	La transmission du négatif et la transmission négative.....	94
4.2.	L'engrenage de la transmission	97
4.2.1.	Une transmission en creux	97
4.2.2.	Transmission et répétition	98
4.2.3.	Transmissions aliénantes.....	99
CONCLUSION CHAPITRE A		103
B. LA FEMME LIBANAISE ET LA GUERRE.....		104
1.	La femme et la culture.....	105
1.1.	Féminin et féminité	105
1.2.	La femme dans la culture : entre Eros	108
1.2.1.	... et Thanatos.....	111
1.2.2.	La femme et la horde primitive : L'impensable du meurtre au féminin.....	111
1.3.	L'identité sexuelle existe-t-elle ?	112
1.3.1.	L'identité sexuelle : le procès-sus.....	112
1.3.2.	Le malheur de l'anatomie féminine et le roc d'origine	114
2.	La femme et la guerre	116

2.1.	L'identité féminine en guerre : entre sexe et pouvoir	116
2.1.1.	Au-delà du sexe : l'identité de genre	116
2.1.2.	La différence entre les sexes : pouvoir et domination masculine	119
2.2.	La femme libanaise à l'épreuve de la guerre.....	122
2.2.1.	La fin de la guerre : la « cause féminine » en suspend	122
2.2.2.	La femme libanaise dans la guerre : une lueur d'espoir	124
2.2.3.	L'alliance au semblable : l'arme de guerre de la femme.....	128
2.2.4.	Le pacifisme est-il féminin ?	129
3.	La femme libanaise : entre lois des hommes et lois de Dieu.....	131
3.1.	Du discours légal : la domination comme opérateur psychique.....	132
3.2.	Le féminin en religion : de l'énigme au refus	138
3.2.1.	La religion, le patriarcat et la menace de la femme libre.....	138
3.2.2.	L'énigme du féminin et la religion monothéiste.....	140
3.2.3.	La religion au pouvoir : le refus du féminin ?	143
3.2.4.	La fétichisation de l'hymen	145
3.3.	La femme libanaise ou l'impossible union par amour	148
3.3.1.	L'union par le mariage : au risque de l'amour	148
3.3.2.	Le mariage interconfessionnel : au risque de l'identité féminine.....	149
3.3.3.	De mère en fille : de l'union au semblable à l'union à l'identique.....	150
CONCLUSION CHAPITRE B.....		152
C. PETIT TRAITE SUR L'AMOUR EN TEMPS DE GUERRE		153
1.	La rencontre amoureuse : « cette misérable folie ».....	154
1.1.	La liberté ou la tendance de l'être.....	155
1.1.1.	La liberté du choix et du commencement	156
1.1.2.	La liberté d'être est un devenir.....	157
1.1.3.	La liberté et l'activité autonome psychique	160
1.2.	La rencontre amoureuse : l'épreuve amoureuse ou l'épreuve de l'autre.....	162
1.2.1.	De l'image de soi dans l'amour pour l'autre.....	162
1.2.2.	A la rencontre de l'objet d'amour : entre imaginaire et corporéité	165
1.2.3.	De la désillusion à la création.....	166
1.2.4.	De l'illusion du don et de la dette horizontale de l'amour.....	169
1.3.	L'amour aux origines féminines	170
1.3.1.	Amour et premier objet d'amour.....	170
1.3.2.	L'amour féminise	173
2.	L'amour comme socle à l'identité	175
2.1.	L'amour, le Moi et l'identité	175

2.1.1.	Auto-érotisme et indifférenciation	176
2.1.2.	L'identité du Moi ou la somme des identifications.....	177
2.1.3.	L'idéal de l'amour et l'idéal du Moi	180
2.1.4.	La dette verticale de l'amour : de l'idéal du Moi à l'amour idéal.....	182
2.2.	L'amour, le narcissisme et l'identité	183
2.2.1.	L'identité de l'amour aux origines narcissiques.....	184
2.2.2.	Narcissisme primaire et ouverture sur le monde	187
2.2.3.	Narcissisme secondaire et relation à soi.....	188
3.	L'amour et la guerre	191
3.1.	Désunion de l'amour et de la haine	191
3.1.1.	La haine normale	191
3.1.2.	La guerre et l'ambivalence	194
3.2.	Se tuer par peur de s'aimer	197
3.2.1.	La douleur de l'amour	197
3.2.2.	La fin-infinie de la guerre civile et le deuil impossible.....	201
3.2.3.	La passion amoureuse : du désir de l'un	205
	CONCLUSION CHAPITRE C	209
	CONCLUSION GENERALE : PREMIERE PARTIE	211
	DEUXIEME PARTIE : ETUDE CLINIQUE	214
	INTRODUCTION GENERALE : DEUXIEME PARTIE.....	215
	A. LA CLINIQUE.....	217
1.	Méthodologie	217
1.1.	L'amour comme référence	218
1.2.	Problématisation.....	221
1.3.	Les hypothèses	222
1.4.	Le cadre	224
1.5.	La méthode.....	225
1.6.	Les difficultés liées à la position du clinicien	226
1.7.	Limites de la recherche.....	227
1.8.	Les sujets de la recherche.....	229
2.	L'adolescence.....	230
2.1.	L'adolescence : crise ou traumatisme ?.....	231
2.1.1.	Un traumatisme constructeur	231
2.1.2.	L'après-coup à l'adolescence	233
2.1.3.	Le processus adolescent : de l'incestuel à l'amour.....	236
2.2.	Violence de la féminité et violences féminines.....	238

2.2.1.	Adolescence et féminité.....	238
2.2.2.	La violence à l'adolescence	245
2.3.	Se différencier à l'adolescence.....	248
2.3.1.	La subjectivation.....	248
2.3.2.	L'adolescence, le narcissisme parental et le générationnel	252
B.	ETUDE DE CAS	257
	CAS CLINIQUE 1 : MARIA OU LA MELANCOLIE MATERNELLE	258
	CADRE ET DEROULEMENT DES SEANCES.....	259
	LA DEMANDE DE MARIA	260
I-	Maria ou la menace de l'identique	262
1.	Retour sur la mère : le sacrifice de la mère des temps de guerre.....	263
1.1.	Le retour mélancolique.....	264
1.2.	Le sacrifice de la mère ou la culpabilité d'être femme	265
1.3.	« La mère ou la putain ».....	266
2.	L'amour entre mère et fille : du ressort mélancolique	269
2.1.	Maria et la déception de la figure maternelle	270
2.2.	Entre mère et fille : le combat maternel à l'identique	271
2.3.	La con(fusion) des corps	274
II-	Maria à l'épreuve de l'amour	277
1.	Hantée	277
1.1.	A son image.....	277
1.2.	La figure du martyr et du héros	279
1.3.	Le père de famille : fantôme du féminin	282
2.	Aimer	284
2.1.	Le premier amour : la mort et l'amour	284
2.2.	L'amour à l'épreuve de l'identique	287
2.3.	L'amour à l'épreuve de la différence.	288
	Conclusion : Cas Maria.....	290
	CAS CLINIQUE 2 : GINA OU LE COMBAT MATERNEL	291
	CADRE ET DEROULEMENT DES SEANCES.....	292
	LA DEMANDE DES PARENTS	294
	LA DEMANDE DE GINA	295
I-	La violence de la transmission maternelle.....	296
1.	Retour sur la mère : une histoire qui se répète.....	297
1.1.	L'espoir arraché.....	297
1.2.	L'union au survivant	299

1.3.	L'amante éternelle.....	302
2.	L'amour des premiers temps ou l'emprise avant tout.....	303
2.1.	Gina ou le négatif de la transmission maternelle	304
2.2.	Souffrir pour la mère.....	306
2.3.	Scarifications, tentative de liaison et tentative de différenciation.....	307
2.3.1.	Inscrire pour rejeter.....	309
2.3.2.	Un corps prit dans l'engrenage de la transmission	311
2.4.	Le « trop » de sexuel maternel	313
II-	Gina à l'épreuve de l'amour.....	317
1.	L'amour dans un Liban d'après-guerre : une question de survie.....	317
1.1.	La violence paternelle ou l'impuissance masculine.....	317
1.2.	L'invocation de l'autorité paternelle ou le masochisme	319
1.3.	Survivre au survivant.....	321
2.	Aimer	323
2.1.	Le choix d'objet homosexuel comme résistance à la mère	323
2.2.	Le rêve des trois femmes.....	326
2.3.	Du rêve à la rencontre amoureuse	329
	Conclusion : Cas Gina	332
	SYNTHESE : ETUDE DE CAS	333
	C. REFLEXIONS SUR L'INTERDICTION DE S'UNIR AU DIFFERENT ET SA	
	TRANSMISSION ENTRE MERE ET FILLE DANS L'APRES GUERRE CIVILE	
	LIBANAISE	336
1.	Existe-t-il UNE mère des temps de guerre ?.....	338
1.1.	La mère à travers l'histoire.....	338
1.2.	La cult-ure de l'amour maternel et le sexuel maternel.....	342
1.3.	Le devenir mère et le désir d'enfant.....	345
1.4.	La grossesse entre maternité et féminité	347
1.5.	La mère et la mort	349
1.6.	L'amour maternel pacifié ou la haine inavouable	351
1.6.1.	La haine de la mère à l'enfant.....	352
1.6.2.	La haine de l'enfant à la mère.....	355
2.	Entre mère et fille : une féminité en guerre	358
2.1.	Le bébé fille ou l'espoir de continuer le combat.....	358
2.1.1.	L'enfant au sexe féminin : du double à l'énigmatique	359
2.1.2.	L'emprise et la rivalité dans la relation mère fille.....	362
2.2.	La voix de l'amour perdu	365

2.2.1.	La voix entre parole et langage.....	366
2.2.2.	La mère des temps de guerre à l'épreuve du récit de soi.....	367
3.	Le féminin des femmes : une construction dans l'après-guerre.....	372
3.1.	Le devenir femme	372
3.1.1.	L'ŒDipe au féminin	372
3.1.2.	Des identifications féminines	377
3.1.3.	Le masochisme maternel nécessaire.....	380
3.2.	Détruire pour aimer.....	382
3.2.1.	Le père, le parricide et la symbolisation.....	382
3.2.2.	La mère, le matricide et la création	384
CONCLUSION CHAPITRE C		387
CONCLUSION		389
BIBLIOGRAPHIE.....		397
ANNEXES		417

INTRODUCTION

La dernière guerre civile que le Liban a connue fut la guerre civile de 1975. Cette guerre confessionnelle a duré quinze longues années et a causé un lourd bilan : entre 150 000 et 250 000 victimes civiles. Hormis les disparus et les morts, la guerre civile a notamment eu des répercussions sur le social, le relationnel entre les différentes communautés religieuses, la famille et l'individu. Les victimes de la guerre font partie des (sur)-vivants. La mort que la guerre a si bien véhiculée à travers le corps du vivant, rode telle une ombre macabre sur ceux qui ont vécu la guerre mais aussi et surtout sur « ceux » qui ne l'ont pas vécu. Des restes liés au traumatisme de la guerre et qui n'ont pas pu être métabolisés, sont alors transmis aux générations suivantes et émergent aujourd'hui sous forme d'expression violentes vis - à - vis de tout « autre différent ».

Etant Franco-libanaise, cette question m'interpelle particulièrement. Je suis née en France et je me suis installée au Liban avec ma famille à l'âge de 10 ans. Je fus accueillie dans un Liban chaotique, dans lequel rien ne faisait la loi (ou bien pouvons-nous dire : chacun faisait sa loi) pas de feux rouges, des klaxons constants, du bruit, beaucoup de bruits... Je fus accueillie par un paysage atypique, de verdure, de mer, de routes très mal entretenues, d'immeubles troués de balles résiduelles de la guerre civile et collés à de tout nouveaux immeubles. Ce paysage me rappelait effroyablement de moi. Moi, la nouvelle, fraîchement arrivée dans un pays d'après-guerre et qui me fondait dans son histoire trouée. Je n'étais pas préparée à recevoir une telle violence. Choc inattendu et qui me marqua si profondément. Tout se passait comme si j'assistais [de nouveau] à la guerre. Etrangement, cette violence ne m'apparaissait pas si méconnue, si étrangère. Je comprenais alors que cette violence faisait partie aussi de mon histoire et de l'histoire de mes parents. Cette violence avait été imprégnée en moi avant même pas que je l'expérimente à mes dix ans.

Il m'arrive désormais de comparer mon vécu à l'âge de dix ans à celui du vécu du descendant qui n'a jamais vécu la guerre civile et qui, même s'il est né au Liban, a dû vivre ce choc inattendu lors de sa première rencontre avec ce monde de haine, de violence et de meurtre.

J'ai alors traité cette question au préalable, en 2014, dans un mémoire de recherche, effectué en master, intitulé « Au-delà de la guerre civile libanaise » dans lequel les points concernant la guerre civile et son engrenage dans la transmission, ont été amplement traités et sur lesquels je reviendrai dans cette thèse.

Plusieurs psychanalystes libanais (A. Houballah, A. El Amine Merhi, M. Ghannagé, M. Chamoun, etc.) se sont penchés sur la question de la transmission transgénérationnelle du traumatisme de la guerre civile libanaise. En raison d'un échec de travail de mémoire, la guerre civile libanaise – qui a pris fin en 1990 - ne s'est jamais réellement finie et se voit vouée à la répétition. Cette guerre semble donc s'inscrire comme base constituante à l'organisation familiale et s'enraciner jusque dans l'espace intime du sujet. Depuis la guerre civile, rien n'a changé : les lignes de démarcations géographiques qui séparent les régions confessionnelles sont toujours présentes psychiquement, la haine entre les dix-huit communautés confessionnelles génère jusqu'aujourd'hui des violences innombrables, le mariage inter-confessionnel reste impossible sur le territoire libanais, et les chefs/criminels de guerre civile d'autrefois sont encore au pouvoir et constituent l'Etat libanais de nos jours. La question de la transmission au Liban fut longuement étudiée du point de vue paternel, puisque c'est la figure paternelle qui véhicule les fondements sociaux, les lois, les règles... et donc le traumatisme de la guerre.

« Quelle pourrait être l'issue à cette transmission pathologique ? Comment pourrait s'agencer un travail de mémoire ? » Telle était, en 2014, la question engagée de ma directrice de thèse Madame H. Abdelouahed. C'est cette question qui fut le moteur de cette nouvelle recherche. Peut-être que l'issue se trouverait à travers « les choses » qui ont été le plus gardées dans l'ombre pendant cette guerre civile : la femme et l'amour ? Je me lançai alors dans cette nouvelle recherche avec pour but d'étudier la transmission d'un point de vue maternelle et non plus d'un point de vue uniquement paternelle et transgénérationnelle. Cette recherche aura pour mission de *faire de la place* à la femme et à l'amour qui pendant la guerre civile ne sont devenus que secondaires et accessoires. Cette thèse aura alors pour objectif principal d'ouvrir des pistes de réflexions afin de penser les répercussions de la guerre civile sur la femme libanaise et sur la question de la transmission entre mère et fille dans le contexte d'après guerre civile libanaise. Cette question s'entremêle, certainement, à celle de la transmission transgénérationnelle du traumatisme et en découle incontestablement. En effet, si la reconstitution de la femme libanaise après la guerre civile ne semble pas chose aisée, c'est à cause du caractère infini de la guerre. Et si la femme qui n'a jamais vécu la guerre civile est fixée dans un temps de guerre et de haine envers le différent, c'est à cause de la répétition engendrée par la guerre civile.

Dans un Liban d'après-guerre civile, les ravages sont multiples, les ravages sont profonds, les ravages sont si puissants qu'ils se logent au plus près du descendant. Un des ravages les plus prégnant sur celui-ci est du registre de l'amour. Plus précisément, il s'exprime par l'interdiction de s'unir à l'autre différent, d'aimer librement et d'être libre en amour. Un ravage si malencontreux pour la génération d'après-guerre civile, qui n'a jamais vécu la guerre et qui, pourtant est porteuse des désastres de la guerre.

Désastre de la guerre, désastre de l'amour, désastre de l'être.

Le drame du descendant est de ne pas pouvoir mettre des mots ou de se représenter une souffrance qui est sienne, mais si étrangère. Une souffrance qui vient d'un autre temps et qui est pourtant... Toujours présente, bien réelle pour le descendant.

L'impossibilité de passer outre le confessionnalisme se traduit alors par une limitation de l'union. L'union entre les ennemis d'autre fois qui « *est une véritable issue, s'opposant aux pulsions de destruction* »², ne peut encore se faire dans cette société en proie à l'identique. La magie de la rencontre amoureuse semble donc avoir disparu, et a emprisonné la femme dans son être libre et l'a condamné à la fixité, ce même après la guerre civile libanaise puisque celle-ci ne s'est jamais réellement finie. Bien que la guerre **ne crée rien** - qui n'était pas déjà latent- celle-ci a réduit jusqu'à condamner « l'amour » dans toute sa forme autonome et libre. L'alliance fatidique du destin du désir à un Autre réel et similaire apparaît comme l'un des facteurs garant de la répétition.

C. David a décrit l'état amoureux comme « *une constellation dynamique de désirs, de sensations, de fantasmes et d'affects, conscients et inconscients, qui modifie, pour un temps, l'ensemble de l'organisation personnelle.* »³. Ce dynamisme qui se mobilise dans l'état amoureux semble s'être immobilisé lors de la guerre civile libanaise. Cette immobilité signe **une prise de position** pendant la guerre tout en permettant de ne pas « modifier l'ensemble de l'organisation personnelle ». Cette logique continue d'être au-delà de la guerre civile libanaise en perpétuant de cette manière la guerre dans les esprits jusqu'aujourd'hui. Mettre fin à la guerre pourrait-il alors signifier se permettre d'aimer librement à nouveau ?

²Ribas, D., « Pourquoi la paix ? », *Revue française de psychanalyse*, vol. vol. 80, no. 1, 2016, pp. 15-26.

³ David, C., *L'état amoureux. Essais psychanalytiques*, Paris, Payot, coll. Petite Bibliothèque Payot. 1971p. 38

Après tout, travailler et aimer, pour Freud, sont des objectifs de la civilisation, auxquels la psychanalyse apporte son concours. F. Pasche ajoute que la guérison « *doit être de donner ou de rendre avec la capacité d'aimer, celle de s'offrir à l'investissement positif d'autrui* »⁴.

Il faut noter que la problématique féminine libanaise a depuis tout temps existé. Cependant, cette recherche mettra l'accent sur la violence et la haine meurtrière de la guerre civile libanaise de 1975, qui a rouvert des plaies non cicatrisées et accentué la division entre les confessions. Cette étude ne se veut pas généralisable et il ne faudrait pas oublier de dire que trente ans après la guerre civile, la femme libanaise, se donne enfin le droit d'être un individu à part entière et non le simple vecteur d'une transmission d'une guerre sans fin. Néanmoins, être femme libanaise, n'est pas chose aisée dans un contexte confessionnel et patriarcal, c'est un combat identitaire, un combat contre le poids d'une guerre infinie, un combat contre l'obligation de s'unir au semblable et donc un combat pour être libre d'aimer.

Objectifs et problématisation

Le but principal de cette thèse sera de comprendre ce qui se transmet de la mère, femme des temps de guerre, à la fille qui elle, n'a jamais vécu la guerre civile libanaise de 1975. La guerre civile, engendre avant tout une méfiance et une haine contre l'autre différent, l'union au semblable fut donc telle une arme de combat contre le différent et l'ennemi. Les lois civiles qui ne sont autres que les lois religieuses mettent en péril l'identité de la femme libanaise si elle s'unissait à un autre de différente confession. Afin de cibler cette vaste problématique de la transmission entre mère et fille d'après guerre civile, cette thèse se proposera alors d'étudier les incidences de la transmission de l'interdiction de s'unir au différent sur la femme qui n'a jamais vécu la guerre, la femme d'après guerre civile.

Quelles sont les répercussions de la transmission de l'interdiction de s'unir au différent sur l'amour des premiers temps, le féminin et la construction féminine de la femme d'après guerre civile ? Comment est-ce que l'interdiction de s'unir au différent transmise entre mère des temps de guerre et fille d'après-guerre, nous apparaît-elle bien plus qu'une injonction consciente et culturelle ? Pouvons-nous penser que c'est la transmission d'une féminité

⁴ Pasche, F., *À partir de Freud*, Paris, Payot, 1955.

« encore en guerre » et figée par la répétition de la guerre qui transparaîtrait dans la transmission de l'interdiction de s'unir au différent à la femme d'après guerre civile ?

Hypothèses générales

- 1- Le traumatisme de la guerre civile qui n'a pas fait l'objet d'un travail de mémoire sera voué à la répétition et à une transmission négative pathologique.
- 2- La femme libanaise est victime de la fixité, de la répétition et du caractère infini de la guerre civile libanaise.
- 3- La guerre civile libanaise prend l'amour en otage et empêche le sujet d'être libre dans sa rencontre amoureuse.
- 4- La guerre civile se transmet, de mère en filles, principalement par l'interdiction de s'unir au différent.

Hypothèses spécifiques

- 1- La guerre civile libanaise est une guerre confessionnelle qui remet au premier plan le patriarcat et qui met la femme libanaise dans l'ombre de l'homme.
- 2- Contrainte de s'unir au semblable afin de s'armer contre l'ennemi et afin de maintenir son existence, la femme se verra lésée dans sa féminité.
- 3- La transmission de l'interdiction de s'unir au différent entre mère et fille permettra à la mère de continuer son combat à travers sa fille, extension narcissique de celle-ci.
- 4- Face à la rencontre amoureuse et à la liberté qu'elle suppose, le sujet féminin qui n'a jamais vécu la guerre, fera face à des souffrances existentielles.
- 5- La transmission de l'interdiction de s'unir au différent prendra la forme d'une emprise dans la relation primaire mère-fille et mettra donc à mal l'amour dans sa fonction et le narcissisme de la femme qui n'a jamais vécu la guerre civile.
- 6- Par la transmission de l'interdiction de s'unir au différent, la femme d'après guerre civile héritera d'un féminin en guerre.

Cheminement de la thèse

La thèse est divisée en deux parties : la première partie : « La guerre civile libanaise, la femme et l'eros » est consacrée à l'étude théorique et la deuxième partie : « Etude clinique », constitue l'étude de cas qui permettra de dégager ce qu'il en est de la transmission de l'interdiction de s'unir au différent entre mère et fille.

La première partie se divise en trois chapitres : le premier chapitre, « Mémoire(s) de guerre(s) », revient sur les différents temps de la guerre civile libanaise, sur son caractère infini et sur sa transmission pathologique. La société libanaise apparaît en proie à la répétition à cause d'un défaut de travail de mémoire, d'historisation et de deuil et la génération d'après guerre civile semble héritière d'une transmission aliénante. Le chapitre B, « La femme libanaise et la guerre », traite des répercussions de la guerre civile, de son caractère infini et de la transmission pathologique du traumatisme de guerre sur la femme libanaise. Le rôle et le statut de la femme libanaise seront alors étudiés dans une guerre qui est de prime abord un combat entre hommes et qui passe le rôle de la femme sous silence. Dans le troisième chapitre : « Eros en temps de guerre », seront abordées les répercussions de la guerre civile sur la fonction et l'essence de l'amour. Ainsi dans ce chapitre, seront traités la question de l'amour, son caractère essentiel dans la relation primaire, le narcissisme et la constitution de l'identité subjective en temps de guerre et d'après-guerre au travers d'une transmission pathologique. La haine envers l'étranger se maintient dans l'après de la guerre et l'obligation de s'unir au semblable pendant la guerre civile semble se perpétuer au-delà de la guerre civile par une interdiction de s'unir au différent. Celle-ci apparaîtra comme un empiètement sur la liberté d'aimer sur la génération suivante. La deuxième partie de cette recherche se divise elle aussi en trois parties. Le premier chapitre A : « La clinique » explique en détails la méthodologie, le cadre, les difficultés liées à la recherche et la position du clinicien et met en avant les théorisations sur l'adolescence féminine. Le second chapitre B « Etudes de cas », consiste à mettre en avant les deux cas cliniques qui permettront *-aux vues des théories développées sur la guerre, le traumatisme de guerre, le défaut d'après-coup, la transmission de la guerre sur la génération d'après guerre civile, le statut et le rôle de la femme en temps de guerre, le sens que prend l'union au semblable pendant la guerre civile libanaise et son empiètement sur la liberté de la rencontre amoureuse dans sa transmission-* de mieux cerner les particularités et les incidences de la transmission de l'interdiction de s'unir au différent

dans le berceau de la relation primaire, entre mère des temps de guerre et fille d'après-guerre. Les deux cas illustrés sont ceux d'adolescentes confrontées à la rencontre amoureuse, qui n'ont jamais vécu la guerre civile et qui ont respectivement une mère qui a été femme du foyer pendant la guerre civile et une autre qui a été combattante pendant cette guerre. L'objectif étant de voir si, les répercussions de la transmission de l'interdiction de s'unir au différent sur la fille héritière diffèreraient selon les différents rôles qu'a tenus la femme pendant la guerre civile. Le chapitre C : « Réflexions sur l'interdiction de s'unir au différent et sa transmission entre mère et fille dans l'après guerre civile libanaise » traitera – grâce au support clinique- spécifiquement de la transmission de l'interdiction de s'unir au différent entre une mère des temps de guerre, pour qui, s'unir au semblable relevait d'une question narcissique, et sa fille qui n'a jamais vécu la guerre. Dans le but de cerner les répercussions de cette transmission sur l'identité féminine, le féminin et la féminité, un retour, sera nécessaire, sur la construction de « l'identité de genre » à travers le corps-à-corps maternel. L'étude de cas a permis de mettre en avant une emprise mortifère qui mettra en grande difficulté le sujet féminin, héritier de cette violence de la transmission maternelle, face à la séparation, la subjectivation et à l'accès à la féminité. Face à l'épreuve amoureuse est venu le temps où la « *reconstruction moiïque, des identifications et du narcissisme* »⁵ sont au cœur de l'individu, le temps de l'adolescence. En ce temps, le choix d'objet- *de la réalité*- d'amour de la femme libanaise en devenir se voit alors pris par une répétition à l'identique. De génération en génération, c'est infiniment le désir qui s'estompe pour répondre à l'identique. La jeune femme libanaise n'a pas le « luxe » du choix quand il est question d'amour. D'aimer un Autre. D'aimer.

⁵ Lesourd, S., « Reconstruction narcissique du moi adolescent », in *Figures de la psychanalyse* 2004/1 (n^o9), p. 25.

PREMIERE PARTIE : LA GUERRE CIVILE LIBANAISE, LA FEMME ET L'EROS

« L'histoire que je vais raconter, je l'offre à qui veut l'écouter.

Une histoire de gens qui jeûnent, une histoire de gens qui prient.

*L'histoire d'un hameau isolé par les mines encerclées, seul entre ciel et terre,
perdu entre deux guerres, deux clans au cœur meurtri, dont le soleil s'est obscurci...
deux clans aux mains tâchées de sang, au nom d'une croix ou d'un croissant.*

*L'histoire d'un hameau isolé, qui a choisi la paix, dont la vie est tissée de fil
barbelé. »⁶*

⁶ Labaki, N., (Film), *Et maintenant on va où ?*, 2011

INTRODUCTION GENERALE : PREMIERE PARTIE

Nous commencerons cette étude par la revisite de la guerre civile libanaise (1975-1990). À travers cette première partie, nous essayerons de comprendre quel est le destin de la guerre civile libanaise – une guerre qui est le lieu de plusieurs guerres et d'affrontements sanguinaires qui se succèdent pendant quinze ans (voir annexe : Chronologie de la guerre civile de 1975 ou les guerres civiles) - et quelles en sont les répercussions sur l'identité libanaise, plus précisément sur l'identité féminine libanaise. Comment cette guerre qui a duré quinze ans a-t-elle affecté l'identité féminine pendant les temps de guerre et dans son après ?

Pour tenter de répondre à cette vaste question, nous examinerons dans un premier temps les effets de la guerre sur l'identité libanaise. Celle-ci, apparaît comme une guerre confessionnelle générant une haine destructrice de toute confession différente. L'autre de différente confession devient alors synonyme d'ennemi à anéantir. Cette guerre traumatique qui ne semble pas avoir fait l'objet d'un après-coup et donc de travail de mémoire fera de la société libanaise d'aujourd'hui une société figée dans les temps de guerre. Le descendant hérite d'éléments bruts non symbolisés et il se trouve alors sous l'emprise de la répétition du même. Il semble ainsi avoir le « *traumatisme comme seul origine et seul héritage* »⁷ et nous rajouterons comme seul présent et avenir. Les différentes modalités de transmissions seront alors mises en avant et nous reviendrons sur la façon dont le traumatisme de la guerre civile libanaise se perpétue dans le temps et sur les générations à venir.

Dans un second temps, nous mettrons en lumière, l'incidence de cette haine du différent/étranger/ennemi sur la femme libanaise. Nous verrons que la guerre qui a accentué le clivage homme/femme remettra en avant le patriarcat et la religion à travers lesquels la soumission et la dépendance de la femme à l'homme deviennent aveuglantes. Par faute de pouvoir exister à elle seule, la femme libanaise des temps de guerre combatta l'ennemi à travers son union au semblable. La guerre semblera alors saisir en otage la femme libanaise dans son être. Celle-ci, devenue mère transmettra à la fille d'après guerre civile l'interdiction de s'unir au différent. La femme libanaise d'aujourd'hui qui n'a pourtant jamais vécu la guerre, héritera de la défense et du combat de sa mère contre l'ennemi.

⁷ Waintrater, R., *Refus d'hériter : la transmission au regard du génocide*, In L'Esprit du temps | Champ psy 2011/2 - n° 60, P.146

Enfin, nous reviendrons sur la question de l'amour dans son rapport à la liberté, à la rencontre amoureuse, au féminin, à l'identité et à la guerre. L'amour apparaît comme étant à la source du sentiment d'exister dans un monde relationnel. En effet, ce n'est qu'à partir de la relation privilégiée entre la mère et l'infans que le futur sujet va pouvoir se construire, par les identifications primaires et secondaires, comme aimé et aimant. Le narcissisme trouve alors ses fondements dans un amour fortement étayé sur l'Autre et sans lequel l'enfant se trouve plongé dans une détresse absolue. L'amour nous apparaît alors comme cette boucle entre soi et l'autre, comme l'essence à de solides assises narcissiques et comme matrice à toutes relations futures. Dans ce contexte de guerre, l'amour ainsi que la rencontre amoureuse, ont été fortement compromis. L'amour, qui n'est plus libre, n'assure plus ses fonctions organisatrices du sujet et ne permet pas à celui-ci de rencontrer l'autre dans sa différence, d'aller au-delà du même pour rencontrer l'autre, qui n'est jamais sans rappeler cet autre ou Autre en soi.

Les hypothèses développées dans la première partie :

1- La guerre civile libanaise est une guerre d'identités identiques contre la différence :

- Le confessionnalisme devient la raison du meurtre et génère une haine exterminatrice envers le différent/l'étranger/l'ennemi.
- La guerre civile crée un fossé entre hommes et femmes, entre haine et amour et entre semblable et différent.
- La guerre civile libanaise s'immisce dans l'organisation familiale et organise l'individu autour de la haine de l'étranger.

2- Le caractère infini de la guerre civile perpétue la haine pathologique envers le différent dans le temps :

- Le traumatisme de la guerre civile libanaise ne semble pas avoir fait l'objet d'un travail d'après-coup et entraîne un défaut de travail de mémoire, d'histoire et de deuil.
- Le défaut de travail de mémoire engendre une société traumatique qui se fige dans une répétition mortifère.
- La transmission de la guerre se fera à travers la haine envers le différent.

3- La guerre civile libanaise, patriarcale et confessionnelle, constitue une agression envers la femme :

- La guerre confessionnelle qui remet en avant le patriarcat met en difficulté la libération de la femme libanaise face au dogme religieux.
- La religion maintient la femme dans une dépendance absolue à l'homme.

4- L'union au semblable se dessine pendant la guerre comme l'arme ultime de la femme libanaise contre le différent.

5- La haine envers le différent et le combat de la femme libanaise à travers l'union au semblable se perpétue à travers la génération future :

- Après-guerre l'union n'a toujours pas d'acceptation en dehors de la religion. Les lois confessionnelles qui régissent les lois sociales, obligent – indirectement- la femme libanaise à se marier avec le semblable afin d'assurer sa continuité d'être.
- Le combat de la femme des temps de guerre à travers l'union au semblable se transmettra entre mère et fille sous une forme interdictrice : nous parlerons alors de la transmission de l'interdiction de s'unir au semblable entre mère des temps de guerre et fille d'après-guerre.

6- L'amour n'est structurant que s'il associe le corps et l'être à la « liberté » :

- La liberté est une tendance de l'être. Elle nous apparaît comme un des moteurs essentiels de l'être.
- La nature de l'amour des premiers temps façonne les assises narcissiques et est le socle de l'identité.
- L'amour est une question essentiellement féminine et donc fondamentalement narcissique.
- L'amour est le moteur du corps. La liberté de l'amour ; la femme libre d'aimer à sa façon et la personne de son choix met au premier plan la sexualité féminine et sa tendance à être libre.

7- L'interdiction de s'unir au différent se transforme dans la transmission en une interdiction d'être libre en amour et donc d'être libre dans son corps :

- La transmission d'objets négatifs que le descendant n'arrive pas à s'approprier devient aliénante et entraverait sa liberté d'explorer, de jouir, d'être et de devenir dans son corps.

8- La liberté de l'amour a été prise en otage par la guerre :

- L'interdiction de s'unir au différent semblerait être une tentative inconsciente de maintenir sous contrôle cet effroyable féminin, cette sexualité féminine tabou.
- Si la guerre a pris l'amour pour cible, c'est parce que l'amour comme la guerre, peut facilement basculer du côté de la jouissance et de la destruction de l'autre dans son altérité.
- La perte de l'objet d'amour rappelle énormément le trauma qui pose la guerre face au deuil et à la disparition.

A. MEMOIRE(S) DE GUERRE(S)

1. De l'identité du Liban aux identités en guerre

*« Vous avez votre Liban avec son dilemme. J'ai mon Liban avec sa beauté.
Vous avez votre Liban avec tous les conflits qui y sévissent. J'ai mon Liban
avec les rêves qui y vivent.
Vous avez votre Liban, acceptez-le. J'ai mon Liban et je n'accepte rien
d'autre que l'abstrait absolu.
Votre Liban est un nœud politique que les années tentent de défaire. Mon
Liban est fait de collines qui s'élèvent avec prestance et magnificence vers
le ciel azuré. »⁸*

1.1. La création d'un état : le Liban

À la croisée de l'Orient et de l'Occident, le Liban est habité depuis la préhistoire mais dans ses frontières actuelles, l'Etat libanais est relativement jeune. Ce minuscule pays du Proche-Orient, d'une superficie de 10 452 km², a aujourd'hui 6 millions d'habitants et dix-huit communautés religieuses officielles.

Afin de mieux comprendre la situation actuelle au Liban, nous allons succinctement présenter son histoire contemporaine, marquée par des événements sanglants et souvent de nature confessionnelle. Ensuite, nous allons décrire les étapes de la guerre civile qui a duré de 1975 jusqu'en 1990 et qui a fait plus de 150.000 morts, 17.000 disparus, et des centaines de milliers de déplacés.

La naissance du Liban moderne peut être catégorisée en deux temps :

- Le « Petit Liban : La « Moutasarrifat » (province autonome du Mont Liban), qui dure soixante ans (de 1861 à 1920), est marquée par deux tutelles, celle de l'Empire ottoman et

⁸ Gibran Khalil, G., « Mon Liban », *Milles et une nuits*, Babelio, 1991

de la France. La création de la Moutassarriyat, devant être dirigée par un gouverneur chrétien, est due aux massacres perpétrés par la communauté druze sur les chrétiens maronites.

Jusqu'à la fin de la première guerre mondiale et comme une grande partie du Proche-Orient, le territoire est sous domination ottomane. Avec la défaite et le démembrement de l'Empire Ottoman à l'issue du conflit, la Société Des Nations est créée et confie plusieurs parties de la région à la France et au Royaume Uni sous la forme de mandat.

- Le « Grand Liban » : En 1920 et malgré la pression de nationalistes arabes et de certaines communautés religieuses, les Français proclament l'Etat du Grand Liban et fixent ses frontières. En 1926, la première constitution est proclamée et la République du Liban voit le jour. Les postes de président de république et de chef de gouvernement sont créés.

Lors du second conflit mondial et suite à nombreuses démarches, la France accorde l'indépendance au Liban en 1943. Celui-ci, pour s'organiser, doit faire face aux clivages qui animent les différentes communautés. En effet, le Liban étant pendant des siècles une « montagne refuge », il est peuplé de diverses communautés religieuses, qui se sont implantées au fil des invasions, courants migratoires ou autres croisades. Il est une mosaïque de religions et de communautés et se crée des identités confessionnelles divergentes et multiples. A la suite de l'indépendance, les partis chrétiens et les formations musulmanes et de gauche ne s'entendent pas : plusieurs événements vont contribuer à l'éclatement de la guerre civile en 1975.

En 1958, et suite à plusieurs clashes entre les communautés musulmanes et chrétiennes, le Président Camille Chamoun, chrétien pro-occidental, demande aux Etats-Unis d'envoyer des troupes pour préserver l'indépendance du Liban, en vertu de la doctrine Eisenhower. Cet événement accentue les tensions politiques et religieuses.

A partir de 1967, bien que le Liban ne joue aucun rôle actif dans la guerre arabo-israélienne, il est affecté par ses conséquences quand les réfugiés palestiniens, accueillis au Liban, effectuent des raids sur Israël à partir du territoire libanais. Israël attaque les camps de réfugiés au Liban.

À la veille de la guerre civile, les différents mouvements sociaux et politiques se multiplient, les milices augmentent, et les problèmes prolifèrent. La violence accrue déstabilise le pays, déjà fragile, et le clivage entre les communautés chrétiennes et musulmanes s'approfondit.

1.2. La guerre civile libanaise de 1975

En avril 1975, la guerre civile libanaise a été déclenchée par la fusillade d'un bus de militants palestiniens lors de son passage à Aïn el-Remmaneh, une localité chrétienne près de Beyrouth. Les passagers du bus sont accusés par les Phalangistes, parti chrétien de droite, d'avoir attaqué une église dans le même quartier. Les 27 passagers, majoritairement palestiniens, meurent et l'incident met le feu aux poudres et embrase tout le Liban. Les affrontements font 300 morts en quelques jours. Lors du déclenchement des hostilités, personne ne s'imaginait qu'elles dureraient aussi longtemps. Le conflit s'agrandit et s'éternise. Dans les mois qui suivent, Beyrouth, la capitale, se trouve divisée en deux parties. Une « ligne verte » se dessine au centre, séparant Beyrouth Est, chrétienne, de Beyrouth Ouest, musulmane. Chaque côté est sous le contrôle de ses milices respectives. Dans l'espace de quelques semaines, l'Etat et l'armée se disloquent et les combats se multiplient. Les appareils administratifs du pays se désintègrent et l'armée éclate en composantes sectaires différentes.

Le Liban restera pendant quinze ans le terrain d'affrontements sanguinaires, résultat de conflits entre les idées, les religions, et les divergences politiques. Cette guerre prendra multiples visages, les alliés deviendront ennemis et les victimes bourreaux. La guerre divisera les communautés jusque dans les cellules familiales : les frères entre eux en arrivent à s'entretuer. Au fil des années, la guerre perdra son sens et ne sera conduite que par la frénésie du meurtre et de son plaisir sous-jacent.

La guerre civile commence comme une guerre politique, une guerre contre un ennemi extérieur (palestinien). Mais elle prend vite une tournure confessionnelle, qui demeurera le moteur de l'acte de guerre et de son au-delà. Même si la guerre du Liban fut bien plus qu'une simple guerre de religion à premier abord, la religion demeure la toile de fond permanente de la guerre civile. La confession était une raison qui justifiait le meurtre. Plusieurs milliers de Libanais se firent tuer « sur carte d'identité »⁹ sur laquelle est inscrite la religion d'appartenance. Bien souvent, le nom de famille, révélateur de la religion, fut le seul motif

⁹ Expression utilisée très couramment par les libanais pour parler de cet acte.

qui conduisait à l'homicide. Nous voyons donc comment l'appartenance confessionnelle, d'un bout à l'autre du conflit, constitue pour chaque libanais un facteur de risque non négligeable. Dans la Montagne comme à Beyrouth, elle peut sauver ou, au contraire, conduire à la mort.

En 1976, la guerre civile libanaise connaît sa première intervention par un acteur externe, les troupes syriennes arrivent au Liban et participent au conflit. En 1978, la première invasion israélienne a lieu.

Exacerbée par les interventions étrangères différentes, la guerre civile libanaise se caractérise par la fragmentation grandissante des milices, chacune associée à une communauté sectaire.

En 1982, trois semaines après son élection à la tête du pays, le jeune chef chrétien Bachir Gemayel, est assassiné. Les forces israéliennes reviennent au pays en force et participent au massacre des camps de réfugiés palestiniens Sabra et Chatila, faisant plus d'un millier de victimes. Les tensions augmentent encore entre les chrétiens et les druzes, et la montagne du Chouf connaît d'importantes batailles. Les forces occidentales sur le territoire, censées mettre fin au conflit, subissent de lourdes pertes, parmi lesquelles la destruction de l'ambassade américaine en avril 1983. Elles commencent donc à se retirer.

Le pays et ses institutions se désintègrent, et en 1987, la livre libanaise s'effondre.

En 1988, le parlement n'arrive pas à se mettre d'accord sur la nomination du nouveau président. Les élections présidentielles n'ayant pas pu produire de résultats, deux gouvernements se forment : d'un côté, un gouvernement militaire chrétien, et dans Beyrouth ouest, une administration rivale. Le Liban se retrouve avec deux Premiers ministres et deux gouvernements.

En 1989, des députés libanais musulmans et chrétiens se rencontrent en Arabie Saoudite et acceptent de nombreuses réformes. Un document « d'entente nationale », connu sous le nom d'accord de Taëf, est signé et les postes de responsabilité sont repartis entre les communautés. Le pouvoir est divisé : tout se fait pour que chaque communauté ait une représentation égale à son poids démographique. Un engagement se fait pour l'élimination graduelle du confessionnalisme (le système demeure inchangé en 2018).

Michel Aoun, à la tête du gouvernement militaire chrétien, rejette les accords. A la suite d'une offensive syro-libanaise sur le palais présidentiel et autres régions sous le commandement de

Aoun, il trouve refuge à l'ambassade de France. Il demande à ses partisans de rejoindre l'armée légale et part en exil à Paris. La guerre civile est finie.

Le gouvernement est nouvellement unifié et un nouveau cabinet (d'anciens chefs de milices) est nommé et s'efforce à éliminer les milices et les vestiges de la guerre. L'armée, l'infrastructure, la devise, le pays entier est ravagé. En 1991, l'Assemblée nationale ordonne la dissolution de toutes les milices ainsi que le pardon général, mais le désarmement des groupes armés ne se fera que partiellement.

Le fait que toutes les communautés aient permis ou accepté de s'engager dans une guerre civile fratricide amplement douloureuse ne fut, en fait, que l'aboutissement de toutes ces guerres passées et invincibles psychiquement. Pour G. Corm, « *cette « libanisation » des conflits explique ces logiques guerrières quasiment incontrôlables puisque les protagonistes, « acteurs étatiques » (nationaux ou étrangers) arguant de leur légalité et « actants » revendiquant une légitimité, ne se reconnaissent pas* »¹⁰. Chercher à vivre « écarté », ou à gouverner seul le pays, est une équation rejetée par toutes les communautés, une hypothèse qui n'a amené au Liban que la peur et l'insécurité, une mine de conflits et de violence. Les différentes communautés évitent de raconter ce passé, chargé de tant de douleurs ; jusqu'à présent il n'y a pas de livre scolaire unifié de l'histoire de la guerre libanaise, le dernier chapitre des livres scolaires s'arrêtant avant 1975. Elles doivent donc assumer une grande responsabilité à ce niveau, car il faut raconter le passé même s'il est sombre, et ceci pour ne pas le répéter. Selon G. Corm, le fait de taire le passé serait nuisible. « *Par-delà, le traumatisme qu'a connu le Liban, ces communautés ont choisi la voie de l'amnésie collective, un évitement du passé qui ne fera que cristalliser des violences, à tous moments mobilisables, du fait que le retour du refoulé est toujours violent, les récents événements au Liban sont là pour nous le rappeler* »¹¹. ». Nous comprenons alors que la fin de la guerre civile n'a, ni permis la paix, ni la co-mémoration. Bien au contraire, les citoyens libanais se sont de plus en plus noyés dans leurs groupes d'appartenance. Le Liban reste jusqu'à présent un pays accumulant guerres, attentats-suicides, et voitures piégées.

Par la succession de crises et de conflits violents, ce contexte libanais imprégné de paradoxes

¹⁰ Corm G., *Le Proche-Orient éclaté*, Paris, La Découverte, 2007 pp.1022-1045.

¹¹ idem

a contribué « à entretenir le traumatisme collectif de la société libanaise ». ¹² L'impact de ces événements traumatiques externes, caractérisé essentiellement par la violence et l'imprévisibilité, pourrait apparaître comme une « menace » permanente dans le discours des libanais. La « fin » de la guerre civile n'apparaît donc que comme revisite du confessionnalisme établi lors de la création du Liban en 1945. Suite à cet accord, l'Etat libanais reconnaît institutionnellement les confessions religieuses ¹³ et **abandonne le droit privé et le statut personnel à leurs juridictions respectives**. L'identité nationale n'est accordée que si l'appartenance confessionnelle existe. Cette appartenance permettra à l'individu de devenir citoyen libanais bénéficiant des droits et devoirs régis par la confession donnée.

Identité nationale, identité individuelle et identité sexuelle se confondraient presque avec confession. Le Liban est devenu comme A. Maalouf (1998) le dit, « *le rosier fragile planté au pied de la vigne, annonciateur de maladie* » ¹⁴, annonciateur d'un malaise identitaire. A l'issue de la guerre, nous assistons alors au retour en force des identités confessionnelles et du repli communautaire.

La guerre civile libanaise de 1975-1990 s'inscrit alors dans une généalogie traumatique. Sans fins, ces guerres se répètent mais n'atteignent jamais leurs objectifs et le Liban s'engouffre dans un cercle vicieux de violence.

Ces constations, s'articulant comme la base de notre étude, nous permettent de réaliser que la guerre civile libanaise n'a rien de nouveau et qu'elle résulte d'une « crise » identitaire profonde et ancienne. Nous pouvons considérer la guerre civile libanaise de 1975 comme l'expression symptomatologique d'un malaise identitaire. D'un corps qui, en mal de mots, passe à l'acte. Un corps qui reflète bien la problématique de l'identité libanaise et qui, par son défaut de contenance, peine à contenir et à unifier le libanais. En effet, depuis tout temps, le citoyen libanais ne se définit ni par un état ni par des codes sociaux unis. Ce ne sont que les multiples confessions qui régissent le citoyen libanais et qui le déterminent. Séparé géographiquement de la Syrie lors de sa création, le Liban ne s'est jamais bien constitué puisque celui-ci est un Etat divisé par les confessions qui ne font que (se) diviser davantage.

¹² Mermier F., Varin Ch., *Mémoires de guerres au Liban (1975-1990)*. Arles : Actes Sud, 2010, p. 19

¹³ L'arrêté No 60 L.R. du haut-commissaire du 18 Mars 1936 reconnaît 18 communautés religieuses, la communauté protestante sera plus tard reconnue comme la 19ème.

¹⁴ Maalouf, A., *Les identités meurtrières*, Grasset, 1998, p 200

1.3. Les identités libanaises

« Dans un pays où l'on est constamment amené à s'interroger sur ses appartenances, sur des origines, sur ses rapports avec les autres, et sur la place qu'on peut occuper au soleil ou à l'ombre, et en l'absence d'une véritable identité nationale, Beyrouth est éclatée de l'intérieur. Beyrouth est divisée. Beyrouth est dévastée »¹⁵

L'identité libanaise ... toute une histoire, qui n'en n'est pas Une. Qui se transmet sans but de devenir. Une identité à l'image d'un Liban encore en guerre, d'une Beyrouth, si féminine et pourtant si déchirée par la guerre.

Notre recherche qui porte sur la question féminine et celle de la transmission à la fille dans un Liban d'après-guerre, ne peut faire fi de la question identitaire puisque nous n'aborderons pas le sujet de (*La*) femme mais de la femme libanaise. La question de l'identité qui reviendra tout au long de ce travail (l'identité de la femme libanaise, l'identité de l'amour et l'identité au niveau de la transmission), mérite que l'on s'y attarde. Nous verrons que l'identité – entre autres féminine- comme la guerre civile sera maintenue dans une fixité spatio-temporelle à cause d'un défaut de travail de mémoire.

Force est de reconnaître que l'identité n'est pas un concept très présent dans le champ théorique de la psychanalyse. Cette question mériterait certainement d'acquérir un « statut métapsychologique » plutôt que « de rester une notion par défaut, tiraillée entre différents usages et utilisée quand aucun autre terme ne convient pour ce qu'elle veut décrire »¹⁶. La question de l'identité, malgré toutes les définitions qu'on en donne, est « avant tout, une question de vie »¹⁷. Penser que la psychanalyse n'aurait rien à dire de l'identité trouve vite ses limites dans la clinique au contact d'un contexte de guerre civile toujours actuelle. P. Decourt (1999), pense que si le concept d'identité est absent du registre métapsychologique, il n'en reste pas moins, écrit-il qu'« il n'y a pas d'analyse sans quête identitaire, ou modification

¹⁵ Idem

¹⁶ Miedzyrzecki, V., Argument, in *Revue Française de Psychanalyse*. Tome LXIII, 1999

¹⁷ Affaya, M.N.E., « L'interculturel ou le piège de l'identité », in *Afers Internacionals*, no 36, 1997, p 152

profonde du sentiment identitaire tant du côté du patient que de l'analyste. »¹⁸. Dans ce même texte, il établit des liens intéressants entre identité et perte, liens sur lesquels nous aurons l'occasion de revenir plus loin. Si, donc le corpus théorique psychanalytique ne parle pas de l'identité en tant que concept, nous retrouvons, cependant, des élaborations théoriques qui permettent de penser la question : le moi, le self, le soi, le narcissisme, l'idéal du moi, etc... Nous développerons toutes ses notions dans la suite de notre recherche.

1.3.1. Le paradoxe de l'identité : s'identifier et se différencier

Avant d'aborder la question de l'identité libanaise et les difficultés qui la façonnent nous pensons qu'il est important de revenir sur la notion d'identité en général.

D'un point de vue étymologique, « identité », substantif féminin, est dérivé du terme latin « idem » qui signifie le même, la même chose. Le dictionnaire Larousse donne à l'identité quatre sens qui pourraient se regrouper en deux catégories : l'identité nommerait le semblable et génèrerait du différent.

- *Rapport que présentent entre eux deux ou plusieurs êtres ou choses qui ont une similitude parfaite*
- *Caractère de deux êtres ou choses qui ne sont que deux aspects divers d'une réalité unique, qui ne constituent qu'un seul et même être*
- *Caractère permanent et fondamental de quelqu'un, d'un groupe, qui fait son individualité, sa singularité*
- *Ensemble des données de fait et de droit qui permettent d'individualiser quelqu'un (date et lieu de naissance, nom, prénom, filiation, etc.)*

L'identité serait donc avant tout un effet d'énonciation et l'identité naîtrait alors de l'affirmation qui la pose. Le récit de Soi (P. Ricoeur, 1990 – nous traiterons cette notion en détail dans la deuxième partie, chapitre C- 2.2.2 : « La mère des temps de guerre à l'épreuve du récit de soi. »), est en relation étroite avec la transmission d'une identité en rapport avec le

¹⁸ Decourt, P. « L'identité et la perte » in *Revue française de psychanalyse*, vol 63, n°4, 1999, p. 1153-1164

récit de l'Autre. L'identité ne peut donc être comprise qu'à travers son inscription dans le temps. Ainsi, quand nous parlons d'identité libanaise, nous ne nous référons pas uniquement à l'espace qu'elle occupe (celle de la terre) mais aussi à la temporalité dans laquelle elle s'exprime. Le récit de soi permettrait donc une inscription de l'identité dans un temps qui bouge. P. Ricoeur (1990) affirme que « *pour avoir un présent, [...] il faut que quelqu'un parle ; le présent est alors signalé par la coïncidence entre un évènement et le discours qui l'énonce ; pour rejoindre le temps vécu à partir du temps chronique, il faut donc passer par le temps linguistique.* »¹⁹. Le récit narratif apparaît comme offrant une unité temporelle au caractère discontinu des évènements, à leur variabilité, leur identité. Il y a intégration de multiples évènements dans une histoire unifiée qui devient subjectale. Raconter c'est expliquer, c'est-à-dire opérer des liens logiques les uns par rapport aux autres qui vont tisser la trame temporelle. La narration devient alors le moyen privilégié pour donner corps au temps et de structurer l'identité.

Par ailleurs, l'identité (même individuelle) est à la fois, un moyen de catégoriser et de singulariser. Elle permet à la personne ou au groupe, de se situer dans et en fonction de multiples catégories sociales ou culturelles mais aussi de se singulariser, par opposition et différenciation. Cette double valence de l'identité est bien mise en exergue dans l'encyclopédie Larousse qui oppose le substantif « identité » à l'adjectif « identique » qui ne désigne que ce qui est semblable à autre chose « *or, le mot identité, dans son emploi politique et social, signifie ce par quoi l'on différencie une communauté d'une autre ou un individu d'un autre.* »

Quand l'identité devient verbe « identifier », son action désigne le fait de reconnaître la nature de la chose, lui donnant un sens qui fait d'elle son unicité, et donc qui la différencie d'une autre chose. M. Heidegger (1950), énonce le caractère unique de la chose nommée en évoquant une certaine mémoire de la source. « *Dans la source les roches demeurent présentes, et en celles-ci le lourd sommeil de la terre, qui reçoit du ciel la pluie et la rosée. Les noces du ciel et de la terre sont présentes dans l'eau de la source. Elles sont présentes dans le vin, à nous donner par le fruit de la vigne, en lequel la substance nourricière de la terre et la force solaire du ciel sont confiées l'une à l'autre. Dans un versement d'eau, dans un versement de vin, le ciel et la terre sont chaque fois présents. Or le versement de ce qu'on*

¹⁹ Ricoeur, P. *Temps et récit. Tome III. Le temps raconté*, p.197, Paris : éditions du Seuil, 1990

offre est ce qui fait de la cruche une cruche. Dans l'être de la cruche la terre et le ciel demeurent présents. »²⁰. C'est une mémoire féconde et parsemée de vie qui apparaît dans ses écrits.

Nous pouvons nous poser la question de ce qu'il en devient de la nomination d'une chose qui comme dans le cas de l'après guerre civile libanaise, est à la source figée et ne bénéficie pas d'une mémoire en mouvance.

« Identité » comme « identifier » renvoie à la différenciation contrairement à l'identique. Ainsi, l'autre radical (*identité*) qui est un dérivé du verbe « être » en latin, au participe présent, pourrait être traduit par « étant » ou encore par « ce qui est » ou enfin par « entité ». Une « chose qui est, qui existe ». L'identité pose alors la question de l'être, l'identité attribuée par soi-même ou par l'autre est donc intrinsèque au sentiment d'exister dans son propre corps. Ainsi, si comme dans le contexte Libanais l'identité se mêle à l'identique c'est le sujet dans tout son être qui est voué à l'identique. Le concept d'identité qui renverrait à une notion de continuité dans l'espace et le temps serait contrecarré au Liban par sa confusion avec l'identique et donc par son caractère statique et ferait écho à une identité achevée qui est selon A-M Drouin-Hans l'équivalent de la mort. Elle dira « *là où il n'y a plus rien à ajouter, aucun changement possible. L'identité ne peut être la transparence absolue : la personne, dit-on, est par étymologie le masque. Mais qu'y a-t-il derrière le masque sinon un autre masque ? Qu'on prenne le problème sociologiquement à la manière d'Erving Goffman, en ne voyant dans l'identité qu'un ensemble de rôles et de masques ou métaphysiquement sur le mode augustinien du « Deus intimior intimo meo » « Dieu est plus intime que ce qui est en moi le plus intime », l'identité nous échappe.* »²¹. La guerre civile libanaise ne laisse pas d'échappatoire à l'identité et met alors à l'épreuve l'être Libanais dans son essence même.

L'identité relève alors d'un phénomène paradoxal car l'identité désigne en même temps ce qui est unique et ce qui est semblable. L'identité individuelle se construit à travers des grands principes souvent contradictoires. Le mode de représentation de l'identité comme processus, qui attribue un caractère dynamique et interactif à l'identité.

²⁰ Heidegger, M., (1950), « La chose », in *les Essais et conférences*, T.E.L. Gallimard, Paris, 1980.p. 204

²¹ Drouin-Hans, A-M., « Identité », in *Le Télémaque* 2006/1 (n° 29), p. 17-26.

On peut distinguer plusieurs dimensions de l'identité personnelle : le désir de continuité du sujet en constitue le premier aspect. Cette continuité s'exprime dans l'affirmation d'une appartenance à une lignée, à un environnement, à une culture ou à un imaginaire. Le processus de séparation-intégration sociale incarne le deuxième aspect. L'opposition d'un adolescent à sa famille exprime pour lui une différenciation à l'égard de son identité antérieure. Cette opposition se réalise le plus souvent dans un processus conjoint de création de nouveaux repères identitaires, liés à une culture jeune et à des groupes spécifiques. L'identité n'existe qu'en actes, l'appartenance se calque sur la pratique.

1.3.1.1. « Je est un autre » (A. Rimbaud, 1871)

On le sait bien aujourd'hui et comme D-W. Winnicott (1952), le déclarait « *Un bébé, seul n'existe pas.* »²² En effet, le petit de l'Homme ne peut survivre physiologiquement et psychiquement sans un environnement qui lui donne nourriture, chaleur et sécurité. L'appareil psychique de « l'infans » se construit dans sa relation à l'autre, à l'extérieur. Ce n'est qu'à travers le manque introduit par le premier Autre que l'enfant pourra accéder à la pensée symbolique : au langage, à la différence des sexes, à l'inscription dans la chaîne générationnelle, à se reconnaître dans sa culture et à s'appropriier son histoire. Une histoire qui lui préexiste et avec laquelle il construira sa propre histoire.

Freud, en 1914 dans, *Pour introduire le narcissisme*, souligne que l'enfant – même d'avant la naissance- est tout d'abord l'objet de l'investissement narcissique sur la base d'une identification parentale inconsciente. C'est en ce sens que P. Aulagner (1975) parle de « *contrat narcissique* »²³, pour décrire le processus selon lequel l'individu est lié à sa famille, au groupe dans la chaîne des générations. Il assure, ainsi de cette façon, d'emblée la continuité de la lignée et de l'ensemble social. Chaque nouveau membre d'une famille, d'un groupe est porteur des valeurs, du discours fondateur, et à cette condition, l'ensemble famille, groupe donne une place à cet élément nouveau. Ainsi s'établit le contrat narcissique, qui assigne au futur sujet un lieu social. Selon P. Aulagner (1975) « *le contrat narcissique s'établit grâce au pré-investissement narcissique par l'ensemble, de l'infans comme voix*

²² Winnicott, D-W., (1952) « L'anxiété liée à l'insécurité », in *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Paris, Payot, 1989

²³ Aulagner, P., (1975), *La violence de l'interprétation. Du pictogramme à l'énoncé*, Paris : PUF, Le fil rouge, 2003

future, et qui prendra le poste auquel il a été destiné.»

Cependant, le mouvement qui porte l'enfant à pouvoir se projeter dans le futur et à aller de l'avant répond à un vécu de séparations successives. Être capable de s'inscrire dans un nouvel environnement, se concevoir soi-même, enfant inscrit dans la collectivité hétérogène, suppose d'être capable d'y prendre sa place et de s'affirmer en tant que sujet individualisé et séparé. En ce sens, lien et séparation sont indissociables, et nous pouvons penser que seul un environnement « *suffisamment bon* » (D-W, Winnicott, 1956) autoriserait et permettrait à l'enfant de se dégager de son groupe d'appartenance, de s'en séparer, sans trop de risques ni de culpabilité. Ceci nous amènera dans le chapitre C- 1.1 : « La liberté ou la tendance de l'être », de cette partie, à nous poser la question de la liberté dans la condition humaine. Celle-ci nous apparaîtra comme un devenir, une tendance : nous tendons à se libérer nous ne le sommes jamais. La guerre, qui n'est pas le négatif de la paix (comme nous le verrons plus bas : 1.4. « La guerre et la paix ») aliénerait l'identité dans ce mouvement vers la liberté.

P. Legendre (2004), dira dans cette optique que « *chacun naît objet capitalisé, image de quelqu'un ; chacun naît autre, radicalement autre. Nous naissons pour être d'abord cette chose-là, hors du commerce ordinaire et qui, avant d'être nommé et tenter de vivre sa propre part de sujet, est d'abord la part pleine et entière des autres, de ces autres privilégiés, les parents – littéralement les reproducteurs –, aux prises avec l'objet inconnu de leur désir, avec l'insaisissable d'une transmission. Tout ce qu'on sait de cet insaisissable, c'est qu'il s'incarne et soutient la reproduction humaine d'une génération à l'autre.* »²⁴. En tant qu'être humain inscrit dans une généalogie, nous naissons tous autres et ce n'est que petit à petit que nous devenons plus soi, plus authentique à soi, que nous nous forçons une identité.

1.3.1.2.L'identité à l'épreuve de l'autre

Dans *Psychologie des foules et analyse du moi*, Freud (1921), tente alors d'expliquer la tendance, chez les êtres vivants, à se réunir dans de vastes unités. Freud dira alors que l'homme est « *un animal de horde, être individuel d'une horde menée par un chef.* »²⁵. Selon Freud, la tendance de l'homme à faire partie d'un groupe découle d'un « *instinct grégaire* » qui est inné chez l'homme. Cette tendance de provenance libidinale n'est pas une pulsion

²⁴ Legendre, P., *L'Inestimable objet de la transmission*, Paris, Fayard, 2004, p. 25

²⁵ Freud S. (1921), *Psychologie des foules et analyse du moi*, Paris, Payot, 1981.

primaire au sens de la pulsion d'autoconservation et de la pulsion sexuelle. Selon lui, c'est un sentiment social qui repose sur le retournement d'un sentiment hostile en un lien positif. Celui-ci trouve son accomplissement grâce à l'identification. En effet, la traversée du narcissisme primaire qui se suffit parfaitement à lui-même à la perception du monde extérieur et à la première découverte de l'objet s'appuie sur l'identification. Les liens qui unissent les individus de la foule entre eux, sont du ressort de l'identification : ils reposent sur des tendances sexuelles inhibées, sur la substitution de l'objet (le meneur) à la place de l'Idéal du moi et sur l'identification aux autres individus de la foule grâce à une même relation à l'objet (le meneur). Selon Freud, l'individu se trouve lié libidinalement d'une part au meneur et d'autre part aux individus de la foule. Freud relève les caractéristiques de l'individu dans la foule comme telles :

- En foule, l'individu abandonne sa singularité et se laisse suggestionner par les autres
- La personnalité individuelle consciente disparaît
- L'uniformité des pensées et des sentiments règne
- L'affectivité et le psychisme inconscient prédominent
- L'impression d'une puissance illimitée et de danger invincible est mobilisée
- Un état de régression à une activité psychique primitive – similaire à celui de la horde primitive ou chez les enfants- se met en place

Ces modifications psychiques sont particulièrement fomentées par la suggestibilité accrue, la contagion mentale et les identifications réciproques. Selon Freud, la particularité et la responsabilité des hommes en foule s'évanouit : les inhibitions individuelles s'estompent et les « *instincts cruels, brutaux, destructeurs, résidus des âges primitifs dormant en chacun d'eux, sont réveillés, rendant possible la libre satisfaction des pulsions* »²⁶ .

La foule (primaire) est une « *somme d'individus, qui ont mis un seul et même objet à la place de leur idéal du moi et se sont en conséquence, dans leur moi, identifiés les uns aux autres* ». ²⁷ La foule qui apparaît comme une reviviscence de la horde originarie, maintient l'homme primitif « *virtuellement* » en chaque individu, met l'idéal du moi (notion sur laquelle nous reviendrons amplement en détail dans le chapitre C- 2.1.4 : « La dette verticale de l'amour : de l'idéal du moi à l'amour idéal » de cette première partie) au service de l'idéal collectif,

²⁶ Ibid, p. 33

²⁷ Ibid, p.83

incarné dans le chef. L'individu apparaît alors absorbé par l'uniformité de la collectivité. Le chef, équivalent du père originaire, domine la place de l'Idéal du moi. L'identification au chef « tout-puissant » (un substitut paternel), a pour fonction de définir les impératifs partagés dans le groupe et de maintenir la cohésion du groupe. L'individu a l'illusion que le chef aime tous les individus de la foule d'un égal amour. Le meneur, autorité admirée par l'individu en foule, tient donc une fonction organisatrice pour chaque individu de la foule et peut se concevoir comme le support à l'identité.

Selon Freud, l'amour agit comme facteur principal de civilisation, c'est un passage de l'égoïsme à l'altruisme : « *Dans le développement de l'humanité, comme dans celui de l'individu, c'est l'amour qui s'est révélé le principal, sinon le seul facteur de civilisation, en déterminant le passage de l'égoïsme à l'altruisme.* »²⁸. Pouvons-nous déjà émettre une hypothèse concernant l'amour en temps de guerre, postulant que

Si la guerre met à mal les lois structurantes de la civilisation elle met alors aussi à mal la question de l'amour ? Nous reviendrons longuement sur cette hypothèse dans la deuxième partie de cette recherche.

1.3.1.3.L'identité à l'épreuve de la culture

*« L'unique amour possible, du reste, est celui qui survient de la ségrégation, de l'unification d'un groupe via l'exclusion de l'autre, contraint à rester en dehors de l'identité ainsi définie et à en recevoir les pires insultes. »*²⁹

Le processus de la culture, la construction du lien social et l'inscription dans la culture ne sont possibles que lorsque le sujet peut assumer la tension permanente et inévitable entre ce qui est de l'ordre de son irréductible individualité et ce qui ressort de la culture, du collectif, du social, avec ses normes, ses contraintes, ses exigences, avec l'ordre symbolique qui intègre le manque, les règles, les limites, la temporalité et les différences.

Freud, aborde le phénomène de la culture dans son rapport à l'amour. Le problème lié à la culture est très bien reformulé par M. Balsamo (2006), « *comment aimer celui qui diffère*

²⁸ Ibid, p. 46

²⁹ Balsamo, M., « Ruines. Parcours de la destructivité », in *Psychanalyse de la destructivité*, Dominique Cupa (sous la direction de), EDK, Groupe EDP Sciences, 2006, pp. 133-150.

*tant de moi ? Mais surtout, comment respecter possiblement ce précepte lorsque l'on a affaire à la cruauté de l'être humain, à sa détermination à abuser de moi, à me maltraiter et à me tuer ? »³⁰. La question de la menace de l'autre sur soi apparaît comme étant à l'origine du processus culturel. Pourtant la culture suppose une reconnaissance qui elle-même suppose le regard de l'autre or « Comment **accueillir l'Autre**, l'étranger, sans abandonner "l'être qu'on était" ? Comment donc accueillir l'Autre sans nous perdre nous-même ? »³¹*

Dans *Le malaise dans la culture*, Freud (1929), dira que « *sont culturelles toutes les activités et valeurs qui sont profitables à l'homme en mettant la nature à son service ou en le protégeant des autres hommes* »³² L'amour est à la base de la culture parce que la vie en commun est fondée sur l'amour – comme nous l'avons développé dans le chapitre au dessus, Freud distingue deux formes d'amour qui fondent la culture : l'amour originel – homme-femme – et l'amour inhibé quant aux buts – frères-soeurs-amis. Cependant, l'amour n'est pas si simple à se forger dans une culture et il semble dans un premier temps s'opposer à la culture. En effet, l'amour s'oppose aux intérêts de la culture puisqu'il écarte l'homme de la *chose publique* et que celui-ci (l'amour) est restreint par les interdits que pose la culture.

Selon Freud, la culture se développe en deux phases :

- Par le totémisme, qui suppose l'interdit du choix d'un objet incestueux : « *le choix d'objet est réduit au sexe opposé, la plupart des satisfactions extra-génitales sont interdites comme perversions* » (Freud, 1929)
- Par le tabou, la loi et la coutume. La culture lie de manière libidinale les membres de la communauté les uns aux autres. En effet, l'autre « *est si semblable à moi que je peux m'aimer moi-même en lui* ».

Néanmoins, Freud, suggère qu'il n'y a aucun intérêt à aimer l'étranger. Il est absurde et impossible d'aimer l'autre comme soi-même. La tendance humaine à l'agression de l'autre semble inhérente à la nature humaine , ainsi « *L'existence de ce penchant à l'agression (...) est le facteur qui perturbe notre rapport au prochain et oblige la culture à la dépense qui est la sienne* ». (Freud, 1929).

³⁰ Idem

³¹ Affaya, M.N.E., « L'interculturel ou le piège de l'identité », opcit.

³² Freud, S., (1929), *Le malaise dans la culture*, Paris, PUF, coll. Quadrige, 1995

C'est alors que Freud met l'accent sur les forces antagoniques qui habitent l'homme et qui s'affrontent dans un combat sans fin : Eros – la pulsion dont la tendance est de rassembler les êtres vivants en unités grandissantes, en liant les individus par leur libido – et Thanatos – la pulsion d'agression et de mort, qui tend à détruire l'Eros. Cette conception de Thanatos à travers la culture nous aidera à comprendre dans le chapitre plus bas, la question de la pulsion de mort, de destruction, de déliaison et de cruauté à l'œuvre dans la guerre.

Dans cette visée, l'accent est mis sur l'impact des processus culturels sur l'appareil psychique individuel. Le surmoi de la culture qui condamne les vœux interdits inconscients (incestueux ou parricides), a donc un rôle de taille sur le fonctionnement psychique individuel. Le surmoi de la culture donne naissance au sentiment de culpabilité que selon Freud le point/frein le plus important au développement de la culture. « *Le sentiment de culpabilité n'est au fond rien d'autre qu'une variété topique de l'angoisse* » (Freud, 1929) et le rôle de la religion serait – entre autres- de donner l'illusion de pouvoir délivrer l'humanité de ce sentiment de culpabilité. Ce sentiment de culpabilité se manifeste en besoin d'auto-punition. L'intrication de la pulsion de mort et de la fonction sexuelle donne naissance au masochisme, qui devient l'expression centrale de la pulsion de mort. L'agression n'est que la partie projetée à l'extérieur, avec le second dualisme pulsionnel, la pulsion de mort semble avoir trouvé sa place au cœur du moi et elle ne peut plus être directement combattue.

Selon Freud, la communauté témoigne d'un surmoi de la culture qui est doté de ses propres exigences et qui s'expriment sous la forme de *l'éthique*, afin d'écarter au mieux le penchant naturel de l'homme à l'agression. Celle-ci ne peut s'établir suivant le commandement religieux judéo-chrétien « aime ton prochain comme toi-même » puisqu'« *une inflation aussi grandiose de l'amour peut seulement en abaisser la valeur* » (Freud, 1929). L'éthique, trouvant son support par la religion, revendique ses promesses d'un au-delà meilleur que la culture qui à elle seule ne pourrait pas offrir.

1.3.2. L'identité nationale libanaise : entre confusion et confession

*« Inscris, je suis arabe (...)
en tête de la première page
Moi je ne hais pas mes semblables
et je n'agresse personne
Mais... si jamais on m'affame
je mange la chair de mon spoliateur
Prends garde... prends garde
à ma faim et à ma colère ! »³³*

Sur un plan socioculturel, la société libanaise, présente un attachement au collectif, attribue une grande valeur à la famille et laisse très peu de place à l'individu pour s'exprimer. L'identité semblerait caduque en dehors du groupe d'appartenance. Nous verrons dans le chapitre B de la première partie « La femme libanaise et la guerre », que l'identité féminine libanaise se dessine comme le paradigme de cette problématique. L'identité individuelle est donc comme happée par sa communauté en dehors de laquelle l'individu ne peut ni exister ni se définir. S. Déjeux (1992) dira, « *c'est le groupe qui importe plus que l'intimité ; l'introspection n'est pas de mise dans la société traditionnelle* »³⁴.

F. Azar (1999), dans son étude de l'identité des groupes communautaires au Liban dira : « *La société libanaise, constituée de dix-huit groupes confessionnels, s'est développée à travers la valorisation de l'élément identitaire religieux et à sa confession s'est nourri des traditions et codes culturels religieux et confessionnels. Le Libanais s'est autocatégorisé comme chrétien ou musulman (par référence à sa religion), comme sunnite, chiite, catholique, maronite, etc. (par référence à sa confession)* »³⁵. D'un point de vue social, l'identité serait alors constituée d'éléments qui se réfèrent aux attributs (qualités ou défauts) personnels et d'autres éléments qui se réfèrent à l'appartenance sociale. Dans la même logique paradoxale à l'identité que

³³ Darwich, M.,(1964), « Carte d'identité », in *Poèmes palestiniens*, Paris, Les Éditions du Cerf, 1989

³⁴ Déjeux, J., *La littérature magrébine d'expression française*, PUF, Paris, 1992

³⁵ Azar F., *Constitution identitaire et appartenance confessionnelle au Liban*, Paris, L'Harmattan, 1999, p.34

nous avons décrite plus haut, celle-ci « *se construit à partir d'un double mécanisme de différenciation et d'identification à l'environnement qui est un agent primordial dans la perpétuation d'une identité particulière personnelle (et) collective. L'identité est en partie produite par la société et par l'héritage culturel* »³⁶. Le sentiment d'identité n'existe que quand l'individu est conscient de son appartenance sociale et ce n'est que cette appartenance *active* à un groupe qui engendre un sentiment de différenciation et de valorisation.

1.3.2.1. La question des origines: entre phénicité et arabité

L'histoire et l'existence du Liban en tant qu'entité ont depuis toujours fait l'objet de dispute entre les libanais. Le territoire géographique et le choc des origines ont alimenté ce conflit. Nous retrouvons d'une part, un Liban décrit par les uns comme « arabo-musulman » et d'autre part conçu par les autres comme un « Liban phénicien ».

Malgré la proximité géographique du Liban avec les pays arabes, les chrétiens du Liban et plus exactement les maronites ont toujours considéré que le Liban est entièrement indépendant des autres régions arabes. Alors que les musulmans (majoritairement des Sunnites) pensaient que le Liban faisait partie de la nation arabo-musulmane. D'autres mouvements nationalistes, regroupant toutes les confessions, se basaient sur la géo-politique pour soutenir l'hypothèse que le Liban fait partie de la Grande Syrie ou les régions qui constituent « Bilad el Cham » (la Syrie, le Liban, la Palestine et la Jordanie).

A. Beydoun (1986), rend bien compte de ce conflit chrétien/musulman qui semble donc être un conflit des origines : « *L'historien chrétien et l'historien musulman sentent tous deux une menace planer sur leur identité en tant qu'elle est rapport à l'origine. Le Chrétien voit la source du danger dans l'islam et dans l'arabisme et le Musulman la trouve incarnée dans le Chrétien et dans l'Occident* ».³⁷

La question du différent au Liban se personnifia dans la personne d'une différente confession mais l'origine de la menace de ce différent semble être bien plus profonde que celle d'une question confessionnelle. C'est tout le pan de l'histoire, de la descendance et des origines qui

³⁶Ibid, p. 15

³⁷ Beydoun, A., « Identité confessionnelle et temps social chez les historiens libanais contemporains », in *Revue française de science politique*, 36^e année, n°2, 1986. pp. 282-286

sont remis en question à travers la rencontre avec le différent. Un différent qui à donc le pouvoir d'annihilation de l'autre et de son identité (entre autres confessionnelle.).

Les chrétiens sont ainsi en proie à une angoisse constante d'être envahis par les musulmans et vice versa.

La guerre civile de 1975 - une des guerres du Liban- ne semblerait alors pouvoir trouver fin que dans la mise en commun d'une histoire commune. Au fil des massacres et des guerres, entre chrétiens et musulmans, druzes et chrétiens, sunnites et chiites ... etc, les différentes confessions se sont de plus en plus repliées sur leur communauté. La guerre est terminée depuis 1990, mais les libanais ne se mélangent guère et se marient encore moins hors de leur communauté.

1.3.2.2.L' « Oumma » : entre haine et amour

L'individu libanais est considéré comme « *partie intégrante du Tout, de cette Oumma, partie qui l'englobe et le désire au point de viser à lui faire oublier sa dimension de sujet désirant* » (Déjeux, 1992). Cependant, cette « Oumma » (littéralement mère en français), cette patrie, ce pays qu'est le Liban qui ne fait pas l'objet d'un « Tout » est divisé , fissuré et semble prêter les libanais à des fantasmes divergents concernant leurs origines, leur terre d'origine, leur nature et leur confession. Nous sommes renvoyés à la notion d'autochtone, qui a pour sens général commun (« originaire du lieu en question ») et qui est une notion fondamentalement violente. Selon M. Detienne (2009), il faudrait être vigilant à ce **mot** [politique] qui renverrait directement à un lien abusif du pouvoir puisque celui-ci évoquerait un lien profond avec la terre et hermétique au mélange. Dès lors, le droit du sol et le droit à la nationalité sont exclus « aux autres ». Le « *mythe de l'autochtonie* », logique de purification du lien entre le sang, le mythe, la mort et la terre « *devient très vite une « Identité meurtrière», une vérité qui tue, qui tue massivement quand elle s'en donne les moyens.* »³⁸. Définir l'identité nationale, qui se veut singulière et « *mythiquement autosuffisante* » à partir de l'autochtonie ne ferait qu'accentuer la haine envers les non-autochtones, les impures. La haine de l'autre, du différent devient alors essentiellement meurtrière et l'amour de soi et du semblable n'est plus de l'ordre du faire (de la participation de l'homme à sa terre ; de « *faire*

³⁸ Detienne, M., « Des métamorphoses de l'autochtonie au temps de l'identité nationale », *Cités*, vol. 37, no. 1, 2009, pp. 147-153.

souche »³⁹ ; de s'enraciner) mais de l'ordre de soi, de l'identité qui vient du sol. Aimer ailleurs rimerait alors avec trahison mais souvenons-nous que le narcissisme peut témoigner d'une violence « *« irrationnel » au service du destin de l'Eros, quand les pulsions de vie s'enlissent dans l'épaisseur d'étayages narcissiques dont les « répétitions » (latin : re-petere = réclamer, rappeler toujours à soi) deviennent mortifères.* »⁴⁰. Notre étude qui porte sur l'interdiction de s'unir au différent (l'autre confessionnel, l'impur, la menace) depuis la guerre civile semble donc trouver son origine dans cette haine de l'autre différent et essentiellement impure. Cependant, cette préservation contre l'ennemi et qui « rappelle toujours à soi » à une composante mortifère en soi. Nous retrouvons ici le dilemme du sujet libanais : aimer ailleurs et trahir son identité d'appartenance ou bien n'aimer que le semblable et sombrer sous le poids de la répétition ?

1.4. La guerre ou le support identitaire

*« Mais qu'un seul mort soudain se dresse
Au milieu de notre mémoire
Et nous vivons contre la mort
Nous nous battons contre la guerre
Nous luttons pour la vie »*

(P. Eluard, « Un compte à régler », 1942)

1.4.1. « Pourquoi la guerre ? »

Pour Freud (1915), l'origine de la culture et de l'humanité se trouve dans le meurtre commis sur une échelle collective. Ce meurtre est un acte fondateur de la civilisation. Nous sommes donc tous en quelque sorte descendants de meurtrier. Freud déclare que nous descendons d'une lignée infiniment longue de meurtriers qui avaient dans le sang le plaisir au meurtre: « [...] *plus cruel et plus mauvais que d'autres animaux. Il (l'Homme) pratiquait le meurtre volontiers et comme allant de soi. L'instinct qui retient d'autres bêtes de tuer et de*

³⁹ Zonabend, F., (1975) Pourquoi nommer, "L'identité", Séminaire dirigé par Claude Lévi Strauss, In: *L'Homme*, 1978, tome 18 n°3-4,1979

⁴⁰ Guillaumin, J., « L'adolescence et la séparation. La position amoureuse comme défense contre la dépression par mise en réserve des deuils ineffectués et ses échecs suicidaires », Philippe Gutton éd., *Affliction. Monographie de la revue Adolescence*. Editions GREUPP, 1999, pp. 99-112.

dévorant des êtres de la même espèce, rien ne nous permet de le lui attribuer»⁴¹. Cependant, Freud souligne bien l'écart entre la scène interne psychique (dans laquelle se trouve cet homme originaire) et la scène de la réalité extérieure. Selon Freud, les sombres rites du tabou recèlent en eux le meurtre du père/totem et sa dévoration. L'oralité, la dévoration et la pulsion de mort se retrouve dans ce mythe originaire. L'identification au père, ainsi que l'incorporation de ses traits et des interdits se font sur un mode oral et dévorateur. L'identification du nouveau-né à la mère s'établit sur le même modèle : il faut dévorer pour incorporer et tuer – fantasmatiquement- l'autre pour le dépasser. La vie psychique habiterait ainsi une telle pulsion de mort qui génère de fortes tensions qui devraient trouver une voie de décharge.

Freud, dans sa lettre de 1933 à Einstein « *Pourquoi la guerre ?* » écrit que « *L'être vivant préserve pour ainsi dire sa propre vie en détruisant celle d'autrui. Mais une partie de la pulsion de mort reste active à l'intérieur de l'être vivant (...) Nous avons même commis l'hérésie d'expliquer la naissance de notre conscience morale par un tel retournement de l'agression vers l'intérieur. Il n'est sûrement pas anodin, vous le remarquez, que ce processus s'accomplisse, à trop grande échelle; c'est carrément malsain, alors que le retournement de ces forces pulsionnelles vers la destruction du monde extérieur soulage l'être vivant et a nécessairement un effet bénéfique.* »⁴²

Selon Freud, les forces destructrices et l'agressivité indissociables du fonctionnement psychique de tout être, doivent se décharger sur l'extérieur pour que le sujet puisse survivre à des attaques qui lui étaient à l'origine destinées. Elles peuvent se décharger de plusieurs façons mais leur expression la plus brute et la moins symbolisée et symbolisante en est la guerre. Le meurtre. La jouissance du meurtre. « *La façon dont l'homme cohabite avec sa propre violence ne laisse pas de doute sur la nature de celle-ci. Que l'homme en soit ou non l'auteur, il partage en tout cas le fantasme qui a poussé l'autre à le traduire en acte. Les actes de violences ont toujours leurs spectateurs et leurs partisans, dans une guerre civile en particulier.* »⁴³ C'est en ce sens que la guerre bouleverse l'économie psychique de tout à chacun, bourreaux comme victimes. Nous pouvons constater que le sujet de la guerre est en proie à des angoisses archaïques et use de mécanismes de défense précoces tel que le déni et

⁴¹ Freud S, (1915), « Considérations actuelles sur la guerre et sur la mort » in *Essais de psychanalyse*, opcit p.30

⁴² Freud, S (1933), « Pourquoi la guerre ? » in *Résultats, idées, problèmes*, P.U.F, 1985.

⁴³ Houballah A., *Le virus de la violence : la guerre civile est en chacun d'entre nous*, opcit , p .247

le clivage afin de pouvoir survivre aux atrocités de la guerre. C'est au départ le groupe qui favorise des états régressifs et nous pouvons penser qu'un groupe en état de guerre renforce cette hypothèse. Nous soutenons dans cette recherche qu'en temps de guerre, ce clivage, se retrouvera aussi dans le couple amour/ haine et dans le couple masculin/féminin. Nous développerons en détails ces points dans le chapitre B : « La femme libanaise et la guerre » et dans le chapitre C: « Petit traité sur l'amour en temps de guerre » de cette première partie.

Freud dit ainsi, qu'« *il ne faut pas s'étonner que le relâchement de tous les rapports moraux entre les grandes individualités collectives de l'humanité ait eu une répercussion sur la moralité de l'individu, car notre conscience morale n'est pas le juge inflexible pour lequel la font passer les moralistes, elle est à son origine « angoisse sociale » et rien d'autre. Là où la communauté abolit le blâme, cesse également la répression des appétits mauvais, et les hommes commettent des actes de cruauté, de perfidie, de trahison et de barbarie, dont on aurait tenu la possibilité pour incompatible avec leur niveau de civilisation.* »⁴⁴. Nous pensons que la guerre efface cet écart : *réalité psychique* et *réalité matérielle* viennent à se confondre, le meurtre se joue alors sur la scène extérieure. Avec la guerre nous assistons à l'écroulement de l'interdit du meurtre. Cet interdit, est la condition de la vie des hommes entre eux. N. Zaltzman (1999) pose une question très pertinente sur le problème : « *quelle représentation, quel contenu, quel statut occupe ou acquiert un homme pour un autre homme lorsqu'il est mis au ban, situé comme exclu de cet interdit général, désigné comme tuable, sans que ce soit un meurtre, tuable hors transgression, hors sanction, impunément tuable ?* ».⁴⁵

1.4.2. La guerre et la paix : les inséparables

*« La guerre (Polemos), est le père de toutes choses, le roi ; et les uns, elle les porte à la lumière comme dieux ; les autres, comme hommes ; les uns elle les fait esclaves, les autres, libres »*⁴⁶.

⁴⁴ Freud S, (1915), « Considérations actuelles sur la guerre et sur la mort » in *Essais de psychanalyse*, Payot, 1981, p.15

⁴⁵ Zaltzman N., *La résistance de l'humain*, PUF, Petite bibliothèque de psychanalyse, Paris, 1999, p.18

⁴⁶ Heraclite., (vers 540 av. J-C) *Fragments*, Paris, PUF, 1998, p.417

La guerre n'est pas un échec de la paix, ni elle est son négatif. La guerre et la paix sont des mots contraires mais qui ne sont pas contradictoires. La guerre peut être considérée comme un corps à part entière doté de pulsions distinctes et ayant une force spécifique concentrée autour d'un axe.

Polemos, n'est pas masculin puisque le terme de père ici, ne renvoie pas à un être sexué. Polemos n'est pas non plus décrit comme pure violence, mais il apparaît à travers cette citation comme réglé et juste. Polemos est justice. Comme la figure du meneur dans la foule, Polemos est roi; il doit d'une part assurer l'existence de ceux qui dépendent de lui ce qui est impliquerait que d'autre part il doit assurer sa propre existence. Nous comprenons donc bien que sans la guerre, l'homme n'existerait plus. Polemos l'universel, recèle en lui-même la paix. La pensée philosophique d'Héraclite nous offre alors quelques éclairages pour comprendre le dynamisme des mots contraires – qui, en somme ne s'excluent pas l'un l'autre. Selon Héraclite, les contraires sont en « *harmonie* » et non pas en contradiction. Ainsi la paix est complémentaire de la guerre, ces *contraires* se pensent ensemble, dans une logique non exclusive mais « *dialogique* ». Il serait impossible de penser la paix si la guerre n'avait jamais existé : « *ils [les hommes] ne comprennent pas comment ce qui est en désaccord avec soi-même s'accorde. Harmonie des mouvements opposés comme celle de l'arc et de la lyre* »⁴⁷. Dans cette pensée, ni guerre, ni paix, est première, l'une ne va pas sans l'autre : éduquer à la paix serait dans cette optique tout autant éduquer à résister à la violence. La guerre est autant active dans le maintien de l'harmonie que la paix, de même que le mal à l'égard du bien, ou la mort à l'égard du vivant. En effet, Héraclite écrit : « *sont les mêmes le vivant et le mort, et l'éveillé et l'endormi, le jeune et le vieux ; car ces états-ci renversés, sont ceux-là, ceux-là s'étant renversés à rebours sont ceux-ci* ». Le vivant qui a été engendré devient « engendreur ». Pour le dire dans un langage moins soutenu et qui correspondrait plus à notre époque : « *La non-violence n'est pas un état pacifique, mais un combat social et politique destiné à rendre la rage articulable et efficace - c'est un "fuck you" soigneusement élaboré.* »⁴⁸

La guerre – qui peut être comprise comme l'expression de la pulsion de destruction- est dans cette optique nécessaire pour la constitution subjectale parce qu'indissociable de la paix. M. Balsamo (2006) dira alors : « *Cette forme de cruauté est nécessaire au*

⁴⁷ Ibid, p.151

⁴⁸ Butler, J., *Ce qui fait une vie : Essai sur la violence, la guerre et le deuil*, Zone, 2010

développement du sujet, à la constitution de son espace psychique et de la créativité qui doit être pensée comme un travail oscillant perpétuellement entre identification et désidentification[...] Tout espace subjectif se déroule dans une oscillation interminable entre lien et destruction du lien, échange entre soi et l'autre, introjection et expulsion, narcissisme et utilisation de l'objet »⁴⁹.

Cependant, la guerre actée dans la culture n'est plus celle qui se concilierait avec la « paix » mais apparaîtrait comme déliée, déliante et désintriquée. Comme nous le verrons dans le sous-chapitre ci-dessous, dans la guerre, ce sont les pulsions de cruautés qui s'exprimeraient dans la réalité.

1.4.3. La guerre ou le meurtre justifié

Ce qui conduit au meurtre dans la guerre se situe dans le déchainement de la pulsion de mort – qui de par sa destructivité interne et déliaison pulsionnelle, amènerait *discrètement* le sujet vers sa propre mort ou bien à détruire l'extérieur.

La pulsion de mort est une tendance à la réduction absolue des tensions - *principe de Nirvana*- retour vers l'état inorganique, vers la mort. Celle-ci atteste de la compulsion de répétition dans la vie psychique qui se place dans un « *au-delà du principe de plaisir* » (S.Freud, 1920) mais apparaît comme plus originaire et élémentaire que le principe de plaisir. La pulsion de mort est donc une aspiration « *au narcissisme négatif ou de mort* » (A. Green, (1983)), recherchant la passivation intégrale de l'appareil psychique. Elle pousse à la déliaison, à la séparation. Elle sera également considérée par Freud (1924), dans *Le problème économique du masochisme*, comme une pulsion d'emprise, volonté de puissance. La destructivité apparaît alors comme une manifestation de la pulsion de mort. La pulsion de mort, telle qu'envisagée par A. Green (1983), connaîtrait deux modes d'exposition :

- Diachronique : la pulsion de mort est la première pulsion et elle a pour but le retour à l'inorganique, la mort.
- Synchronique : il y a simultanéité et lutte constante entre pulsions de mort et pulsions de vie. Celles-ci sont marquées par *les dénominations synonymiques* : pulsions d'amour/pulsions de destructions. Il s'agit principalement dans ce mode d'expression

⁴⁹ Balsamo, M., « Ruines. Parcours de la destructivité », in *Psychanalyse de la destructivité*, Dominique Cupa (sous la direction de), EDK, Groupe EDP Sciences, 2006, pp. 133-150.

de processus permanents d'intrication et de désintrication : « *Ce qu'il faut admettre, c'est le couple construction-destruction, amour-haine en antagonisme et en agonisme parce que nous sommes faits de ce couple et tout ce que nous faisons n'est rien d'autre que la considération de leur intrication et de leur désintrication* »⁵⁰.

Selon S. De Mijolla-Mellor (2011), la guerre meurtrière serait le produit de « *la pulsion de cruauté* ». Contrairement à la haine, l'agressivité ou la destruction celle-ci ne connaît pas d'objet extérieur et l'ignore dans son altérité. « *Elle attaque l'étranger qui est haïssable parce qu'il dérange l'omnipotence narcissique des débuts de la vie.* »⁵¹

Dans les éliminations de masse où la barbarie et la destruction prennent la couleur de l'agressivité et du sadisme, il y a « échec du fantasme qui sous-tend la cruauté, échec qui va la transformer en barbarie au sens du retour du refoulé. »⁵² Comme nous l'avons vu avec Freud, S. De Mijolla-Mellor reprend l'hypothèse selon laquelle la culture naît par le meurtre : « *la pulsion de tuer est aussi fondamentalement inscrite dans la nature humaine que la pulsion sexuelle elle-même.* »⁵³. Il y aurait une fascination morbide à tuer. C'est la sublimation qui dirige les pulsions vers d'autres buts.

S. De Mijolla-Mellor donne trois figures qui pourraient expliquer pourquoi ce passage à l'acte:

- Tuer pour défendre son identité
- Tuer pour survivre
- Tuer par ivresse de la toute-puissance

Pour l'« actant » donner la mort, ne serait pas donner la mort à un sujet semblable mais il serait question de réduire l'autre au statut d'objet dont il serait convenable de s'en débarrasser pour - dans le cas du Liban - des motifs de vengeance ou idéologiques. La guerre justifie le meurtre. Être celui qui donne la mort pourrait protéger au sujet d'en être la victime. La guerre pousse des personnes -qui n'ont pas de pathologies au crime- à tuer. La guerre donne

⁵⁰ Green, A., (1983), *Narcissisme de vie, narcissisme de mort*, Paris, Éditions de Minuit, 2007

⁵¹ Mijolla-Mellor De, S., *La mort donnée, Essais de psychanalyse sur le meurtre et la guerre*, Paris, PUF, 2011, p.40

⁵² Ibid, p. 42

⁵³ Ibid, p. 5

naissance à des criminels. « *La potentialité criminelle est souvent déclenchée par le vécu d'un déni de justice.* »⁵⁴

La guerre met en avant le passage à l'acte et ce qui était de l'ordre du fantasme bascule dès lors dans l'acte, « *fantasme et acte criminel s'épaulent dans une relance réciproque: la réalité n'est jamais aussi parfaite que le fantasme, pourtant c'est bien l'expérience de l'acte qui lui donne vie et permet de le perfectionner.* »⁵⁵. Nous reviendrons en détail sur la question du fantasme quand nous étudierons la question de l'après coup. Puisque si la guerre transperce le fantasme pour s'agir dans la réalité et sur « le coup », dans son après, le fantasme doit pouvoir se restituer et faire l'objet d'une histoire, d'un temps linéaire, d'un passé, d'un souvenir, d'un récit, d'une mémoire.

Pour conclure sur ce chapitre, nous avons vu que le Liban est depuis tout temps un terrain d'affrontement et de guerre. Le Liban apparaît comme étant divisé sur un niveau géographique et historique. Cette scission met l'unité de l'identité libanaise en péril et génère de grandes différences concernant la question des origines. La confession paradigmatique de cette division déchaîne des violences innommables sur le différent, le haïssable et l'impure. La guerre, dans ce contexte, apparaît comme l'unique moyen que l'individu libanais a trouvé pour se défendre contre un autre différent et menaçant : détruire avant d'être détruit. Les identités libanaises sont ainsi, paradoxalement maintenues à travers l'acte de guerre.

2. Le traumatisme

« Il y a deux jours, les miliciens ont pendu trois adolescents réfugiés qui se sont aventurés en dehors des camps. Pourquoi les miliciens ont-ils pendu les trois adolescents ? Parce-que deux réfugiés du camp avaient violé et tué une fille de Kfar Samira. Pourquoi ces deux types ont-ils violé cette fille ? Parce que les miliciens avaient lapidé une famille de réfugiés ? Pourquoi les miliciens l'ont-ils lapidée ? Parce que les réfugiés avaient brûlé une maison près de la colline du thym. Pourquoi les réfugiés ont-ils brûlé la maison ? Pour se venger des miliciens qui avaient détruit un puits d'eau foré par eux. Pourquoi les miliciens ont détruit le puits ? Parce que des réfugiés avaient brûlé une récolte du côté du fleuve au chien.

⁵⁴ ibid p. 60

⁵⁵ Ibid, p. 63

*Pourquoi ont-ils brûlé la récolte ? Il y a certainement une raison, ma mémoire s'arrête là, je ne peux pas monter plus haut, mais l'histoire peut se poursuivre encore longtemps, de fil en aiguille, de colère en colère, de peine en tristesse, de viol en meurtre, jusqu'au début du monde. » (« Le sang des promesses, tome 2 » in *Incendies* de Wajdi Mouawad)*

D'évènements traumatiques en événements traumatiques, le Liban et son peuple souffrent. Notre étude qui porte sur les répercussions de ce traumatisme sur les sujets libanais – particulièrement, sur la femme libanaise- ainsi que sur sa transmission à la génération d'après guerre civile nous développerons en premier lieu, dans ce chapitre, l'aspect théorique du traumatisme. Que vit l'individu confronté à la guerre et comment en est-il affecté ? afin de répondre à cette question, nous reviendrons tout d'abord sur la notion de traumatisme psychique, ensuite sur celle du traumatisme de guerre et enfin nous nous attarderons sur la question de l'après coup.

2.1. Le traumatisme psychique

Avec « l'extension de l'usage du terme, cette notion est devenue un lieu de malentendus où se mêlent fantasme et réalité, actualité et résurgence du passé, aspects quantitatifs et vulnérabilité, aléas de l'histoire événementielle et événement psychique. »⁵⁶.

Le terme de traumatisme fut utilisé au départ par la médecine désignant une blessure de grande violence corporelle, un choc qui fait effraction et qui a des conséquences sur l'ensemble de l'organisme. « Chacun s'accordera à le reconnaître aisément : s'il existe des traumatismes qui sont à la fois neurologiques par les lésions neuro-cérébrales provoquées initialement et psychiques par les séquelles qui en résultent, il y a aussi, c'est incontestable, des traumatismes purement psychiques, sans lésion neuro-cérébrale initiale et qui d'ailleurs ne provoquent pas toujours de désordres psychiques immédiats, c'est bien le problème. »⁵⁷

Ce terme a été utilisé dans les débuts de la psychanalyse par Freud en théorisant les névroses

⁵⁶ Marty, F., « Traumatisme, une clinique renouvelée », *Le Carnet PSY* 2011/6 (n° 155), p. 35-40.

⁵⁷ Marcelli, D., « La « trace anti-mnésique ». Hypothèses sur le traumatisme psychique chez l'enfant », *L'information psychiatrique* 2014/6 (Volume 90), p. 439-446.

avec les mêmes caractéristiques médicales mais en les disposant sur son modèle de l'appareil psychique. Depuis Freud et en parallèle avec l'avancée psychanalytique, le terme n'a cessé de se développer et d'acquérir de nouvelles propriétés au sein de l'actuel de la cure psychanalytique elle-même.

Le terme de traumatisme en psychanalyse se définit selon *Le dictionnaire de Laplanche et Pontalis* comme tel :

« Trauma ou traumatisme (psychique) : Événement de la vie du sujet qui se définit par son intensité, l'incapacité où se trouve le sujet d'y répondre adéquatement, le bouleversement et les effets pathogènes durables qu'il provoque dans l'organisation psychique. En termes économiques, le traumatisme se caractérise par un afflux d'excitations qui est excessif, relativement à la tolérance du sujet et à sa capacité de maîtriser et d'élaborer psychiquement ces excitations. »⁵⁸

F. Lebigot (2004), psychiatre, donne une métaphore simple mais parlante de l'appareil psychique : *« Imaginons l'appareil psychique comme un volume sphérique contenu dans une peau, c'est à dire une membrane qui le protège des affections de l'extérieures. À l'intérieur de la sphère se trouvent des représentations reliées entre elles par des filaments pour former un réseau sur lequel vont circuler des petites quantités d'énergie. »⁵⁹* En le supposant comme tel, le traumatisme psychique acquiert, en premier lieu pour Freud une conception économique. Ce qui fait effraction est ce qui génère trop d'excitations qui deviennent ingérables par le système de pare-excitation et qui mettent alors à rude épreuve la décharge de cette excitation par l'appareil psychique. Un contre-investissement s'établit dans le but de rétablir le fonctionnement du principe de plaisir. Ce contre-investissement opère à travers des défenses qui tendent à maintenir l'économie de l'appareil psychique en constance : *l'Au-delà du principe de plaisir* atteste ce mécanisme de répétition. Un afflux excessif d'excitation oblige alors l'appareil psychique à accomplir une tâche dans l'urgence : celle-ci consiste à lier les excitations dans le but de permettre leur décharge. Le traumatisme n'est pas une *simple* perturbation de l'économie libidinale, mais il viendrait plus radicalement menacer l'intégrité du sujet. En effet, loin d'une conception réductionniste du traumatisme, l'aspect économique

⁵⁸ Laplanche, J., et Pontalis J-B., (1967), *Vocabulaire de la psychanalyse*, Quadrige/PUF, 2002

⁵⁹ Lebigot, F., « Le traumatisme psychique », in *Revue francophone du stress et du trauma*, Temps d'arrêt, Bruxelles, 2004, p.7

permet de relier la dynamique psychique à la force des affects et aux origines somatiques des évènements pulsionnels.

T. Bokonowski (2002), propose de différencier les trois termes : *traumatisme*, *traumatique* et *trauma*, en leur octroyant des valences divergentes au regard de l'organisation psychique et de la cure psychanalytique :

- Le *traumatisme* désignerait « *la conception générique du trauma ; plus spécifiquement il désignerait, ce qui, dans la cure psychanalytique, apparaît comme les effets représentables, figurables et symbolisables de l'effet traumatique de l'organisation fantasmatique du sujet ainsi que du poids du sexuel sur celle-ci.* »⁶⁰. Le terme de traumatisme serait alors circonspect à des désorganisations secondarisées qui caractérisent le traumatisme sexuel de la théorie de la séduction de Freud.
- Le *traumatique* définirait plus précisément l'aspect économique du traumatisme. « *Ce principe économique entraîne un type de fonctionnement à propos duquel on pourrait parler de fonctionnement à « empreinte traumatique » ou « en traumatique » ; même si une partie de ses effets peuvent être représentables, figurables et symbolisables, ils ne le sont jamais totalement.* »⁶¹
- Le *trauma* désignerait une logique traumatique plus précoce et plus archaïque que celle du *traumatisme*. « *Ces traumas viennent perturber et renforcer les premiers opérateurs défensifs tels ; le déni, le clivage, la projection (l'identification projective), l'idéalisation, l'omnipotence, etc. ; ils peuvent organiser des « zones psychiques mortes du fait de l'absence de représentation, de figuration et de symbolisation qu'ils entraînent. Ce qui est ainsi désigné par « trauma » intéresse donc les catégories du primaire et de l'originale en articulation avec les catégories œdipiennes classiques.* »⁶²

2.1.1. Evolution du traumatisme dans l'œuvre de Freud

Freud aborde le traumatisme d'un point de vue intrapsychique et lui confère un aspect «*énergétique*». Il développe les hypothèses de Janet (1889) sur l'automatisme psychologique

⁶⁰ Bokonowski. T, « Traumatisme, traumatique, trauma », in *Revue Française de Psychanalyse*, n°60, 2002, p. 745-757.

⁶¹ Idem

⁶² Idem

qui concernent : le choc émotionnel, l'effraction dans le psychisme, le « corps étranger » interne source d'excitation et le phénomène de dissociation de la conscience. Suite à ces développements il théoriserait la notion de « réminiscence » afin de rendre compte de la souvenance brute de l'évènement. La dimension économique du trauma explique davantage ces hypothèses.

Ainsi, afin de mieux comprendre le concept de traumatisme chez Freud, il nous faut retracer *brièvement* le cheminement de ce concept dans l'œuvre de Freud. Celui-ci évolue en parallèle aux nouvelles avancées théoriques de Freud.

Nous pouvons dégager quatre moments clés qui traitent le traumatisme selon différents angles. Bien que Freud tende à annuler ces différentes conceptions, celles-ci sembleraient coexister sur différentes lignes parallèles ou strates concomitantes.

- *Le premier moment : la séduction : 1895 à 1897*

Depuis le début des travaux de Freud avec Charcot et avec les *Etudes sur l'hystérie*, en 1895, le traumatisme acquiert une essence sexuelle et, de ce fait, serait intimement lié à la *théorie de la séduction* sexuelle qui est à la source de l'organisation de la névrose. Ce modèle s'établit en deux temps : le moment du traumatisme et celui de l'après coup : c'est seulement comme souvenir que la première scène devient après coup pathogène, dans la mesure où elle provoque un afflux d'excitation interne. Laplanche, généralisera cette conception, que nous développerons plus tard, une conception qui met en avant la théorie de l'après coup et du temps.

- *Le second moment : Le fantasme : 1897 et de 1905 à 1920*

En 1897, Freud « ne croit plus à (sa) *Neurotica* » et développe le complexe d'Œdipe. La séduction réelle par l'adulte sur l'enfant n'est plus à l'origine du traumatisme. C'est une origine endogène qui prend le dessus, c'est le fantasme qui désormais donne lieu au traumatisme et préside à l'organisation de la névrose. R. Roussillon appelle ce premier moment le « traumatisme secondaire »⁶³, dans lequel « *la situation subjective a été vécue, représentée puis "secondairement" refoulée.* ». C'est le refoulement qui est le mécanisme clef

⁶³ Roussillon, R., *Agonie, clivage et symbolisation*. Paris : Presses Universitaires de France, 1999

de ce traumatisme où le moi refoule des pulsions déplaisantes afin de maintenir une satisfaction inconsciente ; nous pouvons parler à ce moment de réalisation hallucinatoire. Le refoulé, toujours actif dans l'inconscient, menace de faire retour et le moi doit trouver des compromis face au conflit actuel qui l'oppose à ce retour. Il y a à ce moment une mise en place de défenses névrotiques qui se constituent comme une satisfaction substitutive. Nous verrons ultérieurement que lors d'un trauma précoce ou bien d'un traumatisme qui met l'individu face au réel de la mort, on ne parle plus alors de refoulement – sauf s'il y a refoulement de l'événement traumatique et de l'affect ensemble - car il n'y'a pas de représentations possibles, on observe plutôt une mise en place du clivage et du déni.

De 1905 à 1920, en théorisant le développement sexuel infantile et la théorie de la libido, à partir des *Trois essais sur la théorie de la sexualité* ; les situations traumatiques sont dès lors liées aux fantasmes originaires, aux angoisses afférentes et à leur fixation sur divers stades libidinaux. Tous les traumatismes sont envisagés par référence aux fantasmes inconscients et à la réalité psychique interne.

- *Le troisième moment : L'angoisse ; À partir de 1920 :*

Conçue économiquement, le traumatisme représente dès lors une effraction du pare-excitation. L'*Hilflosigkeit* – la détresse du nourrisson – devient le paradigme de l'angoisse par débordement. C'est lorsque le signal d'angoisse ne permet plus au moi de se protéger de l'effraction quantitative.

En 1926, dans *Inhibition, symptôme et angoisse* Freud met l'accent sur le lien entre le traumatisme et la perte d'objet suite au développement d'une nouvelle théorie de l'angoisse.

C'est en rapport avec ce moment que S. Ferenczi (1931), développera sa théorie du « trauma », toujours actuelle dans la clinique d'aujourd'hui. Selon lui, le trauma est le résultat d'une absence de réponse adéquate de l'objet face à une situation de détresse. Il parle d'un viol de l'affect et de la pensée qui se produit par disqualification de l'affect et par le déni de sa reconnaissance, « *c'est cela surtout qui rend le traumatisme pathogène* ». Entendons par cette phrase que le trauma peut ne pas être pathogène, ce sont les facteurs environnementaux qui en définissent le sort. Sort qui peut être de l'ordre du clivage somato-psychique ou de clivage narcissique comme conséquence au traumatisme précoce.

- *Le quatrième moment : Blessures narcissiques : À la fin de son œuvre.*

Dans *L'homme Moïse et le monothéisme en 1924*, que Freud souligne que les expériences traumatiques originaires constitutives de l'organisation et du fonctionnement psychique peuvent entraîner des atteintes précoces du Moi et créer des blessures d'ordre narcissique.

Cherchant le noyau du danger, Freud le trouve dans un accroissement, au-delà du tolérable, de la tension résultant d'un afflux d'excitations internes qui exigent d'être liquidées. C'est là ce qui rend compte finalement, selon Freud, du « *traumatisme de la naissance* ». Par ailleurs, Freud distingue deux effets, positifs et négatifs du traumatisme qu'il relierait à la pulsion de mort. Ferenczi (1934) parle d'une expérience douloureuse négativante qui entraîne un clivage auto-narcissique. Ce clivage entraîne une expulsion d'une partie du Moi qui devient omnisciente et désaffectée. Il y a intériorisation d'un objet primaire défaillant qui entrave le processus de liaison pulsionnelle et conduit à une défaillance lors de la constitution du narcissisme entraînant des carences représentatives, mutilantes à jamais le Moi.

La pulsion de mort, dans un cas de figure moins archaïque, est étudiée dans les phénomènes de répétitions en l'occurrence dans les traumas de guerre. La répétition entrave le processus de remémoration, spécifique au travail associatif du patient et la compulsion de répétition fait obstacle au déploiement de la libido. Avec l'introduction de la pulsion de mort, Freud introduit la tendance destructive de l'appareil psychique, qui s'oppose à la pulsion érotique.

2.1.2. Représentations et traces du traumatisme

Le traumatisme peut soit affecter les processus secondaires soit perturber le fonctionnement des processus primaires. « *Les traumatismes secondarisés s'organisent sous la prévalence du principe de plaisir/déplaisir.* »⁶⁴. Dans ce cas, il y a une désorganisation au niveau topique et des rapports au sein du Moi entre préconscient et inconscient. Se constituent des représentations de choses mais elles sont refoulées. Ces représentations de choses se voient réactualisées quand elles se heurtent à un objet externe, séducteur. « *Tout se passe comme si le fantasme inconscient se voyait brutalement réalisé* »⁶⁵ ce qui atteint la faculté de secondarisation.

⁶⁴ Bokanowski T., « Traumatisme, traumatique, trauma. », in *Revue française de psychanalyse*, opcit.

⁶⁵ Idem

Les traumatismes précoces entravent le processus de liaison pulsionnelle. Ces traumatismes surviennent dans des situations d'agonie qui sont de l'ordre d'un au-delà de la situation de détresse. *L'agonie* – ou « *l'expérience agonistique* » telle que décrite par R. Roussillon (1999)- est liée à une réponse défaillante de l'objet et ne permet donc pas la métabolisation de l'objet pulsionnel entraînant une déliaison pulsionnelle car l'appareil psychique devient dans l'incapacité de contenir, de donner une représentation et de symboliser une pulsion qui déborde. « *La pulsion ne peut plus compter sur les mécanismes primaires de défense que sont le clivage et la fragmentation.* »⁶⁶, c'est la pulsion elle-même qui devient désorganisatrice.

Le trauma affecte alors le cheminement de la représentation elle-même. La représentation est un processus dynamique et intersubjectif qui lie les représentations conscientes aux représentations inconscientes. Le processus de représentations est opérationnel lorsque les expériences déplaisantes sont retransmises par les parents en « fonction contenante ». L'élaboration d'expériences a pour condition préalable des liens et l'intégration dans une structure de représentations. C'est la symbolisation qui va permettre l'élaboration des expériences grâce au jonglage entre différentes pensées, fantasmes et mots. Or, l'expérience traumatique barre l'accès à la symbolisation et laisse les représentations isolées, se développant comme menaçantes au moi lui-même ; difficiles à être supportées elles sont projetées. Ces représentations menaçantes sont vouées à la répétition afin de pouvoir être réélaborées.

2.1.3. Traumatisme et répétition

En 1920 dans *Au-delà du principe de plaisir*⁶⁷, Freud met en place un nouveau dualisme pulsionnel opposant les pulsions de vie aux pulsions de mort. D'où le concept de *la compulsion de répétition* dont « *Freud reconnaît un caractère démoniaque.* »⁶⁸. Selon E. Roudinesco et M. Plon (2011) « *Sigmund Freud a très tôt relié entre elles les idées de compulsion et de répétition pour rendre compte d'un processus inconscient, et comme tel immaîtrisable, qui contraint le sujet à reproduire des séquences (actes, idées, pensées ou rêves) qui furent à l'origine génératrices de souffrance et qui ont conservé ce caractère*

⁶⁶ Idem

⁶⁷ Freud, S., (1920), *Au-delà du principe de plaisir*, Paris, Payot, 2010

⁶⁸ Roudinesco, E. ; Plon, M., *Dictionnaire de la psychanalyse*, Paris, Fayard, 2011, p. 872.

*douloureux. La compulsion de répétition provient du champ pulsionnel, dont elle possède le caractère d'insistance conservatrice. »*⁶⁹

Selon Freud, la compulsion de répétition est le fruit d'un « *éternel retour* »⁷⁰. La répétition inconsciente des expériences traumatiques du passé, serait l'opposition entre pulsions de vie et pulsions de mort. On serait amené à penser que c'est « l'éternel retour » ou l'éternelle répétition de l'inquiétant qui génère des violences individuelles qui passeront à l'acte à travers la foule.

Dans ses études sur le rêve, Freud, démontre qu'à travers la compulsion de répétition le rêve n'a pas la fonction de réaliser un désir mais de faire émerger un état d'angoisse qui prépare le sujet au danger. En quelque sorte, il tente de rétablir une réaction adaptative qui a été manquée, par effet de surprise. C'est une tentative de guérison spontanée. A travers la répétition le sujet traumatisé tente de maîtriser l'événement en l'intégrant dans l'organisation symbolique. L'angoisse que génère la compulsion de répétition est protectrice : « *Il y a dans l'angoisse quelque chose qui protège contre la frayeur et contre la névrose qu'elle provoque* »⁷¹. Houballah rajoute que : « *cela signifie que le sujet serait en quelque sorte condamné à vivre désormais avec son angoisse comme substitut de l'événement traumatique* »⁷². A. Houballah dit que la rencontre du sujet avec le Réel crée un trou dans le signifiant, une effraction dans l'imaginaire et engendre une déchirure dans le moi. « *La répétition fonctionne dans ce cas comme tentative irréalisable, soit pour reprendre cette rencontre autrement, c'est-à-dire lui trouver la chaîne intermédiaire, soit tout simplement pour nier cette rencontre en créant des situations d'alibi, ou de constructions imaginaires afin de la rendre caduque* »⁷³. Faute d'une certaine élaboration, le sujet échoue par cette voie et rentre dans le cycle répétitif. Encore ici, la répétition n'est plus sur la scène du rêve. Mais c'est à travers la réalité que cherche à se défendre le sujet contre une angoisse intarissable. L'angoisse est plus contrôlable quand elle est rejetée sur un objet de la scène extérieure.

On pourrait penser que l'origine de la répétition du même réside dans un sentiment de vide intérieur, d'une histoire non écrite, d'un trou dans le passé et donc d'un défaut dans la

⁶⁹ Idem

⁷⁰ Freud, S., (1929), *Le Malaise dans la culture*, Paris, opcit, p. 64

⁷¹ Freud, S., (1920), *Au-delà du principe de plaisir*, opcit

⁷² Houballah, A., *Destin du traumatisme*, Paris, Hachette Littératures, 1998

⁷³ Ibid, p.136.

constitution même du sujet. Souvent, c'est ce vide subjectal qui finit par trouver une forme de résolution dans une idéologie, qui est généralement celle du groupe d'appartenance. Paradoxalement, à travers le temps, le sujet Libanais ne sortira pas de cette appartenance groupale au risque d'effondrement. *«Abandonné à lui-même, le névrosé est contraint de substituer ses formations de symptômes aux grandes formations de foules dont il est exclu. Il se crée son propre monde de fantasmes, sa religion, son système de délire et répète ainsi les institutions de l'humanité »*.⁷⁴

J. Kushenhoff (2006), considère qu'il y aurait deux formes de répétition. Il y a la compulsion de répétition dans le conflit névrotique qui est *« une répétition formelle à contenu changeant, un modèle immuable d'expériences sous formes narratives changeantes, je voudrais parler de répétition variable, puisque les thèmes névrotiques fondamentaux m'apparaissent comme des variations comparables aux thèmes musicaux. »* et il distingue la répétition de conflits traumatiques qui *« n'est en fait pas une répétition, mais un retour, un modèle répétitif de représentations survenant, qui coupe la dynamique de la perlaboration des représentations. (...) À juste titre, Kumin (1996) fait remarquer que la répétition du traumatisme a un caractère de signifiant et est un signal communicatif, qui exprime la recherche d'un lieu, où la survenue de l'expérience transfrontalière pourrait quand même être élaborée. Cette répétition fait ainsi déjà partie du processus d'élaboration. »*⁷⁵. Le travail thérapeutique avec un patient traumatisé serait un cheminement du trauma au conflit, conflits internes et d'expériences intériorisées.

2.2. Les traumatismes de guerre

Les traumatismes de guerre sont une effraction en avant, une mise en échec du système par excitation, qui met le sujet face à la réalité de sa propre mort. La présence du trauma marque un arrêt de la subjectivation. L'évènement traumatique cherche un site pour s'historiciser, s'inscrire dans une temporalité et constituer une trace susceptible d'être refoulé. Mais face à l'échec de cette subjectivation, le sujet se retrouve dénié de sa singularité et de sa subjectivité pour ne constituer qu'un maillot d'une chaîne formant une entité, un groupe.

⁷⁴ Freud, S, (1921), *Psychologie des foules et analyse du moi*, opcit, p. 215

⁷⁵ Küchenhoff, J., « Traumatisme conflit, représentation. Traumatisme et conflit – une opposition ? », *Revue française de psychanalyse* 2006/2 (Vol. 70), p. 553-570

Qu'en est-il de cette difficulté de subjectivation aujourd'hui ? On pourrait penser qu' « *un traumatisme qui déborde la capacité des contenants d'une personne et du groupe et qui ne peut s'exprimer à ce moment-là, est transmis à la génération suivante, c'est-à-dire qu'il est déplacé dans le temps et dans l'espace. (...) Le mécanisme de déplacement de la souffrance mentale sur l'autre qui nous est proche (partenaire ou enfant), se trouve à l'origine de la transmission psychique transgénérationnelle à travers laquelle la souffrance non pensée à cause d'un traumatisme subi est déplacée dans un autre lieu et dans un autre temps. (...) Le groupe, met en acte encore d'autres défenses, organisées de façon groupale pour résister et réagir aux traumatismes. Ces défenses groupales sont transmises elles aussi. Donc, ce qui est transmis c'est non seulement le vécu autour du contenu fantasmatique du traumatisme, mais aussi les défenses organisées individuellement et de façon groupale contre ce traumatisme.* »⁷⁶

2.2.1. Le trauma selon Ferenczi

Les travaux de S. Ferenczi (1930-1934), sur les cas de névroses de guerre, nous en disent long sur le trauma de guerre. Selon S. Ferenczi le trauma a un caractère soudain, inattendu et de non-sens du trauma : « *ce qui est traumatique, c'est l'imprévu, l'inexplorable, l'incalculable* »⁷⁷. Il peint donc le trauma comme un choc qui anéantirait le sentiment de soi, la capacité de résister, d'agir et de penser qui permettraient au sujet de se défendre. Le traumatisme rappellerait une « *commotion psychique (...) une réaction à une excitation extérieure ou intérieure* »⁷⁸ qui engendrerait un éclatement, une « *atomisation* » de la personnalité. S. Ferenczi soutient que c'est la *soudaineté* de la commotion psychique qui provoque un « *grand déplaisir qui ne peut pas être surmonté* »⁷⁹.

Selon S. Ferenczi, la réaction à un choc inattendu, non préparé et écrasant, constitue dans un

⁷⁶ Nicolo, A.-M. ; Strinati, E., « Transmission du traumatisme et défense transpersonnelle dans la famille », in *Cahiers critiques de thérapie familiale et de pratiques de réseaux* 1/2007 (n° 38), p. 61-79.

⁷⁷ Ferenczi, S., (1932), « Réflexions sur le traumatisme », in *Œuvres complètes IV*, 1982, Paris, Payot, p.131

⁷⁸ *ibid*, p.149

⁷⁹ *Idem*

premier temps, une rupture avec la réalité, une *paralysie* de toute activité psychique, de la motilité des perceptions, de la pensée, comme dans un état de passivité et de non-résistance. Dans un second temps, ce qui permettra à l'individu étant « victime » d'un événement traumatique de *supporter* le déplaisir, est de commencer à produire des représentations sur le changement futur de la réalité traumatisante dans un sens favorable.

L'angoisse est l'immédiate réponse face au traumatisme. Celle-ci est engendrée par un « *sentiment d'incapacité* » de s'adapter à la situation de déplaisir. L'expérience traumatique mobilise des « *stratégies de survie* », telles que : la sidération, le « *clivage narcissique* », la « *fragmentation* » et l'« *anesthésie* ».

Selon S. Ferenczi, une partie clivée de soi – ou de multiples clivages - s'installerait à l'intérieur de la personnalité. Sous l'effet de traumatismes répétés, une fragmentation de la personnalité peut se manifester. La réaction par fragmentation permet de faire face au choc, de réduire la souffrance et de mieux s'adapter à la situation de choc. Puisque, dans la fragmentation, chaque fragment isolé souffre pour soi et ce n'est donc pas toute la personnalité qui souffre. Ainsi, un nouveau Moi se forme à partir de « *fragments* », produits plus ou moins élémentaires de la décomposition du Moi précédent.

La force relative à l'excitation « insupportable » est décisive quant au degré et de la profondeur de la décomposition du Moi, et « *aboutit soit à un « changement de l'état conscient » (transe, état de rêve), soit à une « perte de l'état conscient », soit à une « syncope » ou même à la « mort »* »⁸⁰.

Par ailleurs, Ferenczi étudie la « fonction traumatolytique du rêve » (inspirée de l'étude freudienne du rêve) en estimant que dans les rêves, le sujet revit constamment les peurs qu'il a réellement éprouvées. Les restes diurnes se retrouvent dans les symptômes de répétition du traumatisme. Et la « *compulsion de répétition (dans la névrose traumatique), est une tentative renouvelée pour une meilleure liquidation* »⁸¹. Ces restes traumatiques, qui ne sont jamais conscients, sont des impressions psychiques inconscientes qui surgissent dans le rêve et bénéficient de la fonction d'accomplissement de désir du rêve pour atteindre une résolution plus performante que celle instituée lors de l'événement originaire commotionnant. Par

⁸⁰ Idem

⁸¹ Ibid, p.151

contre, si la tentative échoue alors le rêve tourne au cauchemar. Ferenczi considère que le traumatisme, substitue des événements de vie réels considérés comme désorganisateur.

S. Ferenczi (1932), dans *Réflexions sur le traumatisme*, traite trois réactions face au traumatisme : la désagrégation, la paralysie et le clivage. Celles-ci nous renseignent sur les défenses et sur leur impact effractant. On retrouve dans la désagrégation une perte de forme propre jusqu'à anéantissement du sentiment de soi. Selon Ferenczi il est impossible d'échapper au traumatisme ou même d'exclure la force traumatique extérieure. Dans la désagrégation nous retrouvons alors une « *auto-destruction* » qui cède la place à des angoisses psychotiques, angoisses de morcellement. La seconde réaction traitée par Ferenczi est la paralysie, elle suppose l'arrêt de l'activité psychique, un arrêt doublé d'une passivité. Le sujet est dans l'incapacité de réagir, de se défendre ou même de résister contre le traumatisme. Nous sommes alors devant des mécanismes de défense plutôt archaïques face au traumatisme enduré. Il y a impossibilité de l'aménager. La troisième réaction développée par Ferenczi est celle du clivage. Il parle de deux parties, une clivée qui observe et mesure l'ampleur du dommage et d'une autre qui supporte le trauma. Comme la fragmentation, le clivage est pour Ferenczi, un moyen qui favorise le déni en ignorant les mécanismes du refoulement. Ainsi, il va considérer l'amnésie infantile comme un phénomène secondaire au clivage, liée à l'effet de choc du trauma, et de la sorte il pourra la traiter. La part exclue du souvenir survivrait en secret, étant clivée de ses possibilités de représentation sur un mode névrotique, et ne pouvant se traduire par des mots elle va s'exprimer corporellement. Ferenczi suppose un mode d'« auto-guérison » qui développe chez le sujet un *clivage narcissique*, menant à la création d'un narcissisme protecteur.

2.2.2. L'événement traumatique : entre honte et culpabilité

A. Ciccone et A. Ferrant (2015) relèvent la dimension des affects pénibles tels que la frayeur, l'anxiété, la honte, face aux expériences traumatiques et qui sont à l'origine du « choc psychologique » (Freud, 1893). Ces auteurs décrivent la honte et la culpabilité comme des souffrances *de* et *dans* l'intersubjectivité. La honte est décrite comme étant plus narcissique et plus archaïque que la culpabilité. La culpabilité serait liée à l'expérience de la perte traumatique de l'objet, tandis que la honte se rattacherait à l'expérience d'*être perdu* ou d'être

abîmé par l'objet. Ainsi, dans les expériences traumatiques, l'individu peut expérimenter « *une culpabilité de ne pas avoir pu éviter le traumatisme, d'en être à l'origine* »⁸² alors que dans la honte, le sujet s'identifie à l'objet *déprécié, abîmé, avili, humilié*. Ainsi A. Ciccone et A. Ferrant développent alors la notion d'émergence de « *fantasmes de culpabilité* ». Ces fantasmes renvoient aux mythes dans lesquels le sujet se désigne coupable du traumatisme qu'il subit et permettent l'appropriation et l'intégration de l'expérience traumatique. Dans leur relation à l'événement traumatique, la honte et la culpabilité peuvent donc être à « *l'origine du traumatisme, comme elles peuvent être des effets du traumatisme, ou même des modes de traitement du traumatisme* ».⁸³

Selon A. Ciccone et A. Ferrant (2015), l'événement traumatique et **son souvenir**, prennent la forme d'un « corps étranger » qui, même longtemps **après l'événement** continue à agir comme tel. L'événement traumatique chamboule la trame linéaire historique et temporelle du sujet puisque ce qui est passé est toujours actuel et même le souvenir peut toujours ressurgir comme un événement actuel. Dans les situations traumatiques extrêmes, **l'oubli** s'établit dans l'urgence dans le but de pouvoir préserver un contact avec le monde qui soit hors de cette expérience dévastatrice et de pouvoir ensuite intégrer, à son propre rythme l'expérience traumatique. L'expérience traumatique sera ainsi dans un premier temps « *éloignée, inactivée, clivée, encapsulée, gelée* »⁸⁴ et ce n'est que dans l'après-coup qu'elle pourra se réintégrer à l'histoire du sujet.

2.2.3. Hypermnésie ou amnésie traumatique ?

Dans *Destin du traumatisme*, A. Houballah (1996) distingue deux façons de travailler avec un patient selon que le traumatisme soit hypermnésique ou amnésique. Selon cet auteur, la névrose traumatique amnésique survient dans la première ou deuxième partie de l'enfance tandis que la névrose traumatique hypermnésique est production des agents extérieurs c'est-à-dire peut survenir après un accident, guerre, etc. Si le sujet, victime du traumatisme « *devient amnésique, cela signifie qu'après-coup s'est produit un refoulement, et le symptôme ici présent ne fait que témoigner d'un retour du refoulé. Si, en revanche, le facteur traumatogène*

⁸² *Idem*, p. 117

⁸³ Ciccone, A. ; Ferrant, A., *Honte, culpabilité et traumatisme*, Paris, Dunod, 2015, p. 38

⁸⁴ Houballah, A., *Destin du traumatisme*, opcit, p.34

demeure présent dans le conscient, ne cessant de se répéter au point d'entraver l'activité du sujet, on parle alors d'hypermnésie, car celui-ci n'arrive pas à l'oublier»⁸⁵. Pour l'auteur la stratégie à adopter face à ces deux types de « névrose » sera tout à fait différente : pour la première le travail consiste à lever l'amnésie, à restituer la scène traumatique oubliée et pour la névrose traumatique hypermnésique le travail consiste à faire oublier l'événement. Le traumatisme se caractérise par la fixation de la mémoire, soit sur l'événement proprement dit, soit sur un élément précis. La victime ne cesse de ruminer, de se remémorer. C'est dans ce deuxième volet que se comptent les traumatisés de guerre.

Or, l'hypermnésie ou l'amnésie n'est pas à mon sens question de souvenir ou d'oubli d'événements traumatiques mais il est ici question **de traces**. En effet, nous le savons : le traumatisme instaure deux temps, celui d'avant l'événement et celui d'après. François Marty, évoque un troisième temps, « *l'instant à l'état pur* » « *ce temps du traumatisme devenant lui-même un hors temps, ne parvenant pas à se constituer en souvenir et, par la même, difficile à intégrer d'autre élément de la vie psychique.* »⁸⁶. A la façon du corps étranger qui ne peut s'intégrer aux représentations génère un sentiment d'une inquiétante étrangeté en soi. Cette présence à annuler devient une présence à l'intérieur de soi. L'événement qu'il soit rappelé ou pas, continue d'agir à l'intérieur de soi comme un corps étranger souvent manifeste par une destruction de soi. C'est en ce sens que tout traumatisme fait trace dans l'appareil psychique qu'il soit oublié ou remémoré. S'ils n'ont pas accès à la mémoire directement, ces événements se manifestent autrement soit par la répétition soit par le clivage et le déni.

D'après Freud, le clivage dans la névrose est un mécanisme de défense qui vise à protéger le Moi d'une représentation d'événements, d'une sensation insupportable qui éveille des affects pénibles. Dans ce cas, il s'agit d'un refoulement à la base d'un conflit névrotique. Dans le cas d'une névrose traumatique, quand il s'agit de non-sens, d'un trou dans le signifiant, le refoulement nous apparaît impossible faute de non-représentation et symbolisation. L'oubli d'un événement se fait par l'enfermement de cet événement dans un lieu totalement isolé du reste de la personnalité et inaccessible au sujet lui-même c'est le clivage narcissique dont parle Ferenczi. Le but de ce clivage est de se protéger contre la douleur qui a accompagné l'événement, ou même contre le risque de destruction psychique qu'il a fait courir au sujet.

⁸⁵ Idem, p.75

⁸⁶ Marty, F., « Traumatisme, une clinique renouvelée », *Le Carnet PSY* 2011/6 (n° 155), p. 35-40.

Ce n'est que progressivement, au fur et à mesure de l'élaboration par la psyché de l'évènement traumatique, que le travail du refoulement peut s'installer. Quand il y a refoulement, il y a oubli et possibilité de souvenir. Cependant, quand la trace n'est encore qu'une trace hors représentation on ne peut encore parler de souvenir. Dans le cas d'un traumatisme il s'agit d'une reviviscence de l'état brut, une mise en acte avec sa charge émotionnelle qui a accompagné le vécu. L'image du réel de la mort qui ne trouve aucune représentation ne se comportera pas comme un souvenir mais elle restera intacte. Faute d'accès au conflit psychique, elle ne s'inscrit pas dans un temps linéaire mais la trace surgit inchangée dans le moment présent. Ce qui s'est passé ne passe pas et se rejoue avec toujours la même force, colmatant passé, présent et future. D'après Fischer⁸⁷, dans le traumatisme on trouve un effet paradoxal concernant la mémoire : « *d'un côté, il l'empêche de faire son travail d'oubli et, de l'autre, il crée des formes d'amnésie par rapport à l'évènement* ». D. Marcelli (2014) parle pertinemment de « trace anti-mnésique » : un évènement traumatique qui ne peut s'inscrire dans le travail de mémoire, un travail de réécriture perpétuel dans le temps. En effet, l'évènement garde sa caractéristique traumatique quand il persiste de façon intemporelle et inchangée. « *Cette trace anti-mnésique ne peut pas être oubliée, elle n'a pas de devenir. (...) le travail habituel de la mémoire ne peut s'y effectuer (...) Aucune mise en récit possible dans la trace anti-mnésique.* »⁸⁸. Il y a possibilité d'un discours autour de l'évènement mais celui-ci est mécanique, non métabolisé afin d'être transformé en narrativité subjective, le discours est pris dans une répétition, soumis à la violence des perceptions qu'a provoquées l'évènement traumatique. Pour mettre en récit un évènement et l'inscrire dans une continuité existentielle, nous dit D. Marcelli, il faut pouvoir l'intégrer dans un schème de pensées qui requiert lien et inhibition – renoncement- aux autres possibilités qui auraient pu former l'énoncé.

2.3. L'après-coup et l'évènement traumatique

Avant de se lancer dans l'étude de la guerre civile libanaise et afin de compléter la

⁸⁷ Fischer, G-N., *Les blessures psychiques*. Paris, Odile Jacob, 2003, P. 44.

⁸⁸ Marcelli, D., « La « trace anti-mnésique ». Hypothèses sur le traumatisme psychique chez l'enfant », *L'information psychiatrique* 2014/6 (Volume 90), p. 439-446.

notion de traumatisme, nous pensons qu'il soit primordial de s'arrêter sur la question de l'après-coup. Celle-ci apparaît comme la pierre angulaire de la fantasmatisation, de la représentation et de la création à la suite d'un événement traumatique. L'après coup qui semble faire défaut dans un Liban d'après-guerre, nous apparaît comme la raison principale de l'impossibilité d'écrire l'histoire, de l'incapacité d'entamer un travail de mémoire et de faire un travail de deuil opérant qui permettrait à l'histoire de ne pas trouver refuge dans le monde de l'immobile.

Freud a mis en évidence que dans les névroses de guerre se produit un temps de latence entre le moment du trauma et l'apparition de symptôme. Mais il est là un point complexe dans un pays en état de guerre et de répétition depuis sa création. Comment travailler sur l'après coup si les événements traumatiques sont toujours actuels ? La particularité du contexte Libanais est que ce qui a fait traumatisme autrefois est toujours actuel dans la réalité. Le Liban est dans une répétition à l'identique. L'ennemi passé - contrairement à celui des guerres génocidaires- est toujours celui d'aujourd'hui. Les chefs politiques de guerre civile sont encore au pouvoir aujourd'hui. Comment alors parler du second temps du traumatisme qu'est l'après coup, dans cette situation particulière où chaque décennie est marquée par une guerre sanguinaire. Les événements traumatiques n'ont pas le temps de s'inscrire dans l'appareil psychique individuel ou familial. C'est comme si les traces reçues restaient incomplètes et de ce fait leur possible élaboration se trouve ébranlée et rendrait leur transmission pathologique.

2.3.1. Fantômes et événements traumatiques

Ce qui fait traumatisme n'intervient jamais que de la réalité interne ou uniquement de la réalité externe (comme l'ont soutenu respectivement Freud et Ferenczi). Avec son concept de transitionnalité, Winnicott (1953) montre bien qu'on ne peut appréhender un événement de la réalité extérieure qu'à travers le monde interne. *L'aire transitionnelle* est cette aire entre le subjectif et ce qui est objectivement perçu. Sans cette aire intermédiaire l'absence de la mère donne naissance à un vide, une rupture dans la continuité de l'enfant et donc un véritable sentiment d'agonie. C'est donc l'absence de cette phase bimodale ou la présence d'une seule réalité qui fait trauma. Ce trauma non élaboré sera réactualisé lors des expériences de pertes ultérieures et le débordement du pare-excitation résulterait de l'inconsistance de l'espace

transitionnel et donc de l'incapacité de nier l'idée d'espace et de séparation. Cette aire transitionnelle traumatique, est un espace où le je peux advenir mais où le moi n'est plus soutenu. Ceci implique que le moi-auxiliaire de la mère pendant la période de dépendance absolue n'est pu être maintenu et intériorisé grâce à une transition entre le dehors et le dedans, entre la présence et l'absence : « *L'espace potentiel ne se constitue qu'en relation avec un sentiment de confiance de la part du bébé, à savoir une confiance supposant qu'il peut s'en remettre à la figure maternelle ou aux éléments du milieu environnant, cette confiance témoignant de ce que la fiabilité est en train d'être introjectée.* »⁸⁹ .

Ainsi, tout évènement traumatique externe et interne à la vie psychique, met à l'épreuve le travail du fantasme. À la suite d'une effraction trop importante, le fantasme devra trouver sa place où la représentation vient à manquer. Celui-ci essaye de « combler » le trou, là où la répétition se fait compulsivement mortifère. En effet, le fantasme « *fait fonction d'écran ; d'écran face à ce qu'il y a de plus primaire dans la répétition.* »⁹⁰. Bien entendu, le traumatisme s'établi en deux temps, le premier caractérisé par des affects et des souvenirs refoulés, le second a lieu à la suite d'« une malheureuse rencontre » entre l'évènement extérieur réel et le fantasme. Cette rencontre est à la source du traumatisme et de son expression symptomatique. Le fantasme qui se construit face au manque de signifiants et face à l'absence réelle de l'objet extérieur - qui met l'infant en détresse- constituant les fondements de l'objet interne est la porte d'entrée au traumatisme, puisque c'est avec la rencontre de l'évènement réel et du fantasme que le traumatisme a lieu. Le fantasme n'est pas passivement la porte d'entrée au traumatisme mais il se voit activé par le traumatisme, en effet, « *Le traumatisme implique la réalisation du fantasme. Ce n'est pas par hasard que Freud a introduit l'idée des fantasmes originaires comme forces motrices du traumatisme. Comme le fait remarquer Lacan, le fantasme « n'est jamais que l'écran qui dissimule quelque chose de tout à fait premier, de déterminant dans la fonction de la répétition » (J. Lacan, Le séminaire Livre XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse, Edition du Seuil, p.59)* »⁹¹. Le fantasme est alors actif/passif et double, il est « *l'écran qui protège le sujet de la part du réel interne du sujet* »⁹² celui qui va tenter de parer à l'irreprésentable et en même temps celui

⁸⁹ Winnicott, D.-W., (1953), « Objets transitionnels et phénomènes transitionnels » in *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Paris, Payot, 1989, p. 109-125

⁹⁰ idem

⁹¹ idem

⁹² Sidoit, V., « Souvenirs inoubliables », *Psychanalyse* 2015/2 (n° 33), p. 51-66.

qui rend le traumatisme réalisable car son effraction fait le trauma. C'est dans son rapport à l'Autre et dans la tentative de se positionner face au désir de l'Autre que le fantasme va se construire en articulant ce bout réel et traumatique qui échappe à la symbolisation.

L. Ghazaly (sociologue et psychanalyste libanaise) : « *J'ai constaté, dans les dessins des enfants, que les enfants au moment de la guerre n'avaient plus d'imagination. C'était comme s'ils n'osaient même plus rêver, même plus imaginer. Alors, on dit après tout que le rêve est le repos de la pensée. On dit que le rêve c'est un peu le dimanche de la réalité qui est triste. Or, les personnes qui ont vécu des atrocités, ces atrocités d'habitude nous en rêvons, elles appartiennent au cauchemar, on se réveille, on se dit c'est un cauchemar, on se pince, c'est un cauchemar : c'est dans nos rêves les plus fous que perce avec beaucoup de censure la violence (...). Mais là, lorsque le réel est tellement agressant, il empêche même l'imaginaire de fonctionner, il empêche donc tout repos de la pensée. Cette tension permanente de la pensée, qui est sans cesse agressée par le réel fait qu'on n'arrive même plus à adhérer à ce réel : on le refuse, on est ailleurs mais dans cet ailleurs on est nulle part.* »⁹³ Sur le coup, c'est l'imaginaire, cœur de la créativité, qui semble altéré. Cette constatation nous est primordiale afin de comprendre ce qu'il en est de l'imaginaire et de la créativité au niveau de la transmission à une descendance qui n'a jamais vécu la guerre civile. Une transmission qui nous apparaîtra alors pathologique.

2.3.2. Destins de l'après-coup

Selon Freud, le traumatisme est à l'origine de la constitution individuelle, de la subjectivation et le fondateur de la vérité historique. De plus, la sexualité qui est la base de la vie psychique est avant tout traumatique. D'une part, tout sexuel est traumatique et d'autre part, l'individu est un maillon dans la dimension générationnelle qui est elle-même traumatique. Le traumatisme est à l'origine de la vie psychique et de tout ce qu'elle comporte comme pulsionnalité. Freud fait découler du fantasme des origines un traumatisme originaire. La question de l'origine du sujet et de la construction que fait le sujet pour se situer par rapport à son origine se pose alors. Cette constitution est liée aux fantasmes originaires et en particulier la scène primitive. Les fantasmes originaires sont d'après la définition du

⁹³ Ghazaly, L., « Le Liban, les mères et la folie », in Durant, M., (Documentaire), *Les femmes et la guerre*, 2000

vocabulaire de la psychanalyse : « *Des structures fantasmatiques typiques (vie intra utérine, scène originelle, castration, séduction) que la psychanalyse retrouve comme organisant la vie fantasmatique, quelles que soient les expériences personnelles des sujets ; l'universalité de ces fantasmes s'explique, selon Freud, par le fait qu'ils constitueraient un patrimoine transmis phylogénétiquement.* »⁹⁴. Le traumatisme met donc en jeu le refoulement originelle et ses successeurs. Le traumatisme peut avoir des effets positifs (retour du refoulé et compulsion de répétition) et des effets négatifs (l'individu n'a plus accès aux souvenirs refoulés et rien ne se trouve répété.). Ce refoulement agit « *sur les représentants-représentations psychiques de la pulsion (Vorstellungsrepräsentanz), sur ce que nous pourrions définir comme les traits commémoratifs de l'expérience traumatique.* »⁹⁵. Le refoulement fixe alors une inscription inconsciente que les processus primaires essayeront de déchiffrer, à travers la répétition.

Dans ses études sur la névrose hystérique, Freud dégage deux temps du traumatisme. Ces deux temps restent actuels même après son abandon de la Neurotica et son introduction de la pulsion de mort à travers les névroses traumatiques de guerre.

Dans la névrose hystérique - notamment dans l'analyse du cas Emma.- le deuxième temps du traumatisme, l'après coup, apparaît comme une tentative d'intégrer et de traduire une scène originellement traumatique. Emma présente une phobie: elle ne peut se rendre seule chez un commerçant. Pour se protéger, elle se fait accompagner, de préférence par un enfant, mieux, une fillette. Elle associe d'emblée avec un *souvenir conscient*, celui d'une scène à laquelle elle rapporte sa phobie: à treize ans, elle entre dans une boutique où deux commis s'esclaffent. Prise de panique, elle s'enfuit avec l'idée qu'ils se moquent de sa toilette et reconnaît que l'un des deux commis avait exercé sur elle une attraction sexuelle, bien qu'il ne se soit rien passé. Cette scène, à ce moment-là de la conception freudienne, peut être tenue pour traumatique, c'est-à-dire comme scène d'origine. La phobie est une défense qui protège contre toute répétition du traumatisme. Or, la cure va ramener à la conscience un souvenir plus ancien, donc jusqu'alors *inconscient*. Lorsque Emma avait huit ans, elle était entrée dans une boutique pour y acheter des bonbons, et le marchand d'alors avait touché ses organes génitaux à travers sa robe. Mais si elle a éprouvé une grande culpabilité, cela est dû au fait qu'elle y est retournée une seconde fois sous l'emprise de l'excitation, excitation qui s'éteindra sous l'effet des auto-reproches de la culpabilité. C'est à ce point que Freud

⁹⁴ Laplanche, J., et Pontalis J-B., (1967), *Vocabulaire de la psychanalyse*, opcit.

⁹⁵ Mieli, P., « Les temps du traumatisme » in *Actualité de l'hystérie*, Editions Erès, Paris 2001

découvre l'après-coup dans la clinique, en comprenant que la scène des treize ans est à la fois un souvenir-écran qui masque la scène des huit ans et une ré-interprétation génitale d'un souvenir infantile non génital. Cette opération psychique sera d'abord nommée: *proton pseudos*, c'est-à-dire le *premier mensonge*, pour désigner le jeu de passe-passe entre deux scènes, et la création d'un «faux-souvenir».

Rappelons que l'après coup chez Emma a été traumatique mais il aurait pu avoir d'autres destins, il aurait pu être intégrateur. Quoi qu'il en soit, « dans le cours même du processus d'après-coup, la résinification de t1 est une interprétation qui est l'œuvre d'une subjectivité. »⁹⁶. Cet après-coup que l'on peut assimiler au travail du rêve et que l'on peut rejouer dans la cure, est un après coup qui fonctionne sous le principe du plaisir. L'après-coup d'une névrose traumatique s'inscrit sous l'emprise de la pulsion de mort, soit dans un au-delà du principe de plaisir. Après 1920, le terme de trauma acquiert un sens d'au-delà du principe de plaisir: « Ce trauma là laisse en mémoire la trace d'une décharge d'excitation violente et dépourvue de tout sens. Il appelle l'hypothèse d'une compulsion de répétition au-delà du principe de plaisir. »⁹⁷. On retrouve plusieurs variantes dans la répétition: Vision hallucinatoire de la scène traumatisante, résurgence de l'évènement traumatique indépendamment de la volonté de l'individu, rumination sur les conséquences de l'évènement traumatique, rêves ou cauchemars à répétition etc. ... Ainsi, l'après-coup des névroses traumatiques de guerre, même si lui aussi tend à une re-signification s'inscrit sous le registre de la pulsion de mort et donc suit le principe de l'identité de perception. Celle-ci a pour but une expérience de satisfaction qui veut se faire en suivant les processus primaires ainsi que sa décharge immédiate. Dans ce cas, contrairement au travail de l'identité de pensée, il n'y a pas possibilité de détour dans la satisfaction on est dans la répétition à l'identique, dans un au-delà du principe de plaisir.

Cette distinction est capitale et elle nous amène à se poser une question fondamentale en tant que clinicien: Si possibilité il y a, comment passer d'un après coup sous l'emprise de la pulsion de mort à un après coup traducteur et subjectivant? Comment apporter de la

⁹⁶ Donnet, J-L., « L'après-coup au carré », *Revue française de psychanalyse* 2006/3 (Vol. 70), p. 715-725.

⁹⁷ Danon-Boileau, L., « L'après-coup: devenir miraculeux du trauma ou coup d'épée dans l'eau? », *Revue française de psychanalyse* 2006/3 (Vol. 70), p. 729.

pulsionnalité de la vie, du mouvement dans ce qui tend à l'anéantissement et à la répétition du même?

2.3.3. Les temps de l'après-coup

L'après-coup viendrait donc dans un décalage du temps pour essayer de donner signification à une expérience passée dans le temps. L'après-coup prend alors une importance capitale inscrivant l'individu dans une temporalité ; « *La théorie de la séduction est une pensée du temps. C'est une pensée, permettez-moi ce néologisme, "traductive" du temps.* »⁹⁸. Laplanche eu raison de généraliser la théorie de la séduction de Freud, afin de pointer les effets de l'après-coup sur l'acquisition et la conception temporelle de tout être humain formé sur une base de sexualité.

L'inconscient est sexuel mais ne connaît pas le temps, cependant c'est l'après-coup du traumatisme sexuel découlant de l'asymétrie adulte enfant qu'une élucidation temporelle d'un passé par rapport au présent et d'un présent par rapport à un passé est possible de survenir. Donc le ça ne connaît pas le temps mais notons que c'est au niveau de la partie inconsciente du moi que Freud a situé les mécanismes de défense principaux (refoulement, régression, rétroaction, etc.), qui eux produisent une temporalité mais une temporalité qui n'est pas linéaire dans la mesure où ils vont bouleverser les chronologies. Nous pouvons alors affirmer comme J. Bernat que : « *S'il y a une linéarité temporelle, cela ne concernerait que le système d'archives de la mémoire, ce que Freud nommait « couches mnésiques ». Mais nous le voyons, à côté de cette mémoire passive des couches, nous devons envisager, non pas une autre mémoire, mais plutôt un mécanisme très actif qui produit une pseudo-mémoire, c'est-à-dire en fait : une histoire.* »⁹⁹

Revoyons de plus près la théorie de la séduction généralisée, en retenant les points qui nous apparaissent intéressants pour la meilleure compréhension de l'après-coup. Cette théorie élargie considérablement la notion d'après-coup. Pour J. Laplanche, la séduction est au principe de la naissance de la sexualité et de l'inconscient. C'est en raison de la « situation anthropologique fondamentale », caractérisée par une inégalité entre l'enfant et l'adulte, que

⁹⁸ Laplanche, J., (1990), *Problématiques VI L'après-coup — La Nachträglichkeit dans l'après-coup*, 2006, p. 11

⁹⁹ Bernat, J., « Psyché n'est qu'après-coup » (les temporalités psychiques), in *Cahiers d'études germaniques, Le thème de l'après-coup (Nachträglichkeit)*, Toulouse, n° 57, 2009/2, pp. 13-32, 2008

les soins prodigués à l'enfant sont toujours contaminés par les fantasmes et l'inconscient de l'adulte. Ces messages, infiltrés par le sexuel, qui ont un pouvoir excitant et donc de séduction, suscitent une exigence de « traduction » pour l'enfant, car celui-ci se retrouve face à des excitations qu'il ne peut maîtriser. Cette traduction laissera des résidus qui seront à l'origine de la constitution du noyau de l'inconscient de l'enfant. La constitution de l'inconscient à partir de ce qui n'a pas pu être métabolisé du message de l'autre se fait connaître sous la forme d'une « quintessence d'altérité » (J. Laplanche, 1999). Le traumatisme résulterait des mouvements passionnels des adultes envers l'enfant qui désavouent en même temps sa souffrance psychique. L'enfant, débordé, ne pourrait qu'observer l'évènement traumatique à défaut de pouvoir le traiter psychiquement. La sexualité est de ce fait implantée dans le corps de l'enfant et procède d'une origine extérieure. Ce premier trauma fait l'objet d'une tentative de traduction par des liens linguistiques et on peut penser comme K. Nassikas que « *le passage du trauma au traumatisme concerne la question du traitement de traces* » et par conséquent on peut se poser la question « *est-ce que celles-ci (les traces) vont entrer dans le système traductif et refoulant, du psychisme en se décomposant et se recombinaut dans des multiples déplacements et mises en sens sous le primat d'Eros et du principe du plaisir ?* »¹⁰⁰.

M. Khoury (2009), parlera lui « *d'avant-gout* » en référence à l'avant-coup développé par C. Le Guen qui estime que la notion d'avant-coup est essentiellement due à la traduction française. Celle-ci introduit l'idée de coup constitué par l'ensemble des frappes primitives qui ont lieu pendant la période où l'infant n'a pas encore acquis la maîtrise de l'utilisation du langage et de son sens symbolique. Nous pensons notamment à la nature de la « première frappe »¹⁰¹, qui pourrait être à l'origine de l'avant-gout/coup. L'évènement traumatique porte « *un sens clivé, car un rudiment de sens est déjà advenu dans un avant-goût primitif, constitué de perceptions et d'inscriptions psychiques contemporaines d'angoisses primitives, angoisses touchant l'intégration somato-psychique.* »¹⁰² De ce fait l'histoire individuelle puise certes de ses couches mnésiques archivées selon un temps linéaire mais ne se construit qu'après-coup, ne se subjective qu'après-coup d'une manière rétrogressive et/ou progressive.

¹⁰⁰ Nassikass, K., « Trauma et langage » in *Le trauma entre création et destruction*, Nassikass, K., (sous la direction de), L'Harmattan, Paris, 2004, p.39

¹⁰¹ André, J., *Les désordres du temps*, Paris, Puf, 2010

¹⁰² Khoury, M., « L'avant-gout de l'après coup », in *Association libanaise Pour le Développement de la Psychanalyse*, Beyrouth, 2009

Pour conclure, même dans un contexte où la guerre civile s'est finie depuis à peu près trente ans, certaines traductions après-coup ne permettraient pas une mouvance dans le temps mais entraineraient une fixité traductive : quelque chose du trauma reste intraduisible, irréprésentable et non symbolisable. Nous verrons dans la deuxième partie de cette recherche, que ce sont ces intraduisibles qui se transmettraient à la génération d'après guerre civile sous forme d'objets énigmatiques.

3. La guerre civile libanaise et le travail de mémoire

« Bien qu'elle puisse également mobiliser l'imagination et la raison, l'histoire, en effet, est jumelée à la mémoire. Or, la mémoire est sans conteste la partie de l'entendement qui est sollicitée de prime abord pour la constitution du savoir. On ne saurait imaginer ou raisonner sans qu'ait été conservé au préalable le souvenir des sensations ou des idées passées. La mémoire se constitue à partir de la sensation, (...) elle repose sur des traces du passé. »¹⁰³

Après avoir développé la notion d'événement traumatique et celle d'après-coup, nous avons pu penser que la/les guerre(s) du Liban est encore sous le premier coup du traumatisme ce qui rend difficile la traduction du trauma. Pourquoi les événements traumatiques n'ont pas pu être intégré dans le temps d'après du traumatisme ? Nous verrons dans ce chapitre la spécificité de la guerre civile et l'incapacité du travail de mémoire lié à cette guerre. Nous soutiendrons alors l'hypothèse que l'échec du travail de mémoire de la guerre civile libanaise de 1975 engendrera une incapacité à écrire une histoire collective. Les libanais seront alors en proie à une répétition de la guerre à l'identique. La guerre civile semble alors infinie et à jamais (in)finie.

3.1. Hareb ahliah : Une guerre de famille

Guerre civile en arabe se traduit par « Hareb ahliah » qui veut littéralement dire guerre de famille. La guerre civile libanaise semble avoir atteint son paroxysme quand celle-ci, l'horreur de la chose vient se coller à la langue. Ne laissant plus de place aux fantasmes qui

¹⁰³ Chantal, J., « L'histoire ou le royaume de la mémoire », *Bacon et la promotion des savoirs*. Presses Universitaires de France, 2010, pp. 21-90.

régissent une famille en les mettant au plan du réel. Dans la culture libanaise, la famille a une importance capitale mais elle exerce aussi un pouvoir politique : c'est à travers les caractéristiques confessionnelles de la famille que la prise de parti prend corps et c'est par la famille que la guerre civile libanaise s'enracine.

3.1.1. Les temps de la guerre civile

A. Houballah (1996), caractérise le déroulement de la guerre civile libanaise selon quatre étapes chronologiques :

- 1- L'affrontement idéologique: l'équilibre et le consensus idéologique ne fonctionnent plus et le citoyen se trouve dans une désillusion. Suite à laquelle c'est la croyance religieuse qui a pris le dessus.
- 2- L'affrontement entre communautés : les affrontements se forment sur une base religieuse. Le retour au religieux s'expliquerait d'une part pour le maintien d'une homogénéité groupale et d'autre part le retour du sacré, l'idéal du moi n'est plus incarné par un chef politique mais se trouve du côté du sacré qui seul peut le rassurer face à la désillusion première. Ainsi, la guerre civile libanaise prit une tournure dramatique lorsqu'elle opposa les sacrés de l'un et de l'autre auquel chaque citoyen s'était identifié au prix de sa survie. « *Dans ce rapport au sacré, la petite différence émerge avec plus d'ampleur et de violence car elle suscite un narcissisme débordant et engendre une haine sans limite.* »¹⁰⁴. Ce retour au sacré sera une forteresse contre le sentiment de culpabilité qu'engendre le passage à l'acte meurtrier. Nous pouvons se demander si on échappe vraiment à cette culpabilité, si celle-ci n'est pas transmise d'une manière déguisée à la génération suivante et si l'accrochage au religieux jusqu'aujourd'hui ne serait pas toujours une tentative de mettre de côté un sentiment de honte et de culpabilité. Ces sentiments résultant de tout traumatisme de guerre ne se voient-ils pas redoublés dans le cas d'une guerre civile où le sujet est en même temps bourreau et victime ?
- 3- La guerre au sein des communautés : les chefs des communautés en guerre au

¹⁰⁴ Houballah A., *Le virus de la violence : la guerre civile est en chacun d'entre nous*, Paris, Albin Michel, 1996, p.174

Liban ont tous sans exception soit disparue soit été assassinés. Le meurtre réel du chef laisse les nouveaux dirigeants dans une crainte d'assumer un nouveau meurtre de leur propre chef qui serait cette fois d'ordre symbolique. Ainsi, dans leurs absences les chefs continuent à gouverner. La guerre civile prend désormais une allure intra-communautaire plus sanguinaire et destructrice que jamais.

- 4- La guerre dans la cellule familiale : dans une même famille, les membres sont partagés par des ralliements à des groupes adverses. « *En lieu et place de l'amour règne la haine, la méfiance et l'intolérance.* »¹⁰⁵. Une guerre fratricide bien réelle est alors engendrée. A. Houballah pose deux questions qu'il laisse en suspens : il demande si après avoir franchi ces quatre étapes la guerre civile aurait atteint son terme. Il se demande aussi si « *la loi bafouée, transgressée, pervertie fait appel à un père réel pour assumer la dette et établir une égalité, quitte à ce qu'elle soit dans le malheur pourvu que son signifiant vitale demeure transmissible.* »¹⁰⁶. Il nous semble que la guerre civile libanaise n'a pas trouvé de fin. Les frères qui se sont entretués pendant la guerre et qui ont eu des descendants, placent ceux-ci dans une obligation de perpétuer l'idéologie pour laquelle ils se sont battus. Car l'idéologie n'a d'autre fonction que de gérer la différence qui a amené au meurtre et de la rendre tolérable. Ainsi, comme nous allons voir à travers notre cas, l'enfant qui n'a même pas vécu la guerre civile est d'emblée contraint à assumer un héritage sanguinaire auquel il n'a pas pris parti.

3.1.2. La haine pathologique ou l'anéantissement de l'étranger

Chaque famille libanaise s'organise autour d'un ennemi, un Autre non semblable qui en raison de sa différence (souvent confessionnelle) serait à anéantir. Le différent s'est installé dans le psychisme groupal comme étant la menace passée, actuelle et à venir.

Comme nous l'avons vu plus haut, le sujet se construit dans une haine normale de l'autre. Tout en consolidant les liens entre les membres d'un même groupe « *elle (la haine)*

¹⁰⁵ Ibid., p.179

¹⁰⁶ Idem

édifie, par effet imaginaire, des critères qui seront adoptés comme fondement d'une normalité conforme à son idéologie »¹⁰⁷. J. Lacan (1949), a repris cette question de la haine originaires dans son élaboration du stade du miroir, selon lequel face à son image dans le miroir, l'enfant reconnaît d'une part son reflet mais d'autre part doit éliminer cet autre afin de pouvoir restituer sa propre image¹⁰⁸. Freud avait déjà énoncé cette idée dans *Totem et Tabou* où l'identification de l'être passerait par la mise à mort de l'Autre, dans ce cas le père de la horde primitive. Mais comme l'être humain est un être de langage, cette haine qui entraîne au meurtre, s'effectue au niveau symbolique et non réel. A. Houballah dit que dans le cas du sujet Libanais, « *il s'agit certainement d'une déviation, d'un dérapage dans l'ordre symbolique qui tient à la façon dont il a pu concevoir son désir comme désir de l'Autre.* »¹⁰⁹. Le sujet Libanais se défend contre la différence en puisant sa conviction que le statut narcissique pourrait être préservé, « *elle oublie alors qu'il s'agit d'une illusion, d'autant qu'à un moment ou à un autre doit surgir le double pour lui révéler que ce qui est l'objet de sa haine n'est en fait que le double de soi-même, dans le statut de l'autre.* »¹¹⁰. L'anéantissement de l'autre perçu comme différent devient vital pour la survie narcissique.

Cette haine destructrice n'est pas sans conséquences sur l'individu lui-même qui devient sujet, « *d'une résistance subjective qui est tout à fait naturelle. (...) il est beaucoup plus facile d'accepter l'idée d'une guerre contre un ennemi étranger (...) mais combattre son frère, son voisin de palier c'est aller contre les principes traditionnels humanistes.* »¹¹¹

C'est contre ses crimes, c'est contre une angoisse de persécution que la menace d'anéantissement de soi et de l'autre que le sujet se défend. Il essaye aujourd'hui de gérer une haine qui, un jour, s'est exprimée à l'état pur sans aucune loi en bravant l'interdit du meurtre. Le but de la haine est de détruire le mauvais objet ... fantasmatiquement. Ainsi, « *tout l'ordre symbolique édifié (...) laissant échapper un réel, au sens dramatique du mot, ravageur. La chute dans la régression massive renvoie l'homme au premier stade de morcellement archaïque.* »¹¹². Il nous semble que ce qui se transmet de génération en génération, ne sont

¹⁰⁷ Houballah, A., *Le virus de la violence : la guerre civile est en chacun d'entre nous*, opcit, p.265

¹⁰⁸ Lacan J., (1949), « Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je », in *Ecrits I*, Paris, Seuil, Points, 289 pp.89-97

¹⁰⁹ Houballah A., *Le virus de la violence : la guerre civile est en chacun d'entre nous*, opcit. p. 267

¹¹⁰ Ibid, p.269

¹¹¹ Ibid, p.213

¹¹² Ibid. p.248

autres que les défenses qui ont été créés afin de contrer à cette jouissance sans limite destructrice. Ce n'est plus l'interdit du meurtre qui se transmette mais la haine pour l'étranger. **Nous pensons alors qu'un autre interdit s'édifiera dans les temps de guerre afin de justifier la jouissance actée du meurtre. Cet interdit étant : l'interdit de la rencontre avec l'autre différent.**

3.1.3. Une violence double

« *La famille est un espace social qui fait pont et lien entre d'un côté, les individus qui la composent, et d'un autre, la société.* »¹¹³.

Naitre dans une famille libanaise pose l'individu face à une double violence : d'une part, recevoir les effets des traumatismes mal symbolisés par la mise en place de gestes, d'attitudes et de comportements des parents qui ne font pas sens pour l'enfant. Ces éléments traumatiques qui étaient propres aux parents se transmettent alors aux enfants hors représentation et sur ce peuvent faire acte d'encore plus de « viol-ence » sur l'appareil psychique récepteur. D'une autre part c'est être d'emblée dans un groupe qui se forme sur des désirs de meurtres, d'expulsion de l'étranger et de régner par ses propres lois. Les référents identitaires de la famille libanaise se sont organisés en parallèle à une logique de guerre régie par les appartenances religieuses: aussi bien qu'au Liban « l'ennemi » pourrait avoir comme synonyme « autre religion ». Ainsi, La famille « en soi » devient alors une communauté « pour soi » luttant pour sa propre existence et pour sa propre appartenance religieuse et culturelle et politique. La famille libanaise n'existe pas en dehors de ces appartenances qui jusqu'aujourd'hui ont « *la volonté aveugle d'aller jusqu'au bout dans la voie d'une réparation hypothétique pour des dommages sans commune mesure: La mort de l'ennemi. L'essence du juste, c'est donc la destruction, lorsqu'entre les adversaires aucune Loi, aucune instance tierce, aucun symbole commun ne sont reconnus* » - par l'adversaire – “ qui permettraient de dire la Loi. »¹¹⁴

Les liens dans la famille libanaise - qui s'est construite sur plusieurs traumatismes – semblent

¹¹³ Tisseron, S., « Les violences dans la famille à la lumière des traumatismes vécus par les générations précédentes : catastrophes et secrets, », *In Revue internationale de psychanalyse du couple et de la famille*, N° 2008/1 - *La violence dans la famille et dans la société*.

¹¹⁴ Cathelineau, P-C, *Guerre et identités*, 1992

ne pas pouvoir supporter l'ambivalence. Les défenses de déni et de clivage perturbent l'organisation « saine » du lien. Ainsi, nous pouvons penser comme C. Vacheret (2010), que le traumatisme dans la famille peut prendre la forme de position narcissique paradoxale qui à la base est une théorie du conflit originaire dans sa modalité paradoxale, élaboré en 1982 par J.-P. Caillot avec la collaboration de G. Decherf. Vacheret constate qu'il « *s'agit d'un fonctionnement familial marqué par de grandes oscillations, en tant que défenses contre des angoisses catastrophiques de séparation et de fusion. L'oscillation se ferait d'un pôle narcissique marqué par le fantasme de la famille idéale, à un pôle anti-narcissique caractérisé par le fantasme de débranlement familial. Ces deux pôles se renvoient mutuellement l'un à l'autre sur un mode défensif, ambiguïté et indécidabilité, qui marquent la présence du traumatisme. Nous émettons l'hypothèse que la position narcissique paradoxale serait la forme que peut prendre l'indécidabilité de la pulsion dans les cas de traumatismes. Il n'est alors possible ni de vivre ensemble, ni de se séparer ce qui contraint la famille à une oscillation permanente.* »¹¹⁵

Ce sont les liens familiaux qui sont le support de l'identité et qui fourniraient au sujet la capacité de faire face au traumatisme, ainsi « *le contenant communautaire structure l'identité d'appartenance de chacun. Il étaye l'appareil psychique individuel et donc les fonctions psychiques, la capacité de transformation des éprouvés, les compétences de mentalisation, la capacité de penser de chacun, le sentiment de son unité existentielle.* »¹¹⁶. Cependant, nous avons compris qu'avec la guerre civile libanaise le traumatisme s'est infiltré dans la constitution de l'identité du libanais : il ne fait plus la guerre, il est la guerre.

La souffrance et la menace d'une telle identité aliénante mettent à mal la capacité du sujet libanais à s'extraire de cette guerre interminable. Cette souffrance se traduit souvent :

- Par une tendance à accentuer « *de façon obsessionnelle sa propre identité ethnique.* », ceci serait révélateur d' « *une faille dans la conception qu'on a de soi-même en tant qu'entité multidimensionnelle. Cela constitue le premier pas*

¹¹⁵ Vacheret, C., *Le groupe, le temps et l'affect*, L'harmattan, Paris, 2010, p.106.

¹¹⁶ Benghozi, P. « La violence n'est pas l'agressivité : une perspective psychanalytique des liens », Opcit.

*vers une renonciation « défensive » à l'identité réelle, au seul sens valable de l'identité : au fait qu'on est différent. »*¹¹⁷

- Par un changement de nom chez les sujets émigrés. L'identité familiale libanaise et ce qui la régie, pèsent extrêmement sur l'identité individuelle jusqu'à en étouffer- souvent- sa singularité qui se voit barrée. Le renoncement à l'identité comme G. Devreux (2010), aurait pu l'énoncer, se présente comme une défense contre l'anéantissement. *« Lorsqu'une identité ethnique particulièrement investie écrase toutes les autres identités de classe, elle cesse d'être un outil et devient, comme dans le cas de Sparte, une camisole de force. Le résultat sur le plan de l'individu est qu'on tend de plus en plus à minimiser et à nier sa propre identité individuelle. »*¹¹⁸

Ainsi, de guerre en guerre, de génération en génération, ce sont les défenses développées face aux traumatismes qui se sont transmises et qui selon nous s'accroissent dans leurs déplacements dans le temps et l'espace; *« la famille elle-même, en tant que groupe, met en acte encore d'autres défenses, organisées de façon groupale pour résister et réagir aux traumatismes. Ces défenses groupales sont transmises elles aussi. Donc, ce qui est transmis c'est non seulement le vécu autour du contenu fantasmatique du traumatisme, mais aussi les défenses organisées individuellement et de façon groupale contre ce traumatisme. »*¹¹⁹.

3.2. La guerre civile libanaise de 1975 : Une guerre hors mémoire

*« Comment reconnaître l'espace quand on ne l'a jamais rencontré ?
Comment reconnaître l'oubli lorsque le vent y a creusé deux yeux ?
Je reviens d'un pays où le sable a des couleurs de tendresse,*

¹¹⁷ Bloch, G., « Georges Devereux et la question de l'identité », in *Le Coq-héron* 3/2007 (n° 190), p. 47-54.

¹¹⁸ Idem

¹¹⁹ Nicolo, A.-M. ; Strinati, E., « Transmission du traumatisme et défense transpersonnelle dans la famille », *Cahiers critiques de thérapie familiale et de pratiques de réseaux* 1/2007 (n° 38), p. 61-79.

*d'un pays doux et fort comme une épaule,
d'un pays blanc comme un secret. »¹²⁰*

Nous verrons dans cette partie, le défaut de travail de mémoire de la guerre civile libanaise de 1975 et son impact aliénant sur la génération d'après-guerre. Sans travail de mémoire c'est l'histoire qui s'engrène et que se répète à travers le temps. Les blessures de guerre restent alors des blessures ouvertes en attente de représentation et de symbolisation.

3.2.1. La mémoire à l'épreuve d'une société traumatique

Selon, S. Ferenczi (1932), le trauma revient dans le silence. Il ne s'agit pas du tout d'une résurgence de souvenirs mais, au contraire, d'une impossibilité de verbalisation. C'est le désaveu, la négation du vécu de l'enfant, qui transforme la scène en trauma. Ferenczi insistera –outre le rôle de la haine dans l'évènement traumatisant- sur la place du non-dit, du silence du côté de l'agent traumatisant et de la fragmentation de la psyché du coté traumatisé aboutissant au clivage, à une part morte du moi inaccessible à la verbalisation. L'effet traumatique est bien là quand il n'y a pas de mots pour le représenter. A. Cherki (2006)¹²¹ nous dit que le silence et encore plus le déni, renforce chez le traumatisé une déréalisation et un renforcement des effets de clivage. Le silence correspond à cette impossibilité de transmettre une expérience vécue, symbolisée, et des événements qui fassent histoire pour le sujet qui a été victime du traumatisme. Mais il est d'autant plus pesant pour ce sujet et pour ses proches que le collectif lui-même va s'en faire complice comme c'est le cas pour ces silences de l'histoire collective qui suivent les entreprises coloniales et génocidaires. Lorsque le politique se fait complice des silences de l'histoire, il n'y a pas de possibilité de symboliser l'étranger en soi, il y a blocage de l'accès au refoulement et à l'oubli. On pourra parler d'errance psychique : d'où vient-on ? Qui sommes-nous ? Où allons-nous ?

Mettre la réalité et l'impact violateur de l'évènement extérieur de côté, reviendrait à se situer dans le cœur même de la défense du Libanais. Suite à cette défense, mémoire et

¹²⁰ Tueini, N. « Mon pays » in *Liban: vingt poèmes pour un amour*, Beyrouth, 1979

¹²¹ Cherki, A., *La frontière invisible*, Paris, Elema, 2006

perception sont collées et empêchent un travail de mémoire, d'oubli et de projection dans le futur. Nier l'impact de la réalité dans la construction psychique serait « *exactement comme un rêve réduit à son texte manifeste afin d'en nier le contenu latent qui le cause.* »¹²². Après « Les études sur l'hystérie »¹²³, Freud a abandonné sa *Neurotica* pour se tourner vers une causalité psychique. Une conception du traumatisme qui s'origine dans la sexualité infantile et dans la dissymétrie enfant/adulte. Même en étudiant la névrose traumatique de guerre, Freud va considérer le traumatisme dans une dimension strictement économique : c'est une effraction du pare-excitations. «*Là aussi, l'événement, la réalité extérieure est sous-estimée, voire ignorée (...) Or, chez les traumatisés, nous sommes surtout du côté de la réalité, de l'hyper-réalité et de l'actuel.*»¹²⁴.

Des facteurs socioculturels peuvent rendre plus ou moins difficile l'élaboration d'un passé traumatique. Dans le contexte du Liban, deux éléments socioculturels méritent d'être retenus dans l'après-guerre : le déni collectif et l'appartenance à un groupe communautaire. Après quinze ans de violence, les Libanais ont tenté de reconstruire leur pays par un acte de déni collectif. La guerre du Liban fait partie de l'indicible à la génération de la guerre et de l'impensable à celle de l'après-guerre. Le paradoxe s'impose davantage à la génération suivante par le manque d'inscription de cette histoire collective face à des affiches communautaires, des portraits de martyrs et des rituels, révélant le caractère énigmatique de cette transmission. D'autre part, l'attachement à un groupe communautaire dirigé par un chef est un autre élément qui s'est renforcé dans l'après-guerre. Cet élément est certes fondateur du narcissisme psychique individuel et groupal, mais il accentue, en même temps, la différenciation et l'hostilité envers l'autre différent.

Pour mettre terme à une guerre civile libanaise, qui a duré quinze longues années, l'état se doit d'émettre une loi d'amnistie. Nous ne pouvons qu'articuler cette loi avec les thématiques de l'oubli, du pardon et de la réécriture de l'Histoire. Cette loi qui, en nous référant à l'étymologie grecque, est un acte d'imposer l'oubli sur tout ce qui a été fait contre la loi, engendre l'amnésie.

¹²² Houballah, A., *Le virus de la violence : la guerre civile est en chacun d'entre nous*, Paris, Albin Michel, 1996, p.245

¹²³ Freud, S., Breuer, J., (1895), *Études sur l'hystérie*, Paris, PUF, 1967

¹²⁴ Bouatta C., « Violences, traumatismes et prise en charge psychologique », in Annie Élisabeth Aubert et Régine Scelles, *Dispositifs de soins au défi des situations extrêmes ERES « Études, recherches, actions en santé mentale en Europe »*, 2007

3.2.2. La mémoire à l'épreuve de l'histoire : entre amnistie et amnésie

« Après la fin de la guerre au Liban (1975-1990), la loi d'amnistie de 1991 a imposé une forme d'amnésie officielle dont l'objectif était de protéger de toute poursuite judiciaire les principaux chefs communautaires, ralliés à l'époque à la Pax syriana. Le sort de centaines de milliers de victimes et des disparus était ainsi porté au passif d'une politique pariant sur le baume de l'oubli et sur la reconstruction »¹²⁵

En 1989, la Ligue des États arabes tente de trouver une solution à la guerre civile libanaise qui dure depuis près de quinze ans, faisant au moins 100 000 morts. Les 62 députés libanais présents – 31 musulmans, 31 chrétiens – signent alors un « document d'entente nationale », connu sous le nom d'accord de Taëf. L'accord de Taëf de 1989 réorganise l'équilibre des pouvoirs entre les différentes communautés religieuses : le nombre de députés est accru pour atteindre la parité entre chrétiens et musulmans, et les dossiers en conseil des ministres seront eux aussi répartis de manière égale entre les confessions.

Nous noterons aussi que :

- L'enseignement de l'histoire libanaise dans les manuels scolaires s'arrête au début de la guerre civile de 1975. En effet, les livres d'histoire scolaires présentent, une description de la première guerre mondiale, des origines du Liban jusqu'à l'indépendance du 22 novembre 1943 et l'histoire des pays arabes. Certains manuels scolaires relatent les événements historiques de la période située entre 1943 et 1958. À partir de 1960, les particularités de l'Histoire libanaise ne sont pas décrites. Et dans certains livres d'Histoire, la guerre du Liban n'est même pas mentionnée. Il n'existe pas non plus un manuel unifié sur l'histoire de cette guerre.
- Au Liban, ce n'est pas la fin de la guerre qui est célébrée, mais chaque année il y a les commémorations du début de la guerre civile. C'est comme si, la seule chose que les libanais pouvaient se remémorer serait la guerre et son déclenchement alors que sa « fin » ne semble toujours pas de l'ordre de l'acquis.

¹²⁵ Mermier, F (dir.) ; Varin, C, (dir.) *et al.*, *Mémoires de guerres au Liban (1975-1990)*, Actes Sud / Sindbad ñ Ifpo, 2010.

- Bien que les lignes de démarcation qui séparaient les régions (Beyrouth-est et Beyrouth- ouest), ont été soulevées avec la déclaration de la fin de la guerre, ces lignes de séparation existent toujours dans l'esprit de la génération passée. C'est à partir de frontières intercommunautaires que la vie socioculturelle a tenté de se restructurer après la guerre.

Selon J. Altounian (2000), « *seule alors la mémoire externe, le mémorial collectif, l'histoire sans cesse en quête de son sens peut, au-delà de la répétition et du silence de la mort, protéger contre la résurgence de l'horreur et ouvrir quelques appuis pour dire, avec des mots d'emprunts, quelque chose de sa vérité* »¹²⁶. J. Altounian, utilise le terme de « survivance » pour décrire le processus qui la sauve. En effet, survivre n'est pas ce qui lui a permis de survivre mais elle doit sa survie à un patient travail d'écriture. Elle écrit « *pour reconstruire une origine, pour redonner vie à la trace, pour inscrire dans le texte l'expérience de leur exclusion, pour inscrire dans le langage la parole en détresse* ». ¹²⁷ La survivance qualifierait donc le besoin impérieux de « sauver sa peau », **par un processus de partage, de mise en lien** et de création symboligène : « *La survivance désignerait la nécessité d'une vie à rebours, visant non pas à réparer les ancêtres, mais à leur faire symboliquement don en soi des conditions d'une parentalité psychique d'après-coup, là où tout moyen d'en exercer une leur avait été retirée* ». ¹²⁸ En ce sens, pour l'héritier d'un ou des survivants (comme il en est le cas des descendants d'après guerre civile) le travail de la cure ainsi que le travail d'écriture peuvent amener la scène du meurtre à s'ouvrir au tiers dans le but d'accéder au dialogue ou au conflit. La survivance sera alors possible grâce à l'œuvre du transfert, la remémoration, la répétition, la perlaboration et la (re)construction.

P. Ricoeur (1990),¹²⁹ souligne qu'une écriture collective de l'Histoire comme représentation du passé et sa mise en circulation ne peut s'accomplir qu'après la construction de vrais souvenirs et de traces doublement inscrites. La mémoire peut alors devenir mémorisable et oubliable : il s'agirait d'un vrai travail de mémoire et non pas d'un devoir de mémoire. Les événements de la guerre et les atrocités commises par tous les partis, ont été recouverts, déniés, occultés, par « déficit symbolique » : « *dans un retournement de la fonction tiers, de*

¹²⁶ Altounian, J., *La survivance. Traduire le trauma collectif*, Paris, Dunod, 2000

¹²⁷ idem

¹²⁸ opcit.,

¹²⁹ Ricoeur P., (1990), *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Edition du Seuil, Paris, 2000

la fonction de garant symbolique et de régulation que les instances de la culture sont censées fournir »¹³⁰. Il s'agit alors de catastrophes collectives, agissant comme traumatiques parce que justement soumises au silence, au déni, offrant un passé sans trace et faisant exploser toutes les garanties symboliques. Relevons une phrase bien connue par les différentes générations de la guerre civile du Liban: «*TENZAKAR W MA TENAAD*»: «se rappeler pour ne pas répéter». Comment faire un travail de mémoire si on refuse de permettre à la mémoire d'être mémorisable et oubliable. On pourrait alors dire qu'à l'amnésie qui caractérise les névroses de transfert s'oppose l'hypermnésie de la névrose traumatique¹³¹. Le problème du traumatisé est justement de ne rien pouvoir oublier de la scène et des événements dont il a été victime. Ces scènes reviennent de manières répétitives, incontrôlables par la volonté, hanter la conscience et le sommeil des patients. Fixation/ répétition ne veut pas dire remémoration. Un événement potentiellement traumatique, qui n'arrive pas à être métabolisé ou symbolisé demeure comme un « *corps étranger* »¹³² dans le psychisme, donc empêche tout refoulement car le refoulement trouve son nid dans le champ de l'inconscient.

3.2.3. La mémoire à l'épreuve du deuil

*« La mémoire de la guerre civile, en tant que processus de mémoire, demeure toujours un sujet délicat qui soulève bien des débats, y compris celui de la pertinence de la transmission. Une transmission qui, lorsqu'elle a eu lieu, s'est faite au sein de la famille. Encore aujourd'hui, la guerre civile reste une affaire en suspens dans les cursus scolaires (...) Ce silence se poursuit encore à l'heure actuelle. »*¹³³

Les morts de la guerre civile, miliciens, combattants ou victimes se voient tous attribués par « les leurs » le statut de martyr. Comme la loi d'amnistie n'accorde pas de reconnaissance aux morts de la guerre civile, alors la seule façon de rendre justice à leur sacrifice (volontaire ou pas) serait d'en faire des martyrs.

¹³⁰ Cherki A., « Ni honte, ni gloire », in *Actualité du trauma*, ERES, 2002

¹³¹ Houbballah A., *Destin du traumatisme. Comment faire son deuil*. Hachette, Paris, 1998

¹³² Ferenczi S, (1932), « Réflexion sur le traumatisme », opcit.

¹³³ Aitzpea L., « La mémoire de la guerre civile espagnole : le poids du silence », in *Éthnologie française*, 2007/3 Vol. 37, p. 483-491.

Cependant, le désir du survivant de faire de toute mort une mort sacrificielle empêche celui-ci de faire un travail de deuil. En effet, les martyrs continuent à vivre au-delà de la mort, ils défient la mort et brouillent les limites entre les morts et les vivants. Le martyr n'est jamais réellement du côté de la mort mais du côté du sacrifice, d'un don de soi. Le martyr est celui qui tend au plus proche à l'idéal d'un groupe donné symbolisant l'adoration pour le semblable et la haine pour l'autre. S. De Mijolla-Mellor (2011), dira que « *la guerre offre une étrange occasion de régénération, voire d'assomption identitaire pour celui qui va accepter d'y voir une mission sacrée. La mort donnée et reçue est alors idéalisée, voire mythifiée. (...) après-coup, le culte des morts, l'esthétique du souvenir pérennisera cette mémoire et sera donné en exemple pour les suivants.* »¹³⁴. Cependant, si nous suivons l'hypothèse qu'au Liban il y a un défaut d'après coup, nous dirons que ce culte de la mort ne fera pas l'objet d'un souvenir, ni sera passé en exemple aux générations futures. Les martyrs resteront alors sous le primat des affects primaires qui n'ont pu se secondariser. Ce qui sera passé aux générations futures ne sera pas un *exemple* mais un affect lié à une perte insurmontable. Jusqu'aujourd'hui les portraits des martyrs sont affichés sur les routes. Le travail de mémoire défaillant est donc accentué par des deuils non accomplis : les affiches publicitaires et les murs des maisons sont hantés par les héros morts à la guerre. Ces morts perdurent à l'infini : « Bachir Gemayel vit en nous ». Des affiches communautaires des martyrs de la guerre, des slogans, emblèmes, rituels, idéologies, stéréotypes, accusations ... forment le bagage socioculturel qui est transmis à la génération suivante, à partir de la guerre.

Le rapport entre le travail de deuil et le travail de mémoire est donc indéniable puisqu'un deuil impossible fige le temps vers une impossibilité à dépasser la perte de l'objet affectif introjecté dans une intentionnalité ou un horizon. Ainsi : « *Refuser le deuil, c'est refuser d'introduire en soi la partie de soi-même déposée dans ce qui est perdu, c'est refuser de savoir le vrai sens de la perte, celui qui ferait qu'en le sachant on serait autre, bref, c'est refuser son introjection.* ». ¹³⁵ Dans le deuil pathologique, déni et clivage se côtoient. « *Chaque fois qu'une incorporation est mise en évidence, elle doit être attribuée à un deuil inavouable. [...] Pas de crypte donc qui n'ait été précédée d'un secret partagé* »¹³⁶. La perte

¹³⁴ Mijolla-Mellor De, S., « Le récit de l'expérience de la guerre. » in Mijolla-Mellor De, S., *La mort donnée, Essais de psychanalyse sur le meurtre et la guerre*, opcit

¹³⁵ Abraham, N. ; Torok, M., (1978), *L'écorce et le noyau*, Paris, Flammarion, 1988, p. 261

¹³⁶ Ibid, p. 267

majeure se conservera alors sous forme de « *cadavre exquis* »¹³⁷ et s'inscrit alors dans le sujet en deuil sous forme de « *crypte* », car « *sans conteste, dans le ventre de la crypte se tiennent, indicibles, pareils aux hiboux dans une vigilance sans relâche, des morts enterrés vifs* »¹³⁸.

3.2.4. La mémoire à l'épreuve de la transmission

*« Je porte le deuil de ces souvenirs qu'on m'a confisqués. Mais que ceux qui œuvrent à la destruction de notre passé se rassurent : quoi qu'ils fassent et même si je n'ai plus d'yeux pour voir, Beyrouth m'habite. Elle est hors de l'espace et du temps. Elle fait partie de ces lieux que nul ne peut envahir. Comme le paradis. »*¹³⁹

L'histoire, la différence des générations et la possibilité de se projeter reviendraient au travail de mémoire. La transmission d'une histoire inscrit le sujet dans un sentiment de continuité d'existence. A l'inverse, la transmission traumatique, sans « mémoire ni histoire » plonge le sujet dans une crainte d'effondrement, au sens de Winnicott (1971), qui a déjà été éprouvée mais qui reste menaçante. Winnicott se demande alors pourquoi « *le patient continue d'être tourmenté par ce qui appartient au passé.* » Il dit que « *la réponse doit être que l'épreuve initiale de l'angoisse disséquante primitive ne peut se mettre au passé si le moi n'a pu d'abord la recueillir dans l'expérience temporelle de son propre présent, et pour le contrôle omnipotent actuel (qui prend la fonction de soutien du moi auxiliaire de la mère [L'analyste]. Autrement dit, le patient doit continuer de chercher le détail du passé qui n'a pas encore été éprouvé.* » Il le cherche dans le futur, telle est l'allure que prend sa quête. »¹⁴⁰.

Histoire/ mémoire se transmettent tout d'abord à travers la famille. La fonction de la mémoire d'un groupe familial est d'ordre mythologique (quelle que soit la part d'objectivité des mythes qu'elle véhicule). La famille qui s'inscrit dans une succession de générations possède des références sociales et historiques qui ne révèlent pas de sa propre production mais qui sont transmises de génération en génération, c'est en quelque sorte le récit de vie de la collectivité en même temps que la projection dans le futur. La mémoire groupale est le fil conducteur qui

¹³⁷ Ibid, p. 256

¹³⁸ Idem

¹³⁹ Najjar, A., *Le roman de Beyrouth*, Plon, 2005, p.13

¹⁴⁰ Winnicott, D.W., (1971), « La crainte de l'effondrement », in *La crainte de l'effondrement et autres situations cliniques*, Paris, Gallimard, 2000. p.210

relie les générations passées, présentes et futures. La génération est imprégnée de cette mémoire qui la relie à un passé, l'inscrit dans le présent et la projette dans le futur. C'est ici que la transformation serait possible.

R. Kaës (2009), distingue plusieurs types d'alliances. Selon l'auteur, « *les alliances inconscientes de base sont les alliances structurantes de tout lien* »¹⁴¹. R. Kaës évoque le contrat narcissique et développe un second ensemble d'alliance formé par les contrats et les pactes qui se fondent sur la loi et les interdits. Cet ensemble d'alliance essentiellement le pacte fraternel, l'alliance avec le père symbolisé et le contrat de renoncement à la réalisation directe des buts pulsionnels destructeurs. A la suite de tous les éléments que nous avons développés jusqu'ici nous pouvons penser que la guerre civile a mis à mal ce pacte. Le « *pacte dénégatif* » est un contrat qui se noue entre les sujets (notion initialement développée par Kaës en 1985) qui « *soutient le refoulement* » fondamental à la formation du lien et de son destin dans la répétition, des sujets d'un même groupe. Le « *pacte dénégatif* » est une figure constitutive d'alliance inconsciente. C'est une modalité de traitement intersubjectif du négatif et de transmission du négatif, permettant de maintenir le lien entre les sujets lorsqu'ils sont mobilisés par du négatif. Cependant, le pacte dénégatif suppose différents types de mécanismes de défense qui sont le refoulement, le déni, le clivage, le rejet. Il renferme de la sorte des alliances défensives pathogènes. Le pacte dénégatif aurait une double fonction : il participerait à la structuration du lien mais pourrait à la fois devenir aliénant. En effet, lorsque celui-ci s'établit sur le refoulement et le renoncement à la réalisation directe des buts pulsionnels destructeurs, des contenus refoulés, des « *laissés de côté* » et des restes, il réapparaît sous forme de symptômes. Lorsqu'il s'établit sur la base du déni, du désaveu ou du rejet, il crée de l'énigmatique, du non-signifiable ainsi que du non-transformable. Les sujets libanais d'un même groupe/parti/confession/famille sembleraient donc avoir eu recours à des alliances inconscientes défensives qui sont principalement organisées par le déni. Selon R. Kaës (2010) un « *travail inter discoursivité* » serait nécessaire afin de modifier ces alliances inconscientes pathogènes, qui entravent le travail de mémoire. Le travail d'inter discoursivité « *concerne le processus par lequel le sujet recouvre, après une expérience traumatique, la capacité de former des pensées, ses propres pensées et de modifier le rapport à sa propre mémoire du trauma. Il s'agit là d'un travail psychique que l'on peut nommer travail de l'inter discoursivité, puisqu'il se produit dans la pluralité de références qui viennent des discours qui*

¹⁴¹ Kaës, R., *Les Alliances inconscientes*, Paris, Dunod, 2009

s'échangent entre plusieurs sujets, et qui font circuler des signifiants jusqu'alors indisponibles. »¹⁴².

Nous verrons ci-dessous la question de la transmission du trauma de guerre ainsi que sur les conséquences d'une transmission d'objets négatifs sur la subjectivité du descendant.

4. Des modalités de transmission

Dans ce chapitre, nous mettrons en avant les notions postfreudiennes qui nous aideront à penser la question de la transmission dans un contexte d'après guerre civile et sur l'engrenage qu'elle produit au niveau de la génération d'après guerre civile. Nous exposerons, dans un premier temps, le paradoxe de la transmission et la différence entre transmission inter et transgénérationnelle : une différence conceptuelle qui ne doit pas s'établir dans l'histoire subjectale. Nous exposerons ensuite une transmission qui ne peut s'établir qu'autour du négatif ; selon la capacité appropriative et représentative du sujet face à celle-ci, elle sera désorganisant ou pas. Enfin, dans un second temps, nous mettrons en avant les pathologies de la transmission et leurs incidences sur le sujet et son identité en construction.

4.1. La transmission psychique

La transmission de la vie psychique entre les générations se réalise à travers les liens de filiation et d'affiliations, et corrobore à la formation de l'identité singulière de l'individu. Nous verrons que la transmission psychique se conçoit grâce au négatif et constitue aussi en soi un processus négatif. Elle contribue ainsi à la construction ou à la déstructuration du sujet puisque celle-ci met en jeu les investissements et les étayages narcissiques qui se sont formés au travers des liens généalogiques. Avant d'aborder la question de la transmission entre mère et fille dans un contexte d'après guerre civile, nous devons mettre en exergue la nature de la transmission dans ce contexte, qui, nous l'avons vu, n'a pas permis un travail de mémoire. Comment l'individu, issu d'une histoire collective de guerre sans mémoire, parvient-il à se constituer en tant qu'être singulier tout en restant fidèle à sa filiation ?

¹⁴² Kaës R, Denis collectifs et mémoire travail de l'intersubjectivité, 2010

4.1.1. La transmission et son paradoxe

*« Rien dans la vie psychique ne peut se perdre, rien ne disparaît de ce qui s'est formé, tout est conservé d'une façon quelconque et peut reparaître dans certaines circonstances favorables, [...] »*¹⁴³

Le sujet évolue dans le maillage des liens inter et transgénérationnels qui sont à la base de sa constitution. La transmission se trouve dans les fondements, dans les soubassements de l'être humain. Ce processus joue un rôle fondamental dans la formation des structures et des processus fonciers du psychisme : l'inconscient originaire, les fantasmes originaires, le Ça, le Moi, le Surmoi, et l'identité du sujet. Sur le plan psychique, la transmission est *« la manière dont une chose psychique – connaissance, affect, fantasme, état d'esprit, valeur, etc. – passe d'une personne à une autre, notamment d'un parent à un enfant, [...] »*¹⁴⁴. La transmission rend compte de *« la réalité psychique qui se transporte, se déplace ou se transfère d'un sujet à un autre, entre eux ou à travers eux, ou dans les liens d'un ensemble, que la matière psychique transmise se transforme ou demeure identique dans ce passage »*¹⁴⁵. Ce processus sert alors de lien psychique entre les sujets et les générations. Il n'est ni direct ni stable, puisqu'il est constamment transformé, reconstitué et assimilé par le sujet : cette mouvance atteste de la fonction appropriative du sujet dans la transmission. Le sujet a une part active dans sa filiation. Ainsi, lors de la construction subjective, l'enfant fait face à des contraintes psychiques (conflits, rivalités, haines, rejets), engendrées par les liens de filiation. L'héritage engage des contraintes, causées surtout par la différence entre les générations. La transmission a donc un caractère paradoxal puisque les liens de filiation apportent un sentiment d'appartenance, de continuité et d'affiliation, mais s'organisent à partir des insuffisances, des souffrances et des exclusions. Ces discontinuités sont inévitables et indispensables à l'organisation psychique du sujet. La filiation est *« l'aboutissement d'un processus complexe qui permet de trouver une individualité propre tout en faisant partie*

¹⁴³ Freud S. (1929), *Le malaise dans la culture*, PUF, 1995

¹⁴⁴ Eigner A., « Transmission psychique et trans-générationnel », *Transmission biologiques, transmission psychiques*, 60, 2011, p. 13-25.

¹⁴⁵ Kaës R. (2002), *Le problème psychanalytique du générationnel : objets, processus et dispositifs d'analyse*, Filigrane, 11 (1), 2002, p. 109-120

d'une lignée »¹⁴⁶ et l'« affiliation » indique « le processus par lequel le sujet humain rend subjective sa filiation objective et extérieure »¹⁴⁷. La transmission psychique suppose donc une identification à un autre ou plus dans le but de devenir soi-même, en étant, à la fois, semblable et différent.

4.1.2. La transmission intergénérationnelle et la transmission transgénérationnelle

« Ce que tu as hérité de tes pères, acquiers-le, afin de le posséder. »¹⁴⁸

Nous n'allons pas revenir sur les différents moments qui ont jalonné l'œuvre de Freud et les points d'ancrages de sa conception de la transmission à partir du phylogénétique, en termes d'hérédité psychique au rempart du social, du religieux et du culturel, afin de nous lancer directement dans l'étude postfreudienne de la transmission.

Les recherches et les développements de K. Abraham et M. Torok (1978), sur la crypte, le fantôme et l'identification endocryptique, sont essentiels dans l'étude de la transmission psychique. Ces théorisations ont, entre autres, permis de mettre en avant les notions d'inter et de transgénérationnel. L'intergénérationnel détermine les échanges observables entre deux générations en contact physique réel, et le transgénérationnel se caractérise par l'influence des générations sur le sujet, sans que le sujet ait eu un contact physique avec eux. Même si nous avons pris le parti d'étudier dans cette recherche la transmission entre mère et fille dans un contexte d'après guerre civile, ce n'est que sous le poids de l'héritage du transgénérationnel que nous pouvons comprendre la problématique féminine intergénérationnelle.

H. Faimberg (1998) appréhende le transgénérationnel à travers ce qu'elle appelle « *télescopage des générations* », qui implique la transmission entre trois générations. Le transgénérationnel permet, selon elle, de distinguer les modalités conflictuelles entre un sujet et les générations qui l'ont précédé. La problématique relevant du transgénérationnel suppose la transmission des idéaux inconscients, que nous pouvons appréhender par

¹⁴⁶ Konicheckis A., *De génération en génération : la subjectivation et les liens précoces*, Paris, PUF, 2008, p. 153

¹⁴⁷ Idem

¹⁴⁸ Freud S. (1912-13), *Totem et tabou, quelques concordances entre la vie psychique des sauvages et celle des névroses*, Paris, Gallimard, 1993, p.16

*l'intergénérationnel. L'intergénérationnel, lui, renvoie à un « processus de (re)construction qui fait exister après-coup l'originnaire, permettant au sujet de pouvoir entamer un processus d'historisation, en lien avec deux générations précédentes ou plus, à travers l'identification inconsciente. »*¹⁴⁹

Selon E. Granjon (2012), ces deux modalités de transmission coexistent et s'intriquent et quand la transmission intergénérationnelle fait défaut, elle met en exergue les modalités transgénérationnelles de la transmission. Selon elle, la transmission intergénérationnelle favorise la symbolisation, la représentation, la pensée et la transformation de la constitution psychique. Néanmoins, cette transmission témoigne aussi du négatif et qui, dans le but d'être acquis, doit faire l'objet d'un travail psychique chez l'héritier. Lorsque ce travail psychique peut s'établir, il introduit le lien, la continuité et la différenciation entre les sujets et les générations. Cependant et dans le cas où le négatif de la transmission persiste et échoue à la symbolisation et à la représentation, il s'impose, sans transformation, comme une charge aliénante sur les générations suivantes. Désormais, ces éléments négatifs se transmettent par dépôt, par projection et par diffraction d'une génération à l'autre. Ils sont liés au traumatique de la transmission et ont le pouvoir de perturber la vie psychique des sujets concernés. « *Cet aspect de la transmission de ce qui manque ou fait défaut et ce qui ne peut être ni représenté ni pensé ni dit, constitue les modalités transgénérationnelles de la transmission.* »¹⁵⁰

Selon Kaës (2009), la transmission intergénérationnelle est une modalité qui permet de déterminer la connaissance des processus et des formations psychiques inconscients, qui organisent ou désorganisent les rapports entre les générations et l'intersubjectivité. Cette modalité met alors à l'épreuve la différence entre les générations par l'enjeu œdipien, l'interdit, le refoulement et la culpabilité. La transmission intergénérationnelle permet la formation de l'espace psychique individuel et de la subjectivation, mais elle est aussi constituante des troubles intrapsychiques. Conjointement à ces modalités de transmission, Kaës (2002) propose la distinction entre la « *transmission-répétition* » et la « *transmission transitionnelle* » qui nous éclaire dans notre propos. La transmission-répétition est une modalité traumatique de transmission alors que la transmission transitionnelle correspond à

¹⁴⁹ Faimberg H., (1998), in De Mijolla A., *Dictionnaire internationale de la psychanalyse*, Paris, Fayard/pluriel, 2002, p. 1762-1763

¹⁵⁰ Granjon E., « La Boîte de Pandore. Que reste-t-il de l'espérance ? », *Le Divan familial*, 28, 2012, p.49

une modalité structurante de transmission. La transmission-répétition est qualifiée de traumatique, de *brute*, sans fantasme de transmission. Celle-ci qui est caractérisée par la répétition du même à travers les générations – celle des objets psychiques qui n’ont pas été métabolisés à la génération précédente – s’effectue dans un passage direct et sans transformation, d’un sujet à un autre. Alors que la transmission *transitionnelle* implique un travail psychique subjectif de transformation et de recréation des éléments transmis. Cette modalité de transmission s’articule avec celle du *fantasme de transmission* qui décrit les transformations infléchies par la vie fantasmatique des objets et processus de la transmission.

4.1.3. Les processus psychiques de transmission

La transmission s’établit à travers le processus d’identification. A. Ciccone (1999) qui définit l’identification telle « *un mode de constitution, de construction du Moi et des objets psychiques, et un mode de défense et de résolution du traumatisme* »¹⁵¹ reconnaît une forme introjective d’identification et une forme projective d’identification. L’identification introjective témoigne d’une transformation et d’assimilation par le Moi de ce qui est reçu de l’extérieur. Dans cette modalité, l’intériorisation est constitutive de l’objet et l’identité du sujet, de son sentiment moïque. Dans l’identification projective l’appropriation et la subjectivation sont mises en échec. Celle-ci crée, en effet, des objets qui sont placés dans la psyché sous forme « d’incorporat » (Ciccone, 2012). Ces objets psychiques incorporés sont représentés comme objets hallucinatoires, comme « cryptes » et « fantômes » selon Abraham et Torok (1987), comme « signifiants énigmatiques » selon Laplanche (1987).

Abraham et Torok (1987) parlent d’une forme d’identification endocryptique qui déterminerait la transmission transgénérationnelle d’une crypte ou celle d’une « *histoire de fantôme* ». L’identification endocryptique ne se porte pas uniquement sur un objet qui n’est plus, mais elle caractériserait principalement le « deuil » qui mènerait cet « objet » de perte. Abraham et Torok feront alors l’hypothèse que l’identification endocryptique « *consiste à échanger sa propre identité contre une identification fantasmatique à la “vie” d’outre-tombe de l’objet, perdu par effet d’un traumatisme métapsychologique* »¹⁵²

D’autre part, la transmission de la réalité psychique se réalise selon R. Kaës (1994) par le «

¹⁵¹ Ciccone A. (1999), *La transmission psychique inconsciente*, Paris, Dunod, 2012, p. 28

¹⁵² Abraham N. ; Torok M. (1987), *L’écorce et le noyau*, opcit., p. 298

fantasme de transmission ». Kaës relève une double fonction propre à cette voie de transmission psychique. Premièrement, celle-ci permet l'appropriation et la subjectivation, et deuxièmement, elle sert de défense contre l'angoisse du devenir sujet et de son propre désir. A. Ciccone (1999) définit le « fantasme de transmission » comme « *un scénario construit ou reconstruit, conscient ou inconscient, dans lequel le sujet se désigne comme héritier d'un contenu psychique transmis par un autre, contemporain (dans un lien inter ou transsubjectif) ou ancêtre (dans un lien inter ou transgénérationnel)* »¹⁵³. Ciccone établit une triple fonction aux fantasmes de transmission. Ceux-ci permettent une appropriation subjectivante, une innocentation (en regard des désirs œdipiens culpabilisant) et enfin une organisation du lien (intersubjectif et/ou généalogique). Le « *fantasme de transmission* » est alors une modalité de traitement de transmissions traumatiques qui permettrait au sujet « *de se défendre et de se saisir de quelque chose qui en même temps lui appartient et lui est étranger* ».¹⁵⁴

4.1.4. La transmission du négatif et la transmission négative

La transmission rimerait avec négativité puisque ce sont les conflits inconscients qui sont en jeu et qui se transforment entre et à travers les générations. En effet, selon Kaës (2003), la transmission s'organise à partir du négatif : « *La problématique de la transmission ne s'organise plus seulement comme celle des signifiants et des désirs préformés et déformés qui nous précèdent, mais comme celle des signifiants gelés, énigmatiques, bruts, sur lesquels n'a pas été opéré un travail de symbolisation* »¹⁵⁵. Les processus et formations psychiques positifs, établis entre les générations, ne sont pas l'unique objet de la transmission. Celle-ci concernerait surtout le négatif, c'est-à-dire ce qui manque, ce qui fait défaut, ce qui n'a pas été inscrit, ce que défie la mort, ce qui a été nié, dénié, forclos, refoulé, projeté, caché, non-dit. A. Eiguer (1997) qualifie de « *part maudite* » la part négative de la transmission. La part maudite est, selon lui, « *porteuse de malédiction et de fatalité, part honteuse, poids lourd et encombrant. [...] Parole mal énoncée, égarée, brouillée. (...) Elle est cette partie de l'héritage qui draine le plus excitant et le plus sordide, voire le plus mortifère, les imbriquant* »¹⁵⁶. Nous comprenons alors que la continuité de la vie psychique entre les générations est

¹⁵³ Ciccone A., *La transmission psychique inconsciente*, opcit., p. 78

¹⁵⁴ Idem.

¹⁵⁵ Kaës, R., *Transmission de la vie psychique entre les générations*, Paris, Dunod, 2003, p.112

¹⁵⁶ Eiguer A., *Le générationnel : approche en thérapie familiale psychanalytique*, Paris, Dunod, 1997,

fondée sur « *les ruptures, les failles, les hiatus non pensés et impensables, l'arasement des objets de pensée, les effets de la pulsion de mort* »¹⁵⁷.

Il faut néanmoins établir une distinction entre la transmission du négatif et la transmission qui est elle-même négative :

- La transmission du négatif évoque la transmission des processus et objets psychiques qui manquent d'élaboration psychique, comme les objets « bruts », enkystés, les objets bizarres, la « crypte », et qui constituent une énigme. Ainsi, E. Granjon (2012) parlera d'« *objets bruts* » de la transmission, afin de rendre compte de ces impensés, de « *trous* » dans la représentation, d'*éléments hors sens, de signifiants inélaborables, de « débris transgénérationnels », déposés dans l'appareil psychique individuel, groupal, familial.* »¹⁵⁸

- La transmission négative est effractante, violente, traumatique, etc. Elle produit des effets négatifs de transmission, c'est-à-dire de défaillance dans l'appropriation et la transformation. En dehors du traumatique, Kaës (2002) soutient que « *toute affiliation se fait sur les failles de la filiation* », sur un négatif de la transmission. Ainsi, toujours à travers les dires de Kaës (2002), « *les liens de filiation sont essentiellement organisés par l'héritage du négatif, du manque, du défaut, de ce qui est absent à l'inscription et la représentation psychique.* ». C'est donc bien à partir du négatif que la transmission opère et que l'espace psychique se constitue.

En 1975 mais dans la même optique, N. Abraham et M. Torok (1975) ont développé la notion de la « crypte » formée dans le Moi qui survient dans un héritage traumatique et une transmission aliénante (terme que nous allons développer plus bas). Selon ces auteurs, la crypte engrenée pourra alors se transmettre d'une génération à une autre sous forme de fantôme si celle-ci n'a pas pu être élaborée par le sujet. A. Eiguer (1987) représente l'objet transgénérationnel, qui se transmet négativement comme « *une reconstruction fantasmatique inconsciente d'événements parfois traumatiques à laquelle adhèrent tous les membres de la*

p. 29- 30

¹⁵⁷ Kaës, R., *Transmission de la vie psychique entre les générations*, op.cit

¹⁵⁸ Granjon, E., « La Boîte de Pandore. Que reste-t-il de l'espérance ? », op.cit, p. 105

famille »¹⁵⁹. Il y a donc toujours une part négative à la transmission, transmis par le biais d'objets hors sens mais qui ne sont pas toujours de l'ordre du traumatique pour le descendant à condition qu'il puisse les rendre « positif », par un travail de représentation et d'appropriation. Ainsi, en 1997, A. Eiguer réaffirme sa position à travers sa conceptualisation de l'« objet transgénérationnel », qui met l'accent sur le fait qu'un autre (un ancêtre, un aïeul, un parent direct ou collatéral) des générations précédentes, [qu'il qualifie de « *quatrième personnage familial* » : « *un messenger de la parenté, de la culture et de la loi* »¹⁶⁰] provoque des fantasmes et déclenche des identifications, qui interviennent « *dans la constitution d'instances psychiques chez un ou plusieurs membres de la famille* »¹⁶¹. L'objet transgénérationnel apparaît donc comme un objet d'investissement, de représentation et d'identification.

Nous comprenons désormais que les objets transgénérationnels font partie du monde inconscient et organisent le lien du sujet aux générations antérieures, mais aussi la constitution du couple parental et plus tard celle du lien familial. Ces objets découlent de mythes, d'idéologies, de coutumes, de religions, appartenant au passé lointain. Ils peuvent avoir une fonction désorganisante ou régulatrice de l'appareil psychique et c'est depuis la relation primaire que se joue « le destin » de ses objets. Ainsi, si la mère désinvestit cet objet dans la relation primaire, cet objet prendra la forme d'une non forme, d'une négativité désorganisatrice chez l'enfant relevant de l'ordre de l'impensable et de l'*irreprésentable* (à la manière des éléments bétas de Bion (1979)). Ici, réside le cœur de la violence de la transmission. Tandis que si la mère investit l'objet transgénérationnel dans le monde du symbolique, ceci permet au lien avec l'autre, avec « *le quatrième personnage familiale* » (A. Eiguer, 1997) de s'établir. Un enrichissement de l'héritage psychique précoce est alors possible, ainsi que le maintien d'une continuité de la lignée générationnelle.

Nous soutenons dans cette recherche que les objets transgénérationnels de l'ordre de l'irreprésentable et de l'impensable seront réactivés à travers la rencontre amoureuse de la femme qui n'a jamais vécu la guerre civile et mettront à l'épreuve sa construction identitaire et subjective.

¹⁵⁹ Eiguer A., *La parenté fantasmatique*, Dunod, 1993, p.109

¹⁶⁰ Eiguer, A., *Le générationnel : approche en thérapie familiale psychanalytique*, opcit., p.13

¹⁶¹ Ibid., p. 17-18

4.2. L'engrenage de la transmission

« Un traumatisme qui déborde la capacité des contenant d'une personne et du groupe et qui ne peut s'exprimer à ce moment-là, est transmis à la génération suivante, c'est-à-dire qu'il est déplacé dans le temps et dans l'espace ». ¹⁶² Dans ce sous-chapitre, nous élaborerons la transmission dans son versant pathologique, puisque le défaut de travail de mémoire de la guerre civile libanaise semble avoir mis à mal la transmission.

4.2.1. Une transmission en creux

Le symptôme individuel du descendant, à travers sa figuration de l'impensable, est significatif de la transmission et de son échec de la transmission. En effet, « *Le symptôme développé par un enfant peut souvent s'envisager comme le témoin d'une transmission, mais aussi comme le témoin de la façon dont l'enfant lutte contre l'héritage transmis, se débat avec l'héritage, avec le fantasme transmis, s'approprie l'héritage.* » ¹⁶³ . Les symptômes psychopathologiques du descendant (enfant, adolescent ou adulte) témoignent de l'expérience traumatique des parents non métabolisée.

C'est dans cette perspective qu'Y. Gampel (2014) développe la notion de « *résidus radioactifs* » dans le contexte de transmission de traumas liés à la Shoah. Selon elle, la violence sociale a des répercussions majeures sur le psychisme individuel. La transmission liée au traumatisme fait irruption et crée des désordres dans le développement psychoaffectif de l'enfant (ainsi qu'au niveau somatique – nous soulignerons ceci dans notre étude de cas). Ces résidus agissent comme un corps étranger – que l'on pourra qualifier d'énigmatique – et peuvent alors faire surface sous forme de maladie, de symptômes, de problèmes émotionnels, de contrainte tyrannique ou de pulsion déchaînée. Par les notions de « *noyau radioactif* » et de « *transmission radioactive* », Y. Gampel (2014) aborde d'une manière figurée « *la pénétration d'aspects terribles, violents et destructeurs de la réalité externe contre lesquels le sujet est sans défense* » ¹⁶⁴ . Par ailleurs, Eiguier (2011) attribue au « *traumatisme transgénérationnel* » un facteur majeur de troubles pathologiques. Cette violence est responsable, selon lui, d'un

¹⁶² Nicolo A-M, Strinati E., « Transmission du traumatisme et défense transpersonnelle dans la famille », in *Cahiers critiques de thérapie familiale et de pratiques de réseaux* 1/2007 (n° 38), p. 61-79

¹⁶³ Kaës, R., *Transmission de la vie psychique entre les générations*, op.cit

¹⁶⁴ Gampel Y., « Le trauma, quel impact sur le transgénérationnel ? », in *D'une génération, l'autre – L'intergénérationnel en psychopathologie et en psychanalyse aujourd'hui*, Paris, Éditions In Press, 2014, p. 58

« débordement d'excitation, désillusion, sidération, affaiblissement de l'estime de soi, impossibilité de penser. »¹⁶⁵ Ce traumatisme, atteignant les bases de l'identité familiale, se manifeste par des « symptômes, répétition, dans une sorte de retour de ce qui fut dénié. »¹⁶⁶

Nous parlerons dans ce cas de « la violence de la transmission » (Benghozi, 2010). Cette expression nous semble traduire, au mieux, la violence de la guerre civile qui s'est infiltrée dans la famille et qui apparaît comme « une attaque contre les liens » (Bion, 1953). Une violence étant « destructrice du sujet et de l'intersubjectivité, (...) intrusive et porte atteinte à l'intégrité de l'autre. »¹⁶⁷ et qui se retrouve dans la relation mère fille.

Pour rendre compte de l'intrusion de la violence de la transmission, Faimberg (1975) décrit la transmission d'un « passé oublié », qui surgit sous forme de « fantômes dans la chambre d'enfant ». Ces fantômes, qui sont en lien avec des douleurs, des vécus effroyables, des émotions difficiles, des abandons et traumatismes, renvoient au passé parental et font retour dans le lien parent-enfant, où la souffrance passée non-métabolisée par la mère est projetée sur son bébé. Nous verrons, à travers le cas de Maria, la figuration de ce fantôme qui s'infiltré dans son intimité par l'hallucination réelle de celui-ci.

4.2.2. Transmission et répétition

Selon A. Ciccone (1999), la répétition peut soit se faire de soi à soi : « le sujet répétant des situations d'échec, des relations insatisfaisantes, génératrices de souffrances [...] »¹⁶⁸ soit être du ressort de la relation d'une génération à une autre. Dans ce cas, il s'agirait d'une répétition d'une relation entre le parent et l'enfant défaillante, insatisfaisante et marquée par le manque. Selon Ciccone, cette répétition correspondrait à une tentative d'appropriation, de subjectivation et de symbolisation de l'expérience traumatique quand bien même elle témoigne de l'échec d'une transmission irréprésentable. En effet, d'une part, la répétition témoigne d'une fixation/butée au traumatique mais d'autre part, la répétition a une visée réparatrice. Dans la répétition transgénérationnelle, il n'est pas uniquement question d'une répétition de l'histoire, mais aussi des modalités de lien à l'objet traumatogène. Nous verrons

¹⁶⁵ Eiguer, A., « Transmission psychique et trans-générationnel », in *Transmission biologiques, transmission psychiques*, 60, 2011/2, p. 17

¹⁶⁶ Idem

¹⁶⁷ Benghozi, J-P., « La violence n'est pas l'agressivité : une perspective psychanalytique des liens », *Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe*, 2010, n° 55.

¹⁶⁸ Ciccone, A., (1999), *La transmission psychique inconsciente*, Paris, Dunod, 2012, p. 117

ainsi, à travers nos deux cas, l'impact de cette répétition sur le lien de la femme qui n'a jamais vécu la guerre civile à sa mère qui semble reproduire un défaut qui a eu lieu entre sa mère et sa propre mère (grand-mère maternelle de la femme d'après guerre civile).

Cette répétition émane donc d'une identification à l'agresseur (qui fait acte de violence sur la génération d'après guerre civile de par la transmission pathologique, en négatif) et témoigne d'une tentative de ne pas se séparer de cet objet pourtant responsable du traumatique : « *devenir soi-même un parent maltraitant comme son propre parent est entre autres une manière de ne pas le lâcher, de le prendre en soi, de ne pas en être séparé* »¹⁶⁹.

Selon Ciccone (2005), la répétition des expériences traumatiques entraîne leur transmission. En effet, les événements de la réalité qui ont forgé l'expérience et le vécu des sujets d'une génération, se transmettent et se font une « *partie organique* » de la vie psychique des générations ultérieures. Cependant, l'inscription peine à s'établir si « *la trace ne se transmet que sous l'effet de la répétition* », par l'accumulation des mêmes expériences. Malgré ce défaut d'inscription positive, la transmission traumatique permet la construction de fantasmes de transmission qui serviront « *d'innocentation face au traumatisme, de réorganisation défensive des positionnements générationnels, et de tentative d'appropriation subjectivante* ». Enfin, « *le passé ne se laisse jamais oublier. Si le passé est trop oublié, il se venge (à travers la production de symptômes formalisant notamment les éprouvés d'étrangeté interne, indices de transmissions traumatiques)* »¹⁷⁰ et fait alors retour dans la répétition.

4.2.3. Transmissions aliénantes

La liberté dans la rencontre amoureuse peut aussi s'entendre comme une opposition à l'aliénation à une transmission traumatique. Ainsi, la liberté individuelle ne pourrait s'entendre que dans son rapport au générationnel. La notion de « *télescopage des générations* », développée par H. Faimberg (1988), met particulièrement l'accent sur la fonction aliénante des identifications inconscientes aux générations précédentes. Elle développa cette modalité de transmission aliénante suite à une psychanalyse avec un patient qui s'était identifié à une histoire qui n'est pas la sienne, mais qui appartenait, en partie, à

¹⁶⁹ Ciccone, A et Ferrant, A., *Honte, culpabilité et traumatisme*, Paris, Dunod. 2015

¹⁷⁰ Ciccone, A., (1999), *La transmission psychique inconsciente, opcit.*, p. 229

celle d'un autre. L'identification à l'histoire d'un autre faisait acte de violence et d'intrusion pour cet analysant. H. Faimberg définit alors le télescopage des générations comme « *l'apparition, [...] d'un type spécial d'identification inconsciente aliénante qui condense trois générations et qui se révèle dans le transfert* »¹⁷¹. Elle décrit ces identifications comme étant *inaudibles* et relevant d'une histoire secrète du patient. Le télescopage des générations contribue à la « *régulation narcissique d'objet* », caractérisée par un rapport d'*appropriation* (premier moment d'amour narcissique) et d'*intrusion* (second moment de haine narcissique) entre les parents et l'enfant. Cependant, l'aliénation trouverait son origine dans l'identification « *à la logique narcissique des parents* ». Ce type d'identification et de solidarité avec l'histoire parentale met à mal la construction de l'identité personnelle. Dans cette notion, nous retrouvons aussi le paradoxe de la transmission traumatique car même si l'histoire parentale s'avère être dans ce cas accaparante et étouffante, elle est, paradoxalement, organisatrice du psychisme.

D'autre part, A. Ciccone (1999) relève le caractère aliénant de la transmission qui entrave la subjectivité et la liberté en devenir (que nous développerons en rapport avec l'amour dans le chapitre C : « *Petit traité sur l'amour en temps de guerre.* ») par l'identification projective. L'identification projective est, selon lui, la voie principale de transmission psychique. Celle-ci trouve son origine dans le fantasme et crée des objets psychiques *incorporés*, qui sont peu ou pas transformés par la transmission. Ces objets qui sont traumatiques se transmettent sous leur forme brute : traumatique et deviennent aliénants pour le descendant. Ciccone caractérisera l'identification projective par trois processus psychiques : « *le premier consiste à communiquer des états affectifs, émotionnels ; le second consiste à se débarrasser d'un contenu mental perturbant en le projetant dans un objet et à le contrôler en contrôlant cet objet ; le troisième consiste à pénétrer l'intérieur d'un objet pour en prendre possession ou pour le dégrader* »¹⁷². A. Ciccone identifie alors l'« *empiètement imagoïque* » comme étant un processus psychique aliénant qui utilise les voies de l'identification projective. L'empiètement imagoïque correspond à une réplique à une *transmission actuelle traumatique*, et qui est lui-même le produit d'une transmission traumatique. A travers cet empiètement un *fantasme de transmission* se constitue et un *fantasme de transmission* se déploie dans le but

¹⁷¹ Faimberg H. *et al.* (2003), « À l'écoute du télescopage des générations : pertinence psychanalytique du concept », In KAËS R., FAIMBERG H. *et al.*, *Transmission de la vie psychique entre générations*, Paris, Dunod, p.114

¹⁷² Ciccone, A., (1999), *La transmission psychique inconsciente*, *opcit.*, p.42

de réduire le traumatisme de la transmission. L'empiètement imagoïque est donc un processus « *par lequel une imago parentale (un objet psychique du parent) s'impose ou est imposée comme objet d'identification de l'enfant (l'enfant est identifié comme réplique ou dépositaire ou héritier de l'imago) et comme objet d'identification pour l'enfant (l'enfant est pris dans une nécessité de s'identifier à l'imago)* »¹⁷³. C'est en ce sens que l'identification projective dans cet empiètement est *mutuelle* : du côté du parent, l'imago est projetée et identifiée à l'enfant et du côté de l'enfant, l'imago est soit captivante (génératrice d'un faux self), soit *persécutoire* (source de luttes incessantes). Ces figures de cas témoignant d'un empiètement imagoïque se feront très présentes dans nos études de cas. Car l'imago empiétant est aliénante et prive le descendant d'une certaine autonomie psychique qui l'entrave dans sa construction identitaire. « *L'espace mental « squatté » par l'objet d'un autre prive le sujet de liberté* »¹⁷⁴. Nous pouvons donc dire, à travers ces développements, que la transmission traumatique aliène le descendant aux défenses déployées par l'ascendant au traumatisme. Souvenons-nous que la répétition est aussi une défense au traumatisme et une tentative de réparation. Dans le cadre de notre recherche, nous dirons plus précisément que la transmission de l'interdiction de s'unir au différent (qui n'est qu'une répétition de l'injonction d'une guerre traumatique et qui elle-même ne finit pas de se répéter) est le reflet d'une transmission pathologique et empiète sur la liberté du descendant.

Freud (1914), dans son texte, *Pour introduire le narcissisme*, considère le sujet comme « *le véhicule mortel d'une substance virtuellement immortelle, tel un usufruitier qui bénéficie seulement temporairement d'un instinct qui lui survivra*¹⁷⁵, mettant lui aussi l'accent sur cette dette de vie que chacun de nous entretient à l'égard de ceux qui ont vécu avant, et dont le nouveau venu devient le porte-parole. C'est en ce sens que P. Aulagnier parle de « *contrat narcissique* » pour décrire le processus selon lequel l'individu est lié à sa famille, au groupe dans la chaîne des générations. Il assure ainsi, de cette façon, d'emblée la continuité de la lignée et de l'ensemble social. Chaque nouveau membre d'une famille ou d'un groupe est porteur des valeurs, du discours fondateur, et à cette condition, l'ensemble famille, groupe donne une place à cet élément nouveau. Ainsi s'établit le contrat narcissique, qui assigne au futur sujet un lieu social : « *le contrat narcissique s'établit grâce au préinvestissement*

¹⁷³ Ibid, p. 82

¹⁷⁴ *Idem*

¹⁷⁵ Freud, S. (1914), «Pour introduire le narcissisme », in *La vie sexuelle*. Paris, PUF, 1999

*narcissique par l'ensemble, de l'infans comme voix future, et qui prendra le poste auquel il a été destiné.»*¹⁷⁶. Contrat, qui si envahissant devient aliénant, ne laissant pas de place au tiers social.

On touche ici à ce que Lebovici (1992) appelle « *les mandats transgénérationnels inconscients* »¹⁷⁷, c'est-à-dire aux valeurs, aux secrets et mythes familiaux qu'il s'agit de perpétuer par le biais de fantasmes de transmission naissant à travers les liens. Boszormenyi-Nagy (1980)¹⁷⁸ a également développé cette notion de dette envers les ascendants, dette qui, selon lui, doit être réglée par chacun par une loyauté à son groupe familial. Cela revient à dire qu'à sa naissance, chaque enfant reçoit le grand livre des comptes, dans lequel sont inscrits les bénéfices et les dettes, les impayés familiaux. C'est ce livre que l'enfant va à son tour utiliser, en poursuivant l'écriture, tout en devant être loyal à ce qui a été fait par ses prédécesseurs. L'enfant va alors recevoir des missions, des délégations dont il devra rendre compte à son groupe familial, aux présents mais également aux absents.

Nous avons vu, dans ce chapitre, l'incidence indiscutable de la transmission sur l'individu. L'individu fait partie d'une chaîne générationnelle, à travers laquelle il se construit. La transmission est donc l'essence de tout être humain et l'identification à cet « autre » générationnel permet à l'individu de s'identifier à la lignée humaine dont il fait partie. A s'organiser comme un être de langage, issu d'une horde primitive et répondant aux exigences de l'humanité. L'héritage acquis par le descendant doit pouvoir s'approprier et faire un travail actif de représentation afin que le descendant ne sombre pas sous le poids du négatif dans la transmission. Nous verrons, plus précisément dans la deuxième partie, chapitre C : « Réflexions sur l'interdiction de s'unir au différent et sa transmission entre mère et fille dans l'après guerre civile libanaise » ce qu'il en est de la transmission entre une mère (femme des temps de la guerre civile) et sa fille qui n'a jamais vécu la guerre civile.

¹⁷⁶ Aulagnier, P. (1975), *La violence de l'interprétation. Du pictogramme à l'énoncé*, opcit., p. 396

¹⁷⁷ Lebovici, S., « La théorie de l'attachement et la métapsychologie freudienne ». In *Devenir*, vol.4, n°4, 1992, pp 33-48.

¹⁷⁸ Boszormenyi - Nagy, I. (1980). *Psychothérapies familiales*. Paris : PUF, 2001

CONCLUSION CHAPITRE A

Pour conclure, nous avons vu dans ce chapitre, l'impact désorganisant de la guerre civile libanaise de 1975 sur un niveau collectif, social et individuel. La guerre civile se dessine comme une guerre entre les différentes confessions. La haine pathologique envers le différent confessionnel – qui n'est autre qu'un Libanais- pousse l'individu à l'acte meurtrier du différent considéré comme ennemi à éradiquer. Le passage à l'acte meurtrier brave l'interdit fondamental du meurtre et la guerre s'infiltré dans l'organisation familiale. La société libanaise apparaît comme une société traumatique dans laquelle, seule la religion est au pouvoir : celle-ci décide de la vie, de la morale, de la mort et du meurtre. La loi d'amnistie qui a été établie dans le but de mettre un terme à la guerre civile n'a pas atteint son but ; bien au contraire, cette loi cède la place à une amnésie collective. Le traumatisme de guerre n'a donc jamais pu être dépassé puisqu'il n'a pas pu faire l'objet d'un après-coup. En effet, le travail de mémoire collective semble avoir été impossible à s'agencer, le travail de deuil impossible à s'établir et l'Histoire impossible à s'inscrire. La guerre civile libanaise devient par conséquent une guerre infinie. Le Liban sera alors syntagmatique d'une société figée dans un temps traumatique, sous l'emprise de la répétition et de la pulsion de mort.

D'autre part, nous avons vu que la transmission ne s'établit pas seulement à travers le positif (ce qui est dit, raconté, ce qui se lie à la représentation etc.), mais aussi et surtout à travers le négatif (le manque, le non-dit, le secret, le silence, etc.) par le biais d'objets énigmatiques. La transmission du négatif ne devient aliénante et pathologique que si les objets énigmatiques transmis n'arrivent pas à être représentés par la génération d'après guerre civile. L'impact désorganisateur du poids de la filiation généré par une transmission pathologique de la guerre civile à cause du défaut du travail est primordial à saisir en profondeur, afin de comprendre les aléas de la transmission entre mère et fille dans un contexte d'après guerre civile. Les théorisations sur la transmission nous aideront aussi à comprendre de quelles façons la transmission de l'interdiction de s'unir au différent sera aliénante et empêchera le descendant dans sa liberté, sa construction identitaire et sa subjectivité.

La guerre civile qui ne trouve pas de fin réelle se perpétue alors dans le temps et à travers les générations. La prévalence du dogme religieux dans le social devient source de haine exterminatrice, de violences inouïes et de discriminations ahurissantes envers la femme.

B. LA FEMME LIBANAISE ET LA GUERRE

« *J'étais entourée d'hommes et de femmes qui militaient tous les jours pour avoir une place dans la patrie, dans la société et dans l'avenir.* »¹⁷⁹

Dans ce chapitre, nous porterons particulièrement notre intérêt sur le réel social de la femme libanaise (dans la culture, la guerre, la loi, la religion et le mariage) puisque la problématique de cette thèse trouve avant tout son origine dans le social. Qui l'aurait cru ? L'amour en temps de guerre devient un malaise social.

Quelles sont les répercussions de la guerre civile libanaise sur la femme dans son identité ? Quel est l'impact du caractère infini de la guerre sur le rôle et le statut de la femme libanaise ? Pourquoi l'union au semblable apparaît, en temps de guerre comme le tenant-lieu d'une fonction de maintien de vie, de survie réelle et symbolique pour la femme ? Pourquoi la femme libanaise transmettra son combat narcissique (l'union au semblable) à sa fille ?

Afin de répondre à ces questions nous mettrons, dans un premier temps, en évidence, l'intrication essentielle de l'identité féminine à la culture et nous reviendrons par la suite sur le rôle de la femme libanaise en temps de guerre et sur la signification que prend l'union en temps de guerre. Dans un second temps, nous nous attarderons sur la place de la femme libanaise dans la loi et la religion de nos jours ainsi que sur leurs incidences sur l'union de la femme dans un Liban, paradigmatique d'une société traumatique et d'une guerre infinie.

Notons que dans cette partie, nous ne prétendons pas non plus, mettre en avant toutes les blessures de guerre sur la femme libanaise puisque la guerre s'est infiltrée dans les plus profondes entrailles de l'individu libanais et l'a affecté sur de multiples sphères. En effet, comme la dit M-T. Badawi (1989) « *les modifications que la guerre au Liban a pu apporter au statut et rôle de la femme dans les différents domaines de l'art, de la politique, de la sexualité de la maternité* »¹⁸⁰ sont multiples. Nous développerons alors dans cette partie, l'aspect qui nous aidera à traiter la problématique de cette thèse, c'est-à-dire : l'union au semblable et l'amour sacrifié pour ce faire.

¹⁷⁹ Amine Merhi, El, A., « Violence religieuse et idéologique. Le cas du Liban », *Pourquoi la violence des adolescents ?* ERES, 2001, pp. 147-159.

¹⁸⁰ Khair Badawi, M-T, « La sexualité à l'épreuve » in KHAIR-BADAWI M-T ; SOBH A ; NACOUS L.C ; CHAMOUN I.A et al., (Colloque), *La femme libanaise témoin de la guerre*, Ligue des états arabes, mission de Paris, Beyrouth, 1989, p. 109.

1. La femme et la culture

*« Surviving war is an excellent training process. If it weren't so brutal, I'd recommend it as an excellent start-up course in life. I feel that over years of endurance, hard work and perseverance of determination and conviction, of claiming our rights to stay alive, to be free and to be ourselves, of fighting the biggest wars as much as the smaller ones, our will can indeed move mountains for us. »*¹⁸¹ (J. Haddad, 2018)

Comment penser une identité féminine ? Celle-ci se construit bien évidemment dans l'enfance, mais elle ne peut se comprendre dans sa totalité qu'à travers la culture dans laquelle elle baigne – ou se noie. Ainsi, nous mettrons l'accent dans un premier temps sur les répercussions de la culture sur l'identité féminine et vice-versa ; mais avant de ce faire, nous reviendrons sur ce que nous entendons par féminin et féminité. Nous verrons par la suite, à travers les apports théoriques du genre, qu'au-delà de son sexe, l'identité féminine renvoie à la question de la différence des sexes puisqu'elle est issue d'une logique binaire non symétrique héritière d'une politique au bénéfice du masculin. Nous essayerons alors, dans un second temps, de penser au sens que prend l'identité féminine libanaise en temps de guerre et de son rôle dans un temps où la culture est remise sous le dogme de la religion et du patriarcat.

1.1. Féminin et féminité

*« Ce charme étrange et inquiétant de ce que l'on a toujours connu »*¹⁸²

M. Cournut-Janin et J. Cournut (2003) différencient entre sexualité féminine, féminité et féminin. Selon eux :

- La sexualité féminine rimerait avec le « *fonctionnement psychosexuel des femmes* »
- La féminité qualifierait « *l'ensemble des caractéristiques propres aux femmes* »
- Le féminin se définirait comme une caractéristique propre aux deux sexes et témoignerait alors de la bisexualité psychique. Rappelons que pour Freud, le féminin se

¹⁸¹ Traduction française : « Survivre à la guerre est un excellent processus d'entraînement. Si ce n'était pas aussi brutal, je le recommanderais comme un excellent cours de démarrage dans la vie. Je pense qu'au fil de nombreuses années d'endurance, de travail acharné et de persévérance dans la détermination et la conviction, de revendiquer nos droits pour rester en vie, pour être libre et pour être nous-mêmes, apte de mener les plus grandes guerres aussi bien que les plus petites. Notre volonté peut en effet, bouger montagnes pour nous. »

¹⁸² Cournut-Janin, M., Cournut, J. « La castration et le féminin dans les deux sexes ». *opcit* p.1448

définirait par la passivité et par le masochisme.

Pour M. et J. Cournut (1993), la féminité est la résultante de la réponse féminine à l'angoisse de castration masculine. La féminité de la femme en devrait s'éloigner de ce qui rappellerait l'angoisse de castration pour l'homme afin de ne pas faire fuir l'homme et de mettre à l'épreuve sa capacité d'aimer. Nous retrouvons ici la notion d'« *éclat pénien* », développée par M. Fain et D. Braunschweig (1975), afin de décrire le corps phallique de la fille qui devrait à la fois attiser le regard du père tout en le détournant du sexe féminin dans le but de ne pas réveiller l'angoisse de castration. Nous percevons l'ébauche du « *refus du féminin* » que nous avons longuement développé dans la première partie, chapitre B : « La femme libanaise et la guerre ».

D'autre part, M. et J. Cournut explorent l'investissement du corps féminin à travers une métaphore narcissique féminine (la boîte à bonbons ou à aiguilles) d'un « *corps narcissique plein de richesses, que les mères transmettent aux filles* »¹⁸³. Ils évoquent la proximité anatomique du rectum et du vagin, tous deux en creux et séparés par une fine membrane. Ainsi, la confusion est facile entre un intérieur intestinal et un intérieur féminin qui reçoit et qui conçoit. Toutefois, la constitution d'un objet narcissique, secret interne permet d'empêcher que la confusion entre plaisir vaginal et plaisir anal exigible ou d'assimiler le plaisir à l'ordre du déchet. La constitution d'un objet narcissique secret met alors « *à l'abri d'une part de soi de toute contamination anale* »¹⁸⁴. Le narcissisme féminin est alors défini, selon ces auteurs, en dehors ou parallèlement à l'envie de pénis. Celui-ci est présenté du côté de la dialectique anal-génital avec les dangers de la confusion que cette proximité induit : interpellant la part de déchet en soi du féminin, qui pourrait devenir bouleversante si la constitution d'un objet narcissique secret interne serait défaillante.

Par ailleurs, P. Aulagnier (1967) prend le parti de définir la féminité à travers l'amour. L'amour qui implique le désir de l'autre, spécifiquement celui de l'autre sexe. Selon elle, les deux sexes qui se font face, se demandent : « *que désire-t-elle ?... De quel désir suis-je désirant ?* ». La féminité de la femme, qui se constitue dans la reconnaissance d'un autre sexe désirant et désiré, entraîne l'homme à se poser la question de la féminité. Cependant, à cette

¹⁸³ Ibid., p.1493

¹⁸⁴Ibid., p.1474

question la femme répondra en « écho » : « *De quel désir me veut-il désirante ?* »¹⁸⁵

La femme inscrit son désir dans un rapport intime avec l'amour. Dans ce cas, l'amour servira à masquer son incapacité à s'envisager comme objet de désir pour l'autre. Autrement dit, la femme désire parce qu'elle est aimée mais elle rejeterait en même temps le désir de l'homme qui la « *rabaisserait* » à l'état d'objet de jouissance et non pas objet du manque. Néanmoins, selon P. Aulagner, la femme désire être l'objet d'amour unique et irremplaçable de l'homme. C'est pour cette raison que la femme, qui s'offre comme un cadeau au désir de l'homme, ne se concevra pas manquante mais comme cet autre qui permettrait de combler l'homme. La féminité naissante de la femme s'édifie alors dans ce rapport amoureux à l'autre sexe. La féminité de la femme est donc désirable et non désirante. Aulagnier définit alors la féminité comme une enveloppe qui viendrait envelopper/ masquer son désir: « *qu'on dénonce sa démarche de sujet du désir et elle se découvre nue sous le regard, dépouillée d'une parure qui, n'est autre que l'emblème de la féminité dans sa fonction d'écran, voire de bouclier face à un premier regard qui l'a découverte privée de ce qu'elle croyait avoir* »¹⁸⁶. Nous pouvons alors penser la féminité de la femme comme une réaction à un complexe de castration ; une féminité qui s'exhibe afin d'engloutir le féminin désirant et peut être même dépendant du désir de l'autre. **La féminité est donc un leurre à l'attention de l'autre sexe.**

C'est alors à travers cette théorisation de la féminité que nous allons aborder la question de la femme en temps de guerre, plus précisément de celle qui a dû s'unir au semblable afin de combattre l'ennemi. Cette femme s'est vue lésée dans sa féminité. Sa parure n'étant plus l'expression de son désir, mais l'expression d'une obligation, d'une survie d'un sexe constamment rappelé à son manque par une guerre masculine et confessionnelle. L'amour n'est plus dans ce cas l'ornement du féminin qui se donne à voir, mais c'est la guerre qui prend possession de cette parure. Nous verrons dans la deuxième partie, Chapitre C : « *Réflexions sur l'interdiction de s'unir au différent et sa transmission entre mère et fille dans l'après guerre civile libanaise.* » que la féminité lésée dont la fille qui n'a jamais vécu la guerre civile héritera se logera au niveau de sa constitution féminine.

¹⁸⁵ Aulagnier P. « Remarques sur la féminité et ses avatars », in *Le désir et la perversion*, Paris, Seuil, 1967, p. 57

¹⁸⁶ Ibid., p.63

Il faut noter que quand nous parlons d'une mise à mal dans la constitution féminine et dans l'accès à la féminité, nous ne prétendons pas que la féminité ne s'exprimerait pas. Bien au contraire, la féminité lésée depuis les temps de guerre s'exprimerait, mais avec exagération de façon à masquer au mieux le manque auquel renverrait le féminin. R. Roussillon (2007) dira ainsi que « *le féminin outrancier que les hystériques donnent à voir n'est pas l'expression directe d'une féminité assumée et simplement exacerbée, tout au contraire, il exprime ce qui n'arrive pas à être intégré dans les profondeurs de la vie psychique, il exprime la difficulté du sujet face à l'intégration véritable à la fois de la différence des sexes et de la bisexualité qu'elle implique, et de la sexualité elle-même. Sexuel et effraction, sexuel et intrusion narcissique sont confondus, vagin, bouche et anus ne sont que mal différenciés, les expériences d'intrusions orales et anales sont transférées et amalgamées à la pénétration vaginale alors vécue comme intrusion et non comme rencontre sexuée* »¹⁸⁷.

1.2. La femme dans la culture : entre Eros ...

« *La femme est l'image et le symbole de la terre.* »¹⁸⁸

En 1908, Freud dévoile la femme comme la porteuse des intérêts sexuels de l'humanité. Elle apparaît comme celle qui régule la libido de l'homme. Freud dit ainsi que : « *pour la morale sexuelle culturelle nous dominant seraient caractéristiques le transfert des exigences féminines à la vie sexuée de l'homme et la prohibition de tout commerce sexuel, à l'exception de celui qui est conjugal et monogame* »¹⁸⁹. La femme est donc considérée comme celle qui fait tenir les exigences de la culture. Freud, lui relève deux fonctions :

- Celle de veiller sur la reproduction
- Celle de mettre en valeur la vertu

Dans la première fonction, Freud se penche sur le destin maternel de la femme. La culture semblerait alors avoir **le pouvoir** de façonner la femme en mère (nous reviendrons sur ce point dans la deuxième partie de cette recherche, chapitre C- 1. « Existe-t-il UNE mère des temps de guerre ? »)

¹⁸⁷ Roussillon, R., Postface de : Schaeffer, J. *Le refus du féminin*. Paris, éd PUF, 2013

¹⁸⁸ Khalifa, S., (1990), *L'impasse de Bab Essaha*, Alger, Elyzad poche, 2015

¹⁸⁹ Freud, S., (1908), « La morale sexuelle « culturelle » et la nervosité moderne », *Œuvres complètes, Vol VIII, 1906-1908*. Paris, éd PUF, 2007, p. 197.

Ce collage entre le destin maternel de la femme et de la femme pose le problème de la sublimation féminine. En effet, Freud suppose que la femme, une fois mère, est incapable de sublimer, étant donné que son enfant lui apporte une entière satisfaction. Cependant, Freud généralise cette logique sur toutes les femmes, mères ou pas encore : celles-ci sont, selon lui incapables à la sublimation. Freud suppose alors deux destins à la femme : soit avoir un enfant, soit sombrer dans la névrose : « *L'expérience montre aussi que les femmes auxquelles, en tant que véritables porteuses des intérêts sexuels de l'être humain, n'a été donné en partage que dans une faible mesure le don de sublimer la pulsion et auxquelles, certes suffit le nourrisson comme substitut de l'objet sexuel, mais non l'enfant qui avance en âge, que les femmes, dis-je, contractent sous le coup des déceptions du mariage des névroses graves et affligent durablement leur vie.* »¹⁹⁰

Dans la deuxième fonction de la femme dans la culture, (celle de la vertu), Freud sous-entend que le désir de l'homme ne se civilise qu'à travers sa rencontre avec la femme. Dans cette optique, la femme serait celle qui contiendrait le caractère primitif, bestial, des pulsions de l'homme. P-L. Assoun dira à ce propos : « *Si l'homme n'avait pas de rapports à la femme, il vivrait en foule ; c'est parce qu'il aime la femme qu'il a vocation à la kultur ! En ce sens, elle serait le facteur d'universalité.* »¹⁹¹

Dans son texte *Le malaise dans la culture* (1929), Freud retrace le chemin de la formation de la famille jusqu'à son époque. Selon lui, lorsque l'homme primitif se rendit compte que la femme pouvait non lui servir en tant qu'outil de travail mais aussi comme partenaire sexuelle pouvant assouvir sa satisfaction génitale il décida de la **maintenir** auprès de lui. Les femmes, dans l'intérêt d'être auprès de leurs enfants, restent près de l'homme (si possible le mâle dominant). Freud va alors mettre l'accent sur la nécessité de travailler et sur la puissance de l'amour comme les fondateurs princeps de la culture et de la vie sociale de l'homme. Cependant, ce processus de la culture se construit différemment selon qu'il s'agisse de l'homme ou de la femme puisque « *pour ce qui est de l'homme, de l'objet sexuel trouvé en la femme, pour ce qui est de la femme, de la portion détachée d'elle qui est l'enfant. Eros et Anankè sont ainsi devenus les parents de la culture humaine.* »¹⁹²

¹⁹⁰ Ibid., p. 210.

¹⁹¹ Assoun P.-L., *Freud et la femme*, Paris, Payot et Rivages, 2003, p. 275.

¹⁹² Freud, S., (1929), *Le malaise dans la culture*, opcit, p. 287.

Bien que, Freud semble exclure la femme de la sublimation, il n'en demeure pas moins qu'il la place du côté de l'Eros. Selon lui, elle est dotée d'un rôle pacificateur des pulsions de l'homme et elle lui permettrait de « *converger dans l'Eros* »¹⁹³. Telle une muse, qui rendrait l'homme plus apte à la sublimation.

Cependant, même si la femme apparaît comme la salvatrice de l'humanité en garantissant la reproduction, et comme une figure de l'Eros en « domptant » les pulsions de l'homme, celle-ci se voit lésée par le mariage qui est paradoxalement le lieu qui lui permettrait d'assurer ses fonctions. Le mariage est selon Freud, le théâtre des déceptions les plus ardentes. L'insatisfaction de la femme à travers le mariage serait si grande que la névrose serait la seule issue à la femme. En ce sens, Freud incrimine la culture et l'éducation rigide enseignée à la femme sur le mariage puisque c'est l'interdiction au savoir imposé par la culture qui laisserait la femme dans l'ignorance. « *On peut constater facilement que la thèse selon laquelle la vie sexuelle est prototypique d'autres modes de fonctionnement s'applique spécialement à tout le sexe féminin. L'éducation refuse aux femmes de s'occuper intellectuellement des problèmes sexuels, alors qu'elles apportent pourtant avec elles le plus grand désir de savoir, elle les effraie en condamnant un tel désir de savoir comme non féminin et comme étant le signe d'une prédisposition au péché. Voilà que cette frayeur les détourne de la pensée en général, que le savoir est pour elles dévalorisé.* »¹⁹⁴ Il apparaît clairement entre ces lignes, que les capacités intellectuelles de la femme sont ravalées par l'éducation et par ce que la culture attend des femmes, à savoir « être mère ». Cette ignorance génèrera la frigidité de la femme et la déception de son mari. Ce serait pour cette raison, selon Freud, que le mariage se noie et les troubles névrotiques émergent. L'éducation et la culture imposent alors une répression des pulsions sexuelles de la femme jusqu'au mariage. Cependant, même ultérieurement au mariage, d'autres contraintes persistent quant à la contraception et au but des relations sexuelles ayant pour fin la procréation. Ainsi la pulsion libérée, quant à elle, se montre « endommagée » : pour la femme il semblerait impossible de jouir pleinement de sa sexualité. Ceci renverrait à la condition humaine en soi qui impose la castration.

¹⁹³ Ibid., p. 276.

¹⁹⁴ Freud, S., (1908), « La morale sexuelle « culturelle » et la nervosité moderne », opcit.

1.2.1. ... et Thanatos

Freud pense le rôle de la femme dans son rapport aux enjeux culturels. Selon lui, la femme serait contradictoire et s'opposerait aux attentes de la culture. Freud dit alors « *Les femmes représentent les intérêts de la famille et de la vie sexuelle ; le travail culturel est devenu toujours davantage l'affaire des hommes, il leur assigne des tâches toujours plus difficiles, les obligeant à des sublimations pulsionnelles, auxquelles les femmes sont peu aptes. (...) C'est ainsi que la femme se voit poussée à l'arrière-plan par les revendications de la culture et qu'elle entre avec celle-ci dans un rapport d'hostilité.* »¹⁹⁵. La femme est alors absolument opposée à l'homme et elle apparaît une contrainte à la société.

Dans *L'inquiétante étrangeté*, Freud (1919) dira que l'inquiétant du sexe de la femme est étroitement lié au complexe de castration et révoque l'angoisse. Cependant, ne pouvons-nous pas penser que ce sexe ne rappellerait pas uniquement la castration mais aussi la mort, le retour au « pays natal », à l'utérus et au ventre de la mère ? « *L'inquiétant est donc dans ce cas aussi le chez-soi d'autrefois, l'anciennement familial* »¹⁹⁶.

Freud en 1926, dans *La question de l'analyse profane*, dira que ce n'est que le temps – ou la fin- qui pourrait sauver la femme : « *chez la femme, d'abord la menstruation, ensuite le mariage, plus tard la ménopause. Finalement, le vrai secours c'est la mort* »¹⁹⁷. Cette conception fataliste renvoie à une conception malheureuse et dramatique du destin de la femme.

1.2.2. La femme et la horde primitive : L'impensable du meurtre au féminin

Tuer le père n'est pas l'affaire de la femme. En revanche, elle en apparaît tout d'abord l'enjeu. Si les frères se révoltent et tuent le père c'est afin de pouvoir jouir à leur tour de la femme et d'être à l'image du totem (le père mort). En reprenant le mythe du père de la horde primitive dans *Totem et tabou* et au-delà de la loi structurante qu'il symbolise à travers l'interdit du meurtre et de l'inceste, Freud (1921) nous amène à repenser le statut de la femme

¹⁹⁵ Ibid., p. 290.

¹⁹⁶ Freud, S., (1919), « *L'inquiétante étrangeté* », in *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, Saint-Amand, Folio essais, 2008

¹⁹⁷ Freud, S., (1926), *La question de l'analyse profane*, Gallimard, 1998, p. 59.

dans le mythe. Celle-ci, change de position : elle passe du statut d'enjeu du combat à la figure de la séductrice et même à celle de l'initiatrice du combat père-fils. Ainsi, loin du mythe de l'innocence féminine et plus qu'un enjeu au meurtre du père, celle-ci recèlerait un désir de se débarrasser du père tout puissant. P-L Assoun dira « *seulement cette exclusion du meurtre et de l'état de droit fonderait aussi bien son innocence : il se pourrait que la psychanalyse, dans ses relations à la féminité, s'emploie à solder les effets ambigus de cette innocence, sur la scène du désir comme celle de la kultur, c'est-à-dire ce que vaut une innocence de l'omission de l'acte dans lequel s'est opéré le départage primitif de l'interdit et de la culpabilité* »¹⁹⁸. Ainsi, la femme, objet sexuel du père, - sans passer à l'acte mais en passant par l'autre masculin- et à travers la séduction et la tentation, aurait entraîné les fils à commettre le meurtre du père. Le mythe de la horde primitive renverra alors l'homme à la culpabilité, et la femme au statut d'épouse et de mère.

1.3. L'identité sexuelle existe-t-elle ?

1.3.1. L'identité sexuelle : le procès-sus

Freud n'a jamais développé la notion d'identité, encore moins celle d'identité sexuelle qui de nos jours peut se corréliser avec la définition du genre. Il s'est intéressé aux identifications primaires et secondaires qui formeront la base de l'identité et la référence identitaire. P-L. Assoun (2009), fera bien cette distinction en disant que : « *l'identité n'est pas le support des identifications, mais ce qui est généré par le train et le travail des identifications. C'est la résultante d'un procès.* »¹⁹⁹. Nous le comprenons alors bien, l'identité n'équivaut pas à l'identification, mais elle est la somme des identifications. Laplanche et Pontalis (1967), définissent l'identification comme processus psychique qui conduit le développement de l'identité de chacun, et qui par « *lequel un sujet assimile un aspect, une propriété, un attribut de l'autre et se transforme, totalement ou partiellement, sur le modèle de celui-ci.* »²⁰⁰. Ce n'est donc qu'avec le processus d'identification que l'enfant peut se constituer comme un individu sexué.

¹⁹⁸ Assoun, P.-L., *Freud et la femme*, opcit.

¹⁹⁹ Assoun, P-L, « L'introuvable identité. Destins freudiens de l'identification », *Rue Descartes* 4/2009 (n° 66), p63.

²⁰⁰ Laplanche J. et Pontalis J.-B, *Vocabulaire de la psychanalyse*, opcit, p. 187.

Plus qu'un processus de sexuation, l'identification permet à l'individu de construire sa personnalité. « *La personnalité se constitue et se différencie par une série d'identification.* »²⁰¹. Si l'identification primaire, qui dépend d'une incorporation orale, dessine l'identité de base de l'être humain, l'identification secondaire, liée à l'Œdipe, permet de préciser l'identité sexuelle de l'individu. Par la simple utilisation du terme d'identifications, la nature psychique et mouvante de la sexualité est mise en avant. Ce n'est pas une donnée qui ne vient qu'avec le sexe biologique mais la sexualisation de l'individu vient d'une histoire qui le précède avec laquelle il devra composer pour s'approprier son histoire et sa sexualité.

En français, en anglais et en allemand, le mot sexe a une double signification : il désigne l'organe sexuel et l'identité sexuée. Être sexué et avoir un sexe sont alors confondus suivant cette terminologie.

C'est ainsi, que dans son texte- aux idées révolutionnaires pour l'époque- les *Trois essais sur la vie sexuelle* Freud, a démontré l'existence d'une sexualité infantile qui n'apparaît pas tout d'un coup sous la forme du primat du génitale, mais qui a une histoire qui commence à la naissance de l'enfant et qui connaît différents stades de développement. Tout enfant expérimente alors différentes positions lors de sa constitution sexuelle et c'est à travers ses multiples identifications qu'il est qualifié par Freud de pervers polymorphe.

Plusieurs idées sont chez Freud solidaires de la découverte fondamentale du genre même s'il ne l'a pas formulé ainsi. Le genre comme l'identité sexuelle se construit dans le temps et n'est donné ni d'emblée, ni d'un seul tenant, mais s'élabore en lien avec le développement progressif et accidenté de la sexualité. Freud (1905) dira : « *C'est seulement avec la puberté, on le sait, que s'instaure la séparation tranchée des caractères masculin et féminin, une opposition qui, par la suite, exerce comme nulle autre une influence décisive sur la configuration de la vie des êtres humains (...)* Mais l'activité auto-érotique des zones érogènes est la même chez les deux sexes et, du fait de cette concordance, la possibilité d'une différence sexuée, telle qu'elle s'instaure après la puberté, se trouve supprimée pour l'enfance. »²⁰². C'est que la réalité anatomique de la sexuation n'a rien d'une évidence pour l'enfant et qu'il n'y a pour lui d'abord qu'un seul sexe, celui symbolisé par le phallus : « *Au stade de l'organisation pré-génitale sadique-anale on ne peut pas encore parler de masculin*

²⁰¹ ibid. p. 187

²⁰² Freud, S. (1905) *Trois essais sur la théorie sexuelle*, Paris , Gallimard, 1987, pp. 157-158.

*et de féminin, l'opposition dominante est celle entre actif et passif. Au stade qui suit maintenant, celui de l'organisation génitale infantile, il existe certes du masculin, mais pas de féminin ; l'opposition s'énonce ici : organe génital masculin ou castré. C'est seulement avec l'achèvement du développement au temps de la puberté que la polarité sexuelle coïncide avec masculin et féminin. »*²⁰³.

Pour Freud, la question du sexuel infantile prend sa signification à travers le phallus : on l'a ou on l'a pas. C'est ainsi que la bisexualité psychique pour Freud (concept que Freud repris de Fliess,) va vouloir désigner l'opposition activité-passivité. Le terme de bisexualité ne ferait signe, à l'origine, qu'à une stricte mono-sexualité de base sous laquelle deux exceptions vont venir se ranger : d'une part, la bisexualité comme question localisée du côté des femmes (ayant une libido mâle, comment font-elles pour être des femmes ?) et d'autre part, la bisexualité comme question localisée du côté des hommes lorsqu'ils sont homosexuels. La sexualité de la petite fille est selon Freud fondamentalement d'essence mâle car elle se localise au clitoris qui est l'exact équivalent féminin du pénis masculin. Ainsi, du petit garçon jusqu'à l'homme qu'il devient, comme de la petite fille jusqu'à la femme qu'elle advient, tous sont soumis à cette libido unique, phallique.

Les conceptions Freudiennes sur la féminité vont être très contestées dans les théories postfreudiennes :

- D'une part, en raison de la vision phallogénique Freudienne de la féminité
- D'autre part, à cause de la théorisation œdipienne de la féminité par Freud. A travers cette théorie, la femme, miroir négatif de l'homme, ne semble jamais réellement dépasser l'Œdipe et écoperait d'un faible surmoi.

Ces théories Freudiennes, sur la féminité ont, à notre sens, aider à pousser la réflexion sur l'identité sexuelle en générale, dans les théories du genre. Il serait ainsi intéressant de revenir sur ces théories qui ont fait l'objet de plusieurs controverses.

1.3.2. Le malheur de l'anatomie féminine et le roc d'origine

Le primat du phallus, égare donc, Freud dans sa théorie magistrale de la sexualité et de sa construction quand il devient question de la femme. Freud en citant Napoléon disait alors que « *l'anatomie c'est le destin* ». Selon Freud, la sexualité est un fait biologique qui, bien

²⁰³ Freud, S. (1923), « L'organisation génitale infantile » in *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1999, p309.

que d'une extraordinaire importance pour la vie psychique, est difficile à concevoir psychiquement. Autrement dit : « *la différenciation n'est pas psychologique* », et l'on ne peut espérer « *donner aux concepts de masculin et féminin de nouveau contenu* »²⁰⁴

Selon Freud, l'équivalent du pénis est le clitoris et il est considéré au départ comme étant « un peu court ». Déjà, un sentiment d'infériorité s'installe chez la fille et elle va tenter de compenser ce manque en se disant qu'avec le temps il poussera. C'est ce que Freud a nommé le complexe de masculinité chez les filles qui attendent toujours que ce « petit pénis » grandisse. Mais... Il ne poussera jamais. Sans doute, l'avait-elle eu un jour et avait-elle été punie. Cette conception d'une origine « fautive » de la femme reviendra plus tard quand nous étudierons sa place dans la religion Chrétienne. La fille châtrée se tournera alors vers son père comme détenteur de la toute-puissance afin de lui demander un substitut du pénis manquant. Cette « revendication phallique » devient l'enjeu de tout accomplissement féminin selon Freud. La femme ne se satisfera qu'en devenant mère. Le destin ultime de la femme ne serait donc pour Freud que de l'ordre de la maternité. Et son sexe n'aurait-il alors aucun sens dans la constitution primaire de son inconscient ? La constitution de l'identité féminine n'est-elle qu'une malédiction de l'anatomie ? Jacques André, dans *Aux origines de la sexualité féminine*²⁰⁵, repose la question du vagin, de sa place « introuvable » dans la théorie psychanalytique classique, dans la clinique de Freud et dans les propos de J. Lacan. En critiquant le concept du « primat du phallus » en tant que structure inconsciente, J. André le considérera comme une question topique et par conséquent le primat du phallus serait une organisation constituée par des représentations inconscientes, mais non comme une structure inconsciente en elle-même.

Les différences anatomiques jouent un rôle de taille dans l'œuvre de Freud, (nous reviendrons en détail sur l'Œdipe féminin dans la théorie de Freud et de ses controverses, dans la deuxième partie, chapitre C- 3.1.2. « L'Œdipe au féminin ») constituant ce que Freud appelle un « roc d'origine » qui fonde l'acceptation de l'identité attribuée au facteur biologique sur lequel s'enracine le psychisme. Freud dira : « *il ne peut pas être autrement car pour le psychisme le biologique joue véritablement le rôle du roc d'origine sous-jacent.* »²⁰⁶.

²⁰⁴ Grubrich-Simitis, I., cité dans Assoun, P.-L., *Leçon psychanalytique sur Masculin et Féminin*, Paris, Poche, 2005, p26

²⁰⁵ André, J., *Aux origines féminines de la sexualité*, PUF, « Quadrige », 2004.

²⁰⁶ Freud, S. (1937) « Analyse avec fin et analyse sans fin », in *Résultats, idées, problèmes*, T.II, PUF 1985.

D'ailleurs, Freud évoque l'alternative activité/passivité, qui définit la différence des sexes, dans laquelle à l'homme « actif » correspondrait l'image d'une femme « passive », exclusivement tournée vers l'intériorité (utérine, domestique). En 1932, dans « la féminité », Freud attribue cette représentation au facteur anatomique. Cependant, au lieu de penser la féminité comme une orientation vers la passivité des tendances objectales préalablement actives, Freud la définit plutôt comme une recherche active de passivité : « ... la féminité se caractérise, au sens psychologique, par un penchant vers des buts passifs, ce qui n'est pas la même chose que de parler de passivité. »²⁰⁷ . Toutefois, Freud, se montre précautionneux à ce sujet en raison du déterminisme social : « Gardons-nous cependant de sous-estimer l'influence de l'organisation sociale qui, elle aussi, tend à placer la femme dans des situations passives. »²⁰⁸

2. La femme et la guerre

2.1. L'identité féminine en guerre : entre sexe et pouvoir

*« La hochma, c'est-à-dire, en arabe de la 'honte', en fait de la pudeur, seule spécificité féminine, pourrait-on dire, de la littérature autobiographique, ce voile qui nous engoncerait, qui, dans les temps anciens, vous aurait fait designer comme sorcière, comme impure, et impudique, et obscène et publique... ».*²⁰⁹

2.1.1. Au-delà du sexe : l'identité de genre

Pendant la guerre, l'identité féminine semble s'être réduite au réel anatomique de son sexe. La guerre semble avoir alors retiré au sexe masculin ou féminin sa capacité constructive. En temps de guerre l'homme est celui qui détient le pénis et la femme est celle qui ne l'a pas. Les études sur le genre ont engagé un vaste débat autour de la différenciation des sexes et du clivage masculin-féminin. Celui-ci serait une fiction construite par le discours dominant et normatif de l'hétérosexualité. L'établissement de ce binarisme - ordre supposé/imposé et idéologie tenant lieu d'universel - exclut le fait que les sexes puissent être multiples. Ces études, nous semblent pouvoir illustrer le pouvoir et la domination de l'homme encore

²⁰⁷Freud, S., (1932), « La féminité », in *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, Paris, Gallimard, 1971, p. 151

²⁰⁸ Ibid, p. 152

²⁰⁹ Djebar, A., *Ces voix qui m'affligent*, Albin Michel, Paris, 1999

d'actualité au Liban et plus féroce que jamais. L'apport de la « French Theory » (Deleuze, Derrida, Foucault, etc. ...), invite à analyser non simplement la place des femmes et des hommes dans l'histoire mais à déconstruire ces catégories même d'hommes, de femmes, qui organisent un système binaire et inégalitaire.

Les premiers emplois psychologiques du terme de genre se sont développés aux Etats-Unis dans les années 1950 dans le cadre d'une recherche établie par le psychologue John Money en rapport avec des enfants intersexués ou hermaphrodites. Il a démontré qu'indépendamment de leur formule chromosomique et de leur anatomie interne, ces enfants se sentent appartenir au sexe dans lequel ils ont été élevés. C'est en 1955, que J. Money fournit une distinction entre le genre, « gender », qui est psychosocial et le sexe qui ne serait que de l'ordre biologique. La distinction sexe-genre sera reprise par le psychanalyste américain Robert Stoller afin de mieux comprendre et travailler avec les patients transsexuels. Il ne semblerait y avoir de sexe avant le genre. C'est le genre qui organise le sexe. Le sexuel serait antérieur à la différence des sexes, voire à la différence du genre. Pour J. Laplanche (2003), qui introduit la catégorie du genre en psychanalyse, le genre précède le sexe, mais c'est le « sexe » qui organise les genres et non le contraire. Il réintroduit, avec cette catégorie, qui reste « *souvent absente ou impensée par Freud* »²¹⁰, celle du « *message énigmatique* » propre à la théorie de la séduction généralisée. Selon L. Lauffer (2014), l'introduction des études sur le genre en psychanalyse n'est pas que théorique mais aussi institutionnelle. « *Revenir à ce qui a fait le tranchant subversif de l'invention de la psychanalyse comme méthode et pratique* »²¹¹. C'est par la sociologie, l'anthropologie et l'histoire que la notion de genre intègre le champ épistémologique. Scott, historienne, interroge les catégories de la différence liées à la différence des sexes. Dans sa réflexion, l'identité « femme » n'est pas considérée comme point de départ de la réflexion mais exclusivement comme *lieu de controverse*. Scott (2012), définit le genre comme : « *Un mode fondamental de signifier les rapports de pouvoir (...). Une catégorie utile, un élément constitutif des relations sociales fondées sur les différences perçues entre les sexes* »²¹².

²¹⁰ Laplanche J., *Sexual . La sexualité élargie au sens freudien*, Paris, PUF, 2003, p. 162

²¹¹ Lauffer L., « La psychanalyse est-elle un féminisme manqué ? », in *Nouvelle revue de psychosociologie*, n° 17, 2014, p. 17-29

²¹² Scott J. W., *De l'utilité du genre*, Fayard, Paris, 2012, p. 93

« *La peau et la chair nous exposent autant au regard de l'autre qu'au contact et à la violence.* »²¹³

J. Butler (1990 ; 2004) critique la fonction constitutive de la différence sexuelle. Selon elle, la sexuation est incontestablement polarisée par la division entre masculin et féminin, mais celle-ci se fait d'une façon beaucoup moins tranchée que ce dont une société a besoin pour se construire. La différence sexuelle aurait pour objectif la dénaturalisation du désir et de la sexualité. Selon Butler l'enfant ne se forme ni agit naturellement, car depuis sa naissance , il se développe dans un milieu de normes et d'incidences qui favorisent sa socialisation, et lui passent les codes de la vie sociale, l'enseignent à manipuler son corps et, plus loin de son sexe biologique , à le munir d'un genre.

Pour Butler, le genre est également le résultat d'une performance. Elle met en évidence les diverses manières par lesquelles les sujets représentent une masculinité ou une féminité : à travers des postures, des gestes et des styles vestimentaires, etc.... Elle examine de plus les institutions et les espaces qui entretiennent ce processus de sexuation, comme la médecine, l'école, l'espace public, etc....

Le masculin et le féminin ne représentent pas le rôle puisqu'ils renvoient à une notion relationnelle. Donc comment les masculinités, les féminités se définissent-ils les uns par rapport aux autres ? Pour répondre à cette question Butler, met l'accent sur la construction culturelle de toute sexualité dans les rapports de pouvoirs existants. Selon l'auteur, la culture a la capacité de barricader le genre encore plus que la biologie. Son étude porte à la fois sur une œuvre de re-conceptualisation du corps, et du genre, et sur la mise en lumière du travail des normes qui délimitent ce qu'est une vie humaine vivable. Selon elle, « l'expression « *identité sexuelle* » n'a pas de sens », puisque de par son sens philosophique elle ne semble prêter qu'à confusion.

Selon J. Butler, genre, sexualité, désirs sont des constructions contingentes. Il ne serait pas possible d'expliquer le rapport entre des « *universalités concurrentes* », mais plutôt de penser leur concomitance, leur jonction. Butler va jusqu'à se demander si la seule manière de penser les sexes est à travers la question de la différence. Pouvons-nous imaginer et inventer d'autres modalités de sexuation ?

²¹³ Butler J., (2004) *Défaire le genre*, Paris, Ed. Amsterdam, 2012, p. 13.

Il serait de plus vain de dissocier les répétitions de rôle auxquelles chacun s'attribue la tâche selon le masculin ou le féminin, des représentations de genre véhiculées par le langage. Ainsi la désignation, la nomination et la reconnaissance sont d'un intérêt capital. Le genre est un système qui entraîne de la différence (valeurs, attributs féminins, masculins) et, en même temps, de la hiérarchie. La diversité biologique est alors indéniable dans la compréhension du genre. Tout dépend de ce que la culture fait de cette diversité : comment elle la saisit, comment elle l'interprète ? C'est souvent en lui donnant un caractère binaire et en la réduisant à deux opposés complémentaires.

La notion de genre concéderait alors à une approche critique sur les constructions de toutes catégories. Butler n'hésite pas à imaginer un autre ordre qui dérange la structure et qui la rend trouble. La promiscuité complexe entre le genre et la sexualité est créatrice de trouble. Selon elle, le sexe lui-même est aussi une fabrique.

Le genre interroge la subjectivité d'une époque : les genres sont mouvants et changeants dans le temps et l'espace. Le genre n'est donc pas uniquement le sexe social mais une catégorie discursive façonnant le corps sexué. C'est le processus du discursif qui intéresse le genre. Il est avant tout un concept, un outil conceptuel utilisé par des chercheurs travaillant sur les rapports entre homme et femme. Il s'agit d'études, d'un vaste champ interdisciplinaire et non d'une théorie.

2.1.2. La différence entre les sexes : pouvoir et domination masculine

« Le genre ne laisse pas la psychanalyse tranquille, même si elle peut ne rien avoir envie de faire avec lui. Il trouble, ne laissant pas tranquille le sexe et le sexuel, sexuel comme politique, mais le sexe échappant toujours de n'être qu'un instant du sexuel, tout comme le genre »²¹⁴

Selon V. Bourseul (2015)²¹⁵, le genre traduit quelque chose du sexe et de l'écart entre l'anatomie et le psychique, le génital et le social, l'assignation et l'affirmation et le sexe. Le genre illustre les processus de constructions sociales et culturelles à son origine. Ainsi le

²¹⁴ Bourseul, V., « Anatomie et destin du « genre » chez Freud et quelques contemporains », in *l'évolution psychiatrique* V. 80 n°2, 2015, p. 249

²¹⁵ Idem

genre ne ferait que reprendre la place « *entre* » occupée par ces constructions sociales. Le genre n'est pas un nouvel énoncé pour désigner des femmes, des hommes, du masculin, du féminin, ou pour parler de différence des sexes, mais il est à concevoir comme une famille d'analyse qui coupe avec les façons communes de pensée, le système dichotomique hiérarchisé entre les sexes et les valeurs et représentations qui leur correspondent.

La division entre le masculin et le féminin engendre des tensions et des paradoxes.

La question de la différence sexuelle a pendant longtemps, été étudiée selon catégories aristotéliennes de l'acte et de la puissance. Comprenant le sexe selon la forme et la matière mais surtout selon le couple actif/passif qui a amené à impliquer la supériorité de l'homme sur la femme. Selon les études du genre, la différence des sexes demeure la résultante d'une norme, d'un Ordre, qui s'établie à travers l'enfance et la dyade du couple parental père, mère.

La différence entre les deux sexes est idéologiquement traduite dans un langage binaire et hiérarchisé. Selon F. Héritier (1996), « *On ne voit toujours qu'un seul des deux pôles est valorisé, et chose troublante, est souvent valorisé l'aspect considéré moralement comme négatif et a contrario dévalorisé l'aspect positif d'une paire d'oppositions. Par exemple, tous les hommes en société disent préférer la paix à la guerre, mais, néanmoins, partout il est mieux vu pour un homme d'être valeureux au combat que « femmelette ». La valorisation d'un pôle négatif rend compte d'un rapport de force. Ce qui est moralement le meilleur pour être socialement décrié ou de peu de statut* »²¹⁶

Selon F. Héritier, la légitimisation de l'ordre social par le mythe et son incarnation dans la prééminence du masculin, s'origine dans une violence originelle faite aux femmes. Néanmoins, elle ajoute-, « *toutes les sociétés n'ont pas élaboré de mythologies à proprement parler pour fonder la domination masculine, lui donner sens. Mais toutes ont un discours idéologique, un corps de pensée symbolique qui a cette même fonction de justifier la suprématie de l'homme aux yeux de tous les membres de la société, à ceux des femmes comme à ceux des hommes, car les uns et les autres participent par définition de la même idéologie, inculquée dès l'enfance* »²¹⁷

²¹⁶ Héritier F., *Masculin/féminin, Tome I, La pensée de la différence*, Odile Jacob, 1996, p.206

²¹⁷ Ibid., p.219

En effet, le concept du rapport social entre les sexes s'est développé à partir de 1980 en lien avec celui de la division sexuelle et du travail. L'essentiel de ses recherches est de mettre l'accent sur les dimensions matérielles de l'oppression, sans pour autant négliger les dimensions symboliques. Selon F.Héritier, les représentations les plus traditionnelles de la différence des sexes trouvent leur fondement dans la procréation : le mâle féconde la femelle qui porte et accouche. Or, être mère ou père s'articulera différemment à la construction du masculin et du féminin selon chaque organisation sociale et selon chaque époque. Ainsi nous pouvons dire avec F. Heritier que « *le mythe déclare explicitement que toute culture, toute société est fondée sur l'inégalité sexuelle et que cette inégalité est une violence. Ce repérage est fondamental dans cette thèse en ce qu'il permettra une définition de la dynamique culturelle du féminin et aussi une mise en perspective des tournants anthropologiques de la problématique de la domination masculine.* »²¹⁸ (Nous reviendrons tout au long de ce chapitre sur l'apport de F. Heritier)

Selon M.Ferrand (2004)²¹⁹, l'évolution des inégalités sexuées ne s'étudie pas de la même façon suivant les sphères de la société où elles s'expriment. Cette évolution différentielle pose la question de l'articulation entre rapport de sexe et d'autres rapports sociaux, particulièrement de classe.

Par ailleurs, dans *Le Monde des femmes. Inégalité des sexes, inégalité des sociétés*, (Jacques Véron,1997) J. Véron, examine la place spécifique des femmes dans chaque société afin de mettre en avant les dynamiques démographiques, économiques et sociales en jeu. En abordant la question des inégalités sociales entre les hommes et les femmes, et la façon dont ces inégalités sont produites et reproduites, J. Véron propose l'hypothèse selon laquelle l'égalité ou « *l'absence de la discrimination est une composante fondamentale du bien être des femmes dans une société* »²²⁰.

Pour conclure, à travers les théories du genre et l'étude sur les inégalités de la différence des sexes nous sommes amenés à penser que la guerre civile libanaise- régression de la culture au dogme religieux et au meurtre justifié- remet en avant l'inégalité des sexes.

²¹⁸ Ibid, p. 218

²¹⁹ Ferrand, M., *Féminin, Masculin*, Paris, La Découverte, 2004

²²⁰ Véron, J., *Le Monde des femmes. Inégalité des sexes, inégalité des sociétés. L'épreuve des faits*, Paris, Seuil, 1997, P.53

La guerre a des effets indéniables sur les rôles sexués. La guerre prend un visage purement masculin, et elle maintient son pouvoir, sa domination sur la femme libanaise. Celle-ci peinera à sortir du dictat du patriarcat. C'est comme si, au Liban, la question du genre ne pouvait même pas se poser, tellement le pouvoir est abusif et tant dans ce contexte « *L'anatomie c'est le destin !* ».

2.2. La femme libanaise à l'épreuve de la guerre

*« Un autre jour viendra, féminin,
À la métaphore transparente, accompli,
Adamantin, nuptial, ensoleillé,
Fluide, sympathique. Personne n'aura
Une envie de suicide ou de migration,
Et tout, hors du passé, sera naturel, vrai,
Conforme à ses attributs premiers.
(...) Tout est féminin, hors du passé. »*²²¹

Durant ces longues années de belligérance et d'affrontements, la femme libanaise, sera maintenue dans l'ombre de l'homme. Et pourtant... Pendant la guerre civile libanaise, la femme semble avoir été le souffle de paix, le moteur de la vie, l'incarnation et la représentation de l'espoir. Mais plus encore, la femme avait espoir. Nous examinerons ainsi dans ce chapitre le statut et le rôle de la femme libanaise en temps de guerre. Nous serons par la suite, amenés à penser que le caractère infini de la guerre civile a laissé la femme libanaise face à une blessure ouverte et enfin nous verrons que la paix ne pourrait se penser en dehors du féminin.

2.2.1. La fin de la guerre : la « cause féminine » en suspend

*« Si le cœur vieillit, le rêve vieillit aussi et devient décombres. »*²²²

Les femmes ont depuis des siècles été impliquées dans la préparation et l'effort de guerre. Cet engagement s'est toutefois généralisé et institutionnalisé avec l'apparition des guerres dites totales, dès la seconde moitié du XIX^e siècle avec la guerre civile américaine (1861-1865), qui entraînent la mobilisation de toutes les ressources, économiques ou

²²¹ Darwich, M., « Un jour viendra », in *Ne t'excuse pas*, Paris, Actes Sud, 2006

²²² Khalifa, S., (1990), *L'impasse de Bab Essaha*, op.cit.

humaines, d'un pays. Les deux conflits mondiaux ont été exemplaires à cet égard. Dans ce contexte de convocation de toutes les énergies à des fins guerrières, les femmes se sont vues attribuer des rôles et des tâches qu'elles ne connaissaient pas en période de paix. L'élément féminin fut souvent d'abord appelé à remplacer les hommes qui partaient au front. Si, dans les campagnes, ceci ne constituait guère une rupture avec des traditions antérieures, les femmes suppléant comme par le passé l'absence de leurs congénères masculins, l'espace urbain vit, avec la Première Guerre mondiale, une féminisation de métiers réservés jusque-là uniquement aux hommes (wattmans, postiers, etc.). Dans les usines, la main-d'œuvre féminine devint souvent majoritaire, surtout dans celles produisant du matériel de guerre. Mais, contrairement à l'émancipation de la femme « grâce » à la Seconde Guerre mondiale dans le monde du travail particulièrement, la guerre civile libanaise et sa fin-infinie semble avoir freiné la progression du statut de la femme libanaise. En effet, en remontant à l'Histoire on remarque que les femmes au Liban, et bien des décennies avant l'Indépendance en 1943, reçurent une éducation et une acculturation très vaste. Il est bien connu que la première école de filles fut fondée à Beyrouth en 1848, et que le premier magazine féminin fut publié dans la même ville en 1892. Les années qui suivirent, surtout entre 1920 et 1943 dans lesquelles le Liban était sous mandat français, la place de la femme libanaise dans la société était encore stable. Cette situation de « sérénité » continua d'une façon convenable jusqu'au début de la guerre civile libanaise qui dura plus de 15 ans. Cette guerre qui ne passe pas, eut des effets destructifs sur toute la société et surtout sur la condition de la femme dont la situation recula à cause de l'effritement des structures familiales, sociales et du recul de la société libanaise qui revint aux anciens usages confessionnels et tribaux. Au cours de la guerre et durant les années qui suivirent, l'activité féminine se préoccupait des secours, de la survie et de la rédemption du mieux qu'elle pouvait. Depuis cette époque, la situation n'a pas permis de remettre sur le devant de la scène sociale la femme libanaise. Malgré toutes les organisations non gouvernementales qui œuvrent pour susciter la conscience des causes féminines, des tentatives de donner un cadre public indépendant des confessions, des familles et des régions, et ce cadre commence à réunir des individus qui se passent de telles appartenances pour aboutir à la « cause féminine ».

Le caractère infini de la guerre semble avoir touché la femme libanaise bien plus que la guerre elle-même. L. Germanos Ghazaly (2002) dira ainsi : « *Pendant la guerre, il y a eu un début de libération des femmes libanaises par leur insertion dans la vie politique et par la parole* ».

mais aussitôt la guerre terminée, une chape de plomb s'est abattue sur ces velléités. Est-ce l'influence des intégrismes ? Un sursaut de puritanisme face à l'anarchie de la guerre ? Ou une reprise en main par les hommes d'un pouvoir sur les femmes qui a risqué de leur échapper ? Ou tout cela à la fois ? »²²³

2.2.2. La femme libanaise dans la guerre : une lueur d'espoir

« C'est une longue histoire, de sombres ombres noires, ni étoiles brillantes, ni fleurs étincelantes, aux yeux maquillés de cendres et de pleurs, qui pour protéger les leurs, se sont vêtus de courage et de vertus. »²²⁴

La guerre est de prime abord un combat entre hommes qui passe le rôle de la femme sous silence. Cependant, il est fort manifeste de noter qu'au-delà du mortifère et de l'horreur de la guerre civile - de la femme, victime, passive et la femme violée- la guerre civile libanaise semble avoir permis de (re)mettre la femme dans une position active. La femme libanaise semblerait avoir trouvé dans la guerre un lieu d'expression et d'espoir. D'espoir qu'elle deviendrait plus libre après la guerre, d'espoir de venger les siens – que ce soit à travers les armes ou à travers le devenir- d'espoir qu'elle s'émanciperait de la tutelle masculine et se griserait d'indépendance. (Cet espoir sera tacite dans nos études de cas)

Les rôles de la femme pendant la guerre sont multiples : de la femme au foyer, à la combattante, à la prostituée en passant par l'infirmière, la cinéaste, la photographe ou la journaliste, etc. ... Le rôle de la femme dans la guerre est primordial. Sans la femme en tant que telle, nous dirons même que ni la guerre ni la paix n'auraient de sens. Sans la femme, la guerre ne serait que pure folie.

En effet, quand la guerre dure et dissipe l'enthousiasme des premiers temps, l'idée de défense du foyer devient la principale raison de continuer le combat. **La femme du foyer** avait donc le rôle de maintenir en vie sa famille. Sans ce rôle fondamental, les générations futures n'auraient pas existé et les hommes n'auraient plus de raisons pour se battre. La femme détenait la vie et en était la raison. Respectueuse des prérogatives masculines, elle doit considérer toutes ses activités, même ses activités militantes, comme le prolongement de sa

²²³ Germanos Ghazaly, L., « Imago narcissique, trouble et hystérie chez la femme libanaise », *in société libanaise de psychanalyse*, 2002

²²⁴ Labaki, N., (Film), *Et maintenant on va où ?*, 2011

vocation naturelle de mère et d'éducatrice, quelle que soit sa condition, quelles que soient les circonstances. Chargée de la mission de transmettre des valeurs, doit cultiver et perfectionner sa vocation naturelle de mère, en ayant toujours à l'esprit cette mission. Toujours avec ce même objectif : entretenir et transmettre les valeurs nationales de génération en génération. Quant aux activités hors du foyer, à ces professions exercées comme des actes de service en temps de guerre, elles doivent rester dans l'ordre de l'exceptionnel, être perçues comme des compensations réservés aux célibataires qui n'ont pas encore reçu en privilège le sacrement du mariage, ou qui ne le recevront jamais.

La combattante quant à elle, brouille catégoriquement les limites entre masculin et féminin pendant la guerre. « *D'emblée, la guerre se présente comme normalisatrice et conforte chacun dans son rôle : les hommes doivent se battre, car c'est aussi leur mission virile que de protéger leur famille, tandis que les femmes, rejetées dans la passivité, ont pour tâche de garder le foyer.* »²²⁵. Mais la guerre civile n'est pas La Guerre – celle menée contre un ennemi extérieur. La guerre civile ne fait exception de personne et les femmes prennent aussi partie active au combat. Souvent, les combattantes qui étaient les « benets », n'étaient ni femmes ni mères de personne. Elles combattaient à travers les armes pour leurs idées, pour défendre leur communauté. L'égalité des sexes n'avait jamais été si prégnante que pendant la guerre. Les femmes faisaient la guerre comme des hommes. Nous assistons à une satisfaction de la soif féminine d'activités extra-domestiques et de reconnaissance politique. Les jeunes filles sont soustraites à la hiérarchie familiale, et soumises à la hiérarchie d'une organisation au sein de laquelle elles se livrent à des activités concrètes. En contrepartie, ces jeunes filles apprennent à renoncer à leurs prérogatives au nom de l'intérêt supérieur de la cause, et ceci en principe sur un plan de stricte égalité avec leurs homologues masculins.

En 2000, Monique Durant, a fait un documentaire sur les femmes et la guerre, dans lequel elle donne la parole aux femmes libanaises pendant la guerre civile de 1975. En voici, quelques extraits qui nous aideront à saisir le rôle de la femme combattante pendant la guerre :

²²⁵ Naour Le, J-Y., « Épouses, marraines et prostituées : le repos du guerrier, entre service social et condamnation morale », *Combats de femmes 1914-1918. Les femmes, pilier de l'effort de guerre*. Autrement, 2004, p. 65

« **Monique Durant** : Pourquoi est-ce que les hommes semblent s'imposer moins de limites morales quand ils massacrent, quand ils égorgent et éventrent ?

Jocelyne Koueiry (combattante libanaise renommée de la guerre civile) : je pense que c'est pour cela que Dieu a créé la femme. Parce qu'elle est la garante de l'identité morale pour l'homme et qu'elle est son cœur. Elle lui rappelle les limites et les fondements de son humanité, puisque dans la guerre on ne peut plus tout contrôler et que surtout quand la guerre se déclenche : c'est fini.

Monique Durant : Qu'est-ce qu'une guerrière pense de l'amour ?

Jocelyne Koueiry : on n'a pas le temps d'être à la recherche ou à l'attente. Je détestais les femmes qui attendaient quelqu'un, pas quelqu'un de précis ou de déterminé. Juste quelqu'un dont elle aurait été amoureuse ou comblée. Etre en état d'attente c'est affreux, surtout une attente pareille, l'attente amoureuse est insupportable.

Hoda Barakat (romancière libanaise à propos de Jocelyne Koueiry) : c'est comme un personnage hautement romanesque et j'ai une certaine tendresse pour mes personnages qui sont méchants (...) Moi je la vois en tant que victime, une des premières victimes qui ont cru la parole, qui sont allées très loin parce qu'elles se sentaient intègres ; parce qu'elles avaient une foi déconcertante et voyaient que le pays allait être dévasté et que la vie n'allait plus être aussi magnifique qu'avant. C'est une martyre entre guillemets parce qu'il n'y a pas de martyrs dans une guerre civile. Une victime c'est-à-dire que c'est une fille qui a cherché la pureté au dépend de tout et je crois qu'elle s'est rendue compte qu'elle n'était pas aussi pure en combattant. (...)

Toute notre vie, j'ai l'impression que nous sommes constamment dans un roman. Depuis que cette folie a commencé nous avons tout le temps envie de croire que la vie ne peut pas être si mal. Nous avons tout le temps envie de la réinventer. On a vraiment beaucoup de peine à croire que vraiment la vie n'est que ça, alors on s'invente des histoires, on s'invente des images.

Nahla chaal : (combattante dans le camp opposé à Jocelyne Koueiry) : Jocelyne était plutôt une image volontaire, je dirais même presque fabriquée, projetée d'une jeune femme engagée

militairement. (...) Encore une fois, ils avaient instrumentalisé une jeune femme pour projeter une image d'un super engagement. [Les hommes combattants du parti pourraient alors dire] « si les femmes sont comme ça, alors vous pouvez imaginer les hommes comment ils sont ! ». C'est cette image, super violente et active sur le terrain d'une femme qui me dérangeait. »²²⁶

Nous retrouvons aussi les femmes qui ont combattu dans la guerre, porté leurs idées et essayé de panser les blessures sans armes telles que l'infirmière, l'attachée d'un parti politique, la journaliste, la romancière, l'humanitariste, la cinéaste, la photographe, etc.... si celles-ci ne combattent pas l'ennemi elles sont les portes paroles des siens. Combattante et prenant partie dans la guerre mais d'une façon moins crue que la première et plus sublimée.

Nous discernons enfin **la prostituée** au rôle incontournable pendant la guerre. En temps de guerre civile, la prostituée ne faisait partie d'aucun parti confessionnel politique. Grâce à un drapeau blanc, les hommes traversaient en toute tranquillité la ligne de démarcation entre Beyrouth-Est et Beyrouth-Ouest. C'est comme si, la prostituée pouvait pour un instant mettre un terme à la guerre civile et instaurer l'illusion de la paix. Mais ce pacifisme illusoire que détient la prostituée n'est qu'un sinistre leurre puisqu'issu d'une logique de guerre qui met en avant le déchaînement pulsionnel, ne fait que cliver la femme dans sa sexualité.

La guerre accentue le déferlement sexuel, ainsi M-T Khair Badawi (1989) le souligne: *« Dans le même ordre d'idées, on m'a rapporté le cas des habitants d'un village qui vivaient sous blocus et qui ont su que leur village allait tomber aux mains de l'ennemi. Qu'ont-ils fait pensez-vous ? Eh bien, ils ont fait l'amour. Partout. Dans les rues. Dans les bois. Dans les maisons. Partout. Du plus jeune au plus vieux. Toutes les barrières sociales, toutes les limites étaient tombées. Quand la menace de mort est imminente, on choisit la vie inconditionnelle, on choisit la résurrection par le sexe. »²²⁷*

²²⁶ Durant, M., (Documentaire), « Jocelyne Koueiry, chef de guerre libanaise », in *Les femmes et la guerre*, 2000

²²⁷ Khair Badawi, M-T, « La sexualité à l'épreuve » in KHAIR-BADAWI M-T ; SOBH A ; NACOUS L.C ; CHAMOUN I.A et al., (Colloque), *La femme libanaise témoin de la guerre*, Ligue des états arabes, mission de Paris, Beyrouth, 1989, p. 115

Nous voyons donc clairement que la femme en temps de guerre civile, a été l'assurance de la vie. Même en « n'étant qu'une femme au foyer », elle avait ce rôle primordial : maintenir en vie. Elle était active. Elle était le facteur de liaison. La femme en temps de guerre civile avait donc acquis un statut et un rôle actif qu'elle n'a pas à travers sa confession. Cependant, sans reconnaissance, ni d'historisation, la guerre s'arrêtera nette, dans un accord d'amnistie/amnésie général et la femme libanaise ne sera plus livrée qu'à la religion et à la haine déconcertante de l'autre différent.

2.2.3. L'alliance au semblable : l'arme de guerre de la femme

« En somme, tout revient au problème de la présence ou de l'absence de liberté dans les rapports humains, liberté de choix ou détermination volontaire des décisions par lesquelles un sujet peut engager son existence. »²²⁸

Les femmes de la guerre seront tôt ou tard confrontées à la question de l'amour et de la rencontre amoureuse. Et c'est, dans la plupart des cas, (il y a bien sûr des exceptions, mais nous aborderons notre étude à travers ces figures de cas qui ont été majoritaires dans un Liban en guerre) que la concrétisation de cet amour ne se fera qu'à travers le semblable afin de s'allier contre l'ennemi.

L'autre semblable pendant la guerre civile n'apparaît donc pas, dans ces figures de cas, le fruit du choix amoureux mais plutôt comme un objet extérieur qui permet de gagner une guerre confessionnelle. L'union pendant la guerre civile peut, en conséquence, être perçue comme une **alliance**. Non pas une alliance qui se voudrait rapprocher deux peuples différents mais une alliance qui pourrait servir comme **arme contre le différent** et l'ennemi. Cette alliance au semblable renvoie à une essence paradoxale conséquente : allier les mêmes pour maintenir le parti en vie mais en même temps cette quête de l'identique ne peut être synonyme que de mortifère. L'amour n'est pas invoqué dans de telles alliances. L'alliance avec le semblable permet à la femme de se vêtir d'un nom. Cette alliance la nomme comme femme. Elle ne lui attribue pas n'importe quel nom, mais un nom qui fait la fierté de sa confession. Cette femme libanaise semble s'être sacrifiée tout entière afin de défendre

²²⁸ Chamoun, M., « Islam et Psychanalyse dans la culture arabo-musulmane », in *Pratiques psychologiques* 11, 2005, pp. 3–13.

l'honneur de son propre père et de prendre - comme elle le peut- partie dans la guerre. Sa parure trop épaisse, ce voile qu'elle porte comme une seconde peau et caractéristique de sa féminité (P. Aulagnier (1975), notion que nous avons développée plus haut, dans le sous-chapitre, 1.1. « Féminin et féminité ») apparaît comme lésé par la guerre, le patriarcat et la domination masculine.

Avec la guerre civile, le couple libanais se radicalise donc et le choix d'objet amoureux sera ainsi sacrifié dans sa liberté. A défaut, d'exister en dehors de l'homme et au vu de la loi religieuse le combat de la femme libanaise à travers l'union au semblable se dessine comme un combat contre sa liberté d'aimer et donc contre sa liberté d'être. Son arme de guerre semble être devenue le facteur majeur de sa souffrance. Face à la répression de l'amour dans la guerre, la femme sera toujours victime. « *Le lien direct entre les rites de virginité, la propriété exclusive des femmes et la violence des crimes à la base d'une société construite sur les divisions et le sentiment de propriété exclusif des femmes. Dans un tel système, les femmes sont dominées, violées, conduites au suicide ou tuées par les hommes, eux-mêmes manipulés par le pouvoir politique. C'est un cercle vicieux de luttes de pouvoir dans lequel les femmes sont les victimes suprêmes.* »²²⁹. La femme, semble demeurer l'ultime victime de la guerre puisque sa liberté d'aimer a été sacrifiée au nom d'une guerre masculine, confessionnelle et qui l'a laissé sans reconnaissance.

2.2.4. Le pacifisme est-il féminin ?

Si la guerre est une histoire d'hommes et qu'elle pose une dichotomie extrême entre les sexes, pouvons-nous penser que la paix pourrait être une *histoire de femmes* ? La femme pourrait-elle être celle qui ramènerait raison et paix dans le chaos de la violence d'un polémos « pervertie ». Dans Iliade de Homère, lorsqu'Achille est confronté à un dilemme de taille et qu'il est sur le point de succomber à la violence et de *tirer son épée* dans le but d'abattre Agamemnon, c'est Athéna qui intervient pour le persuader de renoncer à cet acte de violence meurtrier et irrémédiable : « *allons, lui dit-elle, termine cette querelle, ne tire pas l'épée de ta main. En paroles, outrage-le, comme cela te viendra...* »²³⁰

Culturellement, la femme apparaît comme l'étrangère à la guerre. Rien que par le fait qu'en

²²⁹ Accad, E., Guerre et sexualité dans le roman libanais. In: *Les Cahiers du GRIF*, n°43-44, 1990. Liban. pp. 171-186.

²³⁰ Homère (entre 850 et 750 avant JC), *Iliade*, Gallimard, Paris, 1975

aucun cas une femme n'est destinée à devenir une guerrière et à tuer. Cet état de fait résulte des communautés humaines originelles tel qu'en affirme l'anthropologie contemporaine. Les femmes des premiers temps de l'humanité se sont alors vu interdire certaines activités, dont la guerre. C'est ainsi que F. Héritier avance que : « *Perdant leur sang sans pouvoir contrôler cette perte, les femmes obéissent à des forces naturelles qui les dépassent. Et ces pertes périodiques, dans la plupart des sociétés, leur interdisent la chasse au gros gibier, la guerre et les sacrifices, apanage des hommes. Ces pertes de sang font aussi d'elles parfois des êtres impurs.* »²³¹.

Ces premières manifestations de la différenciation sociale des sexes ne se sont pas totalement effacées et la pratique physique, pourrait-on dire, de la guerre reste le fait des hommes, malgré des exceptions que l'on peut relever çà et là dans l'histoire des peuples. On peut au passage remarquer que ces exceptions sont les héroïnes de poèmes épiques avec la dimension mythique propre aux épopées.

E. Accad (1993), rapporte, dans son livre *Des femmes, des hommes et la guerre*²³², que les femmes qui traversaient la ligne de démarcation de Beyrouth encore en guerre, le faisaient pour signifier que la paix était toujours possible. Elle décrit les liens tissés à travers ce geste symbolique et en même temps la prise de risques réels. Elle reconnaît toutefois, que si c'était des femmes qui faisaient ce geste pour une paix future et beaucoup moins d'hommes, c'était – aussi- parce que les hommes risquaient à ce moment-là beaucoup plus d'être pris en otage, agressés ou tués.

E. Accad compare l'écriture de la guerre par les hommes et par les femmes. Pour elle, « *les femmes démasquent la guerre* » (titre de la deuxième partie) tandis que « *la guerre dévoile les hommes* » (titre de la troisième partie de l'ouvrage). Elle analyse trois romans écrits par des hommes : *Le vaisseau reprend le large* de Halim Barakat, *La petite montagne* d'Elias Khoury et *Death in Beyrouth* (La mort à Beyrouth) de Tawfiq Awwad, et avance que : Pour ces trois auteurs, la guerre existera toujours. « *Qu'on y prenne plaisir ou qu'elle vous dégoûte, elle appartient inexorablement à notre destin. [...] Les trois romans analysés montrent la laideur de la guerre, les destructions physiques et mentales qu'elle engendre. Ils révèlent aussi la*

²³¹ Héritier, F., « Quand la culture s'impose à la nature », *Hommes, femmes : la construction de la différence*, Le Pommier, 2005.

²³² Accad, E., *Des femmes, des hommes et la guerre*, Fiction et réalité, Paris, coté-femmes, 1993

fascination qu'elle exerce, et portent l'idée qu'elle peut amener des changements par ailleurs nécessaires – historiques, sociaux, économiques, sexuels. Faire la guerre est exalté, surtout lorsque c'est pour 'une juste cause', laquelle, dans les trois romans, est la cause palestinienne. »²³³. Elle montre ensuite l'ambivalence de ces auteurs lorsqu'ils dénoncent les méfaits de la guerre mais qu'en même temps ils exaltent les victimes tombées au champ d'honneur et glorifient les héros. Tout cela alimente l'imaginaire des civils qui rêvent de combats, de gloire et d'héroïsme. « *La mort héroïque [...] renforce l'idée que la mort appartient à un jeu.* »²³⁴. Pour E. Accad, quand les hommes racontent la guerre ou la théorisent « [...] cela ne [les] conduit pas au désir de changer les hommes, les femmes, l'objectivation, le rapport dominant-dominé qui structure la sexualité ; en réalité ils glorifient cette relation. »²³⁵ En revanche, elle remarque que les femmes, mais aussi quelques auteurs masculins, cherchent à changer les rapports marqués par la domination mâle. Elle en déduit que : « *Et l'apport des hommes dans ce domaine montre d'ailleurs que les différences de regard ne sont pas tant une question de différence sexuelle que de culture et de formation.* »²³⁶. Ainsi, le pacifisme n'est peut-être pas tant une question de sexe que de regard, de libération par rapport aux archaïsmes, de distance prise par rapport au poids énorme des héritages culturels et des structures psychologiques et mentales qui sont le reflet de ces héritages.

3. La femme libanaise : entre lois des hommes et lois de Dieu

Après avoir mis l'accent sur l'intrication fondamentale entre la constitution de l'identité féminine la culture et la guerre, nous verrons dans ce chapitre ce qu'il en est aujourd'hui, de la femme dans la société libanaise d'après-guerre une société traumatique. Nous devons pour ce faire revenir sur les lois réelles qui régissent la femme libanaise dans la culture. Nous ne manquerons pas de constater que la femme est la victime principale des lois religieuses ou civiles au Liban. Ces lois semblent toutes aux avantages de l'homme libanais alors que la femme semblerait apparaître comme un être incomplet sans l'homme. Un être indigne à l'acquisition de ses –quelques- droits sans son affiliation à un homme (son père ou son mari). À travers ces lois au Liban, qui ne résonnent souvent qu'avec les lois religieuses, la

²³³ Ibid., p. 115.

²³⁴ Idem

²³⁵ Ibid., p. 114

²³⁶ Idem

femme au Liban, ne semble pas pouvoir se suffire à elle-même. Est-ce que suivre les lois religieuses serait d'une certaine façon une manière de dompter la femme et de garder la dominance au sexe masculin ?

3.1. Du discours légal : la domination comme opérateur psychique

«Être femme au Liban, c'est aussi et surtout être interdite de Parole, et ceci se manifeste dans tous les domaines (...) Comme si, dans la vie publique comme dans la vie privée, la femme était interdite d'exister et s'interdisait elle-même de l'être, dans la mesure où elle se perçoit et se vit souvent comme femme-objet, sans lien avec son corps. Comme si son corps lui-même, objet de plaisir pour son mari et de procréation pour le clan familial, ne lui appartenait pas... au point qu'elle n'était même pas censée le connaître »²³⁷

La soumission de la femme dans la plupart des pays arabes est malheureusement protégée par la loi. Une discrimination accrue, dans les lois et les pratiques, existe à l'égard de la femme libanaise, qui a à peine acquis certains de ses droits fondamentaux. À l'heure actuelle, toutes les lois relatives au statut personnel (mariage, divorce, héritage, tutelle de enfants, filiation etc.) sont liées aux normes de la communauté religieuse. Dans ce pays qui rassemble dix-huit confessions dont le christianisme et l'Islam sont les principales, la religion est un critère majeur qui détermine le sort des individus. Il est donc impossible de parler de la situation des femmes au Liban sans faire référence à l'idéologique religieuse. Pourtant, la constitution libanaise affirme l'égalité de tous les Libanais quant aux droits civils et politiques. Elle déclare que *« les Libanais sont d'égale position devant la loi, ils jouissent également des droits civils et politiques et supportent indifféremment toutes les impositions des devoirs publiques »²³⁸*. Elle ne mentionne pas expressivement l'équité entre l'homme et la femme, mais exprime la reconnaissance de la parfaite égalité de tous les compatriotes devant la loi.

Cette constitution déclare donc le principe de l'égalité sans aucune discrimination avouée, cependant les lois contredisent cette déclaration, à cause de la rigidité sociale des valeurs et

²³⁷ Germanos Ghazaly, L., « Imago narcissique, trouble et hystérie chez la femme libanaise », in *société libanaise de psychanalyse*, 2002

²³⁸ Article 7 de la constitution libanaise

des normes en ce qui concerne la femme. Bien que le Liban soit une démocratie parlementaire, son système est basé sur les quotas confessionnels, présents aussi dans toutes les autres institutions du pouvoir, ce qui fait que tous les problèmes depuis 1943, date de l'indépendance du Liban, ont été résolus sur la base d'un consensus confessionnel, qui ségrégent en particulier au niveau des droits de la femme. De ce point de vue, il nous paraît essentiel de montrer les façons les plus distinctives de discrimination contre la femme qui découlent des législations libanaises.²³⁹

- **L'héritage :**

En ce qui concerne l'héritage, chez les musulmans l'homme a la part double. Cependant, chez les chrétiens, même si la loi a changé dans le sens de l'égalité femmes-hommes, sur le plan pratique des tractations sont souvent menées dans le sens de garder l'héritage dans la famille. L'héritage continue en majorité d'être légué au garçon, dans le but de respecter les traditions qui le considèrent comme le conservateur du nom de famille et celui qui aura la charge et le soin de ses parents.

- **Le civil juridique :**

La loi libanaise s'adresse au peuple en disant qu'ils sont égaux devant la loi, mais d'un autre côté elle recourt à soulever la nullité de la femme s'agissant des lois d'état civil, bien qu'elle ait entériné sa compétence civile et politique, suite à une longue lutte. Cette attitude pose de nombreuses questions surtout lorsqu'elle touche une dénomination essentielle pouvant empêcher la femme d'acquérir des droits, de les exercer. A titre d'exemple, il convient de mentionner l'énoncé de l'article 997 de la loi passée avant d'être modifiée, concernant l'incapacité de la femme de conclure certains types de contrats ; ou la gestion de ses biens qui entre dans le cadre des lois d'état civil auxquelles les autorités ont recours pour justifier la discrimination contre la femme, en se référant aux sectes et aux religions.

- **La vie politique de la femme :**

La loi libanaise fondamentale (la constitution) proclame l'égalité politique des libanais : égalité de l'admissibilité aux fonctions politiques, au droit de vote et l'éligibilité.

²³⁹ Tiré de la thèse : Boughaba, G., *L'exogamie libanaise*, 2007

La femme libanaise a acquis la compétence politique concernant les droits de candidature et de vote en 1953 alors qu'il était réservé aux hommes depuis 1943. Cependant la situation ne s'est pas encore suffisamment améliorée dans ce domaine, et la discrimination suivant le genre reste inchangée. Ce n'est seulement qu'en 1964 qu'une femme entra au parlement. Et depuis, les femmes n'ont pas arrêté de se présenter aux élections législatives, mais à chaque fois la société libanaise et la loi électorale confessionnelle forment un obstacle à leur réussite.

- **La femme et le travail** :

Il importe de signaler pour commencer que c'est la pression de la situation économique difficile qui a obligé les femmes à commencer à travailler à l'extérieur de chez elles et dans différents domaines.

C'est ainsi qu'au niveau législatif, le code du travail libanais ne discrimine pas entre les salariés sur la base du sexe, déclarant dans son deuxième article que « (...) *il est interdit à l'employeur d'établir une discrimination entre l'homme et la femme qui travaillent en ce qui concerne le genre de travail, le montant du salaire, l'emploi, la promotion, l'avancement, l'aptitude professionnelle et l'habillement* ». Le code du travail libanais protège aussi la femme dans quelques clauses :

- Qui lui donnent un congé de maternité de sept semaines récemment modifié à 10, intégralement payé
- Qui interdisent de lui adresser des avertissements à compter du cinquième mois de grossesse jusqu'à la fin de la maternité ;
- Qui standardisent l'âge de fin de service. Avant cette loi datant de 1986, les femmes partaient à la retraite à des âges relativement bas par rapport aux hommes.

Cependant, quelques clauses de la loi libanaise, dans le domaine du travail et de la sécurité sociale, révèlent quelques marques de discrimination contre la femme, parmi lesquelles on cite:

- Concernant l'indemnité familiale : la loi de la sécurité sociale donne exclusivement à l'employé ou le salarié (masculin) le droit de profiter de l'indemnité familiale, privant ainsi les femmes de ces droits.

- Au niveau de la médication et des services d'hospitalisation : selon la loi de la sécurité

sociale, la famille de l'homme et de la femme ne peut bénéficier du même droit concernant la médication, les services d'hospitalisation et les autres aides sociales.

En amont des législations citées, nous retrouvons d'autres types de discrimination que les femmes affrontent quotidiennement. Dans le secteur privé, la loi qui concerne l'égalité des salaires n'est pas toujours appliquée, le congé maternité demeure insuffisant et la femme est la première à être touchée par le licenciement. Enfin, il reste difficile pour une femme mariée de trouver un travail.

- **Le mariage/ le divorce :**

Dans la logique conservatrice et religieuse, il n'est pas acceptable qu'une femme épouse un homme qui n'appartient pas à sa religion. Dans les rares cas où la fille a la possibilité de choisir, les statuts personnels de telle ou telle confession lui interdisent de vivre réellement ce choix car ils lui réprimandent la plupart de ses droits d'origines. Plus que ça, ils l'arrachent à sa confession et donc à ses valeurs d'origine.

Le divorce est accordé beaucoup plus facilement à l'homme qu'à la femme. Chez les chrétiens, on note qu'il est difficile tant pour la femme que pour l'homme de dissoudre les liens du mariage. Même dans les cas de violences domestiques, auxquelles sont confrontées certaines femmes ne permettent pas d'y procéder.

- **La nationalité :**

L'ordre numéro 15 qui date du 19-1-1925 et la loi émise en 11-1-1960 regardent les règlements en termes de nationalité ; au premier article du dit ordre *« est considérée comme libanais, toute personne née d'un père libanais, quel que soit son lieu de naissance. La nationalité se transmet donc par la paternité et non pas par la maternité, sauf dans deux cas : l'enfant trouvé, et celui d'une femme ayant obtenu la nationalité libanaise après la mort de son époux »*.

On lit ainsi qu'une grande discrimination touche la femme libanaise mariée à un non-libanais : elle n'a pas le droit de transmettre sa nationalité à ses enfants ni à son mari tandis que la femme non-libanaise mariée à un Libanais devient une citoyenne. De plus, « bâtard » (« laquite ») sera inscrit sur la carte d'identité d'un enfant qui est né hors mariage. La femme ne pourra lui transmettre ni son nom, ni sa nationalité sans mariage à un homme.

Avec la guerre civile de 1975, cette loi s'est d'autant plus fortifiée afin de conserver un quota raisonnable de « purs libanais ». De cette façon, si les femmes libanaises se mariaient avec un réfugié palestinien, elle n'aurait pas le pouvoir d'en faire un citoyen libanais. La haine contre les Palestiniens s'accroît considérablement depuis la guerre civile, une haine qui s'est très vite répandue contre tout différent. Quoi qu'il en soit, c'est la femme libanaise qui en souffre jusqu'aujourd'hui.

- **La tutelle des enfants :**

L'État libanais, eu réserve à l'article 16 de l'accord pour annihiler toute forme de discrimination contre la femme (CEDAW) liée aux droits, devoirs et responsabilités du mariage, et les responsabilités de la mère s'agissant de ses enfants et la tutelle, il ressort que les Libanais n'obéissent pas à une loi unique regardant leur état civil, mais que chacun obéit aux lois liées à sa secte et à ses tribunaux.

Cependant, les différentes religions s'entendent sur le sujet qui concerne la tutelle des enfants puisqu'elle revient au père. En plus, en cas du décès du père, la mère ne devient pas automatiquement la tutrice de ses enfants : chez les musulmans le grand-père paternel devient leur tuteur légal ou, à défaut, les hommes du côté de la mère. Chez les chrétiens, il faut faire une distinction entre les orthodoxes et les catholiques : chez les premiers le grand-père paternel devient tuteur légal, ou, à défaut la personne désignée par le tribunal ; chez les seconds, le tuteur est celui que le père a désigné avant sa mort ou, à défaut, celui que le tribunal désigne, la mère venant en premier, à moins qu'elle ne se remarie.

D'autre part, la tutelle des enfants pose plusieurs problèmes au niveau quotidien : on cite à titre d'exemple la nécessité d'obtenir l'autorisation du père préalablement au voyage des enfants, y compris avec la mère, et l'autorisation préalable du père à la demande d'un passeport pour les enfants. Sans cette autorisation faite par le père, les enfants ne peuvent quitter le pays.

- **L'adultère :**

Selon le code pénal, la femme est passible d'être sanctionnée par la loi que l'adultère s'accomplisse au domicile conjugal ou ailleurs, tandis que l'homme ne sera pénalisé que si l'adultère s'accomplit au domicile conjugal, ou si celui-ci agrippe son amante en public. La

pénalité infligée à un homme qui trompe s'étend de 1 mois jusqu'à 1 an de prison à moins qu'il ne soit marié, tandis que la pénalité imposée à la femme qui *commet un délit* d'adultère est un emprisonnement de 3 mois à 2 ans quel que soit son état marital. L'adultère de l'épouse est pénalisé par la loi à travers des témoignages ou des présomptions, tandis que l'époux adultère est innocenté à défaut de preuves concrètes : « *pas une preuve recevable contre le partenaire sauf les messages et les documents écrits par lui* » (Le code pénal, article 487).

- **La violence conjugale :**

Les violences domestiques ne sont pas criminalisées par le Code pénal libanais jusqu'en 2014. Le Code pénal libanais excluait alors les violences physiques si elles étaient « justifiées » par l'auteur suite à de simples suspicions mais aussi excluait explicitement le viol conjugal de la définition même du viol. Il faut de plus noter que si le violeur épousait sa victime après le crime, celui-ci était exonéré par la loi. En effet, l'article 522 du code pénal libanais concernait différents crimes, tels que les viols, les agressions, les rapt et les mariages forcés. Il stipulait que si « *un mariage valide est contracté entre l'auteur d'un de ces crimes et la victime, les poursuites cessent, et si un verdict a déjà été prononcé, son application est suspendue* ». En 2011, des propositions d'amendements au Code pénal pour criminaliser le viol conjugal et abolir l'article permettant une exonération de l'auteur du crime qui épouse sa victime ont été soumises au Parlement. Ce n'est qu'en 2014, que la réforme de la loi fut accordée. Nous pouvons tout de même dire, que ce qui est criminalisé, ce n'est que la preuve du viol et non pas le viol en soi parce que sans preuves tangibles la loi reste caduque.

« Et cette violence contre les femmes en dit long sur la non-acceptation de cet Autre en soi, le refus de la part féminine, opaque et énigmatique, que les hommes portent en eux-mêmes. La violence signe l'échec de cette capacité de se transcender soi-même « afin d'assurer son unité véritable » (selon l'expression de René Nelli). »²⁴⁰

²⁴⁰ Abdelouahed, H., « Ce voile qui cache la forêt », *Topique* 2010/1 (n° 110), p. 183-195.

3.2. Le féminin en religion : de l'énigme au refus

« À l'aube de l'humanité, un face-à-face entre deux femmes. L'origine s'écrit désormais au féminin »²⁴¹

Les droits et les devoirs des libanais sont régis par les lois religieuses et comme nous l'avons vu dans le chapitre A : « Mémoire(s) de guerre(s) », avec la guerre la confession devient l'embryon, par lequel s'exprime la guerre et le motif de la mise à mort du différent. La religion s'imposa cruellement alors avec la guerre civile, s'installant dans la pensée comme étant l'unique loi à laquelle répondre. Une loi qui exclue toute différence, parce que menaçante et représentant la force de l'ennemi. Quand la religion sert à la guerre, elle dicte, le droit des hommes, leur droit à la vie ou à la mort. Les lois régies par la religion concernant la femme et qui ont été citées plus haut, nous montre à quel point, les risques encourus sur l'être de la femme sont de tailles si celle-ci se risque à se laisser aller à ses propres désirs. La femme libanaise, insuffisante à elle-même, ne pouvant léguer ni son nom ni sa nationalité à sa « progéniture » se voit contrainte de se soumettre aux lois religieuses et non à celles de l'amour quand il est question d'union par le mariage. Elle se doit de choisir son semblable afin de maintenir quelque chose d'elle et de ne pas s'effacer complètement. Au Liban, la loi religieuse devenue l'ultime référence légitime accentue l'oppression de la femme, la fragilisant dans tout son être.

3.2.1. La religion, le patriarcat et la menace de la femme libre

Freud (1927), donne une fonction de protection paternelle à la religion. Selon lui, « c'est l'effrayante impression de désarroi chez l'enfant qui a suscité le désir de protection – protection par l'amour – qu'a comblé le père, et que c'est la notion de la persistance de ce désarroi tout au long de la vie qui a fait se raccrocher à l'existence d'un Père – mais désormais plus puissant. »²⁴²

²⁴¹ Abdelouahed, H., *Figures du féminin en Islam*, PUF, Paris, 2012, p. 36

²⁴² Freud, S. (1927), *L'avenir d'une illusion*, édition Quadrige/PUF, 2008

Dans un contexte où la religion n'est plus la garante de la protection contre le « désarroi infantile » mais contre l'étranger, contre l'ouverture et donc contre le féminin (comme nous le verrons dans le chapitre 2.2.3 : « La religion au pouvoir : le refus du féminin ») les autorités religieuses peuvent avoir un rôle funeste envers la femme. Ce qui domine donc ici, ce n'est pas le texte coranique ou biblique qui insinuerait que les hommes seraient supérieurs aux femmes, mais plutôt le conflit des représentations, le conflit entre la brèche de la parole et l'emprise d'une culture patriarcale. Le conflit qui existe entre la représentation de la femme libre et le souci de la féminité dans les sociétés patriarcales, dont le Liban fait partie, vient résonner avec les propos de Touraine : « *L'individu ne devient sujet, en s'arrachant au Soi, que s'il s'oppose à la logique de domination sociale au nom d'une logique de la liberté, de la libre production de soi* »²⁴³ La libération des femmes semble donc être une menace véritable dans les sociétés patriarcales.

L'incarnation de Dieu dans la forme masculine impliquerait d'emblée le fait « *que la société privilégiait le masculin bien avant l'apparition des religions révélées* ». ²⁴⁴ F. Héritier revient souvent sur ce trait : les compensations (parthénogénèses ou Vierge Marie) sont là pour nuancer l'inégalité fondamentale, pas pour la modifier. Selon F. Héritier (1996), la religion est l'une des principales formations culturelles mettant en avant la discrimination à l'égard des femmes. Etant donné qu'il s'agit de l'une des composantes socioculturelles qui ne peut être négligée, personne ne peut nier l'influence de la religion sur la mentalité des croyants, leurs discours, leurs modes de vie et leurs comportements. Il faut rappeler ce que Freud a déjà dit en ce sens, que le point de vue de la psychanalyse sur la religion est donc celui de l'anthropogénèse. Elle entend la religion en même temps comme un destin collectif dans l'histoire de la culture et comme une fonction psychique dans le rapport individuel au monde.

Comme nous le verrons plus bas, les religions monothéistes ont établi l'infériorité de la femme en la rendant dépendante de l'homme. L'homme aurait quant à lui, la garantie de la puissance et de la domination. Les sociétés fondées sur la religion consacreront à l'homme, le rôle du chef, du décideur, du supérieur. Ainsi, lorsque ce pouvoir masculin est d'ordre divin, le statut inférieur des femmes légitime toute sorte de discriminations qu'elles endurent, et la dénonciation des violences devient un acte quasi-impensable. M-T. Khair Badawi (1989) dira

²⁴³ Touraine, A., *Critique de la modernité*, Les Éditions Fayard, Paris, 1992, p. 269

²⁴⁴ Héritier F., *Masculin/féminin, Tome I, La pensée de la différence*, opcit, p. 297

en parlant du cas du Liban : « *Le corps perçu comme source de culpabilité sexuelle et ainsi il y a l'idée de sentence divine du Dieu vengeance de l'Ancien Testament qui envoie ses foudres- ici la guerre- contre son peuple pour le punir. Le corps reste lié à quelque chose de malin, la sexualité à quelque chose de maudit, la femme à une créature maléfique dans l'imagerie populaire des Orientaux. Elle est Pandore, elle est Eve, sans cesse recommencée*²⁴⁵. »

3.2.2. L'énigme du féminin et la religion monothéiste

Partant du récit de la chute de l'homme dans la genèse, les hommes condamnent la femme. Elle par qui le serpent est passé pour introduire le péché et ses conséquences dans le monde. Après avoir culpabilisé la femme, - « C'est la femme que tu as mise auprès de moi qui m'a donné du fruit de l'arbre, et j'ai mangé ! »²⁴⁶-, l'homme continue à la juger sévèrement en s'appuyant sur certains passages des Ecritures dont celui-ci : « Je multiplierai les peines de tes grossesses, dans la peine tu enfanteras tes fils. Ta convoitise te poussera vers ton mari et lui dominera sur toi »²⁴⁷. Freud qualifiera cette souffrance typique d'un masochisme d'ordre féminin.

Ainsi, revenir sur la création de la femme telle qu'elle a été décrite dans la bible semble intéressant. Cela pourrait servir à introduire sa fonction séparatrice dans l'univers phallique entre l'homme et Dieu (fonction dont l'homme la rend coupable.).

L'homme est premier : « création divine ». La femme est seconde : elle ne descend pas directement de Dieu et c'est de la côte du masculin qu'elle se différencie de celui-ci en tant que femme. A travers la genèse, la naissance d'une femme nous apparaît dans un entre-deux : entre Dieu et l'homme. Voici comment est décrite la création de la femme dans la Genèse :

« Dieu dit : Il n'est pas bon que l'homme soit seul ; je lui ferai une aide semblable à lui. (...) Et l'homme donna des noms à tout le bétail, aux oiseaux du ciel et à tous les animaux des champs ; mais, pour l'homme, il ne trouva point d'aide semblable à lui. Alors Dieu fit tomber

²⁴⁵ Khair Badawi, M-T, « La sexualité à l'épreuve » in KHAIR-BADAWI M-T ; SOBH A ; NACOUS L.C ; CHAMOUN I.A et al., (Colloque), *La femme libanaise témoin de la guerre*, Ligue des états arabes, mission de Paris, Beyrouth, 1989, p. 117

²⁴⁶ La bible sous la traduction de Lemaître De Sacy, (Gn 3, 12), Bouquins, 2008 p9

²⁴⁷ Ibid. (Gn 3,16) p9

un profond sommeil sur l'homme, qui s'endormit ; il prit une de ses côtes, et referma la chair à sa place. Dieu forma une femme de la côte qu'il avait prise de l'homme, et il l'amena vers l'homme. Et l'homme dit : Voici cette fois celle qui est os de mes os et chair de ma chair ! On l'appellera femme, parce qu'elle a été prise de l'homme. »²⁴⁸.

Celle-ci, la femme construite, fabriquée, advenue, sera appelée femme « Ischsha » car elle fut tirée de l'homme « Ish »²⁴⁹. Ce n'est qu'après « la faute » commise qu'elle reçoit d'Adam un nouveau nom, Hawwâh/Eve : la mère de tout vivant. Eve est aussi la première femme à transgresser l'ordre de Dieu : elle est en ce sens responsable du péché originel et de l'exil du paradis perdu. Eve sera ainsi responsable de tous les maux de la terre car face à son péché vont être introduits comme punition : le mal, la souffrance, le travail et la honte de la nudité. Cela reviendrait à dire qu'elle fut l'introductrice de la différence des sexes et de la castration de l'être pur.

La femme apparaît comme une malédiction et vient séparer l'homme de Dieu. La femme produit donc une dysharmonie qui rompt l'harmonie phallique entre l'homme et Dieu. La femme est le principe séparateur qui va contre le Un phallique et l'ennui, en introduisant l'altérité. Le danger que suscite la sexualité féminine se retrouve dans cette figure originellement incarnée par Eve. Ce concept féminin est aussi incarné à travers bien d'autres figures dans la bible judéo-chrétienne : Lilith, Dalila, et Salomé. On retrouve cette « femme vampire » aussi dans la littérature de la Grèce antique, incarnée par Aphrodite, la Sirène, Hélène de Troie, Clytemnestre et bien d'autres. Comme le relève H. Abdelouhed, la construction de l'origine nécessite deux temps : « *le premier est celui de la séparation (sortir de l'indistinction originelle et confuse), le second est celui qui annonce le sexuel* »²⁵⁰. La cote d'Adam qui sera appelée femme combinera « *de pair avec le sexuel et la mort.* »²⁵¹

L'harmonie qui vient d'être brisée est liée à l'identification totale à Dieu : « être *seul c'est être Dieu* »²⁵². Viendrait-elle séparer l'homme en deux ? Introduire du féminin dans le masculin ? « *Ainsi, la côte une fois enlevée va définir un côté homme, un côté femme* »²⁵³.

²⁴⁸ Ibid., (Gn 2, 18 ;24) p8

²⁴⁹ En Allemand: " je"

²⁵⁰ Abdelouahed, H., *Figures du féminin en Islam.*, PUF, 2012

²⁵¹ Idem

²⁵² Moscovitz, J-J., « Cote d'Adam, sexualité et désir du psychanalyste » in *Psychanalyse actuelle*, Mars 2007.

²⁵³ Idem

L'homme ne sera plus réduit à son sexe masculin, mais surtout ne sera plus divin. Un peu plus loin, dans la genèse, on lit : « Dieu créa l'homme à son image, homme et femme. ». Le masculin comme le féminin ne peut se réduire au réel du sexe. Le féminin dans la femme ne peut non plus se réduire à devenir, comme Eve, mère de tout vivant. Celui-ci semble s'énoncer au-delà du sexe féminin, au-delà de l'objet du désir de l'homme et au-delà du maternel. On pourrait dire que sa place se trouve « *dans cet écart radical entre homme et femme, qui n'appartient ni à l'un ni à l'autre comme tel et participe de ce point de réel qui advient à l'existence et à sa limite.* »²⁵⁴. On retrouve à travers cette description originale une figure énigmatique du lieu de la femme.

Selon Freud, la religion, création de l'homme, tenterait d'expliquer le monde : « *Nous arrivons ainsi à cette singulière conclusion : de tout notre patrimoine culturel, c'est justement ce qui pourrait avoir pour nous le plus d'importance, ce qui a pour tâche de nous expliquer les énigmes de l'univers et de nous réconcilier avec les souffrances de la vie, c'est justement cela qui est fondé sur les preuves les moins solides.* »²⁵⁵. Cependant, à l'énigme de la femme, la religion (ici judéo-chrétienne) n'a répondu que par une énigme.

Tabarî, (historien du Coran, né en 839 au Tabaristan et mort en 923 à Bagdad) s'éloigne du péché originel qui caractérise la pensée judéo-chrétienne, afin de mettre l'accent sur la jalousie envers la descendance, qui serait au soubassement de la culture islamique. En effet Adam et Eve, semblent jaloux de leur descendance respective (prophète Mohamed et Fatima). Une jalousie qui ferait de la figure de la femme une femme envieuse et d'une mère meurtrière qui « *porte sur sa fille, regard envieux et hostile jusqu'au désir d'extermination* »²⁵⁶ devient la Mère des toutes les mères, symbole de maternité et de la jeunesse du genre humain.

Bien plus qu'une énigme mais une forme redoutable d'être. Nous retrouvons la figure de cette femme fatale personnifiée en Islam par Zaïnab qui sera « *Fatale car elle bouleversera l'idée du bien et du mal dans la Cité, bouleversera l'idée de la paternité, forçant le destin de la filiation en islam et provoquant le verset du hijab (le voile).* »²⁵⁷. Cette énigme, nous la retrouvons dans la psychanalyse même. L'incompréhension de Freud et son propre effroi face au sexe féminin n'ont pas manqué de marquer ses théories sur le développement sexuel de la

²⁵⁴ Idem

²⁵⁵ Freud, S. (1927), *L'avenir d'une illusion*, Quadrige/PUF, 2008, p27

²⁵⁶ Abdelouahed, H., *Figures du féminin en Islam*, opcit, p.37

²⁵⁷ Idem

femme. Cette énigme de la sexualité féminine entraîne selon Freud d'une part, le *refus du féminin* commun aux deux sexes et qui est à saisir dans une logique anale ou phallique. Un sexe féminin invisible, secret, étranger et porteur de tous les fantasmes dangereux. Il est inquiétant pour les hommes parce qu'il leur renvoie une image de sexe châtré qui leur fait craindre pour leur propre sexe, mais surtout parce que l'ouverture du corps féminin, sa quête de jouissance sexuelle et sa capacité d'admettre de grandes quantités de poussée constante libidinale sont source d'angoisse, pour l'homme comme pour la femme.

3.2.3. *La religion au pouvoir : le refus du féminin ?*

« Ces idées religieuses, qui professent d'être des dogmes, ne sont pas le résidu de l'expérience ou le résultat final de la réflexion : elles sont des illusions, la réalisation des désirs les plus anciens, les plus forts, les plus pressants de l'humanité ; le secret de leur force est la force de ces désirs. Nous le savons déjà : l'impression terrifiante de la détresse infantile avait éveillé le besoin d'être protégé - protégé en étant aimé - besoin auquel le père a satisfait ; la reconnaissance du fait que cette détresse dure toute la vie a fait que l'homme s'est cramponné à un père, à un père cette fois plus puissant. »²⁵⁸

Quand Freud évoque un « refus du féminin » ou une « protestation virile » chez l'homme, ce n'est qu'en référence à une « rébellion contre sa position passive ou féminine à l'égard d'un autre homme »²⁵⁹. Le refus du féminin s'inscrit alors dans un registre uniquement référé à l'angoisse de castration (« En d'autres termes, la « protestation virile » n'est autre qu'angoisse de castration. »²⁶⁰). Cette dimension de crainte de passivité vis-à-vis de l'objet homosexuel et d'identification à un être châtré n'est pas inexacte, mais elle ne tient compte que d'une logique phallogocentrique.

J. Schaeffer propose d'entendre le « féminin » à un niveau plus archaïque, comme étant d'abord ce qui détermine la capacité d'ouverture du Moi à la poussée constante de la pulsion, et ce dans les deux sexes. Le caractère « effractant » de la pulsion, même s'il est également « nourricier », provoque une « angoisse de féminin ». Autrement dit l'angoisse du féminin

²⁵⁸ Freud, S. (1927), *L'avenir d'une illusion*, opcit.

²⁵⁹ Freud S. (1937), « L'analyse avec fin et l'analyse sans fin », in *Résultats, Idées, Problèmes II*, Paris, PUF, 1985, p.266

²⁶⁰ Idem

renvoie à « *l'angoisse de pénétration du Moi et du corps par un étranger.* »²⁶¹. Angoisse d'être envahi par ce qui entre, que les limites soient abolies, mais il est paradoxalement nécessaire d'être traversé par cette énergie nourricière. Face à cette angoisse, le Moi doit accomplir un difficile « travail du féminin », qui s'étaye sur une organisation anale suffisamment souple : « *Ce travail du Moi, dit-elle, exige de sa structure anale qu'elle mette en œuvre sa fonction d'ouverture (démission du fantasme de tout contrôler).* »²⁶²

Mais la qualification de « féminin » est, à ce niveau archaïque, plutôt une métaphore. Elle ne peut être employée qu'à partir de l'élaboration de la différence des sexes, lors de la phase phallique. Le refus du féminin serait alors, pour la fille et le garçon, une phase de surinvestissement narcissique du pénis qui constitue « *un des moyens de dégagement de l'imaginaire pré-génitale et de l'emprise maternelle* »²⁶³, dégagement qui s'était amorcé lors des phases précédentes, orale et anale. Les couples organisateurs de la psycho sexualité passent progressivement du couple incorporation/rejet (oral), à celui d'actif/passif (anal) puis à celui de phallique/châtré. En somme, l'« *angoisse de féminin* » équivalente à l'angoisse d'être pénétré, a pour prototype la relation du Moi et de la pulsion. Elle sera par la suite retravaillée par les fantasmes oraux, anaux et phalliques qui lui feront prendre des formes diverses. Toutes ces étapes du développement psychosexuel et les fantasmes qui en découlent seront réactivés à l'adolescence. Processus, lors duquel s'ajoutent la véritable découverte du sexe féminin, le vagin, et la possibilité de réalisation sexuelle. (Nous reviendrons sur ces apports dans la troisième partie de la thèse).

J. Schaeffer, met ainsi d'une part l'accent sur la résonance archaïque de l'angoisse de féminin dans ses liens avec l'objet maternel, et considère d'autre part, qu'au niveau de l'organisation phallique, ce dont se défend l'homme est non seulement « *l'identification au féminin = châtré, mais également l'angoisse de pénétrer la femme selon la motricité de la poussée constante.* »²⁶⁴ Ou dit autrement, le complexe de castration « *n'est plus seulement l'angoisse de perdre le pénis, ou de ne pas l'avoir. Il se traduit pour le garçon par : comment*

²⁶¹ Schaeffer J., *Le refus du féminin*, PUF, Paris, 2013, p.65.

²⁶² Ibid., p.67.

²⁶³ Schaeffer J., « Peur et conquête du féminin à l'adolescence dans les deux sexes », *Adolescence*, 2007, T.25, 2, p.263.

²⁶⁴ Schaeffer J., *Le refus du féminin*, opcit, p.68

*utiliser ce pénis dans la sexualité ? »*²⁶⁵

Le « refus du féminin » chez l'homme est donc celui de son propre rapport à la passivité, dans la lignée des fantasmes fusionnels et homosexuels, celui des identifications à la mère, mais également celui des représentations attachées à l'objet maternel et érotique. Les hommes ont peur des femmes donc, et c'est cette peur qui les pousse à vouloir les dominer.

J. Schaeffer différencie le « *refus du féminin, roc dépassable, qui cède et va vers l'ouverture, celle qui est nécessaire à la pénétration et à la jouissance sexuelle, et un "refus du féminin", roc indépassable, qui ne négocie pas, fermeture coûte que coûte au pulsionnel et à l'étranger, et qui conduit à la frigidity dans les deux sexes.* » Selon elle, « *plus le moi admet de pulsion sexuelle en son sein, plus il est riche, et mieux il vit* ». C'est donc l'ouverture pulsionnelle à l'autre étranger qui permettra à ce roc d'être *dépassable* et à rencontrer le féminin en soi et donc à être plus « riche », à vivre « mieux » et donc à être plus libre. La division confessionnelle qui s'est accentuée depuis la guerre civile, semble correspondre à ce roc indépassable qui se ferme à l'étranger.

3.2.4. La fétichisation de l'hymen

En évoquant, les tribus sauvages dans son texte *Le tabou de la virginité*, Freud (1918) peint le comportement sexuel de certaines d'entre elles. Freud met l'accent sur le fait que les relations qui engagent les femmes sont prohibées dans nombreux événements, tels que par exemple pendant les guerres. Ce tabou vis à vis de la femme évoquerait selon Freud une crainte à l'égard de celle-ci : « *Peut-être ce qui fonde cette crainte c'est le fait que la femme est autre que l'homme, qu'elle apparaît incompréhensible, pleine de secret, étrangère et pour cela ennemie. L'homme redoute d'être affaibli par la femme, d'être contaminé par sa féminité et de se montrer alors incapable.* »²⁶⁶. Freud poursuit et n'hésite pas à situer la femme elle-même en tant que tabou : « *on pourrait dire que la femme dans son entier est tabou. La femme n'est pas seulement tabou dans les situations particulières qui découlent de sa vie sexuelle : menstruation, grossesse, délivrance et couches (...)* »²⁶⁷.

²⁶⁵ Schaeffer J., « Peur et conquête du féminin à l'adolescence dans les deux sexes, *Adolescence* », opcit, p.265.

²⁶⁶ Freud, S., (1918), « Le tabou de la virginité », in, *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1999, p. 71.

²⁶⁷ idem

La situation des femmes dans le monde arabe, bien qu'elle revête différentes formes et façons de faire, tend vers le monde des interdits et des tabous. D'ailleurs dans la langue arabe, la femme (Hourma, Harims au pluriel) a la même racine étymologique que tabou (Haram). Une langue, d'une « *richesse sémantique extraordinaire* », mais qui place la femme comme tabou et au destin malheureux. « *Le mot vierge 'adhrâ'* », à titre d'exemple, ne désigne que la jeune fille. Il ne se dit jamais au masculin, comme si l'homme était soustrait à tout devenir, à toute évolution et à toute historisation. On naît homme, on ne le devient pas. (...). La femme reste un corps, possédé quand l'homme le désire ou pris dans les fonctions domestiques d'ici-bas. Qu'en est-il de sa jouissance à elle ? Comment sera-t-elle récompensée ? Un voile sur sa sexualité de femme. Son destin se trouve ainsi scellé : obéissance ici-bas et chasteté dans l'au-delà. Ainsi en va-t-il des femmes. »²⁶⁸.

Le féminin menace la religion et c'est donc sans surprise qu'elle gardera sous contrôle ce « trou » qui lui fait tant peur. Au Liban, comme dans la plupart des pays arabes, la sexualité des femmes est sous constant examen social et parental : les femmes doivent être vierges au mariage. L'honneur de la famille repose sur le vagin de la fille. « *Les hommes, mais aussi les mères, chacun selon la place qu'il occupe dans le système patriarcal, veillent sur l'hymen de la fille.* »²⁶⁹ L'honneur est une notion qui ne concerne que les hommes et une « femme propre » est celle qui garde l'honneur de sa famille à travers sa pureté : sa virginité. De ce fait, « *la virginité renvoie à l'honneur de la famille et constitue l'une des modalités importantes de la transmission mère- fille* ». ²⁷⁰ Donc, « *la place qui garde l'honneur de la famille existe chez les femmes c'est le vagin, et ce n'est pas le phallus, pour cela il faut faire attention de notre honneur, c'est-à-dire notre femme* »

Depuis le plus jeune âge, cette surveillance s'opère et peut prendre des formes d'emprise dans la relation primaire dans laquelle le « *corps de la fille devient une sorte d'objet partiel en vue de la satisfaction de pulsions sadique-anales.* »²⁷¹ Nous verrons dans la suite de cette recherche que la transmission de l'interdiction de s'unir au différent dans la relation mère-fille se manifestera de la même façon sur la descendance féminine. Dans un

²⁶⁸ Abdelouahed, H., « Ce voile qui cache la forêt », *opcit*

²⁶⁹ Bouatta, C., « Violence maternelle et emprise », *Dialogue*, vol. 198, no. 4, 2012, pp. 135-144.

²⁷⁰ Merini, A- F., « Le nom et le féminin », *La clinique lacanienne*, 2005/1 no 8, pp. 141-152

²⁷¹ Bouatta, C., « Violence maternelle et emprise », *Dialogue*, vol. 198, no. 4, 2012, *opcit*.

contexte d'après-guerre, l'honneur serait maintenu par l'union au semblable autant que par l'état de l'hymen de la femme.

Nous pouvons donc inscrire « *les comportements maternels dans des cadres culturels et sociaux renvoyant à une société patriarcale qui met sous surveillance l'individu et particulièrement la femme, pendant que, d'autre part, une lecture centrée sur la dimension psychique révèle que la relation mère-fille*²⁷². »

Au Liban, la division entre une femme vierge et une femme non vierge est présente jusque dans la langue. La femme : « Al-mar'a » est la femme qui n'est plus vierge alors que la fille « Al-benet » est la femme vierge. Etre « mar'a » non mariée est un tabou. Ce clivage laisse la femme d'après-guerre en souffrance. Une femme absente au désir et à elle-même. Une femme qui ne se définit que par son appartenance à sa famille/religion et par son appartenance à son mari futur. Un mari qui ne sera que le reflet d'une alliance contre l'ennemi, l'autre et le différent. Un homme pour qui « Al-benet » se donnera pour être mère. Notons que La femme reléguée dans son rôle de mère et d'épouse n'a pratiquement pas eu de rôle culturel, artistique ou littéraire avant le vingtième siècle. Les quelques rares documents signés par des femmes, l'étaient toujours par l'expression « Oum » ou mère de leur fils aîné. Au Liban, la femme ne se définit qu'en référence au monde masculin : soit « benet » fille du père, « mar2a » femme du mari ou « Oum » mère du fils aîné. Jamais femme de son corps, n'appartenant qu'à elle-même. Il faut souligner que même aux yeux de la loi libanaise confessionnelle, le statut de la femme –à elle seule- est annulé, puisque celle-ci ne peut *rien* transmettre : ni sa confession, ni son nom, ni son héritage.

Pour conclure, pouvons-nous penser que si la religion est aussi prégnante dans les pays arabes, ce n'est pas uniquement dans le but de « *protéger, d'apaiser et de consoler* » (Freud, 1927) l'homme face aux questionnements sur l'origine et sur la mort, mais aussi, se protéger/ se défendre/ rejeter le féminin?

La religion ne nous apparaît pas alors dans ce contexte d'après-guerre comme la raison de la domination masculine mais plutôt comme le moyen collectif de légitimer le patriarcat, de véhiculer la haine meurtrière de la guerre et de maintenir la femme sous contrôle. Nous pouvons ainsi entendre la liberté, sous un angle social, la liberté toujours entendue comme une tendance, peut être considérée comme la possibilité d'expérimenter cette « *forme de*

²⁷² Idem

*légèreté et de grâce dans le simple fait d'exister, au-delà des occupations, au-delà des sentiments forts, au-delà des engagements, (...) De ce petit plus qui nous est donné à tous : le sel de la vie »*²⁷³.

3.3. La femme libanaise ou l'impossible union par amour

*« Le mariage et sa durée semblent constituer un facteur d'inhibition de la fonction érotique de la femme. La « non-demande en mariage » du poète (G. Brassens) serait-elle une garantie au bonheur ? »*²⁷⁴ (M-T Khair Badawi (1986) sur la femme libanaise dans le mariage)

Avant de nous lancer dans une étude psychanalytique de la rencontre amoureuse, de la liberté qu'elle suppose et de l'amour en temps de guerre, il nous paraît essentiel de revenir sur le sens que l'union prend dans cette société traumatique dominée par la religion et la guerre. L'union à travers le mariage apparaîtrait comme un phénomène qui mettrait à l'écart le sérieux et la légitimité du sentiment amoureux. Notons cependant, que les normes qui seront exposées ci-dessous ne sont en aucun cas statiques et ne se veulent pas généralisables sur la condition de la femme libanaise en amour. Il y a certainement des couples amoureux et des femmes qui échappent à ces normes et nous pensons que c'est grâce à ces exceptions (de plus en plus nombreuses) que la fixité libanaise d'après guerre civile pourra changer de nature et devenir mouvante.

3.3.1. L'union par le mariage : au risque de l'amour

Dans la société libanaise, l'union n'équivaut pas au couple mais au mariage ; puisque le couple est clandestin au regard de la loi libanaise. En effet, la loi s'oppose à la cohabitation de l'homme et de la femme et aux relations sexuelles en dehors du mariage. Ceci implique indirectement, que les amoureux ne sont pas libres d'exprimer leur amour à leurs façons. « La façon » de s'aimer au Liban semble fortement dictée par les interdits sociaux, qui limitent l'individu dans son élan amoureux.

Au Liban le mariage est une forme déterminée d'insertion sociale du couple, en vue d'une tâche commune, et en particulier celle de la procréation.

²⁷³ Héritier, F., *Le sel de la vie*, Paris, Odile Jacob, 2012, p.6

²⁷⁴ Khair-Badawi M-T., (1986), *Le désir amputé, vécu sexuel de femmes libanaises*, L'harmattan, Paris, 2000, p. 161

Il est quelque peu désolant de remarquer que les constats de Freud (1908), concernant la femme et le mariage à son époque s'appliquent encore aujourd'hui au Liban. Nous pouvons penser que c'est le cas, parce que la religion est omniprésente au niveau des lois qui régissent les libanais entre eux. Ainsi, Freud avance : « *Particulièrement tangibles sont les dommages qui sont infligés à l'être même de la femme par la rigoureuse exigence d'abstinence jusqu'au mariage. L'éducation ne prend manifestement pas à la légère la tâche de réprimer la sensualité de la jeune fille jusqu'à ses épousailles, car elle travaille avec les moyens les plus sévères. Non seulement elle interdit le commerce sexuel, attribuant des primes élevées à la conservation de l'innocence féminine, mais elle soustrait même à la tentation l'individu féminin en cours de maturation en le maintenant dans l'ignorance de tout ce qui relève des faits concernant le rôle auquel il est destiné et ne tolère chez lui aucune motion d'amour qui ne puisse mener au mariage.* »²⁷⁵ Freud a tout dit... concernant la femme dans la culture en 1908 !

A cette époque, Freud (1908) va jusqu'à affirmer que la seule solution pour faire face aux désillusions du mariage, c'est l'adultère. Et comme la culture *claustrale* la femme, cette solution ne s'offre qu'à l'homme. On ne s'étonnera pas ainsi d'entrevoir dans les avancées de Freud que la femme, conditionnée par la culture et opprimée par l'éducation interdictrice, est celle qui souffre le plus.

3.3.2. Le mariage interconfessionnel : au risque de l'identité féminine

Au Liban, les différentes lois religieuses maintiennent l'isolement de chaque confession et dressent un barrage contre les mariages mixtes. Le mariage mixte/civil est reconnu par l'autorité libanaise, mais il ne peut se faire sur le territoire libanais.

Dans les mariages mixtes, le mariage doit régulièrement être célébré devant l'autorité religieuse du futur époux- sauf si, dans de très rares cas, les deux partis sont d'accord pour choisir l'autorité de qui dépend la future épouse - cet accord est conclu par écrit, signé des deux parties et implique leur soumission aux lois de ladite communauté.

Cependant, « donner son enfant »²⁷⁶, et surtout sa fille, à un « étranger » s'apparente à une trahison sociale et mettrait en cause sa propre fidélité à son groupe d'appartenance. Dans le mariage mixte, existe le problème des rapports des deux groupes auxquels ils appartiennent,

²⁷⁵ Freud, S., (1908), « La morale sexuelle « culturelle » et la nervosité moderne », *Œuvres complètes, V. VIII (1906-1908)*, Paris, PUF, 2007, p. 212.

²⁷⁶ Expression utilisée par les libanais

rapports dont l'enjeu central est le fruit de la génération suivante, donc du devenir du groupe. La trahison est ici incontournable, et sa dénégation irrecevable, puisque dans un système culturel qui ne reconnaît que la lignée paternelle, les enfants d'un étranger, sont des enfants qui appartiennent et qui ressemblent au groupe de leur père, donc des étrangers pour la femme et pour son propre groupe.

Néanmoins, le mariage mixte n'a pas uniquement des répercussions sur l'honneur et sur l'identité du groupe d'appartenance, il met aussi à l'épreuve l'identité féminine libanaise. La femme qui se convertira à la religion de son mari devra renoncer au privilège de transmettre à sa descendance ses propres traditions familiales. Pour la femme libanaise qui, selon la loi libanaise ne peut rien transmettre, s'unir au semblable serait une opportunité de pouvoir transmettre « quelque chose » qui lui ressemble, et de maintenir ainsi son existence. Lorsque la femme libanaise se marie avec un homme de différente confession (ou pas) , c'est son histoire, depuis son commencement jusqu'à sa fin qui change de lieu. En effet, son origine (noufous) qui est inscrite sur sa carte d'identité et qui était rattachée au lieu de naissance et d'appartenance du père change avec le mariage et devient celle du mari. De plus, quand la femme libanaise se marie à un homme d'une autre confession, celle-ci ne pourra plus être enterrée auprès des « siens ». À sa mort, elle sera enterrée dans un cimetière chrétien, druse ou un carré musulman, selon la confession de l'époux.

Comment est-ce qu'une mère, femme des temps de guerre, qui a combattu pour sa survie narcissique à travers son union au semblable, pourrait accepter que sa transmission/que son combat à travers sa descendance s'arrête net ? L'union au semblable qui était une question de vie – ou de mort-pendant la guerre se transmet alors sous une forme interdictrice à la fille. Celle-ci sera interdite de s'unir au différent. La femme qui n'a jamais vécu la guerre civile devra mener le même combat que la mère et braver cet interdit reviendrait à défier les défenses en faveur de la survie narcissique de la mère.

3.3.3. De mère en fille : de l'union au semblable à l'union à l'identique

Quand l'union au semblable, pendant la guerre civile, a fait l'objet d'une obligation et que celle-ci est transmise à la génération d'après guerre civile, nous pouvons penser que la figure paternelle est mise à mal.

Nous ne pouvons bien entendu, pas dire que dans la société libanaise on assiste à un « mouvement d'effacement du tiers »²⁷⁷ comme dans les sociétés occidentales où les rôles parentaux sont devenus « boiteux ». Bien au contraire, par la remontée du patriarcat, suite à la guerre civile, la figure du père est bien définie, même trop. Multiples dimensions de la figure paternelle se voient assurées ; à savoir le père comme support d'identification, le père comme agent ou représentant de la séparation-castration, le père comme transmetteur de filiation. Mais la figure paternelle comme objet de désir de la mère a été mise à rude épreuve pendant la guerre civile puisque le père n'apparaît pas comme « l'héritier de l'amour porté par la mère »²⁷⁸.

La dépendance et non le désir et encore moins l'amour sera le signe de cette union qui s'est formée pendant la guerre civile libanaise. La figure paternelle semblera alors pouvoir s'investir comme tiers représentant de la loi et de la place dans la filiation mais plus difficilement comme étant l'objet de désir d'une mère des temps de guerre. La figure paternelle fera aussi office d'une figure trop idéalisée car elle se confond avec la réalité de la guerre civile libanaise, dans laquelle le combat paternel est l'idéal véhiculé à travers la descendance.

L'interdiction de s'unir au différent impliquerait alors de rester fidèle à l'image de sa mère et de faire honneur à la famille. Pourtant en s'unissant à un autre semblable la femme qui n'a jamais vécu la guerre civile continuera un combat qui n'est pas le sien et se heurtera à un autre identique à la figure paternelle.

Pour conclure, les lois du mariage d'aujourd'hui ne permettent pas à la femme d'après guerre civile de s'extraire de la guerre. Ces lois sembleraient maintenir le combat au différent par l'union au semblable. En maintenant la femme dans une dépendance à l'homme et en ne lui accordant que très peu de droits ; l'amour à travers le mariage devient une question secondaire. Le mariage aurait alors pour fonction première d'assurer l'existence de la femme. L'union au semblable qui fut alors une « arme de guerre » pendant la guerre civile se transmet à la fille sous une forme interdictrice : c'est l'interdiction de s'unir au différent qui semblerait alors se loger au cœur de la transmission entre mère et fille. Nous verrons dans la deuxième partie que la transmission de cette interdiction prendra la forme d'une emprise dans la relation primaire et empêchera la femme d'après guerre civile de se sentir libre d'aimer. Face à la

²⁷⁷ Hurstel, F., « Malaise dans la filiation paternelle : que devient la fonction du tiers ? », *Cliniques méditerranéennes*, vol. n° 64, no. 2, 2001, pp. 5-19.

²⁷⁸ Selon la formulation de Freud (1931) dans « De la sexualité féminine ».

rencontre amoureuse, la femme qui n'a jamais vécu la guerre civile sera ainsi confrontée à une souffrance majeure, qui remet à l'épreuve sa construction féminine et ses assises narcissiques.

CONCLUSION CHAPITRE B

Pour conclure, notre objectif dans ce chapitre était de revenir principalement sur l'identité féminine libanaise dans la guerre, la culture, la religion et le mariage. Nous pensons que nous ne pouvons pas prétendre étudier la question de la transmission de l'interdiction de s'unir au différent entre la mère libanaise – femme des temps de guerre- et la fille n'ayant jamais vécu la guerre civile, si nous ne nous attardons pas sur les lois qui régissent – et qui oppriment- socialement la femme libanaise. Nous avons donc vu, dans un premier temps, l'identité de la femme dans la culture et la domination du mâle qu'engendre toute logique binaire. La guerre au visage masculin, accentuerait ce propos et remettrait la femme dans l'arrière-plan de la scène. Nous avons néanmoins mis en lumière le rôle essentiel et vital de la femme en temps de guerre. Pour ce faire, nous avons développé la figure de la femme au foyer, la combattante et la prostituée.

D'un autre côté, l'union au semblable pendant la guerre civile nous est apparue telle une alliance et une arme de guerre contre l'ennemi. Cependant, s'unir par devoir et non par amour, fait de cette arme qui protège, une arme à la fois dangereuse ; ceci nous a amené à faire l'hypothèse que cette arme blessera la femme dans sa féminité. Nous avons, par ailleurs, vu en détail, à travers toutes les lois sociales ou religieuses, que jusqu'aujourd'hui la soumission de la femme à l'homme se fait criante. Engrenée dans la répétition et au rempart d'une société traumatique, la femme d'aujourd'hui à l'image de la femme des temps de guerre ne semble pouvoir se faire entendre qu'à travers un homme-semblable. La religion qui s'infiltré dans la société, dictant les lois et les droits de l'individu libanais nous est apparue comme le vecteur princeps de la guerre soumettant la femme au dogme masculin. La religion dans un Liban d'après-guerre garde alors la femme sous la tutelle de l'homme (père, frère, mari) sans laquelle elle risquerait son identité confessionnelle, communautaire, individuelle, son honneur et sa fidélité. Nous pensons alors que par faute de pouvoir se libérer de la violence d'une société patriarcale, le combat féminin qui s'est établie pendant la guerre civile

à travers l'union au semblable se transmettra, entre mère et fille, sous forme d'interdiction de s'unir au différent qui empiétera sur la liberté de la rencontre amoureuse de la fille héritière de cette interdiction.

C. PETIT TRAITE SUR L'AMOUR EN TEMPS DE GUERRE

« Je-t-aime est sans emplois. Ce mot n'est pris sous aucune contrainte sociale ; ce peut être un mot sublime, solennel, léger, érotique...

Je-t-aime est sans nuances. Il supprime les explications, les aménagements, les degrés, les scrupules.... Ce mot est toujours vrai (il n'a d'autre référent que sa profération : c'est un performatif).

Je-t-aime est sans ailleurs. C'est le mot de la dyade (maternelle, amoureuse) ; en lui, nulle distance, nulle difformité ne vient cliver le signe ; il n'est métaphore de rien.

Je-t-aime n'est pas une phrase : il ne transmet pas un sens, mais s'accroche à une situation limite : « celle où le sujet est suspendu dans un rapport spéculaire à l'autre ». C'est une holophrase.

Le mot n'a de sens qu'au moment où je le prononce ; il n'y a en lui aucune autre information que son dire immédiat : nulle réserve, nul magasin du sens. Tout est dans le jeté : c'est une formule mais cette formule ne correspond à aucun rituel ; les situations où je dis-je-t-aime ne peuvent être classées : je-t-aime est irrépressible et imprévisible »²⁷⁹

²⁷⁹ Barthes, R., *Fragments d'un discours amoureux*, Seuil, 1977.

1. La rencontre amoureuse : « cette misérable folie »

Quand nous parlons d'amour au Liban, nous ne pouvons qu'entendre (D)amour. Damour, ancienne capitale du Mont-Liban ; cette petite ville côtière libanaise chrétienne située à environ 24 km au sud de Beyrouth dont le nom est dérivé du nom du dieu phénicien Damoros qui symbolise l'éternité (ديمومة en arabe). Pendant la guerre civile, le massacre de Damour en 1976, enflamme la fureur : 75 % du village a été détruit. C'est après le massacre de Damour que Beyrouth se divise en deux : Beyrouth-Est aux chrétiens et Beyrouth-Ouest aux musulmans.

« Hoda Barakat : Après les massacres de Damour, c'était un drôle de paysage, Un immense amas de maisons éventrées et d'un vide exceptionnel. C'était désolant Damour parce que je suis passée par beaucoup de villages qui étaient complètement déserts, volés et pillés où il y a eu des massacres, mais rien comme Damour. Damour, c'était le premier évènement réel. On était obligé de voir en face que les choses n'étaient pas que des déferlements, qu'il y a eu des horreurs qui ont été commises au nom de je ne sais plus quoi, mais qui étaient inadmissibles. Là, on est parti dans une mécanique véritable de folie. »²⁸⁰

Damour : d'amour en temps de guerre. Damour : éternité. Mais aussi Damour issu de la racine arabe Damar : destruction.

Si l'amour est mystérieux, difficile à définir et à saisir, il n'en reste pas moins que lorsqu'il est vécu, il s'éprouve dans tout le corps. L'amour est cette « chose magique » qui implique directement le corps, les affects et le sujet dans le plus profond de son être. L'amour – quand il n'est pas passion mais état amoureux – peut se comprendre comme cette étincelle qui permet au sujet de rester inscrit dans un monde relationnel. L'amour permet donc de créer une balance entre ce qui lie le narcissisme et l'objectale, entre la conception de soi à travers le regard de l'autre.

Dans la Grèce antique, il y avait quatre mots pour dire « amour » en fonction du contexte :

²⁸⁰Barakat, H., « Le Liban, les mères et la folie », Durant, M., (Documentaire), in *Les femmes et la guerre*, 2000

- Agapè : l'amour désintéressé, divin, universel, inconditionnel
- Éros : l'amour naturel, la concupiscence, le plaisir corporel
- Storgè : l'affection familiale, l'amour filial
- Philia : l'amitié, l'amour bienveillant, le plaisir de la compagnie

Eros chez les Grecs, ou Cupidon chez les Romains, est un dieu, fils de Vénus, déesse de la beauté et de l'amour. L'amour naît donc de cette beauté éblouissante désirable et aimable. Nous reconnaissons, déjà là dans le mythe, la composante narcissique inhérente à l'amour, qui est sa composante de mirage et d'illusion. C'est l'amour entrevu par les voies de l'imaginaire, qui voile, enrobe l'objet, le rend aimable, brillant, séduisant, captivant ...

Sur le plan étymologique, amour vient du latin « amor », lui-même issu d'« amarrer » signifiant « aimer ». On pourrait s'amuser à entendre dans cet « amarrer » latin un rapport avec les « amarres », ces cordages qui relient le navire à un point fixe le plus souvent situé à quai, lui permettant de ne pas partir à la dérive.

1.1. La liberté ou la tendance de l'être

Avant de nous lancer dans l'étude de la rencontre amoureuse et de l'amour, nous tenons à préciser ce que nous entendons par « liberté » car l'interdiction de s'unir au différent nous apparaît comme un empiétement sur la liberté de la rencontre amoureuse. Nous essayerons alors d'exposer les raisons qui nous mènent à établir un parallélisme entre l'amour, la liberté de l'amour, être, la liberté d'être et la capacité créatrice dans la rencontre amoureuse. Nous pouvons penser que tous ces termes s'équivalent et ne peuvent se penser l'un sans l'autre.

« Il est vrai que l'homme s'aime et l'écart entre l'amour que cultive l'homme et qui le fait néanmoins porter son élan vers l'autre afin de se joindre, et cette « misérable folie » qui lui fait aimer un « reflet sans consistance. » (Ovide) »²⁸¹ - Bien que H. Abdelouahed (1998) relève la tragédie de Narcisse dans laquelle « Amour n'est pas ouverture sur l'autre ou sur le monde mais fermeture sur soi »²⁸², il n'en reste pas moins que nous comprenons à travers cette unique phrase l'intrication entre Narcisse et Eros: Narcisse serait voué à sa propre mort dans le cas où Eros ne tendrait pas vers l'autre, ne tendrait pas paradoxalement vers cette

²⁸¹ Abdelouahed, H., *La visualité du langage*, Paris, L'Harmattan, 1998, p. 88

²⁸² Ibid., p. 89

« *misérable folie* » qui pourrait entraîner la mort. Vivre d'amour, mourir d'amour, ne prennent leur sens que dans la rencontre avec l'autre. Rencontrer l'autre de l'amour reviendrait alors à se risquer à mourir. Cependant, avoir la liberté de rencontrer cet autre serait aussi se risquer à vivre.

1.1.1. La liberté du choix et du commencement

Quand nous parlons de liberté, nous entendons cette notion au sens Winnicottien. La liberté nous rappellerait la potentialité créative et serait du ressort de l'être. La liberté de l'être est assurée par la fiabilité de l'environnement et la sécurité que celui-ci lui apporte. Les *potentialités d'illusion* (Winnicott, 1971) permettraient dans un premier temps à l'enfant de **faire** face à la réalité extérieure et à la séparation de l'objet. L'espace transitionnel Moi/non-moi serait donc un espace dans lequel l'enfant aurait la capacité d'expérimenter librement – sans crainte d'effondrements – de créer, de manier et de se représenter l'objet en son absence puis en sa présence. En effet, pour D.W. Winnicott (1971), la mère transmet le « *féminin pur* », la faculté d'être, dans le temps d'avant la séparation, d'avant la constitution du Moi. Selon lui, avant d'avoir le sein, l'enfant « *est* » alors le sein : « *le sein c'est le soi et le soi c'est le sein* »²⁸³. Le sentiment d'être résulterait alors d'une identification immédiate et primaire à l'être de la mère. « *Ce sentiment d'être est quelque chose d'antérieur à être-un-avec parce qu'il n'y a encore rien eu d'autre que l'identité. Deux personnes séparées peuvent avoir le sentiment de n'être qu'un, mais à ce moment dont je parle, le bébé et l'objet ne sont qu'un.* »²⁸⁴ L'élément féminin pur qui conduit à l'être est « *la seule base de la découverte de soi (self-discovery) et du sentiment d'exister (puis, à partir de là se constitue la capacité de développer un intérieur, d'être un contenant, d'être à même d'utiliser les mécanismes de projection et d'introjection, d'établir une relation avec le monde en termes d'introjection et de projection)* »²⁸⁵ Mais si ce féminin pur manque à être, s'il n'arrive pas à s'installer, alors l'utilisation de l'objet, la capacité à s'en séparer, n'en serait que plus douloureuse. L'enfant ne pourrait pas acquérir une base de sécurité lui permettant d'affronter la séparation d'avec l'objet. La liberté serait alors une liberté d'être qui permettrait à la séparation d'avec l'objet de s'établir sur des bases solides.

²⁸³ Winnicott, D-W., (1971), « Clivage des éléments masculins et féminins chez l'homme et chez la femme », in *Nouvelle revue de psychanalyse*, 7, Gallimard, 1973, pp.301-314

²⁸⁴ Idem

²⁸⁵ Ibid, p. 114

Nous n'appréhendons donc pas la notion de la liberté uniquement d'un point de vue Freudien qui éloignerait la liberté de la condition humaine et de la civilisation. En effet, la liberté, étant principalement développée dans *Malaise dans la culture* (1929), serait équivalente à l'inverse du refoulement, au déchainement pulsionnel quant aux désirs instinctuels et à la réalité extérieure.

J. Kristeva (2012) relève deux logiques propres à la liberté qui nous intéresseront fondamentalement dans notre étude : celle du choix et celle du commencement. Premièrement, dit-elle, la liberté réside dans la liberté du choix. Le choix « *tel qu'il découle de sa capacité à établir un maximum de liens optimaux avec les autres. Non par souci de le rendre utile à une communauté dont nous aurons fixé les critères (ce que font les idéologies et les religions), mais pour lui permettre une pluralité de liens dans des communautés mobiles et interrogeables. C'est donc sa capacité à rencontrer les autres comme autres.* »²⁸⁶. Deuxième point qui définirait la logique de la liberté est le « commencement ». L'« *insistance sur ce commencement spécifique qu'est la naissance de chaque être humain, dans sa singularité inconciliable : le simple fait de cette naissance singulière étant le garant de la liberté singulière de sa pensée-volonté-jugement à venir, à protéger, à favoriser.* »²⁸⁷ Ce sont exactement les deux pans qui vont nous intéresser dans notre étude de la liberté de la rencontre amoureuse, de l'amour, entre liberté du choix et entre le poids de la transmission qui empiète sur la singularité de l'individu.

1.1.2. La liberté d'être est un devenir

Nous trouvons fort intéressant de développer la notion d'aliénation dans la théorie de P. Aulagnier (1979), afin de saisir plus en profondeur ce que nous entendons par la liberté dans la rencontre amoureuse qui ne serait autre qu'une liberté d'être, une liberté de se construire sa propre identité.

Aulagnier, souligne dans *Les destins du plaisir* (1979), que l'aliénation, comme la psychose, est la conséquence d'une violence secondaire exercée par un autre et qui a pour cible la pensée du sujet. La pensée du sujet, selon Aulagnier, est une production du « Je », qui nécessite la possibilité d'une projection dans le futur en reconnaissant les « *certitudes empruntées au porte-parole* ». Ce processus décrit le processus identificatoire qui suppose le

²⁸⁶ Kristeva, J., « Psychanalyse et liberté » in *L'avenir d'une révolte*, Paris, Flammarion, 2012

²⁸⁷ Idem

passage par une épreuve très particulière qu'Aulagnier appelle la dé-idéalisation. Le Je est, dans un premier temps, investi par la mère comme un Je idéalisé par la mère, auquel l'enfant s'identifie et vit, en retour, sa mère comme idéal. Cette idéalisation relève clairement du premier amour, du narcissisme parental. Un amour qui devra être perdu à jamais pour que le Je puisse advenir. Aulagnier parlera alors d'un « travail de dé-idéalisation » du Je et de l'imgo parentale au contact de la réalité. Le Je identifié au Je idéalisé va se substituer et s'identifier à ce qu'il perçoit de l'Autre, de lui-même et de son attente. Le Je du porte-parole (la mère ou le premier autre qui fait office de suppléance au manque de production d'idée du bébé, faute de recours possible au langage) reconnaît à cette identification son lieu d'être et donc reconnaît le droit à la fonction de ses pensées identifiantes qui permettra au sujet de penser un avenir qui ne soit pas la répétition de sa propre histoire.

Mais selon Aulagnier (1975), dans certains cas – qui relèvent de l'aliénation – la crainte et la menace chez l'enfant de rencontrer le doute, voire le conflit, du fait de l'incertitude liée au futur, le conduit à renoncer à ses propres idéaux et à investir la pensée d'un autre d'un pouvoir de vérité, comme le fut dans le passé celle du porte-parole. L'enfant ne luttera pas davantage contre la violence secondaire dans la relation primaire, non seulement parce qu'il n'en a pas les moyens, mais aussi parce qu'il ne saurait aucunement vouloir « *refuser la violence pour se retrouver face à un vide sans désir et sans parole.* »²⁸⁸ C'est là la position du *masochisme primaire* que décrit Aulagnier: pour s'assurer la constance de la présence de la mère, l'enfant en vient à accepter et même éventuellement chercher sa violence.

C'est ainsi que dans l'aliénation, « *le Je infantile peut devenir capable de renoncer à son image idéalisée mais il préservera "en suspens" l'idéalisation de l'imgo parentale, il sera toujours à la quête de la rencontre d'un autre Je présent sur la scène de la réalité sur lequel il puisse la projeter, l'incarner* »²⁸⁹, en idéalisant son pouvoir et son savoir, dans l'espoir d'abolir tout conflit entre l'identifiant et l'identifié. Dans l'espoir, donc, de ne pas faire face au compromis identificatoire. L'aliénation relèverait d'un registre de signification, qui a trait à l'être et non à l'avoir : c'est de la réalisation de soi qu'il est désormais question. Nous comprenons comment l'aliénation à l'autre s'articule de près avec la liberté, une liberté qui n'est pas essentiellement définie par la possibilité du choix mais par la possibilité de se

²⁸⁸ Aulagnier, P., (1975), *La violence de l'interprétation. . Du pictogramme à l'énoncé*, PUF, Le fil rouge, 2003, p.251

²⁸⁹ Aulagnier, P., (1979), *Les destins du plaisir, Aliénation, amour, passion*, PUF, 2009, p. 40.

réaliser dans son être propre, et non comme un être étranger à sa propre vérité, égaré dans la loi d'un autre.

Le Je de Piera Aulagnier étant un Je qui est du côté de l'histoire du sujet et de sa capacité d'historisation – qui se démarque alors de la construction du « Moi » freudien, du sujet de Lacan ou du self de Winnicott – nous aide à comprendre l'aliénation du sujet à cet Autre, quand il est question d'aller vers un autre, et de l'aimer. C'est donc la dialectique temporelle qui met en scène la permanence de l'identité, construite grâce à la mémoire (mélange de traces mnésiques et de fantasmes) dans un travail d'**auto-historisation**, et la projection dans le futur dévoilant un **projet identificatoire**. Dans cette conception, le Je qui aime librement n'est autre que le Je qui arrive à se défaire d'une identification idéalisée entre lui et le porte-parole, celui qui arrive à aimer différemment en s'appropriant sa propre histoire. Celui qui arrive à établir une liaison entre présent/passé pour qu'il puisse se permettre de vivre ou d'aimer en dehors de la répétition d'un passé transmis. Par conséquent, le préalable à tout processus de désaliénation et de l'advenu du Je nécessite, selon Aulagnier, d'un nombre de points d'ancrage stables, susceptibles de garantir la permanence et la fiabilité identitaires. Elle distingue deux étapes :

- Une première où devront être mis à l'abri de l'oubli les matériaux nécessaires à la constitution d'un fond de mémoire, garant de la permanence identificatoire.
- Une fois la première étape accomplie, une seconde étape intervient où, à partir de ce passé singulier, les possibles relationnels accessibles à un sujet donné se mettront en place.

Concernant ces possibles relationnels potentiellement décisifs dans le devenir de la vie intersubjective du sujet, ce qui importe avant tout réside dans « *l'éventail des positions identificatoires que le Je peut occuper tout en gardant l'assurance que du même Je persiste, se retrouve et se retrouvera dans ce Je modifié qu'il est devenu et qu'il deviendra.* »²⁹⁰ .

La construction de cet éventail des possibles relationnels est elle-même conditionnée par la possibilité de construire son passé – c'est-à-dire par la possibilité de réaliser un travail d'historisation de sa propre enfance. De fait, si le Je ne parvient pas à réaliser cette construction historique, ce que vit le sujet ne pourrait prendre sens que si le sujet continue

²⁹⁰ Aulagnier, P., « Se construire un passé », in *Le narcissisme à l'adolescence, Journal de la psychanalyse de l'enfant*, n°7, Centurion, 1989, p.201.

éternellement à occuper les mêmes positions identificatoires: à savoir les positions identificatoires qu'il occupait en ce temps lointain de l'enfance. Le Je sera donc comme figé, épinglé à une place dont il ne pourra s'extraire, toute mobilité interprétative lui faisant alors totalement défaut.

Quand nous développerons la question de l'adolescence en rapport avec l'amour à travers la rencontre amoureuse, nous aborderons le sujet sous le même angle mais avec les notions de séparation et de subjectivation. De plus, la transmission en jeu dans la relation mère-infans, implique une violence primaire, condition *sine qua non* de l'autonomisation de la psyché de l'infans, mais où, sur le fondement de cette première violence pourra s'ajouter une *violence secondaire*, qui elle n'est jamais nécessaire et nuira même à l'autonomisation ultérieure de la psyché. La violence primaire qui naît d'un « Je anticipé » dans le discours de la mère sera abordée par Aulagnier comme une « ombre parlée », projetée sur le corps de l'infans. Nous pensons que cette ombre entre mères et filles au Liban ne sera être que trop présente et ravageante, à cause des débris de la guerre civile sur la mère elle-même. Nous n'irons pas jusqu'à parler d'une violence secondaire ayant pour destin des pathologies telles que la psychose ou la schizophrénie mais cette notion nous aidera à mieux comprendre la sévérité de la violence de la transmission de mère en fille.

1.1.3. La liberté et l'activité autonome psychique

La conceptualisation de l'adolescence, par E. Kestemberg, nous permet – entre autres – d'appréhender la liberté comme une fonction *autonomisante* par rapport aux identifications trop prégnantes afin de laisser la place à l'identité d'émerger. En 1999, dans « *L'identité et l'identification chez les adolescents* » premier chapitre de son livre *L'adolescent à vif*, Kestemberg, met l'accent sur la dépendance persistante des adolescents à leurs parents: « *Les adolescents sont et se considèrent en fonction de ce que sont les adultes et de la façon dont ils les considèrent. Ce qui peut tout naturellement se traduire en termes d'identité (les adolescents sont) et d'identification (en fonction de ce que les adultes sont ou leur apparaissent).* »²⁹¹. Identité et identification semblent alors aller de pair: « *l'autonomie psychique* » est un processus qui ne peut se concevoir en dehors de la fonction identificatoire.

²⁹¹ Kestemberg E. « I. L'identité et l'identification chez les adolescents » , in *L'adolescence à vif*, Presses Universitaires de France, 1999, pp. 7-96.

A l'adolescence, tout se passerait comme si les parents conservaient encore une partie du sentiment d'identité de l'adolescent. L'adolescent qui réflexivement est encore dans une « *impérieuse nécessité de s'identifier à ses parents (ou à des substituts valables) pour se sentir exister positivement.* ». Cependant, il doit aussi se construire en tant qu'individu autonome et différencié. L'autonomie n'est donc pas à entendre dans son versant « d'indépendance psychique » mais comme la capacité à manier et rediriger les identifications premières à l'extérieur afin que le sujet puisse entrer dans le monde adulte. E. Kestemberg parle notamment d'« *activités autonomes du Moi* » qui, quand elles sont fonctionnelles, permettent de s'éloigner d'une identification trop œdipienne ou trop archaïque ravivée par le processus adolescent et permet une restructuration moïque. Ainsi, « la crise d'adolescence peut se résoudre d'elle-même. ». Cependant, quand elles sont altérées, l'adolescent sera « *confronté tôt ou tard avec ses problèmes identificatoires et avec son inquiétude sur son identité* » et sera accaparé par les vécus archaïques ou œdipiens.

Pour résumer sur la liberté, nous pouvons, tout d'abord, dire que pour que le sujet advienne, il ne peut être d'emblée libre puisqu'il ne se singularise qu'à partir du discours de l'Autre; auquel il est au départ complètement aliéné. La liberté est **donc un devenir**, une tendance, elle n'est pas acquise et afin de « devenir libre », le sujet doit se soutenir comme sujet dans la négativité qui lui est propre, dans le vide qui l'habite, dans le manque qui le constitue, en se détachant de l'Autre qui peut le noyer par son emprise. D'ailleurs, la psychanalyse en elle-même tend à la liberté puisqu'elle « *serait non seulement une thérapie qui peut aider à se libérer de symptômes, de la compulsion de répétition et ainsi à accéder à un autre fonctionnement mental, mais aussi une pratique qui aurait un potentiel émancipateur plus général.* »²⁹². La rencontre psychanalytique comme la rencontre amoureuse, à travers le don actif, convoque cette liberté, cette mouvance de possibilité de changer d'écoute pour accueillir cet autre.

²⁹² Heenen-Wolff, S., *Psychanalyse pour une certaine liberté*. Paris, De Boeck Supérieur, 2007, p. 4

1.2. La rencontre amoureuse : l'épreuve amoureuse ou l'épreuve de l'autre

Il y a des rencontres qu'on aurait infiniment besoin de faire, celles qui bouleversent définitivement notre vie ; il y en a d'autres qui sont impossibles, parce qu'elles détruiraient le statut même de notre identité. L'amour met à l'épreuve l'altérité même : Je risque tout dans la rencontre, et pourtant, au cœur de ce risque absolu, je suis encore sujet.

C'est ce Je dans l'amour qui semble s'être écrasé sous le poids de la guerre. L'expression de ce « je » se voit alors échangée par un « on », par la collectivité. Le traumatisme de la guerre civile libanaise qui a amené à ce clivage « nous/eux » ne laisse plus la place à l'émergence d'un « je » individualisé, et ce même et surtout dans l'amour.

Dans ce contexte, le « je t'aime » est comme tronqué par un « On nous aime », plus de je, plus de tu, que du semblable. L'identité ne rime plus qu'avec identique et c'est l'identité de la femme libanaise qui semble pâtir de cette identité à l'identique. Car la femme libanaise, ne pouvant léguer à ses enfants ni son nom, ni sa nationalité, ni sa confession, *risque alors de s'effacer* si elle s'unissait par le mariage à un homme de confession différente.

1.2.1. De l'image de soi dans l'amour pour l'autre

Quand Freud (1914) parle d'amour, c'est toujours en rapport à un choix d'objet, une relation d'objet qui ne prend sens qu'au niveau du narcissisme. Que le choix de l'objet d'amour soit « narcissique » ou « par étayage », il n'est satisfaisant que s'il assure une fonction narcissique. L'amour nomme ce qui fait lien entre sujet et objet.

En 1914, dans « Pour introduire le narcissisme »²⁹³, Freud écrivait : « *L'homme n'a que deux objets primitifs : lui-même et la femme qui s'occupe de lui.* ». Nous comprenons alors que l'on aime, avant tout, ce qu'on est soi-même ; ce qu'on a été ; ce qu'on voudrait être. Mais le choix d'objet d'amour est aussi un choix d'objet « extérieur » : on aime la personne qui a été une partie de son propre moi – c'est l'amour de type narcissique – ; ou on aime la femme qui nourrit et l'homme qui protège – c'est l'amour par étayage (dit aussi anaclitique) – mais qui reste en réalité encore une des formes de l'amour narcissique. Pouvons-nous donc parler d'un choix d'objet réellement « libre » quand celui-ci n'est véritablement qu'un écho distordu de soi-même ? Quand nous parlons de liberté d'aimer, nous n'entendons pas par là qu'il y a un sujet qui puisse choisir son objet arbitrairement, mais plutôt qu'il puisse remanier ses

²⁹³ Freud, S. (1914). « Pour introduire le narcissisme », *opcit.*

identifications primaires et secondaires selon son histoire. Cette labilité des identifications permettrait d'aimer le semblable comme le différent, d'exprimer sexuellement son amour – ou pas, rappelons que Freud (1914) pose qu'un comportement amoureux « *parfaitement normal* » – libre ? – exige une réunion entre le courant tendre et le courant sensuel – de se découvrir autre et soi-même à la fois. D'avoir cette sensation d'ivresse. Parce que c'est ça l'amour, c'est une des illusions les plus palpables dans le corps, qui ne peut se dire mais qui, en même temps, se dit avec tant de différents mots. L'amour et les mots, c'est une histoire de poètes, c'est une histoire d'amour.

Si l'amour fait tellement parler, c'est parce qu'il met le sujet face à une perpétuelle nostalgie. Androgyne, dans le Banquet de Platon, permet de relater la question de l'amour et de poser métaphoriquement la question de la scission de l'unité symbiotique avec la mère. Une coupure nécessaire parce qu'elle est porteuse de loi et qu'elle rend possible l'amour et le désir. Mais il n'en reste pas moins que cette « *scission est douloureuse en ce qu'elle s'inscrit imaginativement comme arrachement à une unité dont on aura une éternelle nostalgie.* »²⁹⁴ Nous pensons que le déversement de la mère sur la fille de l'interdiction de s'unir au différent, caractériel d'une histoire traumatique non métabolisée, mettrait en difficulté la scission nécessaire entre elle et le bébé afin que l'amour advienne hors de la répétition.

Partant de l'héritage Freudien, J. Lacan (1954) reprend la conception narcissique et « moïque » de l'amour en se penchant sur son versant imaginaire. Lacan conçoit l'amour, tout d'abord, comme une instance imaginaire qui se réaliserait par la somme des identifications (J. Lacan, *Le stade du miroir* (1949)). Lacan dira alors : « *C'est son propre moi qu'on aime dans l'amour, son propre moi réalisé au niveau imaginaire*²⁹⁵ » : on aime d'abord son propre reflet. Plus tard, avec l'introduction du tiers (toujours dans l'expérience du stade du miroir) et la quête phallique – signe du manque et du désir ailleurs de la mère –, l'amour imaginaire sera articulé avec le symbolique et sa loi (nous y reviendrons). Pour que le sujet puisse s'aimer et aimer un autre que lui, il doit avoir préalablement faire l'expérience d'un autre qui le regarde et qui l'aime. En considérant que le sujet n'existe qu'à travers le regard du

²⁹⁴ Bernateau, I., « La séparation, un concept pour penser les relations précoces et leur réaménagement à l'adolescence », *La psychiatrie de l'enfant*, vol. 51, no. 2, 2008, pp. 425-455.

²⁹⁵ Lacan, J. (1949). « Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je », *Écrits*, Paris, Le Seuil.

premier Autre et que son édification narcissique en est dépendante, l'amour apparaît comme étant le principal vecteur de cette boucle. Ainsi, l'amour comme phénomène narcissique implique un autre à son origine et c'est sur ce modèle que le sujet s'adressera dans ses relations futures à un autre, à des autres dans un rapport de réciprocité. Un rapport qui jongle entre les couples d'opposés : aimer/être aimé, amour/haine et actif/passif.

Dans l'amour, c'est l'illusion qui prime, l'illusion que l'autre pourrait répondre à une demande fondamentalement narcissique. L'amour est une question d'être. Le sujet imagine avoir trouvé dans l'autre un soutien à son fantasme, avoir trouvé en lui l'objet a, c'est-à-dire qu'il croit être parvenu à combler le manque creusé par le désir. Mais là réside l'un des premiers paradoxes de l'amour : la complétude que le sujet a l'illusion d'avoir trouvée ne doit jamais devenir de l'ordre du réel afin que l'amour persiste et qu'il ne devienne passion et mortifère. Parce que si le manque qui est le moteur au désir est comblé, le sujet n'est plus animé et l'amoureux n'est plus capable d'amour.

C'est donc pure illusion de croire que l'autre réaliserait la promesse phallique et comblerait le manque désirant du sujet. L'amour parfait n'existe donc que dans le fantasme. L'amour évoque à la fois l'union de deux êtres dans leur différence et le fantasme de ne faire qu'un de deux sous-tendant un désir de fusion.

La rencontre amoureuse pose donc la question de l'altérité, de deux sujets séparés, de deux consciences, de deux histoires, de deux temps. Dans la rencontre, le sujet doit être ouvert aux changements que celle-ci produit en lui. Rencontrer l'amour, c'est se laisser tomber – en amour – pour se relever à deux. C'est se laisser captiver par cet étranger qui rappelle indéniablement quelque chose en soi encore étranger à soi. C'est à travers la rencontre avec l'autre que le sujet se reconnaît comme soi. Tomber en amour et rencontrer l'autre, c'est donc, soudain, se perdre soi dans sa certitude, pour accueillir l'autre dans sa valeur. C'est se mettre à la place de l'objet du désir de l'autre mais être l'objet du désir de l'autre n'exclut nullement que je sois, *par ailleurs*, sujet. Aimer, c'est aimer un être au-delà de ce qu'il apparaît être. « *Le don actif de l'amour vise l'autre, non pas dans sa spécificité, mais dans son être* »²⁹⁶ disait Lacan (1954). L'amour, comme don actif de parole et de soi, vise toujours au-delà de la captation imaginaire, l'être d'un sujet, sa singularité, son ineffable intime. A l'inverse, l'amour « parfait » serait un évitement de la rencontre amoureuse et tend à annuler la différence d'avec l'objet d'amour et n'en faire fantasmatiquement qu'une image améliorée de

²⁹⁶ Lacan, J., *Le Séminaire. Les Ecrits techniques de Freud, tome 1*, Poche 1998, p. 305.

soi. C'est ainsi que le caractère illusoire de l'amour et la difficulté de ce leurre à survivre à la différence réelle, qu'impose l'objet aimé, ne peut qu'impliquer dans le futur une désillusion.

1.2.2. A la rencontre de l'objet d'amour : entre imaginaire et corporéité

La rencontre amoureuse impliquerait la capacité à faire face à la désillusion face à l'objet aimé. Mais encore faut-il que l'illusion de départ soit motrice, qu'elle tende vers cet autre sans trouver d'obstacles insurmontables. La transmission de l'interdiction d'aimer le différent entrave l'amour dans sa liberté. Autrement dit, dans son « faux hasard » auquel il renvoie. En effet, « *L'amour est de l'ordre de l'évènement. Il se réfère à « ces choses qui arrivent... » quand un homme rencontre une femme, un homme, un homme, une femme, une femme : l'amour est voué au hasard de la rencontre. « Comment un homme aime une femme ? » « Par hasard », répond Lacan. S'il y a événement, il y a surprise et ce qui fera nomination tient à la déclaration d'amour.* »²⁹⁷. Le « hasard » de la rencontre amoureuse semble très peu exister dans un Liban en guerre civile qui oblige l'union au semblable et une mère qui interdit dans l'après guerre civile, l'union au différent.

La rencontre amoureuse, met en action un amour qui va aller à la rencontre de l'autre. La « folie amoureuse » est un préalable nécessaire à la rencontre amoureuse . Ainsi, « *le "falling in love" fonctionne lui-même comme une identification à la partie « folle » d'amour de l'un et/ou de l'autre des parents, ou de leur (plus ou moins proches) substituts . Il s'agit d'une sorte de roman familial dans lequel une série d'indices de comportement ou de mots, venant des proches, est d'une certaine façon secrètement assemblée, sur le mode auto-érotique et dans une rêverie narcissique, par le jeune, pour réchauffer une image fascinante de « héros de l'amour », qui a changé la face des choses et bouleversé l'ordre établi en transgressant toutes les pusillanimités et tous les tabous sociaux, et en s'attirant finalement l'admiration et l'amour secrets de tous par l'audace de sa vie (ou de sa mort).* »²⁹⁸. Les parents de la guerre civile libanaise ne sont pas des « héros de l'amour » mais des « héros de la guerre », cette image lors de la rencontre amoureuse à l'adolescence de la femme qui n'a jamais vécu la

²⁹⁷ Boons, M-C., « La psychanalyse et la question de l'amour », *Le bulletin Freudien*, n°37-38, 2001

²⁹⁸ Guillaumin, J., « L'adolescence et la séparation. La position amoureuse comme défense contre la dépression par mise en réserve des deuils ineffectués et ses échecs suicidaires », Philippe Gutton éd., *Affliction. Monographie de la revue Adolescence*. Editions GREUPP, 1999, pp. 99-112.

guerre civile nous apparaîtra aliénante. Nous verrons plus bas, (sous-chapitre 3. « L'amour et la guerre ») les répercussions que la guerre pourrait avoir sur l'amour dans son origine, sa fonction et son corps.

Quand l'amour est aliéné c'est l'être qui est aliéné mais c'est aussi le corps. La question de l'amour pose directement la question du corps. Aimer est une intrication entre l'affectif et le corporel. « *Le corps est le cœur de l'amour. Source pulsionnelle, objet de désir, vecteur d'une poussée dans toute sa force, but et moyen d'une satisfaction espérée, le corps est ce médium sans lequel l'amour perd son sens.* »²⁹⁹. Si l'individu est interdit d'être libre dans sa rencontre amoureuse, c'est donc dans tout son corps qu'il n'est pas libre. De son corps, il n'est pas libre, de désirer il est interdit et c'est principalement du regard de l'autre dont il souffre terriblement. Les regards sont les barreaux de sa prison. S. Kassir (2008) relatera bien cette souffrance à travers ces quelques phrases : « *Or, le malheur arabe, c'est aussi le regard des autres. Ce regard qui empêche jusqu'à la ou condescendant, vous renvoie à votre condition jugée indépassable, ridiculise votre impuissance, condamne par avance votre espérance. Et, souvent, vous arrête aux postes-frontières. Il faut avoir un jour porté le passeport d'un Etat pestiféré pour savoir ce qu'un tel regard peut avoir de définitif. Il faut avoir un jour confronté ses anxiétés aux certitudes de l'autre, à ses certitudes sur vous, pour mesurer ce qu'un tel regard a de paralysant.* »³⁰⁰

1.2.3. De la désillusion à la création

Nous avons vu dans le chapitre B, « la femme libanaise et la guerre », l'aliénation de l'union amoureuse pendant la guerre civile libanaise et plus particulièrement celle de la femme dans l'union amoureuse. Que l'amour, soit l'aboutissement du couple ou pas, il est certes sous le dictat du principe du plaisir et le produit de l'imaginaire comme nous l'avons vu avec Lacan. Cependant ce sentiment, aussi brut soit-il, reste sous l'influence des normes culturelles, traditionnelles et sociales. Car l'amour se construit avec un sujet, sous la loi de la castration, qui se doit d'entrer, comme il le peut mais sûrement, dans la culture.

L'amour qui implique avant tout l'image de soi et sa constitution est un sentiment qui non seulement s'origine dans le corps mais qui en est son ultime moteur. Sans amour, sans Eros,

²⁹⁹ Parat, H., « Le corps de l'amour », in *Revue française de psychosomatique*, vol. 40, no. 2, 2011, pp. 53-67.

³⁰⁰ Kassir, S., *Considérations sur le malheur arabe*, Babel, 2008

sans pulsions de vie, le corps n'est plus qu'une paroi impénétrable, interdit à la mouvance du désir, prisonnier de lui-même. Un corps qui se défend tant bien que mal contre le plaisir érogène et sublimatoire. Un corps qui empêche le mouvement créatif et donc, pour reprendre Winnicott, qui met en péril toute la question de l'être, de son rapport à l'environnement et sa place dans le monde. Selon Winnicott (1974), lorsque le nourrisson commence à élaborer la transition entre intérieur et extérieur, entre « Moi » et « non-moi », tout se passe comme si le bébé avait le pouvoir de faire surgir l'objet de sa satisfaction, de créer magiquement cet objet : « *le sein est créé, et sans cesse recréé par l'enfant à partir de sa capacité d'aimer, ou pourrait-on dire, à partir de son besoin.* »³⁰¹. L'illusion de créer le sein est donc à l'origine de la créativité psychique primaire et tomber en amour révoque cette illusion primaire : l'illusion d'avoir trouvé en l'autre ce qui pourra combler le manque. Ainsi, paradoxalement, seul le passage par l'illusion de créer l'objet qui, rappelons-le existe déjà, permet une appropriation véritable de ce dernier. L'objet ne deviendra réel que si l'enfant se l'approprie d'abord, dans l'illusion.

L'amour pour l'autre, l'amour objectal, naît dans le passage de l'illusion à la désillusion, de la transformation de l'aire d'illusion à l'aire transitionnelle. Comme dans la relation primaire, l'illusion doit trouver sa limite puisque si l'illusion se prolongeait, l'enfant comblé n'aurait pas à vivre le manque et à recourir à la séparation et à la représentation de l'objet absent. « *La mère aura finalement pour tâche de désillusionner l'enfant petit à petit, mais elle n'y réussira que dans la mesure où elle lui aura donné d'abord assez de possibilités d'illusion* »³⁰². Il faut que la mère transforme ce mauvais objet externe en bon objet interne et il faudra attendre la structure du langage pour que la désillusion se fasse. La relation maternelle apparaît ici comme la base du sentiment de continuité du Moi et du sentiment de confiance qui vont faciliter la séparation relative et le recours aux symboles nécessaires au « travail de l'amour » : « *l'immaturité du Moi est compensée de façon naturelle par le support du Moi offert par la mère. Puis vient le temps où l'individu intériorise cette mère, support du Moi, et devient ainsi capable d'être seul sans recourir à tout moment à la mère ou au symbole maternel* »³⁰³ A cette image, l'amour, dans la relation amoureuse, c'est donc aussi avoir la

³⁰¹ Winnicott, D.W (1975)., « La créativité et ses origines », in *Jeu et réalité, l'espace potentiel.*, Paris, Gallimard, Folio, 2004, p.120

³⁰² Idem

³⁰³ Winnicott, D.W(1974)., « Le rôle de miroir de la mère », in *Jeu et réalité, opcit.* p. 157.

capacité de faire face à la désillusion afin d'arriver à se représenter l'objet en dehors de soi : l'altère.

La spécificité de l'amour dans la rencontre amoureuse est donc d'activer la capacité des deux êtres à retrouver et à conjuguer harmonieusement l'enfance qui est en eux. Sans la capacité de régresser à l'enfance, il n'y a pas d'amour possible, encore moins d'amour heureux. L'amour ramène à la zone des phénomènes et des objets transitionnels décrits par Winnicott, le lieu par excellence des négociations avec l'extérieur et la source de toute créativité. C'est ainsi que G. Leleu dira « *L'état amoureux est un état de conscience d'une qualité, d'une acuité et d'une densité exceptionnelles. C'est une transformation qui nous fait voir l'autre prodigieux, le monde merveilleux, c'est une rénovation qui nous fait porter un regard nouveau sur nous-mêmes, sur l'autre, sur le monde. C'est la découverte de notre profondeur, la perception de notre essence* ». ³⁰⁴

La fonction de l'aire transitionnelle ne s'arrête donc pas à la petite enfance et elle est sans cesse rappelée à travers les rencontres extérieures et les liens – amoureux ou pas – qui se créent. L'accommodement à la réalité toujours « offensante » est infini et aucun être humain, même adulte, ne saurait se libérer de la tension entre intériorité et extériorité. L'expérience amoureuse est donc une rencontre avec une autre personne, d'une différente histoire, avec laquelle l'amoureux découvre de nouveaux plaisirs, il « joue », il « crée » sans risquer de se perdre, il pénètre dans une nouvelle culture. La spécificité de l'espace potentiel qui est le rapport de l'objet culturel à la réalité permet à l'enfant qui joue de créer, d'entrer dans la culture, de s'en imprégner.

L'amour et la culture sont donc en étroite relation, puisque les amoureux (re)créent cet espace potentiel à deux, qui est en même temps le produit de la réalité intérieure et le produit de la réalité extérieure, qui elle, s'immisce « entre » les amoureux en y instaurant ses règles et lois. Les amoureux jonglent avec les exigences de la culture ; c'est en ce sens que le couple amoureux et l'amour pour l'autre peuvent être vus comme le symptôme de la culture. Sans ces normes, l'amour serait de l'ordre du pathologique, de l'érotomanie par exemple : grandiose et sans limites. L'amour qui se doit d'être une des voies de la réalisation de l'être se heurte à la dimension symbolique de la parole. Ceci permet à ce « *que l'amour s'adresse à*

³⁰⁴ Leleu, G., *L'écologie de l'amour*, Flammarion, 2001, p.92

l'être, le faisant échapper à une simple captivation imaginaire, à cette tentative de capturer l'autre dans soi-même »³⁰⁵.

1.2.4. De l'illusion du don et de la dette horizontale de l'amour

« Inconscient, Eros ne sera qu'un rapport d'être à un manque. Mais quel est l'objet d'amour ? »³⁰⁶

Les rencontres amoureuses ne peuvent se planifier à l'avance mais ne sont toutefois pas des fruits du hasard. Partant du modèle de la situation amoureuse primaire, la rencontre avec l'objet d'amour ne pourra se faire que si l'autre devient le support des fantasmes du sujet à un moment donné de son histoire. Pour exister, l'amour se noue au désir sur le plan imaginaire et peut se représenter comme la rencontre de deux fantasmes – une rencontre qui donne à ces fantasmes une illusion de réalité. S. Lesourd écrit ceci : *« Le sujet, dans l'amour, aura l'impression d'être complété, par l'objet qu'il a situé dans l'autre de la relation. L'amour est ainsi une manière d'agir le fantasme pour le sujet »³⁰⁷.*

La magie de l'amour opère justement par la promesse du don de l'impossible, par la croyance de ce que l'on donne à l'autre. Lacan écrit alors : *« il n'y a pas de plus grand don possible, de plus grand signe d'amour que le don de ce qu'on n'a pas »³⁰⁸.* On donne ce qu'on n'a pas à quelqu'un qui n'en veut pas. L'amour est ignorance de ce que l'on croit aimer en l'autre comme de ce que l'on croit lui donner. Lacan (1956) ajoute ceci : *« Autrement dit, ce qui fait le don, c'est qu'un sujet donne quelque chose d'une façon gratuite, pour autant que derrière ce qu'il donne il y a tout ce qui lui manque »³⁰⁹.* L'amour est l'illusion de combler le manque désirant avec l'objet aimé, alors qu'au contraire, le sujet donne à l'autre tout ce qu'il n'a pas et permet ainsi au désir de se pérenniser. En ce sens, l'amour peut s'envisager comme une métaphore, comme quelque chose qui vient se substituer au manque creusé par le désir. L. Israël soulignait que les preuves d'amour n'existent pas, il disait qu' *« il n'y a pas, en vérité de preuve d'amour »³¹⁰.* Il pensait qu'il ne pouvait y avoir que des déclarations d'amour, qui

³⁰⁵ Ricœur, J-P., « Lacan, l'amour », *Psychanalyse*, vol. 10, no. 3, 2007, pp. 5-32.

³⁰⁶ Abdelouahed, H., *La visualité du langage*, opcit., p. 63

³⁰⁷ Lesourd, S., *Adolescences...rencontre du féminin, Essai psychanalytique sur la différence des sexes*, Eres, 2009, p.112

³⁰⁸ Lacan, J. (1956-57). *Le Séminaire livre IV. La relation d'objet*, Paris, Le Seuil, 1994, p. 140.

³⁰⁹ Idem

³¹⁰ Israël, I. *L'hystérique, le sexe et le médecin*, Paris, Masson, 1976, p. 215.

peuvent, à la rigueur, s'écrire. Dans cette remarque, nous pouvons entendre que l'amour exige une dette, une preuve à produire dans la réalité pour certifier à l'autre qu'on l'aime vraiment et qui passerait au-delà du symbolique, au-delà des mots. Ce sentiment humain qui mêle la sexualité au désir est une chose complexe, bien incertaine car jamais garantie. La seule certitude de l'amour dégagée par Lacan est la suivante : « *C'est que l'amour, ça ne se prêche pas. Et ça ne se conseille pas. Ça s'espère quelquefois. En fait, tout ce qu'on peut en dire, c'est que ça arrive ou que ça n'arrive pas* »³¹¹. Que cela arrive ou non, l'amour, pour exister, trouve son support dans le symbolique et c'est sans doute dans le lien symbolique que l'amour peut se faire preuve et témoigner de la dette à l'autre.

1.3. L'amour aux origines féminines

Hormis la nature illusoire qui accompagne l'amour dans la rencontre amoureuse, que nous avons développée plus haut, nous développerons, dans ce chapitre, l'amour qui renvoie essentiellement au féminin. L'amour ne saurait exister que d'une position féminine. Quand nous aimons, c'est le féminin en nous qui aime.

1.3.1. Amour et premier objet d'amour

« *L'emploi le plus adéquat du mot « aimer » se trouve dans la relation du Moi à son objet sexuel* »³¹². A travers cette formulation de Freud, nous pouvons dire que le sentiment amoureux à versant sexuel se trouve dans la relation du Moi avec l'objet qui détient la satisfaction des pulsions sexuelles. L'objet réel, élu comme objet d'amour, ne sera que le substitutif de l'objet du fantasme incestueux. Cette « duperie » du sentiment amoureux envers l'objet entraîne l'inconsistance du choix d'objet amoureux puisque la pulsion n'est jamais réellement satisfaite.

Quand nous parlons d'état amoureux, nous parlons d'affects tendres et de désir. Une question qui implique incontestablement celle du désir et du corps féminin. En utilisant l'« amour » pour terminologie, nous voulons surtout mettre l'accent sur cet affect « incontrôlé » qui tend vers l'autre. L'amour viserait l'être de l'autre comme l'explique Lacan : « *le don actif de l'amour vise l'autre non pas dans sa spécificité mais dans son être.* »³¹³; alors que le désir, lui, viserait la satisfaction. Quoi qu'il en soit, parler d'état amoureux reviendrait à articuler le courant tendre et le courant sensuel. Dans *Psychologie de la vie amoureuse* (1912), en opérant

³¹¹ Ibid., p.63

³¹² Freud S., (1915), « Pulsions et destin des pulsions », opcit., p.41

³¹³ Lacan, J., *Le Séminaire. Les Ecrits techniques de Freud, tome 1*, opcit., p. 420

une formalisation de la problématique de l'impuissance psychique chez certains hommes, Freud souligne la nécessité de l'intrication de ces deux courants dans l'état amoureux. Freud note alors que « *pour être, dans la vie amoureuse, vraiment libre, et par-là, heureux, il faut avoir surmonté le respect pour la femme et s'être familiarisé avec la représentation de l'inceste avec la mère ou la sœur.* »³¹⁴. Même si l'amour et la sexualité génitale font difficilement bon ménage, l'amour remet en force les premières représentations sexuelles. Il a été dit que l'amour et le désir avaient, face à l'objet, deux aspirations différentes : celle du désir est la satisfaction ; celle de l'amour est la visée de l'être. L'amour lui aussi est toujours accroché à l'objet a, et de ce fait même, il met en jeu le manque et la castration. À cette représentation mythique de la quête de l'autre comme complément que le sujet chercherait dans l'autre de l'amour, Lacan va substituer la recherche par le sujet non pas du complément sexuel, mais de tout à fait autre chose, d'un objet d'un tout autre genre, qui est sans existence matérielle et qui pourtant est celui qui fait fonctionner le désir humain.

L'amour qui « *implique la présence de l'objet aimé, et la joie qui en découle est liée à cette présence qui « nous renvoie » à une autre présence, à une autre fusion dont elle serait l'écho lointain et puissant* »³¹⁵. Pour être dans la vie amoureuse vraiment libre, un double mouvement serait requis par l'amoureux: se familiariser avec la représentation incestuelle de l'amour pour s'en éloigner « sûrement » au moment de la rencontre amoureuse entre deux corps. Cet éloignement d'avec le premier objet nécessite l'intervention d'un tiers qui resitue le désir de la mère comme étant ailleurs. « *S'identifier à une mère qui n'est plus toute-puissante, mais désirante à l'égard de son mari, permet à la fille de se tourner vers le père. Celui-ci doit à la fois séparer mère et fille mais aussi, avec la mère, reconnaître l'attrait de sa fille en tant que femme.* »³¹⁶

Ce n'est que quand il y a séparation d'avec l'objet que l'on peut commencer à parler de lien. Ce n'est que l'écart qui permet de créer du lien et donc de parler d'amour de l'objet. L'amour tend à lier les pulsions sexuelles au choix d'objet d'amour. Sur un plan intrapsychique, l'amour lie deux êtres, deux corps, deux temps et deux histoires. Sur un plan pulsionnel, l'amour serait le moteur de la liaison.

³¹⁴ Freud, S., (1912), « Psychologie de la vie amoureuse », in *La vie sexuelle*, Paris, 1999, p.61

³¹⁵ Mijolla-Mellor de, S., « L'amour peut-il être sublimé ? », *Topique*, vol. n° 90, no. 1, 2005, pp. 87-100.

³¹⁶ Faure-Pragier S., Le désir d'enfant comme substitut du pénis manquant : une théorie stérile de la féminité, in Schaeffer J. et al., *Clés pour le féminin*, Paris, PUF, 1999, p.50

Ainsi, ce n'est enfin qu'à partir de 1923 – puis en 1938 – que la liaison intervient dans la théorie des pulsions. La liaison devient l'apanage de la pulsion de vie Eros, l'amour, tandis que la déliaison sert les pulsions de mort. Freud dira en ces dates respectives ;

- « *En servant à instituer cet ensemble unifié qui caractérise le Moi ou la tendance de celui-ci, (cette énergie) s'en tiendrait toujours à l'intention majeure de l'Eros, qui est d'unir et de lier.* »³¹⁷.
- « *Le but de l'Eros est d'établir des unités toujours plus grandes, donc de conserver ; c'est la liaison. Le but de l'autre pulsion, au contraire, est de briser les rapports donc de détruire les choses.* »³¹⁸

Si Freud, à partir de son texte *Au-delà du principe de plaisir* (1920), utilise couramment Éros comme synonyme de pulsion de vie, c'est pour inscrire sa nouvelle théorie des pulsions dans une tradition philosophique et mythique de portée universelle (par exemple, le mythe d'Aristophane, dans *Le Banquet* de Platon). C'est ainsi qu'Éros est conçu comme ce qui a pour but « ... de compliquer la vie en rassemblant la substance vivante, éclatée en particules, dans des unités toujours plus étendues et naturellement de la maintenir dans cet état ». « ... la libido de nos pulsions sexuelles coïnciderait avec l'Éros des poètes et des philosophes qui maintient la cohésion de tout ce qui vit ». ³¹⁹

Même si la libido et Eros semblent fortement coïncider, Laplanche et Pontalis rappellent, dans le vocabulaire de la psychanalyse, que « *Cela dit, le terme libido a toujours été – et restera après l'introduction d'Éros – employé dans une perspective économique ; il désigne l'énergie des pulsions sexuelles : « Toute l'énergie de l'Éros, que nous appellerons désormais libido »* »³²⁰. Bien que la libido soit l'énergie d'Eros, la libido n'est pas l'Eros et l'Eros ne pourrait se résumer à son énergie. Il en va de même pour l'amour, sa poussée est sexuelle mais sa visée concerne l'être tout entier et sa complétude.

Pouvons-nous penser que l'interdiction d'aimer le différent brouille les limites entre l'amour et l'objet de la satisfaction sexuelle primaire ? A trop être dans le semblable et l'identique du

³¹⁷ Freud, S., (1923), « Le Moi et le Ça », in *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 1999, p. 282

³¹⁸ Freud, S., (1938), « Le clivage du moi dans le processus de défense », *In Résultats, idées, problèmes II*, PUF, 1985

³¹⁹ Freud S., (1920), *Au-delà du principe de plaisir*, Paris, Payot, 2010

³²⁰ Laplanche J. et Pontalis J.-B., *Vocabulaire de la psychanalyse*, opcit.

choix d'objet d'amour, celui-ci se heurterait de plus en plus à l'objet d'amour des premiers temps.

1.3.2. L'amour féminise

A partir de la logique phallique Freudienne, pivot de la symbolisation et de l'accès à la métaphore et au signifiant, Lacan (1954) dit « *aimer c'est donner ce qu'on n'a pas* », situant l'amour dans un échange symbolique concernant l'offre phallique. C'est l'amour abordé dans la perspective symbolique.

En effet, donner ce qu'on n'a pas, c'est donner son manque et pour pouvoir le donner, il faut pouvoir y consentir, le reconnaître. Quelqu'un qui se vit complet ne pourrait aimer. On peut examiner cette position de manque à être à partir de la métaphore de l'amour et dans le passage d'aimé à aimant : celui qui était aimé, beau désirable attractif, en devenant aimant, se met à manquer et espérer/croire trouver dans l'autre, ce qu'il n'a pas. Ce passage, qui est une modification de position subjective, un « *changement de discours* » – au sens où les rapports à l'Autre, à l'objet cause de désir, sont remaniés – suppose pour le sujet de consentir à un *sacrifice* qui suppose un passage de l'avoir à l'être du sujet châtré par le signifiant. C'est pour cela que J-A Miller (1992) dira que l'amour s'adresse à celui auquel le sujet croit qu'il connaît sa vérité vraie, à celui qui pourrait avoir une réponse à la question : « dis-moi qui je suis [pour toi] » Cette demande d'échange de manque recèle un malentendu fondamental, puisque « *ce qui manque à l'un n'est pas ce qui est caché dans l'autre.... C'est tout le problème de l'amour* » nous dit Lacan (1954).

C'est en ce sens que l'on peut comprendre l'encombre des hommes avec l'amour puisque l'amour n'est possible que depuis une position féminine. Car donner ce qu'on n'a pas, assumer son manque, reviendrait à adopter une position féminine. L'homme, dans cette perspective, se trouve plutôt embarrassé dans la mesure où l'amour le réquisitionne dans sa virilité alors qu'il croit avoir le phallus. Lacan (1954) dit « *le phallus, lui, il l'a le malheureux* ». Il l'a mais il ne le trouve pas là où il le cherche, c'est pourquoi il va le chercher partout ailleurs, chez les femmes, qui prennent alors une valeur phallique, condition de son désir. C'est parce qu'il l'a ou croit l'avoir que, même quand il aime, l'homme peut avoir des sursauts d'agressivité contre l'objet d'amour, parce que cet amour le met dans une position d'incomplétude et de dépendance. C'est pourquoi il est moins douloureux pour l'homme de

désirer des femmes qu'il n'aime pas afin de retrouver sa position virile. Selon Lacan, l'homme, par essence, se situe principalement du côté du désir que de l'amour : les hommes ont à faire à l'objet souvent recouvert d'une idéalisation, ils recherchent ce qui manque dans la femme et situent alors ce manque dans l'autre qui constitue la cause de son désir. C'est dans cette logique que l'homme peut avoir tendance à rabaisser sa femme et ne la désirer qu'à condition de la rabaisser, c'est le « *ravalement de l'objet* » qui lui permet de discerner son manque. C'est ce qu'on pourrait aussi nommer « *le mépris du féminin* ». Le respect d'une femme n'est donc pas la condition de désir pour l'homme mais la condition d'amour. N'oublions pas non plus, que derrière la femme aimée, il y a le respect de la mère.

L'amoureux est dans une position d'attente passive, une position qui, mythiquement et historiquement, peut être désignée comme la position féminine (on ne parle pas de l'essence de la femme) et ce n'est que de cette position féminine qu'on peut être dans le don. Qu'on soit aimé ou amoureux, on est dans le féminin donc.

*« L'importance que l'être féminin accorde à l'amour et qui fait de lui le point crucial de son existence, bien qu'il n'existe pas de signifiant qui fasse exister. La Femme, ne dépend pas du fantasme de l'homme. La déchirure de la douleur, qui est le risque du véritable amour de la femme, est étrangère à la panique et à la soumission, qui est le destin de celles qui ont laissé anéantir leur être, ne cherchant que l'inclusion comme objet dans le fantasme d'un homme quelconque. »*³²¹

Pouvons-nous penser que l'amour, qui depuis la guerre civile, est relayé au profit de l'union au semblable renforcerait « le mépris du féminin » et permettrait à l'homme de ne pas avoir à se confronter à son manque et à se détacher de toute dépendance à la femme ? L'amour, passé sous silence pendant la guerre, pourrait donc aussi être compris comme une tentative de désarmement de la femme jusqu'à dans son être.

Pour conclure, nous pouvons déduire à travers ce chapitre que l'interdiction de s'unir au différent interdit à la génération d'après guerre civile la liberté de la rencontre amoureuse. L'amour est une création qui s'origine dans l'illusion et la création est le moteur de la rencontre amoureuse qui sera invoquée lors de ce « rendez-vous amoureux » avec l'autre.

³²¹ Gallano, G., « Des liens qui tuent : us et abus du fantasme dans un couple », *L'en-je lacanien* 2003/1 (no 1), p. 95-110.

Quand cette créativité est aliénée à la transmission de l'interdiction d'aimer, le sujet qui n'a jamais vécu la guerre civile aura du mal à se sentir « libre » dans la rencontre amoureuse. Nous penserons alors que ce n'est qu'à travers la créativité et donc dans la possibilité de rencontrer l'autre à travers l'épreuve de la rencontre amoureuse que le sujet qui n'a jamais vécu la guerre civile pourra s'approprier un héritage traumatique. Nous défendrons cette hypothèse à travers nos études de cas.

2. L'amour comme socle à l'identité

« L'amour n'est pas une possibilité, il n'est pas dû à notre initiative, il est sans raison, il nous envahit et nous blesse et cependant le je survit en lui »³²².

L'amour des temps premiers associe le bébé et sa mère dans une expérience fusionnelle, de l'Un, une expérience d'amour « folle » induite par la « *folie maternelle primaire* » (Winnicott, 1956) dont l'investissement visera à utiliser l'objet comme source des fondements narcissiques et plus tard identitaires. Nous verrons alors, dans ce chapitre, comment se conjuguent amour, narcissisme, et identité.

2.1. L'amour, le Moi et l'identité

Si nous pensons l'identité à partir de la psychanalyse, nous sommes amenés à penser que celle-ci s'inscrit d'abord vraisemblablement dans l'épreuve de la différenciation. L'avènement d'un Moi différencié qui se séparera – ou pas – avec sa maturation, en effet, « *il ne s'agit pas tout d'abord pour l'infans de s'éprouver comme séparé, mais bien de s'éprouver comme distinct et différent d'un objet dont il a absolument besoin.* »³²³. Le Moi différencié pourrait alors se penser comme le point le plus ancien de la construction identitaire. Un Moi qui supposerait alors, avant tout, de penser la distinction que le sujet opère entre lui et le monde et donc de penser l'identité comme ce qui différencie un individu d'un autre.

H. Abdelouahed dira que « *l'identité est une construction, jamais achevée, toujours à venir, transformée par l'épreuve de l'étranger.* »³²⁴. Ce n'est donc qu'à travers la rencontre avec

³²² Levinas, C., *Le temps et l'autre*, Puf quadrige, Paris 1979, p.81

³²³ Bernateau, I. « La séparation, un concept pour penser les relations précoces et leur réaménagement à l'adolescence », *La psychiatrie de l'enfant*, vol. 51, no. 2, 2008, pp. 425-455.

³²⁴ Abdelouahed, H. « Ce voile qui cache la forêt », *opcit.*

l'autre, et à travers cette épreuve de l'étranger, que l'identité se découvrira et se façonnera. La rencontre amoureuse qui remet en avant la question de la sexualité infantile, du retour au féminin, et qui replonge le sujet dans une indifférenciation des premiers temps, met alors à l'épreuve la construction identitaire du sujet et permet à l'amoureux de prendre contact avec une part de lui qui ne peut être réactivée qu'à travers cette épreuve de l'étranger.

2.1.1. Auto-érotisme et indifférenciation

En 1905, dans les *Trois essais sur la théorie de la sexualité*³²⁵, Freud développe la notion d'auto-érotisme qu'il désigne comme étant l'état primordial de la libido habitée par les pulsions d'autoconservation présentes dès l'origine chez le nourrisson. A cette époque, Freud différencie une libido du Moi (pulsion du Moi) d'une libido d'objet (pulsion sexuelle).

Cette première théorie des pulsions qui pose une dualité entre pulsion du Moi et pulsion sexuelle inscrit l'individu dans une double existence. L'individu serait un sujet distinct et singulier mais il serait, à la fois, un maillon assujéti à la chaîne de l'espèce humaine. L'énergie de la sexualité placée au centre de cette dualité fait à la fois l'objet d'une fin en soi mais aussi d'une continuité que l'on retrouve dans sa fonction primordiale : celle de transmission de la vie.

La théorie de l'auto-érotisme est associée à l'indifférenciation primordiale et Freud présume qu'au début de la vie sexuelle, la satisfaction pourrait être soutirée par le nourrisson sans recours à aucun objet. Cette capacité auto-satisfaisante du nourrisson supposerait donc qu'il n'existerait aucune voie préformée qui acheminerait le sujet vers un objet. Le sujet, alors affranchi du rapport à l'objet, utiliserait son propre corps comme objet de satisfaction sexuelle. A ce sujet, J. Laplanche et J.-B. Pontalis écrivent dans le *Vocabulaire de la psychanalyse*: « dans un sens large, (il s'agit du) caractère d'un comportement sexuel où le sujet obtient la satisfaction en recourant uniquement à son propre corps, sans objet extérieur : en ce sens, on parle de la masturbation comme d'un comportement auto-érotique »³²⁶.

L'auto-érotisme désigne donc le caractère sexuel infantile précoce par lequel une satisfaction partielle trouve sa satisfaction dans la liaison du fonctionnement d'un organe ou d'une zone érogène, c'est-à-dire sans recours à un objet extérieur et « sans référence à une image du

³²⁵ Freud, S., (1905), *Trois essais sur la théorie sexuelle*, Paris : Gallimard, 1987

³²⁶ Laplanche J, et Pontalis J-B., *Vocabulaire de la psychanalyse*, opcit, p. 260-263

corps unifiée »³²⁷. L'auto-érotisme précède alors la constitution du Moi. Le narcissisme, primaire ou secondaire, succéderait à l'auto-érotisme et serait intimement lié au développement du Moi. Nous pouvons alors penser que l'amour, qui naît de la détresse du nourrisson et du manque, ne pourrait se concevoir en dehors du Moi ou, du moins, de son développement. En ce sens, l'amour est intimement lié à l'identité.

Comment sortir de cet auto-érotisme ? Freud dira que pour que l'auto-érotisme se transforme en narcissisme, il faudra que l'investissement originaire qui se faisait exclusivement sur le nourrisson cède une partie de son énergie aux premiers objets différenciés du Moi que Freud nomme alors « *pseudopodes narcissiques* ». Le Moi se construit et se développe alors selon plusieurs étapes de la vie et même si la séparation réelle est « *toujours déjà-là* » (I. Bernateau, 2008), elle ne se vit pas comme telle par le nourrisson. L'objet extérieur est tout d'abord indifférencié du nourrisson et c'est « *la séparation qui œuvre donc comme un opérateur logique, permettant de différencier le Moi du monde.* »³²⁸.

2.1.2. L'identité du Moi ou la somme des identifications

Avant de développer la question du narcissisme qui est essentielle dans cette thèse, nous ferons un petit détour par la théorisation du Moi par Freud afin de traiter la notion de l'idéal du Moi, indispensable pour comprendre l'amour et la rencontre amoureuse.

Le Moi est conceptualisé par Freud (1911), dans un premier temps, comme un Moi qui doit s'adapter aux exigences de la réalité. Ce Moi, qui se constitue par différenciation d'avec l'objet, apparaît comme étant la première ébauche à l'identité. Dans son texte de 1911, Freud met l'accent sur le mécanisme de l'hallucination antérieur à l'édification du Moi. Lorsque que le sein de la mère viendra à manquer se produira la perception hallucinatoire, afin de pallier au manque. L'hallucination ne provoque qu'une satisfaction momentanée puisque celle-ci ne permet pas la représentation psychique du manque.

Freud écrit : « *l'utilisation d'une fiction de ce genre (une organisation psychique entièrement soumise au principe de plaisir) se justifie quand on remarque le nourrisson, à condition d'y ajouter les soins maternels, est bien près de réaliser un tel système psychique. Il hallucine*

³²⁷ Ibid., p. 264

³²⁸ Bernateau, I. « La séparation, un concept pour penser les relations précoces et leur réaménagement à l'adolescence », *opcit.*

*vraisemblablement l'accomplissement de ses besoins internes, il révèle son déplaisir, lorsque l'excitation croît et que la satisfaction continue à faire défaut, par la décharge motrice des cris et l'agitation et il éprouve ensuite la satisfaction hallucinée. »*³²⁹

Ainsi, face au « défaut persistant de la satisfaction attendue » émerge la déception qui entraîne « l'abandon de tentative de satisfaction par le moyen de l'hallucination ». Puis, face à cette déception, « l'appareil psychique se résout à se représenter l'état réel du monde extérieur et à rechercher une modification réelle. Par-là, un nouveau principe de l'activité psychique était introduit : ce qui était représenté, ce n'était plus ce qui était agréable, mais ce qui était réel, même si cela devait être désagréable. »³³⁰ C'est aussi, note-t-il, à partir de la perception de la réalité extérieure que va se produire la conscience nécessaire pour que le sujet puisse agir sur le monde (« l'importance accrue de la réalité extérieure augmente elle-même l'importance des organes des sens tournés vers ce monde extérieur et de la conscience qui y est attachée. »³³¹)

Freud parlera d'un « moi-plaisir », dédié à gagner du plaisir et à éviter le déplaisir, et d'un « moi-réalité » qui tendra vers l'utile et cherchera à se protéger contre les dommages ultérieurs. Ainsi, l'équivalence se fera entre Moi et plaisir alors qu'à l'objet seront associés le déplaisir et le mauvais. Les limites entre le Moi et le monde se construiront ainsi petit à petit avec l'objectif pour le Moi d'éviter la sensation de déplaisir (et de manque) en visant à ce qu'il reste le lieu du plaisir souverain.

L'avènement du Moi est donc contemporaine de la conception psychique de l'objet. L'objet naît dans la haine que lui adresse le Moi et qui cherche à demeurer entièrement moi-plaisir. Le Moi, l'intérieur, s'associerait alors à ce qui est bon, et l'extérieur à ce qui est mauvais et haï. Nous reviendrons, dans la dernière partie, sur la haine normale et structurante à travers laquelle la séparation d'avec l'objet devient possible.

A partir de 1923, Freud va repenser le Moi à la lumière de la seconde topique. Nous savons qu'avec la deuxième topique, Freud va proposer un nouveau schéma de l'appareil psychique, dans lequel le Moi tiendra, avec le Surmoi et le ça, la place d'une instance à part entière. Le remaniement théorique opéré par Freud avec la deuxième topique est fondamental. Il n'implique cependant pas un remplacement d'une théorie par une autre. Dans les deux

³²⁹ Freud, S., (1911), « Formulation sur les deux principes du cours des événements psychiques » in *Résultats, idées, problèmes*, Tome 1, Paris : PUF, 1985, p. 136-137.

³³⁰ Ibid., p. 137.

³³¹ Idem

topiques (Inconscient, préconscient et conscient, et Ça, moi et Surmoi), il s'agit toujours d'entrevoir l'appareil psychique et ses composantes comme un topos, un lieu. Dans *Le Moi et le ça* (Freud, 1923), la conception du Moi va connaître des remaniements importants :

- Freud souligne, tout d'abord, la fragilité potentielle de la cohérence du Moi.
- Freud ne fera plus du Moi une instance radicalement indépendante. Le Moi et le ça ne constituent désormais pas deux entités séparées et ne peuvent, en soi, être opposées comme telles : « *Le Moi fusionne avec [le ça] dans sa partie inférieure.* »³³²
- Freud va ouvrir sur la question de l'idéal du Moi qui se fait via l'identification.

L'identification est une notion qui nous aidera à comprendre cette nouvelle conception de l'appareil psychique et des rapports dynamiques entre ses différentes instances. « *Identification et Idéal du Moi sont donc intimement liés comme deux moments d'un même processus.* »³³³. L'identification est fondamentale dans la constitution du Moi et nous permet de retracer l'histoire et le caractère du Moi : « *le caractère du Moi résulte de la sédimentation des investissements d'objets abandonnés, [...] il contient l'histoire de ces choix d'objet.* »³³⁴. Certains traits de l'objet et de la relation avec celui-ci se trouveraient ainsi durablement fixés dans ce caractère du Moi. Le Moi se modifie avec l'incorporation de certaines caractéristiques de l'objet qui lui offriraient des moyens supplémentaires pour maîtriser les pulsions du ça : « *Quand le Moi adopte les traits de l'objet, il s'impose pour ainsi dire lui-même au ça comme objet d'amour, il cherche à remplacer pour lui ce qu'il a perdu en disant : "tu peux m'aimer moi aussi, vois comme je ressemble à l'objet"* »³³⁵. Cette opération permettrait donc la transformation de la libido sexuelle (l'énergie du ça) en libido narcissique (énergie du Moi). Cette transformation, qui se réalise par l'inhibition de la pulsion quant à son but, ne peut que rappeler le travail de la sublimation: « *N'est-ce pas là la voie générale de la sublimation, toute sublimation ne se produit-elle pas par l'intermédiaire du Moi qui commence par transformer la libido d'objet sexuelle en libido narcissique, pour lui assigner éventuellement*

³³² Freud, S., (1923), « Le Moi et le ça », in *Essais de Psychanalyse*, Paris, Payot, 1999, p. 237

³³³ Schwering, K-L., « L'idéal en quête d'identité. Idéalisation et désidéalisation de l'enfant à l'adulte », *Cahiers de psychologie clinique*, vol. 36, no. 1, 2011, pp. 35-59.

³³⁴ Ibid., p. 241

³³⁵ Ibid., p. 242

*ensuite un autre but ? »*³³⁶.

Les premières identifications ont un impact éminent sur la formation du caractère du Moi et ces impacts seront fermement imprimés sur le Moi. C'est ainsi que se constitue l'idéal du Moi, « *derrière lui (l'idéal du Moi) se cache la première et la plus importante identification de l'individu : l'identification au père de la préhistoire personnelle*³³⁷ » Celle-ci apparaît au départ comme une « *identification directe, immédiate, plus précoce que tout investissement d'objet* »³³⁸ et se renforcera au cours du développement individuel par les identifications relatives aux premiers investissements d'objets : le père et la mère dans la situation de la triangulation œdipienne. L'identification première est donc à base de l'idéal du Moi et de l'image de soi. Celle-ci va également aider à l'unification des identifications d'objet et des identifications imaginaires ultérieures.

2.1.3. L'idéal de l'amour et l'idéal du Moi

Progressivement, en se développant, l'enfant rencontre le support et les contraintes de son milieu familial et social. Dans les premiers temps de la vie, la dépendance à l'autre est presque absolue. La qualité des échanges maternels assure pour l'enfant le fondement du sentiment de continuité d'être et donc d'un sentiment identitaire. L'amour des parents contribue à renforcer l'aptitude à être aimé chez l'enfant. Ainsi, à travers l'investissement idéalisé de la part de ses parents, l'enfant se constitue une image idéalisée de soi. L'idéal du Moi va se constituer à l'interface entre l'enfant et les parents et c'est sous l'influence critique de ceux-ci que l'enfant va se constituer une image de lui-même idéalisée. Cette image est primordiale dans la représentation qu'il se construit de lui-même.

En effet, l'idéalisation et l'amour de soi relève d'un état originaire lié à la perfection narcissique de l'enfance, la toute-puissance infantile. Par défaut de réussir à maintenir cet état primitif, le sujet cherchera alors à le regagner dans un état secondaire. La perfection sera donc, par la suite, retrouvée dans le monde extérieur sous une nouvelle forme de l'Idéal du Moi : « *Ce qu'il projette devant lui comme son idéal est le substitut du narcissisme perdu de son enfance ; en ce temps-là il était lui-même son propre idéal* » (Freud, 1914). Le

³³⁶ Idem

³³⁷ Freud, S., (1923), « Le moi et le ça », *opcit.*, p. 243.

³³⁸ *Ibid.*, p. 244

narcissisme primaire évolue vers un « *nouveau Moi idéal qui se trouve, comme le Moi infantile, en possession de toutes les perfections* » (Freud, 1914). La libido se déplace sur un Idéal du Moi imposé extérieur, et la satisfaction se réalise par l'accomplissement de cet idéal. Le Moi-idéal est donc « *l'héritier du narcissisme originnaire, au sein duquel le Moi de l'enfant se suffisait à lui-même* » (Freud, 1914). C'est une forme développée du Moi qui, détachée du narcissisme primaire, se constitue en un *idéal* imposé du dehors.

Même si Freud n'établissait pas de réelle distinction entre idéal du Moi et Moi-idéal, nous serions néanmoins amenés à penser que « *le Moi-idéal, émanant du narcissisme primaire, n'est que partiellement en rapport avec l'Idéal du Moi qui, lui, suppose l'intervention des identifications œdipiennes, et dès lors l'idéalisation concomitante de certains traits parentaux.* »³³⁹. Cette distinction nous permettra de comprendre l'impact tyrannique de l'idéal du Moi, de « *l'idéalisation d'un Surmoi tyrannique* » (K-L, Schwering, 2011), sur le Moi-idéal émanant du narcissisme primaire dans la rencontre amoureuse.

Grace à son étude sur les foules, Freud (1921) pourra dire que « *l'Idéal du Moi englobe la somme de toutes les limitations auxquelles le Moi doit se soumettre* »³⁴⁰. Celui-ci est, selon Freud, attribué à l'intériorisation des influences, injonctions et interdictions d'abord des parents, puis de l'environnement et des traditions. L'Idéal du Moi représente les perfections, le *refoulement* et la *sublimation*. Il est lié à une instance psychique, nommée la *conscience morale*, qui accomplit « *la tâche de veiller à ce que soit assurée la satisfaction narcissique provenant de l'idéal du Moi, et qui, dans cette intention, observe sans cesse le Moi actuel et le mesure à l'idéal.* »³⁴¹ L'idéal du Moi dérive de l'influence critique exercée par les parents, telle qu'elle se transmet par leur voix, et, plus tard, par les éducateurs, les professeurs et les personnes du milieu ambiant : « *sont venus s'y adjoindre les éducateurs, les professeurs et la troupe innombrable et indéfinie de toutes les autres personnes du milieu ambiant (les autres, l'opinion publique)* »³⁴². Le Moi est donc extrêmement lié au regard et au jugement d'autrui. S'unir au différent remettrait donc en cause cet idéal du Moi et toute la construction identitaire jusque dans ses prémices.

L'idéal du Moi s'établit en fonction des représentations socio-culturelles et

³³⁹ Schwering, K-L., « L'idéal en quête d'identité. Idéalisation et désidéalisation de l'enfant à l'adulte », *opcit.*

³⁴⁰ Freud S., (1921), *Psychologie des foules et analyse du Moi*, *opcit.*, p. 105

³⁴¹ Freud S., (1914), « Pour introduire le narcissisme », *opcit.*, p. 99

³⁴² *Ibid.*, p.100

transgénérationnelles de l'individu. En effet, le Surmoi, instance en contact avec les interdits parentaux œdipiens, donnera lieu à l'image idéalisée du Moi, suite à laquelle l'enfant joue le rôle d'un modèle identificatoire à atteindre pour pouvoir se conformer aux idéaux parentaux afin de continuer à obtenir leur amour. « *Le Surmoi de l'enfant ne se forme donc pas à l'image des parents, mais bien à l'image du Surmoi de ceux-ci ; il s'emplit du même contenu, devient le représentant de la tradition, de tous les jugements de valeurs qui subsistent ainsi à travers les générations [...] L'humanité ne vit pas que dans le présent ; le passé, la tradition de la race et des peuples subsistent dans les idéologies du Surmoi. Cette tradition ne subit que lentement l'influence du présent et des modifications, et tant qu'elle s'exerce au travers du Surmoi, elle continue à jouer dans la vie humaine un rôle important, indépendant des conditions économiques.* »³⁴³. En ce sens, l'idéal du Moi est l'héritier du complexe d'Œdipe. C'est une instance psychique surmoïque héritière de l'identification à un parent idéalisé, investi comme « tout-puissant ».

2.1.4. La dette verticale de l'amour : de l'idéal du Moi à l'amour idéal

L'idéal du Moi est donc la constitution d'une image de soi que l'enfant a construit de lui-même pour être aimé de l'autre. L'identification à cette image qui a été aimée et prise dans la relation à l'autre va servir de représentation de soi, point d'ancrage de l'identité. Dès lors, on peut penser que le sujet cherchera à garantir sa fidélité à l'égard de cette image afin de garantir la continuité à lui-même. Cela signifie donc que si l'image de soi est détériorée, c'est l'identité même qui est endommagée. L'amour des parents joue donc un rôle essentiel étant donné qu'il enclenche non seulement l'idéal du Moi mais aussi un rapport de dette. Or, cette question de dette renvoie directement à la question du lien social.

Nous pouvons alors nous poser une question essentielle : est-ce que l'enfant, qui naît d'une union forcée/masquée au semblable pendant la guerre civile, est un produit de l'amour ? Et qu'en sera-t-il de son idéal du Moi ? H. Abdelouahed (1998), dira que « *le plus bel amour pour un homme une femme consiste à engendrer un troisième être **différent** de chacun d'eux*

³⁴³ Freud S., (1915-16, 1916-1917), *Nouvelles conférences sur la psychanalyse*, Gallimard, 1971, p.43

et qui les immortalise. »³⁴⁴. Ce troisième être, produit de la guerre civile libanaise, ne semble ni un produit de l'amour ni se veut différent. Ce produit ne serait qu'une extension narcissique des parents afin de les immortaliser, plus précisément afin d'immortaliser leur combat. (Nous développerons cet aspect dans notre étude de cas). Nous pensons, comme K-L Schwering (2011), que « *lorsque l'Idéal du Moi, forgé selon l'aspiration à être comme le père ou la mère, se superpose au Moi-idéal, et que le sujet fait « comme si » son Moi-idéal avait les mêmes aspirations que son Idéal du Moi, alors le sujet se leurre quant à l'inconciliabilité fondamentale entre le Moi-idéal des parents et le sien.* »³⁴⁵

Dans un contexte d'après-guerre, civile libanaise, la question se pose de la prépondérance de l'Idéal du Moi chargé de codes parentaux et sociaux, dans le choix d'objet d'amour. Est-ce que, quand l'idéal du Moi contrebalance l'équilibre psychique, la rencontre amoureuse peut devenir de l'ordre de l'effroyable et non du magique ? Est-ce que, quand la guerre ne trouve d'issue, celle-ci peut prendre en otage l'amour ? Pouvons-nous dire que l'entrave de la guerre, au niveau de l'état amoureux, peut nous permettre de penser que la guerre civile libanaise se perpétue entre générations sur un niveau narcissique et donc perturbe le descendant au niveau narcissique ?

2.2. L'amour, le narcissisme et l'identité

La liberté de la rencontre amoureuse, mise à mal pendant la guerre civile afin de maintenir une survivance identitaire, devient une question narcissique après la guerre. L'interdiction de s'unir au différent et surtout sa transmission devient une question qui touche à l'être même de l'individu. Parce que l'amour, l'identité et le narcissisme se conjuguent indéniablement et que « *le regard de Narcisse sur son image effectue un tri entre ce qu'il aime en lui et ce qu'il n'aime pas, un maquillage se compose devant le miroir.* » (Freud, 1914). Si l'amour et l'identité sont atteints, le narcissisme qui en est la base se voit affecté et l'inverse est vrai : si le narcissisme est fragilisé, l'amour et l'identité seront alors déstabilisés. C'est pour cette raison que nous reviendrons, en détail, sur l'étude du narcissisme.

³⁴⁴ Abdelouahed, H., *La visualité du langage*, opcit.

³⁴⁵ Schwering, K-L., « L'idéal en quête d'identité. Idéalisation et désidéation de l'enfant à l'adulte », opcit.

2.2.1. L'identité de l'amour aux origines narcissiques

Nous pensons particulièrement comme I. Bernateau que « *l'illusion d'une monade autosuffisante vise en réalité à dissimuler, à renverser la réalité première et incontestable de la dyade mère-enfant, fusion entre le sujet et l'objet qui les rend indistincts l'un de l'autre et les confond dans un unisson harmonieux.* »³⁴⁶ En ce sens, nous ne pensons pas que l'« amour primaire » (Balint, 1958) pourrait amener à réfuter la théorie du narcissisme primaire, mais au contraire, que c'est l'état d'indifférenciation entre le nourrisson et la mère qui aurait une fonction primordiale dans le renforcement du narcissisme primaire. Ainsi, « *pour que le narcissisme primaire puisse prévaloir psychiquement chez le nourrisson comme état anobjectal et indifférencié, un investissement narcissique très particulier de la mère est nécessaire, investissement que Winnicott a tenté de résumer sous la formule désormais célèbre de « la mère suffisamment bonne.* »³⁴⁷. En effet, le rôle de la mère, premier objet d'amour pour l'enfant, est capital. Elle est la « matrice psychique » du nouveau-né qui lui permettrait, par la suite, de ne pas s'effondrer face aux expériences de la vie. D.W. Winnicott (1956) développe le concept de « préoccupation maternelle primaire » afin de rendre compte de l'interaction mère-enfant des premiers temps et de surtout mettre l'accent sur le rôle de la mère « suffisamment bonne ». Ce concept est défini tel « une maladie », « un état psychiatrique » qu'il assimile à « *un état de repli ou un état de dissociation, ou une fugue, ou même encore un trouble plus profond, tel qu'un épisode schizoïde au cours duquel un des aspects de sa personnalité prend temporairement le dessus* »³⁴⁸. La mère accède à cet état par le biais de l'identification au nouveau-né et qui peut se définir comme de l'empathie. Cet état est, selon D.W. Winnicott, nécessaire car il permet d'interpréter, de décoder les besoins de son enfant et d'y remédier de façon adéquate. Cette capacité demande une hypersensibilité qu'il rapproche d'une maladie dite normale. Les travaux de D.W. Winnicott ont alors permis de mettre l'accent sur le fait que la construction de limites soi/non-soi et la prise de conscience d'un dedans et d'un dehors, sont intimement liées à la qualité de la relation entre le bébé et sa mère. La mère « *suffisamment bonne* » doit maintenir l'illusion d'une simultanéité entre réalité intérieure et réalité extérieure pour son bébé. Le bébé jouit alors

³⁴⁶ Bernateau, I. « La séparation, un concept pour penser les relations précoces et leur réaménagement à l'adolescence », *La psychiatrie de l'enfant*, vol. 51, no. 2, 2008, pp. 425-455.

³⁴⁷ Idem

³⁴⁸ Winnicott, D.-W., (1956), « La préoccupation maternelle primaire », in *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Paris, Payot, 1989, p. 287

d'un sentiment d'omnipotence, nécessaire à sa construction identitaire, qui lui procure l'illusion de créer l'objet de ses besoins. Ainsi, « *il n'est pas possible au petit enfant d'aller du principe de plaisir au principe de réalité, ou d'aller au-delà de l'identification primaire, hors de la présence d'une mère suffisamment bonne* »³⁴⁹. Dans ce premier temps du développement, il y a une indifférenciation entre le Moi et le non-moi, ce qui conduit l'enfant à investir son propre corps comme objet d'amour. C'est l'étape du narcissisme primaire (que nous verrons, en détail, plus bas), qui correspond au placement de la libido sur le Moi. Cependant, la mère aura, par la suite, un rôle tout aussi primordial dans l'instauration progressive de la désillusion qui devra succéder à l'illusion première. En effet, pour que le bébé puisse construire un objet extérieur à lui-même, il va falloir que l'objet se retire. Ainsi, l'objet, qui vient de l'intérieur, doit être « *reconstruit comme objet «venant du-dehors» et introjecté, l'extériorisation de l'objet est préalable à son introjection* ».³⁵⁰ L'objet naît dans la haine et c'est la perception de l'existence indépendante de l'objet qui conduit à la haine de celui-ci. De plus, la perte de l'objet est le moteur de l'instauration du principe de réalité (Freud, 1925). L'objet est à la fois interne et externe au Moi et celui-ci est inclus dans l'organisation narcissique de l'infans (A. Green, 1983) et « *s'il est vrai que le Moi aspire toujours à l'unification et que cette unification interne s'étend à l'unification avec l'objet, la réunion totale avec l'objet oblige le Moi à perdre son organisation* »³⁵¹

Dans la monade que forme le narcissisme primaire, le petit enfant va d'abord s'identifier tout entier à son premier objet d'amour qui est sa mère. A ce stade précoce, l'objet aimé pourrait se penser comme un autre moi-même (*moi m'aime*) – dont le sujet devra se différencier plus tard. Cependant, à ce stade de son développement, le petit enfant ne se distingue pas encore comme différencié de l'objet. L'amour s'origine alors, avant tout, dans le narcissisme puisque le sujet se prend d'abord lui-même ou son Moi comme objet d'amour. L'amour s'établit dans un double mouvement : tourné uniquement vers le sujet (le narcissisme primaire étant l'amour que le sujet se porte à lui-même) ou vers l'autre qui l'aime en retour. Dans cette perspective, il existerait primitivement deux objets d'amour vers lesquels le sujet oriente ses pulsions sexuelles : lui-même et le premier Autre. L'amour que le

³⁴⁹Winnicott, D.-W., (1971), « La créativité et ses origines » in *Jeu et réalité, l'espace potentiel*, Paris, Gallimard, Folio, 2004, p. 94

³⁵⁰ Roussillon, R., « La dépendance primitive et l'homosexualité primaire «en double », in *Revue française de Psychanalyse*, 2, vol.68, pp.421-439

³⁵¹ Green, A., (1983), *Narcissisme de vie, narcissisme de mort*, Paris, Ed.de Minuit, 2007, p.140

sujet porte à son moi se solidifie et assure sa continuité à travers les objets qu'il investit.

Dans l'amour que l'on retrouve alors dans la relation amoureuse, il est question de réciprocité où l'un s'aime car il reçoit de l'amour d'un autre. Ceci révèle pourtant la fragilité du lien amoureux car si l'amour est retiré par l'objet au sujet, le narcissisme de ce dernier se trouve mis à mal.

Le narcissisme, dit Freud (1914), est d'abord « *la reviviscence et la reproduction du propre narcissisme (des parents) qu'ils ont depuis longtemps abandonné.* » L'enfant est alors, avant tout, investi d'un narcissisme parental réactivé, d'une promesse illusoire semblable à celle de l'amour dans l'état amoureux. Un amour qui prend l'allure d'un amour tendre. Mais les attentes du comblement narcissique sont les mêmes et sont encore plus rudes. Puisque l'enfant est « créé » par les parents, le paradoxe de l'amour et cet écart nécessaire entre la réalité et le fantasme, comme moteur au désir, se resserre dans la relation parents-enfants, plus précisément mère-enfant. C'est ce que Winnicott (1971) appelle la « *préoccupation maternelle primaire* », un amour passionnel nécessaire au développement de l'enfant sur des bases narcissiques solides et sécurisées.

L'identité serait « *une forme élaborée du narcissisme, une concrétion narcissique, comme la coquille de l'huître qui la sécrète au fur et à mesure de sa croissance.* »³⁵². Le narcissisme représente – en référence au mythe de Narcisse – l'amour porté à l'image de soi-même (Laplanche et Pontalis, 1967). Le narcissisme est lié à l'estime de soi, l'autonomie et la capacité à investir de nouveaux objets. L'amour de soi trouve sa limite dans l'amour de l'autre. Faimberg (2003) définit le narcissisme comme « *l'amour porté par le Moi à soi-même et aux objets, basé sur l'illusion qu'il a d'être le centre et le maître du monde. Cet amour passe par le Moi, qui s'aime comme objet, et cet amour, comme cette illusion, est en rapport avec la constitution même du Moi* »³⁵³. Elle rajoute, cependant, que le narcissisme porte en lui une contradiction : il a besoin de l'approbation de l'Autre pour s'affirmer mais en même temps, il se revendique comme autosuffisant.

Après le temps de la différenciation sujet/objet, moi/autre, le narcissisme, en tant que

³⁵² Denis, P., « Chapitre VIII. La question de l'identité », *Le narcissisme*. Presses Universitaires de France, 2015, pp. 112-116.

³⁵³ Faimberg H, (2003), « À l'écoute du télescope des générations : pertinence psychanalytique du concept », in KAËS R. et al. *Transmission de la vie psychique entre générations*, Paris, Dunod, 2003, p. 67

construction du Moi « *depuis l'intérieur* » (Freud, 1914) découlera de l'investissement de lui-même par l'enfant. Pourtant, si cet investissement se fait principalement sur le Moi, le narcissisme constitue une interface avec le monde extérieur. La fonction d'interface du narcissisme est à l'œuvre, d'une part, par l'enclenchement de l'investissement de soi qui trouve son amorce dans la façon dont les parents vont investir l'enfant et, d'autre part, par la conservation de l'amour de l'autre dont l'enfant a besoin. C'est donc à travers le narcissisme que l'enfant va apprendre à communiquer avec l'extérieur et à s'ajuster à celui-ci. La question du narcissisme dans la psychanalyse peut donc être conçue comme le point de jonction entre un sujet, pris dans son dialogue intérieur, et l'ouverture de l'enfant vers le monde et vers les parents – ouverture nécessaire pour négocier les faveurs des parents afin de compléter le manque-à-être essentiel de la condition humaine.

Le concept de narcissisme va de l'auto-érotisme jusqu'au rapport à l'autre via l'investissement idéalisé que les parents ont fait de l'enfant et que celui-ci fait de ceux-ci.

*« Il faut donc reconnaître à l'identité deux versants qui recouvrent deux aspects du narcissisme. L'un est intime – être soi-même à ses propres yeux – et l'autre social : ce que l'on présente à autrui pour qu'il vous reconnaisse, dans tous les sens du terme. L'identité apparaît ainsi sous le double versant d'une raison d'être et d'une raison sociale renvoyant au registre personnel d'une part, relationnel, familial et social d'autre part. »*³⁵⁴

2.2.2. Narcissisme primaire et ouverture sur le monde

Freud développe sa théorie du narcissisme en s'appuyant sur la division des pulsions du Moi/pulsions libidinales mise en avant dans la première théorie des pulsions. Les pulsions du Moi permettraient la survie de l'individu alors que les pulsions libidinales permettraient la survie de l'espèce.

En 1910, Freud emploie le terme narcissisme pour désigner un stade de développement se situant entre l'autoérotisme et l'amour objectal au cours duquel la personne se prend elle-même comme objet d'amour. Il s'agit, pour Freud, d'un état précoce du développement, anobjectal, indifférencié et durant lequel l'enfant investit toute sa libido sur son Moi. Le narcissisme primaire est anobjectal car dans ce stade, il y a absence d'investissement de la libido sur les objets et, donc, sur le monde extérieur. Selon J. Laplanche et J-B. Pontalis, « *rien ne semble*

³⁵⁴ Idem.

s'opposer à ce qu'on désigne du terme de narcissisme primaire une phase précoce ou des moments fondateurs, qui se caractérisent par l'apparition simultanée d'une première ébauche du Moi et son investissement par la libido, ce qui n'implique ni que ce premier narcissisme soit l'état premier de l'être humain, ni que, du point de vue économique, cette prédominance de l'amour de soi exclut tout investissement objectal. »³⁵⁵ Freud (1914) postule que ce stade fait partie du développement normal de chaque individu et qu'il en reste des traces de façon continue même lorsque, plus tard dans son développement, la personne investit non seulement son Moi mais également les objets extérieurs. Celui-ci sera d'autant plus parlant dans la relation amoureuse où le choix d'objet est – comme nous l'avons vu plus haut – principalement narcissique.

En 1911, Freud emploie le terme de narcissisme en le reliant à la psychose, dans le cas du président Schreber³⁵⁶. Il interprète alors la paranoïa du président comme étant liée à une homosexualité inconsciente. Celle-ci étant, selon lui, la manifestation d'un choix d'objet sexuel semblable au Moi (l'autre sexe étant fondamentalement hétérogène au Moi).

En 1916, Freud décrit le narcissisme primaire comme étant un stade beaucoup plus précoce et archaïque, antérieur à tout investissement avec le monde extérieur. Selon cette nouvelle conception, ce stade se situe à la période intra-utérine. Le narcissisme primaire est donc une période du développement durant laquelle il n'y aurait pas d'investissement d'objet, le plaisir et sa satisfaction étant d'ordre auto-érotique. Durant cette période du développement, les objets sont vus comme appartenant au Moi. Ce n'est que lorsque la distance entre le Moi et les objets s'établit et que les objets sont investis par la libido que le narcissisme primaire décline, pour être remplacé par le narcissisme secondaire.

2.2.3. Narcissisme secondaire et relation à soi

La sortie du narcissisme primaire va coïncider avec la transformation de la libido narcissique en libido d'objet. Cela suppose que l'enfant ait pris conscience de l'existence du monde et de la relation narcissique à la mère.

Alors que les pulsions sexuelles cherchaient à satisfaire les pulsions du Moi, les premières personnes qui vont s'occuper des soins, de l'alimentation et des besoins de l'enfant vont

³⁵⁵ Laplanche J. et Pontalis J.-B, *Vocabulaire de la psychanalyse*, opcit. p.265

³⁵⁶ Freud, S., (1911), « Remarques psychanalytiques sur l'autobiographie d'un cas de paranoïa : Dementia Paranoides. (Le président Schreber) », in *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1993.

bouleverser cet aménagement. C'est ainsi que la mère – ou son substitut – va jouer un rôle indispensable en devenant le premier objet sexuel pour l'enfant : « *Mais cet étayage, continue à se révéler dans le fait que les personnes qui ont affaire avec l'alimentation, les soins, la protection de l'enfant deviennent les premiers objets sexuels ; c'est en premier lieu la mère ou son substitut* »³⁵⁷.

Freud (1914) distingue, à ce moment-là, le choix d'objet par étayage, dans lequel c'est l'être qui a prodigué les premiers soins qui est choisi comme objet d'amour, du choix d'objet narcissique, dans lequel le sujet choisira son objet d'amour selon sa propre image. En somme, dit Freud, l'être humain oscille entre deux choix d'objet sexuels originaires : lui-même et la femme qui lui a donné les soins: « *Nous disons que l'être humain a deux objets sexuels originaires : lui-même et la femme qui lui donne des soins ; en cela nous présupposons le narcissisme primaire de tout être humain, narcissisme qui peut éventuellement venir s'exprimer de façon dominante dans son choix d'objet*³⁵⁸. »

Nous pourrions alors dire qu'il y aurait deux temps dans le narcissisme secondaire:

- Face à son incapacité à soulager à long terme la douleur provoquée par le manque (comme il en était le cas avec l'hallucination), l'enfant ne pourra pas maintenir exclusivement l'investissement libidinal sur le Moi et devra donc petit à petit le détourner vers l'objet pour obtenir la satisfaction qui lui manque.
- Face à la déception provoquée par l'objet, la libido va faire retour sur le Moi en essayant de réparer cette blessure narcissique (ce retour se fait néanmoins sur une modalité différente de celle du narcissisme primaire, puisque cette fois-ci, le Moi n'ignore pas le monde).

Dès 1911, dans son texte *Formulation sur les deux principes du cours des événements psychiques*, Freud évoque la transformation de la libido narcissique en libido d'objet. Quand le nourrisson prend conscience de la réalité de l'existence du monde à travers l'expérience répétée du manque, celui-ci va progressivement cesser d'investir sa libido exclusivement sur le Moi pour commencer à investir l'objet. Ainsi, « *pendant que le Moi accomplit sa transformation de moi-plaisir en moi-réalité, les pulsions sexuelles subissent les modifications qui les conduisent, par diverses phases intermédiaires, de l'auto-érotisme*

³⁵⁷ Freud, S., (1914)., « Pour introduire le narcissisme », opcit., p. 93.

³⁵⁸ Ibid., p. 94

initial à l'amour d'objet »³⁵⁹.

Ainsi, alors que l'enfant commence à se représenter psychiquement l'objet (grâce à l'expérience de l'absence et du manque), l'enfant réalise qu'il est lui-même l'objet de l'investissement narcissique de sa mère et trouvera une satisfaction dans cette relation. L'amour naît avec la première ouverture vers le monde et l'enfant, dès lors, commencera à investir et aimer celle qui l'aime.

Mais, dans cet investissement, l'enfant va également faire l'expérience d'une déception. Celui-ci va se rendre compte qu'il n'est pas l'unique objet d'amour de sa mère. Celle-ci l'introduit dans le monde symbolique, le monde du langage, le monde de l'amour en dehors d'elle à travers son désir ailleurs. Il réalise alors qu'il n'est pas l'unique objet de son désir et cette réalisation va concorder à une nouvelle blessure infligée au narcissisme. Cette désillusion venue de l'objet (les parents apparaissent comme insuffisants, incapables d'aimer l'enfant à la hauteur de ses revendications ou de l'aimer autant qu'il s'aimait lui-même) va provoquer la réaction défensive d'un retour de la libido vers le Moi.

L'amour narcissique est donc entendu soit par ce retour de la libido sur le Moi, soit à ce que Freud appelle le « choix d'objet narcissique », qui correspond à s'aimer soi-même à travers l'objet et à choisir exclusivement comme objets d'investissement libidinaux des objets narcissiques, susceptibles de renforcer l'amour de soi.

Pour conclure, même si le narcissisme secondaire coïncide à un retour de la libido sur le Moi, il n'en reste pas moins qu'il constitue une ouverture sur la relation à l'autre et sur la relation que le sujet entreprendra avec lui-même. Avec le narcissisme secondaire, l'enfant apprendra à s'aimer, à rentrer en relation avec lui-même et à s'investir. De plus, le narcissisme secondaire ouvrira à la « *capacité d'être seul* » (D. W. Winnicott, 1958)³⁶⁰, c'est-à-dire à la capacité à être en relation avec soi en l'absence de l'autre et surtout en sa présence sans être envahi par celle-ci. A la capacité d'être libre en présence de.

Le narcissisme, pris dans le rapport à l'autre, engagera alors les dynamiques de l'identification à l'image de soi idéalisée par les parents, et sera à la base de la construction identitaire et de l'ouverture amoureuse précœdipienne. Un narcissisme résultant de

³⁵⁹ Freud, (1911), « Formulation sur les deux principes du cours des événements psychiques », opcit., p. 141

³⁶⁰ Winnicott, D.-W., (1958), « La capacité d'être seul ». in *De la pédiatrie à la psychanalyse*. Paris : Payot, 1989, pp. 205-213.

l'expérience d'un environnement suffisamment bon permettrait à l'enfant de se constituer un « vrai-self » (D. W. Winnicott, 1958), libre d'angoisses agonisantes et non envahi par le trop d'amour ou souffrant d'un manque d'amour.

3. L'amour et la guerre

*« Freud disait en son temps : l'amour est un état spécifique où le Moi s'appauvrit progressivement au profit de l'objet aimé. Lacan dit encore que l'amour est une tentative de capturer l'autre dans soi-même. L'amour rend fou, l'amour est un véritable suicide, l'amour est du côté de la pulsion de mort. »*³⁶¹

Jusque-là, nous avons exposé l'amour dans son penchant à la vie. Cependant, l'amour et la demande d'amour sont très liés à la mort parce que la demande d'amour est une quête qui tend à annuler l'autre. Lacan (1954) a longuement développé l'amour dans son versant mortifère, aliénant et fou, qui tend à l'Un, comme nous l'avons vu dans le chapitre premier de cette partie. Nous pensons que si la guerre a pu avoir tant d'emprise sur la liberté d'aimer et donc sur l'amour lui-même, c'est parce que la guerre accomplit, en quelque sorte, ce que l'amour dans son penchant mortifère tend à accomplir.

3.1. Désunion de l'amour et de la haine

3.1.1. La haine normale

L'amour est un des sentiments premiers que l'être humain expérimente de sa position envers celle d'un autre, de cet Autre maternel des premiers temps. Néanmoins, l'amour reste second au sentiment de haine. En effet, la haine s'envisage comme antérieur à l'amour dans la relation primaire et relate une passion obscure du sujet qui vise à détruire les objets source de déplaisir et de plaisir.

Selon Freud, la haine primordiale indifférenciée trouve ses racines du côté du père. C'est dans *Totem et tabou* que Freud (1913) inscrit la haine comme première dans les relations entre les hommes. Dans la horde primitive, la haine originaire apparaît contre ce père jouisseur possesseur de toutes les femmes. Cette haine originaire qui se transformera en amour pour celui-ci suite à la culpabilité qu'entraîne le meurtre du père et son idéalisation en figure totémique (puis en figure divine).

³⁶¹ Ricœur, J-P., « Lacan, l'amour », *Psychanalyse*, vol. 10, no. 3, 2007, pp. 5-32.

C'est la rivalité haineuse qui permet à l'Œdipe d'être structurant en introduisant la loi symbolique de l'interdit du meurtre et de l'inceste, qui est au fondement du lien social. Nous voyons donc bien la double caractéristique de la haine qui est d'être à la fois le précurseur de l'amour et également d'être à l'origine de la société. « *C'est donc la haine et non l'amour qui est la relation sentimentale primaire entre êtres humains* ».³⁶²

Dans son texte *Pulsions et destin des pulsions* (1915), Freud va affiner sa conceptualisation sur la haine en posant la haine comme étant au principe même de la constitution de l'objet et du Moi et non en l'opposant à l'amour.

Sur le plan pulsionnel, la haine se présenterait comme opposée quant à son but à l'amour (renversement en son contraire) mais constituerait aussi le précurseur de l'amour. La haine, selon Freud, serait liée aux pulsions d'un Moi « entièrement narcissique » qui voudrait se conserver et qui chercherait à se purifier en rejetant hors de lui toute source de déplaisir. Le mouvement et la source de la haine, comme celle de l'amour, partirait alors de l'intérieur vers l'extérieur. La haine trouverait son essence dans le Moi et s'adresserait à des objets extérieurs. Freud déclare : « *le Moi hait, déteste, poursuit avec l'intention de détruire tous les objets qui sont pour lui sources de sensations de déplaisir* »³⁶³. La haine s'exerce sur les objets qui sont mis au dehors et qui constituent une menace pour le Moi ou procurent en lui du déplaisir. Cet objet de haine, qui fait partie des premiers temps de la vie psychique, œuvre pour donner naissance à l'objet donc à la représentation et corrélativement à la « *constitution du Moi et du non-moi, du dedans et du dehors (...) poser hors de soi le monde extérieur permet au sujet de se situer comme hors de l'extérieur et donc d'assurer sa complétude et sa sécurité interne* »³⁶⁴. Ainsi, confronté à des pulsions externes ou internes excessives, le Moi recourra de manière défensive aux mécanismes visant à écarter ces excitations pulsionnelles, soit par l'expulsion ou par l'agression envers l'objet. Freud ajoute : « *Le Moi-plaisir originel veut, comme je l'ai développé à un autre endroit, s'introjecter tout le bon, rejeter de soi tout le mauvais. Le mauvais, l'étranger au Moi, ce qui se trouve au dehors, lui est tout d'abord identique* »³⁶⁵. La haine, dans ce cas, s'exprime lorsque l'objet est source de déplaisir et concerne l'extérieur interne ou l'intérieur externe. La représentation de l'objet en tant que séparé et la perception du monde ne peuvent donc naître que dans la haine. S. Lesourd précise

³⁶² Freud, S. (1913). « La disposition à la névrose obsessionnelle », in *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1973, p. 197

³⁶³ Freud, S. (1915.) « Pulsions et destins des pulsions », *opcit.*, p. 40.

³⁶⁴ Lesourd, S., *La construction adolescente*, *opcit.*, p. 98.

³⁶⁵ Freud, S. (1915.) « Pulsions et destins des pulsions », *opcit.*

que le jugement d'existence constitue à la fois « *C'est par la mise à l'extérieur, le rejet hors de soi de ce qui est déplaisir, que se crée le monde pour l'enfant, et qu'il faut à celui-ci, une opération psychique, le jugement d'existence pour construire la réalité du monde comme séparée, comme différente de ce mauvais rejeté à l'extérieur*³⁶⁶ ».

Sans la haine primordiale, le Moi ne pourrait pas se constituer et le lien avec les objets ne saurait déboucher sur un lien d'amour. C'est ce que M. Klein a théorisé en décrivant l'opposition primaire entre l'amour et la haine et le rôle de l'ambivalence qui suggère que la haine peut être refoulée.

Dans *L'amour et la haine* (1937), M. Klein définit la haine comme une force pulsionnelle de destruction et de désintégration, tout en lui reconnaissant de n'être pas totalement destructrice ou douloureuse. Elle insiste sur l'interaction constante de la haine et de l'amour et sur le combat qu'ils se livrent dans l'esprit de l'enfant. Elle développe, de plus, l'importance du besoin de réparation présent dans la toute petite enfance envers un objet touché par la haine. La haine se dirige vers le mauvais objet externe qui devient un persécuteur, responsable des frustrations ou des menaces pour la satisfaction des besoins. Il s'agit de ce que M. Klein nomme la position schizo-paranoïde à laquelle se rattache l'angoisse que le persécuteur ne détruise le Moi et l'objet idéalisé. La haine provenant de l'extérieur peut se propager à l'intérieur du Moi, ce qui entraîne chez le nourrisson la peur qu'elle ne parvienne à le détruire. Parallèlement naît le fantasme que la haine projetée par le nourrisson ne parvienne à détruire l'objet extérieur. M. Klein précise ceci : « *ces fantasmes de destruction sont équivalents à des souhaits de mort ; (...) le bébé éprouve le sentiment que ce qu'il désire dans ses fantasmes est vraiment arrivé : c'est-à-dire qu'il a le sentiment d'avoir réellement détruit l'objet de ses pulsions destructrices et de continuer à le détruire.* »³⁶⁷

Le travail psychique pour démêler la haine interne et externe, pour percevoir entre les bons et les mauvais objets, s'avère fondamental pour la vie relationnelle future de l'enfant. Pour ainsi dire, dans son évolution psychique, le nourrisson doit passer de l'amour du Moi à la haine de l'autre, c'est-à-dire qu'il ne doit pas rester dans une position narcissique où le Moi demeure son objet d'amour, pas plus qu'il ne doit redouter de haïr l'objet extérieur. Auquel cas il est à craindre que le Moi ne demeure en position de non élaboration de la haine de l'autre,

³⁶⁶ Lesourd, S., *La construction adolescente*, opcit., p. 156

³⁶⁷ Klein, M. ; Rivière, J. (1937)., « L'amour, la culpabilité et le besoin de réparation », in *L'amour et la haine*, Paris, Payot et Rivages, 2001, p. 90

craignant d'être détruit ou de détruire l'objet. L'accès à l'autre extérieur reste alors irrémédiablement clivé sur un versant destructeur et le sujet maintient un lien d'amour excessif à l'objet idéalisé sans la moindre ambivalence, dans ce qui ressemble à un tout-amour fusionnel ou passionnel. Le repliement narcissique peut maintenir le Moi comme seul objet d'amour ou, au contraire, y placer un objet idéalisé (Moi idéal).

La haine s'exprime principalement comme système défensif pour le Moi qui tente d'assurer sa survie, en un sens elle vient donner ses limites au Moi. La haine originale se présente sous les traits de Thanatos, la pulsion de mort, dont le principe est de tendre vers l'inorganique, de retourner à l'inanimé.

La haine primordiale dévoile son volet défensif dont le but est de protéger le Moi narcissique des objets menaçants source de déplaisir. Lecteur du texte freudien, D. Luru (2003) précise qu'il convient toutefois de distinguer la haine primordiale qui est la haine de l'objet, de la haine qui vient dans un second temps, après l'amour d'objet. Ce n'est qu'après avoir aimé son double passionnément qu'intervient « *ce plan de décollement de l'Autre qui fait haïr son double tout aussi intensément* ». Cette haine secondaire n'est pas nouée à la pulsion du Moi mais à la pulsion de mort qui est pulsion de destruction. Ainsi la haine primordiale apparaît avant tout comme constructive. Tout d'abord, elle ordonne la vie sociale à partir du complexe paternel. Ensuite, elle est garante du développement et de la conservation du Moi : en ce sens, ne pas haïr l'objet serait perdre tout intérêt moïque.

3.1.2. La guerre et l'ambivalence

*« L'ambivalence (est) nécessaire car elle permet, de par l'expression de la haine, une séparation effective dont la valeur trophique n'a pas à être démontrée. Mais cette haine pour l'objet ne peut être éprouvée en tant que telle que si une quantité d'énergie libidinale suffisante est susceptible de la rendre supportable »*³⁶⁸

Freud énonce, en 1920, dans son texte *Au-delà du principe de plaisir*, que la mère est le premier objet d'amour, situant l'amour d'objet comme comportant deux polarités : amour/tendresse et haine/agression. Il n'est donc pas possible de séparer ces deux composants qui sont intimement liés, l'ambivalence se présente depuis le tout début dans la relation d'amour mère-bébé.

³⁶⁸ Chabert, C., *Féminin mélancolique*, PUF, 2003, p. 17

La relation à la mère est donc traversée par l'ambivalence. En suivant la théorisation freudienne, l'ambivalence, terme repris à Bleuler, Freud voit principalement l'essence de l'ambivalence dans la conjonction d'amour et de haine à l'égard du même objet et au conflit d'ambivalence. Sur le plan métapsychologique, dans son étude sur les pulsions, Freud met en avant une ambivalence pulsionnelle, qui a lieu au niveau des couples d'opposés et complémentaires formés par certaines pulsions partielles, et de leurs possibilités de transformation. Il faut noter que l'ambivalence est étudiée essentiellement par Freud dans son acceptation phylogénétique. Celle-ci caractérise fondamentalement la relation primordiale au père de la horde, et plus largement l'ensemble du complexe paternel, dans la vie psychique individuelle mais aussi dans la culture. L'amour envers un objet est – *dans le meilleur des cas* – parsemé de haine. La haine envers l'objet aimé provient de réactions de refus de la part du Moi, du fait de conflits fréquents entre les intérêts du Moi et ceux de l'amour.

L'ambivalence concerne la relation à l'objet, concerne les relations aux objets « *réels et totaux*³⁶⁹ ». Suivant M. Klein, l'ambivalence est issue d'un processus de liaison entre l'objet interne et externe. La genèse de l'ambivalence se produit lorsque le nourrisson reconnaît sa mère comme une personne complète, en d'autres termes comme un objet total. L'objet total se constitue à la séparation du nourrisson avec la mère et permet la réunion sur le même objet des sentiments d'amour et de haine auparavant séparés : les divers aspects de l'objet (aimé et haï, bon et mauvais) se réunissent pour donner lieu à l'objet total, et le bon et le mauvais émanent de lui, donc de la mère reconnue comme personne unique. A partir de ce processus de liaison, le nourrisson ressent de la souffrance éveillée par le conflit entre l'amour et la haine, souffrance liée à l'ambivalence et inaugurale de la position dépressive. Il craint que ses fantasmes destructeurs ne parviennent à anéantir l'objet total et ressent de la détresse, du désespoir, et de la culpabilité. L'enjeu psychique pour le petit enfant est d'élaborer la haine dans l'ambivalence, nécessité essentielle afin qu'il puisse se séparer et parvenir à dépasser la position dépressive, ce qui signifie que pour aimer, il doit supporter l'ambivalence avant de pouvoir éprouver la séparation et la perte de l'objet. Nous voyons que M. Klein situe l'ambivalence de manière précoce dans une proximité avec la haine originare, en soulignant que dans toute pulsion d'amour réside une intention agressive. Elle offre de l'envisager, dans son dépassement lors de la position dépressive, comme un élément central de sa théorie en

³⁶⁹ Klein, M., (1934), « Contribution à l'étude de la genèse des états maniaco-dépressifs », dans *Deuil et dépression*, Paris, Payot et Rivages, 2004, p. 70.

lien avec l'objet total, la mère. Pour sa part, Freud a inscrit l'ambivalence du côté du père. L'ambivalence dévoile sa nécessité structurante dans le maniement de l'amour chez tout sujet, plus que dans le maniement de la haine. C'est ainsi que l'envisage M. Benhaïm (2001), qui dans son texte *L'ambivalence de la mère* a dégagé l'aspect positif de l'ambivalence. Selon elle, l'ambivalence doit être surmontée afin de pouvoir aimer, ce qui implique d'accepter que, malgré l'amour qu'on porte à l'objet, on puisse aussi le haïr. « *On peut aimer et haïr le même objet sans qu'il en soit détruit, on peut être aimé et haï sans en mourir, enfin, on peut survivre à l'absence, elle semble être au fondement de notre propre existence* »³⁷⁰ énonce-t-elle. M. Benhaïm propose de « *dépasser la haine dans l'amour* » afin de permettre au sujet de ne pas craindre ses sentiments hostiles, mais surtout d'aimer l'autre comme différent de lui-même. L'amour des temps premiers peut prendre un volet totalisant qui « *ouvre toujours la possibilité de l'approximation de l'inceste et tend à la confusion avec l'autre* »³⁷¹. Un amour qui ne laisserait de place au travail de l'ambivalence. Ce type d'amour dévoile son volet meurtrier et duel : ou l'amour ou la mort ! Excluant le tiers dans sa fonction d'introduction au désir ailleurs de la mère, par conséquent, ne permettant pas un processus de séparation souple. La place au manque apparaît ici comme problématique, mettant à mal la question du désir, de sa position face à celui-ci et face à l'amour. L'amour dans la relation primaire est donc le pilier des relations d'amour du sujet dans le futur. Afin de sortir de cet amour mortifère, l'ambivalence trouve sa justification car elle permet d'introduire du tiers dans cet amour entier ou total. C'est à la haine structurée par l'ambivalence que revient la tâche d'ordonner l'amour, afin que l'amour ne conserve pas son aspect premier dévorant et destructeur. L'ambivalence perd son volet positif et structurant de la haine, quand elle n'est plus que pure destructivité, creusant le vide et l'absence au lieu du manque et de la séparation : « *Faute de régulation par l'ambivalence œdipienne, ne serait-ce pas à l'amour (sans désir) ou quelque chose comme la « haine pure » que l'on aurait affaire?* »³⁷².

Dans cette thèse, nous soutiendrons que la guerre rappelle un clivage dans le sens de P-C Racamier (1980). Pour lui, l'organisation psychotique est anticonflictuelle : si « *le Moi névrotique travaille au sein des conflits, le Moi psychotique, lui, travaille envers et contre les*

³⁷⁰ Benhaïm, M., *L'ambivalence de la mère*, Ramonville Saint Agne, Erès, 2011, p.52

³⁷¹ Ibid., p. 40

³⁷² Assoun, P-L. ; Zafirooulos, M., *La haine, la jouissance et la loi*, Paris, Anthropos, Economica, 1985, p. 146.

conflits, à commencer naturellement par les conflits d'ambivalence »³⁷³. Cette hypothèse n'implique pas que les Libanais ont un fonctionnement psychotique mais que la guerre civile, qui s'est étendue sur un espace/temps aussi long, nous amène à penser que la haine destructrice a brisé la capacité de liaison des mouvements ambivalents associée à l'objet. Dans un mouvement magique, c'est comme si l'objet devenait tout bon ou tout mauvais. La guerre ne semble pas supporter l'ambivalence, car la guerre rimerait avant tout avec destruction. Et la guerre civile libanaise, guerre de famille, entraîne la destruction et le meurtre d'un autre si semblable, que la nuance de l'objet à éradiquer ne doit pas exister.

Normalement, « *associée au conflit œdipien, l'ambivalence se résout dans le conflit névrotique, soit par formation réactionnelle, soit par déplacement.* »³⁷⁴. Mais, associée à la guerre, l'ambivalence ne semble se résoudre qu'à travers le clivage de l'objet réfutant les conflits d'ambivalence. Associée à la guerre, l'ambivalence ne semble se résoudre. La relation à l'objet est clivée en bon ou en mauvais associant au mauvais un sentiment de haine destructeur qui est le moteur du meurtre et des actes de guerre. Alors qu'au bon objet, l'amour est associé à une identification narcissique : le bon objet n'est que le semblable.

Tuer est un acte à travers lequel la haine envers l'objet doit être entière (haine pathologique) ou bien à travers lequel l'amour envers l'objet doit être entier (passion amoureuse). Si l'ambivalence existe, l'acte meurtrier n'est plus possible.

Tuer ne supporte pas l'ombre du doute.

3.2. Se tuer par peur de s'aimer

*« La raison n'est pas seulement qu'il n'est plus possible de faire de la poésie après l'horreur, mais surtout que l'horreur même interdit la poésie, et proscriit de sortir de la littéralité du langage et de la contrainte à la tautologie. L'horreur elle-même a horreur de l'impropriété du langage, de son impérative rencontre d'autrui ».*³⁷⁵

3.2.1. La douleur de l'amour

³⁷³ Veuriot, J-P., « Les psychoses et l'anticonflictualité. L'apport de P.-C. Racamier », *Ambivalence. l'amour, la haine, l'indifférence*. Presses Universitaires de France, 2006, pp. 177-199.

³⁷⁴ Idem

³⁷⁵ Balsamo, M., « Ruines. Parcours de la destructivité », in *Psychanalyse de la destructivité*, Dominique Cupa (sous la direction de), EDK, Groupe EDP Sciences, 2006, pp. 133-150.

« Les blessés de l'amour souffrent d'un mal lié à leur objet d'amour. Sans l'objet, ils se sentent seuls abandonnés (hilflosigkeit), délaissés voire désespérés ou plus simplement déprimés.

Le sujet est ainsi en crise, dans une blessure du souvenir, de la mémoire.

(..)

Les douleurs d'amour ont de tout temps inspiré les poètes. Tous les amoureux du monde éprouvent le besoin de s'épancher dans une production artistique ou littéraire. La voie de la sublimation paraît ainsi une échappatoire qui magnifie la douleur, sorte de jouissance de la souffrance, sans toutefois extirper pas la peine.

Les destins de la perte d'amour conduisent aussi le sujet à différents niveaux de blessures narcissiques. »³⁷⁶

Les termes utilisés par D. Lauru pour relater les souffrances liées à la perte d'objet d'amour dans l'amour: « blessés de l'amour » et « douleurs d'amour » ne peuvent que rappeler un vocabulaire de guerre, de violence et de destruction qui s'opère sur l'individu. À travers la force de ces mots, nous pouvons alors mettre en exergue un corollaire évident entre le vécu de guerre et le vécu de chagrin d'amour, entre les survivants d'une guerre et les survivants d'un chagrin d'amour.

Nous pouvons, tout de même, faire une distinction de taille entre les répercussions psychiques de la déchirure amoureuse et la guerre. L'amoureux mène un combat intérieur contre la perte alors que le combattant, a « l'opportunité » – grâce à la guerre – de déverser toute cette agressivité à l'extérieur, de retourner cette haine envers l'ennemi et d'assouvir dans l'ici et le maintenant un désir de vengeance. L'acte de guerre ne laisse pas de place au travail de sublimation et de transformation de la douleur, néanmoins la guerre permet aux combattants d'avoir un semblant de contrôle envers la perte, sans jamais réellement lui faire face, sans avoir recours à un travail de séparation ou de deuil envers l'objet perdu. Le défaut d'après-coup de la guerre civile libanaise ne permet pas, non plus, un écart nécessaire pour la mise en œuvre d'un espace transitionnel propice à la création et à l'amour. « *Vertige d'identité, vertige*

³⁷⁶ Luru, D., « Fragments d'un déchirement amoureux », *Cliniques méditerranéennes* 2004/2 (no 70), p. 147-158.

des mots : l'amour est, à l'échelle de l'individu, cette révolution subite, ce cataclysme irrémédiable, dont on ne parle qu'après coup. Sous le coup, on ne parle pas de. »³⁷⁷

Pouvons-nous alors penser que l'interdiction de s'unir au différent, depuis la guerre civile libanaise, ne serait pas seulement une question confessionnelle mais une sorte de défense contre l'imprévisible de l'état amoureux ? Un état qui pourrait conduire à une perte qui ne serait plus contrôlable et dont les répercussions ne seraient plus justifiables par le déchaînement pulsionnel dans la guerre?

Selon J-D Nasio (2003), la douleur psychique est une douleur d'aimer. « *La douleur psychique, c'est une lésion du lien intime à l'autre, une dissociation brutale de ce qui est naturellement appelé à vivre ensemble.* »³⁷⁸. J-D Nasio avance alors sa première définition de la douleur psychique ou douleur d'aimer comme l'affect qui résulte de la rupture brutale du lien qui nous attache à l'être ou à la chose aimé/e. La rupture d'un lien amoureux provoque un état de choc semblable à celui induit par une violente agression physique : l'homéostasie du système psychique est rompue, et le principe de plaisir aboli.

Une seconde définition de la douleur psychique, considérée cette fois du point de vue métapsychologique : « *la douleur est l'affect qui exprime dans la conscience la perception par le Moi – perception vers le dedans – de l'état de choc, de l'état de commotion pulsionnelle (trauma) provoqué par la rupture, non pas de la barrière périphérique du Moi comme dans le cas de la douleur corporelle, mais par la rupture soudaine du lien qui nous attache à l'autre élu.* »³⁷⁹ La douleur apparaît donc ici comme une douleur du trauma. Complétons en disant qu'elle est la douleur produite lorsque le Moi, se défend contre le trauma. Plus précisément, la douleur psychique est l'affect qui traduit, dans la conscience, la réaction défensive du Moi lorsque, étant commotionné, il lutte pour se retrouver. La douleur est donc une réaction : face au bouleversement pulsionnel introduit par la perte de l'objet aimé, le Moi se redresse, il fait appel à toutes ses forces vives, quitte à s'épuiser – et les concentre en un seul point, celui de la représentation psychique de l'aimé perdu. Des lors, le Moi, est tout occupé à entretenir vive l'image mentale du disparu. Comme s'il s'acharnait à

³⁷⁷ Kristeva, J., *Histoires d'amours*, Folio essais (n° 24), Gallimard, 1985, p.54

³⁷⁸ Nasio, J-D., *Le livre de la douleur et de l'amour*, Payot, 2003, p.21

³⁷⁹ Ibid., p.103

vouloir compenser l'absence réelle de l'autre perdu, en magnifiant son image. Le Moi se confond alors quasi totalement avec cette image souveraine, et ne vit qu'en aimant et, parfois, en haïssant l'effigie d'un autre disparu...

La réaction du Moi contre la commotion déclenchée par la perte se décompose donc en deux mouvements : une aspiration soudaine de l'énergie qui l'évide – mouvement de désinvestissement – et la polarisation de toute cette énergie sur une seule image psychique – mouvement de surinvestissement. La douleur mentale résulte ainsi d'un double processus défensif : le Moi désinvestit subitement la quasi-totalité de ses représentations pour surinvestir ponctuellement la seule représentation de l'aimé qui n'est plus. Le système psychique est régi par le principe de déplaisir/plaisir qui pose l'hypothèse selon laquelle le psychisme est constamment soumis à une tension qu'il cherche à décharger sans jamais y parvenir, jamais complètement. Cependant, l'insatisfaction essentielle à l'être n'est pas la part inaccomplie du trajet du désir vers la satisfaction absolue. J-D Nasio propose plutôt de l'imaginer sous la forme d'un trou. D'un trou placé au cœur de notre être et autour duquel graviteraient nos désirs. « *Le creux futur n'est pas devant nous mais en nous* »³⁸⁰ dit-il. Le trajet du désir ne décrit donc pas une ligne droite tendue vers l'horizon mais une spirale tournant autour d'un vide central qui attire et anime le mouvement circulaire du désir. Par conséquent, déclarer que nos désirs sont insatisfaits signifie, spatialement parlant, qu'ils suivent le mouvement centripète d'un flux qui circonscrit un manque irréductible. On voit bien que le manque n'est pas seulement un vide qui aspire le désir, il est encore un pôle organisateur du désir. Sans manque, sans ce noyau articulateur qu'est l'insatisfaction, l'élan circulaire du désir s'affolait et il n'y aurait alors plus que douleur. Si l'insatisfaction est vive mais supportable, le désir persiste actif et le système psychique reste stable. Si, au contraire, la satisfaction est trop débordante ou l'insatisfaction est trop débordante ou démesurée, le désir perd son axe et la douleur survient. La douleur exprime la turbulence des pulsions dans le domaine du ça. Un certain degré d'insatisfaction nous est donc vital pour conserver la consistance psychique. Mais comment préserver ce manque essentiel ? Et encore, ce manque étant nécessaire, comment le maintenir dans les limites du supportable ? C'est justement là qu'intervient notre partenaire, l'être de notre amour, parce que c'est lui qui joue le rôle d'objet insatisfaisant de mon désir et, par la même, de pôle organisateur de ce désir. Comme si le trou de l'insatisfaction au-dedans était occupé par l'autre élu au-dehors; comme si le manque était

³⁸⁰ Ibid., p.206

finalement une place vacante successivement occupée par les rares êtres ou choses extérieures que nous tenons pour irremplaçables et dont nous aurions à faire le deuil s'ils étaient amenés à disparaître.

Voici ce que Freud constate : « *Nous ne sommes jamais aussi mal protégés contre la souffrance que lorsque nous aimons, jamais plus irrémédiablement malheureux que si nous avons perdu la personne aimée ou son amour.* »³⁸¹ Ces phrases disent clairement le paradoxe insurmontable de l'amour : tout en étant une condition constitutive de la nature humaine, l'amour reste la prémisse incontournable de nos souffrances. Plus on aime, plus on souffre. Si la douleur du désinvestissement prend la forme clinique d'une inhibition paralysante, celle du surinvestissement est une douleur poignante et qui étreint. Proposons alors une nouvelle définition de la douleur psychique comme l'affect qui exprime l'épuisement d'un Moi, tout occupé à chérir désespérément l'image de l'aimé perdu.

3.2.2. La fin-infinie de la guerre civile et le deuil impossible

« *L'objet perdu, est bel et bien un objet créé, par l'amour – voyez Stendhal – par la mémoire – voyez Proust – ce que Freud paraît quelquefois méconnaître.* »³⁸²

La fin de la guerre comme la fin d'un amour mettent donc en avant un travail de séparation. Parce que la mort et le deuil qu'entraîne la guerre est « *séparation, plus précisément un travail sur la séparation* ». ³⁸³ Nous verrons, dans la suite de notre travail, que ce travail de séparations qui a lieu dans la guerre – à noter la séparation d'avec les morts au combat devenus des martyrs, la séparation d'avec les disparus jamais morts et la séparation d'avec une partie de soi toute-puissante et magique notamment pour la femme libanaise – est presque impossible à réaliser à cause de cet infini de la guerre civile libanaise et de sa non clôture. C'est pour cette raison que le travail de mémoire est indispensable afin de pouvoir passer à autre chose et de pouvoir conjuguer une perte réelle au passé.

Le survivant entretient le souhait sacrificiel des survivants de se libérer de leurs non-vies en croyant qu'il aurait la faculté de donner sa mort en échange du retour réel de la personne

³⁸¹ Freud, S., (1929), *Le malaise dans la culture*, opcit.

³⁸² Pontalis, J-B. « Sur le négatif », (sous la direction) André Green éd., *Le négatif. Travail et pensée*. L'Esprit du temps, 1995, pp. 107-120.

³⁸³ Hanus, M., *La résilience : à quel prix?* Paris, Maloine, 2002, p.36.

aimée, morte ou disparue (bien que la disparition rend beaucoup plus problématique le traitement de la perte : comment faire le deuil d'un être aimé, perdu à jamais mais pas encore mort ?) pendant la guerre civile. Cette logique sacrificielle propre à la mère d'Orient – celle de se sacrifier pour ses enfants, à entendre par là sacrifier sa féminité pour ses enfants – redouble de force dans un Liban d'après guerre civile qui, paradoxalement, en sacrifiant sa féminité pour sa descendance, espèrerait faire retourner cet objet perdu avec qui sa propre féminité a disparu. Cette hypothèse, qui ne semble peut-être pas encore tangible, prendra tout son sens quand nous développerons notre étude de cas.

A leur corps défendant, sans reconnaissance par l'Etat (parce que la reconnaissance sociale semble légitimer la sortie du silence car la parole du sujet peut enfin être entendue), les survivants sont dans l'impossibilité d'envisager la séparation qui deviendrait alors synonyme de trahison et de mort du Moi. Dès lors, nous retrouvons un sentiment de culpabilité qui trouve sa justification dans la *raison* réparatrice du désir mélancolique d'un sentiment divin des sujets : ce qui n'exclut pas que ces personnes cherchent en même temps dans « *la souffrance de l'État dépressif un gage d'apaisement de [ce sentiment de] culpabilité* »³⁸⁴.

« *L'objet de mon amour et de ma haine s'effondre et nous voici effondrés. Nous souffrons alors non pas une mort mais mille morts. C'est que nous étions tout entier tenus par ce à quoi nous tenions.* »³⁸⁵

Selon Freud (1915), la mort n'existe pas pour l'inconscient mais la mort de l'autre est reconnue par le conscient dans l'expérience du deuil. Le mélancolique, quant à lui – dont le deuil est pathologique – ignore ce qui a été perdu dans la mort de l'être aimé. Si l'inconscient ignore la mort, c'est parce que les désirs qui y logent n'expérimentent pas l'usure du temps. Mais l'inconscient connaît la perte, parce qu'il en porte la trace depuis les expériences infantiles. Le deuil pathologique, expression de la rupture traumatique, rend très difficile la symbolisation de la perte. La question du deuil pathologique pose donc essentiellement celle de la perte d'objet : qu'est-ce qu'on perd lorsqu'on perd un être aimé ? Probablement tout ou

³⁸⁴ Ibid., p.145

³⁸⁵ Pontalis, J-B. « Sur le négatif », (sous la direction) André Green éd., *Le négatif. Travail et pensée*. Opcit.

une partie de soi-même : « *L'analogie avec le deuil nous amenait à conclure que le mélancolique avait subi une perte concernant l'objet ; ce qui ressort de ses dires, c'est une perte concernant son Moi* »³⁸⁶. Lorsque la séparation d'avec l'objet est problématique, la perte est incapable d'être pensée que sur un mode traumatique, puisqu'il y a « *une identification du Moi à l'objet abandonné* »³⁸⁷. La mélancolie s'accompagne en outre d'auto-accusations pouvant aller jusqu'à l'attente délirante du châtement. Freud entend ses auto-accusations du mélancolique comme des hétéro-accusations, dirigées contre la personne importante de l'entourage « *qui a amené la perturbation dans les sentiments du malade* » (Freud, 1915).

Freud postule ainsi que la perte d'objet s'était transformée en une perte de Moi et le conflit entre le Moi et la personne aimée en une scission (*Zwiespalt*) entre la critique du Moi et le Moi modifié par l'identification. Ce qui rend la séparation insupportable dans la mélancolie est le remplacement de l'introjection par l'incorporation magique du disparu. Alors que l'introjection aurait enclenché un travail de deuil et de séparation : « *Refuser le deuil, c'est refuser d'introduire en soi la partie de soi-même déposée dans ce qui est perdu, c'est refuser de savoir le vrai sens de la perte, celui qui ferait qu'en le sachant on serait autre, bref, c'est refuser son introjection.* »³⁸⁸. Nous pouvons ainsi dire que si l'introjection de l'objet perdu ne s'établit pas, l'amour objectal est impossible. La seule alternative, pour garder cet objet d'amour, serait alors de l'incorporer. L'incorporation de l'objet est un peu un leurre, puisque nous essayons de maintenir l'existence de quelque chose qui n'est plus. Nous basculons totalement dans une relation imaginaire à l'objet, une relation tronquée et détournée qui, par là, devient aussi déstructurante et fixe que le caractère infini de la guerre. Dès lors, l'individu se sent figé dans le temps, dans un temps qui ne passe pas, et qui envahit son psychisme dans une sorte de « *temps-mort* », de « *cure d'ennui* », (Ferenczi, 1931).

Dans le meurtre qu'implique la guerre civile et au-delà de la haine envers le meurtrier, ce qui blesse, ce n'est pas de perdre l'être aimé, mais de continuer à l'aimer plus fort que jamais alors que nous le savons irrémédiablement perdu. Amour et savoir se disjoignent alors dans le deuil pathologique. Le Moi reste écartelé entre un amour qui fait revivre l'être disparu et le

³⁸⁶ Freud, S., (1917), *Deuil et mélancolie*, Paris, Payot, coll. "Petite Bibliothèque Payot", 2011, p. 152.

³⁸⁷ Ibid, p. 156

³⁸⁸ Abraham, N; Torok M. (1978). *L'écorce et le noyau*, opcit., p. 261

savoir d'une absence incontestable. Cette faille, entre la présence vivante de l'autre dans le Moi et son absence réelle, donne lieu à un clivage si insupportable qu'il tend à être réduit, non pas en modérant l'amour, mais en niant l'absence, en allant contre la réalité du manque et en refusant d'accepter la disparition définitive de l'aimé. On comprend ainsi que la suprématie de l'amour sur le savoir conduit à créer une nouvelle réalité, une réalité hallucinée où l'aimé mort ou disparu pendant la guerre civile revient sous la forme d'un fantôme. La disparition de l'objet aimé est donc, dans un premier temps, comme refusée au principe de réalité, ou du moins conjurée dans un ultime déni. L'inhibition – chez la femme d'après guerre civile, qui est notre objet d'étude – est spectaculaire, tant l'endeuillée qu'elle est donne l'impression d'être ailleurs, dans son univers, et la plupart du temps encore avec le défunt. Nous verrons qu'au niveau de la transmission entre mère et fille dans l'après guerre civile libanaise, ce deuil non entamé, de la part de la mère des temps de guerre, engendre « un blanc » (à l'image du complexe de la mère morte d'André Green) dans la constitution narcissique féminine qui pose un voile sur la question du plaisir et d'un amour qui ne soit pas destructeur. Nous y reviendrons, en détail, dans notre étude de cas.

A cause du caractère infini de la guerre, l'objet perdu n'est ni du monde des vivants ni dans celui des morts. Il est plutôt du côté des disparus, ceux qui ne sont plus là, mais qui grâce au survivant, survivent. Ils ne survivent pas à travers leur mémoire, parce que, rappelons-le, tout travail de mémoire est altéré, mais ils semblent se manifester à travers l'être de la survivance. L'amour envers l'objet disparu, le lien interminable à celui-ci qui ne permet la séparation, cet attachement pathologique, devient donc la mission des survivants. Tout espoir de deuil, même embryonnaire, semble s'être envolé pour céder la place à une tentative d'avortement du Moi des survivants, de leur propre avenir, de la reprise de leur propre destinée, entretenue par l'absence de nouvelles des disparus. Comme dans le cas des mères des disparus de la guerre, les survivants de la guerre consacrent alors leur énergie à recomposer une fusion infantile avec l'objet perdu, ou encore à s'identifier à la perte: l'incorporation se substitue alors à l'introjection devenue impossible. Les mères vont, en quelque sorte, transposer dans leur propre vie le deuil différé des disparus. Elles vont se l'approprier et en faire la loi de leur survie :

« Dans ce cas [du deuil différé], la position de déni initial de la réalité de la perte se prolonge dans le temps. Aucun changement n'est perceptible dans le mode de vie de

*l'endeuillé, qui s'est à peine arrêté de travailler pour enterrer son mort. Il prolonge ainsi sa présence pendant un temps, de façon quasi hallucinatoire, en agissant comme si rien n'avait changé. »*³⁸⁹

Avec le phénomène d'identification et dissimulation de type hystérique, le sujet s'absente à lui-même, en se mettant, à la place de l'objet disparu, ne serait-ce que le temps qu'il faudra pour que ce dernier revienne ; sans qu'aucun changement n'ait eu lieu ou n'ait à se faire. Le sujet s'absente de soi de façon fantasmatique pour rejoindre l'objet disparu. L'absence, c'est-à-dire le non-sens du deuil, fait que celui-ci devient la pathologie contre laquelle lutter.

*« Au cours de ce mouvement de régression narcissique, l'endeuillé est sommé de renoncer à la croyance en sa toute-puissance ; il doit reprendre, refaire le deuil narcissique originare pour se soumettre à la réalité [grâce à quoi] le travail de deuil peut être considéré comme le paradigme de l'efficacité de l'épreuve de réalité. »*³⁹⁰

L'histoire du mort dans la guerre civile, et encore plus celle du disparu, est impossible à narrer, car le texte poétique renvoie à l'histoire personnelle du narrateur, en l'occurrence à l'histoire de sa propre perte d'être au monde ; et par voie de conséquence à la vie même du texte dépossédé de son sujet. Nous verrons à ce sujet, à l'aide de Ricœur, comment le récit de soi dans la transmission se voit altéré par ce que l'impossibilité du deuil entrave et absente le sujet à sa propre histoire.

3.2.3. La passion amoureuse : du désir de l'un

La passion nous séduit, et nous fascine parce qu'elle laisse entrevoir l'abolition de toute différence et de tout manque. Elle permet, comme l'écrit encore P. Aulagnier, *« le temps de la rencontre de croire réalisable le fol espoir d'avoir exclu toute raison, tout risque, toute possibilité de souffrance psychique et de trouver un objet totalement bon »*.³⁹¹

L'amour passionnel ou fusionnel renvoie au désir de retour à l'archaïque, au narcissisme primaire, à ce temps d'avant le stade du miroir où le sujet était l'autre et inversement. Il

³⁸⁹ Bacqué, M-F., *Abord et psychothérapie individuelle d'adultes et d'enfants présentant un deuil post-traumatique. Etudes sur la mort, vol. n°123, 2003/1, p.72.*

³⁹⁰ Ibid., p.35

³⁹¹ Aulagnier P. (1979), *Les destins du plaisir, Aliénation, amour, passion*, P.U.F., Le fil rouge, 2009.

renvoie à la nostalgie d'un temps fantasmé, d'une unité idéale entre le sujet et l'autre, un temps mythique antérieur à toute séparation, à toute différenciation. La guerre civile ne remet-elle pas en avant ce désir d'annulation de toute différence et donc le désir de faire de la société une « société-passion » d'un temps qui n'impliquerait pas de séparation où le différent n'a pas sa place ?

Ce fantasme d'unité idéale est un temps premier où « *il n'y avait pas d'objet dont on pût ressentir l'absence* »³⁹². Sans absence, le manque n'existe pas et donc l'émergence du désir subjectal est impossible. Il n'en est pas moins que dans cette première façon d'être au monde, une ébauche amoureuse est déjà présente. Durant cette période, le nouveau-né va aborder la perception de l'environnement avec le stade oral : il découvrira le monde à travers sa bouche. La mère (symboliquement le sein nourricier) est donc perçue comme une partie de lui-même. Extérieur et intérieur ne font qu'un. Au début de sa vie, la seule chose qui importe à l'enfant, c'est la nourriture synonyme de survie. Tout va tourner autour de cela, il va vivre par son alimentation et pour son alimentation. A ce stade, du plaisir va commencer à être pris dans la satisfaction de ces besoins et c'est de ce plaisir que va naître le désir (puis plus tard l'amour). C'est notre première rencontre avec l'amour, il provient de la mère et même si nous n'en avons alors pas conscience, cette première rencontre avec l'amour va nous marquer pour le reste de notre existence.

L'amour renvoie, dans son acception première, à l'anéantissement de l'objet ou de l'autre. Dès le commencement de la vie, Eros et Thanatos sont intriqués et cela se saisit dans les rapports que le sujet entretient avec les objets. Freud a évoqué que dans les stades préliminaires de l'amour (le stade oral), il est difficile pour le nourrisson de différencier entre la haine et l'amour et que l'amour comporte, dans les temps premiers, une relation particulière aux objets faite de dévoration et d'incorporation. En ce sens, l'amour est proche de, voire confondu avec, la haine. Freud écrit ceci : « *Le premier but que nous reconnaissons, c'est incorporer ou dévorer, un type d'amour qui est compatible avec la suppression de l'existence de l'objet dans son individualité et qui peut donc être qualifié d'ambivalent* »³⁹³. Une ambivalence à entendre, dans ces temps premiers, comme révélant du nouage précoce de l'amour à la haine, mais non pas encore comme l'ambivalence œdipienne que Freud a développée.

³⁹² Freud, S. (1926)., *Inhibition, symptôme et angoisse*, Paris, PUF, 1986, p. 100.

³⁹³ Freud, S. (1915). « Pulsions et destins des pulsions », *opcit.*, p. 41.

La dépendance absolue à l'Autre implique donc un temps par la suite marqué par la détresse infantile conjointe de l'angoisse. Une détresse qui noue inexorablement l'angoisse à l'amour comme condition d'existence du sujet. Freud observe que l'angoisse est la réaction au danger de perdre l'objet, l'objet « *en tant que protection contre toutes les situations de détresse* »³⁹⁴. En ce sens, le petit d'homme se trouve entièrement dépendant d'un objet qu'il craint, plus que tout, de perdre, à l'image du rapport entretenu par le passionné avec son objet d'amour. Dans son texte, Freud dégage que le besoin d'être aimé est issu de la prématuration biologique de l'homme. Il énonce ceci : « *le facteur biologique est l'état de détresse et de dépendance très prolongé du petit d'homme* »³⁹⁵. C'est bien parce que, contrairement à la plupart des animaux, l'homme naît inachevé qu'il a besoin d'un autre extérieur, et surtout de son amour, pour exister. Sans cet autre qui l'aime, il est certain que l'infans ne puisse survivre : l'amour de l'autre apparaît comme une nécessité vitale. Dès lors, plus que d'un lien d'amour simple, il s'agit d'un lien vital nouant l'amour à la mort où l'autre est tout pour soi dans une dimension tragique.

L'amour originaire d'un autre qui se présente comme un tout pour le petit d'homme évoque un lien premier que l'on peut qualifier de passionnel. Passionnel puisque le petit d'homme dépend entièrement de l'autre maternel qui, d'une certaine manière, le modèle et détient la possibilité de le fonder, ou non, dans sa différence de sujet. En ce sens, nous pouvons inférer que la première passion humaine pour un autre trouve sa racine dès la naissance – passion qui peut perdurer et dont les traces trouvent à se faire entendre dans les rets du transfert. L'idée d'une passion originaire est notamment soutenue par A. Levallois dans son article intitulé *Une passion pour la vie*³⁹⁶ dans lequel elle envisage que les premiers liens affectifs vécus par l'enfant sont de nature passionnelle. Elle avance ceci : « *la vie ne commence-t-elle pas, en effet, dans une passion qui a tous les caractères de la passion amoureuse*³⁹⁷ ? ». En tant que forme extrême de l'attachement, la passion s'inscrit au cœur de la vie humaine avec corrélativement la menace de son aliénation engendrant pour le sujet l'impossibilité d'aimer (ici l'amour au sens lacanien de don actif, de différence). Freud a toujours insisté sur la nécessité pour le sujet de se séparer de l'objet premier (la mère), quand bien même cette

³⁹⁴ Freud, S. (1926)., Inhibition, symptôme et angoisse, opcit., p. 96.

³⁹⁵ Ibid. , p. 82

³⁹⁶ Levallois, A., « Une passion pour la vie », *Cliniques méditerranéennes*, 69, 2004, pp. 73-86.

³⁹⁷ Ibid., p. 74

séparation est source de souffrance. Ainsi, la passion première est fondatrice du sujet et garante de son existence, tout en dévoilant, par son excès, la possibilité qu'elle ne puisse s'éteindre. A. Levallois souligne ceci : « *c'est qu'en restant prisonnier de la passion parentale, il devient impossible d'aimer, comme si un double occupait l'univers et que chaque tentative pour en sortir était presque « punie de folie »*³⁹⁸ .

³⁹⁸ Idem

CONCLUSION CHAPITRE C

Pour conclure sur ce chapitre, l'amour dans la rencontre avec l'autre rime avec l'illusion de liberté de choix, et quand cette illusion de liberté est interdite, c'est toute la question de l'être qui est remise en question. La liberté de tomber en amour c'est d'avoir l'illusion de trouver/créer l'objet de la satisfaction. Cette illusion favorisera la rencontre avec l'autre Moi/non-moi et la création d'un espace transitionnel « à deux ». La liberté de la rencontre amoureuse c'est d'accepter la différence et de l'accepter en lui faisant confiance. La liberté d'aimer l'autre ne peut être que de l'ordre de la création.

La liberté nous est apparue telle un processus et une tendance qui évolue tout au long de la vie et qui serait l'essence de la rencontre amoureuse. Se risquer à la rencontre amoureuse, à l'amour de l'autre, impliquerait une labilité psychique qui permettrait :

- La désillusion et le renoncement au désir de l'Un afin de rencontrer l'autre dans son altérité.
- La rencontre avec le féminin en soi témoignant du manque constitutif du sujet et qui représente le moteur de l'amour.
- D'aller au-delà du clivage bon/mauvais objet afin de supporter l'ambivalence envers l'objet aimé.
- De ne pas s'effondrer, détruire ou se détruire face à la douleur de l'amour et à la perte.

Nous avons vu que depuis la guerre civile, l'alliance au semblable contre le différent, prime sur la rencontre amoureuse. Quand l'amour est sous l'emprise de la logique de guerre, nous pensons que l'amour acquiert une forme pathologique où la fixité, le traumatisme et la répétition prennent le dessus. Eros n'est plus qu'un combattant gravement blessé et affaibli. À travers cette lésion qui se fait au niveau de l'amour (à différencier de la blessure de l'amour), c'est tout l'être qui est pris en otage. La guerre qui tend à contrôler les rencontres amoureuses mettra à mal la folie de l'amour à la base de la rencontre amoureuse. Ainsi, la transmission de l'interdiction de s'unir au différent, n'est plus une simple alliance contre l'ennemi, mais celle-ci empiète sur l'amour même du sujet qui n'a jamais vécu la guerre civile : l'interdiction de s'unir au différent se transforme alors en une interdiction d'être libre en amour. L'amour fondateur des assises narcissiques et vecteur des identifications primaires et secondaires, qui servira comme base identitaire, sera affecté par la transmission de

l'interdiction de s'unir au différent, par les débris de la guerre. La liberté d'aimer/d'être/de se découvrir/de devenir n'est donc pas chose aisée en temps de guerre et encore moins en temps de guerre interminable.

Dans ce contexte d'après guerre civile, l'amour dans la rencontre amoureuse qui devrait être un amour ouvert à l'autre, n'est plus qu'un amour entravé dans sa liberté et prisonnier d'un combat qui n'est pas le sien.

Après avoir développé en détail les répercussions de l'interdiction de s'unir au différent sur la liberté dans la rencontre amoureuse et l'importance capitale de l'amour dans les fondements narcissiques et la construction identitaire, nous verrons, à partir de l'étude clinique, quelles sont les modalités de cette interdiction quand elle est transmise dans la relation mère-fille. Nous essayerons, notamment, de mettre en évidence les ricochets de cette transmission sur le devenir femme de la femme d'après guerre civile, sur ses identifications féminines et sa séparation d'avec la mère des temps de guerre.

CONCLUSION GENERALE : PREMIERE PARTIE

Pour conclure, la guerre civile libanaise, son caractère infini et sa fixité dans le temps ainsi que la transmission négative de ce traumatisme de guerre sur la génération d'après-guerre, semblent avoir grièvement blessé – entre autres- la femme libanaise de nos jours ainsi que l'amour dans son versant libre et hasardeux qui permettrait la rencontre avec l'autre.

Nous avons donc vu dans le premier chapitre, que l'identité confessionnelle devient le moteur d'une barbarie intense entre les individus libanais. L'autre, différent confessionnel – étrangement familier - puisque libanais lui aussi, est considéré comme une menace sur l'identité libanaise. La guerre civile libanaise qui a duré quinze ans, a fait de la société libanaise une société traumatique, une société encore « sur-le-coup » posant ainsi la problématique de l'après-coup. Où se situe l'après d'un événement traumatique quand celui-ci prend une telle ampleur spatio-temporelle ? La guerre civile libanaise qui nous est apparue comme une guerre de famille , vecteur et racine de cette guerre, ne fait qu'accentuer d'années en années, de massacres en massacres, une haine pathologique et exterminatrice envers le différent confessionnel. La guerre civile, ne semble pas avoir pu faire l'objet d'un travail de mémoire. L'histoire sanguinaire– qui ne peut se penser en dehors du travail mnésique- semble alors être condamnée à se répéter dans le temps. La guerre apparaît donc jusqu'aujourd'hui ne pas avoir trouvé de fin et faire l'objet d'une transmission pathologique qui ne permettra pas aux descendants de se dégager des temps de guerre, de la haine destructrice et du dogme religieux et patriarcale. Nous avons donc vu que la question de la transmission du trauma de guerre ainsi que les conséquences d'une transmission d'objets négatifs sur la subjectivité du descendant sont aliénants.

Dans une société en guerre et où la religion devient le prétexte pour tuer : l'identité libanaise semble pâtir. La religion qui remet en avant le patriarcat touche particulièrement l'identité féminine libanaise. Nous avons donc étudié, dans le second chapitre, les blessures de la guerre sur la femme libanaise et sur les lois qui la définissent dans son identité et qui deviennent menaçantes pour sa survie narcissique. L'identité de la femme libanaise qui ne peut se comprendre en dehors de la culture sera ainsi à l'image de la société libanaise : son corps représentera la scène du théâtre de la guerre. La guerre civile entraînée par le dictat religieux, prend un visage purement masculin : le patriarcat s'installe au-devant de la scène et la

soumission de la femme est maintenue dans une dépendance presque absolue à l'homme. À travers les figures de la femme au foyer, la combattante et la prostituée, nous avons été amenés à penser que celle-ci acquiert un rôle fondamental/actif pendant la guerre. Cependant, la religion et le patriarcat ne lui permettant pas de combattre sans passer par l'homme, la femme devra s'unir au semblable pour combattre contre l'ennemi et le différent. Cette union/alliance sera utilisée comme arme de guerre. Nous avons alors été amenés à penser que celle-ci aurait été lésée dans sa féminité puisque pendant la guerre, celle-ci a dû sacrifier son désir féminin ainsi que son amour afin de s'unir au semblable. Nous rajoutons que la guerre infinie laissera la femme des temps de guerre face à sa blessure féminine, ne lui permettant pas de se reconstruire dans l'après-guerre, de s'émanciper de la tutelle masculine et de mener un combat avec une arme différente qui n'exigerait pas l'union au semblable. Dans un Liban d'après-guerre, les lois relatives à l'union, sont analogues à celles de la guerre civile et sont sous la domination de la religion. Celles-ci mettent en péril l'identité féminine, particulièrement dans le cas où celle-ci s'unirait à un autre de différente confession. La femme libanaise des temps de guerre, devenue mère, ne pourra autoriser à sa fille d'être libre en amour, libre d'aimer et libre dans la rencontre amoureuse, dans le but de protéger, de maintenir et d'assurer son existence dans le temps et dans la transmission. En effet, à travers l'union interconfessionnelle, sa fille se verra dépossédée de son origine et sa transmission sera rendue caduque. La femme qui n'a jamais vécu la guerre civile aura donc la possibilité de détruire le combat de sa mère- et de détruire fantasmatiquement la mère- , femme des temps de guerre, de l'arrêter net, de renier la mère dans sa lutte et de ne plus rien transmettre d'elle. L'union au différent, capable de mettre en danger une mère des temps de guerre à la féminité lésée, se transmettra alors sous une forme interdictrice à la femme d'après guerre civile. La femme qui n'a jamais vécu la guerre civile apparaîtrait alors sous l'emprise maternelle et serait maintenue dans une extension narcissique à la mère.

L'union au semblable obligée pendant la guerre lèse l'individu et le sujet qui n'a jamais vécu la guerre civile, dans son être, dans son amour. L'amour aurait été ainsi pris en otage par la guerre. L'individu a souffert des désastres de la guerre ; de blessures physiques, de pertes de biens, de disparition ou mort de proche, de voitures piégées, de snipers (francs-tireurs), de manque de pain ou d'essence, de peur constante, de haine meurtrière, de méfiance incongrue, de violences innommables, de témoignages incapables de se dire, d'histoire incapable de s'écrire, de cris, d'arrachements, d'hurllements, de revendications vouées à l'échec et jamais

reconnues, etc. et d'amour. La guerre a touché fort, la guerre a touché l'amour. C'est pour cette raison que nous avons développé dans le troisième chapitre, la spécificité de l'amour dans la rencontre amoureuse, dans son rapport au féminin, à la haine, à la mort et à la guerre. Le sujet qui n'a jamais vécu la guerre civile hérite de l'interdiction de s'unir au différent, ce qui ne lui permettra pas de faire l'expérience de la liberté dans la rencontre amoureuse dans son versant illusoire et magique. L'autre ne recèlerait plus de mystère et la rencontre amoureuse perdrait alors tout son sens et sa fonction constructrice. Cette restriction de la rencontre amoureuse se transmet depuis les premiers temps et compromet l'amour des temps premiers qui serait à la base du narcissisme et de la construction identitaire du sujet qui n'a jamais vécu la guerre civile. L'interdiction de la rencontre amoureuse libre rimerait avec l'aliénation de l'être. L'individu peinera à faire l'expérience d'un espace propice à la création dans lequel il pourrait se construire comme sujet séparé, libre d'être et de devenir.

DEUXIEME PARTIE : ETUDE CLINIQUE

« Je terminerai par cette question de ma patiente, enceinte pour la seconde fois, déjà mère d'un petit garçon et désirant un autre garçon : « La psychanalyse me libèrera-t-elle un jour de mes préjugés sur le sexe féminin et ses chances de bonheur ? » »³⁹⁹

³⁹⁹ Germanos Ghazaly, L., « Imago narcissique, trouble et hystérie chez la femme libanaise », *in société libanaise de psychanalyse*, 2002

INTRODUCTION GENERALE : DEUXIEME PARTIE

L-C Naccous (1989), qui a proposé de relater les effets traumatiques de la guerre civile libanaise de 1975, sur les enfants filles vivant à cette époque, à travers leurs dessins, dira : « *Nous, femmes et hommes, quelle réalité avons-nous fabriqué pour celles et ceux qui vivent ? Des façades éventrées, des cadavres décapités, des rues pavées de sang ! Patrie bancale à l'image de nos maisons borgnes. Nous avons obscurci le soleil, occulté les horizons.* »⁴⁰⁰ Nous pensons que ces mots qui relatent la génération féminine des temps de la guerre, expriment ce que ces filles, elles-mêmes, devenues mères, transmettent à la génération d'après-guerre. L-C. Naccous poursuit ses questionnements : « *Comment les yeux d'enfants ont-ils soutenu le spectacle de la mort ? De la mort atroce, celle du devenir par l'être. Qu'ont-ils gardé au fond de même de cette violence sans fondement ? Quel destin s'est-il déjà inscrit pour eux, en eux ?* » Cette question semble tout autant vraie pour la génération d'après-guerre et pour la femme d'aujourd'hui qui est interdite de s'unir au différent afin de mener un combat qu'elle n'a jamais connu. De génération en génération, ce sont, malheureusement, les mêmes questions qui se posent et la même violence d'une guerre « impassée » (D. Scarfone, 2004), qui s'impose aux femmes.

Dans cette partie, nous mettrons tout d'abord en lumière, le cadre et, l'évolution du travail pratique de la recherche et nous procéderons ensuite à notre étude clinique.

Dans la partie méthodologique, préalable et nécessaire à cette étude clinique, nous rappellerons les questionnements qui ont jalonné notre étude et les différentes hypothèses que nous affirmerons – ou pas- à travers notre étude clinique. Nous relaterons ensuite, la méthode de cette recherche, en expliquant les motifs et l'utilité de ce choix. Les difficultés liées au cadre clinique de la recherche seront par ailleurs explorées et le choix concernant les sujets de cette recherche sera développé. Rappelons que, même si les sujets de cette recherche sont des adolescents, l'adolescence en soi ne fait pas l'objet de cette recherche. Celle-ci nous permettra d'appuyer nos

⁴⁰⁰ Naccous, L-C., « L'expression d'une guerre à travers les dessins d'enfants de sept à douze ans. » in KHAIR-BADAWI M-T ; SOBH A ; NACOUS L.C ; CHAMOUN I.A et al., (Colloque), *La femme libanaise témoin de la guerre*, Ligue des états arabes, mission de Paris, Beyrouth, 1989, p. 39

hypothèses et de parcourir notre problématique. Nous exposerons alors les notions théoriques clés du processus adolescent ainsi que celles qui intéressent spécifiquement notre étude (rencontre amoureuse, féminité, séparation et subjectivation) préliminaires indispensables pour la compréhension de l'étude de cas.

Dans la partie d'études de cas clinique, nous exposerons l'étude de deux cas d'adolescentes libanaises ayant entamé un suivi psychologique de plus d'un an. C'est à travers l'amour - caractéristique de la relation narcissique et objectale - que nous avons choisi d'examiner la question de la transmission entre mère et fille dans l'après guerre civile. Afin de rendre compte des aléas de cette transmission, nous nous baserons sur deux cas d'adolescentes libanaises n'ayant jamais vécu la guerre civile et ayant respectivement une mère qui a été femme *du* foyer pendant la guerre civile et une autre qui a été combattante pendant cette guerre. A travers l'étude de l'épreuve de la rencontre amoureuse à l'adolescence et des bouleversements psychiques sévères qu'elle génère, nous saisirons l'impact dévastateur de la répétition et de l'interdiction d'aimer librement sur ce corps en devenir femme. Dans ces études de cas, nous ne reviendrons pas sur les apports théoriques exposés dans la partie théorique ou celles développées dans le chapitre consacré à l'adolescence : nous les supposerons acquis. Sans vouloir généraliser, nous émettrons des hypothèses tout au long de l'étude de cas.

A. LA CLINIQUE

En grandissant au Liban, je commençais - avec malaise - à constater le désarroi des jeunes filles libanaises face à l'amour. Face à l'autre - objet d'amour, il n'était pas question de premiers échanges, de regards, de mystère, de papillons dans le ventre, de première fois, etc... Il était, avant tout, question de confession. Cette « obsession confessionnelle » compromettait la rencontre amoureuse et étouffait la légèreté d'être que devait évoquer l'amour, le premier amour.

En effet, selon la confession de chaque fille, un choix d'objet amoureux était déjà déterminé et n'avait pour seule fin : l'union à travers le mariage. L'amour était masqué par cette fin. Prit dans une extension narcissique parentale, l'union amoureuse de la femme d'après guerre civile devait donc être à l'identique du couple parental. Si la femme d'après guerre civile se risquait à sortir de cette malheureuse destinée de l'amour qui se faisait à travers l'union des semblables pour s'aventurer en amour, ce n'était qu'en secret. L'amour libre n'était possible qu'à l'abri des mauvais regards et à l'abri d'une communauté dont elles se devaient de représenter. Dans un Liban d'aujourd'hui, être libre d'aimer semblerait rimer avec secret.

1. Méthodologie

Toute recherche entraîne le chercheur dans une épreuve de modélisation, qui pose le risque de la généralisation. Nous n'insisterons pas assez sur l'aspect qui ne se veut pas généralisant de cette étude de cas, car ce qui est vrai pour un sujet ne l'est pas nécessairement pour un autre, même si l'histoire de ses sujets peut apparaître semblable. Traitant un sujet d'un point de vue original et qui n'a que de très rares supports théoriques, nous ne pouvons prétendre dans nos études de cas qu'à une ébauche d'ouverture à la réflexion qui nous aidera à penser les répercussions de la guerre civile sur la femme libanaise et sur la question de la transmission entre mère et fille dans le contexte d'après guerre civile libanaise.

Mise à part la généralisation, la réduction peut être à l'œuvre dans toute recherche mais il ne faut jamais oublier que le sujet ne se réduit pas à être un objet épistémologique. Il est important également de tenir compte du fait que le chercheur va modifier les phénomènes étudiés en même temps qu'il les explore. C'est pour cette raison que nous rendrons compte au mieux que possible des éléments transfero-contre-transférentiels dans notre étude de cas. G. Devreux (1967) souligne

que les données cliniques suscitent une angoisse contre laquelle on se défend par une pseudo méthodologie inspirée du contre transfert. Il revient alors au chercheur de tenir compte au cours de la recherche de « *l'engagement personnel du savant* », en faisant l'hypothèse d'une implication émotionnelle inévitable due à une identification du chercheur à son matériel et insiste sur le fait que le chercheur doit accepter et exploiter sa subjectivité car sa « *présence influence le cours de l'évènement observé* ».

C'est donc sans vouloir généraliser et dans le but de mettre en exergue l'impact de cette fixité sur la descendance libanaise, que nous avons choisi l'étude de deux cas d'adolescentes qui n'ont pas vécu la guerre civile libanaise. L'expression symptomatologique qui s'exprime à travers leur rencontre amoureuse témoigne de l'héritage d'un féminin maternel engrené dans un temps de guerre et qui empêche la liberté en amour.

A travers cette étude, nous mettrons donc en lumière la difficulté que trouvent les adolescentes à se construire en tant que sujet désirant dans leur filiation et, en même temps, de s'extraire d'une transmission féminine de guerre mortifère. La femme au Liban n'ayant de reconnaissance qu'en tant que « femme de » (du père ou du mari), nous étudierons le mal-être dans lequel ces jeunes adolescentes sont mises face au « choix » d'objet amoureux ; qui, malheureusement, n'est pas un choix. Avoir la liberté d'aimer au Liban, c'est avoir la capacité d'être la personne qui brisera le cercle de la répétition. Dilemme de l'adolescente libanaise : sortir de la répétition au risque d'être reniée de son appartenance et de mettre à l'épreuve ses assises narcissiques.

1.1. L'amour comme référence

Au Liban, « *la peur existe donc avant le désir. Mais elle n'est jamais avouée, car elle obligerait les Libanais à revenir à la douloureuse période de la guerre (...). Les lignes de démarcation, intériorisées, déterminent **la géographie amoureuse de la ville**. A Gemmayzé et à Monot, ruelles émaillées de pubs et de boîtes de nuit, les rencontres autour d'un verre n'ont jamais le goût insouciant et vaporeux des premières fois. Ni l'absinthe ni le jus de mangue ne*

*détournent de la hantise de n'être pas du même clan. Si l'amitié peut transcender les barrières religieuses, le défi est tout autre en ce qui concerne l'amour. »*⁴⁰¹

C'est donc dans les conditions d'après guerre civile, des résidus d'une guerre infinie, que nous porterons notre intérêt sur la question de l'amour. **Sur la possibilité de concrétiser un amour entre différentes confessions.** La question de l'amour dans un Liban d'après-guerre se dessine dans notre étude comme l'issue fondamentale à la répétition mortifère, comme une certaine remise en marche pulsionnelle. Rappelons que « *la libido ne peut pas se réduire à la seule libido narcissique parce que l'altérité ne se réduit pas à celle du semblable.* »⁴⁰². Toutefois, la réalité sociale libanaise cherche à annuler toutes tendances libidinales envers le non-semblable. En ce sens, la société libanaise, qui est garante de la répétition et qui cherche à contrôler le libidinal apparaît comme une société traumatique.

Dans « Un souvenir d'enfance de Léonard De Vinci », Freud (1910), contredit l'affirmation de Léonard De Vinci, qui dit qu'un grand amour naît d'une grande connaissance de l'objet aimé, et que dans le cas échéant, l'amour ne pourra avoir lieu. Selon Freud, « *Il n'est pas vrai que les hommes diffèrent leur amour ou leur haine jusqu'à ce qu'ils aient étudié et reconnu dans son essence l'objet concerné par ces affects ; ils aiment bien plutôt impulsivement sur des motifs sentimentaux [impulsiv auf Gefühlsmotive] qui n'ont rien à voir avec la connaissance et dont l'effet est tout au plus atténué par la prise de conscience et la réflexion* »⁴⁰³. La connaissance apparaît comme secondaire à l'état amoureux, comme une défense de laquelle résultera un sentiment de contrôle. Contrôle sur le déferlement pulsionnel. Nous savons qu'en état d'amour, tout gravite autour de cet autre unique et irremplaçable. Le moi propre est renié au profit de la personne aimée. Au Liban, nous constaterons que l'acte de connaissance s'impose même avant l'objet (d'amour). Avant de se permettre d'aimer ; Le caractère unique de l'amour est presque impossible et de ce fait la *rencontre amoureuse* annulée dans le cadre d'un héritage traumatique.

Nous avons défendu dans la première partie de cette recherche, chapitre C: « Petit traité sur l'amour en temps de guerre » que l'amour dans la rencontre amoureuse serait un amour ouvert à

⁴⁰¹ Moughanie, H., « Parade amoureuse dans Beyrouth », *La pensée de midi* 2006/1 (N° 17), p. 7

⁴⁰² Safouane, M., « Amour et altérité », *Cliniques méditerranéennes*, vol. n° 69, no. 1, 2004, pp. 13-19.

⁴⁰³ Freud, S. (1910), *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci*, trad. J. Altounian, Paris, Gallimard, 1987, p. 74.

l'autre. Nous avons donc émis, l'hypothèse selon laquelle, l'amour fondateur des assises narcissiques et vecteur des identifications primaires et secondaires qui servira comme base identitaire sera affecté par la transmission de l'interdiction de s'unir au différent. L'empiètement par un héritage traumatique, sur la constitution subjectale et narcissique, mettrait à mal le descendant dans sa liberté d'aimer/d'être/de se découvrir/de devenir.

La liberté [d'aimer] est, rappelons-le, selon nous, un processus et une tendance qui évolue tout au long de la vie et qui serait l'essence de la rencontre amoureuse. Se risquer à la rencontre amoureuse, à l'amour de l'autre, impliquerait une labilité psychique qui permettrait :

- La désillusion et le renoncement au désir de l'Un afin de rencontrer l'autre dans son altérité.
- La rencontre avec le féminin en soi témoignant du manque constitutif du sujet et qui est le moteur de l'amour.
- D'aller au-delà du clivage bon/mauvais objet afin de supporter l'ambivalence envers l'objet aimé.
- De ne pas s'effondrer, détruire ou se détruire face à la douleur de l'amour et à la perte.

A partir des cas cliniques, nous voulons comprendre, quelles sont les répercussions de la transmission de l'interdiction de s'unir au différent dans la relation mère-fille d'après-guerre. Comment cette interdiction se transmet-elle, sous quelles formes se manifeste-t-elle dans la relation primaire et quelles en sont les conséquences sur la constitution féminine d'après-guerre ? Nous ne prétendons pas vouloir trouver de réponses statiques et généralisables à ces questions.

Dans la continuation du combat maternel qui impliquerait l'interdiction de s'unir au différent, l'étude de cas mettra en exergue une fille qui aura du mal à se séparer de l'emprise maternelle afin de se subjectiver. Celle-ci aura du mal à se libérer d'une transmission aliénante et chaque étape féminine, qui solliciterait un retour aux identifications à la mère des premiers temps, replongerait la fille dans une détresse identitaire. Ces étapes féminines incluent bien évidemment la maternité mais aussi la rencontre amoureuse. Quoi de plus féminin que l'amour ? Nous verrons, à travers nos études de cas, que le désarroi de la femme qui n'a jamais vécu la guerre civile face à la rencontre amoureuse n'est pas seulement produit par le social mais il renverrait à

la relation primaire d'avec la mère et il nous permettra de saisir l'ampleur de la dimension aliénante de la transmission maternelle.

1.2. Problématisation

La mère libanaise dans notre étude apparaît comme une femme des temps de guerre, issue d'une société traumatique et une mère des temps de répétition. Une femme à l'illusion d'un temps d'avant et mère interdite d'aller de l'avant. Une femme à la féminité lésée au nom d'une guerre patriarcale et religieuse.

Nos questionnements principaux :

Comment pouvons-nous comprendre la souffrance existentielle dont est victime la femme qui n'a jamais vécu la guerre civile face à la rencontre amoureuse ?

Quelles formes la transmission de l'interdiction de s'unir au différent prend-elle entre une mère des temps de guerre et sa fille qui n'a jamais vécu cette guerre ?

Comment est-ce que la femme d'après guerre civile pourrait se construire une identité en dehors de celle de « représentante du fantôme » de la mère des temps de guerre et se libérer de la violence d'une transmission maternelle engrenée dans un temps de guerre ?

À travers les deux études de cas que nous développerons, nous chercherons à voir si la transmission de l'interdiction de s'unir au différent ne fait pas uniquement l'objet d'une transmission transgénérationnelle de la haine envers le différent, qu'engendre la guerre civile libanaise mais si celle-ci aurait des propriétés spécifiques dans la relation mère-fille. Si oui, quelles sont-elles ? Est-ce que la transmission de l'interdiction de s'unir au différent entre mère et fille, générerait le même impacte violateur lors de la rencontre amoureuse de la femme qui n'a jamais vécu la guerre civile, en fonction du rôle que la mère a tenu pendant la guerre civile ? Afin d'élucider ces questions, os deux études de cas adolescentes auront respectivement une mère qui était femme au foyer durant la guerre civile et une mère qui a été combattante durant la guerre civile et sa fille qui n'a jamais vécue la guerre.

1.3. Les hypothèses

Toujours sans oublier que nous ne cherchons pas à généraliser, nous mettrons en avant, à travers cette étude clinique, l'impact de la fin de la guerre civile sur la femme libanaise et sur la transmission sur une descendance féminine qui n'a jamais vécu la guerre civile libanaise.

Hypothèses générales :

- La guerre civile se transmet, de mère en filles, principalement par l'interdiction de s'unir au différent.
- L'interdiction de s'unir au différent transmis par la mère, femme des temps de guerre, semblerait se loger sur un niveau narcissique et mettrait à mal la liberté d'aimer et la liberté d'être de la femme qui n'a jamais vécu la guerre civile.
- La transmission de l'interdiction de s'unir au différent entre mère et fille met à mal la construction identitaire et l'accès à la féminité de la femme d'après guerre civile.
- La liberté d'aimer pourrait permettre à la femme d'après guerre civile de sortir de la répétition et de la transmission pathologique de la guerre civile.

Hypothèses au niveau de la mère libanaise, femme des temps de guerre :

- La « fin-infinie » -posant la problématique de la répétition- de la guerre civile libanaise semble avoir laissé la femme libanaise face à une blessure ouverte.
- La mère libanaise apparaît comme une mère à la féminité lésée/ sacrifiée au nom d'une guerre au caractère infini.
- La transmission du sexuel féminin maternel se transmet en négatif.
- Prise dans la répétition, la mère libanaise semble continuer son combat à travers sa « progéniture » au sexe féminin.

Hypothèses au niveau du sujet féminin de la génération d'après-guerre :

- La femme libanaise qui n'a jamais vécu la guerre civile continue le combat maternel à travers l'interdiction de s'unir au différent.
- La transmission de l'interdiction de s'unir au différent entre mère et fille fait atteinte au sentiment de liberté d'aimer de la femme d'après guerre civile mettant en difficulté la magie de l'amour et l'illusion nécessaire qui prévaut la rencontre amoureuse.
- L'interdiction de s'unir au différent entre mère et fille se transmet sous une forme d'emprise : la femme d'après guerre civile est, depuis les premiers temps de son existence, en proie à la violence maternelle.
- La femme d'après guerre civile apparaîtra comme une extension narcissique de la mère et peinera à se séparer, à se subjectiver et à se constituer comme sujet libre de ses désirs et de son corps.
- Lésé par la transmission de l'interdiction de s'unir au différent, l'amour des premiers temps qui est la base de la constitution des assises narcissiques et des identifications primaires et secondaires, mettrait en difficulté l'accès à la féminité de la femme d'après guerre civile.
- Les passages à l'acte de l'adolescente qui n'a jamais vécu la guerre civile : agressivité, scarifications, fugues et tentative de suicide nous apparaissent comme les résultants d'une problématique intergénérationnelle. Au-delà d'un appel à l'aide ou d'une demande d'amour, ils témoigneraient d'une tentative de séparation et de subjectivation relative à la transmission pathologique.
- L'acte créateur – alternative au recourt à l'acte violent- serait un élément déterminant et un support incontestable dans la tentative de se libérer d'une transmission pathologique et de faire face à la rencontre amoureuse. La part active et créative de l'héritière est primordiale dans l'élaboration de ce qui est transmis à partir de la mère des temps de guerre.

1.4. Le cadre

Nous avons rencontré nos cas entre 2016 et 2018, dans le cadre de Himaya, une ONG libanaise pour la protection de l'enfant/ l'adolescent (de 0 à 18 ans). Les cas d'abus physique, moral, de négligence ou d'abus sexuel sont pris en charge par les équipes de Himaya.

Pourquoi ce cadre pour l'étude ?

La problématique de l'engrenage intergénérationnelle est essentiellement une problématique d'abus et de violence. La violence de l'héritage générationnel transparait alors en grossissement dans les cas où l'abus s'exprime dans la réalité de la famille.

Himaya intervient auprès des familles en binôme psychosocial. Dans les trois rencontres préliminaires, les entretiens, en présence du psychologue clinicien et de l'assistant social, se font respectivement avec la famille, les parents seuls puis les enfants/ adolescents seuls, afin de déterminer la nature du danger sur l'enfant/l'adolescent et d'implémenter une stratégie d'intervention. Dans la majorité des cas, le clinicien suit l'enfant/ l'adolescent et l'assistant social travaille avec les parents et intervient dans le cadre familial réel. Une fois par mois, la famille, le psychologue et l'assistant social se réunissent afin de mettre en commun la progression du suivi.

Le suivi psychologique à Himaya n'est pas une thérapie à long terme et se termine quand l'abus s'achève et que le patient-victime n'est plus à risque. A la fin de la prise en charge et en cas de besoin, le patient peut être réorienté vers un suivi thérapeutique adapté à sa demande. Souvent, une demande qui n'est plus centrée sur son statut de victime, sera le début d'un nouveau départ. Nous pouvons penser que le but principal du suivi psychologique à Himaya serait de co-formuler, avec le patient, une demande qui témoignerait de la singularité du sujet. Nous faisons ainsi référence à ce qu'articulent V. Dufour et S. Lesourd (2007) autour de la clinique en situation d'inceste qui s'applique tout aussi à la clinique de l'abus en général. Dans cette clinique, il serait question de : *« permettre à l'individu de vivre autre chose, de re-construire une subjectivité « banalement souffrante »*, suivant ainsi ce que Freud proposait comme visée de la psychanalyse, *c'est lui permettre, au-delà de sa place de victime, de retrouver en quoi son désir était impliqué dans ce qu'il a vécu, en quoi son désir a été formé, voire déformé par cette histoire singulière. Faire le pari de sortir du silence, faire le pari de l'énonciation et du sujet, c'est, comme Pascal*

*pariant sur l'existence de Dieu, penser que dans ces évènements le sujet était malgré tout désirant, ce qui ne veut pas dire consentant aux actes commis. »*⁴⁰⁴

1.5. La méthode

Dans le cas d'adolescents comme dans celui des enfants, je procédais à deux entretiens avec les parents seuls : l'un qui avait pour but d'entendre leur demande et l'autre afin de recueillir les données anamnestiques (voir annexe : Fiche anamnestique) concernant l'enfant ou l'adolescent. À la suite de ces deux entretiens, j'arrivais à mieux cerner la place fantasmatique qu'avait le patient pour les parents et plus généralement au niveau du système familial. De plus, dans la problématique de l'abus, il s'avérait indispensable de faire des séances avec le patient et l'un des parents, les deux parents ou la famille entière. Ces séances avaient pour but de mettre en lumière la nature des liens entre le patient et les membres de sa famille ainsi que – et surtout dans le cas des adolescents- remettre dans l'ici et le maintenant le doigt (ou plutôt le regard) sur la nature de la problématique relationnelle. Les affects qui faisaient irruptions lors de ces séances constitueront la base de la mise en représentation – l'interprétation ? - de la violence qui les anime ou *désanime*.

La parole, l'écoute active et le face à face seront privilégiés avec les adolescentes qui feront l'objet de notre étude. Les séances avec la famille ou un membre de la famille (particulièrement la mère) seront primordiales afin de cerner la dimension intergénérationnelle de la problématique qui est centrale dans cette recherche. L'enjeu transférentiel est un outil de taille dans cette étude qui ne peut que tenir compte des mouvements transférentiels et contre transférentiels même si cette clinique ne suppose pas de divan. Nous pensons comme « *D. Anzieu, (qui) a été l'un des premiers dans la perspective de la psychanalyse appliquée à soutenir et à défendre la place et la fonction essentielle de la métapsychologie freudienne dans l'étude du fonctionnement psychique,*

⁴⁰⁴ Dufour, V., Lesourd, S., « L'énonciation n'est pas la parole. À propos d'un cas d'inceste », *Cliniques méditerranéennes* 2007/1 (n° 75), p. 205-214.

hors méthode analytique, hors divan, et notamment dans le champ de la psychologie projective
»⁴⁰⁵.

Notons que dans le développement de nos études de cas, nous ne reviendrons pas sur toutes les notions développées dans la partie théorique et nous essayerons de pousser ces réflexions plus loin, sous formes d'hypothèses.

1.6. Les difficultés liées à la position du clinicien

Les difficultés qui s'imposent à nous, psychologues cliniciens, dans ce cadre qui se veut représentant de la loi 422, la loi libanaise de la protection de l'enfance, sont de taille.

Ci-dessous les majeures difficultés rencontrées :

- Le clinicien est souvent confondu par les familles comme étant le représentant de la loi juridique et il est assimilé à la loi suprême ; celle du bien et du mal. Confronté à une instance surmoïque qui véhicule fantasmatiquement jugement et punition, le récit familial et la confiance thérapeutique peinent à s'établir. Dans le domaine de la protection, le clinicien est alors confronté à une difficulté majeure, celle de devoir réajuster sa place comme n'étant pas le représentant de cette loi mais en se situant du côté du manque subjectale imposé par la castration afin de laisser place au désir d'émerger. Le réajustement du clinicien dans ce cadre ne se fait pas uniquement au début du suivi mais tout au long de ce chemin à deux, puisque, souvent, le parcours judiciaire évolue en parallèle au suivi psychologique. L'impact juridique sur le cadre psychologique fait fréquemment effraction, ce qui s'exprime tantôt directement (par la parole) ou indirectement (par les dessins ou les acting out) du patient. Expressions auxquelles le clinicien doit être vigilant tout au long du suivi.

⁴⁰⁵ Chabert, C., « La psychanalyse au service de la psychologie projective », *Psychologie clinique et projective*, vol. 7, no. 1, 2001, pp. 55-69.

- Nous ne pouvons nier que, dans certaines situations, le clinicien est pris par un besoin d'agir. Le clinicien est confronté au devoir de porter ces enfants et ces adolescents, de les « sauver » de l'abus dont ils sont victimes. Cependant, ce désir d'agir dans la réalité peut constituer un obstacle quant à l'écoute qui se veut « flottante » du clinicien. L'association libre et le discernement de l'origine de la souffrance du patient peuvent être compromis par la mission de sauvetage à laquelle le clinicien s'est abonnée. Or, dans les situations d'abus, la labilité du clinicien est très importante car il doit être en mesure d'endosser transférentiellement la position de sauveur mais aussi d'abuseur, même si, dans la réalité l'abuseur a commis des crimes inimaginables.

- Nous enchaînerons sur un autre défi important qui concerne la demande dans un cadre qui travaille de près avec la justice. Comment travailler la question de la demande, entre ce que la famille attend dans la réalité concrète et les services judiciaires ? Comment créer la demande dans le sens psychanalytique ? Parce qu'indéniablement et dans *tous les cas*, un écart existe entre la demande initiale de protection contre un abus et la demande subjectif du patient. Souvent *collé* à la demande réelle, le désir du sujet peut tendre à se confondre à la demande judiciaire. Le clinicien doit toujours chercher à entendre la demande du patient sans pour autant l'arracher à la demande familiale réelle. Même si les deux demandes sont distinctes, il ne faut pas oublier qu'elles s'entremêlent et que l'une ne va pas sans l'autre. Parce que et d'un point de vue plus général, dans une société libanaise où le traumatisme de la guerre civile n'a pas encore fait l'objet d'un après-coup, il serait presque impossible et inexact de penser la clinique en dehors de son contexte social et familial.

1.7. Limites de la recherche

Pour compléter notre recherche sur la transmission de l'interdiction de s'unir au différent entre une mère de temps de guerre et sa fille, il nous fallait trouver une femme qui était prostituée pendant ces temps-là et ayant eu une fille dans l'après-guerre. Nous sommes alors entrés en contact, en 2017, avec ce cas de figure. Cependant, la mère demandait une certaine somme

d'argent en échange d'un entretien avec elle et une autre somme d'argent pour un entretien avec sa fille. La même demande nous a été requise quand nous avons rencontré une deuxième mère prostituée en temps de guerre et qui avait donné naissance à sa fille après la guerre civile. Nous avons trouvé ces propositions très rédhitoires puisqu'elles compromettaient la relation entre clinicien et patient, ainsi que l'éthique professionnelle. En effet, même si, nous aurions pu, faire passer des tests projectifs afin de cibler la problématique narcissique et œdipienne et les défenses mise en jeu dans la transmission entre mère et fille d'après guerre civile, nous pensons que les résultats et l'interprétation auraient été biaisés à cause d'une relation clinicien-patient inappropriée. Une relation pervertie, dans laquelle la mère se dévoilerait et objectifierait sa fille pour une somme d'argent.

Nous espérons alors que, dans le futur, nous aurons l'occasion de travailler avec des organisations libanaises spécialisées dans le domaine de la prostitution (telle que Kafa), qui propose des prises en charge psychosociales. Nous aurons ainsi l'opportunité d'étudier, à travers un suivi et une écoute en profondeur des manifestations inter et transgénérationnelles, la question de l'interdiction de s'unir au différent et de sa transmission entre mère et fille. Est-ce que, les problématiques rencontrées dans la rencontre amoureuse d'une fille qui a pour mère une femme qui fut prostituée lors de la guerre civile (et qui, rappelons-le, avait ce rôle pacificateur puisqu'elle ne renvoyait à aucun parti politique/confessionnel donné. Voir partie théorique), rappelleront ceux d'une *simple* crise adolescente dans un contexte d'après guerre civile *intraité* ? la question du malaise narcissique et d'une contamination de l'amour des premiers temps par la transmission de l'interdiction de s'unir au différent entre mère et fille ne se poserait alors plus dans ce cas ? dans la rencontre amoureuse, le sentiment de liberté d'aimer, liberté d'être et donc d'accès à la féminité ne seraient plus alors mis à rude épreuve ?

Est-ce que l'étude du cas de figure de la mère prostituée en temps de guerre civile invaliderait l'hypothèse maîtresse de cette recherche ? Ou bien nous aiderait-elle à la reformuler d'une manière plus *juste* ? Une hypothèse qui s'énoncerait alors ainsi : quand la souffrance de la femme qui n'a jamais vécu la guerre civile face à la rencontre amoureuse renvoie à l'incapacité de penser, à l'énigmatique et à l'errance de l'être, nous pouvons alors penser qu'au niveau de la transmission entre mère et fille, l'interdiction de s'unir au différent ébranle les assises narcissiques et la liberté en amour.

1.8. Les sujets de la recherche

L'objet de cette étude n'est pas l'adolescence mais la femme d'après guerre civile. La femme dans sa difficulté d'extraction, de séparation, de subjectivation face à un héritage pathologique qui a fait défaut dans l'après guerre civile libanaise. Nous cherchons, dans cette étude, à mettre particulièrement l'accent sur l'aliénation de la femme qui n'a pourtant jamais vécu la guerre civile, à une mère prise dans la fixité d'une guerre infinie. Cette aliénation intransigeante semble disparaître – entre autres – dans la rencontre amoureuse de la femme d'après-guerre. Dans sa rencontre avec le différent.

Nous avons amplement exposé, dans la partie théorique, le contexte traumatique de la guerre civile libanaise, sa fixité ainsi que ses répercussions, à travers la transmission sur la génération d'après guerre civile. Dans un second temps, nous avons étudié l'impact de la guerre civile libanaise – qui remet au premier plan la religion et le patriarcat - sur la femme libanaise. Nous avons enfin mis en avant la question de l'amour (puisque cette interrogation fait l'objet centrale de notre recherche), de son essence et de sa fonction.

Nos études de cas nous aideront à mettre en avant les répercussions de cette transmission face à l'épreuve de la rencontre amoureuse. Ainsi, quoi de plus parlant que l'adolescence pour relater la problématique de l'amour, que l'épreuve de la rencontre amoureuse et la question de la transmission entre mère et fille qui est réactivée et remise en avant au cours de cette phase ? *« L'essence de l'adolescence est justement la lettre d'amour, le poème d'amour, le journal d'amour, aujourd'hui le téléphone d'amour. L'ado adore ! C'est le temps des idoles, que j'appellerai l'« idolescence ». Comme le dit Frère Laurence à Roméo dans la pièce de*

*Shakespeare, c'est le temps où sont confondus l'amour et l'idolâtrie, le temps où l'amour n'est pas vraiment dans le cœur, car il n'est que dans les yeux. »*⁴⁰⁶

De plus, ce qui nous semble pertinent à travers les sujets de cette étude, est le fait que nous avons eu la chance de rencontrer la première génération d'adolescentes qui n'a jamais vécu la guerre civile et qui fait face à une transmission en négatif de la guerre civile libanaise.

Dans notre étude, nous mettrons l'accent sur deux axes :

Axe I : L'enjeu de la transmission entre une mère, femme des temps de guerre et sa fille, qui n'a jamais vécu la guerre civile.

Axe II : La rencontre amoureuse de l'adolescente qui n'a jamais vécu la guerre civile à l'épreuve de la transmission inter et transgénérationnelle.

Nous pensons alors qu'il est fondamental et indispensable de faire un petit détour sur la théorisation adolescente afin de mieux comprendre ce qui se joue dans l'étude de cas. Bien que l'adolescence ne soit pas notre objet d'étude premier de recherche, nous relaterons alors ci-dessous et brièvement les enjeux corporels, identitaires et intergénérationnels à l'adolescence.

2. L'adolescence

L'adolescence est un processus qui met en jeu les changements pubertaires sur le plan physique, psychique et notamment sur le plan socio-culturel. En effet, il ne faut pas oublier que cette phase est relativement nouvelle dans la mesure où le passage de l'enfance à l'âge adulte a pris de l'ampleur avec les progrès sociétaux et culturels. L'adolescence est donc intimement liée à la culture et pourrait nous apparaître comme le paradigme du malaise de la culture contemporaine. « *L'adolescence est une création précisément la création de soi, à partir du matériau en plein remaniement de l'infantile et du pubertaire, tous deux infiltrés de culturel* »⁴⁰⁷. Sur un plan individuel, l'adolescence caractérise une période de transformation et de

⁴⁰⁶ Winter, J-P., « Le grand amour », *La lettre de l'enfance et de l'adolescence*, vol. n° 45, no. 3, 2001, pp. 19-26.

⁴⁰⁷ Gutton P., « Originalité et bourgeoisie », *Adolescence*, 2007, p. 19-26.

réorganisation de l'ensemble de la personnalité en mettant au-devant de la scène et à l'épreuve les processus liés à l'expérience de vie subjective. Ce remaniement adolescent est induit par la sexualité infantile et les modalités d'investissements établies pendant l'enfance et la période de latence.

2.1. L'adolescence : crise ou traumatisme ?

L'adolescence est une période où le sujet est envahi avant tout par les poils. En effet, la puberté qui vient du mot « pubès », renvoie à l'invasion par les poils. L'adolescent est alors envahi, alors, par une étrange maturation génitale qu'il doit apprendre à s'approprier.

2.1.1. Un traumatisme constructeur

La puberté à l'adolescence semblerait être le moteur princeps d'une forte poussée pulsionnelle et d'une réactivation du conflit œdipien. Lors de ce processus, nous assistons à une grande remise en question des acquis, une instauration de nouvelles modalités identificatoires et des processus de choix d'objet et d'une vive reviviscence de la problématique de séparation des premiers temps. La puberté entraîne alors une restructuration brutale qui chamboule ladite homéostasie de l'appareil psychique en temps de latence, le narcissisme psychique, la vie affective et amoureuse ainsi que le type de lien avec les autres.

P. Gutton (1991) parle de « pubertaire ». Selon lui, la puberté, qui met en jeu de nouvelles identifications et représente également une réalité nouvelle, tant physiologique que psychique, pour l'adolescent : il ne s'agit pas uniquement d'une reproduction de la névrose infantile, mais d'un registre spécifique à l'adolescent. Il doit maintenant « faire avec » ce qu'il n'a pas pu intégrer pendant l'enfance. Ce concept de « pubertaire » serait donc un processus inédit. Gutton apporte un éclairage nouveau sur l'adolescence, celui de l'éprouvé précisément génital, révélant la complémentarité entre zone érogène et objet partiel.

C'est alors sur un mode auto-érotique que ce mouvement pubertaire est décrit par P. Gutton. Selon lui, la source pulsionnelle génitale est extériorisée par le moi, « ... *le corps génital*

devenant séducteur du corps encore enfant. »⁴⁰⁸. La question de la séduction est donc au premier plan lors de ce processus. Celle-ci peut être pensée comme une auto-séduction adolescente, séduction de soi-même à travers l'autre-adolescent ou l'autre-enfant. P. Gutton (1991) parle de « *la fonction de l'adolescent* » qui sera de trouver une issue à cet auto-érotisme. La séduction ne renvoie-t-elle pas directement au traumatisme ?

Selon F. Marty (2010), « *la violence des émotions ressenties (amour, haine, ennui, colère, peur, tristesse, honte, culpabilité, stupeur, etc.) témoigne de la violence des transformations subies par l'adolescent, elles sont comme autant de signes de la profondeur de la métamorphose pubertaire, elles témoignent de l'intensité de sa sensibilité* »⁴⁰⁹. Le corps adolescent engendre une surprise, une rupture et réinterroge le sentiment de continuité d'être. Ces changements déclenchent alors indéniablement une discontinuité psychique et des sentiments d'étrangeté envers soi. Dans la plupart des cas, la violence interne du processus d'adolescence n'est pas *directement* intégrée, gérée et transformée, et se manifestera dans des actes violents envers les objets externes - c'est ce qu'on appelle dans un langage populaire : la crise d'adolescence - mais aussi envers les objets internes qui peinent à s'internaliser.

Ainsi, l'axe narcissique et l'axe objectal connaissent une conflictualisation à l'adolescence qui n'apparaît pas à d'autres âges (P. Jeammet, 1990). L'axe narcissico-objectal est vécu par l'adolescent comme antagoniste, créant ce que P. Jeammet a appelé un « *écart narcissico-objectal* ». Ainsi, l'adolescence nous montre que « *le narcissisme n'est pas une donnée en soi, mais que c'est une construction, une résultante d'un équilibre qui à cette époque-là est toujours mise en question et que cet équilibre ne peut se comprendre que dialectiquement avec la relation d'objet et avec le besoin relationnel.* »⁴¹⁰. C'est pour cette raison que le choix d'objet d'amour à l'adolescence nous semble être d'une importance capitale et qui serait intimement lié au narcissisme. La rencontre amoureuse à l'adolescence est au cœur de la problématique de cet « *écart narcissico-objectal* » puisqu'elle pose la question d'être soi-même avec un autre que soi.

⁴⁰⁸ Gutton, P., *Le pubertaire*, Le fil rouge, 1991, p.34

⁴⁰⁹ Marty, F., « Adolescence et émotion, une affaire du corps », *Enfance et Psy*, 49, 2010 p. 40-53.

⁴¹⁰ Jeammet, P., « Fonctionnement psychique à l'adolescence et travail de représentation », *Rorschachiana*, 1990, p.22

Afin de continuer sur le traumatisme à l'adolescence, défini par J. Guillaumain (1985) comme un « *effet de choc* », nous pouvons penser à ce processus, à sa manière originale, comme étant un appel au traumatisme, un « *besoin traumatotropique naturel* »⁴¹¹. Ce besoin n'est autre qu'une tentative de trouver un débouché à des situations de fermeture relationnelle ou d'absence de perspective, dans lesquelles toute mesure défensive ou de tentative de métabolisation ont été vouées à l'échec. Le mouvement traumatophile nous apparaît, dans cette perspective, comme une défense, son objectif étant de « *chercher du côté d'une invocation à une médiation violente du réel, représentant le « père » ...* »⁴¹². Le traumatisme serait donc une façon de « *passer en force* », de changer massivement et dans l'urgence de régime relationnel en se confrontant aux objets de la réalité externe.

La question de la tendance traumatophile à l'adolescence pose la problématique de la crise d'adolescence propre à tout adolescent. Cependant, elle ne semble pas témoigner d'un vécu traumatique qui menacerait préalablement les objets du dedans. Pouvons-nous penser que - au-delà d'une crise d'adolescence - l'adolescente libanaise qui n'a jamais vécu la guerre, marquerait une période de re-traumatisation face à une transmission en négative et traumatique ? Pouvons-nous penser que la douleur ressurgissante dans la rencontre amoureuse à l'adolescence témoignerait d'une transmission maternelle d'objets traumatogènes non-élaborés ?

2.1.2. *L'après-coup à l'adolescence*

Nous ne pouvons aborder la question traumatique en laissant de côté celle de l'après-coup. Comme nous l'avons vu plus haut, les perturbations à l'adolescence, la capacité de jongler entre interne et externe, bouleversent l'accès à la différence des sexes et des générations, la relation avec soi (sur le plan narcissique) et avec l'autre (l'objet externe). « *La puberté serait le dernier traumatisme que l'enfant aurait à subir. Elle est le plus important, celui qui reprend tous les autres ou éventuellement rend traumatique ce qui n'était que complexe imagoïque (théorie de l'après-coup).* »⁴¹³ L'adolescence, dans l'après-coup, déstabiliserait alors, les assises identitaires et corporelles et questionnerait la dynamique du lien, qu'il soit sexuel,

⁴¹¹ Guillaumin, J., « Besoin de traumatisme et adolescence. Hypothèse psychanalytique sur une dimension cachée de l'instinct de vie » *Adolescence*, n°3, 1985, p135

⁴¹² Ibid., p.133

⁴¹³ Gutton, P., *Le pubertaire*, op.cit.

intergénérationnel, avec les pairs, ou les étrangers. Les remaniements identitaires-identificatoires révèlent alors la qualité de l'organisation psychique infantile et peut remettre en question l'équilibre précaire entre investissements narcissiques et objectaux, par la reviviscence des conflits archaïques et œdipiens. Cependant, « *ce n'est pas de réminiscences que souffre l'adolescent, mais d'expériences infantiles marquantes, qui ont pu éventuellement s'inscrire comme traumatismes, et sont restées refoulées ou clivées dans l'inconscient, tout ceci n'ayant pu se constituer en souvenirs. Si tous ces événements sont restés inscrits dans l'inconscient sous forme de traces mnésiques, l'après-coup de la puberté donne une autre saveur à ces événements* »⁴¹⁴.

Nous retrouvons cette notion d'« après-coup » chez M. Emmanuelli (1994), qui décrit l'irruption pulsionnelle pubertaire comme étant un « *second temps du traumatisme œdipien* ». ⁴¹⁵ La sublimation, pour traiter le traumatisme adolescent, est inhérente dans le devenir de cet après-coup et donc primordiale à l'adolescence. Nous verrons, à travers nos cas, que l'élaboration du second temps du traumatisme œdipien génèrera une grande souffrance au niveau de la descendance. Puisque celle-ci est prise dans une fixité œdipienne quand il est question de son choix d'objet sexuel et amoureux, qui doit être identique à l'objet de désir œdipien. Premier et second temps du traumatisme œdipien sont comme collés, le travail de l'adolescence libanaise serait de les décoller, de pouvoir élaborer le traumatisme en le sublimant, de créer de l'après-coup là où transgénérationnellement l'après-coup fait défaut.

Jusqu'ici, nous avons pu appréhender l'adolescence comme une crise des organisations de la latence et non pas comme une crise d'adolescence à proprement parler. Ce bouleversement de la latence serait induit par le « pubertaire » (Gutton, 1991), au moment de l'adolescence. Ce qui apparaît ensuite comme traumatisme, c'est l'échec de la possibilité d'élaborer cette crise. P. Jeammet (2008) dira alors que l'après-coup à l'adolescence aura pour fonction première de remanier des anciennes traces mnésiques à la lumière des nouvelles expériences. Ces traces mnésiques vont être alors l'objet d'une relecture mettant en place un nouveau travail psychique. Le travail de l'adolescence serait de faire face à ce retour du refoulé infantile et mettre en place

⁴¹⁴ Benyamin, M., *Le travail du préconscient à l'épreuve de l'adolescence: approches psychanalytiques et psychosomatiques*. Paris, PUF, 2013, p. 26

⁴¹⁵ Emmanuelli, M., « Incidences du narcissisme sur les processus de pensée à l'adolescence », *La Psychiatrie de l'Enfant*, n°1, 1994, p262

les représentations nécessaires en faveur d'une exigence du figurable psychisant la pulsion « incestueuse ».

En phase de latence, les motions pulsionnelles sexuelles vont se heurter à la barrière de l'inceste et à l'impossibilité de satisfaction de celles-ci. A. Green (1983) évoquera alors des pulsions libidinales de nature sublimée, « *une inhibition de l'activité pulsionnelle qui maintient l'objet en faisant le sacrifice de la pleine réalisation du désir d'union érotique avec lui, mais conserve une forme d'attachement qui en fixe l'investissement.* »⁴¹⁶

M. Benyamin (2013) insistera sur l'importance de la qualité de l'intégration du Surmoi durant la phase de latence face au traumatisme pubertaire car ce pubertaire met à mal la capacité surmoïque à maintenir l'organisation œdipienne. Le travail primordial du Surmoi à l'adolescence sera donc de refouler les représentations œdipiennes et de les transformer en fantasmes garantissant alors le maintien du principe de plaisir. Le sensuel pubertaire ne serait que le continuum du sensuel infantile.

Freud l'énonce bien en disant que tout adolescent porterait en lui des traces mnésiques incompréhensibles jusqu'au réveil du sens par le sexuel. L'apport pubertaire est une entrée par force de « *la passion adulte dans la tendresse de l'enfance : folie sexuelle sur terre vierge.* »⁴¹⁷ Cette « folie sexuelle » se doit d'être neutralisée à la latence par les parents. Ces derniers ne doivent pas faire preuve de tendresse envahissante au risque d'exciter les pulsions infantiles endormies. « *La tendresse des parents a réussi à éviter d'éveiller sa pulsion sexuelle prématurément... qu'elle peut accomplir sa tâche qui est de guider cet enfant, arrivé à l'âge de la maturité, dans le choix de l'objet sexuel.* »⁴¹⁸ Freud dénonce des parents qu'il nomme « névropathes » car incapables de contenir leurs propres pulsions incestueuses même platoniques enrayant, par là même, le processus de subjectivation de l'adolescent.

Pour Freud (1905), ce sont les « transformations pubertaires », où la pulsion sexuelle (auto-érotique) allant à la rencontre de l'objet, sous le primat des zones génitales, qui renforcerait le processus de l'adolescence. Ces transformations accompagnent le passage de la vie sexuelle

⁴¹⁶ Green, A., (1983). *Narcissisme de vie, narcissisme de mort*, Paris, Editions de Minuit, p. 102.

⁴¹⁷ Gutton, P., *Le pubertaire*, op.cit., p31.

⁴¹⁸ Freud, S. (1905). *Trois essais sur la théorie sexuelle*, opcit., p.168

infantile à sa forme « normale et définitive ». L'accès à la vie sexuelle « normale » implique, selon Freud, la conjonction entre le courant de la tendresse et celui de la sensualité qui sont dirigés vers le même objet. Ainsi, avec la génitalité et la capacité de transmettre la vie, la réalisation des fantasmes œdipiens de l'enfance devient possible.

2.1.3. *Le processus adolescent : de l'incestuel à l'amour*

« Un des multiples problèmes que l'adolescent doit résoudre est précisément le rapport entre sa jouissance onanique et ses scénarios fantasmatiques. Comment faire pour rencontrer un autre quand on a à sa disposition la possibilité de jouir de soi en incluant simplement l'autre dans son fantasme ? Heureusement, il y a l'amour (...). Ce que l'adolescent découvre, à son corps défendant, c'est que pour pouvoir jouir du corps de l'autre, il lui faut en passer par l'amour. »⁴¹⁹

Selon, P. Gutton (1991), l'adolescence est donc un processus, un « *travail exigé à la psyché pour intégrer les nouveautés/pubertaires, porteuses de modifications corporelles à la fois profondément intimes et étrangères* ».

La manifestation pulsionnelle intense à l'adolescence, en particulier celle des pulsions sexuelles et destructrices, provoque un déséquilibre entre les instances psychiques : la stimulation des pulsions du Ça, accrue par les exigences d'une quantité pulsionnelle forte, provoque une déstabilisation du lien entre le Moi et le Surmoi, mettant en jeu de nouveaux mécanismes de défense (régression, sublimation, etc.). La recherche des idoles et idéaux est hautement sollicitée pendant cette période. L'adolescent manifeste une curiosité envers les objets extérieurs et cherche à investir de nouveaux modèles identificatoires.

L'adolescent *se suridentifie* avec les héros de cliques et les foules au risque de perdre son individualité. L'idéalisation étant la réflexion d'un amour grandiose narcissique et déssexualisé va de pair avec la perte. J-P Winter le dira subtilement : « *L'amour étant un processus d'idéalisation, l'homme qui se refuse à ce que cette idéalisation le confonde avec Dieu y perd*

⁴¹⁹ Winter, J-P., « Le grand amour », *La lettre de l'enfance et de l'adolescence*, op.cit.

nécessairement de son être. On peut en effet pousser l'idéalisation jusqu'à confondre celui que l'on idéalise par amour avec un dieu. Quand un être humain est pris pour un dieu, il y perd de son être puisqu'il n'est plus humain. Dans le mouvement d'idéalisation, il y a, subrepticement, un mouvement de perte. »⁴²⁰

Ainsi, par l'établissement de nouveaux liens d'attachement, et par l'adhésion à un (des) groupe(s), l'adolescent acquiert un « idéal du moi collectif », contribuant au renforcement de son narcissisme ou, au contraire, à sa destruction.

Avec l'accès à la pensée hypothético-déductive, c'est-à-dire abstraite, l'adolescent acquiert l'aptitude à comprendre et à analyser pour agir dans le réel, en fonction des structures formelles. Il manifeste le besoin de savoir, de maîtriser le réel. Et cette curiosité intellectuelle porte sur soi et sur l'autre. La préoccupation corporelle est inhérente à l'adolescence, elle s'exprime par une attirance pour son propre corps et pour celui de l'autre, ou par une haine de son propre corps et un repli sur soi. De plus, l'amour chez l'adolescent, dans le sens de l'investissement d'un nouvel objet et de l'engagement dans une relation avec un autre distinct et différent de soi, joue un rôle important sur le plan narcissique.

Freud (1905) précise que c'est seulement pendant la puberté que la distinction entre les caractères masculin et féminin s'effectue. Le choix de l'objet, repris au cours de la puberté, est, selon lui, essentiellement déterminé par les affections que l'enfant porte pour ses parents et les personnes de son entourage. Et compte tenu de la barrière de l'inceste, ce choix se détourne de ces personnes et se reporte sur d'autres personnes qui leur ressemblent. La forme définitive de la sexualité est conditionnée par l'extérieur et par l'élaboration ultérieure. La direction de la pulsion sexuelle est limitée par des représentations collectives de la morale imposées par la société. D'autre part, l'adolescent peut s'intéresser à la vie professionnelle, s'insérer dans des activités sociales et s'engager dans la vie politique, motivé par l'indépendance revendiquée, l'opposition ou l'identification à ses parents.

⁴²⁰ Idem

Le dépassement du processus adolescent implique une intégration de l'identité sexuelle, une réorganisation des instances psychiques, un remaniement du narcissisme et des relations objectales, permettant l'intériorisation des identifications, construction identitaire, autonomisation, subjectivation et séparation. Toutefois, la rupture de ce processus engage l'adolescent dans des impasses susceptibles de déboucher sur des issues pathologiques (Emmanuelli, 2009).

2.2. Violence de la féminité et violences féminines

2.2.1. Adolescence et féminité

Le remaniement du conflit œdipien, à l'adolescence, met en avant l'ambivalence envers le parent du même sexe : idéalisation, identification, rivalité et opposition sont mises en jeu dans les liens mère-fille ou père-fils. A l'adolescence, la mère, qui est le pivot du repère féminin, fait l'objet de rivalité et de haine dans l'avènement de la génitalité adulte. La renaissance de la rivalité adolescente peut aggraver la conflictualité intrafamiliale et détruire l'homéostasie du système familial. Ou bien, contrairement, à travers toute cette pulsionnalité remise en jeu, cette rivalité peut bâtir et renforcer une existence personnelle subjective, (re)-trouver un désir qui n'est pas pris par le poids de la filiation.

Notre étude portant sur la question de la féminité entre mère et fille dans un Liban d'après-guerre, nous mettrons en exergue quelques questionnements sur la féminité à l'adolescence que nous n'avons pas élaborés dans la partie théorique.

Le corps féminin et l'assomption à la féminité, à l'adolescence font l'objet d'une violence déstabilisante et mettent en avant « *une épreuve du féminin* » (C. Ternynck, 2000). C. Ternynck (2000) relève deux axes de recherche dans la relation mère-fille qui mettent en avant l'épreuve du féminin à l'adolescence. Le premier axe se situe du côté de l'éros et du lien, dans lequel la question de la naissance et de la transmission du féminin est prépondérante. Le second axe est teinté par la rivalité inassumée ; dans celui-ci, le travail de la haine, du détachement, des ruptures et du deuil, et des fantasmes de meurtre de la mère sont explorés comme étant l'expression d'une impossible séparation.

A l'adolescence de la fille, la mère a pour fonction d'accompagner l'adolescente à l'accueil des caractéristiques de son sexe, et lui permettre ainsi d'élaborer sa propre position par rapport à la féminité. L'identification au sexe maternel ne pourrait se concevoir en dehors de la généalogie : « toute mère se trouverait engagée à transmettre à travers un certain nombre de messages, de repères identificatoires, d'indices de valeurs, sa propre conception et, à travers elle, celle que lui a transmis sa propre mère. »⁴²¹ Elle poursuit, « le féminin se conquiert, à travers une filiation incessamment réorganisée, autant dans la vivance de l'homosexualité que dans la capacité à en faire le deuil. »⁴²². Une homosexualité à l'adolescence qui est, selon elle, inhérente à l'adolescence de la fille. En effet, le chemin qu'emprunte toute jeune fille pour accéder à son identité féminine impliquerait selon elle, - sous une forme manifeste ou latente - une expérience « homo-érotique » avec une autre femme que la mère. Face à l'émergence de la haine que génère cette expérience, elle peut être à l'origine soit d'une épreuve vitalisante pour le corps sensoriel et moteur, soit d'une sauvegarde narcissique pour l'activité psychique et enfin, soit d'une impulsion vers la génitalité.

Dans son livre « Adolescences... rencontres du féminin » S. Lesourd (2009), soutient l'hypothèse qu'à l'adolescence, la rencontre du féminin est primordiale dans la constitution identitaire que ce soit pour le garçon comme pour la fille. Nous développerons en large cet aspect dans le cas de Maria et donc nous le laisserons pour l'instant de côté. En ce qui concerne la fille, nous pensons, comme S. Lesourd, que le « temps de passage à l'adolescence est pour toute fille un moment crucial de reconstruction narcissique »⁴²³. Freud (1914) soulignait cette particularité : « dans ce cas (celui de la femme) il semble, que lors du développement pubertaire, la formation des organes sexuels féminins, qui étaient jusque-là à l'état de latence, provoque une augmentation du narcissisme originaire... ». Et ensuite « Leur besoin ne les fait pas tendre à aimer, mais à être aimées, et leur plaît l'homme qui remplit ces conditions. Cette réactivation du narcissisme originaire ne se construit que de la présence de l'Autre qui reconnaît cet appel. »⁴²⁴, un appel qui manquera de destinataire comme nous le verrons dans nos cas. Les mères de « nos »

⁴²¹ Ternynck, C., « L'épreuve du féminin à l'adolescence », Paris, Editions Dunod, 2000, p.10

⁴²² Idem

⁴²³ Lesourd, S. « Le féminin à l'adolescence : constitution d'un lieu », *Adolescence*, vol. 60, no. 2, 2007, pp. 359-371.

⁴²⁴ Freud, S., (1914), « Pour introduire le narcissisme », *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1999

adolescentes, à la féminité lésée par la guerre civile, se confondraient avec leurs plaies et manqueraient à cet appel crucial lors de l'adolescence. Une réponse maternelle essentielle afin que la fille puisse se construire dans un « *rapport à l'image de son corps de femme et à son désir de femme* ». Ce désir d'être aimé et d'aimer... d'aimer l'amour.

Ce corps à corps mère-adolescente pose la question de la découverte ou de la redécouverte du vagin, fondamentale dans la différenciation des sexes. S. Lesourd dira à ce sujet : « *L'objet phallique règle pour l'enfant la question des sexes, là où l'adolescente, mais aussi l'adolescent, doit découvrir la fonction du lieu, du contenant comme marque de la différence sexuelle* »⁴²⁵. La problématique de la différence sexuelle « *est reprise dans la transformation corporelle et la découverte du leurre phallique de la promesse œdipienne. Face à cette découverte, c'est la question de ce qui se joue au-delà du phallus qui vient à inscrire, pour les deux sexes, le nouveau rapport à l'identité sexuée.* »⁴²⁶. L'au-delà du phallus c'est la femme, son illusion en est l'amour. Cette illusion, moteur de l'adolescence, semble être mise à mal dans un Liban d'après-guerre, non pas en raison d'une problématique liée à la différence des sexes mais plutôt à celle des générations.

Nous verrons alors, à travers nos cas, que la rencontre avec la fonction du lieu marque la différence sexuelle mais aussi la différence des générations. En effet, nous pensons que, dans un Liban d'après-guerre dans lequel l'être femme est *silencié*, fixé, dominé par la religion et le patriarcat, cette fonction pour la femme d'après guerre civile devient le tenant-lieu d'une souffrance maternelle et d'une féminité écorchée. A défaut de ne pouvoir s'approprier son vagin qu'en « *négatif* », la féminité de la fille restera collée et représentante d'une mère à la féminité atrophiée par la guerre. Différences des sexes oui, mais la (re)découverte du vagin chez la fille pose indéniablement la question de l'identique entre mère et fille et la différenciation entre les générations. L'adolescente se retrouve donc dans un dilemme de taille : - encore plus probant quand il fait l'objet d'une transmission pathologique - être comme sa mère mais ne pas être elle.

D'autre part, la (re)découverte du vagin par la fille génère aussi des mouvements violents car elle suppose de penser la **pénétration**, et ainsi d'élaborer quelque chose d'une réceptivité

⁴²⁵ Lesourd, S., « Le féminin à l'adolescence : constitution d'un lieu », *op.cit.*

⁴²⁶ Idem

féminine qui rappelle souvent **viol-ence**. Un vagin pubère ensanglanté qui ne va pas sans rappeler une grave blessure qui peut aller jusqu'à s'infecter. D'ailleurs, R. Diatkine fera le parallélisme entre les règles et le désir d'être violé en écrivant que pour la fillette avant la puberté « *ces transformations à venir sont à la fois la marque d'un futur gain narcissique, et la menace d'une future effraction corporelle. Souhaiter avoir ses règles n'est pas étranger au désir d'être violée...* »⁴²⁷. M. Klein (1932) met en avant dans la féminité chez la petite fille : l'oralité et l'analité comme des modèles à la réceptivité féminine : « *Même si elle assimile, sous l'action dominante de ses pulsions orales et anales, le vagin à la bouche et à l'anus, elle le conçoit, (...) comme une cavité de la région génitale destinée à recevoir le pénis du père.* »⁴²⁸ Selon M. Klein il existerait alors, d'emblée, chez la petite fille, une réceptivité primaire, à travers laquelle elle investirait l'intérieur de son corps comme ayant la possibilité d'accueillir et conserver toutes sortes d'objets, bons ou mauvais, appartenant aussi au père, celui-ci déjà repéré comme masculin par la petite fille.

J. Chasseguet-Smirgel (1964), dira que « *L'envie du pénis n'est au fond que l'expression symbolique d'un autre désir. La femme ne veut pas être un homme mais se dégager de sa mère en étant complète, autonome, femme.* »⁴²⁹. Dans cette même lignée, nous pouvons dire qu'à l'adolescence féminine « *... la fille reprend d'une manière régressive et défensive une position active, (...) une revendication du pénis, le pénis est désiré pour soi, il s'agit de l'avoir pour ne pas être pénétrée.* »⁴³⁰. Cependant, au-delà de ces questions de découverte et de réceptivité vaginales, c'est la dimension de l'enfantement, au sens le plus large, qui se dévoile dans cette construction de la féminité. En effet, « *c'est (...) dans cette relation précoce à la mère, pensons-nous, que la féminité va se transmettre de mères en filles, féminité liée à l'envie d'enfanter - ce qui est un tout autre choix que d'être mère ; c'est sans doute pourquoi nous retrouvons ce modèle universel de faire vivre, d'enfanter, dans le désir que peuvent éprouver hommes et femmes de créer une œuvre, quelle qu'elle soit, œuvre d'art, découverte scientifique ou autre.*

⁴²⁷ Diatkine, R., « Du traitement analytique à la période de latence. Réflexions sur les traitements à la période de latence », *La Psychiatrie de l'Enfant*, 1979, p.371

⁴²⁸ Klein, M., (1932), « Le retentissement des premières situations anxiogènes sur le développement sexuel de la fille » in *Psychanalyse des enfants*, Paris, PUF, 2009, p. 224

⁴²⁹ Chasseguet-Smirgel, J., *La sexualité féminine*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1964, p. 182

⁴³⁰ Luquet-Parat, C-J., « Le changement d'objet », in *La sexualité féminine*, sous la direction de Chasseguet-Smirgel, J., *La sexualité féminine*, Paris, opcit, p. 135

». ⁴³¹ L'acte créateur à l'adolescence nous apparaîtra comme fondamental dans la construction de la féminité et dans l'appropriation subjective de celle-ci.

Quoi qu'il en soit, que l'adolescente fasse la découverte de son vagin ⁴³² ou qu'elle n'en fasse que la redécouverte, l'apparition du flux menstruel signe en tout premier lieu une capacité nouvelle de procréation. Celle-ci attribue au vagin des particularités nouvelles et uniques, pouvant évoquer des fantasmes de contention (du pénis masculin, du bébé...). « *C'est par la perte d'un contenu corporel le sang des règles, qui vient aussi marquer l'absence d'un autre contenu : le bébé - que l'enfant-fille s'introduit à son être-femme et à la fonction contenant de son corps. Le corps de la jeune fille se creuse, s'évide pour laisser place à sa fonction de réceptacle. De plein, le corps devient creux ; de plat, il devient surface. A. Anzieu (1993) utilise une fort belle expression pour désigner ce qui sépare le corps féminin du corps masculin à l'adolescence : « Le pénis est un objet, le vagin est un lieu. »* ⁴³³

Ce lieu doit donc faire simultanément l'objet du maternel et du sexuel féminin maternel, pour que l'adolescente puisse s'approprier la fonction de ce lieu dans sa totalité. La fille prise dans les mouvements adolescents, nous amène à penser que deux représentations de la mère règnent simultanément. La première représentation est celle de la mère porteuse de l'enfant - essence de l'identité primaire féminine - dotée des particularités de réceptivité et d'activité-passivité. La deuxième représentation est celle de la femme au désir ailleurs, qui reçoit le pénis et l'amour du père et qui constitue de cette manière un barrage dans le mouvement de séduction œdipienne. Si le maternel prône sur le sexuel féminin ou vice versa (nos cas représenteront une problématique de ce type) ; à l'adolescence de la fille nous retrouverons une « *contradiction interne insoluble qui (empêchait l'adolescente) de s'inscrire relation amoureuse, (...) ailleurs que dans une relation fraternelle de petite fille, dans un corps de femme désirante. Il s'agissait bien d'une*

⁴³¹ Le Guen, A., *De mères en filles. Imagos de la féminité*, Paris, Presses Universitaires de France, 2001, (Collection Epîtres), p.50

⁴³² Freud écrit que le vagin « *n'est pour ainsi dire pas présent pendant de nombreuses années ; peut-être ne commence-t-il à produire des sensations qu'à la puberté* » [1931, p141], considérant que l'organisation sexuelle de la fille est d'abord phallique. Pour Freud, c'est à l'adolescence que ce dernier prend toute son influence, la puberté étant « *caractérisée chez la jeune fille par une nouvelle vague de refoulement, qui atteint particulièrement la sexualité clitoridienne.* » [1905, p130]

⁴³³ Lesourd, S., « *Le féminin à l'adolescence : constitution d'un lieu* », *op.cit.*

*histoire d'amour dans ce silence, mais d'une histoire d'amour non sortie de l'enfance, une histoire d'amour où la femme n'existait pas encore. »*⁴³⁴

Ceci nous amène alors à nous poser la question de la possibilité de l'appropriation subjective de la féminité lorsque la mère est elle-même en difficulté d'appropriation des spécificités de son sexe.

Dans la confrontation narcissique de l'adolescente à sa mère, on notera une confusion entre le féminin et le génital. C'est ce qui nous paraît en jeu dans la situation de la femme en temps de guerre, qui nous est apparue tout au long de cette thèse comme la victime principale de la guerre qui ne semble jamais avoir pu passer à un autre statut à cause de la fixité dans laquelle la confronte une guerre au caractère infini.

L'enjeu, qui à l'adolescence serait de trouver à l'extérieur de la famille des références substitutives à cet accompagnement maternel défaillant/absent vers la féminité, semblerait faire l'objet de « sabotage interne », s'opposant à la rencontre. Les objets maternels internalisés apparaîtraient comme menaçants et entraveraient la rencontre dans ce qu'elle pourrait avoir de réparateur. Les mères-victimes, dont le traumatisme est encore actuel, sembleraient alors faire barrière à la rencontre et la substitution à l'adolescence et entraîneraient l'adolescente dans la répétition et fixité maternelle. Dans cette difficulté de la recherche d'objet substitutif ou amoureux, nous retrouvons ce que P. Jeammet (1990) situe dans le champ du social comme « *un affaiblissement des limites et des interdits et notamment des barrières intergénérationnelles qui étaient autant de limites sur lesquelles pouvaient s'appuyer les assises narcissiques de l'adolescent.* »⁴³⁵

Par ailleurs, l'accès à la féminité à l'adolescence atteste d'un retournement dans lequel la fillette qui devient dans son fantasme l'objet d'un voir (séductrice). La petite fille « *passé d'une*

⁴³⁴ Idem

⁴³⁵ Jeammet, P., « Fonctionnement psychique à l'adolescence et travail de représentation », op.cit., p23

*position masochiste spécifique à une position voyeuriste puis exhibitionniste qui lui permet de s'affirmer et de briller de tous les feux de sa féminité. »*⁴³⁶

Ce passage ne se fait pas aisément que ce soit pour la fille dans son inquiétude de détruire le pénis paternel, ou pour la mère qui partage cette même inquiétude. Dans *la normalité* des cas, la mère sera donc amenée à orienter la séduction de sa fille ailleurs. M. Cournut-Janin dira alors que « *ce message maternel non - dit passe (...) par l'investissement du corps tout entier de la petite fille : ainsi est décalé, déplacé, voilé, annulé, refoulé l'investissement précis de son sexe.* »⁴³⁷

Ce message maternel signerait alors un regard du père se portant sur le corps de la fille tout entier et non pas sur son vagin. Le regard du père qui se porte sur « une fille tout entière » est destiné à l'évitement du réveil chez le père de l'angoisse de castration liée au sexe féminin mais aussi à un fantasme incestuel éveillé par la puberté. M. Cournut-Janin écrit à ce sujet que l'arrivée de la puberté entraîne « *un réveil de l'angoisse de castration chez le père de l'adolescente (...) ; réveil d'autant plus bouleversant pour l'équilibre pulsionnel de celui-ci que la fille, devenue femme, manque à jouer le rôle d'objet phallique narcissique qui, tout un temps, servait dans l'économie familiale à endiguer les effets de la peur de la féminité.* »⁴³⁸. Ainsi, nous retrouvons à l'adolescence cette angoisse de castration, dans les représentations du père sur l'état du vagin de sa fille comme étant « vierge ou trouée ». La question de l'honneur paternel sur la virginité de sa fille se retrouve éminemment dans la société libanaise qui ne semblerait pas, dans cette optique, avoir établi de bonnes défenses contre l'angoisse de castration puisque l'état du vagin semblerait attester de la fille en entier.

La féminité à l'adolescence passe avant tout par la rencontre avec le féminin maternel mais il ne faut pas sous-estimer le rôle du père et de son regard structurant dans cet accès à la féminité. Nous reviendrons amplement, à travers l'étude de cas, sur les fonctions du père pour l'adolescente. Le rôle organisateur de la fonction paternelle à l'adolescence de la fille est

⁴³⁶ Bonnet, G., « Voir être vue. La part du père dans l'accès de la fille à la féminité » in *Clés pour le féminin. Femme, mère, amante et fille*, sous la direction de Schaeffer (J), Cournut-Janin (J), Faure-Pragier (S) et al., Paris, Presses Universitaires de France, 1999, pp87-88

⁴³⁷ Cournut-Janin, M., « Le premier rouge à lèvres ou la peur de la féminité chez les parents de l'adolescente », *La Psychiatrie de l'Enfant*, 1998, p. 69

⁴³⁸ Idem

primordial dans la régulation de « l'axe narcissico-objectal » et dans la rencontre amoureuse. Le corps pubère effracte et chamboule l'organisation psychique de la période de latence et la violence symbolique et imaginaire à l'adolescence de la fille ou du garçon s'exprime aussi à travers une « *violence réelle symétriquement ordonnée.* »⁴³⁹

2.2.2. *La violence à l'adolescence*

A l'adolescence, le recours à l'acte devient alors l'un des modes d'expression privilégié. L'angoisse liée aux bouleversements aussi bien psychiques que physiques est l'apanage de l'agir violent de l'adolescent. Les différents modes de passage à l'acte sont très divers et l'ensemble des conduites comportementales peut-être concerné : crise clastique, vol, agression, fugue, suicide, automutilation, conduite sexuelle, conduite d'addiction... L'adolescent qui éprouve souvent une grande violence en lui et autour de lui, est conduit à des manifestations hétéro et auto-agressives (automutilations, conduites suicidaires, conduites à risque). En effet, l'adolescence fait violence en elle-même et elle est marquée par un mouvement de rejet des objets parentaux et des identifications premières et de rupture. À l'adolescence, le meurtre et le triomphe sont inhérents au processus de maturation et au passage à la vie adulte : « *Si l'enfant doit devenir adulte, ce passage s'accomplira alors sur le corps mort d'un adulte* »⁴⁴⁰.

La question du refus de la passivité et du féminin nous semblerait fondamentale pour « *le sujet adolescent en violence* »⁴⁴¹. En effet, « *c'est bien la difficulté à occuper des positions passives ou mieux réceptives primaires qui semble en jeu : du fait de la massivité des traumatismes primaires, les formes passives (être aimé, choyé, bercé, etc...) sont lourdes d'une menace passivante mortifère (être écrasé, empiété, maltraité), contre lesquelles se mettent en place les défenses narcissiques phalliques, limitant les possibilités d'introjection pulsionnelle et le*

⁴³⁹ Lesourd, S., « Violences réelles de l'adolescence », *Pourquoi la violence des adolescents ?*, ERES, 2001, pp. 127-138.

⁴⁴⁰ Winnicott D. W. (1975), *Jeu et réalité, l'espace potentiel*, Paris, Gallimard, Folio, 2004, p. 200

⁴⁴¹ Lesourd, S., « Violences réelles de l'adolescence », *Pourquoi la violence des adolescents ? opcit.*

développement de relations objectales marquées du sceau de la sollicitude. »⁴⁴². Nous oserons donc postuler que la violence des adolescents (garçons ou filles) serait la résultante de la « *rencontre au féminin* » et de ses vicissitudes. Nous ne pouvons que reprendre la conception de J. Shaeffer, 2007, concernant le « *travail du féminin* » qui, dans les deux sexes, correspond aux nécessités d'intégration du génital, de la différence des sexes, du pulsionnel (sexuel), et inéluctablement d'intégration et de différenciation du fond féminin maternel primaire duquel ce pulsionnel est issu. Ce travail devra élaborer le sexuel génital et traumatique de l'adolescence. Ainsi, le passage à l'acte adolescent évoquerait notamment la peur de la passivité. Par l'agir, l'adolescent s'affirme et ainsi, évite la passivité qui le renvoie à la soumission infantile et, pour le garçon, aux tendances incestuelles, et homosexuelles dans le cas de la fille.

Nous pouvons relever deux types de facteurs qui influent sur l'agir : les facteurs environnementaux / culturels (vus dans toute la partie théorique) et les facteurs internes propre à l'adolescence (que nous avons évoqués plus haut). Nous pensons que la compréhension des agirs adolescents à la lumière de ces facteurs ne peut pas se faire de façon distincte : l'un ne va pas sans l'autre. Plus encore, nous pensons que l'adolescence serait le paradigme du malaise social et culturel. Dans notre recherche, nous pensons qu'à travers les passages à l'acte violent de l'adolescent, nous pouvons discerner une problématique liée au défaut de transmission d'une guerre civile qui n'a donc pas trouvé de fin. « *La mise en scène de symptômes tels que toxicomanie, violence, marginalité, témoigne et traduit non seulement une souffrance individuelle mais aussi des paradoxes et un malaise social dont certains adolescents sauront s'accommoder ; d'autres, plus fragiles, ne pourront que se trouver désarmés.* »⁴⁴³

S. Lesourd (2001), le dit bien « *Les mises en acte de l'adolescence sont extrêmement limitées dans les faits et ont de tout temps été les mêmes.* »⁴⁴⁴ Ainsi, la délinquance questionnerait la Loi, la toxicomanie celle de la jouissance et le passage à l'acte sexuel celle de la sexuation du corps. Cependant, dit-il « *ce qui change suivant les époques, c'est le sens de celles-ci, ou, pour le dire*

⁴⁴² Chagnon, J-Y ; Dayan, J., « « Délinquance et féminin » », *Adolescence*, vol. t.36 1, no. 1, 2018, pp. 9-12.

⁴⁴³ Merini, A-F., « Corps de la femme entre sacralité et désymbolisation », *Pourquoi la violence des adolescents ? Op.cit.*, pp. 53-58.

⁴⁴⁴ Lesourd, S., « Violences réelles de l'adolescence », *Pourquoi la violence des adolescents ? Op.cit.*

autrement, leur lieu d'adresse, la forme du lieu de l'Autre qu'elles interpellent. »⁴⁴⁵. Pour le dire encore autrement, dans le contexte libanais d'après-guerre, la signification de l'agir adolescent change profondément « *selon qu'elle se produit dans une société où l'opposition aux dispositifs de l'ordre public se confond avec l'opposition aux parents comme dépositaires de l'ordre familial, ou dans une société où l'espace public se dissocie nettement de l'espace d'autorité parentale et religieuse.* »⁴⁴⁶

Dans cette relation - plus qu'étroite - entre le contexte social et celui de l'individuel, nous sommes même amenés à nous poser la question de la signification du masochisme féminin qui nous apparaît, dans la clinique adolescente de nos jours, comme prépondérante.

Pouvons-nous penser que cette signification n'aurait pas de sens en dehors de son contexte social ? « *L'étendue supposée du masochisme féminin existe-t-elle ou bien est-ce une construction sociale et le fruit de rapports de force ?* »⁴⁴⁷.

Quoi qu'il en soit, l'agir constitue une stratégie interactive à l'adolescence dans le sens où c'est un moyen pour lui d'interagir avec l'autre, et de renforcer ou de réinterpréter les limites en re-questionnant les interdits. L'agir constitue également un mécanisme de défense. P. Jeammet, explique que la fréquence des troubles du comportement agi à l'adolescence par le fait qu'en passant à l'acte, l'adolescent exprime le besoin de se redonner un rôle actif qui contrecarre le vécu profond de passivité face au bouleversement subi. L'adolescent éviterait ou se défendrait contre un vécu de dépression et de perte réveillé par le travail de séparation qu'implique le mouvement adolescent. Le passage à l'acte chez les adolescents psychotiques ou prépsychotiques pourrait se comprendre comme une défense vis-à-vis de la dépersonnalisation ou de la confusion d'identité.

L'issue à la violence adolescente ? Nous pouvons la penser comme dans l'investissement de nouvelles relations objectales. Car l'insertion dans des nouvelles relations d'objet produit chez

⁴⁴⁵ Idem

⁴⁴⁶ Kahi, A. « Modèles d'addiction chez l'adolescent libanais. Problèmes et perspectives », *Pourquoi la violence des adolescents ?* ERES, 2001, pp. 177-189.

⁴⁴⁷ Dayan, J., « Le puzzle de la délinquance des jeunes filles : un champ de recherches ouvert », *Adolescence*, vol. t.36 1, no. 1, 2018, pp. 13-21.

l'adolescent des nouvelles identifications. Son introduction dans la vie sociale est, paradoxalement, nécessaire pour son devenir individuel. Le groupe de pairs adolescents tient une fonction médiatrice, transitionnelle et transformationnelle dans le devenir individuel. L'expérience avec le groupe facilite le mouvement de séparation des objets parentaux et la résolution du conflit œdipien, et renforce la différence entre les générations. Le groupe permet à l'adolescent de se différencier par une relation narcissique et d'acquérir un sentiment subjectif identitaire, mais il peut aussi l'induire dans l'aliénation.

2.3. Se différencier à l'adolescence

Comme nous avons pu le comprendre, l'adolescence est un processus de transition entre l'enfance et l'âge adulte. Lors de ce processus transitoire, l'adolescent doit acquérir la capacité à se construire comme sujet dans un monde extra-familial et trouver de nouveaux objets d'attachement. L'adolescent qui « entre dans le monde » ne doit toutefois pas faire acte de rupture totale avec les modèles infantile ni d'accéder à une soi-disant autonomie sans conserver des liens anciens, parce que « *toute tentative de se défaire brutalement de ses racines et de libérer ses pulsions sans entraves ne peut que générer la destructivité* »⁴⁴⁸.

2.3.1. La subjectivation

« *L'ensemble de ces transformations physiques et psychiques est constitutif du processus de subjectivation (Cahn, 2006) qui, lui-même, repose sur l'organisation narcissique du sujet, mais aussi sur les capacités contenant, symbolisantes, psychisantes de l'environnement primitif et actuel ayant permis (ou non) l'organisation d'une intériorité et sécurité psychique, mise à mal dans ces pathologies de l'agir à expression extériorisée. Dans ces derniers cas, la répétition de l'agir « dit » « quelque chose » à « quelqu'un » de ces ratages, elle est « messagère » (Roussillon, 2010), problématique que nous interrogeons ici sous l'angle du féminin meurtri* »⁴⁴⁹.

⁴⁴⁸ Marty, F., *Le jeune délinquant*. Paris, Payot, 2002

⁴⁴⁹ Chagnon, J-Y, et al. « Vicissitudes de l'intégration du féminin », *Adolescence*, vol. t.36 1, no. 1, 2018, pp. 69-83.

Nous allons donc développer la notion de subjectivation (Cahn, 1997) à l'adolescence. Cette notion est essentielle dans notre travail de recherche puisqu'à cet âge, les obstacles internes et externes, en ce qui concerne la difficulté face à l'appropriation de ses pensées, de ses désirs et de la question identitaire (qui suis-je ?), sont flagrants. Rappelons que notre questionnement de départ pose la question de la difficulté d'extraction face à la violence de la transmission et de la répétition de la guerre civile libanaise. Le descendant, en devenant sujet de ses propres désirs (se subjectivant), sujet libre en amour, libre d'être dans sa relation avec le différent (nous retrouvons « *l'axe narcissique-objectal* »), ne sera plus écrasé par le poids d'une transmission en négatif.

La subjectivation est à comprendre comme un processus spectral qui s'étend « *de la conquête, l'appropriation, l'incorporation, jusqu'à l'assimilation, l'introjection et l'identification de ce qui, tout en étant à son origine, se (re)trouve extérieur au psychisme* »⁴⁵⁰ Toujours selon, A. Konicheckis (2006), que ce processus « *retrace le surgissement du sujet et de la subjectivité personnelle à partir du non-encore-sujet* »⁴⁵¹. C'est un processus de différenciation, qui apparaît comme étant bien plus qu'un processus d'individualisation-séparation, « *permettant, à partir de l'exigence interne d'une pensée propre, l'appropriation du corps sexué, l'utilisation, dans le meilleur des cas, des capacités créatives du sujet dans une démarche de désengagement, de désaliénation du pouvoir de l'autre ou de sa jouissance et, par là même, de transformation du Surmoi et de constitution de l'Idéal du Moi* »⁴⁵².

La subjectivation, qui est un processus qui ne concerne pas un âge précis, est un processus asymptotique qui n'est jamais complètement abouti, ni défini une fois pour toutes. C'est un processus hasardeux, continu, qui est en lien avec le passé, le présent, et le projet d'avenir. La subjectivation renvoie à la transformation et l'appropriation subjective de la réalité psychique. Selon A. Konicheckis (2008), elle met en jeu la paradoxalité des origines qui sont extérieures à soi, multiples, successives, et partagées avec des objets du monde extérieur. Ce processus atteste d'« *un sujet qui a sans cesse à s'inventer à travers les liens dans leur nécessité comme dans leur perpétuelle remise en cause et la virtualité toujours ouverte de les défaire, de les refaire, les*

⁴⁵⁰ Konicheckis A., *De génération en génération : la subjectivation et les liens précoces*, Paris, PUF, 2008, p. 13.

⁴⁵¹ Konicheckis A., « Subjectivation, vrai self et personnalisation », *Carnet Psy*, 109, 2006, p. 35

⁴⁵² Cahn, R., « Subjectivité et subjectivation », *Adolescence*, 2004/4 n°4, p. 757

mêmes ou d'autres, parallèlement ou autrement »⁴⁵³. Toutefois, selon A. Konicheckis, (2010), il n'y a pas de subjectivation sans intersubjectivité. La subjectivation s'établit en fonction du collectif et du groupal : elle se développe dans le rapport à d'autres subjectivités, ce qui suppose l'inclusion de l'organisation narcissique et subjective des autres dans sa propre organisation subjective.

D'un autre côté, comme nous venons de le dire, la subjectivation, qui n'est pas un processus fixe, est sans cesse remaniée et se trouve selon A. Konicheckis, (2008) « *en danger permanent de désobjectivation ou d'impossibilité* » face aux tendances de détachements et des différenciations. R. Cahn (2004), envisage l'échec de la *subjectalisation* selon « *ce qui, du monde dans lequel s'insère et vit le sujet, ne lui a pas été reconnu ou rendu déchiffrable de son être, de ses pulsions propres, de son identité, de sa place dans la succession des générations ou ce qui, des objets qui l'environnent, lui est intolérable, sur le mode de l'intrusion, de la séduction, du manque, du rejet, ou de l'incohérence et donc non métabolisable, non transformable, non appropriable, le laissant pris dans un rapport aliéné à l'objet par l'excès de l'excitation, son absence ou sa destructivité et la perte du sens* »⁴⁵⁴ L'échec de ce processus peut donc, selon R. Cahn (2004), entraver les processus de pensée et de symbolisation, et contraindre la psyché à des recours défensifs extrêmes.

Enfin, et même si nous avons dit plus haut que la subjectivation développée par R. Cahn était « bien plus qu'un processus de séparation-individuation », nous trouvons que la notion de séparation développée par M. Mahler (1968) est inhérente au processus de subjectivation. Nous pensons donc, comme I. Bernateau (2008), que la séparation est un préalable indispensable au processus de subjectivation : « *le processus de subjectivation présuppose que la séparation d'avec l'objet soit tolérable et qu'elle ne soit pas synonyme d'effondrement, puisque l'avènement d'un « je suis », qui témoigne de l'émergence d'un espace psychique personnel, ne saurait se produire sur fond d'indistinction sujet-objet.* »⁴⁵⁵ Autrement dit, nous pouvons penser que si la séparation d'avec l'objet n'a préalablement pas été bien établie, le processus de subjectivation à

⁴⁵³ Idem

⁴⁵⁴ Ibid, p. 762

⁴⁵⁵ Bernateau, I., « La séparation, un concept pour penser les relations précoces et leur réaménagement à l'adolescence », *La psychiatrie de l'enfant*, vol. 51, no. 2, 2008, pp. 425-455.

l'adolescence sera mis à mal. Nous utiliserons, dans l'étude de nos cas, la notion de séparation à l'adolescence afin de rendre compte du sentiment de perte qui vient avec le travail de séparation. Puisque la séparation originaire serait de l'ordre de l'arrachement, d'une amputation définitive qui oriente tout le destin futur, F. Richard considère que « *la subjectivation adolescente peut être dite prise de conscience de la séparation d'avec le monde comme Autre, au sens hégélien : le Moi se constitue alors comme réflexion du désir sur soi, dans un sentiment de perte* »⁴⁵⁶. Nous verrons à travers nos études de cas que, quand la transmission est pathologique et que les parents n'arrivent pas eux-mêmes à métaboliser leur vécu traumatique, celui-ci sera déversé sur la descendance qui sera en proie à la répétition à l'identique. Cet identique ne permettra pas à aux sujets qui n'ont jamais vécu la guerre civile d'établir une séparation avec l'objet effective et structurante. Allant de pair avec une haine pathologique, la séparation ne rimerait qu'avec destruction réelle du parent et donc avec effondrement. La transmission en négatif mettrait alors à mal la séparation et entraînerait une confusion générationnelle et serait remise à jour à l'adolescence à la lumière du pubertaire et du remaniement œdipien. A l'adolescence, le sujet est replongé « *dans une indifférenciation proche de celle des premiers temps de la vie. Mais cette indifférenciation prend une tout autre tonalité, du fait de la reviviscence œdipienne. On peut même penser que la séparation effective d'avec les objets originaires d'investissement est d'autant plus urgente et nécessaire que les vécus d'indifférenciation de l'adolescent, font naître des éprouvés incestueux difficilement tolérables.* »⁴⁵⁷. La subjectivation à l'adolescence implique les angoisses qui sont celles des premiers mois de la vie et comporte nécessairement « *la même dimension agressive d'expulsion de l'objet hors de la psyché* »⁴⁵⁸ qui s'établit lors de la séparation. Dans nos études de cas, nous parlerons donc de séparation et de subjectivation à l'adolescence afin de mettre simultanément en exergue le travail de l'adolescent qui consisterait à s'extraire- se séparer - des imagos traumatiques parentaux et de la menace de l'identique engendrée par la transmission en négatif et à se subjectiver, à devenir sujet de ses propres désirs et non seulement le fruit de l'extension narcissique parentale.

⁴⁵⁶ Richard, F., « Niveaux de fonctionnement psychique différents », *Troubles de la personnalité. Troubles des conduites*. Editions GREUPP, 1999, pp. 119-137.

⁴⁵⁷ Bernateau, I. « La séparation, un concept pour penser les relations précoces et leur réaménagement à l'adolescence », *op.cit.*

⁴⁵⁸ Idem

2.3.2. *L'adolescence, le narcissisme parental et le générationnel*

Nous arrivons à notre question essentielle qui serait de savoir, comment le sujet qui est avant tout une extension de l'Autre arrivera à se constituer une identité subjective ? Comment en vient-on à se séparer, à pouvoir s'éprouver comme séparé particulièrement de ses objets d'investissement ? Comment est-ce que le sujet pourra se séparer et se subjectiver dans un contexte où la répétition et l'identique règnent ?

L'objet premier est essentiel au Moi en tant qu'objet narcissique. Il permettra à l'enfant d'éprouver une harmonie, une continuité d'être quand sera en jeu le pubertaire. Cette « *autoconservation narcissique* » (Gutton, 2002) permettra une maîtrise du pubertaire. Toujours selon Gutton (2002), le Surmoi héritier des imagos parentales en lien avec le générationnel devient un incontestable élément statutaire à l'adolescence, devenant un partenaire moral exclusif. Si les étayages narcissiques ne sont pas suffisamment bons, la capacité à créer des objets internes est entravée et n'arrive pas à être autonome. Les défaillances des imagos parentales provoque alors une blessure narcissique plus ou moins ouverte : il est devenu traumatique ou persécuteur (Gutton, 2002). Ces fragilités vont se rejouer sur la scène pubertaire et constituer un des traumatismes auquel l'adolescent sera confronté et mettra en difficulté le travail de subjectivation.

D'un autre côté, nous ne pouvons nier – ni nous le voulons, bien au contraire ! - que les liens inter et transgénérationnels fondent l'identité singulière. En effet, selon Freud (1914), le narcissisme individuel s'étaye sur celui des générations précédentes. Les liens de filiation s'établissent en fonction des besoins narcissiques. Le lien avec les parents porte des exigences psychiques envers l'enfant. Freud parlera alors de *His Majesty the Baby* (Sa Majesté l'enfant), « *comme on s'imaginait être jadis. Il accomplira les rêves de désir que les parents n'ont pas mis à exécution, il sera un grand homme, un héros, à la place du père ; elle épousera un prince, dédommagement tardif pour la mère. Le point le plus épineux du système narcissique, cette*

*immortalité du moi que la réalité bat en brèche, a retrouvé un lieu sûr en se réfugiant chez l'enfant. »*⁴⁵⁹

Nous comprenons bien, à travers ce petit énoncé, que le narcissisme de l'enfant devenu adolescent est en lien avec le narcissisme parental. Celui-ci est projeté sur lui et l'enfant est investi par les parents comme un enfant qui aura la capacité de réaliser les rêves et les désirs de ses parents. Réparer ou combler un manque parental. Il s'agit là d'une reviviscence et reproduction du narcissisme parental, depuis longtemps abandonné et remis à jour à travers l'enfant. Cette relation est, selon Freud, dominée par une « *surestimation de l'enfant, une compulsion à lui attribuer toutes les perfections, et à cacher et oublier tous ses défauts. De plus, les parents ont tendance à suspendre toutes les acquisitions culturelles dont ils ont extorqué la reconnaissance à leur propre narcissisme, et à renouveler à son sujet la revendication de privilèges depuis longtemps abandonnés. Ainsi, leur amour n'est rien d'autre que leur narcissisme qui vient de renaître et qui, malgré sa métamorphose en amour d'objet, manifeste à ne pas s'y tromper son ancienne nature. »*⁴⁶⁰

Néanmoins, lorsque, à travers la « progéniture », les attentes narcissiques parentales ne se réalisent pas, celles-ci portent aux parents une blessure narcissique qui peut rendre difficile au petit sujet de trouver sa place et de réaliser sa propre fin. Cette proposition est d'autant plus vraie dans le contexte d'après-guerre libanaise, dans lequel, comme nous l'avons vu dans la partie théorique et dans la relation mère-fille, le bébé au sexe féminin est investi par la mère comme celui qui continuera son combat. La femme libanaise pendant la guerre ayant combattu - entre autres - à travers son union avec le semblable n'en n'attend pas moins de sa fille. Comme nous l'avons démontré dans la partie théorique, la fille qui ne fera pas honneur à ce combat maternel en s'unissant elle aussi au semblable, risquera fantasmatiquement de détruire sa mère au niveau narcissique. Ceci est bien évidemment aussi véridique dans la relation parents-enfant en général, et surtout dans un contexte où la répétition est au premier plan.

Selon H. Faimberg (2003), l'enfant fait l'objet d'une « *capture identificatoire* ». Celui-ci sera, par conséquent, forcé par le régime narcissique d'appropriation/intrusion à une adaptation aliénante :

⁴⁵⁹ Freud, S., (1914), « Pour introduire le narcissisme », op.cit., p. 96

⁴⁶⁰ Idem

« [...] l'enfant reste assujéti à ce que les parents disent ou taisent. Il dépend alors (d'une façon paradoxale), pour sa propre survie psychique, de cette version narcissique fondatrice qui est gardée sous silence par les parents, perdant ainsi le libre accès à l'interprétation de son propre psychisme »⁴⁶¹

P. Aulagnier (1975) élargit la question du narcissisme parental et met l'accent sur la fonction du social dans la transmission narcissique entre le parent et l'enfant. Selon elle, la relation de l'enfant avec ses parents est porteuse des traces de la relation des parents avec le milieu social entourant. L'organisation familiale constitue alors « l'espace où le Je doit advenir »⁴⁶² puisque celui-ci met en jeu le « contrat narcissique » formé par le groupe (d'abord familial, puis social,) qui joue un rôle important dans le devenir du sujet. Le contrat narcissique peut se concevoir comme un pacte d'échange (ou un accord) établi entre le sujet et le groupe. Par « contrat narcissique » P. Aulagnier désigne « ce qui est au fondement de tout possible rapport sujet-société, individu-ensemble, discours singulier-référent culturel »⁴⁶³. Dans ce groupe, l'infans est pré-investi par le groupe « en tant que voix future » qui est chargée de répéter les énoncés du discours de l'ensemble, selon la place qu'on lui désigne. Cette place est anticipée et projetée sur lui dès sa venue au monde. L'enfant doit garantir la durabilité du groupe et, en contrepartie de son investissement, le groupe, à son tour, lui offre un support narcissique.

R. Kaës (2009) reprend la notion de « contrat narcissique » afin de rendre compte des alliances primaires inconscientes, tout en mettant l'accent sur l'aspect paradoxal du contrat narcissique. Selon lui, le contrat narcissique maintient la continuité de l'investissement d'autoconservation pour le sujet et pour l'ensemble dont il est partie constituante. En outre, ce contrat contient une part violente, déstructurante : « le fait qu'il soit transmis et imposé en indique la portée intergénérationnelle, et sa dimension fondatrice ne doit pas [...] occulter ses potentialités aliénantes »⁴⁶⁴. Toutefois, l'investissement narcissique parental a une fonction doublement structurante puisque « l'investissement de l'enfant à venir par le narcissisme parental nourrit et

⁴⁶¹ Faimberg H, (2003), « À l'écoute du télescope des générations : pertinence psychanalytique du concept », in KAËS R. et al. *Transmission de la vie psychique entre générations*, Paris, Dunod, 2003, p. 119

⁴⁶² Aulagnier P. (1975), *La violence de l'interprétation. Du pictogramme à l'énoncé*, opcit., p. 182.

⁴⁶³ Ibid., p. 22

⁴⁶⁴ Kaës R., *Les alliances inconscientes*, Paris, Dunod, 2009, p. 60

soutient le narcissisme du bébé, et, en retour, l'enfant soutien celui des parents en accomplissant leurs rêves de désirs irréalisés »⁴⁶⁵. La formation du narcissisme (primaire) de l'enfant et celui des parents s'étayent sur le *négatif* qui parcourt et soutient cette chaîne.

Pour Konicheckis (2001), l'enjeu principal de la filiation est de pouvoir établir un sentiment - narcissique de continuité là où fatalement et nécessairement se produisent des ruptures et des séparations. La continuité entre les générations se forme avec des discontinuités, se révélant être « *tout aussi inévitables que nécessaires à l'organisation psychique individuelle de chaque enfant* »⁴⁶⁶.

P. Jeammet voue une très grande importance à la réalité externe quant à l'enjeu narcissique à l'adolescence. Celui-ci est « *à la fois fonction de l'organisation de la personnalité, telle que l'histoire l'a forgée, mais tout autant du contexte environnemental de l'adolescent, de la capacité de son entourage et des circonstances à lui fournir les apports narcissiques supplétifs dont il peut avoir besoin. C'est cette importance dévolue à la réalité externe, (...), qui justifie une évaluation attentive du poids économique tenu par les objets externes dans l'équilibre et la qualité du fonctionnement des instances psychiques et des différentes topiques, et qui m'a fait proposer la notion d'« espace psychique élargi» (Jeammet, 1980, p. 481).* »⁴⁶⁷

Nous pouvons alors dire qu'à l'adolescence, les acquis générationnels sont remis en question et à l'épreuve par le processus de subjectivation, et risquent d'entraver le processus identitaire. En effet, les acquisitions phylogénétiques existent au fondement de la formation des processus fondamentaux du psychisme. L'individu appartient à une lignée et à un groupe sur lesquels il s'est bâti narcissiquement. Mais l'individu, qui est certes constitué à partir du social, est aussi un sujet à part entière et singulier. C'est ici que réside une des grandes problématiques de l'adolescent dans un Liban où les « *débordements confessionnels, les communautés, les structures socio-affectives risquent en permanence de se dresser en tant que forces toutes-puissantes, les chefs et les projets appelant les jeunes à se regrouper par les jeux de la liaison*

⁴⁶⁵ *Idem*, pp. 57-58

⁴⁶⁶ Konicheckis A., « Paradoxes et fonctions narcissiques de la filiation », *Cliniques méditerranéennes*, 63, 2001, p. 152

⁴⁶⁷ Jeammet, P., « Spécificités de la psychothérapie psychanalytique à l'adolescence », *Psychothérapies*, vol. vol. 22, no. 2, 2002, pp. 77-87.

intra-communautaire, l'identification et l'idéalisation. »⁴⁶⁸. La tentative des adolescents à concilier et à trouver une balance entre narcissisme et relations objectales semblerait alors mise à rude épreuve à cause de l'emprise du narcissisme parental. Nous retrouverons cette souffrance à travers l'épreuve de la rencontre amoureuse à l'adolescence qui oblige l'établissement d'une séparation avec les imagos parentaux primaires et incestueux afin que puisse se mettre en marche effectivement un processus de subjectivation.

⁴⁶⁸ El Amine Merhi, A., « Violence religieuse et idéologique. Le cas du Liban », *Pourquoi la violence des adolescents ?* ERES, 2001, pp. 147-159.

B. ETUDE DE CAS

A travers ces études de cas, nous essayerons de mettre en avant la difficulté des adolescentes libanaises, qui n'ont jamais vécu la guerre civile, à sortir de l'engrenage de la répétition de cette guerre. Cette fixité à l'histoire d'une guerre infinie condamne la femme sur la sphère sociale en l'empêchant de se libérer des aléas du dogme du patriarcat et du religieux. Elle lui arrache quelque chose de bien plus intime : le droit d'aimer librement. Nous aborderons alors cette problématique à travers la question de l'amour, spécifiquement dans la transmission entre mère des temps de guerre et fille d'après-guerre ; celle de l'interdiction d'aimer librement, d'aimer le différent. Cette interdiction est une injonction consciente - issue de normes sociales et confessionnelles de la guerre-civile libanaise - mais c'est aussi une injonction inconsciente qui semble se transmettre dès les premiers temps de la relation mère-fille et avoir un impact sur l'amour des premiers temps. En effet, de mère en fille, c'est la question même de l'amour qui est mise en jeu, et de son cheminement : du désir de l'Un au désir de l'Autre, de la capacité de liaison intrapsychique - unifiant le corps féminin dans un rapport à soi - et de liaison intersubjectale -unifiant mère et fille dans un rapport désirant et transgénérationnel.

L'expression symptomatologique des cas, nous permettra de dégager ce qu'il en est de l'interdiction de s'unir au différent et de sa transmission entre mère et fille. Le pathologique, étant un grossissement d'un état qui serait conforme à la norme, nous permettra de traiter cette question, sans pourtant chercher à généraliser les constats. Nous essayerons alors de comprendre ce qu'il en est de la transmission de l'interdiction de s'unir au différent entre mère des temps de guerre et fille d'après-guerre. Comment se dessine-t-elle dans la relation primaire et quelles seront ses incidences (s'il y en a) sur le narcissisme et sur la constitution féminine du bébé au sexe féminin ?

Comment, dans un mouvement adolescent de séparation, pourrait se ré-établir à l'adolescence un « *soi dégagé de l'orbite maternelle* »⁴⁶⁹ tout en se séparant de la violence de la transmission sociale et maternelle ?

⁴⁶⁹ Ladame, F., « Adolescence et féminité : histoire d'une histoire », in Philippe Gutton, *Sexualités*, Editions GREUPP « Adolescence », 1997, p.23

Comment est-ce que se permettre d'aimer librement à l'adolescence pourrait-il être la manifestation d'une féminité qui n'est plus prisonnière de la répétition et pourrait permettre aux sujets qui n'ont jamais vécu la guerre civile de se libérer du poids d'un héritage pathologique ?

CAS CLINIQUE 1 : MARIA OU LA MELANCOLIE MATERNELLE

A travers le cas de Maria, nous relaterons premièrement la peine insoutenable de Maria face à la mort de son père qui la place vis-à-vis à une mère en mal de deuil. De cancer en cancer, la mère de Maria perd ses attributs sexuels féminins : ses seins et son utérus. Maria est désormais face à une image d'une mère châtrée. Ce miroir maternel au féminin brisé pose Maria dans une quête identitaire culpabilisante et face à une résonance vide de sens. Le discours entre Maria devenue adolescente, entre femme à mère et femme à femme demeure de l'ordre de l'impossible et de l'impensable, puisque le plaisir et désir féminin de sa mère, moteur du pulsionnel, a été passé sous silence, sacrifié à l'instar d'une guerre civile libanaise. Un silence du plaisir féminin qui a été masqué par la présence du réel du père de Maria et qui a ressurgi à la mort de ce dernier. Maria se retrouve alors face à un pulsionnel figé quand il s'agit - surtout à l'adolescence - de trouver réponse dans les mouvances du désir féminin maternel. *Abandonnée, comment (s)'aimer ?*

En second lieu, il ne faut pas oublier que l'assomption à une identité sexuée féminine, le choix d'objet et l'appropriation de son héritage à l'adolescence impliquent essentiellement la figure du père. « *Dans ce voyage, le rôle du tiers séparateur, est crucial au moment de l'adolescence : les échecs du processus sont bien souvent en lien avec ses défaillances, avec sa vulnérabilité qui entrave les attaques agressives nécessaires* »⁴⁷⁰. Le père de famille au Liban apparaît comme une figure sacralisée et essentielle(essence-tielle) au statut de la femme libanaise ; un héros dans un contexte de guerre civile infinie. Maria est en proie à une figure héroïque qui brouille les limites vivants/morts. Un fantôme qui la hantera pendant une grande partie de son adolescence. *Hantée, comment aimer ?*

⁴⁷⁰ Emmanuelli, M. « Adolescence : se séparer de quoi, de qui ? », *Les séparations. Victoires et catastrophes*. ERES, 2013, pp. 183-198.

Maria a été référée par son école dans la crainte que celle-ci perde ses deux parents en deux années consécutives et qu'elle n'ait pas les ressources psychiques nécessaires pour dépasser la mort hypothétique de ses deux parents. Les craintes de l'école vis-à-vis du devenir de Maria n'ont été fondées que sur son rendement scolaire très négatif et ses comportements « nonchalants ».

Je voyais Maria une fois par semaine pour une durée de 45 minutes en face à face. Puisque Maria était francophone, les séances se déroulaient majoritairement en français. Quand l'arabe faisait surface, ce n'était qu'à travers des expressions qui relataient les émois les plus authentiques et les plus vulnérables. En ses moments de désarroi, Maria faisait appel à la langue maternelle, la langue dans laquelle son désespoir et sa difficulté de secondarisation transparaisaient le plus.

Lors des premiers mois du suivi, Maria n'acceptait pas les séances communes avec sa mère, que je proposais une fois chaque deux mois. Ces séances communes avaient pour but de travailler la relation mère-fille dans l'actuel et d'extraire du matériel concret qui pourrait être un moteur à Maria afin de repenser le cœur de sa problématique. Maria refusait ces séances en me répétant avec honte « je ne veux pas qu'elle voit que je souffre ». Elle me « permettait » cependant de voir sa mère une fois chaque deux mois dans l'unique but de lui transmettre sa douleur. A travers la dénégation : « je (ne) veux (pas) qu'elle voit que je souffre », nous pouvons penser que l'expression symptomatologique de Maria était synonyme d'un mal-être qui ne demandait qu'à être reconnu par la mère : Je veux qu'elle voit que je souffre ! Face à cette demande, Maria fait face à un silence, face à une douleur dont elle n'a pas de retour. Si sa féminité en construction obtient des réponses d'une mère arrachée, elles ne sont que l'écho de sa voix en souffrance. Dans ce cas, le silence du thérapeute serait donc à éviter puisqu'il rappellerait alors un vide mortifère. L'échange inter et intra subjectif par la parole fut alors préconisé. J'étais en position de médiateur entre Maria et sa mère d'une part et entre Maria et son propre monde interne d'autre part. J'avais pour rôle de lui « prêter » mon appareil à « penser les pensées » dans le but de lier actuel et passé, infantile et pubertaire, corps et psyché.

Au cours du suivi, dans cette rencontre entre thérapeute femme et patiente femme, le noyau spécifique de la relation à la mère primaire commençait à devenir accessible. J'étais, comme J. Godfrind le dit, « avec une autre femme, susceptible de l'entendre dans ses aspirations archaïques en même temps qu'elle accepte son affirmation de femme génitale »⁴⁷¹ en accueillant et essayant de rétablir « la réunification dans un transfert maternel/féminin de ses tendances régressives et féminines »⁴⁷². Cette relation transférentielle put être atteinte dans ce suivi et même en face à face grâce à une aisance associative de la part de Maria entre les représentations et les affects amenés en séance. Cependant, cette souplesse psychique ne visait qu'à plaire. Un atout alors source de souffrance. La problématique de Maria se trouve bien là : elle ne peut concilier plaisir altruiste avec son être femme en devenir. Nous développerons plus tard la question de faux self.

LA DEMANDE DE MARIA

« Je ne suis jamais moi-même, je n'ai jamais été moi-même, même quand je suis seule, je m'épuise à être tant de choses. La reconnaissance me rend tellement heureuse, mais je ne suis jamais reconnue pour ce que je suis puisque je suis toujours autre donc je suis perpétuellement en souffrance ». Répète-t-elle dans presque toutes ses séances.

Maria adressait clairement sa demande : une demande de reconnaissance de soi par soi et par l'autre (plus précisément par la mère). Le sentiment de n'être pas reconnu pour soi implique directement le sentiment de n'être pas aimé pour ce que l'on est. Cette demande de reconnaissance et d'amour adressée à l'Autre et donc à soi atteste d'une faille au niveau des assises narcissiques. La demande de Maria synthétisée s'énoncerait ainsi : « Aimes moi pour que je puisse me construire comme étant moi ». L'amour de transfert jouera un rôle fondamental dans ce suivi thérapeutique. Celui-ci lui permettra de rejouer fantasmatiquement - sur une longue durée réelle - le stade du miroir non intégré mais cette fois-ci en présence d'un regard organisateur et constructeur. Le « vous m'avez tellement manqué » qu'elle me dit à chaque début de séance signe cette aliénation à l'image que je lui renvoie dans cet amour transférentiel. Cette

⁴⁷¹ Godfrind J., Comment la féminité vient aux femmes. Paris : PUF, Épîtres, 2001, p. 77

⁴⁷² Ibid. p.79

aliénation à l'autre dans sa construction narcissique et imaginaire se retrouve jusque dans la projection qu'elle a d'elle-même : « *je voudrais être psychologue* ». Maria - trop - aliénée au regard de l'autre, trouve réconfort en substituant son idéal du moi à un moi idéal écrasant. Elle semble dire « je suis comme toi donc digne d'amour ». Un des objectifs de ce suivi consistait en ce que Maria puisse m'accorder le statut de mauvais objet. « *L'analyste prend d'abord la place du destinataire du symptôme puis, au-delà, celle d'en être la cause.* »⁴⁷³, pour enfin pouvoir se défaire de cette image pas si idéale que ça.

Himaya, ayant pour mission de ne faire que des suivis à court terme (9 mois) puis de réorienter l'enfant ou l'adolescent de moins de 18 ans vers un suivi externe ; a alors jugé que Maria était devenue « hors critère ». En effet, après un an de suivi et Maria ayant presque 19 ans, il m'a été demandé de clôturer avec Maria et de la réorienter. L'annonce de la séparation, dévastatrice pour Maria, fut révélatrice de sa problématique, la « *séparation prévue d'avec l'analyste réactiva cette imago éminemment ambivalente et insatisfaite, inséparée et inséparable, enkystée dans le psychisme du sujet à l'issue d'une identification de type mélancolique à une période, celle de la phase orale primitive, où identification et relation d'objet ne peuvent être distinguées.* »⁴⁷⁴. Il était donc évident que le suivi avec l'investissement sur ma figure ne pouvait prendre fin. Je continuai alors avec elle jusqu'à que dans le transfert se dessine un moi plus soudé.

La possibilité de la clôture du suivi à Himaya ne fut possible qu'un an plus tard et sera marquée par un « *je veux travailler dans l'économie* ». Ayant intégré une image de soi indépendante au regard d'une mère qui lui barre l'accès au désir et au regard d'autrui, Maria arrive enfin à se projeter dans un futur qui répond à ses désirs. Ce travail de « désidentification »⁴⁷⁵ prend forme quand elle en vient à se permettre à aimer un homme de confession différente sans avoir peur de perdre l'amour maternel et donc l'amour de soi. Maria, adolescente libanaise, se permet d'aimer le différent, brise la répétition, s'extrait du symptôme de la guerre civile libanaise. D'être : elle ne souffre plus. D'aimer : elle est libre.

⁴⁷³ Nasio, J-D., *Cinq leçons sur la théorie de Jacques Lacan*, Paris, Rivages. 1992, pp.19-20

⁴⁷⁴ Kamieniak, I., « Féminin et féminité », *Revue française de psychanalyse*, vol. 67, no. 2, 2003, p. 715.

⁴⁷⁵ Terme repris de S. Lesourd dans *Adolescences... Rencontre du féminin. Essai psychanalytique sur la différence des sexes*, ERES, 2009

I- Maria ou la menace de l'identique

Comme toutes guerres commencent par la mise à mort de l'autre, nous commencerons cette étude par la mort. La mort d'un père de famille libanaise. Celle du père de Maria, qui est mort quand elle avait quinze ans. Un père qui « n'est pas mort au combat mais à la suite d'une maladie et qui pourtant... était général dans l'armée libanaise » - selon les dires de Mme. Mayda, la mère de Maria. Quoi qu'il en soit, les enjeux fantasmatiques de la mort d'un père au Liban, au combat ou pas, sont du même ordre. Puisqu'au Liban, tous les pères qui ont survécu à la guerre civile libanaise mourront avec leurs idées au combat, puisque la guerre civile n'est jamais finie. Puisque sans prise de partie, l'identité du citoyen libanais est caduque.

Qu'est-ce que l'étude de l'impact de la mort du père de Maria sur sa mère peut nous révéler sur la construction de la féminité dans ce contexte particulier de guerre civile et sur sa transmission de mère en fille ?

Cette étude nous permettra de penser le féminin de la femme à l'épreuve de la guerre. La guerre met au-devant de la scène l'homme. Ce sont les hommes qui portent les armes et qui combattent pour défendre leurs idéaux. Mme. Mayda apparaît comme *l'exemple parfait* de la femme libanaise qui mène son combat à travers l'homme pour défendre son existence.

Ce combat, devenu familial pour les mères de la guerre civile, est pris dans une étrangeté déconcertante par les descendant(e)s qui n'ont reçu qu'une *transmission en négatif*. Cette transmission se répercutera particulièrement dans la transmission entre mère et fille des premiers temps et mettra à mal les assises narcissiques et le processus de subjectivation de Maria.

« Je remarque à présent que ma mère et mon père ne se sont jamais réellement aimé. Qu'ils étaient ensemble pour les conventions sociales. Ils se sont mariés pendant la guerre, comment leur en vouloir ? Ils ont fait ce qu'il y a de juste ». dit Maria.

Voici la phrase qui a initié ce travail.

1. Retour sur la mère : le sacrifice de la mère des temps de guerre

« Moi ? Qu'est-ce que voulez que je vous raconte sur moi ? Je suis l'unique fille de ma fratrie et quand la guerre civile s'est installée, mes parents ont eu peur que je ne finisse sans avenir. Ma mère qui était tout pour moi - l'unique femme de ma famille - a été tuée par un sniper alors qu'elle traversait la ligne de démarcation. La guerre civile m'a privée de ce que j'avais de plus cher. J'avais une haine contre ceux qui s'étaient permis de m'arracher à ma mère. Je voulais me venger, je voulais leur mort. Je voulais les combattre même si cela signifiait que je devais laisser ma vie. Mais, dans ma famille, une femme ne doit pas porter les armes afin de devenir une bonne épouse. D'un autre côté, faire des études universitaires en temps de guerre était bien difficile. Faire des études universitaires en temps de guerre en étant femme était encore plus difficile. Si j'avais une chance d'avoir un avenir, ce n'était qu'à travers le mariage. J'aurai des enfants. Mes parents (quand elle dit « mes parents » c'est en référence à son père et ses frères. Maria, faisait de même : elle parlait de « ses parents » alors que son père était décédé) ont eu très peur que je ne trouve pas de mari. Je ne me suis quand même pas mariée très tard : 21 ans ! Cinq ans après le décès de ma mère, je me suis finalement mariée à Elie H., qui m'a demandée en mariage. Cette alliance convenait parfaitement à mes parents. C'était en quelque sorte ma vengeance, je sais combien ma mère aurait été fière de moi. Elie H. était un très bon gendarme. Il était fort et courageux, il a tenu sa promesse : celle de toujours protéger sa famille. Il est devenu général. Il est mort la tête haute ».

Tel était le discours de Mme. Mayda sur son histoire. Il était bref, quelque peu décousu et chargé de sanglots du début à la fin.

1.1. Le retour mélancolique

Suite au décès de son mari, Mme. Mayda développe un cancer du sein, qu'elle vainc en y perdant un sein. Aujourd'hui, Mme. Mayda a une batterie dans le cœur et s'est fait retirer l'utérus parce que des cellules cancéreuses commençaient à s'y développer.

Les organes féminins de Mme. Mayda avaient disparu avec la mort de son mari. Son cœur aussi ne fonctionnait plus. Le cœur, métaphore ultime de l'amour. Pourtant, l'amour n'était pas ce qui unissait Mme. Mayda à son mari. Elle n'avait pas perdu son amour à la mort.

Alors que son mari était bel et bien décédé depuis à peu près deux ans, Mme. Mayda ne pouvait toujours pas se débarrasser de ses affaires : ses chaussures, ses vêtements, le livre à son chevet, ses parfums, son shampoing etc... En s'attachant aux objets réels, Mme. Mayda semblait s'attacher au sentiment d'être femme, la femme de. Nous retrouvons, à travers cette symptomatologie, la malheureuse destinée de la femme libanaise ; celle de se faire, à jamais, l'ombre de l'homme.

Mme. Mayda qui, depuis la mort de son mari était encore toute vêtue de noir - se peint - sans couleur - comme un sujet qui n'arrive pas à penser la mort de son mari, un sujet qui « *sait, à vrai dire, qui il a perdu, mais pas ce qu'il a perdu dans cette personne* »⁴⁷⁶. Elle nous fait penser la mélancolie, dans laquelle le sujet n'arrive pas à intégrer la perte de l'objet et ne peut y retirer sa libido. L'incorporation et l'identification à l'objet perdu prime sur le souvenir - qui implique un travail de mémoire et d'histoire - de l'objet. Dans ce travail de deuil qui n'a pas eu lieu, « *l'affect est comme détruit (et) la trace et le sens risquent de disparaître, et avec eux la possibilité de représenter, de pouvoir convoquer un passé construit comme tel, c'est-à-dire une subjectivité garante d'une existence et d'une histoire singulières* »⁴⁷⁷. Dans ce deuil pathologique, c'est une partie du Moi qui devient l'objet.

Cette partie morte est la féminité de Mme. Mayda (ses organes féminins et son cœur). Mme. Mayda, qui s'était mariée avec M. Elie pendant la guerre par obligation et afin de s'armer contre

⁴⁷⁶ Freud, S., (1917), *Deuil et mélancolie*, Paris, Payot, coll. "Petite Bibliothèque Payot", 2011, p.49

⁴⁷⁷ Chabert, C., *Féminin mélancolique*,. PUF, 2003, p. 20

l'ennemi (qui était responsable de la mort de sa mère) semblait avoir fait de M. Elie H. la personne garante de son être femme. Il emportait, dans sa mort -similairement à la mère de Mme. Mayda - son support féminin et rendait caduque son combat. Il ravivait, par sa mort, des sentiments de haine et de meurtre inavouables à la pensée - ressentis dans la mort de sa propre mère - que Mme. Mayda avait tenté d'éradiquer à travers la personne de M. Elie H.

L'objectif de cette étude n'étant pas de revenir sur le « pourquoi » de l'origine de la mélancolie de Mme. Mayda, nous nous contenterons de réfléchir les investissements objectaux à partir de la guerre civile.

L'expression de la mélancolie de Mme. Mayda semblait donc n'être qu'une réaction différée à la mort de sa propre mère. Nous sommes donc amenés à penser que M. Elie H. n'avait pour fonction que de masquer une faille, en image, mais pas de la combler. Une faille agglutinée depuis les temps de la guerre civile libanaise, une faille qui met à mal la féminité de la femme.

Hypothèse : L'union au semblable pendant la guerre civile permettrait de mener un combat envers l'ennemi et l'extérieur mais laisserait la femme libanaise incomplète/ étrangère à son intériorité.

1.2. Le sacrifice de la mère ou la culpabilité d'être femme

Sans la présence réelle de son mari, Mme. Mayda s'interdisait d'être femme. Ses attraits sexuels féminins (utérus et seins) qui étaient alors arrachés dans le réel de son corps, apparaissaient comme la condition de son maintien en vie. Comme des corps étrangers, les propres parties de son corps se sont retournées contre elle. Les parties susceptibles de donner du plaisir. Le plaisir féminin se voyait alors comme interdit d'accès à soi comme à l'autre dans une société où la femme n'a de place qu'en tant que « femme de ». Une femme qui ne se résout qu'à être l'objet de. Objet de désir du père et objet de son objet de désir : ses enfants. Mme. Mayda n'était plus qu'une mère châtrée de toute féminité, inhérente au plaisir.

Mme. Mayda, désormais veuve, ne s'imagine plus vivre que pour ses enfants. Dans la société libanaise, l'image de la mère veuve qui se sacrifie pour ses enfants est glorifiée. Une « bonne

mère libanaise » ne passe pas à autre chose. Elle ne jouit plus que de ne plus jouir. C'est le sacrifice de la mère. Veuve ou pas.

Un masochisme moral se voit alors associé à la mélancolie. Le besoin de punition, qui est considéré comme l'expression d'un fort sentiment de culpabilité, est le trait essentiel du masochisme moral. Dans ce cas, la culpabilité première serait celle d'être femme tout en étant mère. Les punitions que le sujet s'inflige par l'intermédiaire de son surmoi auraient pour fonction de le préserver de l'angoisse de castration, de l'arrachement, de la perte, de la tendance mélancolique.

Le sacrifice de la féminité pour devenir mère apparaissait donc bien comme le gardien *de la vie*.

Plus d'un masochisme moral, nous retrouvons, dans la société libanaise, un certain exhibitionnisme qui donne toute la signification à ce masochisme. Pouvons-nous parler *d'un masochisme social* dans lequel la mère devrait sacrifier sa féminité afin de garder sa dignité ?

C'est ainsi que la sexualité féminine de Mme. Mayda est abandonnée au prix de ceux qui lui ont un jour donné l'illusion phallique : ses enfants. De son propre corps elle ne jouit plus et tronque son plaisir par ses enfants ; en grande partie sous pression indirecte du regard de la société. La jubilation du sacrifice est donc avant tout sociale. Sacrifier sa féminité pour ses enfants est une chose dont elle se vante.

1.3. « La mère ou la putain »

L'écart culturel/social et psychique qui se pose entre la femme mère et la femme sexuelle ne manquait pas de se faire entendre par un silence de plomb en séance avec Maria.

Ce silence laissait transparaître, face à cet écart insensé et non liable, des angoisses intraduisibles. Ce silence me devenait tellement suffocant qu'il m'arrivait parfois de parler « trop » afin de combler les angoisses vides et « blanches » (A. Green, 1980) dont témoignait Maria en séance. C'est ici que résidait la grande difficulté de ce travail : dans l'ajustement de ma position face à l'angoisse. Un accordage fin devait s'établir entre *donner* de la parole au moment où il en fallait et entre laisser le cours de la répétition avoir lieu. Supporter donc le silence afin que la réparation

trouve son espace. Ce n'est qu'après-coup que je pus assimiler mon « parler trop » qui mimait la mère les premiers temps.

Dans ce cas, cet excès de parole faisait référence à un « trop » maternel qui essayait désespérément de pallier au désinvestissement angoissant du sexuel féminin et d'en « protéger, en barrer l'accès » à sa fille. Cependant, comme nous l'avons préalablement discuté, le sexuel trouvera toujours une façon de s'infiltrer d'un adulte à un enfant coûte que coûte. Les angoisses, dont témoignait Maria à l'adolescence face au remaniement œdipien, appuient alors l'hypothèse d'une incapacité à s'identifier à un désir ailleurs de la mère. Comme nous l'avons déjà postulé, le défaut du plaisir lié aux organes sexuels féminins de Mme. Mayda au prix de la maternité était donc présent -présent dans son absence mais lourd comme le silence de Maria - avant même le décès de son mari. Nous sommes alors amenés à penser que la sexualité de Mme. Mayda s'était éteinte depuis les temps de la guerre civile, qui a emporté sa mère alors qu'elle même était adolescente. La rage et la haine, qui n'ont jamais pu laisser place à un travail de deuil, n'ont pas permis un réaménagement libidinal de la sexualité féminine. La maternité au prix d'une sexualité féminine enragée et éparpillée entre la mort et le vivant semblait avoir été le seul compromis qui lui permettrait de la contenir. Qui lui permettrait de revivre une béance maternelle où ni la guerre, ni le conflit, ni le tiers, ni la sexualité, pouvaient intervenir. C'est le sacrifice de la féminité en temps de guerre.

Hypothèse : Au-delà du culturel qui impose un sacrifice de la mère (se donner toute à ses enfants), la féminité lésée pendant la guerre trouverait refuge dans une maternité où le sexuel n'aurait pas de place.

Hypothèse : Si la mère des premiers temps est dans l'incapacité de munir l'enfant d'outils psychiques nécessaires pour penser le sexuel adulte, l'effraction aurait une ampleur dramatique sur la constitution subjectale et à l'accès à la féminité.

L'enjeu de la transmission d'une mère au sexuel féminin dérobé, d'une *négativité de la féminité*, se retrouve aussi entre mère et fils. Celle-ci entrainera au niveau du sujet féminin qui n'a jamais vécu la guerre civile un fort clivage de l'imaginaire maternel, entre maternité et féminité, l'une associée au bon-objet et l'autre au mauvais-objet. Ce clivage bon/mauvais renforce les positions schizo-paranoïdes, la crainte et le refus du féminin envers la figure féminine.

Cette transmission en négatif se retrouve chez le garçon libanais dans l'homophobie et dans une identification à une figure paternelle très prégnante. Le garçon adopte une position phallique surjouée où le féminin est rejeté/refusé/craint (souvent baigné dans la violence, les armes et la guerre : « Comment je peux devenir un homme si je n'ai pas d'armes ? me dit un patient.). Sans nous éloigner de notre sujet, nous rajouterons que pris dans ce clivage maternel, renforcé par l'infini de la guerre civile, le garçon sera dans l'impossibilité de concilier l'amour pour l'autre femme avec le désir sexuel.

Hypothèse : Dans le contexte socio-culturel libanais, le clivage entre « la mère et la putain » n'a jamais pu être dépassé à cause de la guerre civile qui a accentué et multiplié cette division à l'infini.

Pendant la guerre civile libanaise, les hommes franchissaient avec toute liberté les lignes de démarcation si c'était pour aller dans les maisons de prostituées. Les rapports sexuels avec une femme qui n'était pas leur femme (donc autre, étrangère) était ainsi un « laissé-passé », une gâterie très déshonorable puisqu'elle faisait baisser la garde alors qu'il fallait se battre toujours et encore.

Hypothèse : La même problématique se retrouve chez la fille mais au niveau de l'être, de ses assises narcissiques puisqu'elle s'identifiera toute à ce clivage maternel. L'adolescente, dotée de présent d'un sexuel qui peut être agi, sera dans l'incapacité de concilier amour de soi et objet de désir de l'autre.

La négativité de la féminité dans la transmission maternelle se retrouve dans le cas de Maria. Par identification projective, c'est tout le Moi du bébé qui est pris dans ce clivage. L'identité féminine - qui se doit d'être fondée sur un narcissisme féminin, garantissant la qualité d'une assise stable aux conflits liés à la sexualité infantile et à l'organisation œdipienne - se voit tiraillé par le clivage vécu dans la relation primaire. La liaison entre son corps de femme et son corps sexualisé peine à s'établir. Maria, qui devra faire face à l'adolescence à cette image interne sexuelle féminine, invoquera alors un vide et non un manque structurant.

2. *L'amour entre mère et fille : du ressort mélancolique*

« *L'individu ne devient sujet, en s'arrachant au Soi, que s'il s'oppose à la logique de domination sociale au nom d'une logique de la liberté, de la libre production de soi* »⁴⁷⁸

Maria est la deuxième enfant d'une fratrie de trois. Elle a un frère de dix ans son aîné et une petite sœur qui a trois ans de moins qu'elle. Maria est une adolescente grande de taille, fine et très souriante. Son apparence est toujours très investie. Même quand elle vient avec son costume de Lycée, son apparence reste soignée : cheveux longs couleur ébène parfaitement lissés, de très grands yeux noirs toujours maquillés, une peau porcelaine qui laisse transparaître des boutons d'adolescence, qu'elle cache sous son fond de teint, sa manucure est toujours parfaite... Bref nous voyons de prime abord un surinvestissement de l'image féminine. Pas n'importe laquelle : surinvestissement de l'image de la femme libanaise qui se doit d'être cultivée très tôt. Très tôt, les filles libanaises sont sous l'emprise du regard de l'autre et ceci pose d'autant plus un problème chez une adolescente qui souffre d'une problématique narcissique dont le regard et la vision sont constamment au cœur de celle-ci. Maria était belle à voir, belle à entendre, belle dans sa souffrance dont la fissure narcissique la condamnait à être par identification à la mère des premiers temps : un déchet. Maria se trouvait-elle belle quand même à travers ses masques ? Non.

Maria écrivait des poèmes en français, qu'elle refusait que je lise. Ce n'est que vers la fin du suivi qu'elle me fit part d'un de ses poèmes.

Dans l'entretien de recueil de données anamnestiques, Mme. Mayda décrit l'enfance de sa fille comme une enfance très joyeuse et dépourvue de peur. « Maria était une enfant qui souriait à tout le monde. Elle jouait avec tous ses camarades et était l'élève préférée de ses enseignants. Elle apprenait très vite, elle a d'ailleurs tout appris très vite : la propreté, la marche, la parole. Maria était une enfant confiante ».

⁴⁷⁸ Touraine, A., *Critique de la modernité*, Poche, 1992, p.269

Arrivée en classe de troisième, juste avant le décès de son père, Maria échoue son année et décide de poursuivre des études de comptabilité dans une école technique. Mais elle échoue une fois de plus. À la suite de cet échec précédé par le décès de son père, Maria convainc sa mère de la remettre dans son école initiale. Mme. Mayda dit à ce propos : « Nous avons remué ciel et terre pour répondre à sa demande mais elle continue d'avoir de mauvaises notes ». En effet, les notes de Maria ne s'améliorent pas mais l'école lui fait quand même une « dérogation sous condition » pour la faire passer en seconde. Quand elle commence le suivi, Maria vient d'avoir 18 ans, elle est en seconde, dans la même classe que sa petite sœur. Maria est une adolescente très sociable mais qui n'a pas d'amies filles. Maria est toujours en position de rivalité envers elles, d'envie et de sentiments d'infériorités envers les filles : « elles sont si parfaites, je ne serai jamais comme elles ». La première chose qu'elle partagea était qu'elle ne se sentait pas à sa place, « toutes les filles de mon âge sont à l'université, ont leur propre voiture et font ce qu'elles veulent quand elles veulent. Elles sont libres ».

2.1. Maria et la déception de la figure maternelle

Confiance et liberté se conjuguent.

À la suite du décès de son père, Maria perd confiance en l'environnement. Le sentiment sécuritaire que lui procurait l'image en apparence d'une mère suffisamment bonne/forte entravait alors brutalement le processus de séparation compromis par le sentiment d'insécurité et d'instabilité soudain. Comment être libre d'explorer si l'adolescent a perdu confiance que la figure parentale pourrait le guider en cas d'égarement ?

La déception envers le corps féminin si fragile de sa mère, au moment où Maria en avait besoin le plus, se fait ressentir à travers l'agressivité et le rejet constant de Mme. Mayda et de ses substituts. En effet, depuis la mort de son père, **elle ne partage plus rien avec sa mère** et évite même le contact physique avec celle-ci : Maria reste cloîtrée dans sa chambre quand elles sont toutes les deux à la maison. Si contact il y a, ce n'est qu'à travers la provocation de Maria envers sa mère.

La mort du père de Maria met celle-ci face à une désillusion majeure : Maria, qui avait investi sa mère comme étant la femme de son père, porteuse du désir phallique, remarque désormais que cette femme n'était qu'un fragile leurre qui ne tenait qu'à un père réel et vivant.

Hypothèse : C'est la liberté d'explorer sa propre féminité à l'adolescence qui est mise à l'épreuve par l'atteinte des symboles féminins chez la mère des temps de la guerre civile libanaise.

Au premier abord, Maria pouvait apparaître comme une adolescente rebelle qui n'arrivait pas à faire le deuil de son père, mais suite au long suivi, nous nous rendons compte que Maria n'arrivait pas à accepter la fragilité narcissique de sa mère (qui la renvoyait, bien évidemment à sa propre fragilité).

Face à cette mère arrachée du plaisir du corps féminin que la figure de son mari emporte dans la mort, Maria a du mal à faire face au remodelage de son identité narcissique et sexuée qu'entraîne le processus adolescent. Maria se heurte à une figure maternelle « amputée » par le deuil. La mélancolie maternelle semble se répéter sur sa fille à travers la déception. *« La déception (ou le préjudice) de la part de la personne aimée à l'origine de la mélancolie n'entraîne pas, comme dans la névrose, un déplacement de la libido vers un nouvel objet, elle s'engage dans une « identification du moi avec l'objet perdu » et la perte d'objet se transforme en perte du moi : « L'identification narcissique avec l'objet devient alors le substitut de l'investissement de l'objet, ce qui a pour succès que, malgré le conflit avec la personne aimée, la relation d'amour n'a pas à être abandonnée » »*⁴⁷⁹

2.2. Entre mère et fille : le combat maternel à l'identique

« J'ai été privée d'éducation, j'ai vécu dans des conditions très difficiles. Je ne veux pas que ma fille vive ça, je veux qu'elle puisse avoir un avenir » - Mme. Mayda.

L'éducation universitaire, qui va de pair avec l'émancipation féminine, aurait pu la rendre libre de ses choix, lui permettre de jouir de ce qu'elle a à offrir, de jouir de ses capacités en tant que femme. L'université aurait pu lui ouvrir les portes de l'amour mais... la guerre. Pour que la

⁴⁷⁹ Chabert, C. *Féminin mélancolique*, op.cit.

guerre continue, l'amour ne doit plus s'exprimer. Pourtant, la demande principale de Mme. Mayda semblait être claire : elle ne voulait pas que sa fille ait le même destin qu'elle.

Pouvons-nous penser que Mme. Mayda aurait voulu que sa fille sorte de la répétition ?

Peut-être bien que oui.

Pouvons-nous aller jusqu'à penser que Mme. Mayda aurait désiré que Maria puisse jouir d'une liberté de laquelle elle-même a été interdite pendant la guerre civile ?

Nous répondrons que non.

Nous pouvons deviner un désir de réparation à travers Maria. Celui-ci supposerait, paradoxalement, de répéter à l'identique l'histoire maternelle. En effet, un petit écart de la part de Maria serait susceptible de rendre caduque un sacrifice qui n'a pas pu trouver de reconnaissance à cause du caractère infini de la guerre.

Hypothèse : Un désir de réparation de l'histoire maternelle semblerait faire l'objet d'une projection massive sur le bébé au sexe féminin et le maintenir dans la répétition.

"La capacité de transmettre, d'être parent, comme la grossesse et la maternité, ne serait rien d'autre que cette capacité de voir un objet croître et se différencier, jusqu'à devenir extérieur, étranger à soi. L'altérité tiendrait ainsi dans la reconnaissance de l'externalité de l'objet, soit une tâche transitionnelle." ⁴⁸⁰ nous dit très clairement B. Bensidou. C'est cette capacité à transmettre qui semblait alors faire défaut. Mme. Mayda ne transmettra à son bébé au sexe féminin qu'une mimété, qu'un reflet identique à elle-même. Le poids d'un tel héritage maternel témoigne d'un « investissement fantasmatique spécifique qui est pour la mère suffisamment lourd pour qu'il soit nécessaire à la fille de s'en déprendre pour créer un espace psychique autonome, caché, un territoire propre mais secret, dépositaire des désirs génitaux interdits mais aussi des désirs d'autonomie dans la différence que le narcissisme maternel, orientant un investissement fondé sur la similitude, refuserait toujours plus ou moins à sa fille » ⁴⁸¹.

⁴⁸⁰ Bensidou, B., « Les inséparables », *Adolescence*, vol. t.35 2, no. 2, 2017, p. 278

⁴⁸¹ Kamieniak, I., « Féminin et féminité », *Revue française de psychanalyse*, vol. vol. 67, no. 2, 2003, p. 716.

Aux prises avec une mère dans l'incapacité de transmettre autre que de la répétition, il devient très difficile à Maria de créer cet « *espace psychique autonome* » dans lequel les fantasmes les plus primitifs, les fantasmes sexuels et le désir d'une séparation d'avec l'objet primaire pourraient murir et se dégager.

Hypothèse : Le bébé au sexe féminin apparaît responsable du maintien de la survie de la mère en étant son extension narcissique à l'identique et en continuant le combat qu'elle a mené lors de la guerre civile.

Maria, qui fait l'objet d'un environnement maternel primaire enchaîné à la pulsion de mort, prend cette responsabilité « à cœur », question de vie ou de mort. Maria, bébé au sexe féminin comme sa mère, va tenter une vaine réparation de la mère, qui lui a fait sentir l'étendue de son impuissance. Les premiers temps de sa vie apparaissent alors sous l'emprise des angoisses de morts et d'annihilation. Comme défenses contre cet épuisement psychique, on retrouvera les défenses citées par A. Green (1983) dans le complexe de la mère morte, à savoir : un désinvestissement de l'objet maternel (meurtre psychique de l'objet, sans haine, un trou dans les relations d'objets avec la mère) et une identification inconsciente à la mère morte (identification miroir) après que la tentative de réanimation ait échoué, pour susciter de la sympathie et conserver l'objet dans l'inconscient sur un mode cannibalique. « *Le Moi s'enkyste avec l'objet. La douleur résulte de la lutte de l'objet interne pour se dégager. Le moi s'acharne contre lui-même comme s'il se cognait la tête contre les murs. Il s'affaiblit et l'objet n'est plus qu'une ombre, un fantôme.* »⁴⁸²

Hypothèse : Le bébé au sexe féminin, extension narcissique d'une mère des temps de guerre, tentera vainement de raviver ne serait-ce qu'une lueur de vie chez cette mère pas encore réellement morte.

Maria serait, elle aussi, dans l'incapacité de traiter le deuil – comme nous le verrons dans la partie II-1 « Hantée » - et nous sommes amenés à penser que cette tendance mélancolique résulterait

⁴⁸² Combe, C., « Narcissisme de vie, narcissisme de mort : André Green, lecteur d'André Green », in Marie-Claire Durieux *et al.*, *Le narcissisme*, Presses Universitaires de France « Monographies de psychanalyse », 2002 p.110

d'une transmission maternelle à la féminité écorchée qui ne laisserait pas de place au manque. On pourrait ainsi penser, comme C. Chabert (2003), « *que la liaison du mélancolique au maternel et au féminin revient à imposer comme puissant modèle d'emprise, et de vie et de mort, une figure de mère incarnant un objet jamais perdu, toujours présent par la voie de l'identification narcissique.* »⁴⁸³

En séance, nous retrouvons en des moments fugaces cette petite Maria qui tâtonne. Un visage qui se marque par la souffrance et qui se purifie de sanglots quand elle évoque son incapacité à rendre les gens heureux sans « ses masques ».

Cette transmission pathologique entre mère et fille érafle le sentiment d'être de Maria par la culpabilité et la honte (de ne pas être suffisante pour réanimer la mère) et donc le risque constant de perdre l'amour de la mère. Ainsi, le sentiment d'exister est entravé par une identification et introjection narcissique à la mère qui s'avère mortifère. Cependant, c'est avec ce sentiment d'exister que l'individu construit son identité et la souffrance de Maria à l'adolescence apparaît comme liée à une défaillance de ce sentiment. Incapable de se projeter dans le futur parce qu'incapable de se sentir exister « en Soi ». Un soi qui, comme le définit finement M. Klein, représente « *l'unité fondamentale du sujet, il recouvre la personnalité toute entière, en comprenant non seulement le Moi, mais toute la vie pulsionnelle que Freud appelle le ça. Le Soi n'est donc pas seulement la représentation de la personne dans le psychisme mais l'ensemble de la personnalité dans la réalité.* »⁴⁸⁴

2.3. La con(fusion) des corps

« Quand ma mère souffre : je souffre. Et vous le savez maintenant, je ne la fait que souffrir ».

La confusion entre les affects du sujet et ceux de l'objet est au premier plan dans le cas de Maria. Cette confusion des temps primaires non élaborée ressurgit à l'adolescence dans les relations objectales de Maria, qui oscille entre fusion et rejet total. Cette impasse relationnelle atteste d'une limite entre elle et l'objet poreuse. Quoi qu'il en soit, Maria, comme tout adolescent,

⁴⁸³ Chabert, C. *Féminin mélancolique, op.cit., p. 76*

⁴⁸⁴ Klein, M.,(1932), *La psychanalyse des enfants*, Paris, PUF, 2009, p. 68

va tenter de se livrer à la tâche de la désidentification pour se constituer dans son propre corps et se différencier de la mêmeté du corps maternel (sexuel et contenant) « *l'adolescent, pour construire sa propre relation aux autres, passe par un temps nécessaire de désidentification. Se reconnaître soi, se différencier de ce qui fut le centre de sa construction identitaire, implique ces mouvements d'agressivité et de rejet de ce qui fut le plus proche*⁴⁸⁵ ».

Comment agir cette désidentification sans culpabilité (surtout si Maria se tient responsable de la souffrance de sa mère) ? Mais surtout de quoi se désidentifier si l'identification même au féminin maternel renvoie au vide de la représentation ?

Hypothèse : Il nous semblerait que pour ne pas faire face à la difficulté qu'impose la désidentification à la figure de la mère dans un contexte d'après-guerre et de répétition, l'adolescente libanaise resterait dans ce collage à la mère et à la répétition (que l'on retrouve dans l'union au semblable) que celle-ci impose.

S. Lesourd explique « *La violence extrême de ces conflits, comme leur inexistence, est toujours le signe de cette difficulté de l'adolescent à quitter une relation aux parents trop fusionnelle. Les raisons peuvent en être fort diverses. Par exemple, l'impossibilité d'agresser, même en pensée, peut venir parce que le parent est vécu, parfois à juste titre, comme trop fragile pour le supporter. Ainsi peut-il en être à la suite d'un divorce ou d'un deuil du parent, ou face à un parent lui-même dépressif. Ou encore, le parent peut être vécu comme trop dévalorisé dans la réalité sociale pour qu'il soit possible de mettre en acte la dévalorisation liée à la désidérialisation psychique. (...) Dans ce cas, s'opposer aux parents revient à les anéantir, à les tuer psychiquement. Bien souvent alors le jeune déplace l'opposition impossible vis à vis des parents, sur des représentants de l'autorité et de la réussite sociale (enseignants, policiers, etc.)* »⁴⁸⁶

Pouvons-nous penser que Maria a fantasmatiquement vécu, à un moment donné, la maladie de sa mère comme attaque contre le désir de séparation, de différenciation et de subjectivation ?

⁴⁸⁵ Lesourd, S., « La demande à l'adulte », *Adolescences... Rencontre du féminin. Essai psychanalytique sur la différence des sexes*. ERES, 2009, pp. 75-88.

⁴⁸⁶ Idem

Ainsi, se construire comme femme désirante et désirable rimerait cruellement avec destruction. Destruction chargée de culpabilité par angoisse de détruire le premier objet d'amour et, dans un second temps, - œdipien - par peur de ne plus être digne d'amour du père. D'être la déception. De ne pas être la fille qui honorera la famille. De ne pas trouver un mari à la hauteur des exigences parentales, qui réponde aux codes confessionnels. De ne pas devenir la « mère de » un enfant digne du nom parental. Peur qu'en se dérivant de la répétition et en accédant à une féminité différenciée, d'être une déception.

Pour conclure, Maria semble se présenter comme le prototype pathologique d'une adolescente libanaise qui est sous l'emprise d'un héritage d'un féminin fragilisé, mélancolique et masochiste qui se noie dans les eaux de l'infini de la guerre civile libanaise et qui va jusqu'à se confondre avec. La relation transféro-contre transférentielle nous a permis de mettre en avant un narcissisme de mort très prononcé et qui mettrait à mal le travail de subjectivation de Maria.

Son accès à la féminité nous est apparu compromis par la transmission d'une mère des temps de guerre à la féminité sacrifiée. L'assujettissement de Maria à la continuité du combat maternel met en extrême difficulté sa tentative d'extraction à un héritage maternel pathologique. Devenir sujet de ses propres désirs et se libérer du combat maternel et de la transmission de l'interdiction de s'unir au différent s'accompagnerait de culpabilité, de honte, et de fantasmes de destruction de la mère.

II- Maria à l'épreuve de l'amour

Nous ne pouvons mettre de côté la figure du père dans le devenir féminin de la fille et ce surtout à l'adolescence, quand la fille à la féminité naissante dans un corps pubère, devra détourner sa quête d'amour du père œdipien vers l'extérieur.

« À l'adolescence, lors de ce temps de passage où se joue la « rencontre du féminin », le père est appelé par la fille dans sa réalité d'homme, de présence et de parole. »⁴⁸⁷

Appel d'autant plus criant quand il est avant tout question d'une construction adolescente en rapport avec un héritage d'une guerre civile. La transmission en creux de la guerre civile rend difficile le repositionnement de l'enfant devenu adolescent, face à la loi, l'interdit et les limites. La répétition d'une guerre qui n'est pas sienne se fait à travers la violence, la haine, les troubles du comportement mais aussi à travers **l'amour**. L'amour, voici le sujet qui nous intéresse et plus particulièrement ce qu'il en devient de la question de l'amour pour la jeune descendante.

1. Hantée

1.1. A son image

C'est dénué d'affect que Maria évoque sa relation à son père. « Mon père et moi, ne nous entendions pas vraiment. Il était strict avec moi. Mais je dois avouer que parfois il était très affectueux » répète Maria dans plusieurs de ses séances, avec une certaine désinvolture qui me frappe. Aucune nostalgie envers ce père mais plutôt du dédain. Ces yeux glacials quand elle disait ces mots me gelaient. Etais-je, par ce sentiment, en train de reproduire ses propres émotions face à une figure paternelle qui la fige ? La gèle ?

« Je suis quand même Maria H., la fille d'Elie H., qui doit demeurer à la hauteur de l'image que mon père a toujours véhiculée ».

C'est seulement au moment d'un tel énoncé que j'aperçois l'ampleur de la douleur de Maria. C'est tout l'être de Maria dont sa féminité naissante qui est mis à rude épreuve à l'adolescence. Monique et Jean Cournut (1993) établissent les étapes du narcissisme féminin dont la double

⁴⁸⁷ Hurstel, F., « Père de fille », in Didier Laurus et al., *Figures du père à l'adolescence*, ERES « Enfances & PSY », 2004, p. 103-116.

identification, qui est secondaire à l'identification *primaire* (une identification à la mère en miroir), pose l'importance de la manière dont la petite fille se présentera face au monde, face à sa demande d'amour du masculin. Ainsi, ces auteurs définissent cette seconde étape en la qualifiant de *double identification* : la fille désire à la fois être comme sa mère et plaire au père. Se construire alors comme entièrement phallique. Ce moment de séduction nous renvoie au statut de la femme phallique. Dans la double identification c'est le regard qui est pénétrant.

A. Green (1983), partant de la définition du narcissisme - vision et regard du moi réfléchis par la vision et le regard d'un Autre -, propose l'hypothèse d'un narcissisme négatif au côté d'un narcissisme de vie. Il assoit le narcissisme sur une assise dialectique, en vie et mort, le reliant aux données de la seconde topique. Le blanc de représentation et d'affect prouve l'existence du narcissisme de mort, effacement de l'Autre au profit de l'Un. Nous voyons bien ici l'ampleur du narcissisme de mort et de sa construction en faux-self qui ne permet à cette femme en re-devenir d'exister qu'aux yeux des autres.

Plus Maria se confrontait à sa féminité, plus elle sentait sa propre identité lui échapper.

Cercle vicieux de la féminité de la femme libanaise ? Afin d'exister en tant que femme, elle se soumet au regard puisque ce n'est que dans le paraître qu'elle y arrive mais ce paraître sera à la source de sa souffrance puisqu'il ne lui permet pas tout simplement d'être.

Le faux-self serait une défense spécifique du noyau du self institué dans l'individu pour protéger le vrai-self. Ce faux-self montrerait un agencement de la personnalité qui est faux, faux dans la mesure où l'origine de ce self viendrait, non de l'individu, mais de la contrainte de l'environnement. Winnicott écrira que le faux-self est « *une organisation défensive du Moi établie précocement par cette instance pour se protéger des traumatismes. Le faux-self sert donc à protéger le vrai-self, mais il arrive que le vrai-self soit totalement étouffé par le faux-self défensif au point de devenir inaccessible.* »⁴⁸⁸ Ainsi, ce faux self est une défense à un défaut d'identification de la mère avec son nourrisson. « *Pendant une période limitée est capable de protéger la continuité d'existence de son nourrisson. Tout défaut d'adaptation de la mère, à ce moment-là, va rompre ce continuum, ce qui aura une influence grave sur la capacité de l'enfant*

⁴⁸⁸ Winnicott, D W., (1970), *Processus de maturation chez l'enfant, Développement affectif et environnement*, Paris, Payot, 1989, p.47

à devenir une unité intégrée, capable de continuer à avoir un self, avec un passé, un présent et un avenir. »⁴⁸⁹ Donc si l'accordage maternel est défectueux, l'identification et le sentiment d'exister seront défailants.

Dans le cas de Maria, Mme. Mayda est une mère qui s'accroche à sa fonction maternelle afin de pallier à une féminité tourmentée par une guerre civile infinie et de compenser à son propre arrachement - précoce et brutale - à sa mère. Maria n'est alors pas investie pour le sujet qu'elle est mais comme un leitmotiv. Cette défaillance entraînera une rupture dans la construction narcissique du sujet, l'enfant abordera alors une attitude de soumission en s'adaptant aux exigences du milieu environnant. Cette attitude de soumission constituera des conditions favorables à l'émergence d'un faux-self et provoquera, chez l'enfant, une angoisse déstabilisante. Selon Winnicott, des soins maternels escamotés créent un véritable traumatisme, qu'il considère comme le premier traumatisme désorganisateur de l'évolution psychique du sujet. Il en résulte une insécurité narcissique et une fragilité identitaire formatant ainsi une faible estime de soi chez le sujet.

1.2. La figure du martyr et du héros

*« Le shahid-martyr inspire instinctivement des sentiments d'admiration et de compassion, alors que celui qui est « responsable » de ses souffrances et de sa mort (même s'il est innocent) subit un processus de diabolisation. »*⁴⁹⁰

Le père de Maria a participé à la guerre civile. Il a combattu, tué pour défendre ses idées. « Il n'en n'a jamais vraiment parlé », mais il a transmis tous ses idéaux à ses enfants, sans quoi sa prise de partie dans la guerre civile n'aurait pas eu de sens.

Il n'a jamais vraiment parlé de ses combats, ce qui lui accorde un statut mystérieux aux yeux de sa descendance, une position héroïque sans égale. Cette transmission par le non-dit de ce qu'il a été et fait, semble ouvrir le champ à Maria à une imagination des plus fertiles. Fertile, qui ne fait que naître sans jamais mourir : à l'image de son père combattant. Immortel à travers l'histoire

⁴⁸⁹ Ibid. p.48

⁴⁹⁰ Govrin, M., « Martyrs ou survivants? Réflexions sur la dimension mythique de la « guerre pour l'histoire » », *Les Temps Modernes*, vol. 624, no. 3, 2003, pp. 75-106.

d'une guerre infinie et qui assure son existence à travers elle. M. Elie H apparaît alors comme mi-dieu mi-héros, une figure paternelle presque impossible de désacraliser même et surtout à l'adolescence. Alors que l'adolescence serait le moment où le sujet est amené à tendre vers l'autonomie, à destituer ses figures parentales fantasmées en leur reconnaissant notamment le droit à être simples mortels, le moment de « *bascule des parents imaginaires potents de l'enfance en parents réels quelconques à l'adolescence qui ouvre la porte aux remaniements de l'adolescence et provoque la reconstruction après coup des avatars œdipiens* »⁴⁹¹.

Hypothèse : Au Liban, la difficulté serait de pouvoir destituer ce père imaginaire sacralisé sans mettre à l'épreuve son être et son identité qui dépendent de la « fidélité » du descendant aux exigences paternelles.

Cette difficulté redouble d'intensité pour Maria par la mort réelle de son père, la mort qui donne un aspect encore plus mystique à ce père œdipien et qui lui attribut en quelque sorte le statut de martyr.

« Et nous, nous aimons la vie autant que possible

Nous dansons entre deux martyrs. Entre eux, nous érigeons pour les violettes un minaret ou des palmiers »⁴⁹²

C'est donc encore difficilement que Maria va pouvoir se dégager, s'inscrire dans une histoire qu'elle se permet de réécrire et, malheureusement, ce passage d'un moi idéal féroce et arbitraire à un idéal du moi, porteur de projets identitaires au service de sa construction subjectale, se voit mis à mal. Devenir sujet de « *son désir pour l'objet adéquat et son inscription dans une chaîne transgénérationnelle. À l'issue de sa quête de la vraie histoire, (elle devra) renoncer au leurre d'une vérité unique monopolisant l'imaginaire et accepter que le réel soit fait de multiples vérités.* »⁴⁹³. Cependant, « *accepter que le réel soit fait de multiples vérités* » impliquerait que Maria puisse avoir un rapport au monde et à son être femme différent au sujet supposé être. A l'adolescence, Maria va devoir être contrainte d'être le sujet principal de son

⁴⁹¹ Lesourd, S.. *La construction adolescente*, Ramonville Saint-Agnet : Érès, 2005, pp. 55-56.

⁴⁹² Darwich, M., « Et nous aimons la vie », in *La poésie palestinienne contemporaine*, (sous la direction de) Abdellatif Laâbi, Le Temps des Cerises. 2002.

⁴⁹³ Kernier De N., Abe, Y., « Meurtre héroïque et identité hybride à l'adolescence », *Adolescence* 2013/2 (T.31 n° 2), p. 402

histoire. Se différencier du héros œdipien pour pouvoir accéder à l'altérité, sans se sentir menacer par la différence. Le Noyau de l'Idéal du Moi, instance qui porte les valeurs de ce que le sujet doit être pour être aimé ainsi « *Nous prenons le parti d'assimiler le caractère héroïque du processus adolescent à la relance du processus de subjectivation lorsque celui-ci risque d'être entravé par la prégnance d'un moi idéal chargé d'idéaux, venant d'attentes parentales d'autant plus redoutables que tacites.* »⁴⁹⁴

La création « héroïque » de cette œuvre narrative et constructrice est primordiale à l'adolescence car *l'adolescence est le moment au cours duquel les événements du passé commencent à s'organiser sous cette forme narrative qui en fera notre histoire. « Le temps de l'enfance avait été sans vraie mémoire ; (...) qui n'avait pas conscience de sa propre fin (Carbone, Casini, Ferrari, 2012). (...) « Pouvoir raconter sa propre histoire – dit A. Novelletto (2005) – signifie avoir des racines, de la continuité, une assise narcissique, une carcasse [...] ». Cette entrée de l'adolescent dans le temps de sa propre histoire est à la fois difficile et vitale, car la capacité de « se construire un passé » est la condition nécessaire pour se soustraire à une « tragique éternité », une éternelle préhistoire infantile dans laquelle « la différence entre passé et présent est niée ». Pour mener à bien ce passage, le temps de l'adolescence se penche non seulement sur l'horizon de la finitude mais aussi sur soi-même dans une réflexion temporelle qui réorganise et redonne sens aux souvenirs et au passé dans l'après-coup (Freud, 1905). »*⁴⁹⁵

Or, il semblerait que Maria se heurte à cette « tragique éternité » de laquelle elle n'arrive pas à se dégager, faute d'un sentiment de continuité mis à mal depuis les premiers instants dans la relation maternelle primaire. C'est donc dans toutes les dimensions de son féminin que Maria est confrontée dans le récit de sa propre histoire qui manque cruellement de mots. Maria est en quête de sens et pour ce faire elle doit aller à la rencontre de l'Autre afin de sortir de ce cercle œdipien mais la « tragique éternité », qui pose la question de la répétition, lui imposera le même ; le même objet œdipien, le même objet que celui de sa mère.

⁴⁹⁴ Ibid, p. 399.

⁴⁹⁵ Carbone, P., « Héros et adolescents. Question de vie et de mort », *Adolescence* 2013/2 (T.31 n° 2), p. 345-366.

1.3. Le père de famille : fantôme du féminin

A la suite de la mort de son père, Maria est hantée par le fantôme d'un homme « tout en noir » qui la poursuit où qu'elle soit. Par peur de celui-ci, Maria ne reste jamais seule dans la chambre à coucher, la cuisine ou la salle de bain. Si elle est contrainte de rester seule à la maison, elle ne bouge pas du canapé du salon afin de ne pas « réveiller le fantôme ». Elle note que celui-ci n'est présent qu'au domicile familial et surtout dans les pièces de la maison citées plus haut. Il est très criant que le fantôme ne se trouve que dans les pièces de l'intime. À cause de cette construction visuelle, Maria vit une vraie négation de toute intimité.

Cette « hallucination » semblerait être une réponse à l'arrachement que la mère vit dans la mort du père de Rita, une réponse mélancolique à la mélancolie de la mère.

Ce fantôme n'apparaît pas être lié directement à la perte du père mais il semble plutôt être une réaction envers une mère dépourvue d'organes sexuels féminins. Le fantôme du père apparaît alors comme une projection de sa culpabilité inconsciente à pouvoir et vouloir jouir de son corps de femme alors que sa mère en a été bannie, sur une image hallucinée extérieure. C'est la figure du martyr œdipien qui viendrait constamment lui rappeler qu'elle aussi devrait se sacrifier, comme sa mère, afin de garder l'espoir de pouvoir gagner la guerre contre l'ennemi.

Nous voyons donc l'intrication entre la représentation du père héroïque avec la figure du féminin pour l'adolescente. Cette figure paternelle passera de celle de héros à celle de tyran dans la tendance à la séparation individuation à l'adolescence ; cette figure paternelle qui voudrait lui réserver le même sort que sa mère. « *C'est la figure du donateur qui est mise à mal, souvent remplacée par la figure du tyran, ou du violeur potentiel. Le père n'est plus vécu comme le maître dispensateur des biens et des jouissances, mais comme le tyran domestique du pater potestas du patriarcat.* »⁴⁹⁶. Maria souffre d'une féminité qu'elle n'arrive pas à assumer et qui brouille les limites entre le monde des vivants et le monde des morts, entre son propre corps de femme et celui de sa mère, allant jusqu'à la confusion de place entre l'amante du père ou de sa fille. Cette perception hallucinatoire n'apparaît pas comme un symptôme psychotique mais

⁴⁹⁶ Lesourd, S., « Une société du maternel », *Comment taire le sujet ? Des discours aux parlottes libérales*. ERES, 2006, p. 13.

beaucoup plus comme une pensée magique liée à une problématique limite propre à l'adolescence. Cette hallucination qui n'est que perceptive nous fait penser au retour de la pensée animiste de l'enfance qui personnifierait une angoisse narcissique afin de la limiter en une forme précise. Il ne s'agit pas, dans le cas de Maria, d'une hallucination auditive qui effracterait la tentative de contenance elle-même.

Le fantôme noir ne la quittera qu'après un an et 3 mois de suivi. Cependant, j'hésite encore parfois à penser qu'il l'a totalement quittée. En effet, quand je lui demande à propos du fantôme, elle chuchote qu'elle ne le voit plus. Mais chuchoter n'impliquerait pas une présence ? Lointaine certes, loin d'un corps aux limites plus tenaces, à l'extérieur de sa « pièce psychique ». J'ai comme cette impression qu'elle retrouve ce fantôme en cas de besoin. C'est d'ailleurs la première chose que je lui ai dite : « L'objectif ne sera pas de le faire disparaître mais d'apprendre à coexister avec ce fantôme, ne plus avoir peur de lui ». Quoi qu'il en soit, même si le fantôme ne la quittera jamais, elle apprendra à ne plus se laisser envahir par celui-ci. Cette indépendance vis-à-vis de la figure du fantôme se fera en parallèle du cheminement vers l'autonomie de Maria par rapport au corps de sa mère. Un corps féminin qui ne sera plus assujéti par l'autre masculin porteur de guerre civile.

Pour conclure, la difficulté pour Maria transparaitrait principalement dans le dépassement de certaines fixations narcissiques et œdipiennes. L'essentiel pour cette adolescente reviendrait donc à pouvoir compter sur un « autre » adulte susceptible de relayer la problématique de la résurgence œdipienne, ainsi que d'accompagner Maria à la féminité en devenir, dans l'appropriation d'une histoire propre. Nous pouvons penser que le thérapeute a pu jouer le rôle de cet adulte et qui l'a donc aidé à entamer un processus de deuil opérant, en se détachant du fantôme paternel. Désacralisé, le père est humanisé, pouvant être critiqué. Ces différentes étapes transparaissent à travers les relations amoureuses de Maria que nous relaterons plus bas.

2. Aimer

« *Le normal, aussi bien que le pathologique, n'est jamais à l'adolescence, qu'une façon de se repérer dans la dimension de l'amour et de la relation à l'objet d'amour, soit une façon de répondre au manque à être.* »⁴⁹⁷

La question de l'épreuve de la rencontre amoureuse à l'adolescence de la fille interpelle avant tout le narcissisme des premiers temps, celui qui se construit en miroir à la mère. « *Cette double inscription, ressemblance du corps et manque inscrit dans son corps d'enfant fille, détermine sa position amoureuse que nous retrouverons dans la mise en forme de la relation amoureuse de la jeune fille, à l'adolescence, et qui perdurera dans la position féminine où le sujet s'inscrit dans la relation en tant qu'objet désiré par l'Autre.* »⁴⁹⁸. Cependant, nous avons vu, dans la première partie, que l'amour entre mère et fille est sous le socle de la mélancolie mettant en péril la fonction d'un *narcissisme de vie* (A. Green, 1980). Maria est donc engrenée dans la répétition, dans une incapacité de séparation d'avec la mère. Son accès à la féminité ainsi que ses rencontres à l'adolescence nous semblent dominés par la pulsion de mort.

2.1. Le premier amour : la mort et l'amour

Plus Maria s'abandonnait à l'amour de l'autre, plus un sentiment de désarroi se faisait présent. L'image maternelle convoquée à l'adolescence semblait alors faire barrière à la rencontre amoureuse de Maria. Barrière à la possibilité d'un amour à travers lequel la sexualité féminine de Maria pourrait se découvrir. Barrière à la liberté d'aimer le différent, d'accéder à sa féminité et d'être avec l'autre.

Comme nous l'avons longuement développé dans la partie théorique, être libre en amour et être sont étroitement liés, l'un ne va pas sans l'autre et surtout chez l'adolescente puisque comme le pointe très justement S. Lesourd, « *la voie ouverte pour la jeune fille dans la relation amoureuse sera celle du renforcement narcissique, celle de sa constitution comme objet idéal du désir de*

⁴⁹⁷ Lesourd, S., *Adolescences... Rencontre du féminin. Essai psychanalytique sur la différence des sexes*, ERES, 2009, p 15.

⁴⁹⁸ Ibid, p. 30

l'autre, dans une identification à la place de sa mère, en tant que femme de son père. Identification qui renforce, pour elle, la constitution de son narcissisme au temps du stade du miroir, dans la prise dans le regard de cette mère. »⁴⁹⁹.

Hypothèse : En barrant l'accès à la liberté d'aimer le différent, la mère, femme des temps de guerre, fragilise la relation objectale de sa fille qui n'a pourtant jamais vécu la guerre civile et la laisse démunie face à un narcissisme bien trop fragilisé dans la transmission entre mère et fille des premiers temps.

C'est sans coïncidence que quelques temps (moins d'un an) après le décès de son père, Maria tombe éperdument amoureuse d'un jeune garçon. Celui-ci est toxicomane et Maria se donne pour mission de le « sauver ». Mais, bien sûr, elle n'y arrivera pas et il finit, après un an de relation, par s'éloigner d'elle parce qu'il dit « rencontrer des problèmes avec la police et - qu'il - ne veut pas l'impliquer ».

Suite à cette rupture amoureuse, Maria fait une tentative de suicide qui témoignait alors de sa fragilité narcissique puisque *« les ruptures, quand elle les subit, seront pour elle aussi douloureuses. Le retrait de l'investissement narcissique du garçon provoque chez la jeune fille, une faille narcissique grave, où elle peut s'identifier avec un objet déchet, un objet rejeté, amenant parfois au passage à l'acte suicidaire. »⁵⁰⁰*. Cependant, la tentative de suicide de Maria pouvait être comprise comme une tentative de différenciation quant à la menace de l'identique d'avec la mère que réactivait la rupture amoureuse. Dans ses écrits sur la mélancolie féminine, C. Chabert (2003) défend fermement l'idée de l'intrication de la mort à Eros. Elle dit, en effet, que *« si la mort bascule du côté de la pulsion, elle s'inscrit alors dans une intériorité qui lui confère le pouvoir inhérent à la réalité psychique : en ce sens, il y a internalisation de la mort dans la psyché, dans un système d'oppositions qui en constituent l'essence. Ainsi, Guy Rosolato (1987) insiste sur la nécessité de revenir à des conceptions « positives » de la pulsion de mort (...) : « Tout ce qui est marqué par le négatif, la régression, l'obtusité, la destruction, et qui est tenu pour caractéristique de la pulsion de mort, se trouve maintenant repris dans une réflexion qui en montre les aspects positifs : non seulement le recours à la pulsion de mort est crédité d'un travail*

⁴⁹⁹ Ibid, p. 106.

⁵⁰⁰ Ibid, p.100.

en faveur de la vie, par son intrication avec les pulsions de vie [...] mais aussi a-t-il une force motrice dans les états de détresse où "faire le mort" dans la seule répétition, c'est survivre » (p. 26). »⁵⁰¹

Cette tentative de suicide fut donc une tentative de renaissance qui, à ma grande surprise, eût une fonction d'alimentation d'un réservoir énergétique (et non de le vider) qui permit à Maria de faire un travail de séparation et de deuil de son « premier amour ». Ainsi, elle passe, au départ, par une phase de déni dans laquelle elle ne réagit même pas à l'annonce de la rupture, ensuite vient l'étape de la révolte puis de la colère et enfin elle arrive à détacher ses pulsions de cet objet libidinal et à les réinvestir sur un nouvel objet. Maria dit se sentir « enfin libérée » d'Elias.

Elias, la première fois qu'elle dit son nom. Elias est un dérivé du prénom d'Elie, du prénom de son père, et je n'hésite pas à le lui faire remarquer.

À la suite de cette remarque, et pour la première fois, Maria évoque l'évènement du décès de son père. Celle-ci raconte que quand elle apprend la nouvelle, elle ne réagit pas, elle n'assiste ni à l'enterrement ni aux funérailles de son père. Le travail du deuil semble inopérant et le réaménagement familial suite à ce décès n'a pas lieu. Plus de trois ans après le décès du père, toutes ses affaires sont encore à leur place et aucun membre de la famille n'est capable de s'asseoir à la place qu'il occupait lors de son vivant (dans son lit, au salon et à la cuisine). Avec le support thérapeutique, Maria arrivera à accorder une place psychique, imaginaire et non réelle et physique à son père mort.

Arriva ensuite une séance qui commença par : « Je ne me suis jamais vraiment entendue avec lui en tout cas ». Pour un moment, je ne comprenais plus de qui Maria parlait, d'Elias ou bien de son père Elie ? Je décidais de continuer le discours dans l'ambiguïté. Elle poursuit, « Je ne me sens plus forcée de prétendre que je l'aimais d'un amour infaillible même s'il est mort ». Je comprenais dès lors qu'elle faisait référence à son père. Son discours ambigu soulignait alors la difficulté qu'elle avait de mettre son père dans le champ des morts. Sa tentative de suicide évoquerait alors une problématique des limites et une tentative de remettre de l'ordre dans son monde psychique.

⁵⁰¹ Chabert, C. *Féminin mélancolique*. Op.cit., p.86

Cette tentative du suicide apparaissait alors comme le moteur d'un processus de subjectivation émergeant et d'un désir de se dégager de l'emprise maternelle des premiers temps. Les remaniements adolescents de l'infantile et le primat du pubertaire dans sa confrontation à l'amour tourné à l'extérieur permettent à Maria de mettre à l'épreuve sa sexualité féminine dans son rapport à un objet extérieur, bien délimité d'une figure paternelle.

2.2. L'amour à l'épreuve de l'identique

Quelque temps après Elias, Maria se mit en couple avec Charbel, un jeune garçon de son lycée. Depuis, sa seule crainte se résumait à : « j'ai peur qu'un jour, il ne m'aime plus ».

Charbel était de la même confession que le père de Maria et bien évidemment du même parti politique. Il livrait le même combat que son père, ou plutôt « le hasard » avait fait qu'il était né dans une famille qui a combattu pour les mêmes idéaux que ceux du père de Maria pendant la guerre civile libanaise. « Ma mère l'aime déjà tellement ».

Mis à part, le travail de subjectivation à l'œuvre, le choix d'objet d'amour de Maria à l'adolescence était encore cruellement identique à celui de sa mère. La transposition du choix d'objet d'amour identique à celui de la mère remettait la question de l'incestuel dans la rencontre amoureuse au premier plan et serait à l'origine de fortes angoisses. Pourquoi alors ne pas aller à la rencontre d'un objet moins menaçant ?

Nous pensons que Maria, aux assises narcissiques *trop* fragiles, avait encore trop peur de risquer de perdre l'amour : l'amour maternel, l'amour de soi, l'amour de l'autre. Il serait alors moins douloureux pour elle de rester sous l'emprise maternelle que de la combattre en allant contre sa propre mère et contre tout un héritage confessionnel de guerre civile.

Faire face à cette menace reviendrait donc à *faire face* à la chaîne de répétition de la guerre civile libanaise et au positionnement de sa mère - femme des temps de guerre - dans cette chaîne.

La menace de l'identique ravivée dans la rencontre amoureuse et la résistance contre le différent pose alors Maria face à deux angoisses qui apparaissent contradictoires mais qui sont complémentaires :

- L'angoisse d'abandon par l'objet dans le cas où Maria venait à sortir de la relation miroir avec sa mère (car dans ce cas, ses désirs seront autres et ne se tourneront pas forcément envers l'identique objet d'amour de la mère),
- L'angoisse d'être « perforée/pénétrée » par celui-ci, dans le cas où la ressemblance d'avec le père réelle devient trop prégnante. « *Être en lien avec autrui reviendrait-il à succomber à son emprise ? une telle menace d'emprise va tout particulièrement guetter l'enfant devenant pubère, lorsqu'une insécurité des premiers liens d'attachement n'assure pas la solidité des assises narcissiques.* »⁵⁰²

2.3. L'amour à l'épreuve de la différence.

N'oublions pas que la répétition implique des petits détails qui diffèrent de la version précédente. C'est dans la différence que nous pensons que le pulsionnel trouve lieu de s'exprimer et c'est dans cette différence que le descendant trouve sens à être. Il s'accroche à cette toute petite différence qui lui donne un sentiment d'exister en tant qu'entité à part entière, car son individualité en dépend. « C'est peut-être parce que tout ce que je fais avec lui est nouveau pour moi que j'ai tellement peur de le perdre ». Quand Maria a enfin goûté au plaisir de la *petite différence*, c'est le sentiment de perte qui l'accompagne. Au sentiment de liberté s'accompagne une angoisse continuelle de perte et la rencontre amoureuse suppose la perte. La perte : l'essence de la problématique de Maria.

Maria arrive un jour en séance le visage terne et les traits sévères.

« Je pense que je tombe amoureuse d'un autre garçon : il s'appelle Hassan ».

Maria n'était pas perplexe parce qu'elle tombait amoureuse d'un autre que Charbel mais parce que cet autre s'appelait Hassan. Son nom évoquait sa confession : il était musulman chiite. Pourtant, depuis Elias, elle n'avait plus ressenti de tel amour.

« Quand je regarde dans ces yeux, je me sens reconnue et aimée pour la femme que je suis ».

⁵⁰² Kernier De N., Abe, Y., « Meurtre héroïque et identité hybride à l'adolescence », *opcit*, p. 397

Maria, trop longtemps dans l'ombre d'une mère à la féminité effacée, se reconnaît enfin comme femme dans le regard d'un autre. Pas n'importe quel autre : l'interdit. Nous pensons qu'elle n'arrivera à être en contact avec sa féminité qu'à travers cet autre interdit. Celui-ci lui permettrait avant tout de se subjectiver en dehors de sa mère et de se frayer un chemin vers sa féminité. Une féminité qui n'est plus sous l'emprise d'angoisses d'annihilation ou de destruction mais qui, sous l'emprise du social, se doit de rester cachée et secrète.

Maria écrit alors le poème « Liberté » (voir annexe : Liberté par Maria) qui en dit long sur un combat qu'elle s'avoue enfin. Un combat contre le combat de sa mère. Un combat pour sa faculté de se construire comme femme libre d'aimer. L'espace transitionnel du cadre commençait enfin à permettre le mouvement, la nouveauté, l'amour et la création. Ce poème partagé mettait en avant une *« rencontre entre cette création et la réalité de chair et de sang pouvant évoquer, en l'anticipant, l'objet trouvé/créé de Winnicott, à resituer cette fois non seulement dans le seul cadre du lien mère-enfant, mais, plus largement, en termes de rencontre amoureuse. »*⁵⁰³. Maria était alors prête à rencontrer l'amour.

Nous pouvions ainsi comprendre cette **création partagée** comme une tentative (moins coûteuse que la tentative de suicide) de *« nommer la souffrance, l'exalter, la disséquer dans ses moindres composantes est sans aucun doute un moyen de résorber le deuil. De s'y complaire parfois, mais aussi de le dépasser, de passer à un autre deuil peut-être, moins brûlant, plus indifférent. Cependant, les arts semblent indiquer des procédés qui sauraient contourner la complaisance et qui, sans renverser simplement le deuil en manie, assurent à l'artiste et au connaisseur une emprise sublimatoire sur la Chose perdue. »*⁵⁰⁴. Une tentative d'élaborer la perte afin de se libérer, afin de se permettre d'aimer en dehors d'une mère engrenée dans le temps d'une guerre infinie.

⁵⁰³ Chabert, C. *Féminin mélancolique*. Op.cit., p.20

⁵⁰⁴ Kristeva, J. « La traversée de la mélancolie », *Figures de la psychanalyse*, vol. n°4, no. 1, 2001, pp. 19-24.

Conclusion : Cas Maria

Pour conclure, l'histoire traumatique de la mère de Maria se déverse sur celle-ci en l'emprisonnant dans un combat qu'elle a mené pendant la guerre civile. Un combat à travers l'union au semblable qui signerait une vengeance contre l'ennemi, contre le responsable du meurtre de sa propre mère. Entre Maria et sa mère à la féminité lésée pendant la guerre, règne la mélancolie qui fragilise les assises narcissiques de Maria et qui la happe dans une répétition d'une souffrance maternelle sans fin. Infinie, à l'image de la guerre civile. La mort du père de Maria ravive le deuil pathologique de sa mère, mais apparaît aussi problématique à l'adolescence de Maria. Celle-ci apparaît hantée par une instance paternelle omniprésente, un fantôme/martyr idéalisé qui, l'empêche, sur la scène de l'intime, de se découvrir et de jouir de son corps de femme devenu pubère.

A travers la rencontre amoureuse de Maria, la menace de l'identique d'avec la mère, la difficulté de différenciation et l'omniprésence des angoisses de vide, de perte et d'abandon face à la mère se faisaient criantes. A travers l'amour à l'adolescence, Maria semblerait répéter un combat maternel dans la crainte de détruire sa mère et de se détruire si elle sortait de cette répétition. A travers la rencontre amoureuse, Maria fera donc face à une impasse majeure : celle d'*aimer librement* : aimer en dehors de l'emprise maternelle et pourquoi pas... aimer le différent. Le chemin de l'amour est, pour Maria, un chemin parsemé de souffrances majeures qui est sous l'emprise d'une pulsion de mort acharnée. À cet âge charnière où les remaniements œdipiens sont au premier plan et cherchent à se déplacer sur des objets extérieurs non incestueux, répéter l'histoire (ne pas se séparer et chercher l'objet identique) ou se permettre de se créer sa propre histoire s'avère problématique dans le contexte libanais. La liberté du choix d'objet d'amour de Maria, sa liberté en amour et son être, sont alors mis à mal par l'engrenage d'une transmission traumatique.

CAS CLINIQUE 2 : GINA OU LE COMBAT MATERNEL

Dans cette étude de cas, nous mettrons l'accent sur la nature du lien entre Gina, adolescente libanaise âgée de 15 ans, et sa mère, contrainte à répéter ce qu'elle n'a pas pu élaborer dans un temps de guerre civile « *impassé* » (D. Scarfone, 2014). Nous étudierons la fixité à laquelle Gina est assignée à travers l'étude et la compréhension que nous ferons de ses rencontres amoureuses à l'adolescence.

Contrairement au cas de Maria, la mère de Gina, ex-combattante s'est mariée et a eu ses enfants après la guerre civile. Pouvons-nous penser que la descendance d'une femme combattante serait-elle aussi, victime dans sa liberté d'aimer le différent ? Autrement dit, serait-elle affectée dans l'illusion nécessaire à la liberté de son choix d'objet amoureux, dans sa liberté de se découvrir et de jouir de sa sexualité à travers l'autre ? Libre d'être un sujet animé par ses propres désirs ?

Comme toute adolescente de son âge, les symptômes « rebelles » de Gina sont apparus lors de ses premières rencontres amoureuses, de la découverte de son corps à travers l'autre et de la possibilité d'agir sa sexualité. Cependant, au-delà d'une problématique adolescente, nous relèverons à travers cette étude de cas une problématique transgénérationnelle. La transmission entre mère et fille dans un Liban d'après-guerre semble être mise en difficulté par un héritage maternel traumatique aliénant, empêchant l'adolescente à s'aventurer librement dans la rencontre amoureuse.

Afin d'appuyer nos propos, nous reviendrons, dans un premier temps, sur l'histoire de la mère de Gina. Il s'agit d'une histoire traumatique qui se répète et qui se déverse sur Gina, enchainant son être et sa construction identitaire dans un temps fixe. Miroitant la problématique maternelle, Gina nous apparaît comme une adolescente en panne d'amour, incapable de jouir et de créer à travers la rencontre. Entre elle et l'autre se dresse un rideau noir sur lequel la projection est impossible, sur lequel l'amour ne s'écrit pas. C'est alors que l'amour des premiers temps nous apparaît compromis par une mère à la féminité lésée par la guerre civile. Aux dépens de l'amour dans la relation primaire, ce n'est pas la haine mais l'emprise qui nous apparaît comme dominante. Entre le bébé au sexe féminin et sa mère, c'est la souffrance, l'emprise, et le débordement sexuel maternel qui se positionnent au premier plan. Le corps pubère de Gina témoignera de l'ampleur

de l'aliénation pathologique à la mère qui la maintenait sous contrôle, dans une fixation mortifère, l'entraînant dans une incapacité à bouger, à se libérer.

Ainsi, la rencontre amoureuse adolescente qui convoque les jalons identitaires primaires, secondaires, et narcissiques, serait d'une part prise dans la répétition maternelle puisque sujette à une transmission en *négatif*. Mais elle serait, d'autre part, et comme nous le verrons dans le second temps de cette étude de cas, une tentative, pour Gina, de « *survivance* » (J. Altounian, 2000), là où le survivant de la guerre civile a échoué. Afin d'étudier cette question, nous ferons bien évidemment un détour par la figure du père, indispensable à la compréhension de l'amour à l'adolescence. L'expérience amoureuse adolescente semblerait alors permettre à Gina de se positionner contre un héritage traumatique et de s'en extraire malgré la souffrance corporelle et narcissique que celle-ci engendre.

CADRE ET DEROULEMENT DES SEANCES

Je voyais Gina une fois par semaine pour une durée de 45 minutes en face à face dans le cadre de Himaya. Suite à une fugue de trois jours de Gina, sa mère avait fait la demande auprès de Himaya dans l'optique que l'équipe psychosociale « *viennne en aide à Gina qui manifestait de grandes tendances homosexuelles* ».

Les séances se déroulaient en arabe. Lorsqu'elle voulait mettre l'accent sur des mots qu'elle jugeait primordiaux, porteurs de violence accrue, elle les dessinait (voir annexe : La hache). La force de la souffrance de Gina ne se suffisait que très difficilement à des mots. Gina n'exprimait pas, non plus, cette douleur à travers un échange d'émotions : elle souriait très rarement, ne pleurait presque jamais, sa voix était monotone, son regard toujours fixe, mais son souffle ... Son souffle en séance me coupait le souffle. La joie, la profonde tristesse, la peur - surtout la peur - transparaisaient à travers ses distincts souffles coupés. L'amour ? L'amour chez Gina n'avait pas de souffle, il était si silencieux que je sentais qu'il ne s'exprimerait jamais en dehors du silence. Pourtant, et comme nous l'avons défendu tout au long de cette thèse, l'amour est primordial à l'adolescence, *outil* nécessaire au travail d'individuation-séparation et affect indispensable permettant de sortir des remaniements et des fantasmes qui bouleversent le chemin vers le devenir adulte. Toutefois, même dans la relation transféro-contre-transférentielle avec Gina,

l'amour, moteur et résistance à la fois de cette rencontre à deux, peinait à s'installer. Ni idéalisation ni agressivité ou rejet envers le psychologue, uniquement de la peur. Cette compréhension de la relation transféro-contre-transférentielle m'a permis - suite à beaucoup de tâtonnements maladroits et un raisonnement souvent empêché par un malaise excessif - de saisir l'ampleur de la privation d'amour dans la relation primaire. L'enjeu était de taille : comment recréer de l'amour là où il n'y en n'avait jamais eu ?

Au cours des premiers mois, le suivi prenait une allure cognitivo-comportementale. Je « donnais » des exercices à faire à Gina, qui lui permettaient de voir plus clairement l'acheminement de ses idées. Gina, qui avait pourtant arrêté l'école depuis la quatrième, se donnait à *cœur ouvert* à ces exercices, qu'elle prenait plaisir à exposer sur Powerpoint devant sa mère. Gina nous apparaissait comme avide d'approbation et de reconnaissance. Avant d'accéder à la question de l'amour, Gina semblait être à la recherche de preuves de son existence. D'existence, nous le verrons, comme sujet séparé de sa mère et digne d'amour. Car, nous le rappelons, l'amour ne naît pas dans la relation à un autre, il naît du lien ; l'amour est une création à deux. Les scarifications de Gina témoigneront de ce besoin de se sentir exister et ce, avant tout, dans le regard de la mère. Un regard primordial dans la constitution du corps, de la pulsionnalité, et du désir. Ces exercices nous ont permis d'hystériser le lien, de mettre en marche un désir de séduction qui, comme nous le verrons plus tard, nous semblait écrasé par l'emprise dans la relation primaire.

Avec l'avancement du suivi, Gina se détacha de ces exercices et arriva à établir des échanges sans l'aide de supports et de médiation avec le psychologue. Cependant, et durant cette période, Gina rencontrait de plus en plus de difficulté à s'exprimer devant sa mère. Face à sa mère, elle n'avait désormais plus de mots. Elle suffoquait. Cette atmosphère me rappelait l'analyse de Kofman dans *Paroles suffoquées* (1987) de la double contrainte à laquelle tout sujet qui tente de témoigner de son trauma est soumis : « *Comment ne pas le dire ? Et comment le dire ? Comment parler de ce devant quoi cesse toute possibilité de parler ? [...] Et comment ne pas en parler [...].* »⁵⁰⁵. C'est pourquoi Kofman soutient que le récit d'une expérience traumatique, telle que la déportation, ne peut se faire qu'au moyen de *paroles suffoquées* dans lesquelles se

⁵⁰⁵ Kofman, S., *Paroles suffoquées*, Editions Galilée, 1987, p.15

conjuguent le devoir de parler et l'impossibilité de le faire, la parole et l'asphyxie. Raconter en suffoquant, voilà comment le sujet peut arriver à faire le récit d'un trauma. En présence de sa mère, Gina n'avait que des paroles suffoquées et c'est lors de ces moments qu'on pouvait ressentir l'ampleur du trauma dans la relation maternelle. Ce traumatisme faisait retour en force, à tel point qu'il m'arrivait moi-même de me réveiller le soir, le souffle coupé, Gina hantant mes pensées. Gina réveillait indéniablement quelque chose en moi et c'est avec *ce quelque chose* que je prenais parti de la rencontrer.

LA DEMANDE DES PARENTS

L'unique fois où je recevais M. R, le père de Gina (qui était opposé au suivi), ce fut pour une courte durée de 15 minutes et il était accompagné de la mère de Gina, Mme. Lana. La demande initiale, qui découlait des tendances homosexuelles de Gina, en cachait une autre : celle de maîtrise. La demande de M. R était semblable à celle de sa femme. Celui-ci ne voulait qu'une chose : que sa fille ne soit plus avec une autre fille et qu'elle rencontre un « bon chrétien qui ferait honneur à la famille et qui serait digne de l'histoire des chrétiens maronites du Liban ». Continuant sur sa lancée, il me dit qu'il n'avait pas tellement souffert pendant la guerre, mais qu'il avait été privé de sa famille à cause des druzes, pour qu'après tout cela sa propre fille, dans l'unique famille qu'il a aujourd'hui, finisse par le décevoir. Selon lui, si sa fille ne trouvait pas le « bon chrétien » c'était comme si, à son tour, elle reniait sa famille et la massacrait. Il me dit que pour la première fois depuis longtemps, lui et sa femme étaient d'accord sur une chose et c'était par rapport à l'union de leur fille. Suivi d'un rire nerveux, Mme. Lana rajoutait qu'elle ne pouvait se faire à l'idée qu'elle avait sacrifié tous ses rêves de jeune fille pour se marier et donner naissance à Gina pour que « ça finisse comme ça ». A travers la demande des parents, nous pouvions, d'ores et déjà, mesurer l'ampleur du danger que constitue la rencontre amoureuse de Gina pour ses parents. Dans le discours parental, son amour libre apparaissait comme une arme capable de détruire ses parents. Leur demande était donc de garder Gina sous emprise. Gina, tel un animal en fuite, était ramené au zoo, pour être redressée et remise en cage afin d'éviter qu'elle ne devore ses maîtres. C'était peut-être déplorable d'exprimer les choses ainsi, mais c'était exactement l'image qui me venait en repensant à ma rencontre avec Gina et ses parents. Gina, l'animal à replacer.

« Je veux avoir mon téléphone portable de nouveau, ne serait-ce que pour écouter de la musique quand je prends ma douche ».

A la suite de la fugue de Gina avec sa petite amie, sa mère lui confisqua son téléphone portable et lui désactiva tous ses comptes de réseaux sociaux. Le téléphone portable fut la pierre angulaire du suivi qui symbolisera le facteur de liaison entre Gina et le monde extérieur, entre Gina et sa mère, et surtout entre Gina et son intimité, sa capacité à s'aimer dans son corps.

Être libre d'« écouter de la musique » n'est pas chose anodine. Je me souviens d'un père qui interdisait à sa fille de 12 ans (bègue) d'écouter de la musique « étrangère » - qui n'est pas arabe - prétendant que celle-ci allait la pervertir. La musique étrangère était « haram ». Ironiquement, ce père était druze et habitait dans le même village où la famille du père de Gina a été massacrée. Nous voyons cependant, et avec la même logique que celle du père de Gina, que pour ce père druze, l'étranger était tout aussi menaçant. Cette menace venait du fait que cet étranger pouvait faire l'objet d'un désir de la descendance et aurait la possibilité de procurer du plaisir. Tout au long de cette étude de cas, nous reviendrons sur cette menace de l'étranger, qui s'avérera encore plus prégnante dans la question de la rencontre amoureuse à l'adolescence. Puisque l'amour est ce qui va tendre à lier intimement désir et plaisir, « *dans la métapsychologie des pulsions, Freud assigne la raison de l'amour à l'obtention du plaisir. Si son origine est auto-érotique, c'est qu'il provient de l'obtention d'un plaisir d'organe : on aime son corps pour obtenir ce plaisir. Et si on aime le moi, c'est d'avoir incorporé l'objet source de plaisir. C'est ainsi que l'amour devient l'expression d'un mouvement vers l'objet dispensateur de plaisir en se liant intimement à l'activité des pulsions sexuelles ultérieures* »⁵⁰⁶. Ainsi, nous sommes amenés à penser que, victimes ou bourreaux, druzes, musulmans, ou chrétiens, l'enjeu semble demeurer lorsque la descendance cherche à *voir ailleurs*.

⁵⁰⁶ Boons, M.-C., «La psychanalyse et la question de l'amour », *Le Bulletin Freudien*, No37-38, 2001

Hypothèse : Nous pensons alors que la génération d'après guerre civile n'est pas prisonnière de sa confession mais qu'elle est prisonnière de cette guerre interminable entre les confessions, une guerre qu'elle se doit de continuer.

Revenons à Gina. Celle-ci demandait donc à avoir droit au plaisir, droit à l'émancipation, sans pour autant briser le lien à ses parents, ni risquer de les détruire. Gina demandait à être reconnue et aimée pour le sujet en devenir qu'elle est. Elle demandait de pouvoir rencontrer l'autre et l'aimer dans toute la liberté de son être en dehors de l'emprise parentale traumatogène.

Ainsi, aussi banal que ceci pouvait sembler de *l'extérieur*, la fin du suivi à Himaya aura lieu avec l'obtention de Gina d'un nouveau téléphone portable et qui sera connecté à de nouveaux comptes de réseaux sociaux.

« Connectée » à son histoire, à son corps désirant et désirable, et à un passé insensé, la parole de Gina se délivre enfin de la violence d'une transmission en négatif et d'un héritage maternel en proie à la répétition.

I- La violence de la transmission maternelle

Contrairement au cas de Maria, nous ne commencerons pas cette étude de cas par une mort réelle mais plutôt par un retour sur l'histoire de la mère de Gina. L'histoire maternelle traumatique influera sur la relation primaire et sur la qualité de la transmission entre mère et fille. Nous mettrons donc l'accent, dans un premier temps, sur une violence qui a redoublé avec la fin infinie de la guerre civile libanaise. Contrainte à se marier par force et non par amour, la mère de Gina atteste d'une errance psychique et d'un sentiment d'incomplétude qu'elle tente de combler à travers une hyper sexualisation. Dans un second temps, nous verrons que ce maternel traumatisé et en panne d'amour se serait transmis dans la relation mère-fille des premiers temps, sous le socle de la répétition et de l'emprise.

1. Retour sur la mère : une histoire qui se répète

1.1. L'espoir arraché

Mme. Lana, mère de Gina, est née pendant la guerre civile libanaise et est la cadette d'une fratrie de quatre. Elle avait 20 ans quand la guerre s'est terminée. Elle nous dit, derrière un sourire absent, que son « enfance a été bercée par les moments de guerre ». Elle rajoute avec une nostalgie baroque et une absence encore plus profonde : « On peut dire que la guerre a été mon berceau et que la peur a été ce que j'ai connu avant toute chose ». J'eus comme impression que c'était une phrase qu'elle avait répétée maintes fois, à plusieurs occasions, et qui en venait à perdre son sens. Une mise en mots abondante en beauté mais dénuée d'affect. Je me demandais alors instantanément si c'était à force de répéter cette phrase que celle-ci fut dépourvue d'affect ou bien, n'a-t-elle, tout simplement, jamais été liée à un affect ?

Mme. Lana nous apparaissait désaffectée de tout. Même quand sa fille criait de désespoir en séance devant elle, celle-ci ne réagissait pas. Ses *non-réactions* n'apparaissaient pas comme celles d'une mère aigrie par les circonstances de la vie mais plutôt comme celles d'une personne absente à elle-même. Elle avait constamment ce regard évasif, comme si elle regardait un film qu'elle ne comprenait pas.

Mme. Lana nous dit que, depuis toute petite, elle savait ce qu'elle voulait faire « J'en étais certaine, je voulais entreprendre des études de médecine ». La guerre civile ne semblait pas avoir fait barrage à ses rêves. Bien au contraire, elle semblait être devenue le moteur de ses désirs. Grâce à la violence qui l'entourait, Mme. Lana trouvait refuge dans des espoirs de liberté et d'indépendance. Selon Mme. Lana, les moments d'enfance, qu'elle partageait avec ses frères et sœurs ainsi que ses amis, « étaient tellement sereins ». Elle se souvient - toujours avec *fausse nostalgie* - qu'« aller à l'école était un grand plaisir. Les autres enfants étaient ravis de joie quand nous avions des jours fériés à cause des événements imprévus de la guerre (voiture piégée, sniper, etc...). Mais ce n'était pas le cas pour moi, moi je voulais aller à l'école parce que la peur dont je vous parle n'était pas seulement due à la guerre mais aussi à la violence au domicile familial. Mes parents se disputaient quotidiennement et mon père en venait à frapper ma mère. Ma seule échappatoire à la violence familiale et à celle de la guerre était l'école ».

Mme. Lana se rattachait fermement à ce que sa mère lui racontait sur les femmes d'avant la guerre civile, imaginant qu'après la guerre civile les femmes redeviendraient « ces femmes d'avant ». Elle oublie pourtant qu'elle n'en connaît qu'une image fictive qu'elle s'est construite à travers le discours maternel. « Il paraît qu'avant la guerre civile, les femmes étaient libres. Vous savez, on nous appelait la Suisse du Moyen-Orient. Il m'arrivait souvent de rêvasser de ces moments d'avant. Je voulais être libre. Indépendante. Je ne voulais pas être attachée à la guerre ou même à ma famille. J'attendais impatientement que la guerre finisse pour enfin devenir libre ».

A l'âge de 16 ans ses désirs de libertés, prirent une autre tournure : elle intégra un parti politique et à l'âge de 18 ans elle rejoignit sa branche armée. « Je n'ai jamais tué personne, c'est tout ce que je peux vous dire. Mais je me sentais enfin indépendante et autonome. Je contribuais en plus à la défense de mon pays. Si la guerre aurait continué, je suis sûr que nous aurions gagné contre ces minables (les musulmans constituant le parti politique de Amal) ».

Je n'en saurais pas plus sur ses deux années de combattante, malgré plusieurs rencontres seules ou avec la présence de sa fille lors des un an et 3 mois de suivi. Le poids du secret et du non-dit était lourd.

A l'âge de 20 ans, elle dut poser les armes, puisque la guerre se termina. « Je pouvais rester activiste dans le parti, mais pour moi, c'était combattre avec les armes ou rien ». La guerre se termina, le sentiment d'indépendance et les espoirs de Mme. Lana prirent alors brutalement fin avec la guerre. Elle décrit une époque difficile si ce n'était la plus difficile dans sa vie. Mais elle dit être reconnaissante à vie envers ce parti politique qui lui a permis d'explorer « le vrai sentiment de liberté ».

Avec la fin de la guerre, le désespoir et les affects dépressifs prirent le dessus sur Mme. Lana et ne semblaient plus jamais la quitter.

Elle réalisa que la fin de la guerre ne changea rien et qu'au contraire, la haine et la destruction restaient dans tous les esprits et que « les mentalités s'étaient de plus en plus renfermées sur elles-mêmes. Alors pourquoi ne pas continuer à combattre ? ». Pendant la guerre civile, il y avait l'espoir d'une liberté mais avec la fin de la guerre, l'espoir s'est estompé, et les fantasmes construits autour de la femme d'avant se sont transformés en amertume. Comme nous l'avons vu

en détail dans la première partie de notre recherche, la guerre, qui ne semble pas avoir fait l'objet d'un après-coup, remet la question du fantasme au premier plan et ce qui pouvait se concevoir comme un « avant » antérieur et utopique de la guerre ne semble plus être constructeur mais destructeur. Le traumatisme de la guerre civile, n'ayant pas fait l'objet d'un second temps, fige le temps et les espoirs.

Hypothèse : Le caractère infini de la guerre civile entrave la capacité de projection de la femme libanaise des temps de guerre.

Hypothèse : Le combat armé s'est fini mais n'a pas trouvé de sens dans la réalité. En effet, le moteur qui poussait au combat animait encore les combattants.

Hypothèse : La guerre civile libanaise, ayant cessé du jour au lendemain mais n'étant jamais finie, n'a pas permis à la femme de se (re)positionner dans la société libanaise et dans son corps. La femme libanaise est toujours dans un « mode de survie », une future mère à la féminité écorchée et qui n'a jamais trouvé un espace-temps hors de la guerre civile pour se cicatriser.

1.2. L'union au survivant

Avec la fin de la guerre civile, Mme. Lana n'avait plus trouvé la force d'entamer des études de médecine et, à défaut, est devenue aide-soignante. De toute façon, elle ne « devait » pas faire de longues études puisque, son père mourant et en situation précaire d'après-guerre, elle « *devait* se marier au plus tôt ». Mme. Lana en voulait particulièrement à sa mère qui, selon elle, n'a fait que la décevoir : « Elle a gâché sa vie et la mienne en se mariant à mon père et elle a gâché ma vie et celle de mes enfants en me mariant. ». La figure de la mère décevante que nous avons développée dans le cas de Rita se fait ici prégnante et apparaît présente dans la lignée féminine qui s'est construite avec la guerre. En effet, cette déception qui apparaît ici entre Mme. Lana et sa propre mère se répercuterait aussi sur Gina, femme d'après-guerre.

Pendant la guerre civile, M. R, le futur mari de Mme. Lana, était devenu orphelin. A la suite d'un massacre de masse par les druzes, les parents de M. R. avaient été tués alors qu'il n'était pas à la maison. Tous ses proches s'étant exilés, il s'est retrouvé tout seul dans un Liban en guerre ; il était le seul survivant.

Alors que « *la plupart des survivants, (...) ne pouvaient considérer leur survie que comme un « miracle » dont ils cherchaient le sens et l'auteur. Et s'il leur était répondu qu'ils devaient leur survie à la chance ou au hasard, leur existence devenait dès lors, paradoxalement, une source de souffrance.* »⁵⁰⁷, M. R, lui, - comme la plupart des survivants libanais - vouait sa survie à Dieu. La logique de guerre est une logique qui enlève toute logique humaine et qui entraîne l'individu à se rattacher au spirituel et expliquer les malheureux événements par des croyances religieuses. En référence à la religion chrétienne dans laquelle le Christ s'est sacrifié pour « nous », selon M. R., le « bien » ne pouvait advenir que de la souffrance et la guerre n'avait fait que consolider ses croyances. Il dira ainsi que si ses parents n'avaient jamais été tués, il n'aurait jamais épousé Lana.

Hypothèse : Le rattachement obsessionnel des survivants de la guerre civile libanaise au religieux semble être l'unique stratégie mise en place face au traumatisme.

Cette stratégie permet une survie psychique aux survivants et semble les aider à enfouir leur douleur afin de ne pas se laisser envahir par le passé traumatique. Cependant, « *quelque chose (reste) gelé en eux* »⁵⁰⁸ et c'est souvent le corps qui assure la fastidieuse tâche de supporter et de représenter le désarroi enterré des survivants ainsi que le malaise non exprimé, qui apparaissent sous la forme de troubles somatiques. « *Pour les survivants, une stratégie possible de survie consiste à mettre à l'écart les émotions trop douloureuses à ne surtout pas les traduire en mots. Le corps devient alors le lieu où s'expriment indirectement les angoisses, la peur, la douleur* »⁵⁰⁹. M. R. avait développé un diabète suite à ce malheureux événement et ses cheveux étaient, d'un coup, devenus blancs. Aujourd'hui âgé de 70 ans, il ne voit plus d'un œil, n'a plus de dents et a une batterie dans le cœur. Cette souffrance somatique traduit une douleur psychique presque impossible à ressentir en raison de sa puissance traumatique. Ainsi, M. R., qui se rattache au religieux, ne pourra jamais faire le rapprochement entre le massacre de sa famille et son mal-être psychique et physique. L'entrelacement du passé clivé et du présent empêche le sujet « *d'accéder à la notion de conscience de soi et du monde dans une histoire continue et d'atteindre*

⁵⁰⁷ Zajde, N., et Tobie N. « Traumatisme sans métamorphose n'est que suspension du temps », *Nouvelle revue de psychosociologie*, vol. 19, no. 1, 2015, pp. 151-163.

⁵⁰⁸ Gampel, Y., *Ces parents qui vivent à travers moi, les enfants des guerres*, Paris Fayard, 2005, p. 25.

⁵⁰⁹ Ibid, p. 48

une certaine unité d'être »⁵¹⁰. Nous verrons, plus bas, ce qu'il en est au niveau de la transmission du survivant à la descendance.

M. R est aujourd'hui âgé de 70 ans et est chauffeur de taxi depuis la guerre civile.

M. R. avait 35 ans lors des malheureux événements et pouvait *survivre* seul. Rappelons sommairement que, sous sa forme transitive indirecte, le verbe « survivre » peut, entre autre, désigner le fait de « *[d]emeurer en vie, vivre après la mort de (quelqu'un)* », de « *[v]ivre encore après (un temps révolu, une chose passée, disparue)* », de « *continuer à vivre après une chose insupportable (perte, chagrin, humiliation, etc.)* » ou d'« *[é]chapper à (une mort violente et collective)* ». ⁵¹¹ Malgré l'âge adulte de M. R, le père de Mme. Lana, qui était son voisin, l'accueillit chez lui et le traita comme un petit frère. Pour honorer le geste fraternel du père de Mme. Lana, il lui promit qu'il se marierait à sa fille. M. R était plus âgé que Mme. Lana de 30 ans, comme son père l'était par rapport à sa mère, et elle le connaissait depuis toute petite. Il était, selon les dires de Mme. Lana, comme un membre de la famille, « aussi affreux qu'eux ».

Fidèle à l'image de son sauveur, M. R. s'avéra être très violent physiquement et moralement avec Mme. Lana ainsi qu'avec ses filles. Gina, qui était sidérée par la violence de son père envers sa mère, dessinait les « choses » avec lesquelles son père les frappait à elle, sa mère, et sa sœur (jamais son frère), jugeant que les mots étaient insuffisants pour décrire cette violence.

Quand Mme. Lana ou Gina évoquaient M. R, c'était toujours avec dégoût et ces femmes semblaient être animées par le même désir : celui de sa mort [nous retrouvons ici le désir de mort du père préalable au désir du meurtre du père propre à l'Œdipe, que nous développerons dans la deuxième partie, Chapitre C- 3.2.1 « Le père, le parricide et la symbolisation » (P. Aulagnier (1975)]. Quand sa mère se faisait battre par son père, Gina disait ressentir une forte impuissance et un bouillonnement interne. Elle en venait souvent à espérer la mort de son père : « Sans lui, nous serions toutes bien plus tranquilles ». Nous voyons comment, face à une incapacité à élaborer et à secondariser une situation traumatique, les désirs s'expriment sous une forme des plus brutes.

⁵¹⁰ idem

⁵¹¹ *Le Grand Robert de la langue française*, version électronique, deuxième édition dirigée par Alain Rey du *Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française* de Paul Robert, Paris, 2011

Quand je recevais Mme. Lana en séance, je pouvais ressentir la force de ce désir de meurtre : Mme. Lana aurait souhaité que M.R ait été massacré avec ses parents. Bien que ces désirs ne soient que de l'ordre du fantasme, il lui semblait impossible d'imaginer une issue à la répétition de son malheur en dehors du meurtre. La séparation ou le divorce n'étaient pas une alternative envisageable dans le monde de Mme. Lana.

Dans cette situation de violence domestique, Mme. Lana, ne se sentait pas victime : rappelons-le, Mme. Lana pouvait encaisser, elle avait le combat « dans le sang » et sans ennemi pour lui livrer un (com) bat, qui combattre ?

1.3. L'amante éternelle

Nous retrouvons alors, à travers cette union malheureuse et forcée, la question de la mère au désir féminin sacrifié pendant la guerre civile que nous avons développée dans le cas de Maria. Cependant, contrairement au cas de Maria, ce sacrifice ne s'est pas exprimé par une mère trop maternelle mais par son contraire. Nous avons ici à faire à une mère qui semble s'être occupée de ses enfants mécaniquement, animée d'aucun désir maternel, et à la constante recherche d'une féminité lésée pendant la guerre.

En effet, Mme. Lana, qui s'était mariée à l'âge de 22 ans, eut Gina comme premier enfant. Une fille. À la suite de l'entretien de recueil des données anamnestiques, c'est sans surprise que Mme. Lana nous dit qu'elle ne voulait « pas *vraiment* d'enfants au départ et encore moins une fille. Nous l'avons appelée au nom de mon père : Gino ». Avoir un enfant pour Mme. Lana et devoir le materner était de l'ordre de l'indésirable. Gina semblait être l'avatar du sacrifice de la féminité maternelle, personnifiant la fin de l'espoir et l'amour impossible.

Ainsi, Mme. Lana disait, qu'à cause de ce mariage, elle avait le sentiment de n'avoir rien accompli. Elle n'avait jamais eu la carrière qu'elle voulait et elle n'avait surtout jamais trouvé l'amour. Depuis son mariage, elle dit « errer ». Errer dans la vie comme elle erre d'amant en amant, se heurtant constamment à la question de l'amour. Celle d'un amour libre auquel elle a cru fortement durant son enfance et qui semble, au travers de chaque amant, la renvoyer à une impasse, à un impossible.

A travers ses amants, Mme. Lana ne recherchait donc plus l'amour. L'amour lui avait échappé il y a bien longtemps ; depuis que ses espoirs se sont éteints avec la fin de la guerre civile, depuis que sa vie s'est avérée n'être qu'une tragique répétition. Mme. Lana cherchait alors ce qui s'opposait à l'amour et à la rencontre amoureuse : le contrôle. Plus tard, Mme. Lana nous dit qu'elle avait recouru à des actes BDSM avec ses amants. A travers le jeu sexuel de la soumission, Mme. Lana jouait sa position de victime mais elle dictait les règles du jeu, elle contrôlait enfin ce qui lui avait échappé : sa sexualité. Jouir de sa sexualité féminine, se soumettre, se donner au jeu, sans risquer de *se faire prendre*. Nous voyons donc bien le fort clivage qui s'opère entre amour, sexualité féminine, et plaisir féminin. Comme si aimer ne pouvait se concilier avec la sexualité féminine et si, *par miracle*, sexualité féminine, plaisir, et amour arrivaient à s'allier, il s'agissait souvent d'un miracle à cacher puisqu'interdit par le religieux qui domine.

Hypothèse : Dans le contexte d'après-guerre, le statut social, marital, et religieux de la femme libanaise ne permet pas à celle-ci d'être libre en amour.

Mme. Lana disait vouloir garder ce côté de sa vie privée intouchable. Elle voulait garder secret ce jeu, ce semblant de contrôle non pas parce qu'elle avait peur de la réaction de son mari, ni du « qu'en dira-t-on », mais parce qu'être libre de jouir dans un corps de femme ne relevait pas de ce monde, d'un monde où la fin infinie de la guerre ne l'épargna pas.

Nous verrons, par la suite, comment se confrontera Gina à cet héritage maternel qui ne pouvait concilier féminité, amour, et sexualité.

2. *L'amour des premiers temps ou l'emprise avant tout*

Nous avons vu, dans le premier chapitre, l'impact du caractère infini de la guerre civile sur la mère de Gina. Déception maternelle et sacrifice de la féminité sont aussi au premier plan dans la relation de Mme. Lana à sa mère en temps de guerre. Il nous a semblé indispensable de revenir sur l'histoire de Mme. Lana afin de saisir ce qui se joue de l'amour entre une mère - elle-même prise par la violence de la répétition - à sa fille, qui n'a jamais vécu la guerre. Nous mettrons alors en avant, dans cette partie, ce que nous pouvons relever de ce qui se joue dans la relation mère-fille à travers les symptômes et les dires de Gina en séance.

2.1. Gina ou le négatif de la transmission maternelle

Gina est l'aînée d'une fratrie de trois : elle a une sœur et un frère plus jeunes. Gina était une adolescente âgée de 15 ans quand elle débuta le suivi. Comme la plupart des adolescentes libanaises de son âge, elle était toujours bien apprêtée, bien (trop) maquillée, et avait de très longs cheveux noirs, qu'elle raserait plus tard. Pour une fille décrite comme étant un « élément perturbateur » et dans la provocation, Gina s'habillait sobrement et - très - similairement aux autres filles de son âge. Rien dans son physique ne ressortait du commun. Physiquement, Gina était quelconque.

En classe de quatrième, elle fut renvoyée de son ancien établissement à cause de ses « troubles de comportements », de ses agir violents, et de ses rendements scolaires très faibles. Cette agressivité s'exprimait aussi en famille, notamment envers son père et sa sœur qu'elle étouffait par sa protection et qui ne ratait aucune occasion pour l'humilier.

Dans son nouvel établissement, elle fit la rencontre de Sacha ; sa petite amie dont elle prononcera très rarement le nom, préférant utiliser le terme « l'autre » quand elle parlait d'elle. Nous ne pouvons pas nous empêcher de faire le parallèle avec ce différent, cet autre menaçant que l'on retrouve dans la guerre civile. Un autre qui pourtant relève du même, du similaire. Nous voyons à quel point c'est celui qui peut être à la place d'un double qui procure la plus forte menace. Dans le cas de Gina, c'est cet autre féminin, cet autre du même sexe, cet autre pareil, qui est menaçant.

Quand ses parents apprirent qu'elle avait une liaison avec cette autre fille, ils la privèrent de se rendre au lycée, lui interdirent toute sortie et lui confisquèrent son téléphone portable. Selon Gina, c'était à la suite de cette « confiscation » qu'elle prit la décision de fuguer avec sa petite amie de l'époque. Elle disparut pendant trois jours et ce n'est qu'avec l'aide de la police que ses parents arrivèrent à la ramener à la maison. À la suite de cette fugue, la mère de Gina emmena sa fille chez le gynécologue dans le seul but de savoir si elle n'était plus vierge. Le gynécologue confirma, en effet, que Gina n'était plus vierge.

C'est à cette époque que j'ai reçu Gina. Une époque où Gina était dépossédée de tout. Une époque où elle avait été arrachée de tout. Une époque où elle avait enchaîné des événements

traumatiques, parce qu'elle avait osé expérimenter avec l'amour, avec sa liberté d'aimer et d'être avec l'autre.

Sa rencontre avec l'autre à l'adolescence qui suppose de renoncer à l'investissement sexuel des objets parentaux, d'en faire le deuil, tout en la conduisant sur la voie de la subjectivation dans la rencontre avec un autre génital, engendrait une violence qui poussait son entourage à la renvoyer. Gina semblait chercher à être renvoyée. Mais renvoyée vers où ? Gina était une adolescente déterminée, qui ne ratait aucune séance et qui en était avide. En séance, elle semblait exactement à sa place. Gina semblait ainsi vouloir être renvoyée aux sources afin de sortir de la fixité que lui impose la répétition maternelle. Fuguer l'a ramenée à Himaya, l'a conduite vers la possibilité de rencontrer cette mère archaïque. Gina semblait donc avoir pris le bon chemin, celui qui lui permettrait de s'approprier son propre désir.

Nous sommes amenés, au premier abord, à penser que Gina était obligée de fuguer afin de *fuir* une tension interne et d'établir une distance avec les relations objectales conflictuelles établies pendant l'enfance. Ce qui n'était, certes, pas faux mais quelque peu incomplet, comme nous le verrons quand nous discuterons le sens du choix d'objet homosexuel pour Gina. Sa fugue nous apparaîtra comme un appel à l'autorité paternelle et un défi à la mère. Une tentative de la « remettre à sa place » et de trouver sa propre place dans la génération et dans sa *filiation féminine*.

Gina voulait alors à *tout prix*, revenir aux origines, mettre des mots là où ils avaient manqué pour sa mère comme pour elle-même et s'extraire d'une filiation de laquelle elle faisait l'objet d'éléments non métabolisés. En effet, le souffle de Gina s'accélérait quand elle évoquait ce mystère qui tournait autour de sa mère. Celle-ci disait : « Physiquement, je n'ai rien de ma mère, si je n'étais pas sortie de son ventre, je n'aurais jamais cru que j'étais sa fille. D'ailleurs, je ne sais même pas qui elle est : mes grands-parents sont morts avant ma naissance et je n'ai jamais connu mes oncles. Deux d'entre eux étaient morts lors des événements de la guerre et un s'était exilé au Brésil. Il n'est jamais revenu. Même pas pour voir ma mère ». Le lien d'affiliation et le retour aux origines qu'établissait Gina, rendait compte d'une certaine désaffectation concernant sa conception et sa naissance, décrite sur un versant purement biologique et sur un registre duel : le fantasme sur ses origines n'impliquait pas son père ni sur un versant sexuel ni amoureux. Gina n'était sûre que d'une chose, c'est qu'elle n'était pas le fruit de l'amour. A travers ce bref

discours, nous pouvions donc discerner une transmission maternelle négative qui laisse la descendante face à un blanc concernant les origines et l'identité maternelle. Gina avait du mal à se reconnaître comme appartenant à sa filiation ; elle avait du mal à se reconnaître et à sentir son corps lui appartenir. Alors qu'à l'adolescence féminine la réactualisation de l'identification à la mère et à son féminin est au premier plan, Gina n'était confrontée qu'à une énigme, à du non-dit, à de l'irreprésentable.

Hypothèse : La transmission en négatif de la mère à sa fille réactive une problématique des origines qui met à mal l'identification féminine de la femme d'après guerre civile.

2.2. Souffrir pour la mère

Cependant, Gina, trop éprise par ce blanc de la transmission maternelle, en arrivait à se confondre avec celui-ci. Gina devenait le blanc de sa mère, son secret, son négatif et sa souffrance. Nous avons amplement développé dans la partie théorique la corrélation entre la transmission en négatif et la répétition et nous pouvons donc affirmer que cette transmission engrenait Gina dans une répétition mortifère. Mme. Lana, qui n'avait pas traité son histoire, la répétait et, face à cet *intraité*, sa « progéniture » était elle aussi prise par la répétition.

Ainsi, au début du suivi, Gina affirmait avec un certain désir de réassurance qu'être « avec l'autre fille » était une erreur de taille qu'elle ne refera plus jamais. Certes, la position du clinicien dans une organisation pour la protection de l'enfance, était bien délicate - comme nous l'avons développé dans notre partie méthodologique - et générait beaucoup de méfiance car souvent confondu par le patient avec une image correctrice. Mais Gina, « l'adolescente rebelle », n'avait pas peur de la punition, elle la recherchait, elle voulait aller à contre-courant, susciter l'outrage de la plus haute autorité. Gina voulait être punie (nous reviendrons sur le masochisme de Gina), elle voulait être remise à sa place. C'était donc avec surprise que se dessinait, devant moi, une adolescente délicate, peut-être même trop, quand elle évoquait sa relation avec l'« autre fille ». La crainte de me détruire était alors bien évidente. Cette délicatesse dont témoignait en séance Gina, ne transparaissait pas en séance avec sa mère et c'était la colère qui prenait le dessus. Cependant, nous rappelons que le cadre, comme le décrivent bien Paul-Claude Racamier (2001) et José Bleguer, oscille entre la loi œdipienne et le maternel primaire : « *Celui-ci est soit à*

éclairage œdipien et permet la rencontre des règles à ne pas dépasser ; soit il est à lumière maternelle primaire, il héberge et contient la vie psychique, il est le support ou le représentant de tout ce qui touche à l'identité et à l'assise narcissique. Il a une fonction d'étayage comparable à la dimension symbiotique, à ce qui se fonde entre la mère et le bébé. C'est une matrice du monde et du Moi, c'est le registre du maternel primaire, il est le régulateur des émois, il permet les investissements pulsionnels figurés ou diffus. »

Nous voyons donc bien que, transférentiellement, Gina me conférait, au départ, l'image d'une mère fragile, qu'il fallait mater et absolument leurrer afin de ne pas décevoir.

Gina endossait le rôle de protection envers sa mère et avait pour mission de ne surtout pas décevoir comme sa propre mère l'avait déçue. Nous verrons que son choix d'objet homosexuel viendra secouer ces assignations et témoignera de son désir de trouver son propre rôle, sa propre mission, se construire sa propre identité en dehors de la transmission pathologique maternelle.

Au-delà de l'énigmatique qui s'organise autour de l'origine du tourment maternel et de sa transmission, l'impact de la déception et de la souffrance maternelle sur Gina était traumatique en elle-même. Car être témoin de la souffrance maternelle peut être à l'origine du traumatisme psychique chez l'enfant et nous pensons que Gina, trop éprise par la souffrance maternelle, s'identifiait à celle-ci et, en même temps, essayait de la sauver. Cette souffrance, qui ne peut faire sens pour l'enfant, devient une source traumatique et une source d'emprise. Ferenczi (1932) parle de « *terrorisme de la souffrance* » afin de mettre en exergue le théâtre des malheurs imposé par l'adulte à l'enfant. Ce terrorisme entraîne une confusion des affects entre enfants et parents. Gina souffre d'une souffrance maternelle qui n'a pu mettre en mots.

Hypothèse : L'*intraité* du traumatisme maternel se répercute sur la femme d'après guerre civile qui devient porteuse et responsable de sa souffrance.

2.3. Scarifications, tentative de liaison et tentative de différenciation

Petit à petit, le cadre n'apparaissait plus à Gina, à l'image de son corps : pris entre deux générations et ayant des limites poreuses où tout pouvait fuir. Gina commençait à s'approprier son corps, grâce à la différenciation qu'implique la constitution du « moi-peau » (D. Anzieu, 1987).

C'est alors à ce moment que Gina se laissait aller à des mouvements agressifs en séance, à parler de sa propre agressivité et ... à dire le nom de son ex-petite amie. Cette nomination nous laisse entrevoir à quel point le choix d'objet de Gina était symbole d'agressivité envers la mère, fantasmatiquement capable de la détruire.

Arrêtons-nous un peu sur le corps en séance et la fonctionnalité de la peau dans le cadre. Nous sommes amenés à penser, comme D. Anzieu (1987), le cadre comme un « *contenant maternel* »⁵¹². Dans cette enveloppe protectrice, élaborée et garantie par le thérapeute qui a, selon ses termes, le rôle « *d'une seconde peau psychique, les pensées du sujet peuvent se déployer* »⁵¹³ et que l'excitation soit interne ou externe, sera limitée dans sa portée désorganisatrice.

Ainsi, le cadre pourrait se comprendre comme une « *peau commune* » à co-créeer avec le patient. Celle-ci qui tend à envelopper deux psychismes, pourrait devenir problématique - surtout dans les mouvements de destruction - par l'adolescent qui tendent à annuler l'autre. Le clinicien se doit de survivre à ces attaques et de ne pas se situer dans un vide rappelant la « *mère morte* » (A. Green, 1983) ; mais plutôt être dans l'« *hallucination négative* » de cette dernière, qui permettra d'élaborer l'absence, de permettre au manque de devenir constructeur et de faire face dans une problématique œdipienne à l'angoisse de castration féminine. La « *peau commune* » (R. Roussillon, 2004) du cadre symbolise une mère contenante qui puise sa capacité de synthèse dans la sensorialité. L'enjeu premier de cette peau commune est la « *réflexivité* » (R. Roussillon, 2007) (« sentir » et « se sentir », « reconnaître » et « se reconnaître », « aimer » et « s'aimer », etc...) et la dualité pulsionnelle qu'elle induit. Pour ce faire, le clinicien devrait avoir la capacité de se laisser transformer par l'autre, de délaisser temporairement sa propre peau pour que le patient puisse s'en emparer et la réaménager à sa façon, pour avoir la possibilité ultérieurement de s'en dégager et d'accéder à son propre « *Moi-Peau* ». Le moi-peau qui signe un processus de différenciation « *ne peut s'effectuer sans un temps préalable, celui de la construction d'une peau commune entre bébé et mère* »⁵¹⁴ qui sera donc celle recrée par le cadre. « *Celle-ci apparaît comme une formation intermédiaire, transitionnelle, qui assure la maintenance et la synthèse, à*

⁵¹² Anzieu D., « Le Moi-peau », *Les enveloppes psychiques*, Dunod, 1987

⁵¹³ Idem, p.39

⁵¹⁴ Roussillon, R., « Le Moi-peau et la réflexivité », *Le Carnet PSY*, vol. 118, no. 5, 2007, pp. 23-27.

*une époque où le bébé n'est pas capable de l'assumer seul. La qualité de cette peau commune est étroitement dépendante de la qualité des soins maternels et des satisfactions données à la pulsion d'attachement et à la communication précoce qu'elle sous-tend. C'est le champ sensori-moteur qui est ici au premier plan, tant au niveau de l'éprouver qu'au niveau des premières formes de "partage d'affect" et de communication. ».*⁵¹⁵

2.3.1. Inscrire pour rejeter

Nous pouvions alors penser que l'agressivité et l'attaque qui intervenaient en séance signaient pour Gina un processus de réappropriation de son moi-peau. C'est à dire de différenciation. C'était dans cette étape du suivi que Gina abordait enfin ses scarifications en insistant : « La seule personne que j'appelle quand je fais une bêtise (quand elle se scarifie), c'est ma mère ».

Gina le disait d'elle-même : le lien à sa mère s'établissait grâce aux scarifications qu'elle lui donnait à voir. L'agir de Gina, qui était une tentative de figuration, sollicitait clairement le regard de l'Autre dans ce qu'il donnait à voir, « *c'est le jeu de miroir entre le regard que l'adolescent porte sur lui et celui qu'il perçoit ou croit percevoir du côté des adultes qui confère sa véritable signification aux modifications de la puberté* »⁵¹⁶. L'enjeu de ce jeu de miroir était de taille et la représentation que Gina se faisait de son corps pubère, apparaissait comme fortement destructive. A l'image du corps maternel, le corps devenu pubère de Gina devenait simultanément dévorateur, traumatique, et semblait, non seulement faire effraction pour l'adolescente elle-même, mais aussi pour sa mère. Afin de faire place à sa sexualité naissante, Gina se devait d'établir une distance avec le corps maternel et de créer du lien là où il n'y avait que du double.

Les scarifications de Gina, qui se donnaient à voir à la mère, mettraient alors une tentative de re-liaison en avant, comme le pense C. Matha, « *On pourrait dès lors envisager les conduites de scarification comme un processus dynamique en quête d'une prise en charge d'expériences*

⁵¹⁵ Idem

⁵¹⁶ Jeammet, P., « La violence à l'adolescence », *Adolescence*, n° 30, 15, 2, 1997, pp1-26.

antérieures dont la réactualisation traumatique au moment de l'adolescence favoriserait un travail de liaison, par le biais des défenses primaires et du masochisme érogène. »⁵¹⁷.

Dans le travail de liaison à travers les scarifications, Gina tentait de secouer une mère prise dans la répétition, qu'elle avait dans la peau. A travers la plaie ouverte de son corps, elle créait comme une surface d'échange : échange entre une mère meurtrie contre une figure maternelle protectrice et contenante. Rappelons que Freud (1915) relève que le sadisme retourné contre soi reste simultanément dirigé inconsciemment contre la personne de l'entourage visée : « *Les malades, habituellement, parviennent encore, par le détour de l'autopunition, à exercer leur vengeance sur les objets originels et à tourmenter ceux qui leur sont chers par l'intermédiaire de l'état de maladie, après qu'ils se sont livrés à la maladie afin de ne pas être obligés de leur manifester directement leur hostilité* ». ⁵¹⁸ Ces mouvements de haine, renferment agressivité et culpabilité insoutenable pour l'adolescent. La haine normale - que nous avons longuement théorisée - qui naît du refus du monde extérieur et qui participe activement au mouvement de séparation et de différenciation, semblerait être mise à mal dans la relation primaire de Gina à sa mère. La haine pathologique, prenant le dessus sur l'amour et sur les processus de liaisons inter et intrasubjectifs dans la relation primaire, s'accompagne de culpabilité, d'angoisses et d'abandon (ou même d'annihilation dans les cas de psychoses) depuis les premières expériences de séparations. Ainsi, nous pouvons dire avec C. Chabert (1999) que « *le paradoxe (entre rejet et crainte de séparation) apparaît dans le fait qu'au niveau manifeste, les objets sont rejetés, parfois malmenés, disqualifiés ; mais au niveau latent, ce rejet engendre une culpabilité dévastatrice et la négativité peut constituer alors une mesure conjuratoire de protection par rapport à la crainte d'abandon* »⁵¹⁹. Le recours aux scarifications s'entend alors comme peur de perdre l'amour de l'objet et comme nécessité de prendre de la distance par rapport aux figures parentales.

⁵¹⁷ Matha, C., « Figures traumatiques de la séparation à l'adolescence : de la répétition à l'élaboration », *Psychologie clinique et projective* 2010/1 (n° 16), p. 103-144.

⁵¹⁸ Freud, S., (1915), « Pulsions et destins des pulsions », *Métapsychologie*, Paris, Gallimard, 1968, pp11-45.

⁵¹⁹ Chabert, C., *Névroses et fonctionnements limites*, paris, Dunod, 1999, p. 59.

A travers ces scarifications, le corps de Gina, nous offrait à le comprendre comme étant doté d'une peau fragile, en processus de délimitation. Son corps apparaissait alors comme un corps féminin, qui s'ouvre et qui génère souffrance. Un corps à l'image de son hymen : ouvert et sali, qui cherchait à rétablir des liens efficients avec la figure maternelle afin de pouvoir s'en différencier. Nous pouvons ainsi penser comme R. Roussillon (2007), qu'il ne faudrait peut-être pas penser la « *séparation-différenciation à la manière de M. Malher, mais plutôt la dialectique attachement-différenciation* »⁵²⁰

Hypothèse : Les scarifications de Gina nous amènent à penser que se différencier de la mère, de son histoire et de sa souffrance générerait un profond mal-être teinté de haine et de culpabilité.

Hypothèse : Face à la transmission maternelle d'objets non élaborés, le sujet va mettre en place des défenses qui vont lui permettre de *tenir* face à ce *bombardement* mais qui ne lui permettent pas d'échapper à la compulsion de répétition et à sa soumission à la pulsion de mort (L. Khalil, 2014, *Au-delà de la guerre civile libanaise*).

2.3.2. *Un corps prit dans l'engrenage de la transmission*

*« La psyché pense son corps en s'appuyant sur le processus identificatoire. Il y a un certain jeu entre psyché, corps et Autre. Chaque fois que la relation entre le sujet et l'autre est trop conflictuelle, le corps peut devenir le tenant lieu de l'autre. Il y a substitution entre espace psychique de l'autre et espace somatique. La conséquence c'est le rapport de protection, de haine, d'amour ou de rejet pouvant s'exercer sur ce plan. »*⁵²¹

Dans ce sous-chapitre, nous expliquons pourquoi le corps de Gina qui, face au remaniement des identifications, se scarifiant pourrait aussi nous apparaître comme le vecteur d'une souffrance intergénérationnelle.

Comme nous avons vu plus haut, dans la tentative de liaison de Gina, nous retrouvons un désir de créer du deux. Parce que qui dit liaison dit deux sujets distincts parce qu'on ne peut parler de

⁵²⁰ Roussillon, R., « Le Moi-peau et la réflexivité », opcit

⁵²¹ Arnoux, D. « L'absence d'espace psychique et la destructivité » in Cupa, D. (sous la direction). *Psychanalyse de la destructivité*, Op.cit., p.98

liaison quand deux sujets sont confondus ou plus précisément dans ce cas où deux générations se confondent.

L'attaque contre le corps et sa mise en risque témoigne d'un vécu traumatique qui manque de mots. Les scarifications constitueraient donc à cet égard un paradigme de ce qui, chez le sujet, échoue à être signifié, représenté, élaboré mentalement et verbalement. Ces troubles renverraient à des contenus en souffrance d'appropriation subjective. En souffrance, c'est-à-dire alors peut-être aussi en instance d'historicisation, en instance de subjectivation et donc de symbolisation. Dans « l'enfant mal accueilli et sa pulsion de mort », Ferenczi met l'accent sur le mauvais investissement de l'enfant par le parent. La pulsion de mort est employée au sens du déchaînement d'une tendance à l'autodestruction. Ferenczi évoque ainsi la tendance suicidaire consciente, mais également le fait de laisser son corps mourir, devenir la proie de telle ou telle maladie. Le corps est donc moyen d'expression de la pulsion de mort qui, quand elle est trop importante, souhaiterait le retour à l'inorganique, au non-être.

Nous insisterons sur le fait que l'expression de la pulsion de mort, qui passe par la voie corporelle, tient lieu de mémoire, de témoin et de zone d'inscription de vécus indicibles, ir-représentés, voire peut-être irreprésentables. Son corps se rappelle celui des symptômes d'une mère en souffrance. Il est surtout question de transmission de vécus douloureux et délétères, et d'une intensité telle que cela a empêché leur inscription psychique, leur mise en représentations et en souvenirs. Le corps, lui, en revanche, a gardé trace - au sens propre du terme - de cette douleur, il s'en est quelque sorte fait porte-douleur.

Selon R. Roussillon (2003), il existerait un lien incontestable entre corps et mémoire. Il développe, en effet, trois formes de mémoire : une première, celle du souvenir ; une seconde mémoire qui est celle du fantasme ; et enfin, une troisième mémoire, celle qui nous intéresse surtout ici, qui est une « *mémoire paradoxale* » dans la mesure où « *elle ne se donne ni comme souvenir ni comme représentation psychique mais comme perception, comme sensation, voire comme affect actuel; elle représente sans le savoir un pan de l'histoire vécue non subjectivé ni historisé, se donnant comme actuel et agissant* »⁵²².

⁵²² Roussillon, R., « Historicité et mémoire subjective. La troisième trace », *Cliniques Méditerranéennes*,

La question des passages à l'acte auto agressifs, qui témoignent des effets de la transmission pathologique, nous apparaît comme élémentaire. Cette question d'un lien entre le corps et une histoire/mémoire qui précède le sujet interpelle éminemment notre curiosité et nous pouvons nous poser la même question que C. Smadja, quand celui-ci parle des affections somatiques. « *Le corps se souvient-il à travers et par la maladie ? La maladie somatique transmet-elle, sous une forme dégradée et par des mécanismes qui lui sont propres, quelque chose d'un passé oublié ? Autrement dit, la somatisation représente-t-elle un tenant-lieu de remémoration ?* »⁵²³. Pouvons-nous penser les scarifications comme la somatisation qui pourraient, elles aussi, représenter un tenant-lieu de remémoration ?

Hypothèse : Le corps de la femme qui n'a jamais vécu la guerre civile semble être le lieu d'expression d'une souffrance non gérée par une mère des temps de guerre.

2.4. Le « trop » de sexuel maternel

La violence de Mme. Lana envers Gina quand elle apprend sa relation avec Sacha (police, dépossession, et inspection vaginale) témoigne de son emprise sur le corps de sa fille. Cette emprise sur le corps et sur la sexualité de Gina semblerait être à la source du mal-être de Gina. Une emprise similaire à celle de la mère de Mme. Lana sur celle-ci et qui semble se répéter dans la relation entre Mme. Lana et Gina. Ainsi, ses scarifications sembleraient, encore ici, témoigner d'un désir de rejet de la souffrance maternelle.

Le corps de Gina, qui se génitalisait à l'adolescence, représente une double menace pour la mère :

- Celle de séduction, ravivant une rivalité accrue mère-fille
- Celle désorganisatrice de « l'ordre en place ».

Ces conduites d'emprise sur le corps et le sexe de la fille résultent de l'action de pulsions destructrices, sadiques, où s'intriquent des affects dépressifs et des affects persécuteurs.

67, 2003 pp. 127-144.

⁵²³ Smadja, C., « La dépression essentielle, trace négative de la mémoire psychosomatique », *Corps, acte et symbolisation. Psychanalyse aux frontières*. De Boeck Supérieur, 2008, pp. 73-78.

L'emprise de Mme. Lana redoublait d'intensité à l'adolescence et Gina l'avait bien compris : cette emprise n'était pas « platonique ». A l'adolescence, le corps, qui devient génitalement apte à la sexualité adulte, remet ainsi au premier plan la menace que constitue la fille pour sa mère. Afin de faire face à cette menace, Mme. Lana exerce une emprise déconcertante envers Gina. Cette emprise avait un seul but : garder Gina dans la malheureuse répétition maternelle où le sexuel féminin ne peut s'exprimer qu'en secret.

Ainsi, pendant l'année durant laquelle Gina n'était pas scolarisée, elle travaillait chez un coiffeur au bout de la rue et sa mère y passait la journée prétendant qu'elle voulait la surveiller pour être sûre qu'elle ne fugue pas encore une fois ou qu'elle prenne le téléphone portable de quelqu'un d'autre afin d'envoyer des messages. Cette emprise maternelle lui devenait insupportable et elle n'y voyait qu'une seule chose : « Si ma mère est tout le temps chez le coiffeur, c'est parce qu'elle veut le séduire ».

Ce n'est qu'après un long cheminement que Gina avoue enfin son attachement pour Sacha. Elle me disait combien elle lui manquait, combien leurs sorties lui manquaient, combien sa façon de rire lui manquait, combien pouvoir être avec elle lui manquait.

À la suite du manque dont Gina me faisait part, elle enchaîna : « De toute façon, même si ma mère apprenait qu'un garçon me plaisait, ça n'aurait pas marché. Elle veut tout pour elle et elle me le piquera pour sûr ! ». Par souci de prouver que ses propos étaient réels, Gina reviendra maintes fois sur ses dires en regrettant de ne pas avoir de preuves à l'appui comme des photos de sa mère nues, envoyées à plusieurs garçons de son âge. Elle me dit aussi l'avoir surprise deux fois - exactement - avec un homme à la maison.

De l'ordre de la réalité ou pas, ce qui se traduisait à travers ses paroles était le sentiment que sa mère lui interdisait la découverte de l'extérieur, à « *la sexualisation, (à) la confrontation à l'autre dans sa caractéristique sexuée, (à) la confrontation avec le signifiant phallique* »⁵²⁴ avec ses débordements sexuels. Des débordements que le père ne pouvait canaliser puisque celui-ci ne semblait pas avoir été investi par la mère comme cet autre du désir maternel, l'amant, il n'était

⁵²⁴ Lauru, D. « L'adolescente et son père », *Dialogue*, vol. n° 165, no. 3, 2004, pp. 78-87.

que source de dégoût (même pas de haine). Le sexuel maternel se desservait alors sur Gina et se faisait ressentir, de plus belle, à son adolescence.

Nous ne pouvons que penser à l'incestuel en jeu dans cette relation. L'incestuel, même s'il n'est pas acté, est de l'ordre de l'intrusion, de la transgression de la limite d'un sujet par rapport à un autre. Pour Racamier (1995), tout inceste est une emprise, et cette emprise est fondamentalement narcissique. C'est un acte pervers, au sens de « perversité de caractère », c'est-à-dire de négation de l'existence de l'autre et d'utilisation de cet autre à des fins purement personnelles.

Quand nous évoquons l'incestuel dans cette relation mère-fille, nous évoquons un inceste qui ne se traduit pas par un passage à l'acte. Toutefois, cet incestuel semblerait se construire entre la réalité et l'inconscient et relèverait de l'incapacité de séparation psychique entre mère et fille. Je comprenais alors mieux pourquoi la limite entre ce qui était du réel et ce qui était de l'ordre de construction inconsciente, quand Gina évoquait la séduction maternelle, générait en moi un malaise.

Pour F. Héritier (1994), « l'inceste véritable » serait celui d'une mère avec sa fille. Ce lien mère-fille qui mute - ou qui demeure - dans une fusion mère-fille, écarte alors la question de l'altérité. Nous pouvons alors penser l'incestuel comme une incapacité du sujet à se constituer en tant qu'être affranchi du désir de la mère. L'incestuel mettrait donc en avant une difficulté à se différencier, résultant de l'impossibilité de l'instauration de la fonction père. Cette dernière, étant constituante de la limite, est déterminante de la différenciation et de la distanciation entre le moi et l'autre. Nous reviendrons amplement sur cette question par la suite.

Racamier insiste sur le fait que « l'incestualité » découlerait constamment de la séduction narcissique. Ainsi, comme dans le cas de Gina, la séparation avec la mère devient problématique car elle pose la fille dans un dilemme narcissique de taille : il serait impensable - inaccessible à la pensée - de s'extraire de ce lien incestuel (parce que comment survivre sans ?) et, en même temps, demeurer sous cette emprise générerait une souffrance intolérable. L'inceste séducteur, tel l'inceste mais qui ne viole pas directement le corps, se soutient dans la force de la séduction narcissique sur l'enfant. Celle-ci est extrêmement dévastatrice pour l'enfant. Rappelons que, selon Freud (1914), le narcissisme des parents renaît à travers l'enfant et, quand l'enfant est maintenu dans cette extension narcissique, une relation perverse s'installe. Le narcissisme de

l'enfant ne pourra se construire alors en dehors du narcissisme parental puisqu'il fait l'objet de projections massives auxquelles il ne peut échapper et n'aura pour fonction que de maintenir en vie le narcissisme parental.

A travers cette violence maternelle et cette emprise perverse, transparaisait une mère qui semblait menacée par la sexualité de sa fille. Alors que la guerre civile n'était plus d'actualité ni censée être la raison du malheureux destin de la femme, Gina restait sous l'emprise d'un maternel traumatisé et prit par une répétition dépourvue de sens pour la mère comme pour la fille. Ainsi, de part cette emprise, Mme. Lana interdisait à sa fille ce dont elle a été interdite : sa liberté de devenir femme, sa liberté d'aimer et de jouir de son corps à travers l'amour.

Pour conclure sur cette partie, nous avons vu que Gina était prise par une répétition maternelle qui, à travers son emprise, l'emprisonnait dans un Liban en guerre où la liberté d'aimer, l'amour, et la sexualité féminine ne peuvent coïncider. Le corps de Gina, devenu adolescent, témoignait de la souffrance qu'entraînait la tentative de différenciation, face à une transmission maternelle des plus violentes, à travers les agirs agressifs et les scarifications. Nous avons aussi à faire, dans ce cas, à une femme sacrifiée par la guerre, mais qui, contrairement au cas de Maria, ne fait pas effraction par son « trop » de maternel mais par le débordement sexuel. Comment cette violence de la transmission maternelle affectera Gina dans ses rencontres amoureuses ?

II- Gina à l'épreuve de l'amour

« Mon père est un orphelin de la guerre, ma mère est une orpheline de l'amour, et moi je suis une orpheline tout court »

Nous avons vu, dans la première partie, comment s'exprime l'emprise maternelle sur Gina et comment celle-ci l'empêche d'*aller voir ailleurs*. Dans la relation primaire, l'interdiction de s'unir au différent n'est pas transmise directement, mais sous une forme surmoïque, ravageante et incestuelle à laquelle il est très difficile d'échapper. Comment se permettre d'aimer librement quand l'emprise maternelle engrène la femme d'après guerre civile dans un temps de répétition, un temps de guerre qui a interdit à la mère d'expérimenter l'amour ?

Nous étudierons alors, dans cette partie, le sens que prend la rencontre amoureuse pour Gina. Pour ce faire, nous étudierons, dans un premier temps, la question de la figure paternelle. Celle-ci est primordiale dans la compréhension des choix d'objets amoureux à l'adolescence. Dans un second temps, nous essayerons de comprendre le choix d'objet homosexuel de Gina, à la lumière de la transmission inter et transgénérationnelle pathologique dont Gina fait l'objet.

1. L'amour dans un Liban d'après-guerre : une question de survie

1.1. La violence paternelle ou l'impuissance masculine

Comme nous ne cessons de le répéter, même si nous travaillons sur la violence de la transmission entre mère et fille dans l'après guerre civile et de son impact sur la rencontre amoureuse sur l'adolescente dans la constitution de sa féminité, nous ne pouvons omettre la question du père. Le père a trois fonctions primordiales dans le devenir femme à l'adolescence : celle de représentant de l'interdit de l'inceste, celle du regard sur le corps de la féminité de sa fille, et enfin celle de pacificateur du ravage entre mère et fille. Une figure indispensable pour comprendre l'amour à l'adolescence. Il est vrai que l'adolescente, dans son devenir femme, invoque principalement « *la rencontre au féminin* » (Lesourd, 2010) : « *en effet, les publications des psychanalystes depuis 1990 mettent l'accent sur le lien à la mère, un lien « d'emprise »*

(Couchard, 1990), une position de « ravage » (Lessana, 2000), une exploration des figures de la mère pour la fille (Eliacheff et Heinich, 2002), ou encore une réévaluation des théories psychanalytiques sur le devenir féminin (Hamon, 1992) ... »⁵²⁵. Cependant, et surtout pour traiter la question de l'amour à l'adolescence, on ne peut faire fi de la figure du père car, comme nous le savons bien, « la place du père dans les mécanismes identificatoires est essentielle⁵²⁶. »

Selon les dires de Gina, son père n'était devenu violent avec elle que depuis ces deux dernières années : « Avant, il ne s'en prenait qu'à ma mère ». Il n'est pas rare, surtout au Liban, que les pères deviennent beaucoup plus stricts avec leur fille à l'adolescence, ne les laissant pas sortir sans qu'elle soit accompagnée par leur grand frère, par exemple. Ces comportements des pères avec leur fille à l'adolescence relèvent, bien évidemment, d'un Œdipe qui se rapprocherait désormais beaucoup plus de la réalité avec la génitalisation du corps féminin. Il est certain que l'adolescente, à ce moment, doit faire un travail pour sortir des identifications œdipiennes mais le père doit, lui aussi, surmonter l'épreuve de ce que sa fille en devenir femme réveille en lui.

Cependant, dans le cas de Gina, il ne s'agissait pas uniquement d'un père devenu strict mais d'un père infligeant une violence extrême sur le corps des femmes dans sa famille (sa femme, Gina, et sa sœur). Quand il s'énervait, il frappait Gina avec n'importe quel objet qu'il trouvait sous la main, il *la tirait par les cheveux*, lui donnait des coups de pied et la frappait même sur le visage. Dans ces moments de violence, il répétait toujours la même phrase : « Tu es une pute, comme ta mère ». F. Couchard disait à ce propos : « Il est évident que les coups donnés par certains pères à leur fille, alors adolescente, semblent parfois adressés à un autre destinataire qu'à celle-ci et notamment au démon que toute femme, par son pouvoir de séduction et par son insatiable appétit sexuel, symbolise et qui la rend si menaçante au regard masculin. »⁵²⁷. Cette violence apparaissait donc comme une réponse à une crainte du sexuel féminin, crainte d'une impuissance masculine. Cette impuissance qui n'arrivait à se dire qu'à travers une violence extrême nous apparaissait comme les rejetons du génocide qu'a vécu M. R. Bien que celui-ci ait survécu au massacre de sa famille, il n'a rien pu faire pour les sauver. Lui, l'homme de la famille, qui soudainement se retrouve impuissant face à l'arrachement de ses racines. Impuissant face à la

⁵²⁵ Hurstel, F. « Le regard du père », *Adolescence*, vol. n° 49, no. 3, 2004, pp. 553-560.

⁵²⁶ Lauru, D., « L'adolescente et son père », *Dialogue*, op.cit.

⁵²⁷ Couchard, F., « « On bat une fille » : illustration d'un fantasme masochiste dans la culture musulmane », *Revue Française de Psychanalyse*, 1993, pp733-749.

castration. Une castration que la sexualisation du corps de ses femmes ne cesse de lui renvoyer. La violence faite aux femmes dans l'après de la guerre civile est démesurée. Jusqu'aujourd'hui, des femmes, victimes d'abus physiques par leur mari, meurent sous la violence des coups.

1.2. L'invocation de l'autorité paternelle ou le masochisme

Pourtant et malgré cette violence redoutée par Gina, elle disait faire consciemment exprès de pousser son père à bout. Nous comprenons alors que Gina, à travers ses actes de rébellion, cherchait l'autorité paternelle. Cependant, l'autorité paternelle ne peut être recherchée auprès du père de la réalité et l'acte de violence physique n'est, en aucun cas, similaire à l'autorité. À travers l'agressivité de Gina envers son père (Ainsi qu'envers tous les représentants de l'autorité (enseignants, directeurs, etc...)), c'est donc le père symbolique qui est convoqué, celui qui, dans les premiers moments de la vie, a été placé dans le discours de la mère, dans une position où elle lui reconnaissait une position d'autorité, porteur du phallus. Or, nous avons vu que, dans les conditions de la guerre, Mme. Lana fut obligée de se marier à M. R., qui était à l'image de son père. La peur qu'elle avait « connue avant toute chose » semblait être ce qu'elle revivait à travers ce mariage et ce qu'elle transmettait de l'image du père de Gina à Gina. Ainsi, Gina, comme sa mère, ne connaissait pas l'autorité, mais la peur et la violence.

Du désir ailleurs de sa mère ; Gina ne semblait avoir connu que la peur.

D'autre part, P. Legendre formule ainsi la fonction de l'interdit qui humanise la vie, : « ... *Instituer, c'est faire régner l'interdit et l'interdit n'est rien d'autre qu'imposer la part de sacrifice qui revient à chacun, pour rendre possible la différenciation nécessaire au déploiement des générations* ». ⁵²⁸ Dans l'ordre de l'institution, de la constitution du sujet, l'Œdipe assure la promotion de l'interdit et de l'autorité. « *Il s'agit de comprendre comment, par le fonctionnement de l'interdit - lequel suppose l'office du père - chaque sujet, en chaque génération, est en mesure ou non, d'émerger du pelotonnement familial* » ⁵²⁹. Ainsi, le père permet la « permutation symbolique des places » (Legendre, 1985), par le passage d'une nomination à une autre place dans le réseau et de la parenté et de l'alliance.

⁵²⁸ Legendre, P., *Le crime du caporal Lortie. Traité sur le Père.*, Fayard, 1994, p. 111.

⁵²⁹ Ibid., p. 110.

Nous pouvons penser que Gina, qui semblait submergée par le sexuel maternel, n'invocait non seulement l'autorité paternelle mais cherchait aussi à créer une limite au débordement sexuel maternel. Car le père a pour fonction essentielle de transmettre la loi et l'interdit de l'inceste. Ce n'est qu'à travers la quête de l'amour que Gina se sentira opprimée par la mère. L'autorité paternelle qui s'ancre alors « *au premier âge se rejoue sur un autre mode à l'adolescence où une refondation de la valeur symbolique de la parole et donc de l'autorité s'effectue. (...) Ainsi l'autorité sous toutes ses figures est la voie nécessaire pour l'acceptation de la castration selon les modalités singulières à chacun.* »⁵³⁰. La voie donc nécessaire à l'amour est l'ouverture affective à l'autre. Elle recherchait désespérément une figure de tiers, afin de pouvoir aimer sans être submergée par le lien illimité mère-fille.

La rencontre amoureuse ainsi que la possibilité d'aimer est tributaire de la tiercéité. Il est bien évident que la mère doit être suffisamment bonne afin que l'enfant fasse l'expérience de l'amour mais le père doit aussi être suffisamment présent pour assurer à l'enfant qu'il est bien réel, en lui procurant un sentiment de continuité. « *C'est seulement lorsque la figure paternelle stricte et ferme est présente que l'enfant peut retrouver ses pulsions d'amour primitives, son sens de la culpabilité et son désir de réparation* »⁵³¹.

Hypothèse : Le lien mère-fille semble compromis par les mariages forcés qu'impose la guerre. Sans nomination du père par la mère comme représentant de la loi et comme tiers séparateur, dans une relation primaire où l'identique règne, la fille sera comme ouverte et sans défense à la plaie maternelle.

Le masochisme de Gina, qui interpelle la violence paternelle, souligne d'une part l'échec de la structuration œdipienne et d'autre part, met en exergue une lutte contre des angoisses plus archaïques que l'angoisse de castration référée à l'organisation œdipienne.

Dans le cas de Gina, il nous semble que cette disposition psychique a été enkystée par la relation dans la réalité à une mère prise dans la répétition, aux séquelles traumatiques d'une guerre infinie, rejetante, tout autant qu'incestuelle dans la mesure où le tiers paternel était symboliquement exclu.

⁵³⁰ Lauru, D., « L'adolescente et son père », *Dialogue*, op.cit.

⁵³¹ Winnicott, D. W. (1975). *Jeu et réalité, l'espace potentiel*. Paris, Gallimard. Folio, 2004, p.72

Cette soumission masochiste dans laquelle le besoin de punition recouvrait aussi et bien évidemment une demande d'amour. Ce phénomène est décrit par Freud dans son texte « Un enfant est battu » (1919) : « *La proposition « le père m'aime était comprise au sens génital ; sous l'effet de la régression elle se change en celle-ci : le père me bat (je suis battu par le père). Ce fait d'être battu est maintenant un composé de conscience de culpabilité et d'érotisme ; il n'est plus seulement la punition pour la relation génitale prohibée, mais aussi le substitut régressif de celle-ci* »⁵³². Nous pouvons alors dire que la position masochiste de Gina révèle d'une fixation incestueuse à la mère, insuffisamment médiée et insuffisamment déplacée du fait de l'inefficience du complexe d'Œdipe.

1.3. Survivre au survivant

Gina faisait l'objet d'un énigmatique chargé d'assurer la continuité de la défense mise en place par ses parents face au traumatisme de guerre. Des défenses qui se sont développées face à un traumatisme innommable et des crimes sanguinaires d'une guerre qui a tout enlevé sans raisons ni dommage. Des défenses devenues bien trop encombrantes et transmises à la génération future, laissant la descendance en souffrance.

Selon J. Altounian (2000), les survivants, exclus du rapport au monde, aux objets et du lien à l'autre, vivent une « *existence illicite* » dans un présent constamment actualisé à partir d'un passé douloureux : « *La joie et les sourires ne peuvent que faire fond sur les souvenirs intolérables de la terreur éprouvée, tout comme, à l'arrière-fond de la vie, se profile toujours, pour les enfants, la survie angoissée des parents* »⁵³³. Les survivants ne peuvent vivre pleinement la vie qui leur a été octroyée. En effet, ceux-ci ne sont pas investis pour eux-mêmes mais comme un « *non à la mort* » : « *c'est un non au néant qui ne se transforme pas pour autant en oui à la vie* »⁵³⁴

Sur le plan familial, le génocide attaque les relations familiales. Comme nous l'avons vu plus haut, les rapports d'emprise sont très souvent présents sur un mode fusionnel ou sur un mode d'exclusion et de rejet au sein des familles. La survie qui opère aussi « *une entaille dans la*

⁵³² Freud S. (1919), Un enfant est battu, in *Névrose, psychose et perversion*, PUF, Paris, 1976, p. 229.

⁵³³ Altounian, J., *La survivance. Traduire le trauma collectif*, Paris : Dunod, 2000, p. 149.

⁵³⁴ Altounian, J., *L'intraduisible. Deuil, mémoire, transmission*, Paris : Dunod, 2005, p. 40

mémoire »⁵³⁵ engendre une rupture de la continuité, une rupture sociale, et une rupture des liens entre les différentes générations. Face à un impensable et un « intraduisible », les enfants de survivants doivent faire face à la souffrance de leurs parents et tenter de l'élaborer par l'intermédiaire du lien intersubjectif.

Gina, qui semblait représenter l'irreprésentable, paraissait être possédée par un blanc au niveau de la transmission et ses passages à l'acte (scarifications, fugues, agressivité physique, etc...) semblaient tenter de donner forme à un héritage orphelin.

- Mme. Lana, ex-combattante était, elle aussi une survivante de la guerre. Pouvons-nous notamment la penser comme une *survivante symbolique* ? Une femme qui, dans l'après-guerre se bat tant bien que mal pour garder en vie - même si incomplète et en morceaux - la femme qu'elle fut.
- Pouvons-nous penser que si Gina était maintenue dans la fixité du combat maternel (un combat peut-il être fixe ?), c'était pour garantir sa survie ?

Hypothèse: Le combat des ex-femmes combattantes semble se perpétuer à travers la « progéniture » féminine, plus précisément à travers l'interdiction de s'unir au différent.

Face aux remaniements qu'impose l'adolescence, Gina est comme sans (re)père. Dans son devenir femme et sous le poids de la répétition, elle semble interdite à se découvrir, interdite à se découvrir à travers l'autre, interdite à l'amour.

Dans sa fugue, nous pouvions entrevoir une tentative de trouver des repères hors du cortex familial afin de pouvoir s'individuer et se séparer en dehors de la violence maternelle que le père ne pouvait contenir. Elle semblait, à travers sa fugue, vouloir se prouver qu'elle pouvait, elle, survivre. Qu'elle avait le droit de survivre, mais surtout d'aimer. Ce désir nous rappelle étrangement celui de Mme. Lana, celui d'une femme dans la guerre aux espoirs infinis. Ne pouvons-nous pas alors discerner, à travers Gina, la transmission de la guerre à travers le collage de celle-ci au désir d'une mère, femme des temps de guerre ?

⁵³⁵ Ibid, p. 38

2. Aimer

2.1. Le choix d'objet homosexuel comme résistance à la mère

Le choix d'objet sexuel à l'adolescence n'est pas définitif. Il est rattaché aux mouvements pubertaires qui, pour la fille, incluent la reviviscence du complexe maternel et l'inquiétante proximité des imagos et identifications du passé. La phase adolescente est marquée par l'indécision sexuelle, l'oscillation plus ou moins manifeste et conflictualisée entre les deux pôles de la sexualité. Les changements du choix d'objet sexuel attestent des variabilités identitaires, des butées identificatoires et des fragilités narcissiques qui sont propres à cet âge-là. Toutefois, ils ne relèvent pas d'une identité sexuelle définitive. « *Pour comprendre le caractère souvent passager, réversible de l'orientation libidinale à cet âge, il nous faut resituer celle-ci dans un espace psychique en mouvance, en transit sur le plan des investissements objectaux, des identifications et des idéaux.* »⁵³⁶

Entre Gina et sa mère, nous constatons rivalité, sexualité, et agressivité. Qu'en est-il de l'amour de Mme. Lana à sa fille ? Il est presque indicible et masqué par une perversion maternelle, une sexualité trop prégnante, et un désir imminent de maîtrise. Cependant, Gina cherchait toujours à plaire à sa mère et à raviver ses yeux maternels perdus dans un passé des plus douloureux.

Gina m'avoua, à basse voix (comme si elle avait du mal à se l'avouer à elle-même), que sa mère la frappait elle aussi et comme son père - elle aussi - l'insultait et l'humiliait. Il m'était difficile de m'imaginer cette mère, d'apparence si absente et passive, capable de telles violences. Encore une fois, avec Gina, les limites entre ce qui était vrai ou pas se brouillaient. Mais comme nous l'avons dit plus haut, peu importait que ses propos soient de l'ordre du fantasme ou de la réalité. Gina ressentait dans tout son corps la violence maternelle et sa transmission, l'écrasement de l'histoire maternelle sur son corps en devenir femme.

Il est vrai que « *la trajectoire que toute jeune fille doit accomplir pour conquérir son identité féminine inclurait sous une forme le plus souvent latente, parfois manifeste, l'expérience d'une*

⁵³⁶ Ternynck, C. « Réflexions sur les homosexualités féminines à l'adolescence », *La lettre de l'enfance et de l'adolescence*, vol. n° 45, no. 3, 2001, pp. 33-40.

*rencontre avec une autre femme. Cette rencontre, pour autant qu'elle ne se fixe pas, porterait, au-delà d'un accroissement de la capacité d'introjection pulsionnelle et du potentiel identificatoire, la promesse d'un renforcement de l'identité féminine ».*⁵³⁷

Cependant, dans ce cas, qui représente une descendance de l'après-guerre, prise dans l'engrenage de la transmission maternelle, semblait se dessiner comme une opposition à la mère et à son emprise. Ainsi, si nous poursuivons l'hypothèse que Gina était maintenue dans la répétition maternelle afin de garantir le combat maternel qui n'a pas trouvé d'issue à la guerre, la question essentielle qui se pose est : comment s'extraire de la violence de la transmission sans risquer de détruire la mère ?

Le choix d'objet homosexuel était, dans ce contexte, fort en signification :

D'une part, nous pouvons penser que, comme dans le cas de la jeune homosexuelle de Freud (1920), si Gina s'était tournée vers une fille, c'était surtout qu'elle ne risquait pas de se confronter à la rivalité maternelle (qui voulait séduire tous les hommes dans la vie de Gina). Mais d'autre part, nous sommes amenés à penser que le choix d'objet homosexuel pour Gina lui permettait d'agir la rivalité avec sa mère, puisqu'elle se tournait désormais vers une autre femme.

Nous pensons pertinent de revenir - très brièvement - sur le cas de la jeune homosexuelle de Freud (1920). Même si Freud nous dit qu'on ne peut pas généraliser et faire de l'analyse de sa jeune homosexuelle une genèse pour toutes les homosexualités féminines, nous ne pouvons que nous inspirer de cette analyse. Un cas dans lequel la rivalité avec la mère était au premier plan. La mère, en concurrence avec sa fille, l'éloignait du père, de ses frères, et des autres garçons. A l'adolescence, lorsqu'est ravivé le complexe d'Œdipe infantile, l'adolescente se rend à l'évidence : son désir d'avoir un enfant du père ne pourra jamais être réalisé. Cette désillusion soudaine sera marquée par le fait que sa mère venait d'avoir un enfant (un garçon) de son père.

Sur le plan inconscient et avec le remaniement de l'Œdipe, la rivalité de la fille à sa mère s'accroît et transforme cette mère en une concurrente haïe. Selon Freud, cette haine envers la mère entrainera la jeune homosexuelle à se révolter contre le père et les hommes et à détourner sa libido en rejetant sa féminité.

⁵³⁷ Idem

Freud dira : « *Notre jeune fille avait, donc, après cette désillusion, écarté d'elle le souhait visant l'enfant, l'amour pour l'homme et le rôle féminin en général. Dès lors, un grand nombre de choses auraient manifestement pu se produire ; ce qui se produisit effectivement fut la chose la plus extrême. Elle se transforme en homme et prend la mère, à la place du père, comme objet d'amour.* »

Freud explique le choix d'objet homosexuel de la femme comme étant une « *quête d'un substitut maternel auquel on peut s'attacher avec une tendresse passionnée.* »⁵³⁸

D'autre part, Freud pense que le choix homosexuel de sa patiente pourrait nous amener à parler d'un « sacrifice » qu'elle faisait pour sa mère. En effet, la mère de sa patiente était jeune et éprouvait encore du plaisir à être « courtisée » par les hommes en général, donc elle lui laissait la voie libre en choisissant les femmes. La jeune fille s'effacerait donc pour laisser la place à sa mère vis-à-vis des prétendants.

Sacrifice pour sa mère et vengeance auprès de son père qui désapprouvait catégoriquement cette relation homosexuelle. Ceci pousse Freud à affirmer que c'est le type masculin de choix d'objet qui est le choix de sa patiente mais qu'il a indéniablement des liens avec la relation à la mère. Il rappelle, cependant, que même chez l'individu « normal », le sexe de l'objet d'amour va prendre un certain temps pour être définitivement choisi et va être contraint à plusieurs vacillements au cours du développement.

Nous pensons, dans le cas de Gina, qu'au-delà du sacrifice pour la mère, la quête d'une figure maternelle aimante en Sacha était une façon de se révolter contre l'emprise maternelle et d'agir la rivalité. C'est comme si Gina disait à sa mère : « Je peux te remplacer par une autre femme qui m'aimera pour qui je suis, je suis prête à t'affronter ».

Ainsi, comme le dit J. McDougall, les relations homosexuelles elles-mêmes peuvent être vues comme des défenses contre cette potentialité fusionnelle. Elle défend cette hypothèse dans la présentation du cas d'une patiente qui se retrouve ainsi « *... dans une relation quasi fusionnelle calquée sur la première relation mère-enfant, mais à cette différence près que les virtualités phalliques du pénis paternel ne sont plus détenues par la mère. Elles sont*

⁵³⁸ Ibid., p. 247.

devenues le patrimoine de la fille (...). En même temps, protégée en quelque sorte par cette identification au phallus paternel qu'elle interpose entre elle-même et sa mère, elle n'a plus à redouter l'accomplissement de la relation fusionnelle. »⁵³⁹

Dans cette époque et dans un Liban d'après guerre civile où les descendantes semblent héritières de mères sacrifiées au nom de la guerre, comme un effet de contagion, l'homosexualité de *passage et éphémère* féminine se fait de plus en plus prégnante. Pouvons-nous oser penser que ce choix d'objet amoureux, dans un contexte de guerre civile infinie, est résultant, comme pour Gina, d'une révolte quant à la violence de la transmission maternelle ? Pourrait-il être compris comme une tentative de s'extraire d'une histoire féminine qui se répète ?

2.2. Le rêve des trois femmes

Vers la fin du suivi, Gina avait arrêté de se scarifier et avait cessé de provoquer intentionnellement la violence paternelle. Nous voyons que le masochisme, qu'elle actait dans la réalité, trouvait petit à petit sa place dans le fantasme et arrivait à prendre une forme secondarisée. En effet, son discours en séance était plus organisé et elle semblait arriver à *transmettre* ses ressentis et ses émotions à travers des mots qui lui suffisaient enfin. Elle n'avait plus recouru au dessin dans le but de donner une force à ses mots. Quand elle dessinait, c'était désormais des mises en scènes (voir annexe : La fille dans le verre) qui témoignaient de mouvance interne et de pulsionnalité (même si elles avaient pour objet de revendiquer un sentiment de fixité). Gina semblait alors sortir d'un héritage maternel, prit dans la fixité, grâce à une capacité de création, « un passage à l'acte artistique » (T. Delcourt, 2010). Nous pensons, comme T. Delcourt, qu'un rapprochement peut se faire entre l'acte d'amour et l'acte artistique. En faisant une fine analyse de la signification du artistique passage à l'acte artistique pour Niki de Saint Phalle, T. Delcourt dit : « *Son acte est devenu acte d'amour et d'appel transfigurant la force, le désir et la chair des femmes (...). Son acte de création était, dès le début, un processus d'appropriation et de (re)construction qui trouva, ultime résolution d'une préoccupation existentielle autant qu'artistique, une voie maternelle pour revenir à une élaboration*

⁵³⁹ Mcdougall, J, « De l'homosexualité féminine », in *La sexualité féminine*, sous la direction de Chasseguet-Smirgel (J), Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1964, pp247-310

*primordiale, celle d'une identité de femme. Elle prend le risque d'en réinterroger l'origine pour se réconcilier avec la chair sensible devenue dévorante/dévorée dès lors qu'on en subit la douloureuse perte, ce qui fut son cas lors de la destruction par le père. »*⁵⁴⁰. Bien que nous ne comparions pas les dessins de Gina à l'art de Niki de Saint Phalle, nous pensons que l'acte artistique pour ces deux femmes avait la même fonction, celle d'un « *acte d'amour et d'appel transfigurant la force, le désir et la chair des femmes.* ». L'amour dans le transfert commençait alors à prendre forme pour Gina. La sublimation et l'acte créateur ne sembleraient prendre forme qu'en parallèle au sentiment amoureux.

Hypothèse : Nous sommes alors amenés à penser que l'acte créateur serait un support « positif »⁵⁴¹, dans la quête de différenciation et d'amour libre de la femme d'après guerre civile.

C'est aussi à cette époque, où l'amour commençait à prendre place dans la relation transférentielle, que Gina me fit part d'un rêve - le seul rêve qu'elle rapporta en séance- *le rêve des trois femmes*. Dans ce rêve :

Gina était amoureuse d'une de trois filles. Contre toute attente, celle-ci eu un cancer dont elle n'avait pas les moyens financiers de se faire traiter. Afin de venir en aide à la « femme de (ses) rêves », Gina se tourna vers « l'autre fille » qui était très riche. Celle-ci accepta de lui accorder une somme d'argent à une seule condition ; celle de lui donner ce qu'elle avait de plus précieux : sa chienne. Gina ne pouvait qu'accepter cette offre et ne tenta pas de négocier. Entre sa chienne et son amour, la question ne se posait pas. De retour chez elle, elle ne retrouva pas sa chienne. La suite du rêve n'était qu'une longue péripétie d'événements teintée d'angoisse à la recherche de sa chienne. À un moment dans son rêve, elle retrouve un portrait d'elle-même qu'un peintre avait fait d'elle dans un pays étranger. Nostalgique du voyage, Gina est comme happée par la peinture et la pénètre, abandonnant sa chienne et son amoureuse. Malgré avoir tout laissé tomber, Gina dit s'être réveillée sereine. Elle pensait pourtant qu'elle allait être très « déçue » de ne pas avoir pu sauver son

⁵⁴⁰ Delcourt, T. « L'acte artistique, un acte d'amour ? », *L'information psychiatrique*, vol. volume 86, no. 8, 2010, pp. 697-701.

⁵⁴¹ Nous n'utilisons pas ce terme dans l'opposition du bien par rapport au mal mais il est à comprendre comme l'autre face du négatif, celle qui ne relève pas du blanc et du non élaboré.

amoureuse. Mais ce qui s'est avéré le plus pénible pour elle fut la recherche, vouée à l'échec, de sa chienne, qu'elle abandonna elle aussi.

Amoureuse. C'était bien la première fois que Gina ramenait de l'amour en séance. Même si elle évoquait un amour qu'elle devait laisser mourir. Nous pensons que le simple fait de pouvoir faire le récit de son rêve et de le partager en séance témoignait d'une remise en marche psychique : elle se permettait de vivre malgré la destinée de l'autre, elle ne s'en tenait plus responsable.

Libérée. Dans ce rêve, il est en effet question de liberté. Nous pouvions déceler, à travers ce rêve, les trois générations de femmes qui sont constituantes de l'identité de Gina. Nous pouvons y voir :

- La mère de Mme. Lana : celle qui demandait la chienne
- Mme. Lana : celle qui souffrait d'un cancer
- Et Gina, qui représentait la troisième génération.

Ce rêve évoquait alors clairement le désir de Gina de s'émanciper de cet héritage maternel, même au prix de laisser sa mère mourir afin de ne plus être la chienne, l'objet du chantage générationnel.

Enfin, Gina rêvait. *« Le rêve exige la condensation et le déplacement, impose la dramatisation, ouvre un nouvel espace de figures signifiantes : une essentielle activité de liaison en soutient le dessein et la trame, vers et pour l'accomplissement du désir. Mais, pour autant, l'excitation qui le propulse n'en est que plus vivante. »*⁵⁴²

Nous pouvons penser, à la manière de F. Ladame, que le rêve et l'action à l'adolescence concernent précisément les fonctions transformationnelles de l'appareil psychique à l'adolescence. Ces deux voies permettraient de sortir de la seule décharge motrice, de l'orgasme, trop soumise à l'influence du principe de plaisir. Le rêve aurait une fonction libératrice sur les tendances incestueuses réactivées à l'adolescence par le pubertaire. Le rêve constituerait ainsi selon lui, *« une solution économique-dynamique à la disposition de la psyché humaine pour*

⁵⁴² Chabert, C., *Féminin mélancolique*, PUF, 2003, pp. 83

répondre à la nécessité de venir à bout du complexe d'Œdipe, plus précisément pour répondre à l'exigence de trouver à l'adolescence une issue à la tentation incestueuse et parricide. »⁵⁴³.

Hypothèse: Nous pouvons alors penser que le rêve attesterait dans ce contexte de la différenciation et de la séparation avec l'héritage traumatique maternel préalable à l'entrée dans l'Œdipe.

Parce qu'avant de « *venir à bout du complexe d'Œdipe* », il faut bien en avoir fait une expérience préalablement métabolisée et structurante.

Ce n'est qu'à travers la différenciation et la séparation qu'il y a possibilité d'accéder à l'Œdipe, que la fusion des premiers temps est rompue par le tiers. Nous pensons alors que si Gina était encore dans la violence de la transmission maternelle et dans sa répétition, elle n'aurait pas pu faire ce rêve. Ce rêve était donc pour nous le signe révélateur d'une grande avancée dans le suivi.

C'est alors que ni Gina, ni sa mère ne partageaient ce désir commun qui était de tuer le père dans la réalité. C'est alors que Gina était prête à aimer.

2.3. Du rêve à la rencontre amoureuse

« J'ai rasé mes cheveux, parce qu'ils étaient trop brûlés. Ils repousseront plus sainement ».

Peu de temps après ce rêve, Gina rasa ses cheveux. Nous pouvons penser ce passage à l'acte comme une tentative de séparation et de différenciation. Un acte qui témoignait d'une sorte de castration symbolique qui lui permettrait, d'une part, de s'extraire du lien infernal à la mère et qui, d'autre part, lui permettrait de chercher l'amour ailleurs. Car, rappelons-le, le moteur de l'amour est le manque.

Gina, qui recherchait désespérément une limite à l'intrusion de la mère à travers la violence paternelle, semblait donc à travers cet acte *auto-castrateur*, construire psychiquement cette limite. En rasant ses cheveux, Gina se permettait de repousser (se mettre à l'écart) et de se différencier de la femme qu'était sa mère. Ce passage à l'acte signait, dans le cas de Gina, un

⁵⁴³ Ladame F., « Adolescence entre rêve et action », *Bulletin de la Société Psychanalytique de Paris*, 1991, n°19, pp103-147.

passage à l'âge adulte, un espoir de repousser - comme ses cheveux - plus sainement. C'était un passage à l'acte que je trouvais très courageux, expression de vie et de mouvance. La tentative de Gina de se séparer était encore à un stade primaire et nous pouvons penser que c'était pour cette raison que cette tentative se traduisait par l'acte. Toutefois, cette action, qui pouvait sembler fortuite et impulsive, était l'expression d'un désir de se construire comme sujet singulier.

Quelque chose était assez frappant dans cette analyse : le désir d'autonomie et d'indépendance de Gina envers sa mère ressemblait étrangement à celui de Mme. Lana à sa propre mère avant la fin de la guerre civile. Pouvons-nous penser que si Gina, contrairement à sa mère, trouvait un amour qu'elle puisse conjuguer librement avec la satisfaction sexuelle, sa tentative ne sera pas vouée à l'échec ? Pouvons-nous penser qu'aimer librement pourrait lui permettre de briser le destin morose de la lignée féminine dans sa famille ?

C'est les cheveux rasés que Gina fit la rencontre d'un garçon. Celui-ci lui « plaisait beaucoup » et avec toute l'excitation d'une adolescente, elle me dit qu'elle se sentait enfin prête *d'être* avec un garçon sans avoir peur que sa mère ne veuille le séduire. Elle se sentait libérée.

Les émotions de Gina commençaient enfin à faire apparitions en séance, Gina riait, s'excitait, haussait la voix, chantonnait, s'énervait... Gina revivait !

Et ce même si elle ne parlait pas encore d'aimer ce garçon et qu'elle apparaissait encore un peu sceptique quant à la réaction de ses parents lorsque ceux-ci apprendront que celui-ci n'était pas le « bon chrétien » qu'ils désiraient pour elle.

Le but du suivi à Himaya n'étant pas de faire une thérapie mais d'essayer de réduire la violence familiale, celui-ci prit fin lorsque Mme. Lana (qui arriva enfin à se représenter la séparation avec M. R. sans le désir de le tuer) se sépara de M. R. C'est alors, loin de la violence paternelle, dans un nouvel appartement et un nouveau lycée technique, que Gina faisait des études d'esthétique et se risquait enfin à aimer.

Lors de notre dernière séance, Gina m'annonça qu'elle introduit ce jeune garçon à sa mère et qu'elle « se moquait complètement de ce qu'en penserait (son) père ». Elle rajouta avec un regard illuminé « contrairement à ce que l'on pourrait croire, c'est ma mère qui me fait beaucoup plus peur que mon père, et si j'ai pu le dire à ma mère, je pourrais le dire au monde entier ».

Même s'il y avait de fortes chances que Mme. Lana s'oppose à cette relation, j'étais confiante que Gina avait désormais les armes pour se battre. Se battre pour être libre d'aimer. Elle était sur le début d'un long chemin qui lui permettrait de gérer la violence de la transmission et qui la mènerait, un jour, à pouvoir s'en défaire. Ce n'était bien évidemment pas la question de son changement de choix d'objet qui m'inspira confiance mais plutôt son désir naissant de confronter sa mère, de se séparer, de découvrir sa sexualité et de se découvrir à travers une rencontre amoureuse qui fasse l'objet d'une survivance face à l'emprise et la menace maternelle.

Conclusion : Cas Gina

Pour conclure, Gina représente une descendance libanaise qui n'a jamais vécu la guerre civile mais qui est bombardée par une transmission énigmatique et héritière d'un passé de guerre civile non traité par l'ascendance. L'engrenage de la répétition nous apparaît prépondérant dans la transmission entre mère et fille des premiers temps. En effet, Gina, qui nous apparaît en grande souffrance narcissique quant à sa « *rencontre avec le féminin à l'adolescence* » (S. Lesourd, 2009), nous a permis de mettre en avant une emprise et une répétition maternelle qui semble être résultante de la fin de la guerre civile. Une fin en elle-même problématique car, par défaut de travail de mémoire et d'historisation, elle acquiert un caractère infini. Mme. Lana nous est aussi apparue comme une survivante symbolique de la guerre qui continue son combat à travers Gina. Gina devient alors, par extension narcissique, chargée de mener un combat irréprésentable. Nous avons démontré que Gina, qui sera perçue uniquement comme objet de la mère, sera maintenue dans une emprise maternelle incestuelle qui mettra à mal sa constitution narcissique et donc sa tentative de séparation et de subjectivation à l'adolescence. Cette souffrance, générant haine et culpabilité pathologiques, transparaîtra surtout au niveau de son corps et de l'expression d'un masochisme accru. Cette auto agressivité met en avant et simultanément un défaut de symbolisation, une tentative de différenciation, une tentative de liaison mais aussi un lieu d'expression de l'histoire de l'ascendant en attente d'un travail de mémoire.

A l'adolescence de Gina, ses rencontres amoureuses font bouger tout le système familial et défient son héritage engrené dans la répétition. Son choix d'objet homosexuel nous est apparu comme une révolte contre l'identique et la mêmeté de la transmission pathologique dont elle faisait l'objet. A travers le suivi de Gina, un espace psychique semble s'être libéré, lui permettant de s'aimer et de se risquer à aimer. Gina acquit la capacité de « déconstruire » et de se (re) connecter, avec créativité et moins de souffrance, à une mère à la féminité lésée au nom d'une guerre infinie. Le désir de s'extraire de la violence de la transmission et de se défaire de l'interdiction d'aimer librement, n'est pas chose aisée et s'accompagne de honte et de culpabilité. Ainsi, le fait d'aimer en soi et pour soi, qui met la séparation et la subjectivation adolescente au premier plan, est souvent une « tâche » qui s'avère compliquée pour une descendance qui se veut fidèle à l'héritage familial et social.

SYNTHESE : ETUDE DE CAS

A travers ces études de cas, nous avons voulu mettre l'accent sur la violence de l'interdiction de s'unir au différent sur le sujet et de sa transmission entre mère et fille dans l'après guerre civile. Comment est-ce que cette interdiction prendrait en otage la liberté de la rencontre amoureuse et quelles sont les conséquences de cette transmission sur la relation primaire, sur le narcissisme et sur la construction identitaire de la femme qui n'a jamais vécu la guerre civile ?

Ces deux études de cas nous ont permis, dans un premier temps, de mettre en avant les répercussions dévastatrices de la guerre civile sur la femme libanaise. Cette guerre meurtrière, confessionnelle, et au visage purement masculin, n'a pas seulement touché la femme libanaise au niveau social. Qu'elle ait été femme au foyer ou combattante, c'est au niveau de tout son être femme que les répercussions se font ressentir. La féminité de la femme libanaise apparaît prisonnière, lésée, sacrifiée par une guerre civile où règne la haine pour l'autre, le différent, l'ennemi et où l'union au semblable devient une question de survie. Survie face aux sentiments de haine et de perte qu'engendre le crime de guerre pour Mme. Mayda ; survie face à un espoir meurtri pour Mme. Lana. Dans les deux cas, la guerre civile s'est répercutée sur les imagos maternels de ces deux futures mères et les a elle-même laissées face à un sentiment d'insécurité et de vide identitaire. Devenir mère à leur tour se présenterait alors comme une solution, une défense afin de pallier à cette blessure.

Par faute d'après-coup, le traumatisme de guerre, voué à la répétition qui donne à la guerre civile libanaise un caractère infini, ne permet pas à ces femmes libanaises de panser leurs blessures : traiter les enjeux déliant de cette guerre et du rapport à leur propre mère, devient alors presque impossible et se reconstruire dans un monde nouveau presque impensable. C'est ainsi que, dans la continuité d'une guerre infinie, les défenses déployées pendant la guerre pour continuer d'exister, de combattre, et de s'opposer à l'ennemi, resteront figées et l'union au semblable incontournable. L'interdiction de s'unir au différent, transmise à la femme d'après guerre civile, n'apparaît donc plus uniquement comme une question de principe confessionnel, mais comme une question de survie pour la mère.

Nous avons envisagé à travers ces deux cas, deux figures essentielles de la femme libanaise des temps de guerre devenue mère :

- La mère à la féminité lésée : qui met de côté son désir féminin en s'unissant au semblable pendant la guerre civile (nous avons amplement développé ce cas de figure dans la première partie, chapitre B- 2.2.3. « L'alliance au semblable : l'arme de guerre de la femme »). Nous avons pu rajouter à travers ces études de cas que le but de devenir mère serait de masquer et de pallier à une féminité lésée pendant la guerre.
- Le sacrifice de la mère des temps de guerre : une mère qui met de côté sa sexualité féminine (le sexe engendreur et le sexe qui procure du plaisir ne seront plus alors attribués par l'enfant au sujet mère).

À travers la transmission de l'interdiction de s'unir au différent, la mère transmet :

- Son combat contre l'ennemi/son mode de survie : cette défense transmise engènera la femme d'après guerre civile dans un combat identique à celui de la guerre civile et la fixera d'emblée sous le dictat religieux et patriarcal.
- Sa féminité lésée : qui fera l'objet d'une transmission en négatif. Nous avons vu à travers le cas de Maria et Gina, que cette transmission sera aliénante puisque ces deux adolescentes peineront à se l'approprier et apparaîtront dans une confusion et un désarroi absolu quant à leur accès à la féminité à l'adolescence.

Dans un second temps, c'est à travers la compréhension de la souffrance de Maria et Gina, face à la rencontre amoureuse, que nous avons pu saisir la blessure narcissique qu'entraîne la transmission de l'interdiction de s'unir au différent entre mère et fille. Dans les deux cas, cette interdiction se dessinerait dans la relation mère-fille sous forme d'emprise sur le bébé au sexe féminin, qui nous est apparue comme extension narcissique de la mère. En effet, Mme. Mayda et Mme. Lana, femmes des temps de guerre, assureraient leurs sentiments de continuité d'existence par l'interdiction de s'unir au différent. L'amour des premiers temps, - fondateur des assises narcissiques et vecteur des identifications primaires et secondaires qui servira comme base identitaire - sous le mandat de cette emprise sera alors (avant même la rencontre amoureuse) entravé dans sa liberté. La transmission de l'interdiction de s'unir au différent entre mère et fille se reflètera avant tout sur l'amour des premiers temps, sur les assises narcissiques, les

constructions identitaires et sexuelles du sujet féminin et ce n'est que bien plus tard que les aléas de cette transmission se manifesteront dans la rencontre amoureuse.

L'épreuve de la rencontre amoureuse de Maria et Gina n'arrive alors pas à être structurante. A l'adolescence, l'accès à la féminité de la fille s'établit à travers la rencontre amoureuse, le regard désirant de l'autre, par un retour au narcissisme des temps premiers et une identification à une figure maternelle alliant maternité et sexualité féminine. Dans le cas de Maria et de Gina, l'incapacité d'unir, courant tendre et courant sensuel, dans la rencontre amoureuse nous a amenés à repenser la question de l'identification à une figure maternelle totale qui unirait maternité et sexualité féminine. Pour Maria et Gina, celle-ci semblerait faire défaut et laisserait transparaître, à son tour, le même défaut d'identification de leurs mères (Mme. Mayda et Mme. Lana) à leur propre mère en temps de guerre. Nous parlerons alors d'une transmission négative de la féminité qui s'emboîterait depuis la guerre civile et qui se transmettrait intergénérationnellement de femme en femme. C'est donc sous l'emprise d'un héritage maternel pathologique que la femme d'après guerre civile se lancera dans la quête amoureuse et il ne sera pas facile pour elle de se libérer de cet héritage qui impose l'union au semblable.

Maria et Gina n'arriveraient à faire face à cette injonction que sous l'emprise de la pulsion de mort et essaieraient, tant bien que mal, de se dégager de l'emprise maternelle et de gérer leurs craintes de la détruire et de se détruire. Il nous apparaît alors, avec les supports de la sublimation et de l'acte créateur - qui remplaceraient le recours à l'acte - que quand la descendante acceptera d'accueillir ses sentiments d'amour envers le différent, elle arrivera petit à petit à s'extraire de l'héritage de l'emprise maternelle et vice versa. La part active et créative de la descendante dans l'élaboration de ce qui est transmis à partir de la guerre du Liban est bien représentée par ces cas. Au Liban, devenir un être libre de son choix d'objet amoureux reviendrait donc à se libérer d'un héritage maternel pris dans une logique de guerre civile. Ainsi, la différenciation et la séparation d'avec la mère des temps de guerre permettront à ces descendantes de se libérer de cette répétition, de s'extraire d'un combat qui n'est pas le leur et de pouvoir, enfin, jouir librement de leur féminité.

Et ne faudrait-il pas soulever les conséquences que pourrait engendrer cet amour libre de la femme d'après guerre civile ? Pourrait-il aider à dissoudre la fonction que l'ennemi occupe et à pacifier le combat ? Permettrait-il de définitivement briser la répétition ?

C. REFLEXIONS SUR L'INTERDICTION DE S'UNIR AU DIFFERENT ET SA TRANSMISSION ENTRE MERE ET FILLE DANS L'APRES GUERRE CIVILE LIBANAISE

À la suite de ces études de cas, nous pouvons désormais explorer quelques pistes qui mettraient en avant une réflexion plus approfondie et plus spécifique de la transmission de l'interdiction de s'unir au différent entre une mère, femme des temps de guerre et une fille qui n'a jamais vécu la guerre. Pour ce faire, nous nous sommes appuyé sur les théories développées sur la mère, l'amour, la haine et la sexualité dans la relation primaire, ainsi que sur l'avènement de la féminité du bébé au sexe féminin dans la relation mère-fille des premiers temps. Partant de nos réflexions sur la guerre civile, sur sa fixité et sur sa transmission pathologique nous avons pu jusque-là rendre compte de l'impact de ce traumatisme sur la femme et l'amour. Nous avons émis l'hypothèse que la femme pour qui s'unir au semblable pendant la guerre relevait d'une question narcissique se transmettrait à sa descendance qui n'a jamais vécu la guerre sous forme interdictrice : il sera interdit à la femme qui n'a jamais vécu la guerre civile de s'unir à un autre différent. Par ailleurs, nous avons mis en avant que l'interdiction de s'unir au différent dans sa transmission prendrait en otage l'être et la liberté de la femme d'après guerre civile lui interdisant d'être libre en amour. Grâce à l'étude clinique nous avons pu cibler la question de la transmission de l'interdiction de s'unir au différent dans la relation primaire mère-fille. En effet, cette transmission interdictrice nous a semblé prendre forme depuis le berceau de la relation primaire qui unit une mère des temps de guerre à son bébé au sexe féminin qui n'a jamais vécu la guerre civile libanaise de 1975. Dans une transmission où l'amour du différent est interdit, la question de la répétition à l'identique se pose. Quel que fût le rôle de la mère pendant la guerre civile cette transmission nous est apparue aussi violente dans les deux cas. La guerre civile libanaise fait ainsi l'objet d'une transmission pathologique et de répétition à cause d'un défaut de travail de mémoire sur un niveau transgénérationnel et collectif, mais la répétition semblerait aussi se loger au plus près du descendant, en prenant pour otage sa capacité d'aimer/être librement.

Quand nous parlons de la transmission de l'interdiction de s'unir au différent entre mère, femme des temps de guerre et fille qui n'a jamais vécu la guerre, qu'entendons-nous par « mère, femme des temps de guerre » ? Qu'est ce qui se transmet de la mère des temps de guerre à travers

la transmission de l'interdiction de s'unir au différent? Quelles sont les répercussions de cette transmission sur le narcissisme et la construction identitaire de la fille héritière ?

Afin de répondre à ces questions, nous verrons dans un premier temps, ce que ces études de cas, nous ont permis de comprendre du sens que la mère, femme des temps de guerre acquiert. La mère des temps de guerre possède une connotation qui serait proche de la divinité et de la pureté. Cette représentation de la mère semblerait lui ôter ses attraits féminins en la condamnant à un destin purement maternel. La femme semblerait être alors simultanément piégée dans sa liberté d'aimer et condamnée à n'être que mère. L'amour maternel de cette figure divine ne pourrait se concilier avec un amour sexuel ni osciller avec la haine.

Nous verrons dans un second temps, que cette figure maternelle pure et divine mettra en difficulté l'identification au féminin sexuel de la mère, à son désir ailleurs et à la séparation d'avec celle-ci. La proximité des corps et l'emprise maternelle entre mère et fille assigneraient d'emblée la fille à un combat identique à celui de la mère, femme des temps de guerre. La femme d'après guerre civile et interdite de s'unir au différent serait héritière d'une féminité qui n'arrive pas à se dire. Celle-ci apparaîtrait donc comme en manque de mots afin de traiter la violence de la transmission maternelle.

Finalement, la question de la construction de la féminité et de la séparation entre mère et fille dans les temps d'après-guerre, nous apparaît problématique, puisque la confusion des espaces entre maternité et féminité se fait criante. La petite fille héritière d'un féminin prisonnier de la guerre met sa subjectivité en difficulté et sa disposition à être libre en amour intolérable par la mère comme par la fille. Le destin de la fille apparaîtrait alors scellé à celui de la mère, condamné à se répéter à l'identique. La capacité de la femme d'après guerre civile d'appartenir sans s'écrouler sous le poids de la filiation, de s'extraire d'une transmission pathologique sans sentiment de culpabilité destructeur et de (s') aimer librement sans angoisses existentielles, sera compromise par la violence de la transmission maternelle.

1. Existe-t-il UNE mère des temps de guerre ?

*« Ne me parlez plus d'honneur, de patrie;
Regardez plutôt l'envers de la médaille
Moi je ne vois que cette mère endolorie
Et cette maison en ruines, vestige d'un ancien bonheur. »
(S. Farra, Pétales éparpillés, 1982)*

Pouvons-nous parler d'une mère des temps de guerre ? Aurait-elle des propriétés différentes d'une « mère des temps de paix » ? Quand nous parlons de la mère des temps de guerre, nous faisons référence à la femme des temps de guerre (telle que développée dans la première partie) à la féminité lésée pendant la guerre civile et remise au second plan par une guerre confessionnelle, au visage masculin et dûment patriarcale. Une mère victime d'une union au semblable et d'un amour désuet par la guerre.

1.1. La mère à travers l'histoire

« Le maternel vient se mêler au féminin. Dès que l'identité féminine se fragilise au sein d'un contexte social ou politique, l'enfant apporte un espoir nécessaire. Il devient le renouveau possible, mais il est aussi le complément à ce manque, au sein du « creux féminin ». »⁵⁴⁴

Le sens que prend la figure de la mère n'est pas statique et change tout au long de l'histoire et de la culture. Être mère n'est pas une question instinctuelle qui effacerait à son passage l'histoire de la femme devenue mère. Cependant et malheureusement, comme nous l'avons vu plus haut, pendant la guerre civile, la femme ne fut réduite qu'à son statut maternel et plus primitivement à son statut instinctuel, celui de protection. La valeur accordée à la mère en temps de guerre acquiert une allure intransigeante et catégorique et semble devenir le reflet d'une société confessionnelle, patriarcale et dans laquelle la femme ne prend sens qu'au travers son devenir mère. Être mère est donc indéniablement relié au contexte socioculturel et régional de

⁵⁴⁴ Cammaréri, C., *Amour maternel ou sublimation de femmes. Des écrivaines interrogent altérité, maternité et création*, ERES, 2012, p. 246

l'époque. Il serait donc pertinent de revoir, avec Y. Knibiehler (2013), les différentes figures de la mère au travers les mythes, l'histoire et la religion.

Y. Knibiehler (2013), en questionnant la fonction de protection conférée à la mère, parlera en premier de « l'instinct maternel » qui serait, comme pour tous les autres mammifères, de donner la vie et de se battre pour la conserver jusqu'au moment où sa progéniture sera capable d'être autonome. Mais elle note certainement que cette notion d'instinct a été mise de côté avec l'ascension des sciences humaines. Nous rajouterons, cependant, que la guerre qui remet en avant des pulsions archaïques et le patriarcat, ne semble pas avoir permis de mettre de côté cette notion d'instinct maternel et semble même avoir placé l'instinct maternel comme essentiel à la maternité. Quoi qu'il en soit, pour Knibiehler, « *ce qui détermine la conduite de la mère humaine, bien plus qu'un introuvable instinct, ce sont des usages et des normes établis et respectés collectivement* »⁵⁴⁵. L'auteur démontre comment la relation mère-enfant est en fait conditionnée par la domination des ordres établis au masculin : « *ce sont des hommes, pères et maris, prêtres et juges, qui prétendent savoir ce qu'est une mère et à quoi elle sert.* »⁵⁴⁶

Dans l'Antiquité, la mère est représentée dans les mythes gréco-latins par les trois déesses qui ont enfanté : Déméter, Aphrodite et Héra. Le mot et signifiant « mère » n'est alors pas encore utilisé, mais Déméter représente la fécondité (de la terre et des femmes) alors qu'Aphrodite incarne la sexualité. Héra, quant à elle, représente le mariage. Ces trois figures devraient arriver à s'unir à travers la rencontre amoureuse d'une femme qui ouvre à la projection dans le temps : celui de s'unir « pour la vie » et de devenir mère, aussi pour « la vie ». Ces projets de femmes sont pourtant teintés de mort, puisque « pour la vie » implique « jusqu'à la mort ». Le destin de la femme s'intrique alors notablement à la mort et s'aventurer dans la maternité ne semble pas être chose aisée. Ainsi, ces trois déesses ont des enfants mais elles ne semblent pas ici remplir le rôle de la mère « *qui élève elle-même sa progéniture* ». En effet, celle qui s'occupe des enfants n'est autre qu'Artémis, l'une des déesses vierges présentées. Le fait que la femme enfante n'induit donc pas qu'elle élève ou éduque systématiquement sa descendance. Il est à noter, par ailleurs, que Déméter est une déesse qui a une place spéciale parmi les autres puisqu'elle a eu une fille de

⁵⁴⁵ Knibiehler, Y., « La mère peut-elle être regardée comme la principale protectrice de l'enfant ? » in *Inceste, lorsque les mères ne protègent pas leurs enfants*, Erès, Toulouse, 2013.

⁵⁴⁶ *Ibid.*, p. 16

Zeus, son frère. L'inceste était perçu comme un privilège divin. Le mythe de Déméter et de sa fille Perséphone, écrit par Hésiode, révèle cette relation brûlante et des tendances ambivalentes que l'on va essayer de traiter bientôt : la difficulté de la séparation, l'amour, la haine, la culpabilité, le sacrifice, l'emprise qui traversent la relation mère-fille.

Dans la Rome antique, la femme esclave ne peut pas s'occuper de ses enfants qui sont aussi, comme elle, des esclaves. La femme libre, mariée à un citoyen, est subordonnée au chef de la famille et le droit romain est fondamentalement patriarcal. Le père a tous les droits sur son enfant et il peut même rejeter un enfant malade ou une fille de plus dans la famille sans avoir à consulter sa femme. Y. Knibiehler (2000) nous montre que, de plus, c'est lui qui décide de l'allaitement, qui sera toujours fait par une nourrice puisque « *ce lien charnel et affectif risque d'accroître l'influence de la mère sur son petit (alors qu'on peut changer de nourrice). Le garçon est écarté du sein maternel plus encore que la fille.* »⁵⁴⁷

Avec la diffusion du monothéisme, les divinités féminines perdent leur place, même si le christianisme accorde plus de place à la mère. Marie personnifie la mère « idéale », qui n'as pas eu besoin d'un rapport sexuel pour tomber enceinte, elle représente la mère dévouée à son enfant avec lequel elle a un lien intime et passionné. Y. Knibiehler (2000) affirme que c'est le christianisme, surtout le catholicisme, qui a idéalisé l'amour maternel. Pour l'auteur, Marie occupe une place de mère soumise mais ne partage pas la « condition féminine », puisqu'elle est devenue mère sans perdre sa virginité. Marie incarne alors l'idéal absolu : une mère qui est devenue mère sans pécher. La religion monothéiste, étant l'origine principale des atrocités de la guerre civile libanaise, enferme la mère dans cette image de « pureté » de non féminité. Nous retrouvons dans l'imaginaire libanais cette figure de la mère qui incarne l'idéal absolu d'une mère devenue mère sans sexualité féminine.

Eve, d'un autre côté, représente celle qui a voulu goûter au fruit de l'arbre de la connaissance et qui a cédé, en le faisant, au discours tentant du serpent qui dans la tradition chrétienne est la représentation de Satan, mais qui dans d'autres religions orientales représente la fécondité. Or, Eve a eu deux enfants, Caïn et Abel, qui ne s'aimaient pas. Caïn a tué Abel. Doit-on alors en déduire qu'elle était condamnée à être une mauvaise mère puisqu'elle a péché ?

⁵⁴⁷ Knibiehler, Y., *Histoire des mères et de la maternité en occident*. Paris, Puf, 2000, p. 18.

Y. Knibiehler (2000) souligne qu'au début de l'époque moderne, dans les publications du XVIIIème siècle, la figure de la mère n'était pas très présente. La maternité n'était pas forcément valorisée et restait l'« affaire des femmes ». Une affaire qu'elles gèrent à leur manière. Les filles étaient, dans la plupart des cas, orphelines. La figure de la marraine commence à apparaître dans le registre religieux et dans les contes. La marraine représentant une figure maternelle, entièrement dédiée à l'orpheline bien que celle-ci ne l'ait pas enfantée. Nous retrouvons, là encore, cette figure maternelle idéalisée qui n'aurait pas eu besoin de rapport sexuel pour avoir ce rôle maternant.

Nous pouvons alors penser que, dans un Liban en guerre, la mère qui devient avant tout synonyme de protection contre un ennemi réel acquiert son rôle principal – bien trop proche de celui d'instinct maternel : celui de maintenir en cohésion la cellule familiale et d'en assurer sa survie. Nous sommes donc amenés à penser qu'en temps de guerre, c'est la survie de la descendance qui pèse sur la figure de la mère. Une figure fortement idéalisée, sacralisée et dotée d'un caractère magique. En ces longs temps de guerre, le féminin de la femme libanaise semblerait donc avoir été passé sous silence afin de concorder avec cette figure maternelle et divine des temps de guerre. « *L'amour maternel devient l'expression par excellence de la "nature féminine", et c'est aussi un code de bonne conduite* »⁵⁴⁸. La femme devenue mère, semblerait dans l'obligation de ne répondre qu'à ce devoir/amour maternel. Dans ce contexte, l'amour maternel se confondrait alors avec l'instinctuel et le besoin vital. Cet amour maternel « pur et divinisé » mettrait de côté la question sexuelle, qui pourtant est primordiale dans la transmission du féminin dans la relation mère-enfant, dans l'identification à celui-ci et à son désir ailleurs. Nous parlerons d'une mère des temps de guerre au sexuel féminin sacrifié. M-T. Khair-Badawi (1989) parlera alors du « *célèbre clivage entre la Madone et la putain* » au Liban. Selon elle, « *ce clivage est opérant, maintenu par l'éducation, le déni de la sexualité de la jeune fille, la mise en garde morale, le tabou de la virginité le lien entre sexualité-mariage-procréation, tout cela s'allie pour enfermer dans le silence et les préjugés la sexualité des femmes* »⁵⁴⁹

⁵⁴⁸ Knibiehler, Y., « La mère peut-elle être regardée comme la principale protectrice de l'enfant ? » in : *Inceste, lorsque les mères ne protègent pas leurs enfants, opcit.*

⁵⁴⁹ Khair Badawi, M-T, « La sexualité à l'épreuve » in KHAIR-BADAWI M-T ; SOBH A ; NACOUS L.C ; CHAMOUN I.A et al., (Colloque), *La femme libanaise témoin de la guerre*, Ligue des états arabes,

L. Germanos Ghazaly (2002), relatera bien le mal-être de la femme libanaise qui s'est construite au travers d'un corps maternel clivé de son féminin : « *Qu'elle revendique la féminité avec autant de force et d'énergie qu'elle refuse le féminin ou qu'elle s'agrippe à son être-phallus pour réparer la féminité blessée de sa mère, ce que la femme hystérique libanaise veut nous faire entendre, c'est son manque à être un sujet clairement sexué par carence de modèle identificatoire féminin idéal et valorisant de femme à la fois mère, féminine et sexuellement libre, désirée et aimée à la fois, et par carence d'image masculine valorisée de père à la fois désirant et aimant.* »⁵⁵⁰

1.2. La culture de l'amour maternel et le sexuel maternel

« *L'amour des parents, si touchant et, au fond, si enfantin, n'est rien d'autre que leur narcissisme qui vient de renaître et qui, malgré sa métamorphose en amour d'objet, manifeste à ne pas s'y tromper son ancienne nature.* »⁵⁵¹

Malgré la volonté culturelle de faire de la mère l'expression d'un amour le plus pur – où la sexualité n'interviendrait pas – la sexualisation des liens mère-enfant est inévitable. Freud (1905) souligne, dans *Les trois essais sur la théorie sexuelle*, que la mère en caressant et en offrant des soins à son enfant, « *le prend tout à fait clairement comme substitut d'un objet sexuel à part entière.* »⁵⁵². La mère « normale » est séductrice, son aspect pervers fétichique caractérise une folie normale. L'absence de séduction ferait donc pathologie. Freud qui abandonne la théorie restreinte de la séduction infantile par un père pervers et progresse considérablement dans la factualité en passant à la séduction précoce induite par la mère à travers les soins corporels prodigués à l'enfant.

Dans son texte *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci*, Freud (1910) nous donne un portrait de l'amour mère-enfant qui n'est autre qu'un amour sexuel. Freud évoque l'intensité des relations érotiques entre mère et enfant à travers l'analyse du souvenir de Léonard relatif au vautour qui lui a heurté les lèvres quand il était encore dans son berceau : « *à partir de l'association entre*

mission de Paris, Beyrouth, 1989, p. 111.

⁵⁵⁰ Germanos Ghazaly, L., « Imago narcissique, trouble et hystérie chez la femme libanaise », *in société libanaise de psychanalyse*, 2002

⁵⁵¹ *Ibid.*, p.96.

⁵⁵² Freud, S., (1905) *Trois Essais sur la théorie sexuelle*, opcit., p. 166.

l'activité de la mère (du vautour) et l'accent mis sur la zone buccale, il n'est pas difficile de deviner dans la fantaisie un second contenu mnésique. Nous pouvons traduire : ma mère a pressé sur ma bouche d'innombrables baisers passionnés. La fantaisie est composée du souvenir d'avoir reçu de la mère la tétée et les baisers.»⁵⁵³. A travers ce texte, Freud nous donne le portrait de ce qu'est l'amour de la mère pour son enfant (garçon) : « L'amour de la mère pour son nourrisson qu'elle allaite et soigne est quelque chose qui a une bien plus grande profondeur que son affection ultérieure pour l'enfant adolescent. Cet amour possède la nature d'une relation amoureuse pleinement satisfaisante, qui comble non seulement tous les désirs psychiques mais aussi tous les besoins corporels, et s'il représente l'une des formes du bonheur accessible à l'être humain, cela ne prend pas pour la moindre part à la possibilité de satisfaire sans reproche également des motions de désir depuis longtemps refoulées et qu'il convient d'appeler comme perverses. »⁵⁵⁴

Le père, de son côté, ressent que son fils est devenu son rival et l'hostilité s'enracine dès la naissance du bébé. L'analyse que Freud fait de Léonard de Vinci, basée sur ses créations artistiques et scientifiques, ainsi que sur son immense intérêt pour le savoir, sur le désir de pouvoir voler (motion infantile de son désir de pouvoir faire comme les grands : pouvoir avoir une activité sexuelle) montre qu'il a été objet de la jouissance de sa mère laissée seule, étant fils illégitime, abandonné par son père jusqu'à l'âge de cinq ans, livré à la séduction de cette mère inconsolable.

J. André (2004) critiquera « *ce passage du père pervers à la mère de tout un chacun, celle des soins corporels éveillant les premières sensations de plaisir* ». ⁵⁵⁵. Il critiquera ainsi le tournant de la nouvelle théorie de séduction qui deviendra, après l'abandon de la Neurotica, constitutionnel de la sexualité féminine. En effet, la séduction pour Freud devient une question de soins et non plus d'intrusion de l'adulte pervers dans le monde de l'enfant. « *La situation générale de séduction rassemble un adulte effractant et un enfant effracté : les mots dans les oreilles, le téton dans la bouche, les suppositoires dans l'anus... la pénétration (séductrice) de l'adulte n'est pas*

⁵⁵³ Freud, S., (1910), *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci*, Paris, Gallimard, 1987, p. 131.

⁵⁵⁴ *Ibid.*, p. 146.

⁵⁵⁵ André, J., « Destin freudien de la théorie de séduction » in *Aux origines féminines de la sexualité*, PUF 2004, p.106

simple métaphore, elle passe par l'acte »⁵⁵⁶. Cette métaphore montre clairement qu'un enfant serait comme un orifice se faisant pénétré, comme un vagin. Jacques André se pose alors la question de savoir comment Freud pourra continuer à mettre de côté la reconnaissance inconsciente, fantasmée du vagin jusqu'à la puberté. L'introduction du père dans la relation mère-enfant serait celle qui fait effraction. Le fantasme de séduction traumatique de la petite fille serait, en ce sens, toujours induit par l'effraction paternelle.

La généralisation Laplanche de la théorie de la séduction fait passer à un autre niveau la théorie freudienne : elle détruit sa restriction au pathologique pour fonder la structure de l'appareil psychique. Elle rend compte de la constitution et de la réalité d'un inconscient ainsi que de « l'effet pulsion » à travers le mécanisme du refoulement d'un traumatisme sexuel. Selon Laplanche, ce qui manque à cette séduction décrite par Freud « *c'est la notion de communication précoce et de messages.* »⁵⁵⁷. J. Laplanche (2000) dégage trois aspects de cette généralisation. D'abord un aspect temporel : c'est la théorie de l'après-coup ; ensuite, un aspect topique : qui consiste à situer l'attaque à l'intérieur, ce qui suppose une différenciation topique de l'appareil psychique ; enfin, l'aspect langagier – traductif. La mère dispensatrice des soins corporels quotidiens prodigués à l'enfant devient la séductrice ; il s'agit d'une séduction nécessaire, inéluctable, qui fait partie de la situation dans laquelle se trouvent la mère et l'infans. Le couple mère-infans signe une dissymétrie quant aux contenus inconscients qui vont se transmettre de l'un à l'autre. La passivité de l'enfant se situe au niveau du sens des messages imprégnés de significations sexuelles inconscientes qui sont aussi énigmatiques pour l'enfant que pour l'adulte émetteur lui-même. La tâche qui s'impose à l'enfant sera de maîtriser et de symboliser ces messages énigmatiques par un travail de traduction. Cette traduction laissera nécessairement des restes inconscients que Laplanche appelle objets-sources de la pulsion. Ces restes non traduits qui continueront d'être sources d'excitation interne. Tout sexuel est ainsi traumatique et ce qui n'a pu être symbolisé fera retour lors de la rencontre avec un événement extérieur. Entre la mère et l'infans, on peut dire que c'est traumatique mais nécessaire.

La séduction entre mère et bébé fille serait-elle d'emblée plus aliénante – plus traumatique ? La petite fille doit pouvoir opérer un refoulement nécessaire afin de se libérer des liens avec la mère

⁵⁵⁶ André, J. *Aux origines féminines de la sexualité*, opcit., p121

⁵⁵⁷ Laplanche, J., « Trois acceptions du mot "inconscient" dans le cadre de la théorie de la séduction généralisée » in *Sexual, La sexualité élargie au sens freudien*, 2003, p.9

pour accéder à la féminité. D. Brun (1990) dit à ce sujet : « *Autant l'ambivalence et la séduction dans la relation d'une mère avec sa fille sont affirmées, autant elles demeurent déniées dans la relation d'une mère avec son fils où elles font l'objet d'une censure permanente. Ainsi l'aisance avec laquelle Freud assure la répudiation par la fille de l'amour maternel suscite-t-elle la réflexion.* »⁵⁵⁸. Une répudiation qui ne s'instaurera pas aussi radicalement, selon Freud, pour le petit garçon et qui expliquerait alors le refus radical de féminité par celui-ci. « *On peut se demander si le fait de présenter la permanence du lien comme obstacle majeur à l'acceptation de la féminité suffit à tenir lieu d'excuse au refus de la féminité chez l'homme.* »⁵⁵⁹.

1.3. Le devenir mère et le désir d'enfant

En 1918, Freud décrit la mère névrosée et « *insatisfaite par son mari (comme) une mère hyperprotectrice et hyperanxieuse pour son enfant auquel elle transfère son besoin d'amour et en qui elle éveille la maturité sexuelle précoce. La mauvaise entente entre les deux parents excite alors la vie de sentiment de l'enfant et lui fait ressentir intensément, à un âge encore très tendre, l'amour, la haine et la jalousie. L'éducation rigoureuse qui ne tolère la moindre activité d'une vie sexuée aussi précocement éveillée procure la puissance de la répression et un tel conflit à un tel âge contient tout ce dont il est besoin pour causer une nervosité à vie.* »⁵⁶⁰

A ce moment-là de son élaboration théorique, Freud ne fait pas vraiment la distinction entre la femme et la mère. Il situe les femmes comme des êtres qui ont une moindre capacité de sublimation et qui tombent davantage malades (névrosées) que les hommes, à cause des répressions entravant la satisfaction des pulsions sexuelles que la culture leur impose. D'une certaine façon, ces femmes vont créer en tant que destin de mère un chemin tout à fait troublé par la question de la sexualité. L'une des caractéristiques centrales à la psychosexualité féminine est le fait que la maternité lui est consubstantielle, qu'elle aboutisse ou pas à la naissance d'un enfant. L'étude de la féminité implique donc la considération des aspects féminins et maternels qui ne sont pas à confondre. Le plaisir et la gestation maternelle sont très différents, malgré le fait

⁵⁵⁸ Brun, D. « La bisexualité psychique. » in *La maternité et le féminin*, Denoël Espace analytique, 1990, p175.

⁵⁵⁹ Idem

⁵⁶⁰ Freud, S., (1918), « Le tabou de la virginité », in *La vie sexuelle*. Paris, PUF, 1999, p.217

que Freud n'en ait pas fait une distinction apparente. Le maternel apparaît comme un après-coup du féminin.

Autant à notre époque la distinction entre la mère et la femme se fait facilement, autant l'assimilation entre la mère et le désir d'enfant peut facilement prêter à confusion. Surtout dans le contexte de guerre civile libanaise, qui, nous l'avons vu dans la seconde partie, ne discrimine pas la femme de son destin de mère. Cependant, être mère et vouloir avoir un enfant sont deux choses différentes. Le désir d'enfant n'est pas nécessairement à l'origine de la transformation d'une femme en mère même si le devenir femme, le devenir mère et le désir d'enfant apparaissent comme des destins sellés.

Le désir d'enfant questionne le « vouloir devenir-mère ». Ainsi, comme le dit clairement M. Bydlowski (1989), « *Le désir d'enfant peut être entendu comme le lieu de passage d'un désir absolu. Ce qui est désiré, ce n'est pas un enfant, c'est le désir d'enfant (désir d'enfance), réalisation d'un souhait infantile* »⁵⁶¹. Le désir d'enfant met en jeu une alliance complexe entre désir d'amour, de transmission et de lutte contre sa propre mort. Cependant, aucun désir d'enfant ne se comble entièrement par l'enfant lui-même et M. Bydlowski (1989) soulignera alors que « *le désir inconscient maternel ne se satisfait complètement d'aucun enfant vivant* ».⁵⁶²

Freud (1925) associe le désir d'enfant au désir de la fille d'obtenir le pénis du père. En effet, la petite fille « *renonce au désir du pénis pour le remplacer par le désir d'un enfant et, dans ce dessein, elle prend le père comme objet d'amour* »⁵⁶³. Nous pouvons donc comprendre à travers l'équivalence pénis-enfant que toute grossesse est comme une substitution au désir incestueux inconscient. Cependant, dans son texte *La sexualité féminine* (1931), Freud relèvera le versant maternel sous-jacent au désir d'enfant chez la fille/ femme. En effet, Freud dira que lors de la grossesse « *la relation charnelle sensuelle est réactivée sous la forme d'une identification à la mère* » et que les motions hostiles envers la propre mère sont réactivées. C'est en ce sens que la grossesse semble comporter un versant homosexuel. De nombreux auteurs ont mis l'accent sur

⁵⁶¹ Bydlowski, M., (1989), « Désir d'enfant, désir de grossesse », in *Psychopathologie du bébé*, (sous la direction de) S.Lebovici, F.Weil-Halpern, Paris, PUF, pp.57-65.

⁵⁶² Idem

⁵⁶³ Freud, S., (1925), « Quelques conséquences psychiques de la différence anatomique entre les sexes » in *la vie sexuelle*, opcit., p.130

les enjeux identificatoires et les investissements libidinaux liés au processus de grossesse. Devenir mère supposerait alors un mouvement d'identification ou de contre-identification à sa propre mère. Pour M. Bydlowski (1997), être enceinte reviendrait à « *reconnaître sa propre mère à l'intérieur de soi et à s'acquitter d'une dette à l'égard de sa mère* ». Ce mouvement supposerait alors d'arriver à s'identifier à la mère toute-puissante aussi enviée que haïe tout en parvenant à la penser « *suffisamment faible* » pour pouvoir prendre sa place.

A travers ses recherches sur la stérilité féminine, S. Faure-Pragier (1999) met en avant la récurrence d'éléments transgénérationnels dans les situations d'infertilité. D'après elle, l'inconception engage plusieurs générations de femmes : « (...) *l'imgo maternelle archaïque occupe l'espace psychique et empêche la fille de s'identifier elle-même à une maternité qui l'aliène et qu'elle a besoin d'attaquer pour se sentir relativement indépendante* ». Avec sa conception d'un féminin pur, D.W. Winnicott (1971) considère les femmes comme des êtres « *continues* », capables de prolonger les éprouvés de façon transgénérationnelle, devenant passeur d'une femme à l'autre, de leur mère à leur fille. Cette continuité qui s'inscrit sur une identification homosexuelle va au-delà du simple prolongement masculin par la survie du fils au meurtre du père. Nous voyons, alors, l'impact de la transmission transgénérationnelle et de la filiation féminine dans laquelle la femme s'inscrit sur le devenir mère, le désir d'avoir d'enfants mais aussi sur le devenir femme.

1.4. La grossesse entre maternité et féminité

*« Comment les filles deviennent-elles filles ? Comment deviennent-elles filles de leur mère, comment l'ancrage corporel prend-il valeur identitaire ? Autre manière de se demander comment le féminin s'ancre dans le maternel – à condition que ce même maternel soit déjà porteur de ce qui permet d'être fille avant de devenir mère et pour le devenir »*⁵⁶⁴

Nous avons vu, dans le chapitre ci-dessus, que la grossesse ravive des questions identitaires et met la femme enceinte sur un chemin régressif, qui la (re)conduit vers l'objet primaire maternel. La grossesse suppose donc que la séparation d'avec le premier amour ait pu

⁵⁶⁴ Dreyfus, S., « Le féminin, de l'identique à l'identité », in *Revue française de psychanalyse*, vol.67, 1, 2003, p.82

s'établir de façon « *suffisamment bonne* » afin que la femme puisse se constituer en tant que telle avant de devenir mère. Toutefois et paradoxalement, le féminin de la femme pourrait devenir comme ce qui résiste au maternel. La confusion du féminin érotique et du maternel serait donc susceptible de devenir source d'angoisses pendant la grossesse même si la superposition d'un sein érotique et nourricier est, dans la relation mère-enfant, inévitable afin de « *favoriser l'éclosion de la vie pulsionnelle et de rendre celle-ci tolérable à l'enfant* ». ⁵⁶⁵ Nous pouvons alors dire que la mère est double mais doit s'éprouver comme harmonieuse en son double.

Avec le concept de « *censure de l'amante* », M. Fain et D. Braunschweig (1975) ont mis l'accent sur le passage de « *la mère du jour à la mère de la nuit* » qui présume un message maternel double. En effet, dans ce passage, la mère endort son enfant d'une part dans le but de favoriser son bon développement et, d'autre part, afin de pouvoir investir et nourrir son désir ailleurs qu'elle trouve auprès de son partenaire sexuel et qui constituera alors une fonction de tiers. Les messages sexuels inconscients de la mère déclenchent une « *séduction originaire* » et essentielle pour l'enfant, qui se confronte alors directement avec le « *maternel féminin qui caractérise l'investissement maternel, entité qui intègre des positions maternelles et féminines à l'égard de l'infans, positions qui imprègnent l'infans au contact de la mère* » ⁵⁶⁶.

Rappelons que pour D.W. Winnicott (1971), la mère transmet le « *féminin pour* », la faculté d'être, dans le temps d'avant la séparation, d'avant la constitution du Moi. (Voir chapitre C : « *Petit traité sur l'amour en temps de guerre* »). Alors, suivant D.W. Winnicott, c'est la fusion avec le sein de la mère qui assurerait la transmission d'un « *féminin pur* ». Le masculin pur résulterait secondairement à l'élément féminin pur. Le bébé (fille ou garçon) qui s'aperçoit que l'objet (sein/ mère) ne lui appartient pas est contraint de « *faire* » pour conquérir l'objet : c'est l'ébauche à la sexualité psychique. La grossesse, qui provoque un vacillement identitaire conséquent, enquiert à la fois le sentiment « *d'être* », le féminin pur, et celui d'avoir, de faire, que l'on retrouve dans l'élément masculin : « *La grossesse se présente comme moment d'actualisation d'une pulsion fusionnelle primitive vers un objet perdu sein-mère, comme union*

⁵⁶⁵ Green, A., *La folie privée*, Paris, Gallimard, 1990, p.183

⁵⁶⁶ Godfrind, J., *Comment la féminité vient aux femmes*, opcit, p.31

d'éléments masculins et féminins, d'être (un enfant) et de faire (un enfant), qui repropose une indifférenciation originare »⁵⁶⁷

Pour la femme enceinte, la grossesse est un nouvel événement qui questionne ce qui s'est passé en ces temps d'indifférenciation avec l'objet primaire dans lequel l'objet n'a pas encore été mis à l'extérieur dans un mouvement de haine. Lors de la grossesse, l'objet et le Moi se confondent dans un mouvement de régression vers l'« archaïque » au sens d'A. Green (1982) : vers la perte alors des différenciations intrapsychiques. La maternité convoque la capacité de la femme à osciller entre maternité et féminité. Elle convoque la capacité d'entrée dans une « folie ordinaire » pour s'adapter aux besoins de l'enfant mais de ne pas sombrer dans celle-ci. La capacité de pouvoir rejouer sa propre relation avec sa mère sans se confondre avec celle-ci. La capacité de se (re)tourner vers l'amant, de (re)devenir femme car une mère qui ne fait de place à l'amant étoufferait le désir de l'enfant, parce que le désir ne s'édifie qu'autour du manque. Cependant, dans une transmission maternelle à l'identique, la confusion entre la femme et la mère est difficilement contournable.

Nous voyons donc que si nous voulons parler de transmission entre mère et fille dans le contexte d'après guerre civile, nous ne pouvons omettre la question de la mère en temps de guerre et plus précisément sa construction féminine par rapport à sa propre mère. Puisqu'en effet, la transmission de la féminité se fait dans un enchevêtrement de mère en fille.

1.5. La mère et la mort

C. Chabert (2003), dans *Le féminin mélancolique*, reprend les trois temps qui marquent les représentations de la mort dans l'œuvre freudienne. Selon elle, la mort en premier lieu agite le corps, elle est de l'ordre du ressenti mais elle ne se symbolise pas. Semblablement à l'excitation, la mort anime le corps et ressent avant de pouvoir se représenter. Le second temps de la représentation de la mort que C. Chabert soulève est celui de sa représentation psychique qui se fait par le moyen du « *rêve qui offre une scène pour des figurations possibles* »⁵⁶⁸. Le dernier temps qu'elle relève concerne la pulsion de mort, qui est selon elle « *la présentification de la*

⁵⁶⁷ Ferraro, F., et Nunziante, A., *L'espace creux et le corps saturé*, Paris, Ed. Des femmes, 1990, p.159

⁵⁶⁸ Chabert, C., *Féminin mélancolique*. Paris, PUF, 2003

mort dans le «corps-psyché» ». Ainsi, la métapsychologie freudienne arbore un inconscient qui ignore la mort et une pulsion de mort qui n'a pas de représentation psychique en dehors de l'éprouvé corporel.

M. et J. Cournut⁵⁶⁹ (1993) interrogent précisément les représentations féminines de la mort à travers cette spécificité du temps et du narcissisme féminin qui se constitue étroitement avec les générations. Dans cette filiation, nous ne retrouvons pas non plus de représentation de la mort mais une appréhension de celle-ci, prise dans une relative immortalité, entretenue par les identifications aux générations suivantes qui se succèdent. Ces appréhensions sollicitent la femme et la maternité mais aussi les capacités de création toujours présentes chez la femme vieillissante. Les capacités d'identification narcissique de la mère à l'enfant qui grandit évoluent dans le temps et convoquent les capacités de la femme à surmonter les deuils qui ponctuent son temps féminin sans effondrement.

Les trois grandes représentations insoutenables, irreprésentées et qui demeurent de l'ordre de l'énigmatique sont selon C. Le Guen⁵⁷⁰ le ventre de la mère, la castration et la mort. Le Guen (1992) soutient que les affects intenses s'accompagnent d'une faillite de la représentation ; on peut également penser que le manque de représentation, leur négatif intraitable, entraîne une répression des affects et la formation de l'angoisse. A la manière de M. et J. Cournut (1993), nous essayerons de comprendre ce qu'il en est de la représentation de la mère dans l'inconscient. Ces auteurs relèvent que, dans la théorie freudienne, la mère primaire des premiers soins qui donne la vie peut tout autant donner la mort. La mère archaïque pourrait alors renvoyer aux représentations de destructions. Mais alors, si les filles haïssent la mère afin de s'en détourner – et qu'elles rejettent cette proximité de la représentation de la mort, par le même biais –, les petits garçons, dans la théorie freudienne, ne semblent pourtant pas porter de haine envers celle-ci. M. et J. Cournut (1993)⁵⁷¹ expliquent alors le comportement des garçons comme une formation réactionnelle vis-à-vis des éprouvés et des représentations que génère l'imgo d'une mère archaïque. Selon ces auteurs et dans le cas du petit garçon, un déni des capacités toutes puissantes de vie et de mort que détient la figure maternelle s'opère alors. Nous pouvons alors penser que

⁵⁶⁹ Cournut-Janin M ; Cournut J., « La castration et le féminin dans les deux sexes », in *Revue Française de Psychanalyse*, n°57, pp.1353-1558, 1993.

⁵⁷⁰ Le Guen, C., De la mort à la vérité, in *Revue Française de Psychanalyse* 1992/1 (no56) pp. 43 – 56.

⁵⁷¹ Cournut-Janin M, et Cournut J. « La castration et le féminin dans les deux sexes », opcit, p.1471

s'il n'y a pas de représentation de la mort dans l'inconscient freudien, la mère archaïque représenterait la mort et l'expression somatique serait une voie propice à la décharge d'une représentation désintriante. Cependant, si l'emprise maternelle ne permet pas la séparation et la mise en représentation de la transmission des objets énigmatiques et négatifs, nous pourrions alors penser que le corps sera assujéti à la pulsion de mort. C'est ainsi que nous avons vu dans nos études de cas que l'auto agressivité du descendant témoignera de ce désir de séparation d'avec cette mère vectrice d'éléments non métabolisables afin de ne pas s'effacer sous le poids de la pulsion de mort.

1.6. L'amour maternel pacifié ou la haine inavouable

Le désir d'enfant le plus vif et l'amour maternel le plus authentique peuvent pourtant s'associer au vœu inverse : voir disparaître l'enfant. L'ambivalence est inscrite au cœur de tout amour humain et l'amour maternel ne fait pas exception. L'amour maternel, le « vrai », c'est le mythe d'un amour pacifié, non ambivalent, entièrement dévoué à l'objet. Ainsi, dans la relation singulière à la mère se joue de l'amour et de la haine, se joue de la vie et de la mort. S'ils sont méconnus et maintenus dans l'inconscient, les vœux de mort à l'égard de l'enfant sont guettés par deux destins possibles : d'abord leur transformation en idéalisation de l'objet qu'ils visent ; l'autre évolution des vœux de mort normaux est leur transformation en surprotection anxieuse. Ainsi, certaines mères réveillent leur nourrisson pour s'assurer qu'il est toujours vivant. On ne peut séparer la haine des pulsions destructrices. De l'envie de tuer. Que ce soit du côté de la mère ou de celui de l'enfant. La *haine* est exterminatrice. Elle est fondée sur un déni de l'autre et de sa subjectivité. La haine dessèche l'être qu'elle veut détruire. Elle maintient à une distance radicale. La haine est destructrice et meurtrière. Haïr quelqu'un, c'est exiger sa disparition. La détestation produit la colère motivée. Détester permet de séparer, de disjoindre, de distancier. Cette haine permet de prendre du champ en éradiquant la différence, l'étrange menaçant extérieur. La haine du sujet veut éradiquer l'autre, allant jusqu'à forclure le terme même de l'altérité. Haïr reviendrait à se retirer du lien social en ce qu'il se fonde sur le symbolique pour mieux abolir la différence.

1.6.1. La haine de la mère à l'enfant

Comme le dit J. André (2006) en se référant au texte de Winnicott *La haine dans le contre transfert* : « La mère hait l'enfant parce qu'il n'est pas l'enfant du jeu de l'enfance , parce qu'il est cruel , la traite comme moins que rien, en domestiques sans gage, en esclave ; elle le hait parce qu'elle doit l'aimer, lui ses excréments et tout le reste ; après une matinée où elle l'aurait bien envoyé au diable , elle sort et il sourit à un étrange qui dit : « comme il est gentil ! » ; elle le hait parce qu'elle sait que si elle lui fait défaut au début il lui fera payer à perpétuité ; enfin elle le hait parce qu'il l'excite et la frustre : elle ne doit pas le manger ni avoir un commerce sexuel avec lui ».⁵⁷² Winnicott (1947) émet alors : « l'hypothèse que la mère hait le petit enfant avant que le petit enfant ne puisse haïr la mère et avant qu'il puisse savoir que sa mère le hait. »⁵⁷³. Winnicott dira alors : « Pour ma part, je doute qu'un petit d'homme en se développant soit capable de tolérer toute l'étendue de sa propre haine dans un environnement sentimental. Il lui faut haine pour haine. Si c'est exact, on ne peut s'attendre à ce qu'un psychotique en analyse tolère sa haine de l'analyste, à moins que l'analyste soit capable de le haïr. »⁵⁷⁴. Cette dernière phrase est éclairante pour notre propos. Dans la relation primaire à l'objet, comme dans la régression en situation analytique, la haine de l'analyste ou du premier être offrant les soins doit pouvoir être formulée. Celle-ci doit pouvoir être reconnue par l'analyste, elle doit l'être aussi par la mère. Reconnue et dite pour qu'un travail d'élaboration, de « maturation » psychique, puisse s'élaborer entre ces deux êtres et laisser place au vrai Self de s'épanouir.

Médée d'Euripide illustre bien la haine de la mère envers ses enfants et les mouvements psychiques qui peuvent pousser cette haine jusqu'à l'infanticide réel.

Rappelons en bref la pièce d'Euripide. Médée magicienne, barbare originaire de Colchide, sur les bords de la mer Noire, est l'épouse du héros grec Jason qu'elle a séduit lors de la conquête de la toison d'or par les Argonautes. Médée, grâce à ses pouvoirs exceptionnels, avait aidé Jason à

⁵⁷² André, J. « Introduction » in *La folie maternelle ordinaire*, André, J., David, H., Deyfrus Asséo, S., Guyomard, D. Thompson, C., Yi, M-K, PUF, 2006, p 23.

⁵⁷³ Winnicott D.W. (1947), « La haine dans le contre transfert » in *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Paris, Payot, 1989, p79

⁵⁷⁴ Ibid. p81

terrasser le dragon, gardien de la toison, qui devait permettre au héros de recouvrer le trône de son royaume en Thessalie, usurpé par son oncle Pélias. Le couple, après un passage en Thessalie où Jason accomplit sa vengeance en faisant périr son oncle, se rend à Corinthe où règne le roi Créon. Médée donne alors deux enfants à Jason qui ne sont pas nommés et tous deux de sexe masculin. Mais leur bonheur vole en éclat le jour où Jason, par goût du pouvoir, trahit Médée pour épouser la princesse Glauké, fille de Créon. De plus, Créon décrète l'exil de Médée et celui de ses fils. Blessée, écorchée vive, Médée n'a d'autre ressource pour redonner un sens à son existence que de se réfugier dans la haine absolue et la vengeance en organisant l'assassinat de sa rivale et de son père ainsi que de celui de ses propres enfants.

Markos Zafiroopoulos (2010) affirme que « *Médée est la meurtrière intégrale, celle qui s'est levée contre toute sa famille pour épouser son destin de femme – ou mieux dit, l'entièreté de ce destin, c'est-à-dire un destin où la femme est vraie parce qu'elle sacrifie à l'entièreté de sa féminité toutes les satisfactions maternelles* »⁵⁷⁵. Le mythe de Médée symbolise une double portée : d'une part, celle de la femme qui, emportée par sa passion pour Jason, en vient à supprimer ce qui fait de Jason père, et d'autre part, la haine d'une femme qui n'en peut plus d'être mère. Médée illustre les conséquences du désir d'une femme pour un homme pouvant être destructrices et mortifères. Médée se laisse emporter par la passion d'une femme blessée au péril de sa maternité.

L'amour qu'elle entretient avec Jason la remplit. Cette *néo complétude* phallique est la base de sa passion. Médée tisse avec Jason une relation de dépendance totale, d'amour inconditionnel, fusionnel, exclusif et cela explique en partie la violence de son acte. Cette illusion de complétude dans ce lien passionnel nous renvoie à la nostalgie de retrouver le premier autre inoubliable et perdu à jamais. La perte de Jason ainsi que de l'illusion d'absolu que représente cette passion, devient pour Médée une souffrance intolérable et entraîne son anéantissement et le déchaînement d'une haine mortifère. L'infanticide qu'elle commet vise d'une part à éliminer l'objet qui assignerait Jason à sa fonction de père afin de créer chez l'autre le manque qu'il lui a procuré et d'autre part, en tuant ses enfants, elle se tue en tant que mère : elle annule sa maternité qu'elle refuse dès qu'elle n'est plus objet de désir de l'homme.

⁵⁷⁵ Zafiroopoulos, M., *La question féminine de Freud à Lacan – La femme contre la mère*, Paris, PUF, 2010 p.174

Cette haine et ce désir d'annuler l'autre, ce fantasme d'infanticide, ne sont pas inhérents au fonctionnement psychique de toute mère puisque le petit enfant s'en défend et « expulse en dehors de lui ce qui à l'intérieur de lui-même provoque du déplaisir »⁵⁷⁶. Ce nouveau-né utilise la pulsion de mort par peur *pour* Eros, par peur d'anéantissement, par crainte d'effondrement – par une mère toute puissante. La destruction projetée à l'extérieur n'est pas pathologique mais c'est quand la pulsion de mort se dés-intrique de la pulsion de vie qu'elle devient pathologique. Ainsi, « chez Médée, au moment de l'abandon, où l'élaboration psychique de la perte est impossible, la pulsion de mort, dés-intriquée de son envers, l'Éros, se tourne vers l'extérieur, comme pulsion de destruction et porte atteinte à la vie des enfants, instruments de vengeance privilégiés, en tant qu'objet confirmé du désir du père. Au moment du meurtre, les enfants sont réduits à un statut de pur objet réel. Ce sont des bouts de soma. »⁵⁷⁷.

En donnant vie, la femme rejoue, dans une situation inverse, la relation à sa propre mère. Cependant, la maternité est parfois ressentie comme une prison où il n'y a d'échappatoire qu'à travers la mise à mort de ce qui fait d'elle mère. L'infanticide apparaît comme une condition qu'elle pose pour retrouver sa féminité qu'elle n'arrive pas à concilier avec sa maternité. La maternité peut poser obstacle à la féminité surtout quand la devenue-mère se *cantonne* à une identification primaire et totale ainsi qu'à l'idéalisation de l'imgo maternelle qui jamais n'a pu être dépassée. Un Surmoi tyrannique se forme : être femme ne serait plus que devenir mère comme sa mère. Dans ce cas, la mère aura barré l'accès à la féminité de la fille, elle lui aura « *confisqué* » sa féminité en reprenant les termes de C. Squires (2003)⁵⁷⁸. Quand la femme ne connaît de sa mère qu'une mère, on pourrait se demander alors : comment être mère sans avoir connu la féminité ?

⁵⁷⁶ Freud, S. (1915), « Pulsions et destin des pulsions », in *Métopsychoologie*, Paris, Gallimard, 1968, p.38

I- ⁵⁷⁷ Vogiatzoglou, K., « Médée, une lecture de la haine à la lumière de la clinique mère-enfant », in *Recherches en Psychanalyse*, 2010

⁵⁷⁸ Squires, C. « Et si c'est une fille ? » in *Mères et filles la menace de l'identique*. André, J., (sous la direction de), PUF, p.125

1.6.2. *La haine de l'enfant à la mère*

Tout comme la haine, l'*envie* est destructrice. M. Klein (1937) le précise : l'*envie* concerne la possession d'objets ou d'attributs, convoités avec hargne. Elle correspond à une configuration binaire. Ainsi, les propos de M. Klein (1937) nous éclairent sur le rôle qu'a la haine de l'enfant dans son développement psychique. Elle est structurante et faute de refoulement suffisant, barrant l'accès à la « réparation » (qui est fondamentale comme le rappelle M. Klein : « *D'après moi cette façon de réparer est fondamentale* »⁵⁷⁹), elle peut faire ravage et se retourner sur le Moi total de l'individu. Mais la haine et les pulsions criminelles existent chez tout un chacun. Cette haine dirigée sur le mauvais objet ainsi que le sadisme du Moi archaïque vont servir d'étayage à l'angoisse de la position schizoparanoïde. C'est d'abord, selon M. Klein, l'analité agressive qui va définir les rapports du bébé à sa mère, elle « *se rend ensuite compte du rôle fondamentale que joue les pulsions sadiques-orales dans les fantasmes sadiques et dans les angoisses correspondantes.* »⁵⁸⁰

« *D'une part cette violence initiale est telle qu'elle ne peut freiner l'angoisse qu'en dédoublent le fantasme lui-même en y imprimant sa marque négative d'un dédoublement dans l'objet de l'angoisse même : bon / mauvais. D'autre part, bien que le fantasme du bon sein soit reconnu continuellement par Klein et qu'elle insiste pour en faire le noyau du Moi (...) le négatif de la pulsion de mort ne cesse de réapparaître pour créer de nouvelles défenses toujours partiellement bénéfiques et partiellement destructrices.* »⁵⁸¹

On pourrait ainsi penser que, d'abord, la mère hait cet étrange inconnu qu'est l'enfant et qu'en réponse, celui-ci développe cette « violence initiale » induite par l'objet étranger – déjà – perçu comme persécuteur.

Cette haine est donc transmise de mère à enfant. Cette haine primordiale sera réactivée quand le bébé fille devra, par sa féminité et ensuite par sa maternité, à son tour assumer d'être un

⁵⁷⁹ Klein, M., Riviere, J., (1937), « L'amour, la culpabilité et le besoin de réparation » in *L'amour et la haine édition*, Payot et Rivages, 2001, p.89

⁵⁸⁰ Kristeva, J., « Eros absorbé par thanatos : dévoration sadique et attaque anale. » in *Le génie féminin : Mélanie Klein*, Folio essais, 2000, p.146.

⁵⁸¹ Idem

transmetteur de haine. Qu'une femme ait des enfants ou pas, elle se situe dans une série infinie et interminable de lignée de femmes : « *elle est bébé, mère et grand-mère, elle est mère, bébé fille et bébé du bébé.* »⁵⁸². Il y a un emboîtement des corps féminins et la femme est celle qui porte la haine. D'ailleurs, Jason dans Médée ne le formule-t-il pas clairement ? « *Il aurait fallu que les mortels, pour procréer et fabriquer leurs petits, l'aient pu faire par un autre moyen...ainsi la race des femmes n'eut pas été, et alors, chez les humains, nul mal, jamais, n'eut existé* »⁵⁸³.

Le tragique ne viendrait-il que de la femme ? C'est à se demander si l'envie n'est pas celle qui pousse l'homme à rejeter tout ce négatif sur la femme. Par l'envie d'un sein premier, d'un lait premier qu'il ne pourra *jamais* faire partager qu'à travers le féminin. Le sein maternel étant le premier objet duquel il a dû se détacher pour pouvoir s'identifier au père et devenir homme. Nous retrouvons cette idée chez M. Klein, introduite par sa notion de sein combiné qui contient fantasmatiquement le pénis dans son intérieur. J. Kreteva (2000) rend bien compte de l'aliénation que procure la satisfaction orale liée à ce sein premier, elle dira « *L'envie primaire du sein relayée par l'envie orale ou réceptive du pénis imprime chez le garçon une envie de féminité et / ou de maternité.* »⁵⁸⁴.

Suite à cette haine primordiale, l'enfant sera pris dans un mouvement de réparation. La réparation, selon M. Klein, fait partie intégrante de la position dépressive. Elle est fondée sur l'amour et le respect éprouvés pour l'autre, vécu comme une personne séparée de soi. Elle implique de pouvoir affronter la perte et la destruction et de faire des efforts pour réparer et restaurer ses objets. Pour être effective, la réparation doit s'accompagner d'une forme et d'un degré de culpabilité, qui ne doivent pas être trop importants au point d'entraîner le désespoir, mais qui puissent engendrer l'espoir et la sollicitude. Dans les états de dépression, la réparation offre en elle-même une issue au désespoir en encourageant des cercles vertueux plutôt que des cercles vicieux. Elle représente une racine importante de toute activité créative et une part essentielle du développement humain.

⁵⁸² Lehman, J-P., « Self, faux self et narcissisme primaire. » in *Comprendre Winnicott*, édition Armand Colin, 2009, p187

⁵⁸³ Euripide, « Médée » in *Tragédie complètes I*, Folio Classique, 2011, p.179

⁵⁸⁴ Kristeva, J. « Un stade féminin primaire. », in *Le génie féminin : Mélanie Klein*, p.196

Pour conclure sur ce chapitre intitulé : « Existe-t-il UNE mère des temps de guerre? », nous répondrons, bien évidemment que non. Cette question est quelque peu rhétorique. Il n'existerait pas, une figure qui représenterait à elle seule la mère des temps de guerre. Cependant, comme nous avons choisi de mettre l'accent sur la mère qui, pour s'unir au semblable et combattre l'ennemi s'est vu sacrifiée dans sa féminité, une femme qui ne s'est construite qu'à travers le confessionnalisme, la haine du différent et de la menace de l'étranger ; nous avons pu dégager la figure de la mère « pure » et « instinctuelle » propre à ce contexte. Le maternel, qui devient l'ultime destin de la femme, place la féminité en arrière-plan. La mère victime et traumatisée, des temps de guerre semble donc scindée entre :

- Maternité et féminité
- Amour et sexualité
- Amour et haine

L'amour dans la relation primaire se voit donc limité à son caractère parfait et illusoire qui tente au plus que possible d'annuler les motions sexuelles et les sentiments de haine. La première expérience d'amour, celle de l'amour maternel, est l'expérience d'un « paradis » qui devra petit à petit apprendre à se perdre. L'investissement de l'objet dans cet amour primaire qui associe le bébé et sa mère « *folie normale* » induite par la « *folie maternelle primaire* » (Winnicott, 1956) visera à utiliser l'objet comme source des fondements narcissiques et plus tard identitaires. (Comme nous l'avons amplement détaillé dans le chapitre C : « Petit traité sur l'amour en temps de guerre. » de la première partie).

Cependant, même dans cette folie primaire, l'amour maternel n'est pas tout rose, il est incertain, ambivalent et parfois destructeur. Nous avons vu à travers nos études de cas, que la transmission de la féminité entre mère des temps de guerre et fille de l'après guerre civile, semble ne pouvoir être de l'ordre que de la répétition à l'identique. La féminité de la fille semble rejouer le mal-être de la femme libanaise des temps de guerre puisqu'elle se construit à travers le corps à corps d'une mère au désir sacrifié par la guerre et au sexuel passé sous silence dans le but de correspondre à la mère pure et divine.

2. *Entre mère et fille : une féminité en guerre*

*« Et pour combler le vide de mon autre essence
Ma mère me baigna dans les eaux du mystère
m'enveloppa dans les langes de la contradiction.
J'étais dans l'égarement profond lorsqu'elle m'a surprise
Car elle me plaça sur le bord de chaque montagne
Me livra au spectre du silence et au grondement des questions. »⁵⁸⁵*

L'amour, dans la relation primaire, semble avoir été compromis par la représentation de la mère libanaise en temps de guerre : celle d'une femme destinée à n'être que mère, celle d'une mère destinée à n'être qu'amour absolu et instinctuel envers ses enfants. En proie à la répétition de la guerre civile libanaise, cette figure semble avoir été piégée, figée dans un temps où l'amour n'est pas une question de choix, où l'amour a la possibilité de compromettre son statut de femme libanaise, son existence. La liberté féminine et le désir féminin de la mère des temps de guerre qui a été forcée à s'unir au semblable, ont été passés sous silence. Ce silence ne manquera pas de se transmettre dans la relation mère-fille d'après-guerre déjà bien avant la naissance de ce bébé fille. Nous verrons l'emprise générée par la mère sur sa fille, l'impact du silence sur celle-ci et les répercussions sur sa constitution féminine.

2.1. *Le bébé fille ou l'espoir de continuer le combat*

« L'enfant masculin étant pour une femme occasion de dédommagement et de « revanche » phallique, une fille pouvant la renvoyer, en "doublure" à un remake de la vieille histoire de l'amour maternel ».⁵⁸⁶

Au Liban, dans une société en guerre et patriarcale, dans une société où la femme et son identité semblent caduques sans homme au regard de la loi et de la religion, l'enfant masculin est ce que la femme a de mieux à offrir à son mari et à sa famille. Au Liban, la femme qui ne met pas au monde un garçon, est plainte et il n'est pas rare que celle-ci donne naissance à plusieurs filles et ne s'arrête pas avant d'enfanter un garçon. L'homme de la famille. Cependant, devenir mère

⁵⁸⁵ Haddad, J., « Lorsque je devins fruits », in *Lézardes et Murmures*, 2011

⁵⁸⁶ Assoun, P-L, *Freud et la femme*, Paris, Payot et Rivages, 2003, p. 33

d'une fille, comme sa mère l'était, met d'emblée la question du même et de la répétition au premier plan. Que se passe-t-il quand la mère des temps de guerre sait qu'elle attend une fille ? Quels seront les enjeux dans la construction de cette relation ? Pouvons-nous penser que la femme libanaise – qui ne peut rien transmettre dans la réalité – assurerait sa transmission et continuerait son combat à travers sa descendance féminine?

2.1.1. L'enfant au sexe féminin : du double à l'énigmatique

Le bébé qui vient au monde est sexué et il est investi fantasmatiquement par la mère selon son sexe. La relation mère-fille témoigne d'une intersubjectivité fantasmatique qui lie ses deux êtres sur un modèle qui diffère de celui du garçon. La mère et la fille sont semblables, elles règnent sous le miroir du même. Le lien fusionnel des premiers temps n'est pas pathologique, il est au contraire indispensable à la constitution narcissique. Il n'est problématique que lorsqu'il ne trouve pas de limites, que le tiers est absent du discours de la mère et que la capacité de symbolisation se trouve ébranlée.

L'expérience du double est nécessaire pour l'enfant et il serait inexacte d'omettre son versant structurant. En effet, l'expérience que le sujet fait de son double, dans les premiers mois de son existence, conditionne la mise en place de son narcissisme puisque le double permet une représentation des limites et des potentialités du Moi. *« Pour le dire autrement : la problématique du double [...] est principalement ce qui, entre dehors et dedans, fonde le sujet. Il est interface, médiateur ou passeur entre mondes différents, entre masculin et féminin, entre vie et mort, entre dedans et dehors, entre soi et l'autre ».*⁵⁸⁷

Selon R. Roussillon (2004), le double est pareil à soi mais tout aussi différent. Pour que le double soit structurant, il ne doit pas prêter à confusion, *« un « double » est un autre même, c'est un semblable, un miroir de soi, mais c'est un autre, il n'y a pas de confusion entre soi et le double. Un double doit être suffisamment « même » pour être un double de soi, mais il doit aussi*

⁵⁸⁷ Baranes, J., « Penser le double », in *Revue française de psychanalyse*, 5, Volume 66, 2002, pp.1837-1843

*être suffisamment « autre » pour ne pas être soi-même »*⁵⁸⁸. Toujours selon Roussillon (2004), la mère est un « *miroir corporel* », « *perçu dans son mouvement de miroir de soi* » qui renvoie à une relation en double structurante. Celle-ci a la valeur d'une première ébauche d'identité pour le nourrisson. Lorsque le bébé se regarde dans l'objet, il se voit. Pour que le bébé puisse faire l'expérience de l'objet « *trouvé-crée* », il faudrait que l'objet soit constitué comme un double de soi. « *Entre mère et bébé le vecteur de la rencontre, celui qui conditionne le plaisir de la relation et peut-être même la composition psychique du plaisir lui-même(...) est le processus par lequel l'un et l'autre des deux partenaires se constituent comme miroir et donc double de l'autre* »⁵⁸⁹. Cette fonction du double reste alors présente toute la vie et devient le prototype de la relation amoureuse adulte. Celui-ci est à la base de l'illusion nécessaire à la rencontre amoureuse que nous avons développée dans le chapitre C : « *Petit traité sur l'amour en temps de guerre.* ». Roussillon (2004) dira que « *le plaisir est pris dans le «ballet» de la rencontre avec un autre semblable, un double, un autre* ». ⁵⁹⁰

Bien évidemment, le féminin sera ensuite remanié par l'histoire du sujet mais la « *relation homosexuelle primaire en double* » demeurera le socle de l'histoire subjectale. Ainsi, selon Roussillon (2007), « *la réceptivité première de la mère aux élans pulsionnels et affects de son bébé fournit ainsi une première matrice au féminin* » ⁵⁹¹

Cependant, quand le double est porteur d'un énigmatique non symbolisable, d'une transmission d'objet négatif et aliénant, la confusion entre Moi/ non-moi est au premier plan. Ce double qui était vecteur du « *plaisir pris dans le ballet de la rencontre avec un autre semblable* » devient alors mortifère et aliénant. Le narcissisme qui se fonde sur ce premier double est mis à mal. Le sujet peinera à se libérer de ce double ou plutôt de la transmission de ce double énigmatique.

⁵⁸⁸ Roussillon, R., « La dépendance primitive et l'homosexualité primaire « en double », in *Revue française de Psychanalyse*, 2, vol.68, 2004, pp.421-439

⁵⁸⁹ Idem

⁵⁹⁰ Idem

⁵⁹¹ Roussillon, R., Postface de : Schaeffer, J. *Le refus du féminin*. Paris, PUF, 2013

Selon D-L Haineault (2006), la mère rêve de retrouver son plaisir absolu. La fille, qui représente pour la mère l'opportunité de se retrouver et de se revivre elle-même, serait alors au cœur de ce désir et de ce fantasme. En effet, « *Lorsqu'elle (la mère) rêve sa fille, elle se recommence elle-même, elle renaît, elle repart à zéro. Attendre une fille lui donne l'illusion de baigner elle-même dans la matrice origininaire du fantasme de sa mère. Elle attend une presque même.* »⁵⁹² Il s'agit de cette illusion **d'avoir** quelque chose qui **est** en même temps elle-même.

La formule entre avoir et être prend tout son sens dans cette relation. Durant la grossesse, la femme est confrontée aux angoisses les plus archaïques où elle est dans un rapport duel lié à sa condition humaine. La naissance confronte au processus du dédoublement de son corps. La persistance du double se poursuit dans la relation fusionnelle qui accompagne la naissance, permettant d'élaborer la perte et la séparation, du côté de la mère et de l'enfant.

La problématique du double *redouble* d'intensité quand la mère attend une fille. Nous ne pouvons penser qu'à ce double décrit dans « *l'inquiétante étrangeté* » (Freud, 1919) qui « est la frayeur qui se rattache aux choses connues depuis longtemps, et de tout temps familières »⁵⁹³ et qui évoque l'effroi, la peur et l'angoisse. Ainsi, la mère confrontée au double fait l'expérience de sa propre mortalité alors qu'à travers le double, elle assure son désir d'immortalité. « *L'enfant comme sosie de la mère, redoublement du Moi, la répétition de mêmes traits du visage, de caractères identiques, des noms qui se répètent pendant des générations, le fils qui contient la possibilité de vaincre sa propre mort, qui représente pour l'individu la continuité de soi et son immortalité : mais qui apporte avec lui des pressentiments de mort inclus dans toute gestation et dans toute naissance* »⁵⁹⁴. M. Benhaïm (1998) dira aussi la même chose : « *dans l'instant où la mère inscrit l'enfant dans l'ordre des vivants, elle l'inscrit dans celui de la mortalité. Et le pouvoir de donner la vie ne lui conférerait-il pas celui de la reprendre ? Simultanément, voici la mère déchirée, séparée, vidée, brutalement renvoyée à sa propre mortalité. La voici plus que jamais confrontée à son destin féminin, celui du manque, de la perte, sang, eaux, naissance, sevrage, et, du côté du fantasme, enfant.*»⁵⁹⁵

⁵⁹² Haineault, D-L, *Fusion mère-fille – s'en sortir ou y laisser sa peau*, Paris, PUF, 2006, p. 8.

⁵⁹³ Freud, S., (1919), « L'inquiétante étrangeté », in *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, Saint-Amand, Folio essais, 2008, p.36

⁵⁹⁴ Ferraro F., & Nunziante-Cesaro A., (1985), *L'espace creux et le corps saturé*, opcit, p.92

⁵⁹⁵ Benhaïm, M., *La folie des mères. J'ai tué mon enfant*. Paris, Imago, 1998, p. 11

2.1.2. *L'emprise et la rivalité dans la relation mère fille*

Freud développe la notion de pulsion d'emprise pour la première fois dans *Trois essais sur la théorie de la sexualité* (1905). Il aborde cette question par le constat et l'analyse qu'il fait de la compulsion de l'enfant se masturbant afin de calmer les excitations des zones génitales. Cet acte se fait différemment selon les deux sexes: le garçon n'hésite pas à se masturber de manière explicite (avec ses mains), alors que la fille va uniquement avoir recours à un mouvement de « *resserrement des cuisses*. » Freud (1905) va alors dire que c'est l'interdit qui domine chez la fille. A cette époque, Freud semble vouloir décrire par ce terme une pulsion non sexuelle et qui uniquement sur un plan secondaire s'unit à la sexualité. Cette pulsion aurait pour fin le contrôle de l'objet avec force (nous retrouvons cette pulsion à l'œuvre dans les névroses obsessionnelles). La pulsion d'emprise est donc au service de la pulsion sexuelle et devient l'expression du sadisme. Selon Freud, cette pulsion d'emprise se développe pendant le stade sadique-anal (vers l'âge de 3/4 ans). Ce n'est qu'à partir de 1920, avec la deuxième théorie des pulsions que, pour Freud, la pulsion d'emprise va prendre une tournure plus dramatique et s'articulera de près avec la pulsion de mort. « *Le sadisme est une conséquence de cette montée d'excitation dans le système d'emprise qui s'applique à l'objet refusant. La rupture du lien avec le système représentatif et les instances transforme le sadisme en destructivité libre, l'excitation n'est plus lisible, le passage à l'acte devient la voie où l'emprise devenue 'folie d'emprise' s'engouffre*⁵⁹⁶. » Le sadisme prend alors une allure perverse et mortifère, reliant le plaisir sexuel à la fixité et à la répétition. C'est dans cette perspective que H. Deutsch place la relation mère-enfant sous la « *tentation de l'emprise*. »⁵⁹⁷ La mère séduirait l'enfant pour le posséder. La menace d'emprise, dans cette relation primaire, est prégnante quand la mère est dans l'incapacité à supporter la moindre séparation avec l'enfant. Pour que l'illusion de créer-trouver l'objet puisse avoir lieu, il faudrait que l'objet s'absente. Si la relation primaire est sous le socle de l'emprise, l'expérience constitutive du fort-da prendra alors un versant mortifère, dans lequel la répétition ne serait plus que sous l'emprise de la pulsion de mort. Dans cette relation d'emprise, un espace transitionnel peinera à se développer comme autonome/libre. Sous l'emprise du regard, l'enfant se constituera

⁵⁹⁶ Denis, P., *Emprise et satisfaction*, Paris, PUF, 1997, p. 121.

⁵⁹⁷ Deutsch H., « Le masochisme féminin et sa relation à la frigidité », *Féminité Mascarade*, études réunies par M.-C. Hamon, Paris, Seuil, 1994.

en « faux-self » (Winnicott, 1971) et peinera à se subjectiver.

En 1924, Freud suppose que le sadisme trouvera son paroxysme dans l'état amoureux dans lequel le désir d'emprise se rapproche redoutablement de la pulsion de destruction, dans les fantasmes de fusion et de dé-fusion. Il serait plus probable de retrouver cette « *pulsion de destruction, pulsion d'emprise, volonté de puissance* »⁵⁹⁸ dans la relation primaire mère-fille, paradigme de l'état amoureux ultérieur et qui est sous l'effigie du double.

F. Couchard (2003) relèvera trois formes d'emprise maternelle qui s'exercent entre mère et fille, qui sont propres à la filiation féminine et qui font l'objet d'une transmission énigmatique et non représentable :

- L'emprise qui impose à la fille une dette infinie.
- L'emprise qui impose à la fille de vivre les mêmes souffrances que la mère dans le but de les égaler.
- L'emprise qui génère un sentiment de culpabilité à transgresser les désirs maternels afin de ne pas accroître la souffrance maternelle. Cette emprise est, selon B. Charifa (2012), « *l'une des conditions de la reproduction de modèles féminins de génération en génération vivant dans l'illusion que la participation active des mères des générations antérieures est le principal lieu d'identification à la lignée féminine.* »⁵⁹⁹

Pouvons-nous comprendre cette pulsion d'emprise de la mère des temps de guerre envers le bébé au sexe féminin, ce double d'elle-même, comme une tentative de maintenir sous contrôle sa propre histoire qui a failli lui échapper ? Nous serons amenés à penser, à la suite de nos études de cas, que la transmission de l'interdiction de s'unir au différent dans l'après guerre civile libanaise se manifestera sous forme d'emprise dans la relation mère-fille. La transmission de l'interdiction de s'unir au différent serait une question fondamentalement narcissique pour la mère qui serait garante de sa féminité et de son être femme dans un temps de guerre qui n'en finit plus. Dans cette relation d'emprise, le père n'aurait qu'une

⁵⁹⁸ Freud, S., (1924) « Quelques conséquences psychiques de la différence anatomique entre les sexes », in *La vie sexuelle*. Paris : PUF, 1999, p.291.

⁵⁹⁹ Bouatta, C., « Violence maternelle et emprise », *Dialogue*, vol. 198, no. 4, 2012, pp. 135-144.

place manquante, le désir ailleurs et le sexuel féminin de la mère se transmettraient alors en négatif. Nous verrons, plus bas, quelles seront les répercussions sur la construction identitaire et narcissique de la femme d'après guerre civile. Nous pouvons enfin penser que la relation mère-fille d'après-guerre, qui baigne/patauge/se noie sous l'emprise et qui ne concède pas à la création d'une distanciation « *suffisamment bonne* » propice à la subjectivation, permettrait à la mère de se protéger elle-même du danger d'anéantissement de la séparation et du vide. Nous nous demanderons alors si cette emprise aura des répercussions sur les assises narcissiques, la construction identitaire et l'amour dans sa forme objectale ou narcissique.

D'un autre côté, comme pour le concept du double (que nous avons vu plus haut), la relation d'emprise « modérée » permettrait d'être structurante et d'inscrire le bébé dans la filiation générationnelle en instaurant la différence des sexes. Ainsi, nous pouvons dire que la relation d'emprise est intrinsèque à celle de la rivalité mais aussi qu'elle entraîne la rivalité.

La « *cruauté est nécessaire au développement du sujet, à la constitution de son espace psychique et de la créativité qui doit être pensée comme un travail oscillant perpétuellement entre identification et dés-identification. On peut être d'accord, à ce propos, avec P. Denis lorsqu'il écrit que « l'emprise est à l'œuvre dans toute relation et ne recherche pas tant l'abolition du désir d'autrui que de le réorienter vers le sujet lui-même ».*⁶⁰⁰

Selon F. Couchard⁶⁰¹ (1991), la relation d'emprise se révèle sous forme de rivalité entre la mère et la fille. C'est à travers la domination de la mère sur sa fille, sa première rivale, que la mère lui signifie que le père lui appartient sexuellement et que c'est elle qui possède les moyens et le savoir pour le séduire. Cette relation d'emprise de la mère sur la fille permet d'entrevoir l'ombre de la scène primitive. Cependant, les signes avant-coureurs d'une rencontre sexuelle entre les parents provoquent des sentiments ambivalents envers l'objet et envers soi-même. Le privilège

⁶⁰⁰ Balsamo, M., « Ruines. Parcours de la destructivité », in *Psychanalyse de la destructivité*, Dominique Cupa (sous la direction de), EDK, Groupe EDP Sciences, 2006, pp. 133-150.

⁶⁰¹ Couchard, F., *Emprise et violence maternelles. Étude d'anthropologie psychanalytique*, Paris, Dunod. 1991

sexuel, accordé à la mère par le père, anime chez la fille jalousie et hostilité vis-à-vis de celle-ci étant donné que la mère profite des droits interdits à la fille. L'imagination de la rencontre sexuelle des parents provoque de l'excitation mais celle-ci est traversée par un sentiment de déplaisir induit par l'insatisfaction. La privation de l'attention tendre de la mère et de l'intérêt sexuel du père permettrait à la fille de faire face à une jouissance réservée uniquement aux adultes. Les affects d'envie à l'endroit de la mère rappelleront alors cette période d'agressivité archaïque primaire, décrite par M. Klein (1937), au cours de laquelle l'enfant s'investit dans un désir de voir ses parents s'entre-déchirer, à défaut de pouvoir participer à leur jouissance.

2.2. La voix de l'amour perdu

Après avoir mis l'accent sur la fonction du regard, de la représentation, de l'image et du corps de la mère des temps de guerre dans la transmission, nous nous pencherons dans ce chapitre sur la voix et le discours de la mère comme vecteur de transmission. Quand nous pensons aux mères en temps de guerre, nous ne pouvons nous empêcher d'entendre les cris stridents de la mère qui vient de perdre un enfant, qui vient de perdre Son amour. Un cri qui transperce le temps, l'espace et le corps. Par la perte d'un enfant, c'est tout le corps maternel qui est arraché et c'est ce cri si singulier de cette mère qui vient représenter la déchirure profonde. L'inavouable disparition, celle d'un martyr qui continuera sa lutte au-delà de la mort, au-delà de la guerre. Ce cri de la fin ne peut que nous rappeler le cri du commencement : celui du corps de l'enfant qui se détache de celui de la mère. Sa respiration, son appareil digestif, tout son corps s'arrache à celui de la mère. Le cri signera l'entrée du nourrisson en tant que séparé organiquement dans le monde : de la symbiose à la dyade (Dolto). « *Quand l'enfant est dans le sein de la mère, un accord cœur contre cœur, c'est parce qu'à la naissance il y a séparation que la voix devient nécessaire pour relier l'autre à soi. La voix est bien la trace de la primauté maternelle dans la structure du sujet.* »⁶⁰². Le cri signe la perte de l'Un, Edith Lecourt dit : « *A l'autre bout de la vie c'est encore le cri qui se fait entendre* »⁶⁰³.

⁶⁰² Lecourt, E. « Au début, le cri, surgissement de l'extrême » in *Voix et psyché*, sous la direction de Lequesne, J., L'Harmattan, 2003 p31.

⁶⁰³ Ibid. p, 22

2.2.1. *La voix entre parole et langage*

« N'oublions pas la « génitalisation » de la voix (...); la voix nous indique le sexe ainsi que l'âge du sujet. Elle est pour l'oreille ce qu'est le visage pour l'œil, unique et reconnaissable. (...) Le lien direct de la voix à la sexualité renvoie à son lien à la relation d'objet et donc justifie tous les affects qui seraient ressentis là : amour, passion, tendresse, colère, haine, etc. ».⁶⁰⁴

Dans l'accès à la parole, il faut accepter de perdre la voix : la Voix de la Mère.

Nous avons décrit, plus haut, la mère des temps de guerre comme une mère à la féminité passée sous silence. Comment alors se transmet cette féminité *silenciée*, en négatif, à la fille qui sera à son tour mère ? Notons que le silence n'est pas l'opposé de la voix, parce que le silence parle, résonne et témoigne de la vie psychique qui s'est forgée en partie grâce au silence induit par l'absence de l'autre. La non-voix devient pathologique quand « *tout se passe comme si le silence dans lequel la parole résonne était détruit et la nomination du sujet en ce lieu évitée, déniée, inaudible.* »⁶⁰⁵. La mère, qui n'arrive pas à se dire ou qui se dit à travers ce silence, semble entraîner une confusion des corps, accentuant ainsi le collage entre la féminité et son destin maternel. « *L'aphonie serait l'atteinte du partage des espaces de communication : l'aphone oblige l'interlocuteur à l'intimité à un rapprochement physique* »⁶⁰⁶ jusqu'à la confusion des deux espaces.

L'instance de la voix semble inscrite comme une « *tierce entre la fonction de la parole et le champ du langage.* (...) *L'acte performatif de la parole vise la signification. La parole lie le assignifié et le signifiant.* (...) *La voix se différencie de la parole pour être fondamentalement hors sens.* »⁶⁰⁷. Toujours est-il qu'il ne faut pas confondre la voix avec le son car « *la matérialité de la voix n'est pas sonore mais incorporelle.* »⁶⁰⁸. La voix et le son sont dans l'œuvre Lacanienne tels le regard et la vision. Ainsi la voix s'installe psychiquement dans la dialectique mère-bébé en

⁶⁰⁴ Dakovanou X, « Quand l'âme chante. La voix mélodique et son pouvoir affectif », in *Topique* 3/2012 (n° 120), p. 33.

⁶⁰⁵ Vase, D. « La voix, la parole et le corps » in *Voix et psyché*, opcit. p147

⁶⁰⁶ Marboury- Terriou, G. « Quand la voix devient parole », in *Voix et psyché*, opcit. p.37

⁶⁰⁷ Catao, I., « Voix, Parole et Langage, la clinique psychanalytique de ceux qui ne parlent pas », in *Oxymoron*, Création(s)-Sujet(s), Penser la clinique, 2009-2010, p.2.

⁶⁰⁸ Idem

s'aliénant progressivement au langage. La voix s'investit alors comme objet de la pulsion, cet objet participera à structurer l'inconscient comme un langage. La voix apparaît donc comme un des piliers de l'organisation de l'inconscient. Objet de la pulsion ; la voix tisse donc le lien entre la mère et le bébé, « *c'est elle qui fonde à la fois le sujet et Autre.* »⁶⁰⁹. Elle sert pour appeler, être appelé et se faire appeler, ce circuit se retrouve très tôt chez le bébé et révèle l'implication dans la jouissance de l'autre. Le rôle de la pulsion invoquante est tissé autour de l'objet voix et l'enfant prendra ce qui vient de l'autre comme énigme et articulera la parole en se positionnant comme sujet.

La voix de la femme qui n'a jamais vécu la guerre civile, qui mime le silence de sa mère sur sa féminité et sur son désir ailleurs, ne semble se constituer qu'en tant qu'écho à la mère. Un écho qui deviendra difficilement langage subjectif animé par ses propres désirs. Assignée à n'être que l'écho d'une mère au féminin sacrifié, la femme d'après guerre civile sera face à une impasse quant à trouver sa propre voie/(x), à se distancier de la mère et à se construire sa propre histoire.

2.2.2. La mère des temps de guerre à l'épreuve du récit de soi

*« S'il est important de dire son histoire à un enfant, éviter de lui cacher ce qui le concerne (ce que nous savons depuis longtemps), il est surtout nécessaire de lui permettre de s'approprier cette histoire, avec ses vérités et ses mensonges, ses silences et ses secrets, de la penser, la fantasmer, ce qui participe aux processus de subjectivation. S'approprier son histoire, c'est la faire sienne. Fondé sur les capacités individuelles de chacun, ce travail nécessite certaines conditions, partagées par l'enfant et son groupe d'appartenance. Il s'agit de la connaissance de son histoire. »*⁶¹⁰

Dans l'après guerre civile, la mère libanaise qui interdit *consciemment* à sa fille le libre choix d'objet amoureux, transmet à travers cette interdiction des objets énigmatiques qui n'arrivent pas à être représentés par la femme d'après guerre civile. L'emprise qui règne dans la relation primaire ne permettrait pas à la fille de jongler entre les identifications au sexuel et les

⁶⁰⁹ Ibid., p.3

⁶¹⁰ Granjon, E. « La famille : un lieu pour s'approprier son histoire », *Quelles transmissions autour des berceaux ?* ERES, 2010, pp. 23-47.

identifications narcissiques à la mère. La transmission entre mère et fille dans l'après guerre civile libanaise est donc sous le socle du pathologique et la répétition au premier plan. Le devenir femme de la fille est donc mis à rude épreuve par cette transmission.

Par la transmission de l'interdiction de s'unir au différent, c'est tout un pan d'une histoire féminine et traumatique qui se transmet de mère en fille. L'histoire de la mère des temps de guerre ne se dit pas et c'est à travers ce négatif, cette injonction interdictrice, que semble s'établir cette transmission.

Nous trouvons qu'il serait pertinent de développer, dans cette partie, la notion d'identité selon P. Ricoeur et la question de sa transmission afin de mettre en lumière les difficultés que peut engendrer un défaut du récit de soi sur le sujet héritier qui n'a jamais vécu la guerre civile. Selon Ricoeur (1990), que l'identité soit prise dans l'acception de similitude, d'unité ou de permanence, elle est toujours vectorisée par le concept de temps. C'est parce qu'il y a du temps qui passe que la notion d'identité, pour un même objet, peut être discutée. La notion d'identité ne peut donc se penser en dehors de son inscription dans le temps. Que se dit alors d'une mère des temps de guerre à sa fille ? D'un temps figé, d'un temps qui ne passe plus ?

Ricoeur dira que le temps est « *facteur de dissemblance, d'écart, de différence* ». Pouvons-nous penser que la fixité dans un temps de guerre met à mal la différenciation dans le berceau relationnel mère-fille ? Que l'emprise de la mère sur sa fille est plus importante dans ce contexte de répétition où le récit de la mère fait silence sur son féminin et sa féminité ?

Selon Ricoeur, à côté de ces modifications engendrées par le passage du temps, certaines caractéristiques restent quant à elles identiques, immuables, permanentes, tel que le patrimoine génétique d'un individu donné. Ainsi, « *pour avoir un présent, [...] il faut que quelqu'un parle ; le présent est alors signalé par la coïncidence entre un événement et le discours qui l'énonce ; pour rejoindre le temps vécu à partir du temps chronique, il faut donc passer par le temps linguistique, référé au discours [...]* »⁶¹¹ Le récit narratif apparaît comme offrant une unité temporelle au caractère discontinu des événements, à leur variabilité, leur identité-*idem*. L'identité narrative n'abrase pas le changement mais l'intègre dans la cohésion d'une histoire. Raconter, c'est discerner par l'esprit, écrit Ricoeur, en référence à son origine étymologique,

⁶¹¹ Ricoeur, P., *Soi-même comme un autre*. Paris, Seuil, 1990, p. 138

cernere. Raconter, c'est également expliquer, c'est-à-dire opérer des liens logiques qui vont tisser la trame temporelle. Dans deux de ses œuvres majeures – *Temps et récit*⁶¹² et *Soi-même comme un autre* –, Ricœur montre que les récits autobiographiques peuvent être compris comme autant de tentatives et d'efforts pour s'inscrire dans le temps. Les récits de soi apparaissent indispensables pour atteindre le sujet aux prises avec les problèmes de son existence. Comme le souligne Ricœur, historique et générationnel sont reliés par le maillon de la contemporanéité, qui est également puissamment marquée du sceau de la mortalité. En effet, la notion de succession porte, de fait, en son sein, la question de la mort : une génération laisse place à une autre et fait des vivants les « survivants » de la chaîne.

« [...] l'idée de génération rappelle avec insistance que l'histoire est l'histoire des mortels. Outrepassée, la mort l'est pourtant d'emblée : pour l'histoire, il n'y a en effet que des rôles, cette chaîne historique et jamais laissés en déshérence, mais chaque fois attribués à de nouveaux acteurs ; en histoire, la mort, en tant que fin de chaque vie prise une à une, n'est traitée que par allusion, au bénéfice des entités dont la durée enjambe les cadavres : peuple, nation, Etat, classe, civilisation. »⁶¹³. Pouvons-nous penser que, si le féminin de la femme a été passée sous silence pendant la guerre civile, ce n'est pas uniquement une question liée au patriarcat et au retour en force de la religion (refus du féminin), mais aussi une façon pour la mère de protéger la fonction de ce lieu féminin de la « mort aux portes » pendant la guerre ?

Dans *Soi-même comme un autre* (1990), Ricœur propose une analyse de l'identité personnelle, non plus uniquement dans ses nouages avec la constitution du temps humain, comme il en était question dans *Temps et Récit* (1985), mais également dans ce qu'elle intervient dans la constitution du soi, à travers la narration. La *mêmeté* (*idem*) désigne la permanence dans le temps, l'unicité. Au sein de la *mêmeté*, Ricœur distingue deux catégories, celle de l'*identité numérique* – « une seule et même chose », qu'elle soit répétée x fois –, et celle de l'*identité qualitative*, deux choses si semblables qu'elles sont interchangeable indifféremment, sans qu'il y ait « perte sémantique ». Dans le cadre de la première catégorie, celle de l'identité numérique, la question du *même* peut parfois être empreinte de doute, en particulier lorsqu'un laps de temps

⁶¹² Ricoeur, P., *Temps et récit. Tome III. Le temps raconté*. Paris, Seuil, 1985

⁶¹³ Ricoeur, P., *Soi-même comme un autre*, opcit, p. 209

conséquent sépare deux présentations du « même » objet ou du « même » individu (de sa naissance à sa mort) ; pour pallier cette incertitude, entre en jeu la troisième composante : la *continuité ininterrompue* qui répond à « un principe de *permanence dans le temps* »⁶¹⁴. La notion de *caractère*, en tant que « l'ensemble des dispositions durables à quoi on reconnaît une personne », est l'un des éléments qui permet pour Ricœur de penser cette permanence et de faire point de jonction entre *ipse* et *idem*, entre identité du soi et identité du même, en tant que « soi sous l'apparence de la *mêmeté* »⁶¹⁵.

Dans ces dispositions du caractère sont à entendre les habitudes d'une part, mais également tout ce en quoi l'individu *se reconnaît*, en termes de valeurs, d'idéaux, de goûts, de norme sociale ou culturelle, ce à quoi il *s'identifie*, ce à quoi il est fidèle. Une autre composante, du côté du soi cette fois, du maintien de soi-même plus exactement, est celle de la *promesse*, comme « *défi au temps* », « *déni du changement* » : « *quand même mon désir changerait, quand même je changerais d'opinion, d'inclination, "je maintiendrai"* »⁶¹⁶. Dans cet écart entre « persévération du caractère » et « maintien de soi dans la promesse », vient se loger ce que Ricœur appelle l'*identité narrative*. Le maintien de soi consiste dans le fait qu'autrui puisse *compter sur* la parole donnée, dont le sujet est responsable.

Par le récit de soi, berceau de l'*identité narrative* et de l'*identité personnelle*, le sujet va pouvoir créer une unité temporelle, rassembler les bribes de son histoire de vie et les évènements vécus – faits historiques empreints de « variations imaginatives » – en un « tout » acceptable, *configuration* dont il est à la fois le narrateur et le personnage principal. Ce retour sur soi par un récit dans lequel il se reconnaît permet, malgré la discordance apparente de la suite des évènements de vie, d'offrir une concordance, une unité et un fil directeur. A défaut d'être l'auteur effectif de tous les évènements de vie, le sujet en devient le « coauteur » quant au sens, dans une « *recherche de cohérence* »⁶¹⁷. Enfin, nous avons vu avec Ricœur que le fait que la mort ne puisse constituer la fin narrative du récit lui permet de se réécrire à l'infini sous forme de différentes mises en intrigue et de porter en son sein un élan prospectif qui, loin d'annuler son

⁶¹⁴ Ibid., p.142

⁶¹⁵ Ibid., p. 146

⁶¹⁶ Ibid., p.149

⁶¹⁷ Ricoeur, P., *Temps et récit. Tome III. Le temps raconté*, opcit, p.307

unité temporelle, ouvre un « à-venir ». Dans cette optique, nous sommes malheureusement amenés à penser que dans la relation particulière, qui unit la mère des temps de guerre et la fille d'après guerre civile ne permet pas à la fille de se construire une identité qui s'ouvre vers « un à-venir » mais plutôt qui ne cesse de répéter l'histoire d'une mère au récit non accompli. Pouvons-nous, en ce sens, penser que le malheureux destin de la femme qui n'a jamais vécu la guerre civile serait de substituer au « non-transmis » dans le récit maternel ?

Pour conclure, nous dirons que la transmission de l'interdiction de s'unir au différent entre mère et fille semblerait faire l'objet d'une transmission pathologique dans l'après-guerre. La mère des temps de guerre transmettrait une féminité lésée par la guerre civile et par son caractère infini. Nous avons relevé la figure d'une mère :

- Qui a du faire l'impasse sur ses propres désirs afin de s'unir au semblable et d'assurer son existence contre l'ennemi et le différent.
- Qui a dû sacrifier sa féminité afin de correspondre à une figure maternelle pure et divine.
- Dont le récit féminin de soi a été altéré par le discours de l'homme et du masculin qui ont pris le dessus afin de camoufler ce féminin terrifiant.

Similairement à l'histoire féminine de la mère des temps de guerre qui n'arrive pas à se dire, la sexualité de la mère et la haine s'expriment chez la femme d'après guerre civile en négatif/défaut. L'emprise dans la relation primaire, que la transmission de l'interdiction de s'unir au différent génère à travers le double féminin, est un moyen pour la mère de continuer son combat. Cependant, cette emprise ne permettra pas à la femme d'après guerre civile de symboliser le sexuel féminin maternel et de haine normale afin de pouvoir accéder à la réparation. Loin de la réparation, la descendante n'est que répétition.

3. *Le féminin des femmes : une construction dans l'après-guerre*

Dans ce chapitre nous reviendrons sur la constitution de la féminité dans les temps premiers de la relation mère-fille.

Est-ce que la fille, héritière d'un féminin d'une mère des temps de guerre contrainte à s'unir au semblable, aurait plus de mal à se défaire de l'emprise du double ? A faire face à la rivalité ? A se séparer d'une transmission pathologique ? A se subjectiver et à se construire en tant que femme sujet de ses propres désirs ?

3.1. Le devenir femme

De mère en fille, c'est le féminin et la féminité qui se transmettent avant tout. Ce n'est qu'à travers la relation au premier objet d'amour que la fille s'édifiera dans son devenir femme. Nous reviendrons alors, dans ce chapitre, sur la façon dont la fille acquiert son féminin et sa féminité. Pour ce faire, nous développerons dans un premier temps, l'Œdipe féminin tel que décrit par Freud et nous nous arrêterons sur les butées de ce concept. Dans un second temps, nous nous pencherons, sur les identifications féminines qui amorcent le devenir femme et, nous reviendrons dans un troisième temps sur le masochisme maternel dans la relation mère-fille qui permettraient d'introduire le sexuel féminin maternel et à la séparation d'avec la mère d'être effective.

3.1.1. L'Œdipe au féminin

C'est dans *Les trois essais sur la sexualité* (1905) que Freud aborde pour la première fois la question de la sexualité féminine. Dans ce texte, on voit apparaître le monisme sexuel et la primauté du phallus dans la découverte des sexes : il n'est question que de l'avoir ou pas. En effet, le sexe féminin est perçu par le petit garçon comme châtré, comme un pénis qui manque. Ainsi, il ne reconnaît pas le sexe féminin comme tel. Selon Freud, il en est de même pour la petite fille qui prend son clitoris comme un micro pénis qui grandira un jour. Jusqu'à la puberté, il n'existe pas encore de différence réelle entre les deux sexes et si le clitoris est un équivalent du pénis, le vagin lui ne sera reconnu qu'à la puberté. Dans *Quelques conséquences psychiques de la différence anatomique entre les sexes*, Freud (1925), tente de rendre compte « de la préhistoire

du complexe d'Œdipe chez la fille »⁶¹⁸ et met en avant l'équation pénis=enfant. L'envie du pénis serait le moteur de la vie psychique sexuelle féminine.

Dans le texte, *De la sexualité féminine* (1931), Freud s'intéresse à la phase précœdipienne de la fille, l'Œdipe questionnant le changement d'objet et le changement d'organe. Au début, pour le garçon et pour la fille, le premier objet d'amour est la mère et le père est un rival. Ainsi, « *la fixation primitive de la fille à la mère est difficile à saisir analytiquement, pleine d'ombre et comme refoulée d'une façon particulièrement implacable.* »⁶¹⁹. Selon Freud, c'est la phase de l'attachement précœdipien qui est décisive pour l'avenir de la femme; c'est en elle que se prépare l'acquisition des qualités avec lesquelles la femme satisfera plus tard son rôle dans la fonction sexuelle et accomplira ses inestimables réalisations sociales. D'emblée une constatation s'annonce concernant le masochisme. La fille déploierait une part non négligeable de sadisme envers la mère, alors que la position masochiste typiquement féminine se déploierait avec le père, l'homme. Ainsi face à celui « qui l'a », la femme se replie, et comme le note Freud, « *les fantasmes masochistes placent la femme dans une position caractéristique de la féminité et donc qu'ils signifient être castré, subir le coït, ou accoucher* »⁶²⁰. Tandis que, face à la mère ou toute autre femme avec qui elle partage le même sort du « ne l'a pas », la femme développe une quantité de sadisme qui s'annonce comme une trace de resurgissement de quelques fractions d'une sexualité masculine active, et comme le remarque P-L. Assoun (2003) : « *C'est de la réaction acharnée contre la menace de devenir l'objet de la mère que naît la flambée d'activité qui prend un caractère forcené chez la femme supposée passive !* »⁶²¹

Dans *La féminité* (1932), Freud aborde et soutient toujours une vision phallogocentrique de la sexualité. On la retrouve cette fois dans le cadre de la bisexualité psychique consécutive à une identification aux deux parents. Bien que l'envie des hommes à l'égard des femmes, de leur capacité créatrice idéalisée, soit généralement admise, le roc inanalysable de la théorie freudienne repose sur la répudiation du féminin dans les deux sexes. Dans les deux cas, les rôles de

⁶¹⁸ Freud, S., (1925), « Quelques conséquences psychiques de la différence anatomique entre les sexes » in *la vie sexuelle*, opcit. p.131

⁶¹⁹ Chasseguet-smigel, J. « De la sexualité féminine » in *La sexualité féminine*, Payot, 1964 p.19

⁶²⁰ Freud, S., (1924), « Le problème économique du masochisme », *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1973, p. 290.

⁶²¹ Assoun, P-L., *Freud et la femme*, op. cit., p. 45.

l'imaginaire et de la représentation sont au premier plan. A ce propos, il faudrait souligner les différences entre le féminin de l'homme et le masculin de la femme. Le premier est une réaction d'opposition au masculin par envie du féminin, tandis que le masculin chez la femme coïncide avec l'envie du pénis et le refus de renoncer au phallique du passé. Les conséquences du complexe de castration pour le caractère de la femme ne sont pas négligeables. Premièrement, Freud note, dans *Pour introduire le narcissisme* (1914), que faute d'organe phallique visible à investir, le narcissisme de la fillette se reporte sur son corps tout entier : « *Nous attribuons à la féminité un degré plus élevé de narcissisme, qui influence encore son choix d'objet, si bien qu'être aimée est pour la femme un besoin plus fort que d'aimer. (...) (Le choix d'objet de la femme) se produit souvent conformément à l'idéal narcissique de l'homme que la petite fille aurait souhaité devenir.* »⁶²². La libido sera aussi présentée par Freud sous forme phallique : « *Il n'y a qu'une seule libido qui est mise aussi bien au service de la fonction sexuelle masculine que féminine. Nous ne pouvons pas lui donner, à elle-même, de sexe ; si, suivant l'assimilation conventionnelle de l'activité à la masculinité, nous voulons l'appeler masculine, nous ne devons pas oublier qu'elle représente aussi des aspirations aux buts passifs.* »⁶²³. Ainsi, dans *La féminité* (1932), Freud dira que « *le masculin rassemble le sujet, l'activité et la possession du pénis ; le féminin perpétue l'objet et la passivité. Le vagin prend maintenant valeur comme logis du pénis, il recueille l'héritage du sein maternel.* »⁶²⁴.

Ensuite, l'équivalence masculin-actif / féminin-passif expliquerait que la sexualité féminine, exigeant la passivité, soit un terrain favorable au masochisme par retournement de l'agressivité vers l'intérieur. Le masochisme « féminin érogène » reposerait sur le masochisme primaire, le plaisir de la douleur. Il s'agirait d'un masochisme « originaire », précédant la formation du Surmoi, lié au narcissisme primaire absolu et formant le noyau de la pulsion de mort originaire. Freud, dans *Le problème économique du masochisme* (1924), définit alors un masochisme érogène de l'ordre du féminin : le masochisme comme « *expression de l'être de la femme* ». La femme est destinée de par sa réalité anatomique au masochisme : la femme va passer par la castration, le coït et l'accouchement, dit Freud. L'image du corps féminin se construit dans « *la reconnaissance et l'acceptation d'une réalité anatomique qu'elle partage avec sa mère,*

⁶²² Freud S. (1914), « Pour introduire le narcissisme », *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1999

⁶²³ Freud, S. (1932) « La féminité », in *Nouvelles conférences sur la psychanalyse*, Gallimard, 1971, p176

⁶²⁴ Ibid., p116.

reconnaissance qui l'entraîne à la désillusion, dit Freud, « à renoncer à posséder exclusivement sa mère » pour se détourner d'elle et devenir comme elle, identique à elle en son désir d'enfant. »⁶²⁵. Le masochisme originaire offrirait alors, une solution susceptible d'expliquer le détournement du principe de plaisir et serait à l'origine de la formation du Moi. C'est pour cette raison que selon J. Shaeffer (2012), « *Le changement d'objet fera de ce masochisme primaire, nécessaire à la différenciation du corps maternel, un masochisme érotique secondaire qui conduira la fille au désir d'être pénétré par le pénis du père.* »⁶²⁶. Ainsi, c'est à partir du masochisme féminin que la fille entrera dans l'Œdipe et se retournera vers son père. La fille ne construira son identité féminine que « *contre le féminin maternel de sa mère.* »⁶²⁷. J. Shaeffer (2012), dira alors qu'il y a un double changement d'objet qui s'opère chez la fille : celui de la mère prégénitale au père œdipien et celui du père œdipien à l'amant de jouissance.

Enfin, l'angoisse de castration étant à l'origine de la formation du Surmoi, son absence expliquerait, la faiblesse du Surmoi chez les femmes. Freud se propose ensuite d'étudier les motifs et les modalités de la résolution de l'Œdipe dans les deux sexes. Le garçon sortira du complexe d'Œdipe sous la menace de castration alors que la petite fille rentre dans l'Œdipe par le complexe de castration. Ce qui amène la petite fille à se sentir inférieure et à vouloir compenser son manque par l'envie du pénis. Le complexe de castration va la pousser à se tourner vers le père pour tenter de remplacer le pénis qui lui manque par un enfant. « *Elle se sent gravement lésée, déclare qu'elle voudrait « aussi avoir quelque chose comme ça » et succombe à l'envie du pénis qui laisse des traces indélébiles dans son développement et la formation de son caractère et qui, même dans le cas le plus favorable, n'est pas surmontée sans une lourde dépense psychique* »⁶²⁸, le complexe de castration va donc la détourner de sa mère, elle se réfugiera auprès de son père dont elle espère un enfant. La fille ne sortira jamais tout à fait de l'Œdipe puisqu'elle est déjà castrée et n'a rien à perdre. Chez le garçon, le complexe de castration aboutira à l'introjection de l'autorité paternelle et d'un Surmoi. Et qu'en est-il du Surmoi de la fille ? Freud lui reconnaît une ombre d'existence : une existence affaiblie. Le Surmoi de la femme serait ainsi

⁶²⁵ Brun, D., « La bisexualité psychique » in *La maternité et le féminin*, opcit., p.173

⁶²⁶ Shaeffer, J., « De mère en fille : l'antagonisme entre maternel et féminin » in *La relation mère –fille entre partage et clivage*, (sous la direction de) Bokanowski T ; Guignard F., In Press, 2012, p. 47

⁶²⁷ Idem

⁶²⁸ Freud, S. (1932) « La féminité », in *Nouvelles conférences sur la psychanalyse*, opcit., p.166

beaucoup plus faible que celui de l'homme. Ici s'inscrivent les sentiments ambivalents réciproques entre la mère et sa fille : chaîne d'hostilité se perpétuant de mère en fille, le père représentant à la fois le séparateur et le refuge.

M. Schneider (2004), relève le style autocratique de Freud dans ses théorisations sur la féminité. Ainsi, le « doit », le « il le faut », sont les verbes prédominants dans la théorisation freudienne de la femme. M. Schneider constatera qu'«une telle organisation (pourrait être) qualifiée de monarchique»⁶²⁹ et caractérise la femme de « malheureuse femme, puisque l'accès à la jouissance supposée authentique est placé sous le signe du devoir»⁶³⁰. En effet, dans ce style impératif, le devoir est prôné au détriment du vouloir féminin. Ceci faisant écho au grand dilemme que Freud pose à la fin de ses travaux : que veut une femme ? Cette « malheureuse » petite fille se lance à cœur ouvert dans l'Œdipe, et comme le souligne S. Kofman (1980), « chez la fille, au contraire, le complexe de castration rend possible, introduit et favorise le maintien du complexe d'Œdipe. La différence entre homme et femme correspond à la différence entre une « simple menace de castration » et une « castration accomplie »⁶³¹. L'ampleur de la blessure narcissique, engendrée pendant le complexe de castration et par la découverte du « primat du phallus », trouve un remède « provisoire » pendant l'Œdipe. D'ailleurs, et comme le relève Kofman : « Tous les termes de Freud sont là pour souligner que la situation œdipienne est pour la fille, navire qui a subi pas mal de vicissitudes au cours d'un long et pénible voyage, un véritable havre, un lieu de repos et d'attente où elle peut tenter de réparer ses blessures narcissiques avant de s'engager dans de nouvelles aventures périlleuses. »⁶³².

Par ailleurs, l'équation enfant= phallus et le désir d'enfant chez la femme, ne peut s'établir que si la fille a pu s'extraire du premier objet d'amour (la mère) afin de s'identifier à celle-ci et de se détourner de l'objet du désir incestueux (le père) par la substitution. P-L Assoun (2003), dira ainsi « Notre analyse du *Kinderwunsch*, ou "vœu d'enfant" a permis d'établir la complexité de ce défi de réaliser la rupture avec la mère (passant de "ma mère" à "moi- même"), de soutenir la présomption phallique et de dépasser le fantasme incestueux adressé au père : ce qui converge

⁶²⁹ Schneider, M., *Le paradigme féminin*, Paris, Flammarion, 2004, p. 301

⁶³⁰ Idem

⁶³¹ Kofman, S., *L'énigme de la femme : la femme dans les textes de Freud*, Paris, éd Galilée, 1980, p. 222.

⁶³² Ibid., p. 221.

vers l'amour de l'homme : le désir de l'homme et le désir d'enfant se conjoignant par renforcement au moyen du "vœu phallique" »⁶³³

Un problème de taille se pose dans ce contexte où la répétition est au premier plan et que l'objet d'amour futur de la femme d'après guerre civile libanaise doit être à l'identique de l'objet de désir de la mère. Cette substitution est mise à rude épreuve puisqu'elle est, par la transmission de l'interdiction de s'unir au différent, interdite elle aussi. L'objet d'amour de la femme qui n'a jamais vécu la guerre civile se heurtera péniblement à l'image réelle du père et le désir d'enfant peinera à s'établir sans de fortes contraintes, à cause de la proximité extrême entre mère et fille, ne permettant pas à l'identification d'opérer. Ne permettant pas « *de réaliser la rupture avec la mère (passant de « ma mère » à « moi-même »)* », ne permettant pas alors de se constituer un « moi-même », une histoire personnelle. La transmission de l'interdiction de s'unir au différent pose donc un problème au niveau de la transmission de la féminité et de la maternité entre mère et fille. Un dialogue entre mère et fille semble alors avoir mal tourné à cause des séquelles d'une guerre civile infinie sur la mère.

3.1.2. Des identifications féminines

L'identité féminine est la résultante d'identifications au maternel *et* au féminin sexuel de la mère. B. Golse (2004) dira : « *Le maternel et le féminin peuvent être décrits chez l'adulte mais ils reconnaissent en fait des racines très précoces, voire archaïques, s'originant de manière très profonde dans le système interactif du bébé-futur parent. Autrement dit, le maternel et le féminin de la mère (et du père) correspondent à une sorte de résultante, fruit de tout un emboîtement d'identifications successives dont la dynamique se met en marche dès le tout début de la vie.* »⁶³⁴. La femme devient femme par une succession d'identifications et dés-identifications à la mère, à l'objet de désir de celle-ci (le père) et à son propre désir. La femme devient femme par une identification à un objet auto-érotique et par une identification à un alter amoureux sensuel qui introduit le lien.

⁶³³ Assoun, P-L., *Freud et la femme*, Paris, opcit, p. 33.

⁶³⁴ Golse, B. « Le maternel et le féminin au regard de la bisexualité psychique », in *Fonctions maternelle et paternelle*, ERES, 2004, p10.

Pour D. Vasconcellos (2012), dans son devenir femme, la fille aurait « *deux puissants facteurs qui s'opposent à l'acquisition d'une identité individualisée : l'identification primaire narcissique à la mère et l'envahissement de son intérieur par l'excitation non représentable* »⁶³⁵. Ainsi l'identification narcissique à la mère et l'identification au sexuel de la mère sont constructives si elles arrivent à se lier et à être représentées. L'identification primaire suppose alors de pouvoir « *rester femme, tout en devenant différente de sa mère idéalisée* ». Cependant, « *lorsque le maternel prime sur le féminin, le « fermé » prime sur « l'ouvert », la « maîtrise » prime sur la « défaite », l'investissement inconscient de l'utérus sur celui du vagin.* »⁶³⁶. L'emprise dans la relation mère des temps de guerre et fille d'après-guerre mettrait l'individualisation féminine en difficulté puisque le maternel primerait sur le féminin sexuel de la mère qui a été passé sous silence pendant la guerre civile dans le but de correspondre à l'image d'une mère divine. Le « *malaise féminin* » de la mère se manifesterait alors chez la fille et entraverait les processus d'identification narcissique et objectale de la fille. Comme nous l'avons vu dans la première partie, chapitre A : « *Mémoire(s) de guerre(s)* », la transmission qui s'établit par le biais de l'identification devient ainsi problématique et traumatique pour la femme d'après guerre civile dans le sens où, ce qui est intégré dans la psyché reste étranger et incapable d'être représenté.

F. Guignard (2012), fait l'hypothèse d'un développement de la fille en trois volets qu'elle traite en termes spatio-temporels : au début, l'espace du maternel primaire puis l'espace du féminin primaire et enfin, l'Œdipe précoce. Au cours du développement de la fille, l'utilisation de l'identification s'effectue sans limites entre mère et fille. Survient en premier lieu une identification primaire, puis une identification à l'objet primaire perdu lors de la phase féminine primaire et enfin, la fille devra s'identifier à celle-là même qui l'a privée de son statut omnipotent d'unique objet de l'amour maternel : la mère sexuelle. Elle y sera aidée par le père œdipien.

Au cours du *stade féminin primaire*, qui est propre aux deux sexes, développé par M. Klein (1932 ; 1945), l'influence des pulsions sexuelles se développe de façon importante chez l'enfant qui s'identifie au désir de la mère pour le père : le pénis. Cette phase correspond au seuil de la

⁶³⁵ Vasconcellos-Bernstein, D., « *Identité sexuelle : les angoisses spécifiques à la masculinité et à la féminité* », in *L'Information psychiatrique*, VOL. 88, N° 9, 2012, p. 732

⁶³⁶ Idem

position dépressive. Elle constitue la porte de sortie hors de l'identification projective mutuelle mère-bébé et selon J. Godfrind (2001), « *c'est le lieu d'identification au désir de l'autre pour l'Autre.* »⁶³⁷. Ainsi, avec ses introjections suffisantes, l'enfant pourra diriger sa recherche pulsionnelle vers un objet autre, le père. Là est le lieu du féminin, féminin commun aux deux sexes, « *mémoire obscure d'un temps premier marqué par l'impuissance du nourrisson* ».⁶³⁸ Mais c'est aussi le « *berceau du développement psychique dans la rencontre primordiale avec la mère* »⁶³⁹. Ce sera une phase d'homosexualité masculine pour le garçon et une phase d'homosexualité féminine pour la fille, mais aussi de rivalité avec le pénis. En effet, pour M. Klein (1932), la haine chez la petite fille ne vient pas de l'envie du pénis mais de la rivalité avec le pénis. Ce pénis désiré par la mère va introduire le sexuel de la mère dans le monde psychique de l'enfant. Elle n'est pas toute à l'enfant ; elle désire ailleurs. C'est à travers cette phase que, selon Klein, découlera directement l'Œdipe précoce. La femme oscille entre les identifications au « maternel primaire » et les identifications au « féminin primaire » qui formeront ses assises narcissiques. Elle oscille donc entre le refus de féminité suite à la rencontre avec la femme sexuelle en sa mère et l'envie du pénis secondaire à ce refus. F. Guignard (2012), dira que « *la bascule des investissements de la femme entre le maternel et le féminin constitue une solution pour maintenir clivées, dans une neutralité active, le désir contraire de l'envie du pénis et du refus de féminité.* »⁶⁴⁰.

Le stade féminin primaire commun aux deux sexes, que décrit M. Klein, est d'un enjeu capital pour la constitution de l'identité. Ainsi, selon J. Godfrind (2001), l'archaïque est donc d'emblée sexué. Guignard définit ce féminin primaire comme s'organisant « *en relation avec la première triangulation des relations d'objet et des identifications.* »⁶⁴¹ Au cours de cette phase, l'enfant s'identifie au désir de la mère pour le père et son pénis. Cette identification au féminin de la mère introduit « *le sexuel de la mère dans le monde psychique de l'infans.* »⁶⁴²

⁶³⁷ Godfrind, J., « Pour introduire l'identité au féminin » in *Comment la féminité vient aux femmes*, PUF, 2001, p.22

⁶³⁸ Ibid, p.22

⁶³⁹ Ibid. p23

⁶⁴⁰ Guignard, F., « Mère et fille : entre partage et clivage » in *La relation mère-fille : Entre partage et clivage*, opcit. p. 16

⁶⁴¹ Idem

⁶⁴² Ibid. p17

L'identité féminine, selon J. Godfrind, ne se construit qu'en se confrontant à ce qui en assure les fondements : le lien à la « mère des origines ». Si la féminité est la résultante de l'évolution psychosexuelle de la fille, un acquis post-œdipien, comme le décrit Freud, elle ne pourra s'intégrer qu'en fonction de préalables soubassements narcissiques de la personnalité suffisamment solide. L'identité féminine se fonde sur un narcissisme féminin dont la qualité garantit une assise stable pour affronter les conflits liés à la sexualité infantile et à l'organisation œdipienne. J. Godfrind interrogera le « statut du féminin dans l'archaïque ainsi que sa transmission de base à travers la relation précoce avec la mère qui est femme. ».⁶⁴³

L'« identité de genre » entre mère et fille constitue une homosexualité dite « primaire ». A. Le Guen (2001), revient sur le terme d'« homosexualité » qui lui « paraît quelque peu impropre : mieux vaudrait parler de « monosexualité primaire », et sans doute serait-il même plus juste de désigner simplement cette relation comme étant un « amour narcissique féminin » entre mère et fille. »⁶⁴⁴

L'amour pour la mère, dans l'homosexualité primaire, permet à la petite fille de se construire une bonne base narcissique pouvant la porter dans le chemin vers son *devenir femme*. L'identification secondaire succède à l'objet d'amour décevant grâce à l'identification au désir que la mère porte au père.

3.1.3. Le masochisme maternel nécessaire

Le changement d'objet pour la fille, n'est pas sans peine à établir. Le fantasme d'une mère dévoreuse de l'intérieur du corps et de ses bébés est le fantasme archaïque typiquement féminin, décrit par M. Klein (1932) comme l'angoisse féminine la plus profonde. Ainsi, la toute-puissance phallique caractérise la relation mère-fille précoce dans l'amour infernal qui peut s'établir entre elles. Cet amour est fait de culpabilité, de reproches et d'accusations infinies qui l'alimentent.

⁶⁴³ Godfrind, J., « Pour introduire l'identité au féminin » in *Comment la féminité vient aux femmes*, PUF, 2001, p.31

⁶⁴⁴ Le Guen, A., *De mères en filles. Imagos de la féminité*, Paris, Presses Universitaires de France, 2001, p.27

Sans *aide* de la mère, le changement d'objet sera très difficile. Il faudrait donc prendre en compte le masochisme féminin et maternel qui apparaît comme indispensable. On pourrait ainsi penser, comme le pense Anick le Nestour (2003), que le masochisme maternel dont parle Winnicott, qui tend à éloigner l'enfant de son corps, va l'aider à se détourner de sa mère. Ainsi, elle dit : « *les mères ne tournent elles pas leur bébé vers l'extérieur car elles veulent réinvestir un autre objet libidinal, à savoir le père comme amant ?* »⁶⁴⁵. D'ici, nous sommes amenés à penser que la mère, premier objet érotique partiel, est aussi celle qui viendra poser la censure de l'inceste. A. Le Nestour dit « *il est un roc d'origine qui fonctionne en tant que fondement de l'Œdipe et donc de l'interdiction de l'inceste avec la mère, inceste qui porte la marque de la sortie de notre temporalité donc de toute humanité.* »⁶⁴⁶. Puisque la censure passe par la mère, par la revendication de sa sexualité et plus tard par la nécessité de la reconnaissance de la sexualité de la fille par la mère – et par le père – alors, pour A. Anzieu (2003), on ne peut à proprement parler de changement d'objet mais plutôt d'un « *renoncement au sentiment omnipotent d'être le seul objet de la mère.* »⁶⁴⁷. La petite fille doit quitter les liens avec l'objet primaire pour se tourner vers le père sans jamais pour autant pouvoir remplacer l'objet primaire qu'est la mère car « *la fille passe par le vagin maternel, elle occupe l'utérus et elle l'emporte avec elle* »⁶⁴⁸. La fille se présente ici comme ayant un objet propre à la mère qui fait de sa relation avec celle-ci une relation privilégiée mais aussi la destinerait à n'avoir *que ça*. La fille, en proie au masochisme maternel, se soumet aussi au sadisme d'une imago maternelle toute puissante. Si elle ne s'en défait pas, la fixation pourrait créer un masochisme pathologique se répercutant dans ses relations sexuelles. Ainsi, comme le dit A. Anzieu (2003) : « *la difficulté du changement d'objet entendue comme renoncement au contact maternel intervient aussi dans cette pathologie (masochiste). La personne reste donc soumise au sadisme d'une mère toute puissante et persécutrice et ne peut obtenir l'accomplissement de son désir sexuel que dans la soumission à cette image.* »⁶⁴⁹.

⁶⁴⁵ Nestour Le, A., « La nécessaire ambivalence et le nécessaire masochisme maternelle. » in *Mères et filles, La menace de l'identique*, opcit. P. 48

⁶⁴⁶ Ibid. p.50

⁶⁴⁷ Anzieu, A., « Relation mère-fille et féminité » in *La relation mère-fille Entre partage et clivage*, opcit. p.62

⁶⁴⁸ Ibid., p.63

⁶⁴⁹ Anzieu, A. « Masochisme » in *La femme sans qualité : Esquisse psychanalytique de la féminité*, opcit.

3.2. Détruire pour aimer

Dans ce chapitre, nous insisterons sur le travail de séparation, doublement difficile de la fille à sa mère. Dans un contexte d'après-guerre nous soulignons une difficulté de la fille à se séparer de sa mère et à se dégager de l'emprise de la transmission de l'interdiction de s'unir au différent dans l'après guerre civile libanaise. Quand la séparation d'avec la mère est mise à mal, le devenir femme devient problématique et la femme d'après guerre civile se retrouve dans une impasse quant à sa constitution identitaire en tant que femme libre dans son être, ainsi que dans ses choix objectaux. La femme qui n'a jamais vécu la guerre civile en proie à la répétition sera donc contrainte à perpétuer un destin identique à celui d'une mère des temps de guerre, à continuer le combat féminin à travers l'union au semblable. Un combat qu'elle n'a jamais connu mais qu'elle continue.

3.2.1. Le père, le parricide et la symbolisation

La séparation mère-enfant ne peut s'établir qu'avec l'Œdipe, avec l'introduction d'un tiers. L'Œdipe est structurant : c'est à travers celui-ci que s'établit la différenciation des sexes, des générations et donc de l'arrachement à cet objet mère pour s'individualiser.

La fonction paternelle, que nous avons peu évoquée jusqu'à présent, n'est cependant pas à mettre de côté et est essentielle. Le père intervient ainsi comme élément tiers. Il doit avoir un soutien important de la mère dans ce travail pour que l'enfant s'inscrive dans l'histoire du père et que la triangulation advienne. Cette triangulation permet à l'enfant de s'inscrire dans une histoire générationnelle. Par le biais des identifications, l'enfant pourra s'identifier à cette image idéalisée d'un père tout puissant. Le père symbolique est le signifiant symbolique de la loi comme pacte social dont il n'est ni le créateur ni le représentant mais la mise en relation et la mémoire, même à travers les générations. Grâce à cette fonction symbolique du père, l'enfant va pouvoir avancer vers l'intériorisation de la loi (notamment celle de l'interdiction de l'inceste). La fonction paternelle permet aussi l'acquisition de la sexualisation psychique, d'une identité sexuée (confirmation pour les garçons, révélation pour les filles). C'est la fonction du père de la horde primitive que Freud décrit dans *Totem et Tabou*. Après avoir tué le père, dans les temps qui suivent ces festivités, les fils sont bientôt en proie au sentiment de culpabilité. En tentant d'oublier

cet événement décisif, ils érigent d'abord ce père mort à la fonction d'animal totem puis à la fonction d'un dieu, célèbrent sa victoire posthume, se dévouent à son culte et surtout se sacrifient sur ses autels, victimes consentantes. C'est donc ce dieu ainsi créé de toutes pièces, par les fils en proie aux remords, qui prend la relève du père mais surtout perpétue les interdits majeurs qui fondent la civilisation : l'interdit de l'inceste et du meurtre (« *tu ne posséderas pas ta mère* », « *Tu ne tueras point* ».)

Dans un autre de ses textes : Dostoïevski *et le parricide*⁶⁵⁰, Freud (1928), évoque ce qu'il en est de ces désirs de mort à l'égard du père que tout être humain doit affronter et dépasser. Lorsque ces désirs de mort sont refoulés et n'ont pas été symbolisés, ce qui est une façon d'y renoncer, ils sont à la source de la plupart des symptômes. Ainsi Dostoïevski souffrait « *d'attaques de mort* » avant de souffrir à l'adolescence de crises d'épilepsie, apparues après la mort de son père qui avait été assassiné au cours d'une révolte de paysans qui travaillaient sur ses terres.

Selon Freud, le père aura une fonction dans la construction du « Surmoi » de l'enfant et il sera l'agent principal de sa socialisation précoce en favorisant sa construction en tant que sujet séparé et autonome. Le père sera alors une sorte de pont vers les autres, un tremplin social.

Selon P. Aulagnier (1975), le père assure une « *transmission de l'extérieur* »⁶⁵¹ qui peut être plus ou moins constructive pour l'enfant. Pour Aulagnier, le père est, pour l'enfant, une autre source de plaisir et d'affect (que celle de la mère), ne relevant pas du registre du besoin. Le père est aussi « *l'objet à séduire* » et « *l'objet de la haine* » : « *l'enfant désire le père (parce qu'il est désiré par la mère), le séduit et est séduit par lui, mais il obéit au pouvoir de sa puissance qui s'exprime par une voix interditive* »⁶⁵² Au cours de cette phase primaire, décrite par Aulagnier, le désir de mort, vis-à-vis du père, se transforme en un désir de meurtre, étant donné que le père prive l'enfant d'un état de plaisir et s'impose à lui comme « *premier représentant d'une loi qui fait du déplaisir* »⁶⁵³. Selon P. Aulagnier, le souhait de tuer le père rival pour posséder la mère ne serait alors qu'une forme secondaire de souhait de mort du père, qui serait réalisé pendant la phase œdipienne.

⁶⁵⁰ Freud, S., (1928), « Dostoïevski et le parricide » in *Résultats, idées, problèmes*, Tome II, PUF, 1985, pp. 162-179

⁶⁵¹ Aulagnier P., (1975), *La violence de l'interprétation. Du pictogramme à l'énoncé*, Paris, PUF, 2003, p. 178

⁶⁵² Idem, p. 174

⁶⁵³ Idem, p. 177

3.2.2. La mère, le matricide et la création

Le devenir femme n'est pas une histoire pacifiste. Bien au contraire, pour devenir femme, il faut entrer en guerre, avec le semblable : la mère. Entrer en guerre sans pour autant l'anéantir à jamais puisque c'est dans ce semblable que la femme doit puiser dans chaque étape de sa vie, sans en être happée. Le devenir femme est donc une histoire bien compliquée, et dans ce contexte où c'est le semblable qui est prôné et le différent qui est à détruire réellement, cette histoire se complique encore plus. Comment se permettre de vivre ce combat psychique afin de sortir de l'identique d'avec la mère et de se construire sa propre histoire féminine?

Comme nous l'avons vu, à travers l'élaboration de Freud du mythe de la Méduse (ou de la gorgone), celui-ci met en relief l'effroi face à la castration du sexe féminin. Cependant, M. Klein y voit plus que ça : au-delà de la castration et du manque phallique d'une femme, on peut retrouver la figure d'une mère archaïque anéantie. « *Rappelons-le, le sein, bon ou mauvais, ne se présente comme premier objet structurant qu'à la condition d'être dévoré/ détruit.* »⁶⁵⁴. Ainsi, pour pouvoir accéder à la position dépressive et pouvoir symboliser, il faut avoir *imaginaiement* tué la mère de l'archaïque. « *Sans matricide, l'objet interne ne se constitue pas, le fantasme ne se construit pas, et la réparation est impossible, tout comme le dépassement des hostilités dans l'introjection du self.* »⁶⁵⁵. Pour rentrer dans la position dépressive, qui introduit à l'Œdipe, il faut que le matricide imaginaire ait lieu. Celui-ci viendrait avant le parricide que requiert la position œdipienne. Le clivage de la mère toute puissante archaïque ne mènera pas à une position dépressive : c'est sa mise à mort qui est nécessaire. La compassion ressentie dans la position dépressive n'est autre « *que la cicatrice du matricide.* » qui va entraîner la tentative de réparation, d'une réconciliation, mais on ne retrouvera jamais la mère qu'on a tuée, activité de notre part qui nous a lancé dans le monde de la pensée. Néanmoins, cette mère archaïque continuera à se retrouver dans les rêves et dans l'inconscient.

En effet, J. Godfrind insiste sur l'apport désaliénant des retrouvailles avec cette mère indépassée. Elle prend appui sur ce qui se passe dans la cure analytique avec des femmes pour soutenir son

⁶⁵⁴ Kristeva J. « Le seins recommencé » in *Le génie féminin : Mélanie Klein*, Folio essais. 2000, p. 213

⁶⁵⁵ Idem

point de vue, dans le désir d'une rencontre « *avec une autre femme, susceptible de l'entendre dans ses aspirations archaïques en même temps qu'elle accepte son affirmation de femme génitale* »⁶⁵⁶. Dans la plupart des cas, l'analysante accueille cette part d'expériences restauratrices, voire correctrices avec une analyste mère et femme susceptible d'accepter que se vive « *la réunification dans un transfert maternel/féminin de ses tendances régressives et féminines* ». ⁶⁵⁷

Pour Winnicott (1971), la séparation mère-infans n'est réalisable que par un espace partagé entre le sujet et l'objet. L'espace transitionnel, (que nous avons longuement développé dans la première partie, chapitre C : « *Petit traité sur l'amour en temps de guerre.* ») est propice à l'amour mais aussi à la séparation. Grâce à la séparation l'« *aire intermédiaire d'expérience* » (1971) évoluera en aire des réalisations culturelles, en « *espace potentiel* ». C'est dans cet espace, l'objet dans sa présence ou dans son absence fera l'objet d'un « *trouvé-crée* » qui sera le socle de la création représentative. Toujours selon Winnicott (1971), le passage de la relation d'objet à l'« *utilisation de l'objet* » – qui permet à l'enfant de constituer sa mère comme un objet extérieur à lui – est « *la chose la plus difficile peut-être du développement humain* », puisqu'elle requiert une destruction de l'objet. Il faudrait cependant que l'objet supporte d'être détruit par le sujet, mais aussi et surtout qu'il puisse survivre à une telle destruction. La haine envers l'objet fondamentale à la séparation n'est, cependant, pas toujours possible. Dans ce cas, la séparation devient une expérience destructive et non créatrice de représentations. Pouvons-nous penser que la mère des temps de guerre qui voudrait coller à la représentation de la mère pure et divine ne pourrait supporter la haine de l'enfant et l'étoufferait alors ? La séparation mère-fille dans les temps d'après guerre civile semble être alors problématique.

S. André dira que « *la fille comme le garçon doit repousser cette jouissance passive [celle dont jouit l'infans qui reçoit et qui est comblé de la mère] et se détacher de la mère pour rentrer dans l'Œdipe, mais il lui faut ensuite y revenir pour assumer son destin proprement féminin.* »⁶⁵⁸. La

⁶⁵⁶ Godfrind, J. « De mère en fille : le féminin de la femme. » in *Comment la féminité vient aux femmes*, opcit. p.71

⁶⁵⁷ Ibid. p.78

⁶⁵⁸ André, S., « Que puis-je en savoir ? », in *Que veut une femme*, opcit. p.23

petite fille devra se détacher de cette passivité face au maternel pour pouvoir le transformer en un espace qui lui permette d'acquérir une autonomie et lui permette de libérer sa pensée de ce *même*.

Pour conclure, la mère et la fille partagent un sexe qui témoigne de la même jouissance et qui a le même potentiel : celui de contenir et de donner vie. Cependant, afin d'acquérir les fonctions liées à son sexe et d'accéder à une fonction créatrice, une séparation constructive doit pouvoir s'établir. La seule condition pour que la petite fille s'arrache à la relation fusionnelle des premiers temps est par le rejet haineux de la mère et par une destruction fantasmatique de l'objet primaire sans pour autant l'anéantir et se détruire soi-même. La séparation d'avec la mère ne se fera que petit à petit et la fille se détournera de son premier objet d'amour par le rejet haineux qui est la condition d'entrée dans l'Œdipe mais elle ne devra pas perdre sa base d'identification : la mère. Ainsi selon F. Guignard (2012) « *Cette mère est non seulement son premier objet d'identification comme pour le garçon – qui lui aura changé d'objet d'identification- mais aussi pour toutes les étapes de son développement, et pour toute sa vie de femme et de mère, sa référence identitaire.* »⁶⁵⁹. Par ailleurs, dans son devenir femme, la fille devra sans cesse revenir à cette mère archaïque afin d'assurer son destin féminin et maternel. Si la séparation d'avec le premier objet d'amour a fait défaut, elle entrainera une difficulté de subjectivation et les étapes de la fille dans son devenir femme et mère, dans son accès à la féminité ainsi que dans la rencontre amoureuse deviendront difficiles à braver.

⁶⁵⁹ Guignard, F., « Mère-fille : entre partage et clivage. » in *La relation mère-fille : Entre partage et clivage*, In press, 2012, p14

CONCLUSION CHAPITRE C

L'héritière de l'interdiction de s'unir au différent transmise par la mère, femme des temps de guerre, se trouvera alors bombardée par des objets énigmatiques et peinera à se subjectiver. La mère des temps de guerre, à l'image de la mère pure et divine, exclura sexualité et haine dans sa relation d'amour avec sa « progéniture » et, dans le but de continuer son combat à travers le double féminin que représente le bébé au sexe féminin, la mère transmettra l'interdiction de s'unir au différent. Dans cette relation primaire d'emprise, le devenir femme de la fille est compromis par une identification envahissante au sexuel maternel puisque celui-ci ne semble se transmettre que dans son versant négatif, qui ne permet pas de rencontrer le père dans sa fonction d'objet du désir maternel. La relation primaire mère-fille qui se veut dépourvu de sexualité et d'ambivalence mettrait en difficulté la séparation d'avec la mère des origines à cause d'un sentiment de haine, qui n'arrive pas à être constructif. Dans cette figure de cas, s'extraire de la transmission de l'interdiction de s'unir au différent, en se séparant d'avec la mère, rimerait alors avec destruction de la mère. Destruction de l'objet primaire et destruction de soi. La transmission de l'interdiction de s'unir au différent met en difficulté la quête amoureuse et la rencontre avec un Autre, puisque le choix de désir de la fille sera identique à celui de la mère. Le devenir femme et la construction identitaire de la femme d'après guerre civile, seront alors mis à mal par le poids d'une transmission en négatif, d'une transmission qui se fait par le biais d'une mère à la féminité lésée par la guerre civile.

Récapitulons points par points sur les incidences de la transmission de l'interdiction de s'unir au différent de la mère sur la relation mère-fille des premiers temps et sur la constitution de la féminité de celle-ci :

- La fille de l'après guerre civile semble se dessiner comme un double de la mère des temps de guerre, qui aurait la fonction de continuer le combat maternel en s'unissant au semblable.
- La transmission de l'interdiction de s'unir au différent entre mère et fille dans l'après guerre civile libanaise prend la forme d'une emprise dans la relation mère-fille.

- La femme qui n'a jamais vécu la guerre civile, qui se construit dans une filiation féminine « en guerre », hérite d'une féminité lésée, d'un amour maternel qui ne supporte pas l'ambivalence et d'une histoire féminine qui n'arrive pas à se dire.
- Le travail de séparation et la construction identitaire féminine de la femme d'après guerre civile sont mis à mal par le poids d'une transmission aliénante de la mère des temps de guerre.
- La rencontre amoureuse libre de la femme est mise à mal depuis le berceau de la relation primaire mère-fille par la transmission de l'interdiction de s'unir au différent de la mère, femme des temps de guerre.

CONCLUSION

Partant de notre recherche en master sur l'engrenage de la transmission de la guerre civile libanaise et sur les (rares) travaux effectués sur la guerre du Liban, qui mettent en avant la transmission des traces de la guerre aux générations suivantes ; nous nous sommes proposés dans cette nouvelle étude de penser l'impact des différents processus de transmission liés à la guerre civile libanaise (1975-1990) et de leurs répercussions sur la constitution de l'identité à la génération de l'après-guerre. Notre question de départ fut donc de savoir quel est le devenir des traces traumatiques, liées au vécu de la guerre civile libanaise dans la formation de l'identité personnelle du descendant.

La division que la guerre a instaurée : semblable/différent, homme/femme et haine/ amour ne semble pas se diluer dans le temps : le moteur du meurtre, de la violence et de la guerre est toujours présent aujourd'hui.

C'est donc la transmission inter – et transgénérationnelle de la haine de l'autre/du différent confessionnel et menaçant de la guerre et de la question de son devenir sur les descendants qui a été le pivot de cette recherche. La transmission de la haine contre le différent se manifestera – entre autres- aujourd'hui dans l'interdiction de s'unir à l'autre différent. Puisque l'union au différent confessionnel semble mettre en péril l'identité féminine libanaise, nous nous sommes attardés alors à mettre en exergue l'impact de l'interdiction de s'unir au différent et de sa transmission sur le lien mère-fille. L'objectif principal de cette recherche fut donc de saisir ce qui pourrait se transmettre d'une mère, femme des temps de guerre à sa fille d'après-guerre dans ce contexte particulier où la répétition fige l'être et le temps dans un passé « impassé » (D. Scarfone, 2014) de haine meurtrière et de sa répercussion sur le narcissisme et la construction identitaire de la femme qui n'a jamais vécu la guerre civile.

Pouvons-nous penser que dans l'après guerre civile, se transmet entre mère et fille, l'arme de guerre de la femme libanaise qui interdit l'union au différent ? La femme libanaise – qui ne peut rien transmettre dans la réalité- assurerait-elle sa transmission et continuerait-elle son combat à travers sa descendance féminine? Pouvons-nous penser que l'amour des premiers temps serait contaminé par la transmission de l'interdiction de s'unir au différent, d'aimer librement ? L'amour des premiers temps, lésé par la transmission et à la base de la constitution des assises

narcissiques et des identifications primaires et secondaires, mettrait-il en difficulté l'accès à la féminité de la femme qui n'a jamais vécu la guerre civile ?

Afin de répondre à ces questions, nous avons, sur le plan méthodologique, choisi une approche qualitative qui mettrait en relief la transmission psychique entre et à travers les générations, d'une mère des temps de guerre à sa fille d'après-guerre. Nous avons étudié l'interdiction de s'unir au différent et sa transmission entre mère et fille à partir de la souffrance que génèrent les épreuves amoureuses pour l'adolescente qui n'a jamais vécu la guerre civile. En effet, l'interdiction de s'unir au différent n'est autre qu'un empiétement sur la liberté de la rencontre amoureuse. Notre étude de cas s'est basée sur des suivis psychologiques de plus d'un an, effectués dans le cadre d'une ONG pour la protection de l'enfant et de l'adolescent victimes d'abus physiques, moraux ou sexuels. Ces suivis n'avaient pas pour objectif principal de relever la problématique spécifique de la transmission de l'interdiction de s'unir au différent entre mère et fille, mais de diminuer la souffrance de l'adolescent face à la violence familiale. Cependant, nous pensons que, dans un cadre thérapeutique, ne pas avoir des idées préétablies ainsi que des hypothèses prédéfinies à l'avance, nous a permis de ne pas tenir une position donnée et de pouvoir laisser libre cours à notre imagination et associations. Toutefois, maintenant que nous avons ouvert des pistes de réflexions –plus ou moins- solides, à propos de l'interdiction de s'unir au différent et de sa transmission entre mère et fille et de ses répercussions sur la constitution subjectale féminine d'après-guerre nous pensons qu'il pourrait désormais être possible –peut-être dans une recherche ultérieure- d'agrandir l'échantillon de recherche et de mieux cibler, à travers des tests spécifiques, la problématique de cette transmission et la violence que celle-ci génère sur la femme d'après guerre civile.

Sur le plan théorique, le manque de supports bibliographiques sur les survivants de la guerre du Liban, les femmes et, en général, sur la transmission psychique à ce sujet, nous a amené à nous baser sur des travaux qui n'ont pas été effectués dans le contexte libanais. Afin de rendre compte de la situation féminine dans un Liban de guerre nous nous sommes beaucoup inspiré de la littérature libanaise, de documentaires et de films traitant cette question.

Les différentes théories sur la guerre nous ont permis de comprendre l'impact désorganisateur d'une guerre sur les individus, sur la culture, sur la foule, sur la famille et plus précisément sur la constitution identitaire de l'individu dans une société donnée. D'autre part, les études sur l'identité

et sur l'incidence indéniable du collectif et de l'organisation nationale sur l'identité nous ont permis de dégager quelques spécificités de l'identité libanaise. La guerre civile nous est apparue comme une guerre venue raviver la blessure identitaire du libanais. En effet, nous avons pu penser que si pendant la guerre civile libanaise, la différence fut synonyme de menaces sur l'identité libanaise et sur son existence, c'était parce que la guerre, ravivait la question des origines. L'identité libanaise nous est alors apparue comme fragile et morcelée depuis sa « naissance ». La menace que suscite le différent, fut personnifiée par la confession. C'est le différent confessionnel qui représente une menace. Cependant, au-delà de cette menace entre les différents confessionnels, nous pouvons entrevoir la menace que le féminin suscite. Ainsi, la guerre civile libanaise, nous est apparue telle une guerre exceptionnellement confessionnelle dans laquelle nous assistons au retour du patriarcat. Une guerre qui essaye tant bien que mal de maintenir sous contrôle le féminin. La guerre civile libanaise est donc avant tout une guerre contre toute différence.

Les théories sur le traumatisme nous ont aidé à mieux saisir les blessures psychiques causées par la guerre sur la femme libanaise. Les impossibilités d'élaboration psychique autour du trauma ont été renforcées par le caractère infini de la guerre, son défaut d'historisation et de possibilité de travail de mémoire. C'est la haine meurtrière envers le différent qui continue de se perpétuer au-delà de la guerre civile libanaise et la femme libanaise est comme laissée face à une blessure ouverte qui n'a jamais pu se cicatriser.

Les théories sur la transmission psychique nous ont permis de comprendre comment ce qui advient à une génération se conserve, se transmet et ressurgit aux générations suivantes, et comment le sujet héritier d'une violence collective serait dans la capacité ou pas d'assumer la filiation, sans être nécessairement écrasé par l'héritage. Les théories sur la part négative de la transmission ont considérablement appuyé notre appréhension des processus psychiques inconscients. Celles-ci nous ont permis de comprendre comment la transmission peut être impliquée dans la perturbation et l'aliénation du sujet héritier à son passé, mais aussi dans sa structuration. La transmission module l'identité subjective. Elle détermine une grande part de la constitution de l'identité du sujet (enfant) et de son devenir. Ses fonctions structurantes, destructurantes, aliénantes ou pathologiques dépendent, essentiellement, de ses voies et modalités, des processus personnels et de la façon dont chacun parvient à élaborer ou pas ce qui

est transmis. La violence et la haine que véhicule la menace de l'étranger dans l'après guerre civile se retrouvent dans la relation mère-fille. Nous avons alors été amenés à penser que la féminité de la fille d'après guerre civile sera porteuse des aléas de la guerre civile.

L'étude sur la femme en temps de guerre nous a permis de mettre en avant la tendance passivante des acteurs de la guerre (les hommes) sur « le sexe faible », sur celles qui ne sont réduites qu'à leur anatomie et leur fonction d'enfanter. Malgré leur participation active à la guerre civile et leur rôle indéniable, les femmes resteront dans l'ombre. Dans l'ombre de l'homme : fille du père, femme du mari et mère du fils. Au niveau social et religieux, sans homme/mari, la question de la transmission à travers la femme est caduque. La femme libanaise qui ne peut léguer à ses enfants ni son nom, ni sa nationalité, ni sa confession risquerait donc de s'effacer, de ne plus avoir de trace, si elle s'unissait par le mariage à un homme de confession différente. C'est alors et surtout que pendant la guerre, les femmes s'uniront au semblable confessionnel. Dans ce contexte, l'union au semblable semblerait donc se dresser comme une arme de guerre contre le différent, l'étranger et l'ennemi. Mais aussi, comme une arme garante de la survie féminine. Nous avons fait l'hypothèse, que la femme libanaise – combattante ou pas- semblerait essentiellement touchée par une guerre confessionnelle, masculine et avec laquelle le patriarcat s'installe en force. Contrainte à se marier avec le semblable afin d'assurer sa continuité en tant que femme libanaise, celle-ci nous est apparue lésée dans sa féminité ainsi que dans sa liberté d'aimer.

L'amour, qui n'est pas une notion psychopathologique en soi nous est apparu une notion essentielle à développer parce que nous avons pensé que la transmission de l'interdiction de s'unir au différent entrave la liberté de la rencontre amoureuse du sujet héritier. La femme qui n'a jamais vécu la guerre civile nous est apparue face à une souffrance existentielle quand la question de la rencontre avec l'autre objet d'amour serait fortuite, hasardeuse... libre. C'est donc une question d'amour, de sa magie essentielle, qui est transmise de génération en génération depuis la guerre civile libanaise. L'amour qui, en temps de guerre est atteint dans son rôle, sa fonction et son essence se répercute dans la relation primaire mère-fille. Les études sur l'amour nous ont permis de saisir l'importance capitale de la nature de l'amour sur les assises narcissiques et la constitution de la fille. C'est donc à travers l'amour apanage de la relation narcissique et objectale- que nous avons choisi d'examiner la question de la transmission entre mère et fille dans l'après guerre civile.

Afin de rendre compte des aléas de cette transmission, nous nous sommes basés sur l'étude de cas d'adolescentes libanaises n'ayant jamais vécu la guerre civile et ayant une mère qui était présente au Liban pendant cette guerre. Nous avons choisi d'étudier deux figures de cas : celle d'une adolescente d'après-guerre ayant eu une mère au foyer pendant la guerre civile et celle d'une adolescente d'après-guerre ayant eu une mère combattante pendant la guerre civile. La violence de la transmission de l'interdiction de s'unir au différent entre mère et fille ne nous a pas semblé dépendre du rôle de la mère pendant la guerre civile.

Les théories sur : l'adolescence, accès à la féminité de la fille, la question de l'amour et de la subjectivation à l'adolescence nous ont permis de mieux cerner la problématique de la transmission de l'interdiction de s'unir aux différents entre mère et fille au niveau narcissique. Les adolescentes qui ont constitué nos études de cas nous sont apparues comme extension narcissique de la mère, femme des temps de guerre. A travers l'étude de la rencontre amoureuse à l'adolescence et des bouleversements psychiques sévères qu'elle génère, nous avons saisi l'impact dévastateur de la répétition et de l'interdiction d'aimer librement sur ce corps en devenir femme. Nous avons alors été amenés à penser que l'interdiction d'aimer librement se transmet dès les premiers temps de la vie, sous forme d'emprise sur le corps du bébé au sexe féminin. L'expression symptomatologique et le retournement des pulsions agressives envers soi -prégnant chez les adolescentes que nous avons rencontrées- seraient alors à entendre dans une dimension inter et transgénérationnelle. L'adolescente qui semble porteuse et vectrice d'un combat maternel si familier et simultanément si étranger – puisque non métabolisé d'une génération à l'autre- tentera, à travers ses symptômes, de s'extraire de la violence de la transmission maternelle et de se construire comme sujet désirant et désirable. Comme un sujet ayant droit (sans sentiments de honte et de culpabilité invalidants) à la magie de l'amour et à l'illusion nécessaire qui prévaut la rencontre amoureuse. La créativité à l'adolescence nous est apparue comme essentielle afin de pouvoir traiter cette transmission pathologique et de pouvoir se dégager de cet héritage aliénant, de pouvoir aimer librement, jouir de sa féminité sans la confondre avec celle du destin maternel tragique des temps de guerre. Ainsi, nous avons été amenés à penser que ce n'est qu'à travers la libération de l'amour que le sujet héritier aura la capacité de briser ce cercle vicieux. Partant des études sur la relation mère –fille, nous avons essayé de dégager ce qui se transmettrait d'une

mère, pour qui l'union au semblable fut une question de survie pendant la guerre civile à sa fille qui n'a jamais vécu la guerre. Nous avons pu penser que, l'amour maternel tout puissant, qui se voudrait dénué de haine et de sexualité mettra à mal l'amour dans la relation primaire. L'amour primaire parsemé de haine et de sexualité permettrait d'être organisateur et structurant et par le biais d'une « mère traductrice » il permettrait de penser la sexualité et de traiter la haine. Par la transmission de l'interdiction de s'unir au différent, c'est tout l'être de la femme qui n'a jamais vécu la guerre civile qui sera mis sous emprise maternelle et sous le tragique destin de l'identique. La séparation et la construction féminine sera donc mise à mal par cette transmission aliénante. La femme d'après guerre civile héritera d'une féminité sacrifiée au nom d'une guerre qu'elle n'a pas connue et la femme libanaise se retrouvera encore aujourd'hui, l'otage d'une guerre confessionnelle et sous le règne du patriarcat.

Somme toute, ce travail a voulu identifier les effets psychiques d'un événement collectif passé sur la formation de l'identité singulière sur la génération présente. Nous ne répéterons jamais assez que cette recherche ne se veut en aucun cas généralisable. Nous avons voulu ouvrir des pistes de réflexion afin de penser la transmission entre mère et fille dans un contexte d'après guerre civile libanaise. Il se pourrait qu'il soit plus « juste » de parler d'une transmission d'une féminité en guerre entre mère et fille dans l'après guerre civile libanaise et qui inclurait l'interdiction de s'unir au différent au lieu de parler de la transmission de l'interdiction de s'unir aux différents. D'aborder la question de la transmission entre mère et fille sous la question d'une féminité qui demeure sous les lois d'une guerre patriarcale et confessionnelle. Une féminité au féminin passé sous silence par une guerre masculine, une féminité lésée par cette obligation de s'unir au semblable afin de combattre et une féminité qui n'arrive pas à se dire de génération en génération... Mais, il est évident que dans ce cas, l'amour n'aurait plus la place centrale de cette thèse. Il se pourrait aussi que ce ne soit pas l'amour des premiers temps qui soit touché par cette transmission. Il se pourrait aussi que nous ne pouvons prétendre étudier ce qui se transmet de l'amour entre une mère et une fille sans bien comprendre la place qu'occupe le père dans cette transmission. Il se pourrait beaucoup de choses et nous avons longuement hésité dans l'écriture de cette thèse, surtout parce qu'il n'y avait pas de supports théoriques concernant la transmission entre mère et fille d'après guerre civile. Des études ont été menées sur les enfants et les femmes pendant la guerre civile, sur la transmission de la violence entre les pères anciens combattants de la guerre civile libanaise et leurs fils, sur les disparus de la guerre civile libanaise et le vécu de la

mère d'aujourd'hui par rapport à ses disparus. Mais qu'en est-il de ceux qui sont toujours présents ? Qu'en est-il de ces femmes qui se battent encore quotidiennement pour leurs droits civils, mais aussi leur droit d'aimer librement ? Nous avons donc voulu penser que l'issue de la guerre pourrait être l'amour et surtout l'amour de la femme libanaise puisque celui-ci signerait sa libération dans un Liban d'après-guerre. En pensant les choses ainsi, nous supposons que la guerre civile se perpétue principalement à travers la femme. Pour conclure, les hypothèses dans cette recherche peuvent être discutables, mais nous continuerons de penser que c'est à travers l'amour et la femme que le traumatisme de guerre et sa répétition pourraient prendre fin. L'héritière de cette interdiction pourrait alors se libérer d'une transmission pathologique de la guerre qui ne laisse aucune place à la femme et à l'amour. Ainsi, même si les hypothèses de ce travail sont encore quelque peu expérimentales, l'objectif principal de cette recherche fut de redonner la voix aux femmes libanaises, de leur rendre une place dans la société libanaise et de reconnaître leur rôle fondamental et indispensable pendant la guerre et dans son au-delà ; de souligner l'importance de la possibilité de la femme libanaise d'être libre en amour, libre d'être femme et libre de désirer à travers un corps féminin.

« *“Des funambules” : aucun nom ne décrit mieux les femmes arabes en ce moment de l’histoire. Funambules suspendues dans les airs, entre ciel et terre, sur une corde tendue entre misère et délivrance. Sans le moindre filet de sécurité en dessous.*

Et pourtant, me voici ; nous voici.

Des femmes arabes qui “ouvrent la bouche”. Qui “se défendent contre cette tendance pseudo-confort, ni n’épargnent les autres. Des femmes arabes qui disent NON .

Des femmes arabes qui, en un mot, tentent de franchir le gouffre.

Parviendrons-nous jamais de l’autre côté ? Je vous préviendrai si cela arrive.

Je vous le promets. »⁶⁶⁰

⁶⁶⁰ Haddad, J., *J’ai tué Schéhérazade, Confessions d’une femme arabe en colère*, Actes Sud, 2010

BIBLIOGRAPHIE

- ABDELOUAHED, H., « Ce voile qui cache la forêt », in *Topique*, N° 110, 2010
- ABDELOUAHED, H., *Figures du féminin en Islam*, Paris, PUF, 2012
- ABDELOUAHED, H., *La visualité du langage*, Paris, L'Harmattan, 1998
- ABDELOUAHED, H., « Une si inquiétante familiarité », *Cliniques méditerranéennes*, N° 87, 2013
- ABDELOUAHED, H., *Les femmes du prophète*, Paris, Seuil, 2016
- ABRAHAM, N. ; TOROK, M. (1978) *L'écorce et le noyau*, Paris, Aubier Flammarion, 2003
- ACCAD E., « Guerre et sexualité dans le roman libanais » in *Les Cahiers du GRIF*, N° 43-44, Liban, 1990
- ACCAD, E., *Des femmes, des hommes et la guerre*, Fiction et réalité, Paris, Coté-Femmes, 1993
- AFFAYA, M.N.E., « L'interculturel ou le piège de l'identité », in *Afers Internacionals*, N° 36, 1997
- AITZPEA, L., « La mémoire de la guerre civile espagnole : le poids du silence », in *Éthnologie française*, 2007/3 Vol. 37
- ALTOUNIAN, J., *L'intraduisible : Deuil, mémoire, transmission*, Paris, Dunod, 2005
- ALTOUNIAN, J., *La survivance : Traduire le trauma collectif*, Paris, Dunod, 2000
- AMINE MERHI, EL, A., « Violence religieuse et idéologique. Le cas du Liban », *Pourquoi la violence des adolescents ?* ERES, 2001
- ANDRE, J., (sous la direction de), *Mères et filles la menace de l'identique*, PUF, 2003
- ANDRE, J., *Aux origines féminines de la sexualité*, PUF, 2004
- ANDRE, J., (sous la direction), *La folie maternelle ordinaire*, PUF, 2006

- ANDRE, J., *Les désordres du temps*, Paris, PUF, 2010
- ANDRE, J., DREYFUS ASSEO, S., (Collectif), *La folie maternelle ordinaire*, édition PUF, 2006
- ANDRE, S., *Que veut une femme ?*, Points essais, 1995
- ANZIEU, A. *La femme sans qualité : Esquisse psychanalytique de la féminité*, Paris, Dunod, 2004
- ANZIEU D., *Les enveloppes psychiques*, Dunod, 1987
- ASSOUN, P-L. *Freud et la femme*, Paris, Payot et Rivages, 2003
- ASSOUN, P-L. *Leçons psychanalytiques sur masculin et féminin*, POCHE, 2005
- ASSOUN, P-L., « L'introuvable identité. Destins freudiens de l'identification », *Rue Descartes* 4/2009 N° 66
- ASSOUN, P-L. ; ZAFIROPOULOS, M., *La haine, la jouissance et la loi*, Paris, Anthropos, Economica, 1985
- AULAGNIER, P., (1975), *La violence de l'interprétation. Du pictogramme à l'énoncé*, Paris : PUF, Le fil rouge, 2003
- AULAGNIER, P., (1979) *Les destins du plaisir : aliénation, amour, passion*, PUF, 2009
- AULAGNIER P., *Le désir et la perversion*, Paris, Du Seuil, 1967
- AULAGNIER, P., « Se construire un passé », in *Le narcissisme à l'adolescence, Journal de la psychanalyse de l'enfant*, n°7, Centurion, 1989
- AZAR F., *Constitution identitaire et appartenance confessionnelle au Liban*, L'Harmattan, 1999
- BACQUE, M-F., Abord et psychothérapie individuelle d'adultes et d'enfants présentant un deuil post-traumatique. *Etudes sur la mort*, N°123, 1/2003
- BALSAMO, M., « Ruines. Parcours de la destructivité », *Topique*, vol. 91, N° 2, 2005
- BARANES J., « Penser le double », in *Revue Française de Psychanalyse*, 5, VOL 66, 2002

- BARTHES, R., *Fragments d'un discours amoureux*, Paris, Collection « Tel Quel », Paris, Seuil, 1977
- BENGHOZI J-P, « La violence n'est pas l'agressivité : une perspective psychanalytique des liens », in *Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe*, N° 55, 2/2010
- BENHAÏM, M., *La folie des mères. J'ai tué mon enfant*. Paris, Imago, 1998
- BENSIDOUN, B., « Les inséparables », *Adolescence*, vol. t.35 2, N°2, 2017
- BENYAMIN, M., *Le travail du préconscient à l'épreuve de l'adolescence: approches psychanalytiques et psychosomatiques*, Paris, PUF, 2013
- BERNAT, J., «Psyché n'est qu'après-coup» (les temporalités psychiques), in *Cahiers d'études germaniques, Le thème de l'après-coup (Nachträglichkeit)*, N° 57, Toulouse, 2/2009
- BERNATEAU, I., « La séparation, un concept pour penser les relations précoces et leur réaménagement à l'adolescence », *La psychiatrie de l'enfant*, vol. 51, N°. 2, 2008
- BEYDOUN, A., « Identité confessionnelle et temps social chez les historiens libanais contemporains », in *Revue française de science politique*, 36^e année, N°2, 1986.
- BION, W. R. (1982). « Attaques contre les liens », *Nouvelle revue de psychanalyse*, 25, Paris, Gallimard.
- BLOCH G., « Georges Devereux et la question de l'identité », in *Le Coq-héron*, N°190, 3/2007
- BOKANOWSKI, T. ; GUIGNARD, F., (Sous la direction de), *Relation mère fille, entre partage et clivage*, In Press, 2012
- BOKANOWSKI, T., « Traumatisme, traumatique, trauma », *Revue Française de Psychanalyse*, VOL 60, 2002
- BOONS, M-C., « La psychanalyse et la question de l'amour », in *Le Bulletin Freudien* N° 37-38, 2001
- BOSZORMENYI-NAGY, I., (1980). *Psychothérapies familiales*. Paris, PUF, 2001

BOUATTA, C., « Violences, traumatismes et prise en charge psychologique », in Annie Élisabeth Aubert et Régine Scelles, Dispositifs de soins au défi des situations extrêmes ERES « Études, recherches, actions en santé mentale en Europe », 2007

BOUATTA, C., « Violence maternelle et emprise », *Dialogue*, VOL. 198, N°4, 2012

BOUGHABA, G., (Thèse) *L'exogamie libanaise*, 2007

BOURSEUL, V., « Anatomie et destin du « genre » chez Freud et quelques contemporains », in *l'évolution psychiatrique*, 2015, Vol 80, N° 2

BRUN, D. *La maternité et le féminin*, Denoël, Espace Analytique, 1990

BUTLER J., (2004) *Défaire le genre*, Paris, Amsterdam, 2012

Butler, J., *Ce qui fait une vie : Essai sur la violence, la guerre et le deuil*, Paris, Zones, 2010

BYDLOWSKI, M., *La dette de vie. Itinéraire psychanalytique de la maternité*, Paris, PUF, 1997.

BYDLOWSKI, M., « Désir d'enfant, désir de grossesse », in *Psychopathologie du bébé*, (sous la direction de) S.Lebovici, F.Weil-Halpern, Paris, PUF, 1989

CAHN, R., « Subjectivité et subjectivation », *Adolescence*, 2004/4 N° 50

CAMMARERI, C., *Amour maternel ou sublimation de femmes. Des écrivaines interrogent altérité, maternité et création*. ERES, 2012

CARBONE, P., « Héros et adolescents. Question de vie et de mort », *Adolescence*, T.31, N°2, 2/2013

CATHELINEAU P-C., *Guerre et identités*, 1992

CATAO, I., « Voix, Parole et Langage, la clinique psychanalytique de ceux qui ne parlent pas » in *Oxymoron*, Création(s)-Sujet(s), Penser la clinique, 2009-2010

CHABERT, C. *Le féminin mélancolique*, PUF, 2007

CHABERT, C., *Névroses et fonctionnements limites*, Paris, Dunod, 1999

CHABERT, C., « La psychanalyse au service de la psychologie projective », in *Psychologie clinique et projective*, vol. 7, N° 1, 2001

CHANTAL, J., « L'histoire ou le royaume de la mémoire », in *Bacon et la promotion des savoirs*. PUF, 2010

CHAMOON, M., « Islam et Psychanalyse dans la culture arabo-musulmane », in *Pratiques psychologiques* 11, 2005

CHASSEGUET-SMIRGEL, J. (sous la direction), *La sexualité féminine*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1964

CHERKI A., « Ni honte, ni gloire », in *Actualité du trauma*, ERES, 2002

CHERKI A., *La frontière invisible*, Elema, 2006

CHAGNON, J-Y ; DAYAN, J., « « Délinquance et féminin » », *Adolescence*, vol. t.36 1, no. 1, 2018

CHAGNON, J-Y, ET AL. « Vicissitudes de l'intégration du féminin », *Adolescence*, vol. t.36 1, no. 1, 2018

CICCONI A., *La transmission psychique inconsciente*, Dunod, 1999

CICCONI, A.; FERRANT, A., *Honte, culpabilité et traumatisme*, Paris, Dunod. 2015

COMBE, C., « Narcissisme de vie, narcissisme de mort : André Green, lecteur d'André Green », in Marie-Claire Durieux *et al.*, *Le narcissisme*, Presses Universitaires de France « Monographies de psychanalyse », 2002

CORM G., *Le Proche-Orient éclaté*, Paris, La Découverte, 2007

COUCHARD, F., *Emprise et violence maternelles. Etude d'anthropologie psychanalytique*, Paris, Dunod, 1991.

COUCHARD, F., « « On bat une fille » : illustration d'un fantasme masochiste dans la culture musulmane », *Revue Française de Psychanalyse*, 1993

COURNUT-JANIN M. ; COURNUT J., « La castration et le féminin dans les deux sexes » *Revue française de psychanalyse* N°57, 5/1993

COURNUT-JANIN, M., « Le premier rouge à lèvres ou la peur de la féminité chez les parents de l'adolescente », *La Psychiatrie de l'Enfant*, 1998

CUPA, D. (sous la direction de). *Psychanalyse de la destructivité*, EDK, Paris 2006

DAKOVANOU X, « Quand l'âme chante. La voix mélodique et son pouvoir affectif », in *Topique*, N° 120, 3/2012

DANON-BOILEAU, L., « L'après-coup : devenir miraculeux du trauma ou coup d'épée dans l'eau ? », *Revue française de psychanalyse* 2006/3 Vol. 70

DAVID, C., *L'état amoureux. Essais psychanalytiques*, Paris, Payot, 1971

DAYAN, J., « Le puzzle de la délinquance des jeunes filles : un champ de recherches ouvert », *Adolescence*, vol. t.36 1, N°1, 2018

DECOURT, P., « L'identité et la perte » in *Revue française de psychanalyse*, vol 63, N°4, 1999

DEJEUX, J., *La littérature magrébine d'expression française*, PUF, Paris, 1992

DELCOURT, T., « L'acte artistique, un acte d'amour ? », *L'information psychiatrique*, vol. volume 86, N°. 8, 2010

DENIS, P., *Emprise et satisfaction*, Paris, PUF, 1997

DENIS, P., *Le narcissisme*. PUF, 2015

DETIENNE, M., « Des métamorphoses de l'autochtonie au temps de l'identité nationale », *Cités*, vol. 37, N°1, 2009

DETIENNE, M., *L'identité nationale, une énigme*, Gallimard/Folio histoire, France, 2010

DEUTSCH H., « Le masochisme féminin et sa relation à la frigidity », *Féminité Mascarade*, études réunies par M.-C. Hamon, Paris, Seuil, 1994.

DIATKINE, R., « Du traitement analytique à la période de latence. Réflexions sur les traitements à la période de latence », *La Psychiatrie de l'Enfant*, 1979.

DONNET, J-L., « L'après-coup au carré », *Revue française de psychanalyse* VOL 70, 3/2006.

DREYFUS, S., « Le féminin, de l'identique à l'identité », in *Revue française de psychanalyse*, VOL 67, 1/2003

DROUIN-HANS, A-M., « Identité », in *Le Télémaque*, N° 29, 1/2006

DUFOUR, V., LESOURD, S., « L'énonciation n'est pas la parole. À propos d'un cas d'inceste », *Cliniques méditerranéennes*, N° 75, 1/2007

EIGUER, A., « Transmission psychique et trans-générationnel », *Transmission biologiques, transmission psychiques*, N°60, 2011

EIGUER, A., *Le générationnel : approche en thérapie familiale psychanalytique*, Paris, Dunod, 1997

EIGUER, A., *La parenté fantasmatique*, Dunod, 1993

EMMANUELLI, M., « Incidences du narcissisme sur les processus de pensée à l'adolescence », *La Psychiatrie de l'Enfant*, N°1, 1994

EMMANUELLI, M. « Adolescence : se séparer de quoi, de qui ? », *Les séparations. Victoires et catastrophes. Paris*, ERES, 2013

EURIPIDE, « Médée » in *Tragédie complètes I*, Folio Classique, 2011

FAURE-PRAGIER S.; GUIGNARD F. ; SCHAEFFER J.; Cournut-Janin M.; (Collectif), *Clés pour le féminin. Femme, mère, amante et fille*, PUF, Coll « Débats de psychanalyse », 1999

FERENCZI, S., (1929), L'enfant mal accueilli et sa pulsion de mort, *Psychanalyse t. 4*, Paris, Payot, 1982

- FERENCZI, S., (1932), « Réflexion sur le traumatisme » in *Œuvres complètes*, IV (1927-1933), Paris, Payot, 1982
- FERENCZI, S. (1932). « Confusion de langue entre les adultes et l'enfant », *Psychanalyse*, IV, Paris, Payot, 1990.
- FERRAND, M., *Féminin, Masculin*, Edition, Paris, La Découverte, 2004
- FERRARO, F., ET NUNZIANTE, A., *L'espace creux et le corps saturé*, Paris, Ed. Des femmes, 1990
- FISCHER, G-N., *Les blessures psychiques*. Paris, Odile Jacob, 2003
- FREUD S., BREUER.J (1895), *Études sur l'hystérie*, Paris, PUF, 1967.
- FREUD, S. (1905), *Trois Essais sur la théorie sexuelle*, Paris, Gallimard, 1987
- FREUD, S., (1908), « La morale sexuelle « culturelle » et la nervosité moderne », *Œuvres complètes*, V. VIII (1906-1908), Paris, PUF, 2007
- FREUD, S., (1910), *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci*, Paris, Gallimard, 1987
- FREUD, S., (1911), « Formulation sur les deux principes du cours des événements psychiques » in *Résultats, idées, problèmes*, Tome 1, Paris : PUF, 1985
- FREUD, S., (1911), « Remarques psychanalytiques sur l'autobiographie d'un cas de paranoïa : Dementia Paranoides. (Le président Schreber) », in *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1993.
- FREUD, S., (1912), « Psychologie de la vie amoureuse », in *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1999
- FREUD, S. (1912-13), *Totem et tabou, quelques concordances entre la vie psychique des sauvages et celle des névroses*, Paris, Gallimard, 1993
- FREUD, S. (1913). « La disposition à la névrose obsessionnelle », in *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1973
- FREUD, S. (1914). « Pour introduire le narcissisme », in *La vie sexuelle*. Paris, PUF, 1999

FREUD, S., (1915), « Considérations actuelles sur la guerre et sur la mort » in *Essais de psychanalyse*, Paris, PAYOT, 1981

FREUD, S. (1915) « Pulsions et destin des pulsions » in *Métapsychologie*, Paris, Gallimard, 1968

FREUD, S., (1917), *Deuil et mélancolie*, Paris, Payot, coll. "Petite Bibliothèque Payot", 2011

FREUD, S., (1918), « Le tabou de la virginité », in : *La vie sexuelle*. Paris, PUF, 1999

FREUD S., (1915-16, 1916-1917), *Nouvelles conférences sur la psychanalyse, Les diverses instances de la personnalité psychique*, Gallimard, 1971

FREUD, S. (1919), « L'inquiétante étrangeté » in *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, Saint – Amand, Folio essais, 2008

Freud S. (1919), Un enfant est battu, in *Névrose, psychose et perversion*, PUF, Paris, 1973

FREUD S., (1920), *Au-delà du principe de plaisir*, Paris, PAYOT, 2010

FREUD S, (1921), *Psychologie des foules et analyse du moi*, Paris, Payot, 1981

FREUD, S., (1922) « Tête de Méduse » in *Résultats, idées, problèmes*, T. II, PUF, 1985

FREUD, S., (1923) « L'organisation génitale infantile » in *La vie sexuelle*, PUF, 1999

FREUD, S., (1923), « Le Moi et le Ça », in *Essais de psychanalyse* Paris, Payot, 1999

FREUD, S. (1924) « Le problème économique du masochisme » in *Névroses, psychoses et perversions*, PUF, 1973

FREUD, S., (1925), « Quelques conséquences psychiques de la différence anatomique entre les sexes » in *la vie sexuelle*, PUF, 1999

FREUD, S. (1926)., *Inhibition, symptôme et angoisse*, Paris, PUF, 1986

FREUD, S., (1926), *La question de l'analyse profane*, Gallimard, 1998

FREUD, S. (1927) *L'avenir d'une illusion*, Paris, PUF, 2008

FREUD, S., (1928), « Dostoïevski et le parricide » in *Résultats, idées, problèmes, Tome II*, PUF, 1985

FREUD, S., (1929), *Le Malaise dans la culture*, Paris, PUF, 1995

FREUD, S., (1932) « La féminité » in *Nouvelles conférences sur la psychanalyse*, Gallimard, 1971

FREUD S., (1933), « Pourquoi la guerre ? » in *Résultats, idées, problèmes*, PUF 1985

FREUD, S., (1937) « Analyse avec fin et analyse sans fin », in *Résultats, idées, problèmes*, T. II, PUF, 1985

FREUD, S., (1938), « Le clivage du moi dans le processus de défense », In *Résultats, idées, problèmes*, T. II, PUF, 1985

FREUD, S., (1939), *L'Homme Moïse et la religion monothéiste*, Payot, 2014

GALLANO, G., « Des liens qui tuent : us et abus du fantasme dans un couple », *L'en-je lacanien*, N°1, 1/2003

GAMPEL, Y., *D'une génération, l'autre – L'intergénérationnel en psychopathologie et en psychanalyse aujourd'hui*, Paris, In Press, 2014

GAMPEL, Y., *Ces parents qui vivent à travers moi, les enfants des guerres*, Paris Fayard, 2005

GERMANOS GHAZALY, L., « Imago narcissique, trouble et hystérie chez la femme libanaise », in *société libanaise de psychanalyse*, 2002

GODFRIND, J., *Comment la féminité vient aux femmes*, Paris, PUF, Épîtres, 2001

GOLSE, B. « Le maternel et le féminin au regard de la bisexualité psychique », in *Fonctions maternelle et paternelle*, ERES, 2004

GORI R. ; HOFFMANN C. ; HOUBBALLAH A., *Pourquoi la violence des adolescents ?*, Toulouse, ERES « Hors collection », 2001

GOVRIN, M., « Martyrs ou survivants? Réflexions sur la dimension mythique de la « guerre pour l'histoire » », *Les Temps Modernes*, vol. 624, N° 3, 2003

GRANJON, E., *Quelles transmissions autour des berceaux ?* ERES, 2010

GRANJON E., « La Boîte de Pandore. Que reste-t-il de l'espérance ? », *Le Divan familial*, 28, 2012

GREEN, A., *Narcissisme de vie, narcissisme de mort*, Paris, Éditions de Minuit, 1983

GREEN, A., *La folie privée*, Paris, Gallimard, 1990

GREEN, A., (sous la direction de) *Le négatif. Travail et pensée. L'Esprit du temps*, 1995

GUILLAUMIN, J., « L'adolescence et la séparation. La position amoureuse comme défense contre la dépression par mise en réserve des deuils ineffectués et ses échecs suicidaires », in *Affliction. Monographie de la revue Adolescence*, Philippe Gutton, GREUPP, 1999

GUILLAUMIN, J., « Besoin de traumatisme et adolescence. Hypothèse psychanalytique sur une dimension cachée de l'instinct de vie » in *Adolescence*, N°3, 1985

GUTTON P., « Originalité et bourgeoisie », in *Adolescence*, 2007

GUTTON, P., *Le pubertaire*, PUF, Le fil rouge, 1991

HAINEAULT, D-L, *Fusion mère-fille – s'en sortir ou y laisser sa peau*, Paris, Puf, 2006

HANUS, M., *La résilience : à quel prix?*, Paris, Maloine, 2002

HEENEN-WOLFF, S., *Psychanalyse pour une certaine liberté*. Paris, De Boeck Supérieur, 2007

HEIDEGGER, M., (1950), « La chose », in *les Essais et conférences*, T.E.L. Gallimard, Paris, 1980.

HERACLITE., (vers 540 av. J-C) *Fragments*, Paris, PUF, 1998

HÉRITIER, F., *Masculin / Féminin. La pensée de la différence*, Paris, Odile Jacob, 1996.

- HÉRITIER, F., *Hommes, femmes : la construction de la différence*, Le Pommier, 2005
- HÉRITIER, F., *Le sel de la vie*, Paris, Odile Jacob, 2012
- HOMERE, (entre 850 et 750 avant JC), *Iliade*, Gallimard, Paris, 1975
- HOUBBALLAH, A., *Destin du traumatisme : comment faire son deuil*. Paris, Hachette, 1998
- HOUBBALLAH, A., *Le virus de la violence : la guerre civile est en chacun d'entre nous*, Paris, Albin Michel, 1996
- HURSTEL, F., « Malaise dans la filiation paternelle : que devient la fonction du tiers ? », *Cliniques méditerranéennes*, vol. 64, N° 2, 2001
- HURSTEL, F., « Le regard du père », *Adolescence*, VOL 49, N° 3, 2004
- ISRAËL, I., *L'hystérique, le sexe et le médecin*, Paris, Masson, 1976
- JEAMMET, P., « Spécificités de la psychothérapie psychanalytique à l'adolescence », *Psychothérapies*, VOL 22, N° 2, 2002
- JEAMMET, P., « La violence à l'adolescence », *Adolescence*, N° 30, 1997
- JEAMMET, P., 1990, « Fonctionnement psychique à l'adolescence et travail de représentation », in *Rorschachiana*, tome XVII, 1991
- KAËS, R., *Dénis collectifs et mémoire travail de l'intersubjectivité*, Paris, 2010
- KAËS, R., « Le problème psychanalytique du générationnel : objets, processus et dispositifs d'analyse », *In Filigrane*, VOL 11, N°1, 2002
- KAËS R. ET AL. *Transmission de la vie psychique entre les générations*, Paris, Dunod, 2003
- KAËS, R., *Les Alliances inconsciente*, Paris, Dunod, 2009
- KAËS, R., *Le complexe fraternel*, Paris, DUNOD, 2008
- KAHI, A., « Modèles d'addiction chez l'adolescent libanais. Problèmes et perspectives », in

Pourquoi la violence des adolescents ?, ERES, 2001

KAMIENIAK, I. « Féminin et féminité », *Revue française de psychanalyse*, vol. 67, N°2, 2003

KASSIR, S., *Considérations sur le malheur arabe*, Babel, 2008

KERNIER De N., ABE, Y., « Meurtre héroïque et identité hybride à l'adolescence », *Adolescence*, T.31, N° 2, 2/2013

KESTEMBERG E., *L'adolescence à vif*, PUF, 1999

KHAIR-BADAWI M-T., (1986), *Le désir amputé, vécu sexuel de femmes libanaises*, L'harmattan, Paris, 2000

KHAIR-BADAWI M-T ; SOBH A ; NACOUS L.C ; CHAMOUN I.A et al., (Colloque), *La femme libanaise témoin de la guerre*, Ligue des états arabes, mission de Paris, Beyrouth, 1989.

KHOURY, M., « L'avant-gout de l'après coup », in *Association libanaise Pour le Développement de la Psychanalyse*, Beyrouth, 2009

KLEIN, M., (1932), *La psychanalyse des enfants*, Quadrige PUF, 2009

KLEIN, M., (1934), « Contribution à l'étude de la genèse des états maniaco-dépressifs », *Deuil et dépression*, Paris, Payot et Rivages, 2004

KLEIN, M. ; RIVIERE, J., (1937) *L'amour et la haine*, Paris, Payot et rivages, 2001

KNIBIEHLER, Y., *Inceste, lorsque les mères ne protègent pas leurs enfants*, Erès, Toulouse, 2013

KNIBIEHLER, Y., *Histoire des mères et de la maternité en occident*. Paris, PUF, 2000

KOFMAN, S., *L'énigme de la femme : la femme dans les textes de Freud*, Paris, Galilée, 1980

KOFMAN, S., *Paroles suffoquées*, Galilée, 1987

KONICHECKIS, A., *De génération en génération : la subjectivation et les liens précoces*, Paris,

PUF, 2008

KONICHECKIS, A., « Subjectivation, vrai self et personnalisation », *Carnet Psy*, N°109, 2006

KONICHECKIS, A., « Paradoxes et fonctions narcissiques de la filiation », *Cliniques méditerranéennes*, N°63, 2001

KRISTEVA, J. *Le génie féminin : Mélanie Klein*, Folio Essais, 2000

KRISTEVA, J., *Histoires d'amour*, Gallimard, 1985

KRISTEVA, J. « La traversée de la mélancolie », *Figures de la psychanalyse*, VOL 4, N°1, 2001

KRISTEVA, J., *L'avenir d'une révolte*, Paris, Flammarion, 2012

KÜCHENHOFF, J., « Traumatisme conflit, représentation. Traumatisme et conflit – une opposition ? », *Revue française de psychanalyse*, VOL 70, 2/ 2006

LACAN, J., (1949), « Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je », in *Ecrits I*, Seuil, Points, 1966

LACAN, J., *Le Séminaire. Les Ecrits techniques de Freud, tome I*, Poche, 1998

LACAN, J., *Le Séminaire, Livre XX (1972-1973)*, Encore, Paris, Le Seuil, 1975

LAPLANCHE, J., PONTALIS, J-B., *Vocabulaire de la psychanalyse*, Quadrige/PUF, 2002

LAURU D., ET AL., *Figures du père à l'adolescence, Enfances & PSY*, ERES, 2004

LEBIGOT, F., « Le traumatisme psychique », in *Revue francophone du stress et du trauma*, Bruxelles, Temps d'arrêt, 2004

LEBOVICI, S., « La théorie de l'attachement et la métapsychologie freudienne ». In *Devenir*, VOL 4, N°4, 1992

LEGENDRE, P., « *Le crime du caporal Lortie. Traité sur le Père.* », Fayard, 1994

LEGENDRE, P., *L'Inestimable objet de la transmission*, Paris, Fayard, 2004

- LE GUEN, A., *De mères en filles. Imagos de la féminité*, Paris, PUF, 2001
- LE GUEN, C., « De la mort à la vérité », in *Revue Française de Psychanalyse*, N°56, 1/1992
- LEHMAN, J-P., *Comprendre Winnicott*, Paris, Armand Colin, 2009
- LELEU, G., *L'écologie de l'amour*, Flammarion, 2001
- LESOURD, S., « Reconstruction narcissique du moi adolescent », in *Figures de la psychanalyse*, N°9, 1/2004
- LESOURD, S., « Une société du maternel », *Comment taire le sujet ? Des discours aux parlottes libérales*. ERES, 2006
- LESOURD, S., *Adolescences... Rencontre du féminin. Essai psychanalytique sur la différence des sexes*. ERES, 2009
- LESOURD, S., « Violences réelles de l'adolescence », *Pourquoi la violence des adolescents ?*, ERES, 2001
- LESOURD, S. « Le féminin à l'adolescence : constitution d'un lieu », *Adolescence*, VOL 60, N°2, 2007
- LESOURD, S., *Le féminin : un concept adolescent ?* ERES, 2001
- LESOURD, S., *La construction adolescente*. Ramonville Saint-Agne : ERES, 2005
- LEQUESNE, J., (sous la direction de), *Voix et psyché*, L'Harmattan, 2003
- MARCELLI, D., « La « trace anti-mnésique ». Hypothèses sur le traumatisme psychique chez l'enfant », *L'information psychiatrique*, Vol 90, 6/2014
- MARTY F. « Adolescence et émotion, une affaire du corps », *Enfance et Psy*, 2010
- MARTY, F., « Traumatisme, une clinique renouvelée », *Le Carnet PSY*, N° 155, 6/2011
- MARTY, F., *Le jeune délinquant*, Paris, Payot, 2002

- MATHA, C., « Figures traumatiques de la séparation à l'adolescence : de la répétition à l'élaboration », *Psychologie clinique et projective*, N° 16, 1/2010
- MERINI, A.F., « Corps de la femme entre sacralité et désymbolisation », *Pourquoi la violence des adolescents*, ? ERES, 2001
- MERINI, A.F., « Le nom et le féminin », in *La clinique lacanienne*, N°8, 1/2005
- MERMIER F. ; VARIN C., (sous la direction de), *Mémoires de guerres au Liban (1975-1990)*, Sindbad Actes Sud, Paris, 2010
- MIEDZYRZECKI, V., Argument, in *Revue Française de Psychanalyse*. Tome LXIII, 1999
- MIELI, P., « Les temps du traumatisme » in *Actualité de l'hystérie*, Erès, Paris 2001
- MIJOLLA DE. A., (1998), *Dictionnaire internationale de la psychanalyse*, Paris, Fayard/pluriel, 2002
- MIJOLLA-MELLOR DE, S., « L'amour peut-il être sublimé ? », *Topique*, VOL 90, N°1, 2005
- MIJOLLA-MELLOR De, S., *La mort donnée. Essai de psychanalyse sur le meurtre et la guerre*. PUF, 2011
- MOUGHANIE, H., « Parade amoureuse dans Beyrouth », in *La pensée de midi*, N° 17, 1/2006
- MOSCOVITZ, J-J., « Cote d'Adam, sexualité et désir du psychanalyste » in *Psychanalyse actuelle*, Mars 2007.
- NASIO, J-D, *Le livre de la douleur et de l'amour*, Petite Bibliothèque PAYOT, 2003
- NASIO, J-D., *Cinq leçons sur la théorie de Jacques Lacan*. Paris, Rivages. 1992
- NAOUR LE, J-Y., « Épouses, marraines et prostituées : le repos du guerrier, entre service social et condamnation morale », in *Combats de femmes 1914-1918. Les femmes, pilier de l'effort de guerre*. Autrement, 2004
- NASSIKASS, K., (sous la direction de), *Le trauma entre création et destruction*, L'Harmattan ,

Paris , 2004,

NICOLO A-M ; STRINATI E., «Transmission du traumatisme et défense transpersonnelle dans la famille », in *Cahiers critiques de thérapie familiale et de pratiques de réseaux*, N° 38 1/2007

PARAT, H., « Le corps de l'amour », in *Revue française de psychosomatique*, VOL 40, N°2, 2011

PASCHE, F., *À partir de Freud*, Paris, Payot, 1955

RIBAS, D., « Pourquoi la paix ? », in *Revue française de psychanalyse*, VOL 80, N°1, 2016

RICHARD, F, *Troubles de la personnalité. Troubles des conduites*, Paris, GREUPP, 1999

RICŒUR, P., *Temps et récit, Tome 3, Le temps raconté*, Paris, seuil, 1985

RICŒUR, P., *Soi-même comme un autre*. Paris, Seuil, 1990

RICOEUR, P., « Lacan, l'amour », *Psychanalyse*, vol. 10, no. 3, 2007

RICOEUR P., *La Mémoire, l'Histoire, l'Oubli*, Seuil, Paris, VOL10, N°3, 2000

ROUDINESCO E. ET PLON M., *Dictionnaire de la psychanalyse*, Paris, Fayard, 2011

ROUSSILLON, R., *Agonie, clivage et symbolisation*. Paris, PUF, 1999

ROUSSILLON, R., « Historicité et mémoire subjective. La troisième trace », *Cliniques méditerranéennes*, VOL67, N°1, 2003

ROUSSILLON, R., « Le Moi-peau et la réflexivité », *Le Carnet PSY*, VOL 118, N°5, 2007

ROUSSILLON, R., « La dépendance primitive et l'homosexualité primaire «en double », in *Revue française de Psychanalyse*, VOL 68, 2004

SAFOUANE, M., « Amour et altérité », in *Cliniques méditerranéennes*, VOL69, N°1, 2004

SAINT AUGUSTIN, *La mémoire et le temps*, Mille et une nuits, Poche, 2004

SCARFONE, D., « L'impassé, actualité de l'inconscient », *Revue française de psychanalyse*, VOL. 78, 5/2014

SCHAEFFER, J., *Le refus du féminin*. Paris, PUF, 2013

SCHAEFFER, J., Peur et conquête du féminin à l'adolescence dans les deux sexes, *Adolescence*, T.25, 2007

SCHNEIDER, M., *Le paradigme féminin*, Paris, Flammarion, 2004

SCHWERING, K-L., « L'idéal en quête d'identité. Idéalisation et désidéalisation de l'enfant à l'adulte », *Cahiers de psychologie clinique*, VOL 36, N°1, 2011

SCOTT, J. W., *De l'utilité du genre*, Fayard, Paris, 2012

SIDOIT, V., « Souvenirs inoubliables », *Psychanalyse*, N°33, 2/2015

SMADJA, C., « La dépression essentielle, trace négative de la mémoire psychosomatique », in *Corps, acte et symbolisation*, De Boeck Supérieur, 2008

TERNYNCK, C., « L'épreuve du féminin à l'adolescence », Paris, Dunod, 2000

TERNYNCK, C. « Réflexions sur les homosexualités féminines à l'adolescence », *La lettre de l'enfance et de l'adolescence*, VOL 45, N°3, 2001

TISSERON, S., « Les violences dans la famille à la lumière des traumatismes vécus par les générations précédentes : catastrophes et secrets », in *Revue internationale de psychanalyse du couple et de la famille*, 2008

TOURAINÉ, A., *Critique de la modernité*, Paris, Librairie Arthème Fayard, 1992

VASCONCELLOS-BERNSTEIN, D., « Identité sexuelle : les angoisses spécifiques à la masculinité et à la féminité », in *L'Information psychiatrique*, VOL. 88, N°9, 2012

VACHERET C., *Le groupe, le temps et l'affect*, L'Harmattan, Paris, 2010

VERON, J., *Le Monde des femmes. Inégalité des sexes, inégalité des sociétés. L'épreuve des*

faits, Paris, Seuil, 1997

VEURIOT, J-P., « Les psychoses et l'anticonflictualité. L'apport de P.-C. Racamier », in *Ambivalence. l'amour, la haine, l'indifférence*. PUF, 2006

VOGIATZOGLU, K., « Médée, une lecture de la haine à la lumière de la clinique mère-enfant », in *Recherches en Psychanalyse*, 2010

WAINTRATER R., « Refus d'hériter: la transmission au regard du génocide », In *L'Esprit du temps, Champ psy*, N° 60, 2/2011

WINNICOTT, D-W., *La crainte de l'effondrement et autres situations cliniques*, Gallimard, 2000

WINNICOTT, D-W., *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Paris, Payot, 1989.

WINNICOTT D-W., *Jeu et réalité, l'espace potentiel*, Gallimard, Folio, 2004

WINNICOTT, D-W., « Clivage des éléments masculins et féminins chez l'homme et chez la femme », in *Nouvelle revue de psychanalyse*, N°7, Gallimard, 1973

WINNICOTT, D-W., *Processus de maturation chez l'enfant, Développement affectif et environnement*, Paris, Payot, 1989

WINTER, J-P., « Le grand amour », *La lettre de l'enfance et de l'adolescence*, VOL. 45, N° 3, 2001

ZAFIROPOULOS, M., *La question féminine de Freud à Lacan – La femme contre la mère*, Paris, PUF, 2010

ZAJDE, N., ET TOBIE N., « Traumatisme sans métamorphose n'est que suspension du temps », *Nouvelle revue de psychosociologie*, VOL. 19, N°1, 2015

ZALTZMAN N., *La résistance de l'humain*, Paris, PUF, Petite bibliothèque de psychanalyse, 1999

ZONABEND, F., (1975) « Pourquoi nommer, "L'identité" », Séminaire dirigé par Claude Lévi Strauss, In: *L'Homme*, 1978

ROMANS, POEMES, DOCUMENTAIRES, FILMS ET PIECES DE THEATRES

- DARWICH, M., (1986), « Et nous aimons la vie », in *La poésie palestinienne contemporaine*, (sous la direction de) Abdellatif Laâbi, Le Temps des Cerises. 2002
- DARWICH, M., (1964), « Carte d'identité », in *Poèmes palestiniens*, Paris, Les Éditions du Cerf, 1989
- DARWICH, M., « Un jour viendra », in *Ne t'excuse pas*, Actes Sud, 2006
- DJEBAR, A., *Ces voix qui m'affligent*, Albin Michel, Paris, 1999
- DURANT, M., (Documentaire), « Jocelyne Koueiry, chef de guerre libanaise », in *Les femmes et la guerre*, 2000
- ELUARD, P., (1942), « Un compte à régler », *Œuvres complètes*, Tome II, Gallimard, 1968
- GIBRAN KHALIL, G., « Mon Liban », *Milles et une nuit*, Babelio, 1991
- GIBRAN, KHALIL, G., *Orages*, Presse de la renaissance, 2007
- HADDAD, J., *J'ai tué Schéhérazade, Confessions d'une femme arabe en colère*, Actes Sud, 2010
- HADDAD, J., « Lorsque je devins fruits », in *Lézardes et murmures*, 2011
- KHALIFA, S., (1990), *L'impasse de Bab Essaha*, Alger, Elyzad Poche, 2015
- LABAKI, N., *Et maintenant on va où ?* (Film), Liban, 2011
- MAALOUF, A., *Les identités meurtrières*, Grasset, 1998
- MOUAWAD, W., *Incendies* (pièce de théâtre), Actes Sud, 2003
- NAJJAR, A., *Le roman de Beyrouth*, Plon, 2005
- RIMBAUD, A., (1971), *Lettres du voyant*, Publie.net, Paris, 1990
- TUEINI, N. « Mon pays » in *Liban: vingt poèmes pour un amour*, Beyrouth, 1979

ANNEXES

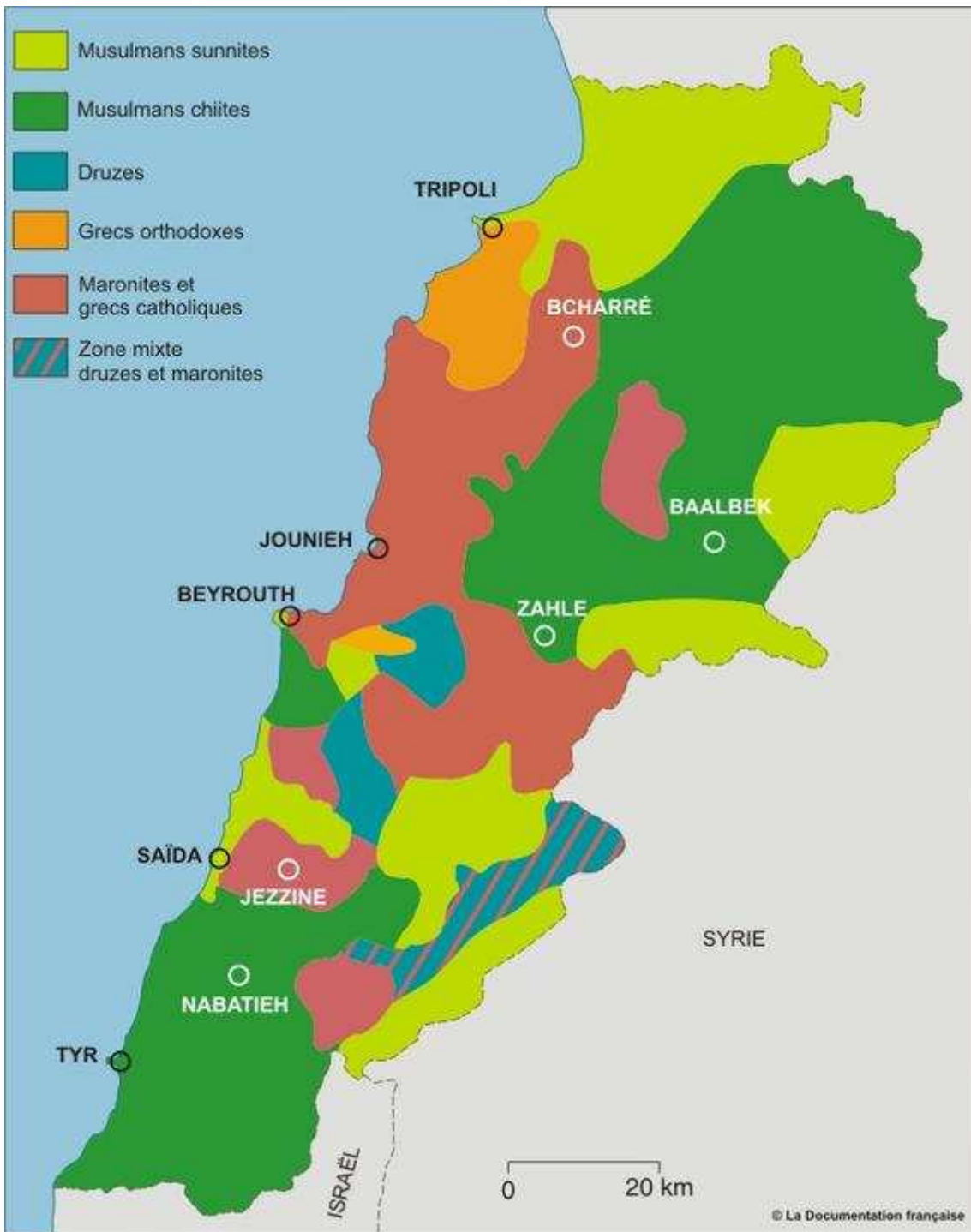
I- PARTIE THEORIQUE	418
1. Le « lieu » du Liban	418
2. La géographie confessionnelle ou « La géographie amoureuse ».....	419
3. Chronologie de la guerre civile libanaise de 1975 ou les guerres civiles.....	420
4. Comprendre le couple histoire/mémoire au Liban.....	421
II- PARTIE CLINIQUE.....	430
1. Fiche anamnestique psychologique.....	430
2. Cas Maria : « liberté » par Maria	439
3. Cas Gina	440
a. « Une hache » par Gina (dessiné en séance).....	440
b. « La fille dans le verre » par Gina	441

I- PARTIE THEORIQUE

1. Le « lieu » du Liban



2. La géographie confessionnelle ou « La géographie amoureuse »
(Moughanie, 2006)



LIBAN - Les religions (2002)

Source : Documentation photographique n° 8027

3. Chronologie de la guerre civile libanaise de 1975 ou les guerres civiles

- 1975 : la date du 13 avril est considérée comme le début de la guerre civile libanaise. L'armée libanaise qui se heurtait aux miliciens palestiniens, cesse d'intervenir par peur d'implosion. Les Kataeb (milice chrétienne fondée par Pierre Gemayel) s'opposent aux Palestiniens et leurs alliés locaux (essentiellement les forces de gauche, parti communiste et parti socialiste progressiste) dans de féroces combats de rue.
- 1976 : les affrontements dégénèrent en guerre civile ouverte. Des membres de l'opposition chrétienne avalisent l'intervention syrienne pour protéger la population chrétienne.
- 1978 : à la suite des attaques palestiniennes depuis le Liban contre Israël, Israël envahit le sud du Liban en mars. S'ensuit la création d'une "zone de sécurité". La résolution 425 (1978) demandant le retrait immédiat de l'armée israélienne est votée au Conseil de sécurité et la FINUL créée. L'imam Moussa Sader disparaît en Libye le 31 août.
- 1981 : l'ambassadeur de France à Beyrouth, Louis Delamarre, est assassiné et les services secrets syriens semblent être les auteurs.
- 1982 : des obus sont lancés depuis le Liban contre Israël en Galilée, l'armée israélienne envahit le sud du Liban (opération Paix en Galilée) et fait le blocus de Beyrouth, dont elle chasse les forces armées palestiniennes du Liban dont une grande partie fuit vers les autres pays arabes ainsi que vers les pays occidentaux.
- 1983 : les marines américains et les parachutistes français, sont victimes de deux attentats meurtriers (plus de 250 morts américains et 58 français) le 23 octobre.
- 1985 : l'armée israélienne se retire d'une grande partie du Liban, et occupe le sud jusqu'en mai 2000 dans une zone sous son contrôle et celui de l'ALS (armée du Liban-Sud), un groupe qui a collaboré avec Israël et dont le chef est le général Antoine Lahad. Certaines parties libanaises continuent à défendre la résistance car elles ne reconnaissent pas le retrait total d'Israël des territoires libanais. Elles défendent la thèse que les fermes de Chebaa sont libanaises et qu'Israël doit se retirer de ces territoires avant tout accord de paix.
- 1988 : après la fin du mandat du président Amine Gemayel et quinze minutes avant son expiration ce dernier nomme le général Michel Aoun en tant que premier ministre par intérim. La position anti-syrienne d'Aoun était mal vue à Damas, et les Syriens se sont opposés à sa nomination, tout comme les Américains. Gemayel nomma aussi trois officiers chrétiens et trois autres musulmans pour servir sous les ordres de Aoun, mais les musulmans ont refusé de rejoindre leurs postes, formant leur propre gouvernement dans Beyrouth-ouest.
- 1989 : l'accord de Taef met fin officiellement au conflit, mais le réduit chrétien du général Aoun résiste jusqu'en octobre 1990.

4. Comprendre le couple histoire/mémoire au Liban

ET L'ORAGE ÉCLATE : SUR LE TRAVAIL DE MÉMOIRE ET DE SA REPRÉSENTATION DANS L'APRÈS GUERRE CIVILE LIBANAISE.

Lyne KHALIL, 2016

Résumé

Dans cet écrit nous essayons de rendre compte des « débris » psychiques de la guerre civile libanaise de 1975 à 1991 dans un espace-temps d'après guerre civile.

A partir d'une expérience personnelle nous essayerons de comprendre pourquoi être confronté à un son soudain de nos jours – alors que la guerre civile est censée être finie depuis des années- semble mettre tout le corps dans un état d'angoisse et d'alerte.

Le son, perception volatile ne témoigne plus d'un état pur dans ce contexte traumatique. A travers les traces mnésiques auxquelles il renvoie, cette perception auditive va désormais révoquer des représentations non secondarisées et confronter l'individu Libanais aux ravages d'une guerre civile qui a duré quinze ans et qui peine à sortir d'une répétition mortifère.

A travers l'expérience singulière que nous relaterons nous ne pouvons qu'affirmer que ce dur passé reste « impassé » et que l'oubli peine à s'inscrire en souvenir et à se constituer comme mémoire. Un travail de mémoire mis à rude épreuve en ce qui concerne ces événements traumatiques. C'est donc le couple histoire/mémoire qui est mis à mal dans ce contexte d'après-guerre : une mémoire éclatée contaminant passé, présent, futur.

Mots-clés : Après guerre civile libanaise, travail de mémoire, représentation, perception, espace-temps, couple histoire/ mémoire, répétition, angoisse, traumatique.

Un son

C'était en Mai 2005, dans le bus qui faisait le trajet du lycée Ashrafieh- Beyrouth à la maison, qu'un événement me redéfinissait dans mon identité libanaise : un orage éclate.

Le son fut si violent et inattendu que nous sursautions tous. Le vieux monsieur assis à la fenêtre se recroquevilla sous le siège, les mains sur la tête. Certes, il faisait gris mais rien ne laissait présager un orage. Cependant, la réaction démesurée du passager ne pouvait s'expliquer par le simple effet de surprise mais plutôt à cause du son effroyablement familier de l'orage.

Ce son, écho d'un vécu⁶⁶¹ commun.

Ce son écho d'une bombe qui éclate.

Ce son connu de tout bon Libanais ; ce son qui unit un Liban morcelé - à penser que ce n'est que l'effroi de guerres *impassées*⁶⁶² qui nous unies. Plus précisément d'une guerre impassée celle de la guerre civile libanaise.

Des sons éclatés

Le son bien que perception *volatile* est une des premières représentations qui instaurera plus tard le sujet dans le langage. Quand le son prend sens celui-ci n'est plus à *l'état pur* : il signe l'entrée dans la subjectivité. Le son à l'état pur échappe au travail de la symbolisation mais il est constamment reconstruit dans le souvenir. Pour que cette perception ressurgisse c'est qu'elle s'est représentée par des traces mnésiques. En médecine, on note une connexion entre la perception sonore et le cortex temporal responsable de la mémoire. Les perceptions sonores sont transmises jusqu'au cortex temporal et au lobe limbique où elles sont interprétées et peuvent révéler des éléments de la mémoire auditive emmagasinés à ce niveau là. C'est ainsi que les sons familiers peuvent faire ressurgir certains souvenirs stockés. Les perceptions sonores seraient alors comme Proust elles renverraient au passé, à des odeurs oubliées. Je pense comme D.Scarfone (contrairement à Freud) que « *toute perception laisse une trace mnésique, et un certain nombre de ces traces s'organisent en un ensemble « bien frayé » qui forme le moi. Un moi qui, une fois structuré, aura, comme toute structure, pour première fonction d'assurer sa propre permanence structurelle et n'accueillera par conséquent la nouveauté que dans la mesure où il peut l'aménager, l'assimiler, c'est-à-dire la rendre semblable (similis) à ce qui s'est déjà constitué.* »⁶⁶³.

Est-ce que la perception sonore de l'orage se heurtait à une *absence de représentation* comme il en serait le cas suite à une expérience traumatisante⁶⁶⁴? Ou bien est-ce que cette perception venait se confronter à un système de représentation qui a fait défaut suite aux ravages de la guerre civile

⁶⁶¹ Nous ne parlons pas d'une histoire commune.

⁶⁶² J'empreinte le terme à D.Scarfone, dans son article « L'impassé, actualité de l'inconscient » in *Revue française de psychanalyse*, 2014/5 Vol. 78, p. 1357-1428

⁶⁶³ D.Scarfone, « L'impassé, actualité de l'inconscient », op.cit. p. 1372

⁶⁶⁴ « *Autrement dit il n'y a pas de représentation de l'absence de représentation, pas de représentation du trauma.* ». (R.Roussillon, *Paradoxes et situations limites de la psychanalyse*, Quadrige/Puf, France, 2013, p. 196). Il rajoute cependant plus tard que « *La désignation d'expériences « sans représentation » que l'on trouve souvent lorsque une expérience traumatique est impliquée, est un raccourci qui ne peut signifier que « sans représentation symbolique ». S'il y a eu sidération, effroi ou terreur c'est bien en fonction d'une certaine représentation de la scène traumatique, ne serait-ce a minima que la représentation d'une absence de représentation acceptable.* » (R.Roussillon, « Symbolisations primaires et secondaires » in *Revue de Psychanalyse de la Asociación Psicoanalítica de Madrid*, 2008)

de 1975 qui a duré quinze ans. Il me semble, que la deuxième hypothèse serait dans ce cas plus pertinente à retenir dans le contexte d'un Liban qui en subit les rejets jusqu'aujourd'hui.

Une mémoire éclatée

Nous avons mis en avant que les perceptions constituaient les premières traces mnésiques du moi. C'est avec ces traces mnésiques premières (symbolisation primaire) et leur confrontation avec l'extérieur que l'individu va pouvoir construire une mémoire. L'histoire subjective ainsi que son inscription dans une temporalité linéaire s'installe grâce à la symbolisation secondaire qui relie la représentation de chose (du ca) à la représentation de mots. La représentation qui est la première ébauche de symbolisation, comme le pense Roussillon⁶⁶⁵, se construit grâce à l'absence/présence de l'objet, On se « re-présente » pour inscrire en mémoire l'objet, l'autre qui tend à manquer. Dans cette perspective, les échecs de la symbolisation primaire vont produire des traces non transformées gardant leurs caractéristiques et *sans liens* avec la représentation dans le registre plus élaboré suivant. Comme pour la perception sonore de l'orage qui s'est confuse avec le son traumatique des bombes faute de lien avec une représentation adéquate, **la (les) mémoire(s) de la guerre civile libanaise met en avant une inconsistance au niveau de la représentation qui exclut/refuse la perte (entravant un travail de deuil normal), la séparation et tout autre dans sa différence.** Cette *mémoire déliée* est mise à mal à cause de l'évènement traumatique qu'a constitué la guerre civile libanaise. Comment définir cette mémoire ?

En suivant A. Houballah, on pourrait mettre en lumière deux formes de mémoires qui font suite à un traumatisme : l'une amnésique et l'autre hypermnésique. En effet, à l'amnésie qui caractérise les névroses de transfert viendrait s'opposer l'hypermnésie de la névrose traumatique⁶⁶⁶. Le problème du traumatisé serait justement de ne rien pouvoir oublier de la scène et des événements dont il a été victime. Ces scènes reviennent de manières répétitives, incontrôlables par la volonté, hanter la conscience et le sommeil. Un événement potentiellement traumatique, n'arrivant pas à être métabolisé ou symbolisé demeure comme un « *corps étranger* »⁶⁶⁷ dans le psychisme, empêchant tout refoulement et donc représentation.

Mais allons au delà de cette opposition mnésique en prenant pour enjeux précisément l'évènement de la guerre civile libanaise. Une guerre confessionnelle qui désorganise et réorganise par ses propres lois la constitution psychique en emprisonnant le peuple dans une répétition mortifère. **Il serait dans ce cas précis incomplet de parler de destin traumatique hypermnésique ou amnésique**, comme il en serait convenable dans le cas de génocides, de guerres entre nations, de catastrophes naturelles, d'abus physique, etc. Il est question de « Hareb ahlieh », guerre de famille et fratricide où la loi organisatrice de toute civilisation est bafouée, où

⁶⁶⁵ R. Roussillon, *Agonie, clivage et symbolisation*, Puf, France, 1999

⁶⁶⁶ A. Houballah, *Destin du traumatisme : comment faire son deuil*. Hachette, Paris, 1998

⁶⁶⁷ S. Ferenczi, « Réflexion sur le traumatisme » in *Œuvres Complètes IV*, Payot, Paris, 1982

la haine pathologique⁶⁶⁸ et une jouissance déshumanisante⁶⁶⁹ deviennent la condition de la vie. La mémoire de la guerre civile est donc bien présente mais toute l'identité du sujet ne repose plus que sur celle-ci puisque cette mémoire constitue désormais l'essence du sujet. Il n'est pas question d'hypermnésie mais plutôt d'une *mémoire éclatée et contaminatrice*, contaminant passé présent et future.

Le temps de l'innommable et l'innommable lieu

Le travail de mémoire qui requiert un travail de séparation, de mise à distance du passé, est dans cette situation, mis en péril puisqu'il est atteint dans sa représentation même. La mémoire, « *l'énigme d'une représentation présente du passé absent* »⁶⁷⁰, se doit de trouver – notamment suite à une guerre- en des lieux passés des noms qui sont témoins d'un temps révolu. **C'est ainsi, que ce que j'appelle le couple histoire/mémoire⁶⁷¹ (support de l'identité) dépendrait de l'intrication de la représentation psychique de l'espace avec celle de l'inscription psychique du temps.** Accorder au lieu un espace psychique reviendrait à l'inscrire dans une temporalité linéaire, un temps régi par La Loi et construire une mémoire. Le passage d'une guerre met à l'épreuve la représentation psychique des lieux puisqu'elle les laisse en ruine, des ruines qui « *sont le signe que quelque chose persiste, que quelque chose nous est consigné par le temps et par les générations précédentes, que quelque chose d'inoubliable est en nous (...) la seule façon de penser ses restes est de les remettre dans un circuit de penser. Les ruines deviennent alors les dimensions topologiques aptes à représenter la transformation, des intermédiations entre l'intérieur et l'extérieur, soi et l'autre, construction et destruction, emprise et échec, présent et passé.* »⁶⁷².

Suite à la guerre civile libanaise, il y a eu reconstruction réelle des ruines mais il n'y a jamais eu de réelles transformations psychiques de ces ruines en lieux capables de renaître en autre chose qu'à l'image de la destruction elle-même. Des ruines incapables de s'installer dans le passé pour faire émerger une histoire. L'immeuble Barakat/la maison jaune appelé par les étrangers le « temps des snipers », est le seul immeuble qui demeure de la ligne de démarcation qui séparait Beyrouth-Est et Beyrouth-Ouest, chrétienne et musulmane. Cet immeuble est témoin de la guerre et de ses ravages. Témoin actif puisque dans le temps, il regroupait les snipers qui tiraient sur tout

⁶⁶⁸ A. Houballah, *Le virus de la violence : la guerre civile est en chacun d'entre nous*, Paris, Albin Michel, 1996

⁶⁶⁹ M. Osseiran-Houballah, « Une jouissance déshumanisante : une filiation par la terreur », *Cliniques méditerranéennes* 2001/2 (n 64), p. 73-81.

⁶⁷⁰ P. Ricoeur, *La mémoire, l'histoire et l'oubli*, Le Seuil, Paris, 2000. p. 511

⁶⁷¹ C'est un couple complémentaire, « L'histoire et la mémoire travaillent toutes deux sur le temps déjà écoulé, mais traitent et analysent de façon divergente le temps révolu [...]. Le temps de la mémoire est le temps du souvenir qui ne peut être complètement objectivé et mis à distance... À l'inverse de la mémoire, l'histoire est fondamentalement définie par la mise à distance » (L. Douzou (Sous la direction de), *Faire l'histoire de la Résistance*, Histoire, France, 2010)

⁶⁷² D. Cupa (Sous la direction), *Psychanalyse de la destructivité*, Editions EDK, Paris, 2006, p.143

âme vivante s'aventurant à traverser d'un côté de Beyrouth à l'autre. Une jeune libanaise me dit: « Je ne peux pas retirer mon regard de cet immeuble quand je passe dans cette rue. Je n'ai aucune preuve que mes parents ont vécu la guerre civile, celui-ci en est la preuve. ». Un immeuble qui a été co, et que la guerre a doté d'un pouvoir animiste : celui de donner la mort. Bride de preuve d'une histoire à laquelle on appartient sans trop y croire. Une histoire encore trop vague, parée de destruction fragilisant le travail de mémoire.

A part la mise en ruine et l'incapacité à transformer psychiquement ces ruines, la guerre civile libanaise a aussi emporté avec elle la capacité à nommer les lieux publics. Le lieu dépourvu de nom, en dehors du champ de la symbolisation détiendrait désormais et toujours la même fonction d'un temps de guerre⁶⁷³ où les représentations qui n'ont pu se nouer à de nouveaux affects témoigneraient d'une angoisse qui persiste jusqu'à nos jours.

La représentation confuse des lieux publics atteste d'un Liban atrophié par les ruines, de *coupures* territoriales confessionnelles, d'affrontement et de rues, qui, jusqu'à présent ne peuvent pas retrouver un nom. Cette absence de nom⁶⁷⁴ fait office d'échappatoire à l'assouvissement à une loi commune qui s'appliquerait à tout individu. L'espace passé se colmate alors au présent puisque ce qui échappe au nom ne peut prendre forme et ne peut se transformer, il est tout et rien à la fois.

Me revient à l'esprit une croyance magique quant à nommer le cancer ; les Libanais n'en disent pas son nom mais le désignent par : « l'autre maladie », comme si le nommer reviendrait à le rendre réel, lui donner raison de force et en ce sens lui permettrait de contaminer celui qui le nomme. Ne pas le nommer serait alors de l'ordre d'une défense qui n'est pas de l'ordre du déni mais qui consisterait à reconnaître la chose tout en la mettant à distance. Ce mécanisme de défense se met en place au prix d'une confusion identitaire et géographique. Un mécanisme de défense parmi tant d'autres garantissant le support et la vie de l'appareil à penser et donc transmis jusqu'à aujourd'hui. « *Ce qui est transmis c'est non seulement le vécu autour du contenu fantasmatique du traumatisme, mais aussi les défenses organisées individuellement et de façon groupale contre ce traumatisme.* »⁶⁷⁵. Ce qui est transmis est ce qui n'a pas de nom, on pourrait parler de *transmission en creux*.

Comment intégrer une histoire s'il est impossible de la nommer, de se détacher des ruines pour permettre son ancrage et sa transformation? Comment faire exister la guerre civile au nom de tous si le Nom a été lui-même effacé ? « *Pour que la guerre soit civile, il convient que les protagonistes s'accordent sur ce qui les rassemble. Or, c'est là tout le sujet de leur sanglante*

⁶⁷³ La ligne de démarcation Beyrouth-Est et Beyrouth-Ouest est encore présente dans le langage même des Libanais.

⁶⁷⁴ Non l'anonymat

⁶⁷⁵ A-M. Nicolo, E. Strinati, « Transmission du traumatisme et défense transpersonnelle dans la famille », in *Cahiers critiques de thérapie familiale et de pratiques de réseaux* 1/2007 (n° 38), p. 61-79.

*dispute. Les protagonistes ne peuvent qu'approuver Clausewitz : la guerre n'existe pas au sein d'une même collectivité. »*⁶⁷⁶

La menace de mort, gardien de mémoire et de vie

A cause de l'ampleur temporelle de l'événement traumatique qu'a été la guerre civile libanaise une jouissance destructrice a prit corps et forme dans l'appareil psychique collectif. En ce sens, la guerre civile libanaise et ses ravages ne se constituent plus comme corps étranger, mais se doivent d'intégrer le fonctionnement psychique afin de constituer une *néo-histoire subjective* et de maintenir une vie psychique pendant quinze ans au delà de l'ambiance mortifère.

La menace de mort aux portes pendant si longtemps, suppose une modification solide de l'individu jusqu'à dans le langage. Pendant les longues quinze années de la guerre civile libanaise, un nouveau vocabulaire s'est créé, de nouvelles habitudes, de nouveaux espoirs, de nouvelles croyances afin de donner sens à la mort : les martyrs. Ces nouvelles représentations créées, en réponse à la mort qui rode, rendent compte d'une expérience de normes sociales perdues. **Ce processus de l'activité de pensée instaure un double mouvement celui de symboliser/d'intérioriser et celui de mettre à distance/rejeter le contexte traumatique.** « *La représentation s'institue ainsi sur une série d'écarts (présence-absence, objet-sujet, décharge-mise en signes, représenté-représentant) pris eux-mêmes dans l'organisation différentielle de l'appareil psychique, et notamment dans le jeu du refoulement des formations requises pour admettre une mise en représentation compatible avec les exigences de la censure les retrouvailles des expériences de satisfaction* »⁶⁷⁷. La représentation, dans la dimension qui est considérée ici, est ce qui de l'objet vient s'inscrire dans les systèmes mnésiques. L'évènement traumatique se transforme alors, dans ce cas, **à défaut** en gardien de mémoire et de vie. Cette mémoire construite à défaut est immobilisée par un instinct de survie, fixée, figée dans les entrailles d'une guerre sanguinaire. Dans cette acceptation d'une mémoire construite par défaut, il n'est pas choquant de penser que l'histoire n'a plus était écrite depuis la guerre civile. L'écriture demande un travail de distanciation or la mémoire de l'histoire libanaise ne semble pas avoir pu se transformer en un temps autre. Les ravages de cette guerre sont toujours d'actualité et sont transmis aux générations suivantes.

Un adolescent toxicomane me dit : « pendant la guerre de 2006, j'adorais écouter le son des bombes. Je montais sur le toit pour les entendre de plus près. Je pouvais sentir leur vibration de mes pieds jusque dans ma tête. ». Il me rapporta plus tard, que pendant la guerre civile, sa mère enceinte de lui, traversait chaque jour la ligne de démarcation sous les bombes et les tirs qui fusaient de partout. Nous voyons bien à travers cet exemple, comment la trace mnésique d'un son

⁶⁷⁶ M-D, Demélas-bohy, « La notion de guerre civile en question », *Clio. Histoire, femmes et sociétés*, 1997.

⁶⁷⁷ R. Kaës, « Psychanalyse et représentation » in Jodelet D., *Les représentations sociales*, Paris, Presses Universitaires de France, 1989, p.90

témoignant d'une menace de mort réelle s'attache au corps car celle-ci n'a pas pu faire l'objet de symbolisation secondaire. Suite à des expériences perceptives similaires au trauma initial, le corps devient porteur des traces qui ne sont pas passées par le statut du mot, et encore moins de la chose. Ces traces d'un temps de guerre s'expriment souvent de nos jours, dans le cas des Libanais, par une recherche de sensations corporelles fortes en jouant avec les limites de la vie elle-même. Incorporer la menace de mort deviendrait alors une preuve de vie. J'oserai rajouter qu'incorporer la menace de mort sous le masque de la jouissance deviendrait la condition à la vie. Puisque tenter de la lier à des représentations de mots, tenter de la secondariser reviendrait à se confronter à nouveau à cette menace extérieure et de risquer d'en mourir cette fois. La menace de mort devient bien plus qu'un corps étranger mais elle constitue le corps familier de l'individu Libanais, elle constitue notre histoire mais laisse le travail de mémoire en suspend.

Pour effectuer un travail de mémoire il faut permettre à l'oubli d'exister dans la mémoire. Il faudrait faire le deuil des morts, se confronter à l'absence. Mais un travail de deuil est presque impossible puisque les morts hantent les murs des maisons et les panneaux publicitaires jusqu'à aujourd'hui. Mais surtout les morts hantent les Libanais eux-mêmes, ils nourrissent leur espoir : l'espoir de leur rendre hommage un jour. Comment croire que les morts sont morts pour rien ? C'est la répétition qui donne sens à une guerre qui a emporté avec elle la capacité de se souvenir et les vivants dans le monde des morts. C'est un temps pétrifié incapable de germer autre chose que lui-même qui relance les espoirs. Nous comprenons mieux pourquoi les chefs politiques d'aujourd'hui sont ceux de la guerre civile, l'enjeu politique est donc le même, la guerre la même, la revanche à portée de main. Cette répétition mortifère à l'identique, qui ne permet pas de créer l'écart entre ce qui est passé et ce qui est, est la lueur d'une promesse. Nous ne pouvons pas oublier, ni permettre à l'oubli de s'inscrire en souvenir. Saint Augustin le remarque finement, « *je suis certain de me souvenir de l'oubli, ce meurtrier du souvenir* »⁶⁷⁸. Et le combat contre le deuil continue.

Un écho

Ce jour-là, dans le bus, notre réaction face à l'effet de surprise était prise dans un contexte particulier. En effet, c'est à cette époque, suite à l'attentat de Rafic Hariri en février 2005, que succédèrent de multiples attentats et voitures piégées pendant plus de six mois⁶⁷⁹. Pas de cible

⁶⁷⁸ Saint-Augustin, *La mémoire et le temps*, Poche, 2004 p.34

⁶⁷⁹ - 23 mars: Un attentat à l'explosif dans un centre commercial de Kaslik (nord de Beyrouth) fait trois morts.

- 6 mai: 22 personnes sont blessées dans un attentat à l'explosif dans la ville de Jounieh, au nord de Beyrouth.

- 2 juin: Le journaliste Samir Kassir est tué dans un attentat à la voiture piégée dans le quartier chrétien d'Achrafieh à Beyrouth.

- 21 juin: L'ancien secrétaire général du Parti communiste Georges Hawi est tué dans un attentat à la voiture piégée près de son domicile, à Beyrouth.

précise, tout Libanais était une proie potentielle : les politiciens, les journalistes et les civiles, de toutes confessions ; dans n'importe quel coin de Beyrouth à n'importe quelle heure. Rien n'était plus prévisible, tout était possible. La terreur naissante de la guerre puise sa force dans l'imprévisible. Le retour à cette terreur c'est le retour de la guerre. L'ennemi est inconnu et nous en sommes tous la cible. Nous étions alors dans un état d'angoisse permanente, toujours alerte « *condamné à vivre avec l'angoisse comme substitut de l'événement traumatique. L'angoisse ne serait plus alors une simple mesure de défense, mais le signal d'un signifiant engendré par le trauma qui ne cesse d'insister pour se faire reconnaître.* »⁶⁸⁰

Mais ce contexte ne semblait répondre aux sentiments étranges et ambivalents de subjugation et de banalité, à la fois, auxquels j'étais confrontée. Il se passait là quelque chose de bien plus profond. Ce « quelque chose » qui liait les libanais de génération en génération, le fantôme qui hante la toile de fond : L'histoire libanaise.

Une histoire qui s'arrête avec le début de la guerre civile.

Ce n'est que suite à cet événement dans le bus que je commençai à m'intéresser à cette question, la question de mon histoire, de mon identité, de ma place dans un pays amputé de son histoire par la guerre civile.

Une guerre civile qui « *commença par la fusillade d'un bus de militants palestiniens lors de son passage à Aïn el-Remmaneh, une localité chrétienne près de Beyrouth, le dimanche 13 avril 1975.* »⁶⁸¹

Un bus, une Histoire, le début de la fin.

Une sorte d'empathie commune/ inquiétante familiarité⁶⁸² nous liait l'un à l'autre , aussi futile l'événement soit-il, celui-ci nous renvoyait tous à un seul affect : celui d'une guerre à laquelle on ne sait pourquoi ni comment nous avons survécu. En cet instant précis, nous étions tous (personnes âgées, adultes, adolescents, enfants et nouveaux nés) des victimes meurtries. Juste

- 12 juillet : Le ministre de la Défense Elias Murr est blessé dans un attentat à la voiture piégée dans la banlieue nord-est de Beyrouth qui fait un mort et neuf autres blessés.

- 16 septembre : Explosion d'un engin piégé à Jeitaoui, un quartier chrétien de Beyrouth: un mort, 28 blessés.

- 25 septembre : La journaliste May Chidiac est grièvement blessée dans l'explosion d'une bombe placée dans sa voiture, au nord de Beyrouth.

- 12 décembre: Le député et journaliste chrétien Gebrane Tuéni est tué, avec deux de ses proches, dans un attentat à la voiture piégée près de Beyrouth.

⁶⁸⁰ Houballah, A., *Destin du traumatisme*, opcit, p.23.

⁶⁸¹ E. Abouez et J. Deveaux, « 13 avril 1975, le Liban bascule dans la guerre. » in Géopolos.francetvinfo.fr, 2015

⁶⁸² H. Abdelouahed, « Une si inquiétante familiarité », *Cliniques méditerranéennes*, 2013/1 n° 87, p. 191-202.

pour un instant. Il va sans dire que la réaction du vieux monsieur ne surprit personne et après quelques secondes les discussions reprirent de plus belles. Ce n'est qu'à la suite de cette petite scène que je me suis reconnue libanaise. Moi, qui étais née en France et qui n'étais allée vivre au Liban qu'à mes dix ans.

Je sursautais au son de l'orage : j'étais libanaise.

II- PARTIE CLINIQUE

1. Fiche anamnétique psychologique

Date:

Nom et prénom du bénéficiaire :

âge :

Place dans la fratrie :

Nom et prénom des parents :

Demande initiale :

Données anamnestiques

Grossesse et accouchement

- **Enfant désiré: mère/père**

- **Déroulement de la grossesse: physiologique et psychologique**

- **Déroulement de l'accouchement: durée de l'accouchement/normal ou césarienne /prématuré**

- **Expériences des parents/post natal**

- **Choix du prénom**

- **Information complémentaire**

- **Comments**

Developpement psychomoteure et langagier dans **la** petite enfance:

- **Acquisition de la marche**

- **Acquisition de la propreté**

- **Acquisition de la parole**

- **Allaitement: bouteille ou sein**

- **Age du sevrage**

- **Expérience du sevrage:mère/enfant**

- **Qualité du sommeil dans la petite enfance (cauchemars, agitations, somnambulisme...)**

- **Maladie : enfant/parents**

- **Information complémentaire**

- **Comments**

Evolution des échanges avec l'entourage et des échanges affectifs :

- **Age du premier sourire intentionnel**

- _____

- **Peur des étrangers**

- **Tolérance à la séparation**

- **Réaction aux premiers interdits**
nor _____

- **Relations avec entourage**
biens

- **Comments**

Dynamiques familiale et condition de vie

- **Dynamique parentale**

- **Dynamique de la fratrie**

- **Relation mère/enfant**

- **Relation père/enfant**

- **Présence et importance du rôle des parents dans la vie de l'enfance**

- **Personnes accompagnant le bénéficiaire**

Contexte et expérience de l'événement traumatique

- **Type d'abus et de maltraitance, description (intensité, outil...) et fréquence**

- **Age de l'enfant au début de l'abus et âge à l'arrêt de l'abus**

- **Reconnaissance de l'abus de la part du bénéficiaire**

- **Identité de l'abuseur et profile (selon les dires de l'enfant)**

- **Explication ou justification données de l'abus (parents et enfant):**

- **Ressentie et vécu du bénéficiaire**

- **Conséquences de l'abus**

Comments

Attitude generale du beneficiaire :

	Séance 1	Séance 2	Séance 3
Tenue vestimentaire et hygiène personnelle			

Posture et regard			
Demande			
Insight			
Capacité et qualité de l'élaboration			
Débit verbal			
Besoin de sollicitations			
Signes d'anxiété			
Humeur			

Tolérance à la frustration			
-----------------------------------	--	--	--

Socialisation :

- **Au niveau de l'administration de l'école et des enseignants**

- **Au niveau des camarades d'école**

- **Au niveau des voisins et autres amis**

Conduites à risque :

- **Hétéro/auto-agressivité**

- **Impulsivité**

- **Mise en danger**

- **Fugue**

- **Recherche de sensation forte**

- **Usage de substance (cigarette, alcool, drogue)**

- **Comments**

Elements psychopathologiques :

-

-

Hypothèses générales :

-

2. Cas Maria : « liberté » par Maria

LIBERTE

Un désir de liberté me hante...cette envie est née avec moi...
Un peu prématurée, la liberté vois tu prends des âges de gestation...
Mais elle survient sur un coup de tête...et elle a choisi les contractions de ma mère pour se coller
à ma peau.

Enfant prématuré, elle a pris du temps à grandir...
En mon enfance, ce n'était qu'un nourrisson...
En mon adolescence, on n'en voyait que les caprices de sa jeunesse...
Et juste au moment ou un calme commence à tempérer mes pulsions...elle sort de sa
métamorphose...
La voilà rebelle et gagnante sa féminité...elle m'enveloppe de folie et de force...elle m'entraîne
par sa fougue nouvelle...

Et ce désir qui m'a toujours accompagné se dévoile...et m'en donne d'autres...
Des envies impossibles, irréalisables et impensables...

Je veux respirer l'air frais de la nuit et dormir nue aux étoiles...
Je veux avoir pour seule obsession celle de sentir la chaleur de la terre
Je veux faire l'amour sans peur, sans fausse pudeur...
Je veux pouvoir aimer sans avoir envie de fuir...
Je veux afficher mes rêves au monde...

Sans peur du jugement...parce que tous seraient égaux...fiers...maitres de soi...et libres !
Si beaux dans leur liberté...touchants de cette innocence que force la vérité...
La vérité mets à nu...et la nudité est si innocente...

Dénuée de toute haine...
Dénuée du racisme...
Dénuée du sectarisme...
Dénuée de la peur...
La peur...la peur...la peur...

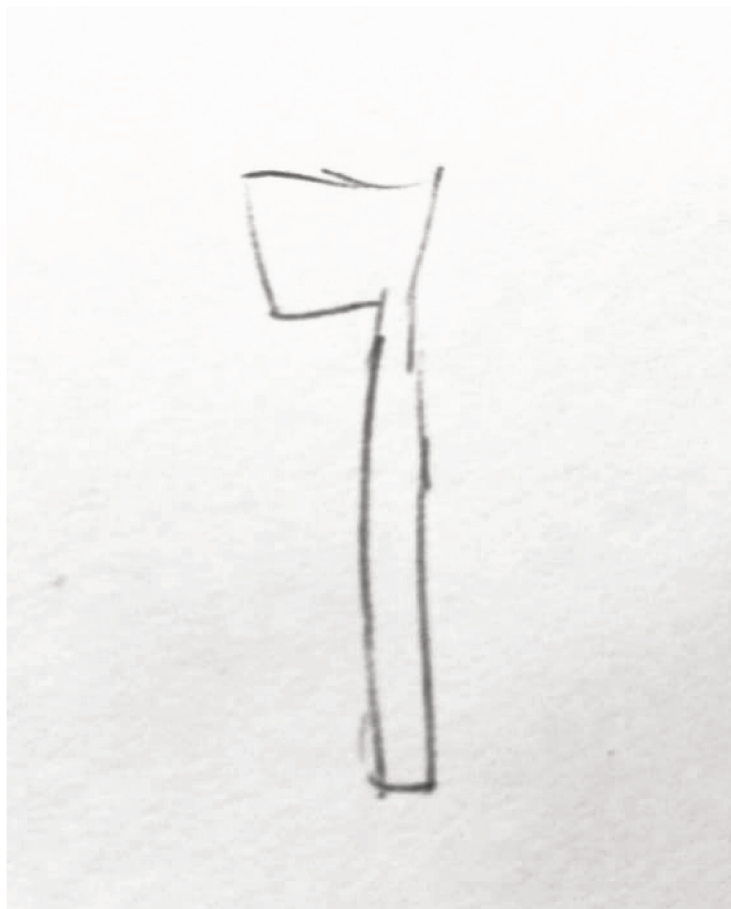
La nudité est libre...
Sensuelle...

La vérité est libre...
Sans peur...

Les deux me collent à la peau...mais je veux être elles...
Parce que j'ai tellement peur...
Tellement peur...

3. Cas Gina

a. « Une hache » par Gina (dessiné en séance)



b. « La fille dans le verre » par Gina

